
CTOR
PRETIOSA
FACIT

LES

FRÈRES CHANTEMESSE

I

UN CAPRICE DE Mme DE POMPADOUR

Saint-Amand (Cher). — Imp. de DESTENAY.

LES
FRÈRES CHANTEMESSE

PAR

CHARLES MONSELET

I

UN CAPRICE DE Mme DE POMPADOUR



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

LES

FRÈRES CHANTEMESSE

Première partie

UN CAPRICE DE Mme DE POMPADOUR

I

LE COMTE DE CHANTEMESSE CHERCHE SON FRÈRE

— Le chevalier de Chantemesse, s'il vous plait?

Cette question était adressée par un fort bel homme en habit brodé, à l'aubergiste du Soleil-d'Or, barrière des Sergents.

Assis dans la première pièce de son bureau, auprès d'une table sur laquelle il y avait un registre et une bouteille de ratafia, l'aubergiste répondit sans retourner la tête :

— M. le chevalier de Chantemesse a perdu tous ses

droits à mon estime, depuis qu'il est parti de mon hôtel en me devant cinq mois de logement.

L'homme à l'habit brodé fronça légèrement le sourcil.

— Je suis le comte de Chantemesse, dit-il sur un ton parfait de modération, le frère aîné du chevalier, et je suis prêt à acquitter la dette de mon frère.

— C'est différent, reprit l'aubergiste en ôtant son bonnet; j'ai précisément sous la main le mémoire de M. le chevalier.

Le comte de Chantemesse jeta à peine les yeux sur le papier que lui tendait le propriétaire du Soleil-d'Or, et posant sur la table une bourse suffisamment dodue :

— Payez-vous, dit-il.

L'hôtelier obéit avec une vivacité où le ravissement le disputait à la surprise.

— A présent, continua le comte, vous allez m'indiquer le nouveau logis de mon frère.

— Diable! murmura l'hôtelier en se grattant l'oreille; cela n'est pas aussi aisé que vous semblez le croire. M. le chevalier a des habitudes de déplacement qui déroutent toutes les pistes; et, même lorsqu'il demeurait ici, il n'était pas rare de le voir s'absenter pendant des semaines entières.

— Il faut cependant que je le trouve aujourd'hui même.

— Je ne puis, à mon grand regret, vous renseigner d'une façon positive; cependant je vous conseille de vous informer au Gaillard-Bois ou au Cormier-Fleuri, qui sont, après la mienne, les deux hôtelleries les plus achalandées du quartier.

Le comte de Chantemesse se rendit à ces deux adresses. On ne l'y renseigna pas mieux qu'au Soleil-d'Or.

On l'envoya sucessivement à la Croix-de-Fer, rue Saint-Denis; à l'Écu, rue Pierre-à-Poisson; au Berceau, rue des Arcis; au Treillis-Vert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel; à la Corne, rue des Enfants-Rouges; au Cygne-de-la-Croix, rue du Pas-de-la-Mule; au Chapelet, derrière Saint-Eustache.

Partout le chevalier de Chantemesse était parti sans dire où il allait, adorable inconséquence! Partout il avait laissé derrière lui, sans doute par mégarde, quelques dettes, dont l'ensemble prenait des proportions effrayantes pour la bourse du comte.

Celui-ci, après le dixième ou douzième hôtel, ne put s'empêcher de s'écrier en s'essuyant le front :

— Je dois avouer que monsieur mon frère a des allures bien singulières! Il paraît que le changement est indispensable à son existence. J'aurai beau jeu à lui laver la tête dès que je l'aurai retrouvé...

En attendant, il ne le retrouvait pas, et la journée s'avançait.

Un espoir lui restait cependant : un des domestiques de l'hôtel du Chapelet, prêtant l'oreille à ses interrogations, l'avait pris à part et lui avait dit d'un air moitié riant, moitié sérieux :

— Il y a peut-être une personne auprès de qui l'on aurait des nouvelles de M. le chevalier... C'est la petite Toinon, la ravaudeuse du pont Saint-Michel.

Et le comte de Chantemesse, prompt à recueillir le moindre indice, se dirigea vers le pont Saint-Michel.

Au coin qui regarde la Cité, il s'arrêta devant une jolie fille assise dans un tonneau.

Coiffée d'une cornette, habillée d'un casaquin couleur citron, les yeux espiègles, le nez retroussé, Toinon cousait, en chantant une chanson du genre poissard :

L'amour est un chien de vaurien,
Qui fait pus de mal que de bien.
Habitants de la galère,
Ne vous plaignez pas de ramer,
Votre mal n'est que du sucre
En comparaison d'aimer!

Toinon s'interrompit en voyant un beau monsieur planté devant elle.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monseigneur? dit-elle avec son sourire le plus gai; avez-vous besoin d'une reprise à l'un de vos bas? Tendez votre jambe avant que le jour ne baisse tout à fait.

Elle enfilait déjà une aiguille, tout en fredonnant de sa voix fraîche :

Si vers les genoux
Mes bas ont des trous,
Thérèse,
A vos pieds je les fis tous;
Ainsi qu'on s'en prenne à vous!

— Mademoiselle, dit le comte, je n'ai point de trous à mes bas; sans cela, je vous donnerais ma pratique, assurément. Je viens tout uniment m'informer auprès de vous d'une personne qui me touche de fort près.

— Et comment s'appelle cette personne? dit Toinon étonnée.

— Le chevalier de Chantemesse.

— Hi! hi! hi! fit tout à coup la jeune fille en fondant en larmes. Le chevalier... Ah! le traître! le perfide! le monstre!

— Remettez-vous, mademoiselle.

— Hi! hi! continuait Toinon.

— Je ne savais pas que ce nom réveillerait en vous un tel chagrin.

— Excusez-moi, monsieur, mais on ne se commande pas; c'est plus fort que la volonté. Le chevalier de Chantemesse est le plus grand affronteur de la terre, sauf votre respect. Tout cet été qui a été si beau, comme vous savez, il me répétait qu'il m'aimait, qu'il m'adorait; il ne bougeait pas d'auprès de mon tonneau, que tout le monde en jasait d'ici au Pont-au-Change. Il m'apportait aussi des fleurs nouées avec des rubans; et le soir, nous allions nous promener le long du port Saint-Paul, en manière d'amitié, comme qui dirait vous et moi. Ah! comme il savait bien dégoiser de belles paroles dorées! il n'y a pas de docteur ou de maître d'école pour vous entortiller aussi bien que cela. Et puis, un beau matin, bernique! envolé le chevalier! Va-t'en voir si Toinon reverdit dans sa cage! N'est-ce pas, monsieur, que les jeunesses sont bien malheureuses d'avoir affaire à de pareils freluquets?

— Est-ce que vous ne l'avez pas revu? demanda le comte après avoir essuyé ce déluge de paroles.

— Si fait, monsieur, mais je n'en ai guère été plus avancée; il a pris la chose en badinant, disant que les amours en plein vent se fanent plus vite que les autres... et qu'on lui avait fait des histoires sur mon compte par rapport à mon cousin La Chamade, le soldat aux gardes. Une vraie menterie, monsieur, je vous le jure!

— Allons, mon enfant, consolez-vous. A votre âge...

— Me consoler! voilà qui est facile à dire! Est-ce que vous avez un moyen de me consoler, vous, par hasard?

Le comte fit, en souriant, un mouvement de tête négatif, et ajouta mentalement :

— Je veux bien payer les dettes d'argent de mon frère; mais ses dettes de cœur, c'est autre chose.

— Vous voyez que vous ne pouvez rien pour moi, dit Toinon recommençant à sangloter.

— Je peux du moins parler au chevalier, qui est de mes parents.

— Au fait...

— Lui reprocher sa conduite, le faire convenir de ses torts envers vous.

— Oui... oui, dit la petite en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier.

— Dites-moi seulement où je peux le voir.

— Il va presque tous les soirs rue de la Vieille-Monnaie, dans un endroit où l'on donne à jouer et à boire.

— Très-bien.

— Car vous ne savez pas qu'il a tous les défauts, le parjure !

— Je commence à être édifié sur ce chapitre.

— Vous reconnaîtrez aisément la maison à sa lanterne.

— Adieu, Mlle Toinon. Je vais de ce pas rue de la Vieille-Monnaie.

— Dites-lui bien, je vous prie, que je suis outrée contre lui, que je me vengerai...

— Soyez tranquille.

— Que je lui arracherai les yeux à la première occasion !

— C'est convenu.

— Et que...

— Quoi encore?

— Et que je l'aime plus que ma vie !! s'écria-t-elle comme suffoquée.

Le comte avait tourné le pont Saint-Michel, et il entendait encore les recommandations de la petite ravaudeuse.

La rue de la Vieille-Monnaie était comprise entre la tour Saint-Jacques-la-Boucherie et la place de Grève.

C'était une ruelle étroite, courte et laide. Il faisait nuit lorsque le comte s'y engagea.

Le tripot qui y était installé s'annonçait par une lueur rougeâtre.

Ces maisons de jeu, décorées du nom pompeux d'*académies*, étaient assez nombreuses à Paris en ce temps-là; elles servaient de *souricières* au lieutenant de police.

Dès que le comte de Chantemesse eut poussé la porte de celle-ci, il se vit dans une grande pièce où plusieurs tables de jeu étaient dressées sous de larges lampes de fer-blanc. Autour de ces tables se tenaient des hommes et des femmes de toutes conditions, les uns assis, les autres debout. Des laquais circulaient en portant des liqueurs sur des plateaux.

En ce moment l'attention des joueurs était un peu distraite par un incident qui se passait dans le fond de la salle, auprès du comptoir orné de draperies où trônait la maîtresse du logis, la Gombaud.

Sept ou huit individus s'agitaient en poussant des cris et en proférant des menaces.

Tout à coup de ce groupe sortit un homme d'une mine assez commune, pâle, les vêtements déchirés, qui s'élança vers le comte en disant :

— Au secours ! à moi ! on veut m'assassiner !

Le comte empoigna cet homme, et, d'un rapide et puissant revers de bras, il le fit passer derrière lui.

Puis il s'avança vers le groupe aboyant.

— A bas la *mouche !* criaient les furieux.

— La *mouche*, à mort !

— Ne le laissez pas échapper !

— Assommons-le !

— Assommons la *mouche !*

On sait que le terme de « mouche » servait à désigner les agents de la police dépourvus de caractère officiel.

Etourdi, sans être déconcerté par ces clameurs, le comte faisant face à tous :

— Allons donc ! leur dit-il, depuis quand est-ce qu'on assomme les gens comme cela ? Vous n'y pensez pas, mes maîtres !

— C'est un espion ! répétèrent-ils.

— C'est pire encore, ajouta l'un d'eux : je l'ai surpris, depuis plusieurs jours, remettant des lettres à la fille de la Gombaud... une enfant de seize ans. Et ce n'était pas pour son compte évidemment.

— C'est le messager de quelque grand seigneur libertin !

— Il faut l'empêcher d'exercer son honteux métier.

— Faisons un exemple.

— Oui ! oui !

Le comte sentit le danger, et n'eut que le temps de dire à l'individu tout tremblant derrière lui :

— Sauvez-vous !

Celui-ci ne fit qu'un bond vers la porte, au grand désappointement de ses adversaires, dont la colère s'exhala en vociférations nouvelles.

Quelques-uns voulurent se lancer à sa poursuite.

Mais le comte leur barra résolûment le passage et porta à demi la main vers son épée.

— Laissez-le aller, dit-il en haussant les épaules. Il est déjà bien loin... Et quand même vous réussiriez à le rattraper, vous risqueriez fort de vous faire un mauvais parti avec le guet.

Il y eut un moment d'indécision parmi la petite troupe ; les plus irrités s'entre-regardèrent et se parlèrent bas.

Personne ne connaissait le nouveau venu; mais son costume annonçant un état au-dessus de l'aisance, et surtout son sang-froid extraordinaire, leur imposaient.

Ce pouvait être un agent supérieur; dans ce cas ils n'avaient rien à gagner à se mettre en hostilité contre lui.

D'ailleurs, puisque leur proie venait de leur échapper, ils n'avaient plus de motif de continuer leur tapage.

Pour ces causes, et après deux minutes de délibération, ils se replièrent en bon ordre, non sans jeter des regards de rancune à l'intrus en habit brodé.

Resté maître du terrain, le comte de Chantemesse fit tranquillement plusieurs fois le tour des tables de jeu sans apercevoir son frère.

Une femme lui offrit à côté d'elle un siége qu'il refusa.

Un laquais lui offrit un verre de vin d'Alicante qu'il accepta.

Après quoi, n'ayant plus rien à voir ni à faire dans ce bouge, il sortit.

Il n'était pas au milieu de la rue qu'il s'aperçut qu'il était suivi par une ombre.

C'était l'homme dont il venait de sauver la vie.

— Ah! monsieur, lui dit cet individu en s'approchant avec tous les signes d'une extrême humilité, quelle obligation ne vous ai-je pas!

— Tout autre en aurait fait autant à ma place, répondit le comte.

— Je ne crois pas, répliqua l'autre avec un accent singulier.

— N'importe, dit le comte en essayant de continuer sa marche, je suis aise de vous avoir rendu ce service.

— Aussi n'ai-je pas voulu m'éloigner avant de vous avoir exprimé toute ma gratitude.

— N'en parlons plus. Je vais de ce côté ; vous de cet autre, sans doute. Adieu.

Il était visible que le comte ne se souciait pas de prolonger l'entretien avec un homme qu'il venait d'entendre traiter d'espion.

Celui-ci devina cette répugnance, car il s'empressa d'ajouter :

— Je ne suis pas ce que vous croyez... et ce que je parais peut-être. Je n'appartiens pas à la police.

— Tant mieux pour vous.

— On est trop mal rétribué dans cet état... J'occupe à la cour un emploi... assez important... J'espère m'élever. J'ai des protecteurs... et surtout des protectrices. Je sais me rendre utile ; je me débarrasse, au besoin, de tous les sots préjugés. On m'apprécie à Versailles...

Le comte ne se sentait pas à l'aise en écoutant ces étranges paroles.

Cet homme lui donnait froid.

— Pourquoi me dites-vous cela, à moi ? lui demanda-t-il brusquement.

— Parce que je n'ai jamais rencontré personne qui fût capable de faire pour moi ce que vous avez fait ce soir.

Décidément le pauvre diable avait la bosse de la reconnaissance.

Mais le comte ne tenait qu'à se débarrasser de lui.

— Encore une fois, adieu ! dit-il.

— Au moins que je sache le nom de mon sauveur.

— A quoi bon ?

— Qui sait ?... ne me refusez pas.

— Soit ; je suis le comte de Chantemesse.

L'homme sembla chercher dans sa mémoire.

— Le comte de Chantemesse, répéta-t-il.

— Je ne crois pas que vous me connaissiez, dit son interlocuteur avec un sourire méprisant.

— Non, mais je connais un chevalier de Chantemesse, un jeune et brillant compagnon, ardent au plaisir et brave comme vous.

— Mon frère, parbleu ! s'écria le comte, s'arrêtant court cette fois.

— Je vous en fais mon compliment.

— Par tous les saints ! si, comme vous le dites, vous croyez me devoir quelque reconnaissance, vous avez une belle occasion de vous acquitter à l'instant même.

— Comment cela ?

— En me fournissant l'occasion de rencontrer le chevalier après qui je cours depuis ce matin.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ?

— En vérité !

— Depuis trois semaines, le chevalier de Chantemesse ne bouge pas des coulisses de l'Opéra.

— Quelque nouvelle liaison, murmura le comte.

— Assurément.

— Ce chevalier a le diable au corps ! Et nomme-t-on l'objet de ses vœux ?

— Oh ! ce n'est un mystère pour personne... Mlle Bénard, une délicieuse femme... vingt-quatre ans au plus.

— Une sauteuse ?

— Non, une chanteuse ; un premier sujet, s'il vous plaît.

— Y a-t-il spectacle ce soir à l'Opéra ?

— Oui ; on donne la deuxième représentation de *la Mort d'Adonis*, une pièce dont on vante beaucoup les machines.

— Et Mlle Bénard joue dans *la Mort d'Adonis ?*

— Je le crois bien ! elle y joue le rôle de Vénus, au grand plaisir des yeux et des oreilles.

— Alors vous pensez que le chevalier sera là ce soir?

— Il n'aurait garde d'y manquer... La Bénard est serrée de près par une foule d'adorateurs, et le chevalier est trop au début de sa passion pour n'être pas horriblement jaloux.

— Très-bien. A votre tour, soyez remercié, dit le comte en reprenant sa route.

— Un mot encore.

— Oh! oh! fit le comte d'un ton d'impatience; dites vite, mon cher.

— Il se peut que tôt ou tard le hasard nous remette en présence l'un de l'autre...

— J'en doute, répondit le comte de Chantemesse.

— Ne répondez de rien. Nous nous mouvons dans le même monde... aux extrémités les plus opposées, j'en conviens, — ajouta-t-il en surprenant un mouvement du gentilhomme, — mais les événements se jouent des distances et des situations. Il se peut que vous vous trouviez un jour dans une de ces circonstances difficiles ou délicates qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir...

— Finissons, je vous prie.

— Dans ce cas, si jamais vous avez besoin d'un dévouement... j'entends un dévouement caché, agissant dans l'ombre... mais absolu, constant, efficace... souvenez-vous de Lebel... c'est mon nom.

— Est-ce tout, M. Lebel?

— C'est tout, M. le comte.

— Adieu donc, et bien décidément cette fois.

— M. le comte, à revoir.

Chacun tira de son côté.

— Hum! se disait le comte de Chantemesse en marchant; j'aurais peut-être aussi bien fait de laisser assom-

mer ce Lebel, qui décidément me produit l'effet d'un drôle. Il y a des bonnes actions dont on est presque tenté de se repentir.

Vingt-cinq minutes après, le comte de Chantemesse mettait le pied sur le seuil de l'Opéra.

II

LA MORT D'ADONIS

Bien que ce ne fût pas dans la salle que M. de Chantemesse comptât trouver son frère, il y entra cependant, pour l'acquit de sa conscience.

Le public était nombreux, paré, élégant, célèbre, de bonne humeur. On était en 1755, une date pleine de riants souvenirs, une période d'amabilité, de luxe, de plaisirs de toute espèce. La France se reposait de quelques guerres en manchettes de dentelles, entreprises à l'extérieur uniquement pour ne pas laisser s'éteindre la tradition des pompes militaires. Le Parlement revenait de Pontoise. Un peu de prestige et beaucoup d'habitude l'attachaient encore à la royauté, qui s'était reléguée elle-même derrière les charmilles de Versailles, et dont

l'existence ne se révélait, de temps en temps, que par le bruit de quelques fanfares de chasse. On ne parlait presque plus politique. Les philosophes faisaient leur œuvre à petit bruit, fort décemment encore. La galanterie était la grande affaire de cette époque et de cette société, l'unique affaire de tous les jours et de tous les instants; galanterie en haut, galanterie en bas, dans les salons de la noblesse, dans les petites maisons de la finance, — et à l'Opéra.

L'Opéra était le temple par excellence de cette galanterie; c'était un lieu de rendez-vous préférable à tout autre : on s'y saluait de l'amphithéâtre à la galerie; on y allait en visite de loge en loge.

Le comte de Chantemesse promena son regard dans la salle, — minutieuse et inutile inspection, — et il le reporta ensuite sur la scène, où l'on jouait *la Mort d'Adonis*.

Comme il était encore d'assez bonne heure, il s'assit et il écouta.

La Mort d'Adonis, aujourd'hui complétement tombée dans l'oubli, était un drame lyrique d'une monotonie insupportable. Sur un canevas poudreux de Jean-Baptiste Rousseau, un poëte des bureaux de la Marine avait recousu quelques rimes nouvelles; et un compositeur quelconque, du nom insignifiant de Raoux, avait étendu sur le tout cette sorte de mélopée entrecoupée de cris qui faisait le fond de la musique d'alors.

Le premier acte venait de commencer. Le décor représentait, comme dans tous les premiers actes, un « rivage, » avec un temple sur le côté. Dans ce temple, un autel.

A cet autel, sur lequel brûlait et tremblotait une petite flamme, des habitants d'Amathonte, car l'action se passait à Amathonte,— accouraient suspendre des guir-

landes et *mêler leurs accents d'allégresse* à l'occasion de la prochaine arrivée de Vénus :

Une immortelle
Vient embellir ces bords ;
Formons pour elle
Nos plus tendres accords !

Et des attitudes ! Et des bras arrondis ! Et des houlettes agitées, des rubans envolés, des fleurs semées ! Puis encore des petits pas et des demi-pirouettes.

Les bergers partis, — comme partent les bergers, en sautant, le sourire aux lèvres et un baiser au bout des doigts, — une princesse se montrait, de blanc et de bleu vêtue; elle congédiait du geste sa suivante à mi-chemin. C'était la princesse Cidipe, une longue, longue princesse. Elle se présentait lentement jusqu'au bord de la rampe, les yeux baissés, le sein soulevé.

Une bouche immense s'ouvrait :

L'insensible Adonis ne connaît point encore
Ce qui fait naître ma langueur.
Quel supplice pour moi si mon cruel vainqueur
Savait l'ardeur qui me dévore !
Amour ! seul confident du trouble de mon cœur,
Ne lui révèle point un secret qu'il ignore !
Puisque les maux que j'ai soufferts
N'ont pu me délivrer d'une chaîne cruelle,
Epargne-moi du moins la tristesse mortelle
D'étaler à ses yeux la honte de mes fers !

Cela s'appelait : *Confier aux échos son douloureux martyre*... Les échos ne paraissaient point compatir aux souffrances de la longue princesse. Elle se retirait avec sa courte honte, lorsque Adonis apparaissant, un arc à la main, la ramenait devant le public et l'interrogeait avec affabilité :

CIDIPE.

Hélas!

ADONIS.

De ce soupir que faut-il que je pense?
Quels sont vos secrets déplaisirs?

CIDIPE.

Vous avez trop d'indifférence
Pour pouvoir pénétrer d'où naissent mes soupirs.

ADONIS.

Si c'est l'amour qui cause vos alarmes,
Que je plains votre sort, et qu'il est rigoureux!

CIDIPE.

Vous plaignez mes malheurs sans partager mes larmes;
Hélas! que vous êtes heureux!

Ici le comte de Chantemesse se prit à bâiller.

Il espéra que l'entrée de Vénus l'égayerait un peu.

En effet, il y eut un cortége, une troupe de nymphes, des thyrses, des cymbales, des danses.

Mais cet intermède fut de courte durée.

Le comte de Chantemesse jugea qu'il n'y pourrait pas tenir, et il abandonna la place.

Son nom et son titre lui donnèrent accès dans les coulisses.

Il eut quelque peine d'abord à s'orienter au milieu de cette population de sylvains, de dryades, de rois, de régisseurs, de guerriers, de dieux, de gentilshommes de la chambre, de machinistes, de princesses et d'allumeurs qui s'agitaient derrière le rideau.

Tout ce monde, frivole avec conviction, allait, venait, se croisait, s'accostait, s'interpellait, riait, fredonnait.

Il se heurta d'abord au dieu Mars en personne, coiffé

d'un casque gigantesque, vêtu d'une armure à soleil et d'une jaquette à écailles, chaussé de brodequins rouges, armé d'une lance. Ainsi fait, le dieu Mars s'apprêtait à *répandre la terreur* autour de lui.

Le comte se rangea pour laisser passer une troupe d'hommes et de femmes échevelées, habillées de robes rouges et noires, agitant des chaînes et des serpents. C'étaient la Jalousie, la Haine, le Désespoir, la Fureur, personnifiés par messieurs et mesdames du corps du ballet.

Le Dépit faillit l'éborgner avec sa torche.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit le Soupçon qui lui avait effleuré le pied.

Un joli petit Soupçon de dix-huit ans, bien éveillé, bien alerte.

Ce n'était pas là ce que cherchait le comte de Chantemesse ; il avait des visées plus ambitieuses : il voulait approcher de Vénus.

Vénus, c'est-à-dire Mlle Bénard.

Il supposait avec raison que là où était Mlle Bénard devait se trouver le chevalier.

En conséquence, il évolua sans plus tarder vers la reine des Amours, qu'il reconnut bientôt à son diadème, à la magnificence de son costume, à la noblesse de son port, et, mieux que cela, à la cour nombreuse dont elle était environnée.

Imposante, sans rien perdre de sa grâce, elle recevait les hommages de sept ou huit personnages fort importants.

— Vous êtes à ravir ! lui disait M. de Beauchamp, receveur général des finances.

— Que de malheureux vous allez faire ce soir ! ajoutait M. Bertin, trésorier des parties casuelles.

— Sans compter ceux qui sont déjà faits, soupirait M. de Fondpertuis, intendant des menus.

— Ce n'est pas pour rien que vous avez emprunté sa ceinture à Cythérée, prononçait le jeune marquis de Ponteuil.

— Les flèches de Cupidon ont été forgées au feu de vos beaux yeux, bégayait le vieux conseiller du Troussay.

Mlle Bénard s'enivrait de cet encens, et souriait à ces propos « fils de la flatterie. »

Alors M. de Beauchamp de reprendre :

— Serez-vous donc toujours inexorable ?

Et M. Bertin de continuer :

— N'abjurerez-vous jamais votre rigueur ?

M. de Fondpertuis à son tour :

— Ne vous lasserez-vous point de me faire sentir le poids de vos fers ?

Puis le jeune marquis de Ponteuil :

— Prenez en pitié ma disgrâce !

Enfin le vieux conseiller du Troussay :

— Je me consume à vos pieds !

Ce qui faisait beaucoup rire Mlle Bénard, et ce qui déterminait chez le chœur des financiers une explosion d'apostrophes :

— Cruelle !

— Barbare !

— Inhumaine !

Le comte de Chantemesse s'étonna de ne point voir son frère dans ce cercle.

La première personne auprès de laquelle il s'en enquit lui répondit :

— Je le quitte à l'instant.

Une autre lui dit :

— Il vient de prendre par le corridor qui mène au foyer.

Une troisième :

— Tenez, le voici de l'autre côté du théâtre... Ne le voyez-vous pas ?

— Non... Jouons-nous donc à cache-cache ?

Le comte allait traverser la scène, mais il en fut empêché par le deuxième acte qui commençait.

Le dieu Mars, brandissant sa lance, chantait en arpentant les planches :

Tremble, déesse criminelle,
Tremble pour ton heureux amant !
Je vais, par une mort cruelle,
Le punir de ton changement !

Vainement son confident essayait de le calmer par ces conseils à l'eau de rose :

Un cœur qui s'abandonne à son inquiétude
Se repent bien souvent d'en avoir trop appris,
Et peu d'amants savent le prix
D'une flatteuse incertitude.

Le dieu Mars l'envoyait promener, et méditait déjà une vengeance sans péril pour lui-même et qui devait *étonner l'univers.*

Cette vengeance, indigne du dieu de la guerre, consistait, comme on sait, à lâcher un énorme sanglier à travers les jambes de son rival.

Et comme il se félicitait de cette brutale inspiration ! Comme sa rage s'exhalait dans ce couplet :

Je veux que sa mort soit l'ouvrage
Du plus vil habitant des bois.
O toi, dont ce perfide ose trahir les lois,
Diane, si ton cœur est sensible à l'outrage
Que ses feux t'ont fait recevoir,
Sers-toi, pour le punir, de ton fatal pouvoir !

Qu'un monstre furieux s'arme pour son supplice ;
Et, par cet affreux sacrifice,
Instruisons à jamais les cœurs audacieux
Du respect que l'on doit aux dieux !

Tout cela touchait médiocrement le comte de Chantemesse, qui attendait lui-même avec une certaine impatience que le *monstre furieux* eût décousu Adonis, pour continuer ses explorations fraternelles.

La malignité que semblait mettre le hasard à l'écarter de son but lui paraissait inconcevable.

Vingt fois, en effet, depuis une heure, il aurait dû se trouver nez à nez avec son frère.

Et cette rencontre tant désirée allait être encore retardée de quelques instants par une idée qui venait d'éclore tout à coup dans l'amoureux cerveau du chevalier.

Voici quelle était cette idée.

A un certain moment, Mlle Bénard devait descendre sur la terre, — pour chanter l'oraison funèbre d'Adonis, — dans un char attelé de deux colombes.

Ne pouvant lui parler à son aise sur la terre, le chevalier imagina d'aller lui parler dans les cieux.

— Veux-tu gagner vingt pistoles ? demanda-t-il à un aide-machiniste.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Me conduire dans l'Olympe... je veux dire dans les combles du théâtre.

— Hum ! je risque ma place...

— Je te garderai le secret.

— Venez donc, mais évitez qu'on vous voie.

Le chevalier suivit de loin son conducteur et s'engouffra derrière lui dans un escalier masqué qui le conduisit à une espèce de plate-forme.

— Par ici, dit le machiniste.

— Quel casse-cou !

— Faites doucement...

L'endroit où ils étaient parvenus était obstrué de cordages, de toiles, de planchers suspendus, et donnait assez l'idée de la mâture d'un navire.

Il y régnait une demi-obscurité — ou une demi-lueur qui enveloppait tous les objets d'une teinte étrange.

Le chevalier marchait avec précaution.

Il pénétra dans la région où s'assemblent les nuages et où se forment les éclairs. De ses mains profanes il s'amusa même à toucher la foudre de Jupiter et à la faire gronder, ce qui fut accueilli en bas par un religieux frémissement.

— Attendez ici, lui dit son conducteur en le poussant dans un retranchement qui servait à serrer les *accessoires*.

Le chevalier obéit sans répliquer.

A côté de lui, il apercevait dans un pêle-mêle bizarre le dragon volant de Médée, le cerf de Diane, le paon de Junon, le trident de Neptune, les ailes de Mercure, la baguette de Circé, le bouclier de Pallas, toute la garde-robe de la mythologie.

Un léger bruit détourna bientôt son attention.

Une forme féminine passa rapidement près de lui et se dirigea vers un plancher supérieur, par une échelle étroite et roide.

C'était Mlle Bénard qui allait prendre possession de son char.

Cette machine, d'une assez grande dimension, assez compliquée et solidement amarrée, offrait, malgré sa légèreté apparente, toutes les garanties de sécurité.

Mlle Bénard y était à peine installée que le chevalier la rejoignit par le même chemin et vint se précipiter à ses genoux.

Un cri d'effroi échappa à la chanteuse.

— Êtes-vous fou ! s'écria-t-elle ; que venez-vous faire ici ?

— Vous le voyez, mon adorable : vous entretenir de mon amour, ce qu'il m'est impossible de faire dans votre loge, ni au foyer, ni sur le théâtre.

— Mais vous perdez la tête !

— Ce n'est pas de ce soir, ô divinité ! Et à qui la faute ?

Il lui prenait les mains, les genoux.

— Allez-vous-en, disait-elle, je vous en conjure...

— Encore un instant !

— L'acte va commencer... les musiciens préludent déjà... Vous me faites frémir !

— Que ne puis-je couler mes jours ainsi... toujours... comme le plus humble de vos esclaves.

— Ciel ! le rideau se lève.

En effet, le rideau se levait majestueusement pour le troisième acte.

Mais la Bénard et le chevalier étaient trop haut perchés pour être vus.

Plongés dans l'ombre, ils avaient sous les pieds un gouffre de lumière.

— Chevalier, hâtez-vous de fuir ! dit Mlle Bénard effarée.

— J'ai encore le temps... Vous ne descendez qu'à la scène troisième.

— C'est une extravagance sans nom... Je meurs de frayeur...

— Laissez-moi une minute à mon illusion : je crois être le rival des dieux en voyant s'agiter au-dessous de moi les faibles mortels.

— Ne vous penchez pas au moins ! Vous vous tueriez !

— Soyez tranquille, ma belle, un seul de vos regards dispense l'immortalité.

— Eh bien ! si vous m'aimez, dit-elle suppliante, allez-vous-en !

Cet appel à son amour décida le chevalier.

— Adieu donc ! s'écria-t-il, mais jurez-moi, promettez-moi...

— Oui ! oui !... Adieu !

Il voulut une dernière fois baiser ses mains divines.

— Partez vite ! répéta-t-elle avec angoisse.

Il était trop tard.

Sur un coup de sifflet lancé par le machiniste en chef, le char s'abaissait, mollement balancé, comme au gré des deux colombes qui semblaient le guider.

Mlle Bénard n'eut que le temps de jeter la moitié de son long manteau sur le chevalier, qui dut reprendre vivement son humble posture abandonnée à regret.

Il saisit au hasard quelques bouts de nuage pour s'en envelopper. Une douzaine d'étoiles rangées à propos sur son visage lui formèrent une sorte de masque.

Ainsi accoutré, le chevalier échappait aux regards de la salle ; mais en revanche, il demeurait complétement exposé aux regards des coulisses.

Ce fut une exclamation mal réprimée, suivie d'un rire général, à l'aspect de ce groupe inattendu et volant.

Pour surcroît de contrariété, le char ne devait pas toucher le sol ; il s'arrêtait entre ciel et terre, et c'était à cette demi-hauteur que Vénus chantait un air sur le trépas d'Adonis.

Il y avait de quoi mourir de confusion.

Les soupirants de la Bénard ne dissimulaient pas leur fureur contre le chevalier ; mais ils ne pouvaient s'empêcher d'envier son heureuse et scandaleuse témérité.

M. de Beauchamp lui montrait le poing.

M. Bertin écumait.

M. de Fondpertuis parlait du For-l'Evêque.

Le jeune marquis de Ponteuil caressait l'espoir d'un bon duel.

Le vieux conseiller du Troussay demeurait muet de stupeur.

Pendant ce temps, l'opéra allait toujours son train. Sur le devant de la scène, un peuple prosterné saluait le char apparu au bruit des instruments.

Vénus, — ou plutôt Mlle Bénard, — comprit qu'il n'y avait pas à hésiter. Il y allait de sa réputation, de son emploi. Elle se leva, et, debout dans son char, elle attaqua le morceau suivant :

Il est mort! ciel barbare! ô destins ennemis!
Impitoyables dieux, vous l'avez donc permis!
Je ne verrai plus ce que j'aime.....

— Pas un mouvement! dit-elle bas au chevalier, qui, mal à son aise, risquait de déranger les draperies.

Elle continua :

Le sommeil de la mort a fermé pour jamais
Ces yeux de qui l'Amour empruntait tous ses traits.
O disgrâce! ô rigueur extrême!
Eclatez, mes soupirs; coulez, coulez, mes pleurs!
Je n'en puis trop verser, en de si grands malheurs.
Que toute la terre gémisse,
Que l'air de nos cris retentisse!

LE CHOEUR.

Que toute la terre gémisse,
Que l'air de nos cris retentisse!

VÉNUS.

Le plus beau des mortels vient de perdre le jour.

— Cet efflanqué d'Adonis, le plus beau des mortels! murmura le chevalier, essayant de se retourner.

— Restez donc tranquille...

Le chœur reprenait :

Que toute la terre gémisse!

VÉNUS.

Vénus perd ce qu'elle aime et le perd sans retour!

— Qu'importe si je vous reste, ma toute belle! Le chevalier est à Vénus pour la vie!

LE CHOEUR.

Que l'air de nos cris retentisse!

VÉNUS ET LE CHOEUR.

Que chacun partage à son tour
L'horreur d'un si grand supplice!

Surexcitée par l'extraordinaire de sa situation, Mlle Bénard donna à ces pauvres vers une telle expression de pathétique que toute la salle éclata en applaudissements.

— Vous n'avez jamais si bien chanté! dit le chevalier en partageant l'enthousiasme unanime.

Mais il était temps cependant que la machine remontât dans les airs, car le public commençait à remarquer le désordre et l'hilarité qui régnaient parmi les spectateurs du théâtre.

Ce fut à ce moment que le comte de Chantemesse, attiré par les rires, aperçut le chevalier s'envolant dans les frises.

— Hé! mon frère! s'écria-t-il en tendant les bras vers lui.

III

CONVERSATION ATTENDUE

Une chaise de poste galope sur la route de Picardie.

Elle emporte à travers la nuit le comte et le chevalier de Chantemesse.

Peut-être le moment est-il venu de placer ici les portraits des deux frères.

Ils sont de la même taille; l'aîné, le comte Hector de Chantemesse, a quarante-deux ans, et il les porte bellement. Tout est correct en lui, réfléchi, posé : physionomie, démarche, geste. Mais il y a de la bonté sous la gravité de son regard, comme sous la fermeté de sa parole. On respire à son contact un air de saine province.

Autre chose est du chevalier. Celui-ci n'a que vingt-sept ans. De la jeunesse il possède tout ce qui justifie les caprices amoureux dont nous l'avons vu être l'objet : la distinction, les manières ouvertes, la souplesse de mouvements, la jambe fine, la séduction involontaire. Mais ces dons naturels sont gâtés par une fatigue physique et

morale : les lignes délicates de son visage sont altérées par l'orgie; il est pâle d'une veille continuelle. L'éclat des yeux s'efface sous la rougeur des paupières; le sourire erre entre les lèvres décolorées. La main, restée admirable sous les marbrures de la fièvre, est agitée d'un léger tremblement. Son costume même, quoique marqué au coin de l'élégance, porte les traces de la négligence; la poudre de ses cheveux est éparse; son jabot est froissé; ses dentelles sont d'un prix rare, mais d'une blancheur équivoque. Tel est le chevalier Pierre de Chantemesse.

Le comte le regarde en silence, à la dérobée, et aucune de ces nuances n'échappe à son regard observateur et triste.

C'est le chevalier qui rompt le premier ce silence, et qui s'exprime sur le ton d'enjouement qui lui est habituel.

— Savez-vous, mon frère, dit-il, que vous venez de commettre un véritable enlèvement, un rapt dans toutes les règles, à l'égard de ma personne? J'en suis encore tout étourdi. Vous m'apparaissez, vous m'entraînez, vous me forcez de monter en chaise de poste... et fouette cocher! Tout cela sans presque me dire un mot, sans me permettre de vous sauter au cou. D'honneur, je crois être le jouet d'un songe. Que n'attendiez-vous au moins jusqu'à demain matin?

— Demain matin vous ne seriez pas parti.

— C'est peut-être vrai.

— Et pourtant le séjour de Paris vous eût été dangereux au réveil. J'ai entendu murmurer autour de moi les mots de prison, de For-l'Evêque, à propos de votre escapade à l'Opéra. Vous avez des ennemis, Pierre.

— Des rivaux tout au plus.

— Ils auraient pu vous nuire, croyez-moi, et nous

avons bien fait de mettre quelques longueurs de poste entre eux et vous.

— C'est égal, mon frère, dit le chevalier, il a fallu toute votre autorité pour me décider à vous suivre.

— Vous avez agi sagement... une fois dans votre vie.

— Oh! ne faites pas trop honneur à ma sagesse de ce bon mouvement. J'ai cédé surtout au piquant et à l'imprévu de l'aventure. Tout m'intriguait et tout m'intrigue encore là-dedans : votre air de mystère, votre refus de me donner des explications...

— Je ne vous ai pas refusé des explications, Pierre, je les ai remises à plus tard.

— Alors, maintenant vous allez pouvoir me dire...

— Tout ce que vous voudrez.

— D'abord où allons-nous?

— A Arras.

— A Arras! s'écria le chevalier avec un soubresaut, dans notre famille?...

— Dans notre famille. N'êtes-vous pas content, Pierre, de revoir notre père, ce vieillard, qui demande tous les jours de vos nouvelles?

— Mon pauvre père! murmura le chevalier avec attendrissement; quel souvenir et quelle figure vous évoquez là! Voilà six ans que je n'ai contemplé ses traits nobles et doux, ses traits que vous me rappelez si bien, Hector! Voilà six ans que je n'ai serré ses mains vénérables! Comment oserai-je supporter sa vue après six ans d'ingratitude?

— Le cœur de notre père a des trésors d'indulgence.

— Ah! je vous en veux de me ramener à Arras! Je vous en veux de me remettre en face de mon remords! J'aurais dû me méfier davantage de vos projets.

— Paris vous est donc bien cher? dit le comte.

— Paris! répéta le chevalier.

Et il tomba dans une rêverie, d'où il sortit pour s'écrier avec un accent singulier :

— Eh bien! oui, j'aime Paris, et je sens bien que je suis rivé à lui pour la vie. Le pli est pris désormais. Paris m'a volé à la province, comme ces bohémiens qui font métier de voler les enfants. A présent, le bohémien Paris est devenu mon second père, et insensiblement j'ai fini par l'aimer, autrement que le premier, cela va sans dire, d'un amour composé moitié d'habitude et moitié de rancune. Paris est bon diable après tout, Paris est sans façon; il vous prend comme vous êtes, sans exiger de reconnaissance. Vive Paris! vive sa joie facile, sa gaieté toujours prête, son bonheur argent comptant!

— Donc, vous êtes heureux?

— Le sais-je? Je n'ai pas le temps de le savoir, à peine ai-je le temps de vivre.

Le comte reprit, comme en faisant un effort sur lui-même :

— Pardonnez à mes interrogatoires, Pierre. Il ne m'a guère été possible, dans l'unique journée que j'ai passée à votre recherche, de me rendre compte de votre existence à Paris. Pourtant, d'après ce que j'en ai entrevu, j'ai deviné plus de soucis, plus de tracas que vous ne voulez en avouer. Je ne vous parle pas de vos dettes, je n'ai aucune observation à vous adresser à ce sujet. La pension que vous fait notre père est insuffisante, je le comprends. Vous avez demandé des ressources au jeu... Ne vous en défendez pas, — ajouta-t-il en surprenant un mouvement du chevalier.

— Je ne me défends de rien, répondit vivement celui-ci; mon vice marche la tête haute. Mais ne dites pas de mal du jeu, Hector; c'est la reine des passions, et celle qui les résume toutes. Le jeu, c'est la guerre, c'est le

commerce, avec leurs résultats immédiats, grâce à une carte relevée ou à un dé assis.

— Le jeu, c'est le désordre, dit brusquement le comte.

Le front du chevalier se rembrunit; puis, secouant la tête, il essaya de sourire.

— J'attendais ce mot, dit-il avec amertume. C'est vrai, le désordre s'est peu à peu emparé de moi; peu à peu j'ai abandonné les solides et honnêtes sociétés que je devais à notre nom et aux relations paternelles. Que voulez-vous? Je n'ai pas consenti à m'ennuyer vertueusement. La curiosité m'a pris : j'ai regardé au-dessous de moi, et du salon je suis glissé au cabaret. Mais, dans ma chute, l'Opéra s'est trouvé comme intermédiaire. Paris et l'Opéra, tout est là pour moi maintenant.

— Et n'avez-vous jamais rêvé d'une autre existence?

Le chevalier le regarda fixement, et lui répondit :

— Si... quelquefois.

— Eh bien! dit le comte avec émotion, il en est temps encore, peut-être...

— Non; je ne suis apte à rien, je n'ai rien appris. S'il existait une armée véritable, je serais depuis longtemps dans ses rangs; mais traîner dans les antichambres un uniforme inutile, à quoi bon? Un emploi à la cour? une charge? Le moindre travail m'est odieux. Aussi je vous admire, vous, mon frère, je vous laisse soutenir seul l'honneur de notre blason, ce dont vous vous acquittez à merveille. Au milieu de cette époque épuisée, corrompue, vous avez su embrasser la seule carrière digne, non-seulement d'un gentilhomme, mais d'un homme : l'agriculture.

— Nous sommes plusieurs comme cela, dit le comte en souriant.

— Vous me montrerez vos fermes, vos prairies; vous

m'initierez à vos travaux, vous me présenterez vos paysans.

— De grand cœur, Pierre!

— Ce n'est pas tout, dit le chevalier.

— Quoi donc?

— Il me reste encore une chose à vous demander, celle par laquelle j'aurais dû commencer.

— Demandez, dit le comte.

— Qu'est-ce que nous allons faire à Arras?

— C'est juste. Vous venez à mes noces, Pierre.

Le chevalier fit un geste d'étonnement.

— Vous vous mariez, Hector?

— Oui. Cela vous surprend?

— Non, dit le chevalier après un moment de réflexion; seulement, je n'étais pas préparé à cette nouvelle, excusez-moi. J'avouerai même que je ne croyais pas vos idées tournées vers le mariage. Il me souvient de vous avoir entendu exprimer jadis des opinions entièrement opposées à votre détermination d'aujourd'hui.

— On se dément avec l'âge.

— Vous avez toujours été et vous serez toujours un homme raisonnable. Votre dessein a sans doute été longuement et profondément mûri. Et puis vous vous devez à notre famille, qui ne doit pas s'éteindre.

— Vous l'avez dit, Pierre, reprit vivement le comte; tel est là le principal, le seul mobile de mon mariage.

— Le seul? répéta le chevalier avec un accent d'inquiétude.

— Tout vous sera expliqué en temps et lieu, mon frère; quoi qu'il en soit, un acte de ma vie aussi important ne pouvait s'accomplir sans votre présence. Voilà pourquoi je suis allé vous arracher à Paris et à ses pompes.

— Que votre volonté soit faite! dit le chevalier en riant.

IV

ARRAS

On approchait d'Arras, et déjà le chevalier Pierre de Chantemesse, qui avait tant paru regretter Paris, manifestait un contentement qui croissait de relais en relais.

Il se penchait sans cesse à la portière pour reconnaître la campagne et désigner les villages.

Lorsqu'on entra dans le faubourg d'Amiens, il s'écria, les yeux humides :

— O ma bonne vieille ville d'Arras! Chère ville qui me semblait si grande, lorsque je n'en connaissais pas d'autres! Univers de mon enfance, je te revois donc!

Et ses souvenirs lui revenaient en foule; il nommait les rues, les places.

— Tout à l'heure, annonçait-il à son frère, nous allons passer devant le couvent des Ursulines... Au détour, c'est l'auberge du Cœur-Joyeux... Sa belle enseigne en fer existe-t-elle toujours?... Et le chapelier du coin? Et

la petite boutique de mercerie des demoiselles Minard?... Voici le marché où j'accompagnais la servante Catherine... Mais, au fait, ma vieille Catherine?...

— Vous allez la retrouver, répondit le comte : vous retrouverez tout le monde, grâce à Dieu.

Le chevalier aperçut sur la grande place les innombrables pigeons dont l'espèce n'est pas encore perdue aujourd'hui. Il vit passer, fièrement campées sur des ânes les femmes d'Achicourt, avec leur *écorcheu* sur le dos et leur colinette sur la tête.

Son cœur ployait sous une joie enfantine.

Il salua successivement l'hôtel de M. de la Vacquerie, l'hôtel de Canettemont, l'hôtel d'Aoust.

Enfin, rue des Portes-Cochères, la voiture s'arrêta.

On était arrivé à l'hôtel de Chantemesse.

— Laissez-moi monter seul l'escalier... l'escalier à rampe de bois, dit le chevalier en s'élançant hors de la chaise de poste.

En haut de l'escalier il trouva son père qui l'attendait les bras ouverts.

C'était un de ces beaux vieillards aux longs cheveux blancs, comme Greuze en a mis dans ses toiles et Diderot dans ses drames.

— J'avais promis de vous le ramener, mon père, dit le comte, suivant de près.

Après les effusions qu'on devine, le chevalier voulut visiter l'hôtel du haut en bas. A chaque pièce, à chaque meuble, c'était une exclamation. Il s'arrêtait devant un portrait, ou un trumeau, ou un dessus de porte qui lui rappelait un monde d'impressions. Il s'asseyait dans les bergères à sujets; — ou bien il ouvrait précipitamment un secrétaire et respirait à pleines narines les odeurs intimes et pénétrantes qu'il y retrouvait.

Derrière lui se tenait la vieille servante Catherine, qui le regardait en riant et en pleurant.

Il coucha dans sa chambre de jeune homme, dont la fenêtre donnait sur la rue Saint-Jean-en-Ronville; mais, malgré de bons draps gros et frais, il ne put trouver le sommeil que fort tard. Il repassa son enfance, sa jeunesse, tous ces petits événements qui occupent une si grande place dans la vie.

Ce soir-là, Paris fut un peu oublié.

Le lendemain, de bonne heure, il fut réveillé par le comte.

— Comment avez-vous dormi, Pierre?

— Mal, bien mal, répondit le chevalier en souriant; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Est-ce possible?

— Mais je ne m'en plains pas, au contraire.

— Vous savez que c'est aujourd'hui dimanche, reprit le comte.

— Non; mais puisque vous me le dites... C'est donc cela, ce bruit de cloches que j'ai entendu...

— Habillez-vous, Pierre, nous allons sortir ensemble.

— Où me conduisez-vous?

— A l'église Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier.

— Chaque dimanche, en effet, j'allais y entendre la messe.

A son tour le comte sourit.

— Ce n'est pas uniquement pour vous faire entendre la messe que je vous emmène à Saint-Nicolas; c'est aussi pour vous faire rencontrer avec les parents de la jeune fille que je dois épouser, et avec cette jeune fille elle-même.

— Je serai bientôt prêt, dit le chevalier.

— Mlle de Crespy appartient à une des plus anciennes et des plus honorables familles de l'Artois. Les Crespy ont été toujours liés d'amitié avec les Chantemesse.

— Les Crespy ! s'écria Pierre, mais je me souviens d'eux parfaitement. Tout enfant, ma mère me conduisait dans leur hôtel, après vêpres ; on se rangeait cérémonieusement en demi-cercle dans un grand salon tout rouge, et l'on causait à voix discrète en laissant venir la nuit, sans se presser d'allumer les lampes. Dieu ! que je m'y suis ennuyé !

— Ce sont d'excellentes gens, d'une dévotion un peu outrée seulement.

— Les Crespy ! je crois encore les voir... un homme sec, long, ridé, enfermé dans un habit raide comme une tapisserie.

— Le grand-père... Hugues-Perrin-Guillaume de Crespy.

— Puis une dame, un peu sourde, continua le chevalier.

— La mère.

— Et encore une autre vieille dame, très-aimable, très-gaie, mais ne remuant pas, celle-là, toujours dans un grand fauteuil.

— La tante Sidonie, dit le comte ; une femme d'esprit, en effet, ayant voyagé, plus mondaine. Peste ! quelle mémoire, mon frère ! Et dans cette famille Crespy, ne voyez-vous pas d'autres visages encore ?

— Attendez donc, reprit le chevalier ; une petite fille de huit ou neuf ans, avec laquelle je jouais...

— Mlle Marthe de Crespy.

— Marthe, c'est cela... une charmante enfant, toute vive, toute mignonne, toute...

— Ma future femme, dit le comte.

— Quoi ! cette petite fille ?...

— Cette petite fille est devenue une jeune fille. Marthe a dix-sept ans aujourd'hui. Vous la verrez tout à l'heure : c'est une personne d'une beauté remarquable et de l'esprit le mieux cultivé. Je serais étonné qu'elle ne vous plût pas.

— Elle me plaisait déjà beaucoup autrefois.

En descendant l'escalier, ils se croisèrent avec la vieille Catherine.

— Ecoute, Catherine, lui dit le chevalier, si tu veux bien me gâter comme autrefois, tu me feras aujourd'hui des *ratons* pour mon déjeuner.

Les *ratons* sont les crêpes d'Arras.

Les deux frères arrivèrent à l'église Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier, aujourd'hui l'église Saint-Jean-Baptiste.

Ils y avaient été précédés par la famille Crespy au grand complet, y compris leurs domestiques.

Les Chantemesse prirent place à leur banc, du côté opposé à celui des Crespy.

Pas un salut, pas un regard ne fut échangé pendant l'office divin.....

La présentation eut lieu solennellement au sortir de la messe, sous le portail, au milieu de la foule qui s'écoulait.

Le chevalier reconnut M. Hugues-Perrin-Guillaume de Crespy tel qu'il l'avait laissé, toujours sec et long, dans son même large habit de tapisserie.

— Il a, ma foi, tout à fait bel air, murmura le grand vieillard à l'oreille du comte, mais il semble un peu pâle.

— La fatigue du voyage...

— Eh quoi! c'est le petit Pierre! s'écria M[me] de Crespy; laissez donc qu'on vous voie, mon cher enfant... Comme il ressemble à sa défunte mère!

— Vous étiez l'amie de ma mère, madame, dit le chevalier avec sensibilité. Oh! combien je serai heureux de pouvoir parler d'elle avec vous! Vous me le permettrez souvent, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda Mme de Crespy, dont nous avons mentionné la surdité.

Son mari lui répéta la phrase du chevalier.

— J'avais bien entendu, répliqua-t-elle, selon un de ses tics accoutumés.

Mlle Marthe ne disait rien et n'avait rien à dire, mais elle n'avait pas été la dernière à regarder le chevalier.

Le comte n'avait pas menti en parlant de sa beauté : Marthe de Crespy était ravissante; taille élancée, visage d'un ovale parfait, grands yeux noirs, bouche expressive.

Pierre de Chantemesse qui s'y connaissait, en fut ébloui.

Et malgré lui, en comparant l'âge de la jeune fille avec celui de son frère, il ne pouvait s'empêcher de trouver la disproportion trop visible. Mais il garda ses réflexions pour lui.

La présentation terminée, M. de Crespy dit aux deux frères, aussi gracieusement que son air sec et ridé le lui permettait :

— Ces messieurs nous feront sans doute l'honneur de pousser jusqu'à notre hôtel; notre chère tante Sidonie, que sa cruelle maladie empêche de sortir, sera enchantée de revoir le chevalier de Chantemesse.

Puis, se tournant vers un laquais tout de noir vêtu :

— Damiens, dit-il, précédez-nous à l'hôtel de Crespy et portez-y nos livres de messe.

Ce Damiens n'entendit pas l'ordre qui lui était donné. Ses yeux étaient fixés sur MM. de Chantemesse et allaient de l'un à l'autre avec une indéfinissable curiosité.

— Damiens! s'écria M. de Crespy avec impatience.

Le laquais sembla sortir d'un rêve et se fit répéter ses instructions.

— Dans une heure, ajouta sévèrement M. de Crespy, vous viendrez dans mon cabinet; j'ai à vous parler.

Damiens s'inclina et s'éloigna.

— Qu'est-ce que vous disiez donc à ce garçon? demanda Mme de Crespy.

— Rien. Ce Damiens a des allures ténébreuses, et je veux lui donner son congé.

V

LA TANTE SIDONIE

La tante Sidonie !

Une figure qu'il faut esquisser et qui appartient bien à son époque.

Au physique c'était Scarron en jupons; comme lui, elle était paralytique et vivait depuis plusieurs années clouée sur un fauteuil de douleur, après avoir été la femme la plus active, la plus remuante, la plus sémillante qui se pût voir.

La tante Sidonie n'avait pas toujours habité Arras ; on s'en apercevait bien, — et elle tenait à ce qu'on s'en aperçût.

Mariée à M. de Labourdois, un maître des requêtes que les devoirs de sa charge appelaient à Paris, elle avait passé son *bel âge* dans la capitale, et la chronique prétendait qu'elle ne l'y avait pas précisément employé aux soins exclusifs du ménage.

Elle avait eu un salon, ou plutôt une ruelle, et dans cette ruelle elle avait reçu une partie de la société éva-

porée d'alors : beaux esprits, femmes répandues, poètes à la mode, officiers faisant de la tapisserie, abbés faisant des madrigaux.

Une des relations dont la tante Sidonie aimait le plus à se vanter, était la belle Mme d'Etioles, devenue plus tard la marquise de Pompadour. Ce nom revenait souvent et à tout propos dans sa conversation : c'était sa chère d'Etioles par ci, son excellente marquise par là. Elle ne cessait de vanter son crédit auprès d'elle ; et, de fait, on citait à Arras deux ou trois personnes auxquelles sa recommandation n'avait pas été inutile.

Cela aurait été pour le mieux, si malheureusement la tante Sidonie, poussant jusqu'à l'extrême le culte des souvenirs, n'eût partagé l'indépendance de sentiment de son illustre amie. Elle avait des idées excessivement commodes sur la morale, et elle ne se gênait pas pour les exprimer avec une liberté de langage qui sentait son Œil-de-Bœuf d'une lieue.

Cela faisait frémir le sévère M. de Crespy. Quant à Mme de Crespy, elle n'entendait pas, comme on sait.

Quoique impotente, la tante Sidonie jouissait d'une réputation détestable dans Arras. Il est vrai que les domestiques ne se faisaient pas faute de colporter ses saillies pour se venger d'elle ; car une des nuances du caractère de la tante Sidonie était d'être insupportable à ses gens. Sans pouvoir bouger de place, elle trouvait le moyen de les occuper continuellement et de se rappeler sans relâche à eux, soit par le bruit de sa sonnette, soit par les éclats de sa voix. Etaient-ils à ses côtés, elle réveillait encore leur zèle en les frappant d'une béquille à bec d'or.

Cette béquille jouait un rôle énorme dans la vie de la tante Sidonie. Personne n'échappait à cette béquille : terrible pour les domestiques, elle était caressante pour

les visiteurs. On se félicitait d'un petit coup amical de la béquille de la tante Sidonie, comme d'une bonne fortune.

Cette béquille était un baromètre pour tout le monde; il n'était pas rare d'entendre dire :

— La béquille de la tante Sidonie est au beau temps.

Ou bien :

— Il y aura de l'orage; entendez-vous la béquille de la tante Sidonie?

Cette fée oisive et désolée de son oisiveté, cette Mme Pernelle assise, était donc sans autorité dans l'hôtel de Crespy qu'elle aurait tant voulu gouverner.

Ses doctrines légères venaient échouer contre la dévotion du grand-père, et ses criailleries contre la surdité de la mère.

Dans ces circonstances, la tante Sidonie avait résolu de tourner toute son influence vers sa nièce Marthe de Crespy.

Elle eut bon marché de cette âme neuve, à qui elle ne cessait de parler de la cour et de montrer Paris dans un mirage.

— Tu n'es pas faite pour végéter dans cette maussade ville d'Arras, lui répétait-elle constamment. Quand on est belle, on se doit au monde; c'était l'opinion de ma chère d'Etioles, et c'est aussi la mienne. Tu as la taille et la démarche de Châteauroux, avec quelque chose de plus piquant dans le port de tête. Et ces précieux avantages resteraient ensevelis au fond d'une triste province? Non, non! cela ne sera pas, mille fois non!

Et la béquille de retentir sur le parquet.

Depuis quelques jours la tante Sidonie affectait de grands airs de mystère.

La veille de l'arrivée à Arras du chevalier de Chantemesse, elle fit mander Marthe.

— Approche, petite, lui dit-elle; mais auparavant examine si les portes sont bien closes, car il ne faut pas qu'on puisse entendre notre conversation.

— De quoi s'agit-il donc, ma tante?

— D'un secret... d'un secret des plus importants.

— Quel bonheur!

— Es-tu discrète, au moins?

— Oh! ma tante!

— Eh! mon Dieu, je l'étais si peu à ton âge!

— Mais moi, c'est autre chose, dit étourdiment la jeune fille.

— Je te remercie du compliment.

Marthe, un peu confuse, s'assit aux pieds de la tante Sidonie, sur un tabouret fort bas.

— Parlez en toute confiance, ma tante; parlez vite!

— Eh bien! j'ai écrit pour toi, il y a quelques jours, à mon amie la marquise.

— A Mme de Pompadour? s'écria Marthe.

— Oui, mignonne.

— Vous lui avez écrit? Et qu'avez-vous pu lui dire de moi, ma tante?

— Tout le bien possible, chérie; j'ai vanté ta grâce, ton élégance, ta physionomie...

— Y pensez-vous, ma tante? s'écrie Marthe dont un flot de rougeur inonda soudainement le visage.

— Je t'ai recommandée à elle, je veux qu'elle s'occupe de ton avenir.

— Mais que peut pour moi Mme la marquise de Pompadour?

— Comment, ce qu'elle peut? Tout! Ne sais-tu donc pas...

La tante Sidonie s'interrompit en s'apercevant de son inconséquence.

— Tu ferais une excellente dame d'honneur, reprit-elle.

— Et mon mari ? objecta Marthe.

— On ferait de lui autre chose.

— Mon grand-père est-il instruit de votre démarche ?

— Non, ton grand-père est un bon homme, mais imbu de préjugés gothiques. Nous attendrons pour lui en parler que la marquise m'ait répondu.

— Si elle ne répondait pas ?

— Sois tranquille, petite.

— Mais cependant...

— Elle répondra.

Cette conversation a dû suffire pour faire connaître à nos lecteurs le caractère de la tante Sidonie.

Ils comprendront qu'en raison de ses principes elle ne s'inquiétât que médiocrement du mari qu'on destinait à sa nièce. M. de Chantemesse ou un autre, peu lui importait. Elle ne voyait dans un époux qu'un nom, plus ou moins honorable, et qu'un prétexte à l'émancipation de Marthe. Aussi fit-elle un excellent accueil au comte et au chevalier. Elle savait être infiniment aimable dès qu'elle le voulait, comme toutes les vieilles femmes de ce temps-là. Les deux frères se retirèrent enchantés, séduits ; et le comte, en particulier, crut fermement avoir trouvé une alliée en elle. Après leur départ, la tante Sidonie attira Marthe vers son fauteuil, et lui dit :

— Ces Chantemesse sont décidément des gens fort bien élevés, n'est-ce pas, petite ?

— Oui, ma tante.

— Tout examiné, tu auras dans le comte un mari du meilleur ton et, je crois, plein de cette réserve que nous savons tant apprécier, nous autres femmes de cour.

La jeune fille garda le silence.

— Néanmoins, continua la tante Sidonie, si j'avais une préférence, il me semble qu'elle serait pour le chevalier. Et toi, Marthe ?

VI

MAÎTRE ET VALET

M. de Crespy s'étant rappelé qu'il avait quelque chose à dire à son laquais Damiens, sonna pour qu'on le fît venir.

Damiens se présenta sur-le-champ et se tint debout dans un angle de la chambre en attendant les ordres de M. de Crespy.

Celui-ci s'assit à son secrétaire, mit ses lunettes, attira à lui un cahier et aligna quelques chiffres.

Puis il prit dans un tiroir de l'argent qu'il compta et étala.

— Approchez, dit-il à Damiens; voilà quarante livres trente sols huit deniers, qui vous reviennent sur vos trois mois de gages. Comptez.

La figure de Damiens exprima la stupéfaction.

— Monsieur me renvoie donc? dit-il.

— Le mariage de ma fille me permet de diminuer le personnel de ma maison, répondit M. de Crespy.

— Ce mariage n'est cependant pas encore fait, objecta Damiens.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que monsieur cherche un prétexte pour me renvoyer.

— Et quand cela serait?

— Dans ce cas, je me permettrais de lui demander en quoi mon service lui a déplu.

M. de Crespy demeura muet.

— Y a-t-il quelque chose à reprendre sur ma moralité? continua Damiens.

— Non.

— Mes habitudes religieuses sont connues.

— Je le sais, dit M. de Crespy; vous m'avez été recommandé par des personnes en qui j'ai toute confiance.

— Alors, pourquoi me renvoyer?

— Ecoutez, Damiens, dit-il, je vais vous parler avec franchise. Je vous crois un brave garçon, mais vous êtes un singulier homme. Vous êtes tantôt sombre et taciturne, tantôt violent et exalté. La nuit on vous entend parler seul dans votre chambre. On dirait que vous ne vous appartenez pas, que vous obéissez à des voix secrètes. Parfois vous semblez ne plus être à cette terre; votre regard erre dans le vide, et l'on ne saurait obtenir une parole de vous. D'autres fois, au contraire, par un revirement subit, vous prenez un intérêt extraordinaire, minutieux, indiscret, à ce qui se passe près de vous; vous devenez questionneur, et l'on a grand'peine à vous éloigner. Ce n'est pas tout. Vous avez des habitudes sinistres : au moindre symptôme de malaise, vous vous faites saigner sur-le-champ. L'autre matin, on vous a trouvé dans votre chambre étendu sans connaissance, votre appareil arraché. Le sang avait coulé par dessous la porte. Je vous le dis : ces manières inquiétantes chez

le premier venu, ne sont pas supportables dans un valet. Voilà pourquoi je suis forcé de renoncer à vos services, si honnêtes et loyaux qu'ils aient été jusqu'à présent.

Damiens avait prêté la plus grande attention à cette harangue.

Il se contenta de dire, lorsque M. de Crespy eut fini de parler :

— Je n'ai jamais eu de bonheur !

— Vous trouverez facilement une place aussi lucrative que celle-ci, ajouta M. de Crespy avec sollicitude ; les personnes pieuses qui vous ont adressé à moi ne refuseront pas de vous adresser à d'autres.

Damiens eut un geste d'antipathie qui ne fut pas remarqué de son interlocuteur.

— Et tenez, reprit M. de Crespy, notre voisin M. de Robespierre, l'avocat de la rue des Rapporteurs, a précisément besoin d'un domestique. Présentez-vous.

Damiens demeurait les yeux fixés au plancher, immobile, sans mot dire.

— Terminons, fit M. de Crespy en poussant son argent vers lui ; s'il n'y avait que moi, je vous garderais probablement, mais je dois avoir égard aux observations des miens... et je ne vous cacherai pas que vous déplaisez à Mme Sidonie.

— Ah !

Il y eut dans cette exclamation de Damiens un mélange d'amertume et de raillerie.

— Je déplais à Mme Sidonie ?... Cela ne me surprend pas. Je n'ai pas un caractère assez joyeux pour elle ; je ne sais pas applaudir, comme elle le voudrait, à ses sarcasmes philosophiques.

Damiens savait qu'il touchait juste en éveillant cette corde.

Aussi M. de Crespy devint-il soucieux.

Damiens continua :

— Je ne peux m'empêcher d'être chagrin en voyant Mlle Marthe obligée d'entendre tout le jour les récits de la jeunesse et du bon temps de Mme Sidonie.

— Damiens !

— Eh ! monsieur, convenez vous-même qu'il n'y a que du danger pour une jeune fille à laisser pénétrer dans son esprit ces sornettes et ces idées galantes.

— Je connais les faiblesses de Mme Sidonie, mais je ne les exagère pas autant que vous.

— Prenez garde, dit Damiens, prenez garde pour Mlle Marthe ! Ne méprisez pas les avertissements d'un humble valet.

— Cet humble valet s'occupe beaucoup trop de ce qui ne le regarde pas.

— Comment pouvez-vous faire un crime à un serviteur de l'intérêt qu'il porte à ses maîtres ?

— A vous entendre, il y aurait toujours quelque péril suspendu sur nos têtes.

— Eh bien ! oui, s'écria Damiens ; oui, je sens un danger autour de vous ; quelque chose me dit qu'il s'avance, qu'il est proche...

— Allons, dit M. de Crespy, vous êtes un visionnaire.

— Un visionnaire, oui ! Il faut écouter les visionnaires.

— Assez.

— Croyez-moi, ce danger existe, il est quelque part ; essayez au moins de le conjurer.

— Comment cela ?

— En me gardant encore quelque temps à l'hôtel ; je ferai bonne garde, soyez-en certain, s'écria Damiens.

— Je vous répète qu'il n'y faut pas songer ; vous dé-

plaisez à Mme Sidonie... et sans doute aussi à Mlle Marthe.

Damiens tressaillit.

— Oh! cela ne peut pas être, s'écria-t-il; cela serait trop injuste!

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? demanda M. de Crespy.

— Parce qu'il est impossible d'environner à distance Mlle Marthe de plus de respect, de plus de prévenances que je ne le fais.

— Eh! justement, ce sont ces soins de chaque instant qui l'importunent, qui la fatiguent.

— Je n'ai jamais cru remarquer cette impression désobligeante chez mademoiselle.

— Parce que Marthe est une enfant timide, qui ne voudrait être la cause d'aucun reproche pour ceux qui l'entourent... Mais sa tante l'a bien remarqué, elle.

— Toujours Mme Sidonie! murmura Damiens entre ses dents.

— Vous voyez que la situation n'est pas possible, continua M. de Crespy; mes domestiques eux-mêmes confessent pour vous une répulsion... irraisonnable, je le veux bien, mais réelle.

Damiens paraissait anéanti.

— Vous ne pouvez pas me renvoyer immédiatement, dit-il; accordez-moi quelques jours.

— Soit; demain, après-demain.

— Laissez-moi rester jusqu'au mariage de Mlle Marthe.

— Ah! oui, le prétendu danger... Je suis bien bon, en vérité, de prêter l'oreille à vos imaginations.

— Je vous en supplie! au nom de tout ce qui vous est cher! s'écria Damiens.

M. de Crespy fut ébranlé à la fin par cet accent de conviction.

— Eh bien! dit-il après un silence, restez jusqu'à la fin de la semaine.

— Oh! merci, monsieur, merci! dit Damiens.

M. de Crespy le congédia d'un signe.

En passant devant l'appartement de la tante Sidonie, Damiens l'entendit qui s'escrimait de sa béquille.

— Ah! je déplais à la tante Sidonie! répéta-t-il; j'espère, d'ici à peu de temps, lui déplaire bien davantage.

VII

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Damiens ne croyait pas prophétiser si juste, — et surtout à si courte distance.

Le même jour, il devait voir se réaliser une partie de ses pressentiments.

Il occupait sur le derrière de l'hôtel de Crespy une chambre située précisément au-dessus de celle de Mlle Marthe.

L'une et l'autre de ces chambres donnaient sur un maigre jardin, précédant une petite ruelle, — peu et mal habitée.

Son service achevé, Damiens remontait dans sa chambre, le plus souvent sans lumière.

De la lumière, à quoi bon?

Pour y contempler sa triste image reproduite dans un triste miroir?

Pour y lire? Il ne se plaisait pas à la lecture.

Lorsqu'on était dans la belle saison, comme à l'époque où se passe ce récit, Damiens ouvrait sa fenêtre

toute grande, et, assis devant le ciel brillamment constellé, le coude au genou, il songeait.

Il songeait, comme nous avons vu songer le chevalier de Chantemesse, à son enfance et à sa jeunesse.

Mais sa jeunesse et son enfance à lui, l'homme des derniers échelons de la société, étaient bien différentes de celles du gentilhomme.

— Je n'ai jamais eu de bonheur! s'était écrié douloureusement Damiens lors de son entretien avec M. de Crespy.

Et, dans la récapitulation de son existence, il n'y avait place que pour la rancune et le désespoir.

Voulez-vous que nous fassions après lui cette récapitulation pleine d'enseignements? C'est une occasion unique, car le dix-huitième siècle si riche en renseignements de toute sorte sur ses grands seigneurs, sur ses hommes d'Etat, sur ses artistes, sur ses courtisanes, se tait absolument dès qu'il s'agit de ses hommes du peuple.

Damiens est le seul homme du peuple dont la biographie éclate, — le seul dont on ait compté les pas, depuis le berceau jusqu'à la tombe, retrouvé les paroles, commenté les relations, décrit les vêtements, analysé la constitution, scruté les sentiments. Jamais rien d'aussi complet n'a été fait pour aucun génie.

Une existence inouïe que celle de ce Damiens, fourmillante de petits faits, basse, emmêlée, courageuse.

Il naquit au hameau de la Tieuloy, dépendant de la paroisse de Monchy-le-Breton, sur le diocèse d'Arras, à une lieue et demie de Saint-Pol, dans la province d'Artois. Par exemple, il ne savait pas bien en quelle année il était né, et à vrai dire cela lui était bien égal. Mais rassurez-vous, on le saura pour lui; on ira chercher son extrait baptistaire, et on lui apprendra qu'il est venu au monde et à la souffrance le 9 janvier 1715.

Robert-François Damiens était le troisième de dix enfants, comme dans les terribles contes de Perrault. Son père était *ménager* dans une ferme, après avoir été fermier lui-même. Dès que le petit Robert fut bon à quelque chose, on le mit à la terre, comme ses frères et sœurs; mais le petit Robert était déjà un mauvais sujet. Les gens du village l'avaient surnommé Robert *le diale,* ce qui est la manière de prononcer le *diable* en Artois. Tous ceux qui s'appellent Robert ont été plus ou moins surnommés Robert-le-Diable.

On aurait pu peut-être redresser le caractère de Damiens enfant. Son père l'essaya, à ce qu'il paraît, mais son père avait des moyens trop inusités : il le « pendait par les pieds. » Ce bon père n'avait sans doute pas le temps de procéder par la persuasion; les moments sont comptés au village. Faire de la morale, c'est bien vite dit; où le père de Damiens aurait-il été prendre cette morale? Est-ce qu'on lui en avait fait à lui?

Robert se lassa d'être pendu : à treize ans il entra chez un sieur Petit, qui le prit pour mener le *binon*. Je ne sais pas ce que c'est. Il perdit sa mère. A seize ans, on ne lui avait pas encore appris à lire et à écrire. Un beau jour, Robert voulut voir du pays : il avait un grand oncle marchand de grains à Béthune, sur le quai, Jacques Guillemant. Robert fit son paquet et arriva chez son oncle. Le père Guillemant était un brave homme, paraît-il. Il mit un alphabet entre les mains de son neveu; il n'aurait tenu qu'à Robert de pousser son éducation plus loin; le marchand de grains était disposé à tout. Mais la vocation n'y était pas; Robert avait envie d'un état : il demeura quelque temps en apprentissage chez un serrurier.

A ce moment de sa vie, on voit apparaître un religieux. Ce religieux s'appelait M. Mouton, tout simple-

ment, et appartenait à l'abbaye de Saint-Waast. M. Mouton connaissait la famille Damiens; il s'intéressa à Robert et le fit placer dans son abbaye, en qualité de domestique, bien entendu. Mais Robert ne s'accommoda pas de l'atmosphère du cloître; les conseils du bon M. Mouton furent impuissants à le retenir.

Nous retrouvons Robert Damiens... devinez où? au siége de Philisbourg. Il y a suivi un capitaine suisse de la compagnie de M. Fifre. Robert assiste à la campagne en amateur, car il n'est pas soldat; ce n'est toujours qu'un simple valet. Valet de laboureur, valet d'ecclésiastique, valet d'officier, trois transformations bien accusées. Si changeant qu'on l'ait fait et qu'il était réellement, il n'en resta pas moins plusieurs années avec son capitaine. Après quoi, il demanda son congé, qui lui fut accordé en bonne forme. Il souffrait des fièvres et commençait déjà à user immodérément de la saignée.

Il manquait à Damiens de connaître Paris. Paris est fait surtout pour cette classe d'agités. Cette grande vase leur va mieux que les petits ruisseaux; ils s'y jettent éperdument. Damiens, le jeune paysan de la Tieuloy, Damiens le mauvais sujet, Damiens Robert-le-*Diale,* fit pour la première fois, vers 1734, son entrée dans sa bonne ville de Paris. Et Paris n'eut soupçon de rien; Paris laissa tranquillement entrer Damiens, en lui disant par la voix de ses faubourgs bruyants et joyeux : Sois le bien venu!

Damiens était, entre parenthèse, assez mal pourvu en hardes et en monnaie; mais il ne s'en inquiétait pas outre mesure. M. Mouton lui avait donné une recette pour se tirer d'affaire.

Deux ou trois jours après son arrivée à Paris, Damiens allait tout droit frapper à la porte des jésuites du collége de Louis-le-Grand, qui l'admirent sans difficulté comme

valet de réfectoire. Il demeura cinq ou six ans chez eux ; c'est à ce long séjour qu'il est permis d'attribuer le développement de sa misanthropie, à ces grands murs glacés, à ces fenêtres garnies d'épais barreaux, à ces salles silencieuses, à cette discipline sévère. Un jour que quelqu'un s'étonnait de sa docilité à accepter la vie jésuitique :

— Bah ! répondit Damiens avec une indifférence vraie ou feinte, autant manger de ce pain-là que d'un autre !

Manger du pain ! tout était là pour lui. Ils étaient, et ils sont encore aujourd'hui beaucoup comme cela qui se contenteraient de manger du pain, rien que du pain. A cette condition ils vivraient honnêtes et resteraient tranquilles. Mais le pain n'est pas fait pour tout le monde ; il faut en prendre son parti. Damiens mangea pendant cinq ou six ans ; — et qui sait si ce n'est pas ce pain-là qui devait lui donner plus tard une indigestion de révolte !

Il quitta définitivement les jésuites pour se marier. Oui, se marier. Les malheureux ont de ces idées autant que les autres, plus que les autres. Ecoutez donc, Damiens avait vingt-quatre ans. Jusqu'à présent vous ne vous étiez pas aperçu qu'il eût un cœur ; il est vrai qu'il l'avait bien caché. Jusqu'à vingt-quatre ans, rien n'avait jamais transpiré de ses amours, en supposant qu'il ait eu des amours, ni même de ses amourettes. On a découvert tous ses maîtres, depuis le premier jusqu'au dernier, — on verra tout à l'heure si la liste en est longue, — et l'on n'a pas découvert une de ses maîtresses. On a fouillé sa vie entière, on n'y a pas trouvé un libertin.

Le jour où il aima une femme, il l'épousa. Cette femme était une femme de sa classe, humble et douce, qui servait auprès de la comtesse de Crussol, cloître Saint-Etienne-des-Grès. Elle avait nom Elisabeth Molé-

rienne, et elle était Lorraine. Le mariage fut célébré à l'église Saint-Benoît. Célébré !

Je ne sais comment vécut ce modeste ménage. Dieu fit-il tomber un rayon d'amour sur ces deux créatures disgraciées? Je ne me suis engagé à raconter qu'une seule existence. Sorti de chez les jésuites, Damiens ne parvint jamais complétement à se fixer. On a dressé une nomenclature de toutes les maisons par où il a passé, depuis 1734 jusqu'en 1755. C'est prodigieux, c'est incroyable.

On le voit successivement chez le comte de Bouville, officier de gendarmerie, rue du Temple; chez M. Boulanger, conseiller au parlement, rue du Paradis; chez M. Séguier, autre conseiller, rue Saint-Antoine; chez M. Dumetz de Ferrière; chez le comte de Raymond, qui l'emmène en Bavière; chez M. Dupré de la Grange, conseiller au parlement; chez M. de Bèze de Lys, encore un conseiller, rue des Maçons; chez le comte de Maridor, grand sénéchal du Maine; chez M. Lepaige, officier de madame la Dauphine; chez la maréchale de Montmorency, rue Jacob; chez madame Verneuil ou de Sainte-Reuse, rue Grange-Batelière.

Celle-ci mérite une mention particulière. C'était la femme d'un commis de Versailles et la maîtresse du marquis de Marigny. Dans tous les cas, elle pouvait passer pour une dame certainement folâtre, et ce n'est pas elle qui aurait été en droit de se plaindre de Damiens. Tout au contraire. Elle employait son temps à étudier les lignes de la main de son domestique, et elle partait de là pour lui pronostiquer le plus déplaisant avenir.

— Tu seras rompu vif, mon pauvre garçon, lui disait-elle.

Et la servante aussi, faisant le rôle d'écho :

— Rompu vif! répétait Mlle Henriette Deuser.

Damiens, fort impressionnable, frissonnait à cet horoscope jusque dans la moelle des os.

Mme de Sainte-Reuse ne s'en tint pas à ses expériences de chiromancie. Elle possédait à fond son Grand et son Petit-Albert; elle tenta une épreuve d'un autre genre. Du haut de l'escalier, elle jeta elle-même un panier de bûches; puis elle obligea Damiens à aller les compter. Le compte fait, elle lui dit :

— Tu ne seras pas seulement rompu vif; tu seras brûlé par-dessus le marché.

— Oui, brûlé! répéta la servante Henriette.

Il n'y a pas lieu d'être surpris que Damiens ait quitté cette maison, en conséquence du peu d'agrément qu'il y avait. Le surprenant est qu'il y soit resté pendant six mois. On a prétendu que le lendemain de son départ il s'était vengé à sa manière en lançant des pierres dans les fenêtres de Mme de Sainte-Reuse et dans celles de sa soubrette.

Toutefois est-il qu'il demeura toujours frappé par cette prédiction, et qu'on l'entendit souvent répéter :

— Mlle Henriette a raison, je serai brûlé vif...

Il a été reconnu que dans toutes ces conditions c'était toujours Damiens qui s'en allait de son plein gré, parce que cela lui plaisait, pour un motif ou pour un autre, par la porte librement ouverte, et quelquefois sans réclamer ses gages. Je ne nie pas l'étrangeté de cette dernière assertion. De l'aveu de tout le monde, il servait avec intelligence.

Il lui arriva encore de recourir aux jésuites. Ce fut pour entrer chez M. de la Bourdonnaye, l'ex-gouverneur de Pondichéry. Le père Launay le recommanda. Peut-être Damiens se serait-il attaché à ce nouveau maître, qui était facile à servir, mais la mort surprit M. de la Bourdonnaye. Damiens eut part au partage de sa garde-robe.

Qu'ajouterai-je? On a évalué à plus de soixante le nombre de places qu'il fit. La dernière paraît avoir été la cause déterminante de tous ses malheurs. Mû par une mauvaise inspiration, il se présenta sous le nom de Flamand chez un commerçant de la rue des Bourdonnais, le sieur Michel. Deux jours après, sans prévenir personne, après une visite secrète à sa femme, Damiens, — je me trompe, Flamand, — demandait des chevaux de poste et ne s'arrêtait qu'à Arras.

Quels étaient les motifs de cette fuite? Ils étaient graves, très-graves. On me permettra de ne pas encore les révéler.

A Arras, Flamand était redevenu Damiens.

Sous son véritable nom, il avait été accepté par M. de Crespy, chez qui nous le voyons en ce moment installé depuis trois mois, — mais sur le point d'en partir, toujours grâce à sa maligne étoile.

Il avait alors quarante ans environ. C'était un homme de plus de cinq pieds cinq pouces, le visage allongé, le nez proéminent, aux ailes minces, la bouche enfoncée, mais le regard hardi et perçant. La peau était blanche sous le teint monté en couleurs. Cette effervescence de sang le désolait, et il n'était occupé qu'à la calmer. L'habitude qu'il avait de parler seul lui avait fait contracter un tic des mâchoires qui rendait son élocution embarrassée, diffuse. Les cheveux bruns, longs et plats. Aucune particularité dans la démarche, rien de ce qui sort un homme de la foule. En résumé, plus d'hypocondrie que d'hypocrisie.

Depuis trois mois, Damiens, — quoique fort inquiet au sujet de l'événement mystérieux qui avait précipité son départ de Paris, — avait conçu une profonde et respectueuse affection pour Mlle de Crespy. Jean-Jacques Rousseau aura la gloire éternelle d'avoir décrit le premier

ces muettes admirations des hommes du peuple; rappelez-vous, alors qu'il était, lui aussi, domestique à Turin, son timide penchant pour Mlle de Breil : « A table, dit Jean-Jacques, je cherchais dans ses yeux ce qu'elle allait demander, j'épiais le moment de changer son assiette. Que n'aurais-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot! Mais point; j'avais la mortification d'être nul pour elle; elle ne s'apercevait pas même que j'étais là. »

Ainsi devait-il en être de Damiens aux yeux de Mlle de Crespy. Mais Damiens ne cherchait pas à attirer son attention : il lui suffisait de vivre auprès d'elle, de l'apercevoir.

On a vu comment perpétuellement inquiet, non-seulement pour lui, mais pour les autres, il était arrivé d'observations en observations, de déductions en déductions, à appréhender des dangers pour son idole, dangers non encore définis, mais soupçonnés, devinés. Je ne répondrais pas que dans sa sollicitude, et par un reste d'habitude empruntée au collége des jésuites, il n'eût maintes fois collé l'oreille à la porte de l'appartement de la tante Sidonie et surpris ses étranges confidences à sa nièce.

On conçoit que, s'il avait entendu celle de ce matin, ses craintes en eussent redoublé. De là, de cette impression récente, venait peut-être l'exaltation à laquelle il s'était laissé entraîner avec M. de Crespy.

Il allait être alarmé bien autrement par les circonstances extraordinaires qui devaient se produire le soir de ce même jour...

VIII

AU CLAIR DE LA LUNE

Ce soir-là, comme d'habitude, Damiens était remonté dans sa chambre.

Comme d'habitude aussi, Damiens n'alluma pas sa chandelle.

La nuit était superbe; la lune versait à pleins flots sa douce lumière dans le jardinet et dans la petite ruelle d'en face.

Damiens se mit à la fenêtre et s'abandonna à ses rêveries accoutumées.

Tout dormait dans Arras; un triple silence régnait sur les pignons de la vieille ville espagnole : — le silence de la province, le silence de la nuit, le silence de la lune.

Il n'était pas tard cependant : dix heures et demie à peine.

Vers onze heures, Damiens se disposait à fermer la croisée pour se livrer au sommeil, lorsque tout à coup

il lui sembla entendre un bruit de pas dans la ruelle qu'il embrassait entièrement du haut de sa chambre.

Passé une certaine heure, personne ne s'y hasardait plus.

Damiens regarda.

Deux ombres venaient de s'engager dans cette ruelle; elles se dessinaient, dans la clarté lunaire, comme sur une feuille de papier blanc.

Elles marchaient avec une sorte d'indécision, en ombres qui ne sont pas sûres de leur chemin et qui semblent se consulter.

Damiens se rejeta dans un coin de sa chambre.

Bien lui en prit de n'avoir pas allumé de chandelle ; il pouvait voir, et il n'était pas vu.

Les deux ombres, — il y en avait une grande et une petite, — s'arrêtèrent devant l'hôtel de Crespy.

Elles se communiquaient leurs réflexions, et il n'était pas besoin de les entendre parler pour les comprendre, tant leurs gestes se découpaient avec netteté sur la blancheur de la ruelle.

Le geste demandait :

— Est-ce ici ?

Un autre geste répondait :

— Oui.

— En es-tu bien certain? faisait une tête s'élevant.

— Parfaitement, faisait une tête s'abaissant.

— Sans doute cette fenêtre?

Un doigt indiquait la seule fenêtre de l'hôtel qui fût restée éclairée : la fenêtre de Mlle Marthe. Les jeunes filles ne sont jamais pressées de s'endormir.

Têtes en l'air, les deux ombres s'immobilisèrent dans leur examen.

Damiens était immobile aussi.

Elles recommencèrent à s'animer, et leur dialogue redevint visible.

A des nuances assez accusées, on pouvait flairer une ombre-maître et une ombre-valet.

L'ombre-maître recula, revint sur ses pas, et se tournant vers l'autre :

— Il faudrait regarder par-dessus le mur.

— Oui.

— Mais le mur est plus haut que nous.

— N'est-ce que cela? fit l'ombre-valet, prêtez-moi votre dos.

— J'aime mieux que tu me prêtes le tien.

Le groupe se forma.

La grande ombre monta sur la petite ombre, qui était aussi une grosse ombre.

Elle s'éleva par-dessus le mur; mais elle s'y arrêta à mi-corps.

Retenue par les coudes, elle se contenta d'étudier les lieux.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensait Damiens; des voleurs?...

Avant d'admettre cette supposition vulgaire, il voulait au moins distinguer les traits du nocturne inspecteur.

Un mouvement opéré par celui-ci en détournant la tête, probablement pour communiquer ses observations à son compagnon, fit tomber sur ses traits un jet de lune.

— C'est bien, dit Damiens; maintenant je suis sûr de le reconnaître entre mille !

Il avait bien pensé à descendre prestement et à gagner la ruelle. Mais avant qu'il eût réussi à réveiller le suisse et à faire le tour de l'hôtel, les deux quidams pouvaient s'esquiver.

Il préféra demeurer à son poste.

L'ombre se laissa glisser au bout de quelques secondes.

Le groupe se défit; chacune d'elles se retrouva sur pied.

Elles échangèrent encore cinq ou six paroles; et elles reprirent le chemin par lequel elles étaient venues, non sans se retourner plusieurs fois.

— Oh! oh! murmura Damiens, voilà qui présage du nouveau.

Il se pencha inutilement pour les suivre du regard; le bruit léger de leurs pas s'éloigna peu à peu et se perdit tout à fait.

IX

QUEL DRÔLE DE PROCUREUR !

Avec la nature qu'on lui connaît, Damiens ne dormit pas de toute la nuit.

Le lendemain matin, il se rendit au bureau de la Poste, et sut qu'il était arrivé la veille deux inconnus, un grand et un petit.

Ces deux inconnus qui venaient de Paris, et à qui Arras semblait être absolument étranger, s'étaient informés immédiatement d'une hôtellerie.

On leur avait indiqué le Plat-d'Etain, sur la Grande-Place, comme la première et celle qui était exclusivement fréquentée par les voyageurs de distinction.

Mais ces deux inconnus, dont le train était assez modeste et qui paraissaient vouloir se dérober à l'attention, se rabattirent sur l'auberge des Trois-Agaches, rue des Agaches, à laquelle ils se firent conduire par un petit décrotteur stationnant ordinairement au coin du bureau de la Poste.

Damiens se dirigea vers l'auberge des Trois-Agaches,

dont le propriétaire était de ses connaissances. Il entra dans une salle basse qui était une salle commune.

Quelques hommes s'y trouvaient attablés, buvant de la bière.

— Tiens, monsieur Damiens! dit l'hôte en ôtant sa pipe d'entre ses dents; comment vous portez-vous aujourd'hui, et quel hasard de vous voir chez moi, monsieur Damiens?

Damiens était connu de tous les gens d'Arras; il comptait un grand nombre de parents dans la province.

Il répondit à peine au bonjour du cabaretier, et le tirant à part :

— Vous avez deux voyageurs arrivés d'hier? lui demanda-t-il.

— D'hier, à six heures.

— Un grand et un petit?

— Non, un gros et un maigre.

— C'est cela, dit Damiens; qu'est-ce qu'ils ont fait depuis leur arrivée?

— D'abord, ils ont soupé, et bien soupé, ma foi! le gros surtout.

— Le petit. Et puis?

— Ils sont allés se promener par la ville.

— Et ils sont rentrés à onze heures? continua Damiens.

— A onze heures, en effet.

— Mon cher monsieur Bultel, j'ai le plus grand intérêt à connaître ces deux individus. Savez-vous ce qu'ils sont et ce qu'ils font?

— Mon premier devoir est de demander leurs passeports à tous ceux qui logent chez moi, et mon second d'inscrire leurs noms, prénoms et professions sur mon livre d'hôtel.

— Voyons vite.

L'aubergiste des Trois-Agaches alla prendre un registre et fit lire à Damiens ces deux lignes :

« Hilaire-Justin Legentil, procureur à Versailles, 38 ans.

« Briasson, natif de Paris, domestique, 36 ans. »

— Un procureur et son domestique, dit Damiens.

— Le maître, c'est le maigre, fit observer l'hôtelier.

— Le grand. Où les avez-vous logés ?

— Au premier étage, dans la plus belle chambre.

Damiens réfléchissait. Il se demandait ce que pouvait bien faire un procureur sur un mur, à onze heures du soir, avec son domestique lui servant de courte échelle.

— M. Legentil ne doit pas être un procureur comme les autres, pensait-il.

— Est-ce là tout ce que vous voulez savoir ? dit l'hôtelier.

— Est-ce là tout ce que vous savez ? répliqua Damiens.

— Absolument tout.

— Merci donc, mon cher monsieur Bultel. A présent, faites-moi apporter de la bière.

— Avec grand plaisir, monsieur Damiens, et de la plus fraîche.

— Un mot : votre hôtel n'a pas d'autre sortie que celle-ci ?

— Non, dit M. Bultel.

— Très-bien ; alors je m'installe ici, à cette table, près de la porte.

— Pourquoi faire ? demanda l'aubergiste.

— Pour voir M. Legentil et son domestique lorsqu'ils descendront.

Ils ne tardèrent pas à descendre.

M. Legentil venait le premier, naturellement, en sa qualité de maître.

Briasson suivait à trois pas, en valet respectueux.

Tous les deux étaient vêtus simplement et correctement.

M. Legentil, une grande canne à la main, le visage composé, sévère, presque rogue, l'habit noir collé aux flancs, mine de corbeau et d'héritier, avait parfaitement l'air d'un procureur.

Peut-être même un regard exercé aurait-il trouvé qu'il avait trop l'air d'un procureur.

Briasson était court et vulgaire ; un domestique de l'école de Sancho.

Ils s'avancèrent vers l'hôtelier des Trois-Agaches, qui avait continué de s'entretenir avec Damiens.

Celui-ci devint attentif.

Il n'eut pas besoin de regarder deux fois M. Legentil pour reconnaître en lui son homme de la nuit précédente, le curieux dont un rayon de lune avait trahi les traits.

Mais son étonnement devint extrême lorsqu'il entendit M. Legentil prononcer les paroles suivantes :

— Monsieur notre hôte, vous connaissez sans doute parfaitement Arras ?

— Parfaitement.

— Nous, nous ne l'avons vu encore que la nuit, en nous aidant des indications des passants, et ces indications sont un peu sorties de notre mémoire. Nous retrouverions difficilement notre chemin aujourd'hui. Voulez-vous me faire le plaisir de m'indiquer l'hôtel de M. de Crespy ?

L'aubergiste jeta un coup d'œil à Damiens.

— L'hôtel de M. de Crespy ? répéta l'aubergiste.

— Oui, répéta le procureur.

— Je vais avoir l'honneur de vous y conduire, monsieur; si vous voulez bien le permettre, dit Damiens.

M. Legentil s'inclina et accepta.

On sortit.

Le trajet fut employé à des banalités : le mauvais état du pavé à Arras, l'aspect original de certaines maisons, l'éloge du beffroi.

Enfin, Damiens se hasarda à dire :

— Ces messieurs arrivent de Versailles?

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer? demanda M. Legentil avec étonnement.

— Oh! rien.

— Cela se voit peut-être à notre tournure, dit Briasson en riant.

— Je doute que vous vous plaisiez beaucoup à Arras... au cas où votre intention serait d'y rester quelques jours, reprit Damiens.

M. Legentil lui jeta un regard de travers et feignit de n'avoir pas entendu.

Ce fut encore le valet qui se chargea de répondre pour le maître.

— J'espère bien que nos affaires y seront promptement terminées, dit Briasson; je ne suis pas né pour la province, moi.

— Ah! vous avez des affaires à Arras? dit Damiens.

M. Legentil fit un signe de prudence à Briasson, qui retint sa langue.

Damiens ne se rebuta pas.

— Arras est une ville sans ressources, sans attrait, continua-t-il.

— Trop de bière, ajouta Briasson.

La conversation se maintint dans ces notes insigni-

fiantes jusqu'à ce qu'on fût arrivé devant l'hôtel de Crespy.

Là, les trois hommes s'arrêtèrent.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu nous accompagner jusque là, dit M. Legentil à Damiens, en soulevant à demi son chapeau.

— Bien obligé, camarade, dit Briasson en l'imitant.

— Cela n'en vaut pas la peine, répondit Damiens.

— Peut-être vous avons-nous dérangé de vos occupations, ajouta le procureur.

— Point.

— Ou tout au moins de votre chemin, ajouta Briasson.

— Mon chemin était le vôtre.

— Adieu donc, fit M. Legentil en soulevant le lourd marteau.

La porte roula sur ses gonds rouillés.

Au moment d'entrer avec son valet, M. Legentil se retourna, et vit Damiens toujours derrière lui.

— Vous restez? dit-il étonné.

— Non, répondit Damiens; j'entre avec vous.

— Pourquoi?

— Parce que je demeure à l'hôtel de Crespy, fit-il en souriant.

— Bah! s'écria M. Legentil.

— Comme cela se trouve! s'écria Briasson.

— Que ne le disiez-vous tout de suite? reprit le procureur.

— Vous ne m'avez rien demandé, dit Damiens.

— Ce n'est pas comme vous, murmura Briasson.

— Alors vous êtes en condition chez M. de Crespy? dit M. Legentil.

— Son valet de chambre... Mais entrez donc.

Un coup de sifflet du suisse annonça une visite, comme c'était l'usage.

Damiens précéda les deux voyageurs dans un vestibule, après leur avoir fait traverser la cour.

— Attendez-moi là, Briasson, dit M. Legentil à son domestique.

— Non, dit Damiens ; je vais vous conduire à l'office, camarade ; vous y serez mieux qu'ici.

— Voilà une bonne inspiration ! s'écria le gros valet tout joyeux.

— Briasson, comportez-vous avec la réserve dont je vous ai toujours donné l'exemple, dit M. Legentil.

Il paraît que Briasson était sujet à caution.

Lorsque Damiens revint vers le procureur, il lui demanda :

— Qui dois-je avoir l'honneur d'annoncer à M. de Crespy ?

— Ce n'est pas à M. de Crespy que j'ai à parler, dit le procureur.

— A qui donc ?

— Je suis porteur d'un message pour une de ses parentes qui demeure dans le même hôtel.

— Mme Sidonie de Labourdois ? prononça Damiens.

— De Labourdois, c'est cela.

— Cela ne me regarde plus ; je vais aller prévenir sa femme de chambre.

Cinq minutes après, M. Legentil était introduit chez la tante Sidonie.

Il y tombait en pleine bourrasque ; la béquille à bec d'or s'exerçait contre je ne sais plus quelle pauvre servante, qui avait cassé — ou failli casser — quelque chose en porcelaine.

— Buse ! pécore ! idiote ! que le ciel te brise à ton tour ! Voyez cette effrontée, si elle trouvera une parole d'excuse ou de regret ! Ce n'est pas ma chère amie du

Hausset qui t'aurait gardée à son service une seconde de plus après ce beau trait-là !

Puis, sans transition, tournant la tête vers l'homme maigre et grave qui venait d'entrer et qui demeurait immobile au milieu de la chambre :

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous? faites vite, car vous voyez que j'étouffe de colère !

— J'attendrai que vous soyez remise, madame, dit tranquillement M. Legentil.

— Qu'est-ce qu'il dit? s'écria la tante Sidonie. Que vient faire cet homme? Je n'ai pas entendu. Qui êtes-vous, l'ami?

M. Legentil ne se laissait pas aisément effaroucher.

Il salua, et dit :

— Avant de vous répondre, madame, je vous prie de vouloir bien faire retirer vos femmes. Les choses que j'ai à vous dire ne souffrent pas de témoins.

Le sang-froid du procureur imposa à la tante Sidonie, qui fit aux domestiques un geste de sa béquille en leur disant :

— Allez, mais ne vous éloignez pas.

La porte refermée :

— Parlez maintenant, dit-elle, nous sommes seuls; à quoi bon ce mystère?

— Madame, dit M. Legentil, je vous apporte la réponse de Mme la marquise de Pompadour à la lettre que vous lui avez écrite dernièrement.

La tante Sidonie laissa échapper une exclamation de joie.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle ! Quand je disais ! Donnez, monsieur, donnez !

Ses maigres doigts s'allongeaient en tremblant vers le large pli aux armes de la marquise que M. Legentil lui présentait.

Voici ce que cette lettre contenait :

« Versailles, le ...... 1755.

« Ma chère baronne,

« Vous avez eu raison de faire appel à mes souvenirs de jeune fille. Les bons jours que les jours d'autrefois, et comme ils contrastent avec ceux d'aujourd'hui ! J'étais heureuse alors !

« Je suis disposée à m'intéresser à votre jeune protégée, si elle est aussi charmante et aussi touchante que vous la dépeignez. Confiez-vous à l'homme que je vous envoie : il est tout à ma discrétion et il a tous mes pouvoirs.

« Votre bonne amie,

« JEANNE-ANTOINETTE. »

La tante Sidonie avait lu cette lettre d'un œil humide.

— Quel cœur ! murmura-t-elle après avoir fini.

— Et quel esprit ! ajouta M. Legentil.

Après avoir terminé la lecture de la lettre de Mme de Pompadour, la tante Sidonie s'adressa au procureur :

— Excusez-moi, monsieur, de vous avoir reçu d'une façon aussi cavalière... et de ne vous avoir même pas encore invité à prendre un siége.

— L'oubli est réparé, dit-il en s'asseyant.

— La vie de province nous fait oublier quelquefois les plus simples notions de la convenance.

En parlant ainsi, les yeux de la tante Sidonie s'attachaient curieusement sur l'envoyé de la marquise.

— Ainsi, monsieur, lui dit-elle, vous vivez dans l'intimité de mon illustre amie ?

— Mon Dieu ! oui, répondit-il en affectant la modestie.

— Quel bonheur est le vôtre!... Monsieur... monsieur...

— Legentil.

— Legentil de?...

— Legentil de Versailles, répondit-il sans comprendre.

La tante Sidonie ne dissimula pas une légère grimace. Elle s'étonna que son illustre amie ne lui eût pas envoyé un homme de condition.

— Vous la voyez fréquemment? demanda-t-elle.

— Presque tous les jours. Mme la marquise me fait l'honneur de me prendre pour conseil dans beaucoup de circonstances délicates.

— Vous êtes avocat peut-être?

— Je suis procureur.

La grimace reparut, plus caractérisée cette fois. Un procureur! A quoi donc pensait la chère marquise de lui envoyer une semblable espèce?

Pour expier sa condition et sa profession, ce devait être un homme d'un mérite bien extraordinaire.

La tante Sidonie adopta cette idée, et reprenant la conversation:

— Vous connaissez sans doute les termes de cette lettre? lui dit-elle.

— Mme la marquise l'a écrite devant moi.

— Ah!

— Oui; je suis au courant de tout. Vous pouvez parler à cœur ouvert.

Il croisa une jambe sur l'autre par un mouvement d'une familiarité excessive, et continua:

— Nous disons donc que nous avons une jeune fille à placer. C'est pour le mieux. La jeune fille est un miracle de nature, une beauté incomparable, cela est entendu. Sage comme la déesse de la Sagesse elle-même, et, par-dessus le marché, une éducation de premier ordre. Nous

n'en doutons pas; mais cependant, pour remplir le mandat qui m'a été confié, il est nécessaire que je voie cette Vénus; il est indispensable que je contemple cette Minerve.

— C'est trop juste.

La tante Sidonie sonna.

— Priez Mlle Marthe de descendre sur-le-champ auprès de moi.

M. Legentil reprit la parole :

— La jeune personne est sans doute orpheline? Les orphelines abondent cette année chez nous.

— Pas du tout : Marthe a sa mère et son grand-père.

— Tant pis.

— Comment, tant pis! s'écria la tante Sidonie stupéfaite.

— Je veux dire, reprit M. Legentil, que nous aurons à faire face à plus d'exigences.

— Quelles exigences?

— Les parents ne sont pas probablement riches. Nous connaissons cela. Il y aura des pensions à donner.

— Mais, monsieur, dit aigrement la tante Sidonie de plus en plus étonnée, nous n'avons que faire de vos pensions. Sans être très-fortunés, nous ne sommes pas pauvres. Nous avons de quoi vivre largement et honorablement.

— Je n'y suis plus alors, dit M. Legentil.

— Mme de Pompadour ne vous a donc pas renseigné sur notre état de maison?

— C'est vous qui n'aurez pas renseigné Mme de Pompadour.

A ce moment Marthe entra.

Elle était vêtue avec une angélique simplicité qui rehaussait l'harmonie de ses charmes.

Elle fit une courte révérence à l'étranger, et courut présenter son front à sa tante.

— Comme tu es fagotée, petite folle! lui dit celle-ci; tu n'as donc ni goût ni coquetterie!

— Mon avis est, dit le procureur ébloui, que mademoiselle est habillée à ravir.

— Vous y mettez trop de complaisance, répliqua la tante.

Et s'adressant à Marthe :

— Tu peux lever les yeux sur monsieur, ma mignonne. Monsieur est un ami de...

— Un ami de votre famille, mademoiselle, interrompit-il politiquement.

— C'est ce que je voulais dire, fit la tante; M. Dugentil.

— Legentil.

— Un magistrat, dont les lumières sont très-appréciées... à Versailles; à Versailles, entends-tu?

— Oui, ma tante.

— Mais qu'est-ce que tu as, petite? On dirait que tu es préoccupée, inquiète...

Marthe ne se sentait pas à l'aise, en effet.

La cause de ce trouble était une rencontre qu'elle venait de faire avant d'entrer au salon.

Au détour d'un corridor, Damiens avait surgi devant elle et lui avait dit précipitamment à demi-voix :

— Méfiez-vous de l'homme qui est là-dedans!

Marthe était habituée aux façons mystérieuses de Damiens; il ne lui avait jamais adressé la parole en dehors des nécessités de son service. Pour qu'il se départît aujourd'hui de cette réserve vis-à-vis d'elle, et surtout pour qu'il osât lui donner un avis, il fallait que les circonstances fussent graves.

Avant qu'elle eût eu le temps de lui demander un mot d'explication, il avait disparu.

Voilà ce qui impressionnait Marthe.

— Tu ne réponds pas, petite, disait la tante Sidonie; parle donc, ne sais-tu plus t'exprimer?

— Que voulez-vous que je dise, ma chère tante? Je n'ai rien à dire; ne m'avez-vous pas appris vous-même que la modestie et le silence étaient les meilleurs apanages d'une fille de condition?

— A merveille! s'écria M. Legentil.

— Alors exécute-nous cette jolie sonate de ce musicien en *i* que tu joues si bien... M. Legentil sera enchanté de l'entendre.

— Certes!

— Vous allez juger de son talent sur le clavecin. Allons, Marthe, commence.

— Mon clavecin est exécrable, vous le savez bien, ma tante, vous me l'avez dit cent fois.

— Aujourd'hui c'est autre chose; je suis sûre que tu en tireras un fort bon parti.

— Dispensez-moi, supplia la jeune fille; aussi bien, je ne retrouve plus mon cahier.

— Une défaite!

— Ma tante...

M. Legentil pensa qu'il était convenable d'intervenir.

— Je ne voudrais pas, dit-il, que mon insistance pût être désagréable à mademoiselle.

Marthe ne put s'empêcher de lui adresser un regard de remerciment.

En même temps M. Legentil faisait à la tante Sidonie un signe d'intelligence qu'elle comprit aussitôt.

— Puisque monsieur a la bonté de t'excuser, dit-elle, tu peux remonter dans ta chambre, mignonne. Tu y re-

trouveras sans doute ton cahier de musique. Dis adieu à M. Legentil... à ce bon M. Legentil.

La jeune fille se tourna vers lui avec effort.

Il se leva et voulut faire acte de galanterie en lui prenant la main.

Mais elle recula vivement, et se sauva du salon plutôt qu'elle n'en sortit.

— Petite sauvage! grommela la tante Sidonie.

— Elle est adorable! s'écria M. Legentil avec enthousiasme.

— N'est-ce pas?

— Vous m'en voyez émerveillé, et l'on sait si je suis difficile.

— Vous, monsieur le procureur!

— Dame! il m'en est passé sous les yeux depuis quelques années!

— Peste de l'égrillard! Qui l'aurait soupçonné? quel feu!

— Nous n'avons rien de pareil à Versailles, ma parole d'honneur.

— J'en étais sûre, dit la tante Sidonie, dont la figure s'épanouissait... A présent, causons sérieusement.

— Causons, soit.

— Qu'est-ce que ma bonne, ma chère amie la marquise compte faire pour Marthe?

— Vous le devinez bien.

— Pas le moins du monde.

M. Legentil regarda en face cette vieille figure comme pour y surprendre une intention moqueuse. Mais il n'y découvrit rien qu'une expression de curiosité un peu crédule.

— Madame la marquise placera Mlle Marthe comme elle a placé les autres, répondit-il.

— Quelles autres?

— Ses autres protégées. Nous avons auprès de Versailles, dans Versailles même, des retraites charmantes, cachées à tous les yeux, embellies de tous les trésors de la nature et de l'art. Le temps s'y passe dans une fête continuelle...

— Qu'est-ce que vous me chantez, monsieur le procureur, avec vos retraites?

— Je réponds à vos questions, madame; c'est un de ces asiles privilégiés que madame la marquise destine à votre nièce. Elle n'y sera pas seule, d'ailleurs; elle y trouvera de jeunes compagnes, dont quelques-unes appartiennent comme elle à d'excellentes familles.

— Que veut dire cela? Est-ce que ma chère marquise tourne à la Maintenon, et se serait-elle mise à la tête d'une autre maison de Saint-Cyr?

— Cela y ressemble un peu... excepté que cela est tout à fait différent, dit M. Legentil en souriant.

— Oui dà?

— Ce n'est pas exclusivement pour le ciel que madame la marquise travaille en formant ses pensionnaires, quoique les idées religieuses ne soient point exclues de son programme. Le Dieu qu'on leur enseigne à révérer n'est point précisément assis sur un trône de nuages; il a un manteau semé de fleurs de lys d'or, et son royaume est véritablement de ce monde. Dans tous les cas, nos jeunes filles sont admirablement traitées; d'aimables directrices ne sont occupées qu'à varier leurs plaisirs et à leur faire oublier leur captivité passagère, tout en les préparant aux honneurs qui les attendent.

De ces discours dont chaque phrase tournoya dans sa tête en la remplissant de stupeur, la tante Sidonie ne retint pour l'instant que les derniers mots.

— Et ces honneurs? dit-elle avidement.

— Les plus grands, les plus enviables de tous! s'écria-t-il.

— Mais encore faudrait-il les définir, mon cher monsieur Legentil, car si vous parlez bien, vous parlez un peu par énigmes. Ainsi, Marthe pourrait-elle prétendre au rang de dame du palais, par exemple?

— Dame du palais... Hum!

— Eh bien?

— Ensuite, je ne dis pas.

— Quoi, ensuite?

— Elle ne pourrait être maintenant que demoiselle du palais, dit M. Legentil en faisant l'agréable, et vous savez bien que la charge n'existe pas.

— Mais puisque Marthe se marie dans quinze jours.

M. Legentil bondit sur son siége.

— Qu'est-ce que vous venez de dire? J'ai mal entendu! les oreilles m'ont tinté.

— Je dis que ma nièce se marie prochainement.

— Elle se marie? Ce n'est pas possible.

— Cela est cependant; Marthe épouse un parfait gentilhomme qui la conduira à la cour, et qui la présentera lui-même à la marquise de Pompadour.

— Mais ce n'est plus la même chose! s'écria M. Legentil en se démenant; vous n'y songez pas.

— Quel inconvénient y a-t-il à cela?

— Vous le demandez!

— Certainement, car je n'y suis plus, vous me bouleversez depuis une demi-heure! dit la tante Sidonie.

— Ce mariage ne doit pas avoir lieu; il empêcherait tout, comprenez donc...

— Pourquoi ce mariage empêcherait-il la protection de la marquise?

— Parce que Mme la marquise n'a pas arrangé les choses de la sorte.

— Comment les a-t-elle arrangées? Pour Dieu, faites-moi le plaisir de me l'apprendre, monsieur! Je suis sur des charbons ardents.

— Rien de plus simple. Il faut que mademoiselle votre nièce quitte Arras le plus tôt possible.

— Aussitôt après son mariage, volontiers.

— Non pas... avant son mariage.

— Oh! dit la tante Sidonie en serrant les poings d'impatience.

— Pas de mariage, voilà notre condition.

— Mais qu'est-ce que ce mariage vous fait donc?

M. Legentil se mit à rire d'une façon impudente.

— A moi, rien; mais au roi!

Le secret était échappé.

La tante Sidonie reçut comme une secousse électrique et devint effroyablement pâle.

Après un silence :

— Attendez donc, dit-elle lentement en fixant M. Legentil d'une étrange manière; j'ai entendu parler, en effet, de quelque chose comme cela, mais sans vouloir y croire... d'enlèvements de jeunes filles destinées aux plaisirs royaux, de marchés honteux contractés avec des parents avilis... Mais qu'est-ce que ces infamies ont de commun avec Mlle de Crespy et moi?

Son regard indigné clouait M. Legentil sur place.

— Répondez donc! lui cria-t-elle.

— Madame, je ne suis que l'envoyé de Mme la marquise de Pompadour.

— Ce n'est pas vrai, tu mens!

— Madame!

— Tu mens!

M. Legentil commençait à s'inquiéter.

Il y avait de quoi.

La tante Sidonie était vraiment terrible à voir.

Sa fierté native venait de se réveiller tout entière.

Ce n'était pas une nature perverse, c'était une tête étourdie et imprudente. Elle voulait bien lancer Marthe dans l'aventure, mais à aucun prix elle n'aurait consenti à en faire l'objet d'un ignoble marché.

— Ainsi, reprit-elle, tu venais tranquillement ici recruter pour tes retraites mystérieuses, pour tes couvents cachés ! Je vois maintenant l'espèce de procureur que tu es. Et j'ai eu la sottise de te faire voir ma nièce, à toi, misérable. Je n'aurai pas assez de toute ma vie pour me le reprocher !

— Il y a sans doute un malentendu entre vous et Mme la marquise, grommela M. Legentil.

— Hors d'ici, bas coquin !

Il se leva effaré.

— Jour de Dieu ! exclama-t-elle, je ne suis qu'une femme, et une femme infirme... mais tu porteras la marque de mon courroux !

Et avant que M. Legentil pût se douter de rien, il reçut sur la tête deux ou trois coups de béquille assénés avec force.

— Au secours ! s'écria-t-il.

— Tiens, maraud ! tiens, drôle !

— A moi ! dit M. Legentil en gagnant la porte.

La tante Sidonie ne se possédait plus.

— Arrêtez-le, et bâtonnez-le comme il le mérite !

Mais M. Legentil était déjà dans l'escalier, qu'il descendait quatre à quatre.

Sur le dernier degré, il alla donner contre un individu qui le reçut presque dans ses bras.

— Ouf ! dit celui-ci en se reculant pour amortir le choc.

— A l'aide ! exhalait encore machinalement M. Legentil.

— Eh! mais, je ne me trompe pas, dit le survenant, je reconnais ce visage-là...

— Sauvez-moi de cette folle!

— Ah! ça, mon cher, il faut donc toujours que je vous sauve, à Arras comme à Paris, dans la rue des Trois-Faucilles comme dans la rue de la Vieille-Monnaie?

— Hein!... fit le procureur.

— Parbleu! c'est bien vous, monsieur Lebel; vous y mettez de l'obstination, en vérité.

— Monsieur, monsieur... je ne suis pas ce que vous voulez dire.

— Regardez-moi bien en face, s'il vous plaît.

— M. le comte de Chantemesse!

— En personne. Comment se fait-il que je vous trouve deux fois sur mes pas, en moins de huit jours, à cent lieues de distance?

Damiens survint à l'instant.

— Je vous dirai, moi, monsieur le comte, si vous le voulez, ce que vient faire ici M. Legentil.

— Qui est-ce que vous appelez M. Legentil? répliqua le comte de Chantemesse; monsieur s'appelle Lebel... à ce qu'il m'a dit, du moins.

— Lebel à Paris, soit; Legentil à Arras ; cela prouve qu'il ne dédaigne pas les jeux de mots, répondit Damiens.

Démasqué, M. Lebel crut pouvoir payer d'audace.

— En m'envoyant ici, dit-il, Mme la marquise de Pompadour ne croyait pas m'envoyer dans un guet-apens.

— Où voyez-vous trace de guet-apens là où vous me rencontrez, monsieur? dit le comte de Chantemesse. Personne ne vous empêche de passer, je pense.

— On vous pousse seulement un peu, murmura Damiens.

— Je rendrai compte à Versailles de ma mission, dit arrogamment Lebel.

— N'oubliez pas la béquille de la tante Sidonie, dit Damiens.

Au moment où il franchissait le seuil du vestibule, M. Lebel sentit sur son épaule la puissante main du comte de Chantemesse.

— Ecoutez, monsieur Lebel, voilà la deuxième fois que je vous laisse aller, prenez garde à la troisième ; je pourrais bien ne pas vous lâcher cette fois-là. Adieu, monsieur Lebel.

— Adieu, monsieur Legentil.

C'était Damiens qui raillait.

Lebel ne souffla mot ; il se rappelait le service que lui avait rendu le comte de Chantemesse.

Une fois dehors, il respira bruyamment, et, se retournant vers l'hôtel de Crespy en grinçant des dents :

— Oh ! je me vengerai de ce valet, dit-il...

Il n'avait pas fait dix pas qu'il se souvint d'avoir oublié son acolyte Briasson à l'office.

— Bah ! murmura-t-il en continuant sa route, un ivrogne, ça se retrouve toujours.

X

LES SCRUPULES DU CHEVALIER

Le chevalier Pierre de Chantemesse n'avait pas eu de peine à se laisser reprendre par la province.

Les premiers jours de son retour à Arras furent des jours de fête ; la meilleure société s'empressa de lui faire accueil. Sa présence, jointe à la nouvelle du mariage de son frère avec Mlle de Crespy, devint le prétexte de plusieurs grands dîners et divertissements.

On sait que la province excelle dans ces manifestations gastronomiques, où l'abondance n'exclut ni le luxe ni la recherche. Gamaches blasonnés, les gentillâtres de l'Artois se piquèrent d'émulation tour à tour et tuèrent une notable quantité de veaux gras en l'honneur de leur jeune compatriote.

A ces fêtes qui réunirent les familles de Chantemesse et de Crespy, les deux fiancés, Hector et Marthe, eurent de fréquentes occasions de se rencontrer et de se parler, seuls au milieu de la foule.

Mais, au grand étonnement du chevalier, Hector pro-

fitait peu de ces occasions dont un cœur ardemment épris eût remercié le ciel. Il se montrait auprès de Marthe plus aimable qu'ému; et chaque fois qu'il lui adressait la parole rien ne trahissait en lui un trouble intérieur.

On l'aurait dit marié depuis dix ans.

Marthe, de son côté, avait un air de préoccupation triste qui la quittait rarement et qui, s'il ne pouvait être pris pour de l'indifférence, ne pouvait guère non plus être considéré comme l'indice d'un tendre sentiment.

Le chevalier s'étonnait et souffrait de cette double attitude. Personne ne lui semblait mériter plus que Mlle de Crespy un culte de tous les instants; il ne concevait pas qu'on pût la voir sans l'admirer, lui parler sans l'aimer.

Il lui avait parlé, lui, — plus souvent que son frère; — il lui avait rappelé, d'une voix tremblante, leur enfance commune, leurs premières impressions partagées. Elle, à son tour, elle lui avait répondu timidement que ce temps-là était resté le meilleur de sa vie, et elle lui avait avoué en rougissant qu'elle en conservait de menues reliques : estampes échangées, livres lus à deux, épaule contre épaule. Et ils avaient été surpris et ravis l'un et l'autre de se trouver tant de mémoire !

Cet entretien s'était renouvelé plusieurs fois, et le chapelet des souvenirs avait été encore égrené. Insensiblement on se reprit à nouer une intimité innocente. On s'appelait *ma sœur* et *mon frère*. Cela leur paraissait fort naturel, ainsi qu'à tout le monde. Les parents eux-mêmes semblaient être de complicité. A table, on les plaçait l'un à côté de l'autre; — à la promenade, on ne manquait pas d'engager le chevalier à offrir son bras à Mlle de Crespy. C'est le devoir de tout beau-frère, ajoutait-on.

Le chevalier s'empressait d'accomplir ce qu'on appelait son devoir, pendant que les joues de Marthe se teignaient du rose le plus vif.

Marthe n'avait jamais rougi au bras du comte Hector.

Le chevalier, avec son intelligence naturelle et son expérience acquise, ne pouvait se méprendre longtemps à ces symptômes.

Il aimait Marthe.

Il aimait la femme destinée à son frère.

Il l'aimait, non pas comme il avait aimé toutes les femmes jusqu'à présent, mais d'un amour élevé, sincère.

Cela était bien plus dangereux!

Là, pourtant, n'était que la moitié du danger.

Après tout, il pouvait, — non sans efforts cependant, — imposer silence à son cœur, étouffer son amour, ou du moins en refouler l'expression.

Mais ce qu'il ne pouvait pas, ce qui était au-dessus de ses forces et de sa volonté, c'est que Marthe en fît autant de son côté.

Marthe l'aimait!

Marthe aimait le frère de l'homme qu'on lui destinait.

Elle l'aimait de ce premier amour pur et profond, qui demeure souvent l'amour de toute la vie parce qu'il a ses racines dans l'enfance.

Que devait-il faire en présence de cet amour qui ne savait pas se défendre?

Quelle conduite tenir, quel parti prendre vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de lui-même?

Voilà ce que se demandait le chevalier de Chantemesse.

Se laisser aller au courant des choses, — comme il avait un peu fait jusqu'alors, — s'étourdir sur sa situa-

tion, n'était-ce pas accepter un compromis indigne? N'était-ce pas surtout détruire en germe le bonheur de son frère?

Le comte Hector avait en lui une confiance absolue, et cette confiance redoublait son supplice.

Il faut dire aussi que le comte abusait de cette confiance à l'égard du chevalier; il semblait même parfois goûter un cruel plaisir à étaler devant lui le spectacle de son prochain bonheur.

— Est-ce que je ne vous fais pas envie? lui demandait-il en le regardant avec une expression indéfinissable.

Pierre tressaillait et ne répondait pas.

— Est-ce que vous ne voudriez pas avoir une femme comme Marthe? continuait le fraternel bourreau.

Pierre essayait de sourire.

Mais son frère ne se tenait pas pour battu : il voulait une réponse.

— Voyons, à présent que vous voilà revenu à la vie calme et raisonnable, ne souhaiteriez-vous pas un intérieur embelli par une jeune femme aimée, et comme fleuri par son visage, et comme parfumé par son âme?

— A quoi me servirait de souhaiter? disait le chevalier avec un haussement d'épaules; il n'y a pas deux Marthe.

— Peut-être.

— Cessez ce jeu, mon frère.

— Je voudrais vous voir heureux autant que moi, Pierre.

— Cela est impossible.

— Qui sait? Vous n'avez qu'à vouloir.

— Encore! disait le chevalier, les sourcils assombris.

— Je vous guiderais dans votre choix; je sais ce qu'il vous faut.

— Non, répétait le chevalier, songeant à Marthe.

— Notre père serait si heureux de vous avoir toujours auprès de lui...

— Taisez-vous !

— De compter sur ses deux fils pour lui fermer les yeux...

— Je ne vous savais pas méchant, Hector.

Un jour que la conversation avait fatalement repris ce tour qui était si pénible au chevalier, le comte dit tout à coup à son frère :

— Vous savez que c'est demain qu'on signe le contrat.

— Si tôt? fit celui-ci.

— C'est pour onze heures, et l'on compte sur vous.

Le chevalier ne fut pas maître d'un mouvement de mauvaise humeur.

— Qu'a-t-on besoin de moi pour cela? murmura-t-il; je n'entends rien au grimoire des hommes de loi.

— Dans nos vieilles familles, Pierre, un contrat à signer est plus qu'une formalité, c'est un événement. Tous les parents se font un devoir d'y assister.

Le chevalier se tut, mais son visage demeura contracté.

Ce soir-là on sut qu'il avait demandé l'adresse d'une maison de jeu, et qu'il était rentré fort tard à l'hôtel de Chantemesse, la tête un peu fumeuse des vapeurs du champagne...

Cela ne l'empêcha pas de se rendre de grand matin dans la chambre à coucher du comte Hector.

— Vous, mon frère! dit celui-ci, en s'étonnant de la figure défaite du chevalier.

Il comprit que quelque chose de grave se passait en lui, et il se disposa à l'écouter.

— Mon frère, dit Pierre, je viens vous prévenir que je repars pour Paris.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Vous perdez l'esprit, chevalier.

— Je le retrouve, au contraire.

— Quoi! le jour de la signature du contrat.

— On le signera sans moi.

— Vous n'y songez pas, mon frère, dit le comte; d'où vous peut venir cette détermination subite?

— Je manque d'air ici, j'étouffe! s'écria le chevalier; ne vous en apercevez-vous donc pas?

— Non, dit le comte.

— Je veux revoir Paris, je n'y tiens plus.

— Toujours Paris!.

— Eh bien, oui, toujours! c'est le seul endroit où l'on puisse se retremper et se distraire... le seul aussi où l'on puisse oublier.

— Oublier quoi? dit le comte en attachant un œil perçant sur son frère.

Le chevalier ne répondit pas à cette interrogation.

— Bref, je pars, reprit-il; voilà qui est clair; je retourne à l'Opéra; j'ai soif de musique et de ballets. A propos, j'ai reçu une lettre de la Bénard.

— Ah! je vous en félicite. Est-ce là le motif qui vous fait si brusquement quitter Arras?

— Peut-être.

— Nos amis seront surpris; nos parents seront affligés.

— Vous saurez m'excuser auprès d'eux, je pense.

— Et auprès de Marthe?...

Le chevalier tressaillit.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre sans ouvrir la bouche.

— Eh bien, Pierre? reprit le comte.

— Vous pouvez bien vous passer de moi pour être heureux, dit-il avec un accent amer.

— Accordez-nous au moins quelques jours.

Le chevalier secoua négativement la tête.

— Quoi! pas même vingt-quatre heures?

— Je ne le puis.

— Ah! mon frère! que voulez-vous que je pense?

— Pensez ce que vous voudrez, dit-il douloureusement; il faut que je parte.

— Il le faut?

— Oui.

— Mais ce n'est pas là un départ, s'écria le comte, c'est une fuite!

— Une fuite, vous l'avez dit, répéta sourdement le chevalier; c'est une fuite, je fuis devant...

— Devant?...

— Ah! tenez, Hector, ne cherchez pas à pénétrer le vrai motif de ma résolution!

— Et si je l'avais pénétré!

— Que dites-vous?

— Je dis que Paris vous est indifférent, je dis que l'Opéra ne vous rappelle pas, je dis que vous n'avez pas reçu de lettre de Mlle Bénard.

— Hector!

— Eh! morbleu! je lis dans votre cœur aussi bien que vous-même.

Le chevalier fit un signe de doute.

Alors le comte, se plaçant presque sous ses yeux, lui dit:

— Vous partez parce que vous aimez Marthe.

— Ciel!

— Osez dire que non!

— Mon frère!... s'écria le chevalier en se jetant dans ses bras et en fondant en larmes.

— Remettez-vous, Pierre, dit le comte après quelques instants; je connaissais votre secret.

— Est-il vrai? Quelle confusion pour moi!

— Pourquoi cela? Vous n'êtes pas responsable des élans de votre cœur.

— Et c'est vous qui cherchez encore à me justifier, cher Hector! Ne m'accablez pas de votre générosité. Si vous saviez toutes mes luttes, tous mes combats!

— Je les devine.

— Ah! je respire mieux maintenant, je me sens plus à l'aise, mon regard à la hauteur du vôtre!

— Moi aussi, dit le comte, je souffrais de votre contrainte, et je n'attendais qu'une occasion de vous en débarrasser: mais il importait que cette occasion vînt de vous et que les choses fussent tendues à l'excès.

— Je ne comprends pas bien, dit le chevalier; je comprends seulement que vous êtes bon et noble.

— J'ai peut-être à cela moins de mérite que vous ne supposez, reprit le comte avec le sourire particulier qu'on lui a déjà vu.

— Grâce à Dieu, et surtout grâce à vous, mon frère, je pourrai partir soulagé.

— Encore partir?

— Plus que jamais à présent!

— Oh! l'obstiné que vous faites!

Le chevalier regarda le comte avec étonnement.

— Comment pourrais-je ne pas partir? J'aime Marthe, vous l'avez dit.

— Eh bien!

— Et j'en suis convenu.

— Eh bien?

Pour la seconde fois, le chevalier regarda le comte comme s'il doutait de sa raison.

Mais celui-ci était calme et souriant.

— Puisque vous aimez Marthe, épousez-la, dit le comte.

Le chevalier crut avoir mal entendu.

— Epouser... Marthe? dit-il.

— Certainement.

— L'heure et la circonstance sont mal choisies pour la plaisanterie, Hector.

— Je ne plaisante pas.

— Oh! mon frère! s'écria le chevalier, vous finiriez par me rendre fou; je vous cède la place... Adieu!

Le comte le retint et lui dit :

— Alors, écoutez-moi. Je suis sérieux cette fois, voyez. Je vais tout vous apprendre. Il ne faudra pas trop m'en vouloir, car j'ai agi dans un bon motif. Il s'agissait de vous arracher à Paris, Pierre, de vous sauver de vous-même et des autres. Nous l'avions résolu; notre vieille province, nos vieilles familles tiennent à leurs enfants; cela se conçoit. Nous avons concerté et rejeté plusieurs moyens; j'ai proposé un subterfuge. Les voies ordinaires n'auraient pas réussi auprès de vous; je serais allé vous trouver en vous disant : « Pierre, je viens vous emmener pour vous marier! » vous m'auriez ri au nez et avec raison. En vain vous aurais-je vanté la beauté, les qualités, la fortune de celle qu'on vous avait choisie, vous n'auriez rien voulu entendre. Je vous connais. Il fallait procéder autrement. Vous savez comment je m'y suis pris : je vous ai dit qu'il s'agissait de moi, de mon propre mariage. En réalité, il s'agissait de votre union avec Mlle de Crespy, union jadis projetée entre nos parents, rêvée par M. de Crespy et par notre mère...

— Il se pourrait! interrompit le chevalier.

— Mais cette union offrait vingt obstacles : d'abord rien n'était moins certain que votre consentement; on ne pouvait pas répondre davantage de celui de Marthe. Il fallait vous rapprocher l'un de l'autre, en vous laissant

ignorer à tous les deux nos intentions. C'est ce qui a été fait. Nos familles ont longtemps hésité avant d'adopter mon plan; j'ai répondu de tout; j'ai accepté de passer aux yeux du monde pour le fiancé de Marthe, — puisse-t-elle me le pardonner! — quitte à résigner ce titre jusqu'au jour où vous seriez amené à le souhaiter. J'ai compté pour cela sur le charme irrésistible de Marthe. L'événement n'a pas trompé mes prévisions. Jugez de ma joie lorsque je vous ai vu insensiblement subjugué par sa grâce innocente. Mes combinaisons triomphaient au delà de mon espoir. Un frère moins désintéressé que moi aurait même été secrètement froissé d'un succès aussi complet.

Le comte avait cessé de parler.

Des larmes de bonheur coulaient le long des joues du chevalier.

— Quel roman me faites-vous là, Hector? dit-il d'une voix entrecoupée.

— Un roman qui va se dénouer tout à l'heure vulgairement par un contrat.

— Comment! ce contrat dont vous me parliez...

— Etait le vôtre. Y refuserez-vous votre signature à présent?

Le chevalier passa la main sur son front.

— Non, je ne puis croire à tout ce que vous venez de me dire. Vos paroles bourdonnent dans ma tête; je me sens chanceler. Un rêve ne se réalise pas si complétement et si magnifiquement.

— Une fois par hasard.

— Vous avez pu imaginer et diriger une telle comédie, mon frère?

— Que voulez-vous? Nous ne savons qu'inventer en province pour passer le temps! Il faut être indulgent pour nous.

— Machiavel!... Je m'explique maintenant une foule de choses.

— Allez vous habiller pour le contrat, Pierre, dit le comte en jetant les yeux sur la pendule.

— C'est juste.

Au moment de franchir le seuil de la chambre, le chevalier s'arrêta saisi par une réflexion :

— Mais...

— Quoi? demanda le comte.

— Il me vient une idée affreuse.

— Laquelle?

— Si Mlle de Crespy allait refuser sa signature, elle?

— Rassurez-vous, dit le comte; pendant que je prenais sur moi de détruire vos scrupules, M. de Crespy en faisait autant de son côté vis-à-vis de sa petite-fille.

— Vous avez réponse à tout, Hector.

— *Ne m'avez-vous pas dit, Pierre, en mettant le pied dans Arras* : « Que votre volonté s'accomplisse! »

XI

RETOUR DE BRIASSON

Nous avons laissé M. Legentil, ou plutôt M. Lebel, — puisque nous avons vu son identité rétablie par le comte de Chantemesse, — au moment où il sortait, c'est-à-dire où on le chassait de l'hôtel de Crespy.

Le dos endolori des coups de béquille de la tante Sidonie, Lebel (supprimons-lui le *monsieur*) était rentré tout d'une traite à l'auberge des Trois-Agaches, autant pour y attendre son acolyte Briasson que pour réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre.

Quel qu'eût été son échec, Lebel n'était pas homme à abandonner la partie. Au contraire, Marthe était une proie trop belle pour qu'il y renonçât; son admiration avait été sincère lorsqu'elle s'était offerte à ses regards, — et dès cette minute-là il s'était juré que ce diamant irait resplendir dans l'écrin royal.

Précisément, le Parc-aux-Cerfs était assez pauvrement approvisionné en ce moment : des ingénuités banales, rien qui sortît de l'ordinaire. Le roi, qui habituellement

ne faisait guère d'observations, le roi s'était plaint; grave symptôme! Sa Majesté avait dit un matin, en bâillant, pendant qu'on lui passait son grand cordon par dessus sa veste brodée d'or :

— Ah çà! il n'y a donc plus de jolies filles dans mon royaume!

Ce jour-là, tout Versailles avait été sans dessus dessous. On ne rencontrait que visages décomposés dans les petits appartements; chacun s'attendait fermement à un changement de ministre. Messagers d'aller et venir. Prévenue la première, Mme de Pompadour avait jugé le péril imminent. Elle voyait déjà sa puissance ébranlée; il fallait aviser. C'était au milieu de ces gros événements qu'était survenue la lettre de la tante Sidonie. La marquise n'y avait rien compris, sinon qu'on lui parlait d'une belle jeune fille; et comme le Parc-aux-Cerfs manquait d'une belle jeune fille, elle avait mandé Lebel.

— Partez sur-le-champ, lui avait-elle dit, et ramenez à tout prix cette demoiselle!

A quelle branche ne s'accroche-t-on pas lorsqu'on a peur! Cette inconnue était déjà devenue une chance de salut pour Mme de Pompadour. Elle l'annonça à deux ou trois intimes. Le soir on parla, au petit jeu, de la *jeune fille d'Arras*.

Quant à Lebel, il était parti avec des pouvoirs illimités, comme toujours, et muni d'un passeport de M. Berrier, à l'aide duquel il pouvait, à première réquisition, se faire assister de tous les agents de la police haute et basse.

Il n'avait emmené avec lui que Briasson, un drôle, moitié camarade, moitié domestique, ayant l'habitude de ces sortes d'aventures.

On sait le résultat humiliant de leur ambassade. Lebel en souffrit profondément. Mais son esprit ne songea qu'à

se relever promptement. Une transaction ne lui avait pas réussi; il opérerait autrement. Ayant échoué au grand jour, il dresserait ses batteries dans l'ombre. On n'avait pas voulu compter avec Legentil, on allait avoir à lutter avec Lebel. Et dame! Lebel, ce n'était pas rassurant. Il était peu scrupuleux sur le choix des moyens. Il en avait déjà combiné une douzaine, tous plus expéditifs les uns que les autres, avant que Briasson ne fût revenu à l'auberge des Trois-Agaches.

Lebel commençait à s'impatienter de son compagnon, lorsque, à la tombée de la nuit, il le vit arriver pâle et se soutenant à peine.

— Ivre? dit Lebel, qui avait l'habitude de l'interroger d'un mot.

— Ivre et moulu, répondit Briasson en se frottant l'échine.

— Toi aussi? reprit Lebel, qui eut aussitôt regret de cette parole.

— Comment! balbutia Briasson; est-ce que tu aurais eu ta part...

— Du vin? non.

— Ah! le vin était bon, il faut être juste; cela m'a remis de leur sotte bière... et le sommelier aussi était un brave homme... M. Van... Van...

— L'as-tu fait causer, au moins?

— Certes, je l'ai fait causer, dit Briasson; je ne perds jamais la carte, moi. Mais pour le faire causer, il a fallu le griser.

— Ah!

— Et je l'ai grisé. J'ai grisé M. Van...

— C'est bon. Assieds-toi, tu vas tomber. Maintenant parle. Est-ce aussi le sommelier qui t'a rossé?

— Rossé! répéta Briasson, froissé du terme.

— N'est-ce donc pas ainsi que cela s'appelle?

— Non, ce n'est pas M. Van... qui m'a...

— Qui donc?

— C'est l'autre, murmura Briasson, devenu sombre.

— Quel autre?

— Le domestique... celui qui s'était offert ce matin pour nous conduire à l'hôtel de Crespy.

Lebel poussa une exclamation.

— Je me suis méfié de cet homme dès que je l'ai vu, dit-il.

— Ah! qu'il me tombe seulement sous la main! ajouta Briasson.

— Nous l'y ferons tomber, sois tranquille. Sais-tu son nom au moins?

— Amiens, je crois... ou Damiens.

— C'est bon. Je le hais autant que toi, plus que toi.

Le visage de Lebel respirait une rage singulière.

Il ne pouvait pardonner à Damiens d'avoir été le témoin de son renvoi honteux de l'hôtel de Crespy. Cette idée l'exaspérait. Aussi désirait-il se venger de Damiens plus encore que de la tante Sidonie. Les coups de béquille de l'une lui tenaient moins au cœur que les ricanements de l'autre.

Les gens comme Lebel haïssent surtout parmi leurs semblables, parce que c'est par leurs semblables qu'ils se sentent devinés.

Lebel marchait devant Briasson assis.

Il s'arrêta, et, plus calme, reprit ainsi l'entretien :

— Tu sais que j'ai échoué.

— Je m'en suis douté aux coups de bâton que j'ai reçus, répliqua Briasson.

— Les parents ont refusé.

— Ces gens-là ne savent pas vivre. Alors?

— Alors nous ferons comme d'habitude, lorsqu'on nous refuse un consentement.

— Nous nous passerons du consentement. T'adresseras-tu à la petite? demanda Briasson.

— Non, cela serait inutile; j'ai vu cela tout de suite, dit Lebel.

— Un enlèvement pur et simple?

— Oui.

— Cela vaut toujours mieux; on s'explique après. Quand agissons-nous?

— Dès demain, avant que notre mésaventure n'ait transpiré, ce qui arrivera certainement... quoique la tante Sidonie n'ait aucun intérêt à ébruiter un scandale qui rejaillirait en partie sur elle.

— Demain, soit.

— Il est bon que nous quittions ce soir même cette auberge où le valet Damiens a trop d'intelligences. Nous irons demeurer à l'autre extrémité de la ville. Nous changerons de noms.

— Très-bien, dit Briasson.

— Ah! il nous faut une revanche éclatante!

Et devenant tout à coup rêveur, Lebel dit :

— Je donnerais quelque chose pour savoir ce que le comte de Chantemesse allait faire à l'hôtel de Crespy.

— Combien donnerais-tu? demanda Briasson qui releva la tête.

— Tu le sais?

— Est-ce que je ne t'ai pas dit que j'avais fait causer M. Van... Van...

— Eh bien! que t'a-t-il appris du comte de Chantemesse?

— C'est lui qui va épouser Mlle de Crespy.

— Hein?

Lebel se sentit comme frappé d'un coup de foudre.

— Qu'as-tu donc? dit Briasson inquiet.

— Répète... répète encore... C'est le comte de Chantemesse qui va devenir le mari de Mlle de Crespy ?

— Le comte Hector de Chantemesse, oui.

— Tu en es bien sûr?

— Parbleu! c'est le bruit de tout l'hôtel.

— Fatalité! murmura Lebel en se laissant tomber sur un siége.

Briasson le regardait d'un air ahuri.

— Qu'est-ce qui te prend? Te trouves-tu mal?

— Allons, dit Lebel avec un soupir, il faut renoncer à nos projets.

— Es-tu fou?

— Non; tout est fini, te dis-je.

— Pourquoi?

— Le comte de Chantemesse m'est sacré; j'ai une dette de reconnaissance à acquitter envers lui.

Rien ne saurait peindre l'étonnement de Briasson.

Quoi! c'était Lebel qui parlait ainsi; Lebel, accoutumé jusqu'à présent à méconnaître tous les obstacles et à exécuter tout ce qu'il avait projeté!

Lebel avait quelque chose d'humain. Il y avait quelque chose de sacré pour Lebel!

Les bras en tombaient à Briasson. Cela dépassait tellement son intelligence qu'il n'essaya même pas de discuter. Il se contenta de murmurer :

— Que dira Mme la marquise de Pompadour en nous voyant revenir les mains vides?

— Il n'y a pas que Mlle de Crespy au monde, répliqua Lebel. Et puis, d'ici à quelques jours d'autres événements occuperont peut-être Versailles; la marquise de Pompadour nous aura oubliés.

— Hum! elle n'oublie pas si vite que cela.

— Eh bien! je lui dirai que la jeune personne était laide.

— Et si elle apprend le contraire? Tu sais bien qu'elle a sa contre-police.

— Au diable tes réflexions! s'écria Lebel; crois-tu donc que je me résigne gaiement! Je te répète qu'il n'y faut plus penser.

— Alors, nous faisons nos paquets pour Paris?

— Non pas, nous restons encore à Arras; n'avons-nous pas à nous occuper du sieur Damiens?

Du moment que Lebel restait, tout espoir ne semblait pas perdu aux yeux de Briasson.

— Que vas-tu faire de ce valet? demanda-t-il.

— Je ne sais. Pour le moment je vais l'envoyer en prison.

— Bravo!... Pour quel motif?

— Pour aucun motif, répondit Lebel.

— C'est juste, je m'exprime mal; je voulais dire : Sous quel prétexte?

— Je n'ai pas besoin de prétexte; Damiens couchera demain en prison par la vertu d'un de ces papiers-là.

Lebel avait toujours sur lui, lorsqu'il voyageait, deux ou trois ordres d'arrestation en blanc, destinés à le débarrasser provisoirement des individus qui pouvaient le gêner dans ses expéditions.

Il tira un de ces papiers de son habit.

— Vois-tu? dit-il à Briasson.

— Oui.

— Il n'y a plus qu'à le remplir.

— Un nom à mettre.

— Tu as précisément auprès de toi une plume et de l'encre, dit Lebel.

— C'est compris.

Briasson apposa avec empressement le nom de Damiens sur le mandat d'arrêt.

— Voilà de quoi vous faire payer vos insolences, mons Damiens ! dit Lebel.

De son côté, Briasson :

— C'est singulier, mon dos ne me fait déjà presque plus mal !

XII

AU NOM DU ROI

Suivons encore ces deux marauds.

Ce sont eux qui vont nous ramener à l'hôtel de Crespy.

Auprès d'une fenêtre donnant sur la cour, Marthe brodait à côté de la tante Sidonie.

Toutes deux gardaient le silence, mais leur imagination allait bon train.

La tante Sidonie était morose, ramassée sur elle-même, l'œil incertain.

Avec ce grain de malice qui n'abandonne jamais les jeunes filles, Marthe lui dit tout à coup :

— Vous savez, ma tante, j'ai retrouvé ma sonate.

— Quelle sonate, mon enfant ?

— Celle que vous vouliez me faire jouer devant M. Legentil.

La tante eut un pli sur le front et une moue à la lèvre.

— A propos, vous ne me parlez plus de M. Legentil? reprit Marthe.

— Ah! c'est vrai... Tu ne sais pas... on ne t'a pas dit... ce Legentil était un drôle.

— J'ai entendu raconter par les domestiques que vous vous étiez emportée contre lui.

— Oui... cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Ah! mignonne, il paraît que la cour est bien changée depuis mon absence. Une corruption effroyable! des mœurs d'une licence! On ne se douterait de rien à lire ce sot *Mercure* auquel nous sommes abonnés.

— Eh bien! dit Marthe poursuivant son idée, la figure de ce M. Legentil me déplaisait beaucoup, je ne saurais définir pourquoi...

— Il faut croire que ma bonne amie la marquise de Pompadour aura cédé, elle aussi au torrent. Tout cela est bien désolant...

La tante Sidonie retomba dans sa rêverie mélancolique.

Elle en sortit pour dire à sa nièce :

— Quel est ton directeur, petite?

Fort étonnée, Marthe lui fit répéter sa question.

— Mon directeur est toujours l'abbé Morguin; je n'en ai jamais eu d'autre depuis mon enfance.

— L'abbé Morguin? Un petit, n'est-ce pas, frisé, poupin?

— Non, ma tante, un homme de cinquante ans, un peu courbé, à la vue faible.

— Tu lui diras que je veux le voir.

— Vous, ma tante?

— Oui, je le prendrai peut-être pour mon directeur, moi aussi.

Marthe interrompit sa broderie.

— Cela t'étonne, dit la tante Sidonie. Que veux-tu? je suis dégoûtée du monde, j'ai vu de trop près les turpitudes de cette époque. Et puis, il est de bon goût d'avoir un directeur. Je recevais quelques ecclésiastiques autrefois, à Paris, du temps de ma chère d'Etioles... des petits-collets, comme on les appelait. Ils étaient fort aimables. J'ai connu l'abbé de Bernis entre autres : ce méchant diable de Voltaire l'avait surnommé Babet-la-Bouquetière... Oh ! ce n'est pas un directeur comme cela qu'il me faut ! ajouta la tante Sidonie, surprenant un mouvement de sa nièce.

— L'abbé Morguin n'est jamais allé à Paris.

— Tant mieux, il sera plus indulgent étant plus ignorant. Pourvu qu'il ne se montre pas trop sévère pour une pauvre pécheresse comme moi ! Ah ! c'est que...

Elle s'interrompit.

— C'est que quoi, ma tante? dit Marthe.

— Rien, ma nièce; tu m'enverras ton abbé Morguin, c'est convenu.

Les deux femmes reprirent leur broderie.

Un bruit inaccoutumé se fit entendre dans la cour.

— Qu'est-ce que cela, petite? Regarde donc, dit la tante Sidonie.

— Ah ! mon Dieu ! ce sont des soldats, s'écria Marthe.

— Des soldats ici? qu'est-ce que cela signifie?...

C'était l'escouade requise par Lebel pour l'arrestation convenue.

Un exempt la commandait.

Au bruit que fit cette petite troupe en débouchant dans la cour et à la rumeur qui se répandit immédiatement dans tout l'hôtel, M. de Crespy parut sous le vestibule.

— Monsieur, lui dit l'exempt, j'ai le regret de vous annoncer que je suis chargé d'arrêter un de vos gens.

— Lequel, monsieur?

— Le nommé Damiens.

— C'est bien, monsieur, faites votre devoir, dit M. de Crespy.

Lorsque Damiens parut :

— Au nom du roi, lui dit l'exempt en le touchant de son petit bâton, je vous arrête.

Damiens ne manifesta aucune surprise.

— Je suis prêt à vous suivre, dit-il, je sais pourquoi l'on me recherche.

Ce fut à l'exempt d'être surpris.

Il avait été prévenu par Lebel qu'il y avait lieu de s'attendre de la part de Damiens à de vives récriminations, à des protestations d'innocence, peut-être même à une résistance physique.

Au lieu de cela, il se trouvait en face d'un homme parfaitement calme et soumis, sachant pourquoi on l'arrêtait.

L'exempt était moins avancé que lui.

Damiens se tourna vers M. de Crespy et lui adressa la parole en ces termes :

— Monsieur, je vous serai obligé de déclarer publiquement que je me suis toujours comporté chez vous comme un honnête serviteur.

— C'est vrai, fit M. de Crespy.

— De mon côté, je dois vous dire que les motifs de mon arrestation n'ont aucun rapport à mon séjour chez vous. La cause pour laquelle on m'arrête remonte à plus de trois mois.

L'exempt continuait à être de plus en plus étonné.

Il n'était pas le seul d'ailleurs. Parmi les soldats de son escorte, il y en avait un qui recueillait avec tant d'a-

vidité les paroles de Damiens, qu'il en laissa tout à coup tomber son fusil.

Sous les moustaches postiches de ce soldat, personne n'aurait pu reconnaître Lebel, qui, toujours en vertu de ses pouvoirs exceptionnels, avait obtenu de faire partie de l'escouade pour mieux surveiller son ennemi.

Il eut, comme on voit, à se féliciter de cette idée.

— Est-ce que, sans le savoir, se disait Lebel, j'aurais aidé la justice à capturer un coupable important? Comme j'avais raison de me méfier de ce Damiens !

— Marchons ! dit l'exempt.

La petite troupe sortit de l'hôtel de Crespy, emmenant Damiens.

Comme on prenait le chemin de la prison, le faux soldat trouva le moyen de glisser quelques mots à l'oreille de l'exempt.

— Soit, dit celui-ci.

Il donna l'ordre à ses hommes de tourner court et de se diriger vers le logis du commissaire.

Ce commissaire était le même qui, sur la signature de M. Berrier, avait autorisé l'arrestation de Damiens.

C'était un homme comme un autre, ni bon ni méchant, exerçant consciencieusement sa profession. Il s'appelait Hangest et était du pays. On n'en pouvait pas dire autre chose.

Il s'était incliné devant Lebel, — ou plutôt devant M. Legentil, procureur, — dont les commissions exceptionnelles lui avaient imposé.

Il n'avait demandé aucune explication, n'étant pas curieux de sa nature, et il ne songeait déjà plus à cette affaire lorsqu'on lui annonça de nouveau M. Legentil.

M. Legentil, ou Lebel, ou le soldat.

— Qu'y a-t-il? dit le commissaire.

— Il y a que je vous amène le prisonnier; il est en bas.

— Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? répliqua M. Hangest étonné; pourquoi ne l'avez-vous pas conduit directement en prison?

— Je l'y conduirai, soyez tranquille; en attendant, il est important que vous l'interrogiez.

— Mais je ne le connais pas, moi! Sur quoi voulez-vous que je l'interroge?

— Interrogez toujours, monsieur le commissaire.

— A quoi bon? Ce pauvre diable va me fatiguer de ses plaintes, de ses réclamations...

— Point du tout. Il a les yeux secs comme vous et moi, dit Lebel.

— Dans ce cas, et puisqu'il en prend si bien son parti, raison de plus pour le laisser en repos.

Effectivement, ce commissaire manquait de curiosité.

— Ah çà! dit M. Legentil, vous ne comprenez donc pas le beau rôle que je vous ai destiné dans cette affaire?

— Un beau rôle, à moi!

— Certainement. Réjouissez-vous, monsieur le commissaire, nous tenons un coupable.

— Pour de bon?

M. Legentil eut un accès de dignité.

— Croyez-vous que je vous aurais fait arrêter un innocent? s'écria-t-il.

— Je ne crois rien, répondit le commissaire; j'exécute ou je fais exécuter les ordres que je reçois, voilà tout. Vous êtes venu, un mandat à la main, me parler d'un homme à arrêter; il est arrêté; maintenant vous me parlez d'un homme à interroger, c'est ici que commence mon embarras.

— Je vous aiderai, monsieur le commissaire.

— J'y compte bien. De quoi est-il coupable?

— De quoi?

— Oui, de quel délit? de quel crime? Il est tout naturel que je vous demande cela, ce me semble.

— Ah! voilà, dit Lebel, c'est ce que j'ignore.

— Mais alors comment savez-vous que cet homme est coupable?

— Parce qu'il l'avoue.

— Il avoue quoi?

— Tout.

— Monsieur Legentil, dit le commissaire, si vous n'étiez pas revêtu d'un caractère particulier et tout à fait sérieux, je serais tenté de croire que vous vous moquez de moi.

— Ce sont les événements qui se moquent de nous deux, monsieur le commissaire. Je vous répète que cet homme s'attendait à être arrêté. Il a quelque chose sur la conscience. En l'interrogeant avec votre habileté, vous pouvez provoquer ses aveux.

Le commissaire sonna.

— Introduisez cet homme, dit-il.

— Encore une prière, monsieur le commissaire, fit M. Legentil.

— Parlez.

— De même que j'ai assisté à l'arrestation, je désirerais assister à l'interrogatoire.

— Rien de plus facile, monsieur Legentil; vous n'avez qu'à conserver votre uniforme; vous serez censé garder la porte de mon cabinet.

Au même instant, Damiens parut, accompagné de l'exempt.

Damiens n'avait rien perdu de son calme, mais une teinte de tristesse était répandue sur sa physionomie.

Après les premières questions d'usage, auxquelles Damiens répondit d'une voix assurée, le commissaire dit :

— Vous portez un nom assez commun dans la province.

— Nous sommes beaucoup dans notre famille, en effet, dit Damiens.

— Avez-vous encore votre père ?

— Oui, monsieur; il a soixante-treize ans, et est portier de la prévôté d'Arcq, dépendant de l'abbaye de Saint-Bertin.

Le commissaire sembla recueillir ses souvenirs.

— Je connais moi-même un Damiens à Saint-Omer, dit-il; un artisan, je crois...

— Un peigneur de laine. C'est Joseph, mon frère aîné.

— Un brave homme, ajouta le commissaire.

— Oh! oui, s'écria Damiens avec émotion, un digne cœur... mais qui a bien de la peine à gagner son existence.

— Que n'avez-vous eu plus souvent son exemple sous les yeux!

— Je l'ai eu constamment, monsieur le commissaire; mais que voulez-vous? on n'arrange pas sa vie comme on veut.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de M. de Crespy?

— Depuis quatre-vingt-dix-sept jours.

— Où étiez-vous auparavant?

— Vous le savez bien, dit Damiens avec un haussement d'épaules.

Il y eut à ce moment un échange de regards entre le commissaire et le faux soldat.

— Nous le savons en effet, reprit le commissaire; mais la justice a ses formalités, desquelles il ne nous est pas permis de nous écarter. Il s'agit, pour nous, magistrat, de vérifier la sincérité de vos dépositions et si ce que

vous dites s'accorde avec ce que nous savons. Je vous répète donc : Où étiez-vous avant d'être à Arras?

— A Paris, monsieur le commissaire.

— En condition, probablement?

— En condition.

— Chez qui?

Damiens hésita.

— Voyons, dit le commissaire, puisque nous le savons...

— Chez M. Michel.

— Rappelez quel était ce sieur Michel et où il demeurait.

— C'était un négociant venu de Saint-Pétersbourg et descendu chez son ami M. Desprez, marchand drapier...

— Rue?...

— Rue des Bourdonnais, sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Par qui aviez-vous été adressé à ce sieur Michel?

— Par Christophe, le cocher de M. Richard.

— M. Richard?...

— Le payeur des gages de messieurs du Parlement.

— Combien de temps êtes-vous resté au service de Michel?

Damiens laissa échapper pour la seconde fois un mouvement d'impatience.

— Mais puisque vous le savez! dit-il.

— N'importe, précisez... Nous vous l'ordonnons, dit le commissaire.

— Je suis entré chez M. Michel le dimanche, et j'en suis sorti le mardi.

— Que s'est-il passé dans un si court espace de temps, et quels sont les faits qui ont motivé votre départ subit?

— Comme vous êtes cruel! murmura Damiens.

— Eh bien?

— C'était le lundi, à midi. M. Michel était sorti pour vaquer à ses affaires, en me recommandant de l'attendre... Au fait, il vaut mieux que je vous dise les choses moi-même, car on vous les a peut-être mal racontées...

Le commissaire et M. Legentil étaient tout oreilles.

Damiens continua avec effort.

— J'avais remarqué la veille, au fond de l'armoire qui est dans la chambre à coucher, ce grand portefeuille de maroquin noir. Je savais que c'était là qu'il mettait une partie de son argent... La clef était restée sur la serrure ; j'étais seul. La première heure, je chassai la tentation ; j'essayai de penser à autre chose; je me mis à la fenêtre et je regardai les passants... Mais j'avais toujours l'idée à ma pauvre femme. Il faut que vous sachiez, monsieur le commissaire, que ma femme, qui demeure rue du Cimetière-Saint-Nicolas-des-Champs, a pour profession de garder les malades... mais il n'y a pas toujours des malades. La veille, nous n'avions pas un sou chez nous... ni chez ma fille. Ma fille est enlumineuse de découpures pour les marchands d'images de la rue Saint-Jacques. Ce ne sont pas des métiers très-lucratifs. J'avais la mort dans l'âme, cela se conçoit. Monsieur le commissaire, je ne suis pas né voleur... je n'aurais pas vu ce portefeuille que rien ne serait arrivé; j'aurais continué à souffrir, ma pauvre femme aussi, ma fille aussi. Dieu nous aurait peut-être sauvés, comme il avait déjà fait plusieurs fois. Mais j'avais vu le portefeuille.

Damiens s'interrompit.

Il souffrait visiblement en faisant ce récit.

— Une autre heure se passa ainsi, continua Damiens ; quoique ayant le dos tourné, je voyais toujours la clef laissée à l'armoire; il me semblait même l'entendre s'agiter dans la serrure, et m'appeler et m'engager au vol. Comme les maîtres sont imprudents! Il n'y avait cepen-

dant rien de décidé dans mon esprit; je combattais encore. S'il m'avait été permis de sortir, le grand air aurait probablement dissipé mes mauvaises pensées; mais M. Michel m'avait expressément ordonné d'attendre son retour. J'aurais dû lui désobéir, quitte à lui en avouer la raison. Je m'obstinai au contraire; j'entendis sonner trois heures, puis quatre heures. Il ne revenait pas. J'allais de la fenêtre à la porte, que j'ouvrais pour écouter dans l'escalier. Oh! comme je l'appelais!

— Abrégez, dit le commissaire avec l'apparente insensibilité des magistrats.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'abrége! répliqua Damiens surpris; je ne sais raconter les choses que comme elles me viennent. Pourquoi me commandez-vous de parler? Laissez-moi me taire, ce sera plus vite fini.

— Diable! murmura M. Legentil à part lui.

— Continuez alors, fit le commissaire.

— Je disais donc, reprit Damiens, que j'entendais toujours le petit bruit de la clef. C'était sans doute le sang qui me bourdonnait aux oreilles. Le sang m'a toujours beaucoup tourmenté, monsieur le commissaire. Tout à coup je n'y tins plus, je me précipitai brusquement sur l'armoire, et je l'ouvris toute grande. Le portefeuille me sauta aux yeux, le grand portefeuille, énorme, gonflé, sombre. « Pour le coup, m'écriai-je, M. Michel va rentrer! M. Michel va revenir! » Mais non, j'étais bien seul, on me laissait seul.. avec le portefeuille! Je le saisis d'une main tremblante; il était si lourd que je manquai de le faire tomber. En le tournant et le retournant, je m'aperçus qu'il était fermé par une serrure; cette découverte me soulagea, et je me dis : « Bon! il n'y a pas moyen de l'ouvrir, je n'irai certainement pas le briser. » Pourtant je ne le remettais pas dans l'armoire, je continuais à le

manier fiévreusement. Il ne fermait sur deux de ses côtés que par des rubans noués. « Allons, c'est la destinée qui le veut ! » m'écriai-je. Furieux contre moi-même, je ne m'amusai pas à dénouer les cordons, je les arrachai, et insinuai la main dans le portefeuille. Pendant ce temps je ne cessais d'appeler M. Michel au milieu de mes larmes. Un instant je crus l'entendre monter. Mais non ; je devais être coupable jusqu'au bout.

Damiens reprit haleine.

M. Legentil triomphait.

— Combien y avait-il dans ce portefeuille? dit le commissaire.

— Je ne sais pas, répondit Damiens; je tâtai deux bourses, et je pris au hasard dans l'une d'elles une poignée de louis. J'ai appris plus tard que M. Michel m'avait accusé d'avoir pris quatre rouleaux de cinquante louis chacun. C'est une fausseté. J'ai volé, eh bien ! oui, mais je n'ai volé que ce dont j'avais besoin. Sur le moment je n'ai pas compté, j'étais trop agité. C'est après que j'ai vu que j'avais pris cent trente louis... pas un de plus, je l'affirme sur le salut de mon âme. J'aurais pu facilement remplir mes poches, j'étais à même, je ne l'ai pas fait.

Le commissaire dit :

— Il sera pris acte de votre déclaration. Poursuivez.

— Où en étais-je? Ah ! je venais de faire le coup. Je ne sais pas comment j'eus la présence d'esprit de replacer le portefeuille et de refermer l'armoire. Je fis cela machinalement sans doute. Puis je sortis. Peut-être encore si j'avais rencontré M. Michel dans l'escalier, lui aurais-je tout rendu en me jetant à ses pieds. Le sort ne le voulut pas. Une fois dehors, je marchai tout droit devant moi, sans but, ne pensant à rien. La nuit était ve-

rue; sous un pont, je comptai mon argent. Mon argent ! Je mis quarante louis de vingt-quatre livres dans un petit sac que j'avais sur moi. Ensuite, les idées un peu plus nettes, j'allai à la poste et je retins une place pour Arras.

— Pourquoi ? demanda le commissaire.

— Oui, pourquoi ? répéta mentalement M. Legentil.

Damiens sembla embarrassé.

— Je ne voulais pas rester à Paris dans la crainte d'être arrêté. Et puis j'avais l'envie de revoir mon pays où je n'étais pas allé depuis plusieurs années. Quelques heures restaient encore devant moi ; j'en profitai pour aller dire adieu à ma femme. Je lui cachai la mauvaise action que j'avais faite, lui disant seulement que j'avais trouvé une place à Arras et qu'on m'avait avancé le voyage. Nous fîmes monter un ordinaire du Vieux-Chêne. Elisabeth mangea de bon appétit ; moi je la regardais sans pouvoir l'imiter ; les morceaux ne passaient pas. Ah ! l'argent volé ! Ma femme ne m'adressait aucune observation ; elle est habituée à me voir préoccupé et triste. Le malheur nous a depuis longtemps rendus silencieux l'un et l'autre. Vers huit heures, ma fille arriva... Vous voyez bien, monsieur le commissaire, que je vous fatigue de ces détails ; et si vous saviez le mal que cela me fait de me les rappeler !

— Allez toujours, dit M. Hangest.

— D'ailleurs, mon récit touche à sa fin. Ma femme et ma fille me proposèrent de m'accompagner jusqu'à la voiture, j'y consentis. Comme elles se préparaient pour sortir, j'entrai dans la cuisine sous un prétexte quelconque et je déposai furtivement mon sac sur le coin du manteau de la cheminée, du côté des fourneaux. « Elisabeth le trouvera demain, pensai-je, et j'éviterai ainsi toute explication. » Je ne voulus point qu'elles vinssent

plus loin que Saint-Merri; je n'étais pas tranquille dans la rue. Là, elles m'embrassèrent toutes deux en me souhaitant bon voyage et bonne chance. Bonne chance, moi ! à moi ! Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi rire, monsieur le commissaire ?

— Non, répondit celui-ci.

Ce drame sec et nu lui avait donné froid à plusieurs reprises.

— Est-ce tout ?

— Vous savez le reste, dit Damiens. Je me croyais caché et oublié depuis trois mois chez M. de Crespy. Un mauvais génie est venu m'y relancer. Je subirai mon châtiment. Mais, monsieur le commissaire, je n'ai volé que cent trente louis, je vous le jure !

— Ainsi vous n'avez pas autre chose à déclarer ?

— Pas autre chose, répondit Damiens.

— Cherchez bien.

— J'ai tout dit.

Comme on l'a vu, le commissaire ne s'était pas défendu d'une certaine émotion.

Il n'en avait pas été ainsi de Lebel, qui, sous son uniforme d'emprunt, s'était tenu à quatre pour ne pas intervenir plusieurs fois dans l'interrogatoire.

Il considérait Damiens comme sa création, et il mettait son amour-propre à vouloir l'élever à la hauteur d'un criminel.

Voyant que le commissaire, — entièrement désintéressé dans cette affaire, — allait borner là ses questions, Lebel se hasarda à sortir de son rôle, et, d'une voix qu'il cherchait à déguiser, il émit cette opinion doucereuse :

— Monsieur le commissaire ne serait-il pas d'avis qu'on demandât à l'accusé quel emploi il a fait du reste de l'argent dérobé ?

— C'est juste, dit M. Hangest.

Damiens avait eu un sursaut en entendant cette voix ; il se tourna vivement du côté où elle était partie... Les moustaches et le fusil l'abusèrent.

Il en demeura cependant inquiété.

— Accusé, vous avez entendu ? dit le commissaire ; confiez-nous l'emploi que vous avez fait de la somme soustraite au sieur Michel.

— L'emploi... l'emploi... murmura Damiens ; est-ce que je m'en souviens ? Sait-on ou va l'argent impur !

— Réfléchissez, Damiens, que deux mille francs environ ne représentent pas une somme insignifiante ; vous avez une certaine suite dans la conduite, de la mémoire... Continuez à éclairer la justice et à mériter de la sorte sa bienveillance.

— On trouvera dans ma chambre ce qui reste de ces deux mille francs.

— Je ne vous demande pas compte de ce qui reste, objecta le commissaire, mais de ce qui est parti.

Damiens se tut.

— Ces renseignements sont indispensables à l'instruction, fit le commissaire. Répondez, je vous l'ordonne.

— Non, dit Damiens.

— Quels sont vos motifs ?

— On en persécuterait d'autres que moi... Je ne le veux pas, je ne dois pas le souffrir.

— D'autres, dites-vous ?

Damiens se tut.

— Insistez, monsieur le commissaire, ne put s'empêcher de souffler Lebel.

Cette fois, Damiens reconnut la voix.

— Du moment que cet homme est ici, murmura-t-il avec un geste d'effroi, je ne dirai rien... Je ne veux plus rien dire... Oh ! j'en ai déjà trop dit !

Il fut impossible au commissaire d'arracher un mot à Damiens.

— On saura découvrir sans vous ce que vous avez fait de cet argent.

Damiens leva les yeux au ciel, et se renferma dans son silence.

— Conduisez cet homme en prison, dit le commissaire à l'exempt, et qu'il soit mis au secret jusqu'à nouvel ordre.

Resté seul avec Lebel, le commissaire lui dit :

— J'ai agi selon votre désir; êtes-vous satisfait?

— Quand je vous disais que j'avais mis la main sur un coupable important! s'écria Lebel.

— Oh! oh! important! répliqua M. Hangest; je ne vois en lui qu'un pauvre diable, la main forcée par l'indigence, et plus malheureux que pervers.

— Vous ne l'avez pas bien regardé, dit Lebel; il y a autre chose en lui qu'un vulgaire voleur, croyez-moi, il y a autre chose.

— Vous devez vous y connaître mieux que moi, répondit le commissaire; à présent, que dois-je faire de la déposition de ce Damiens?

— Votre rôle est tout tracé; j'ai rempli mon devoir envers la société en démasquant un coupable; à vous de remplir le vôtre en le livrant à la loi.

— Je vais écrire à Paris, dit M. Hangest; j'aurai soin de vous tenir au courant de cette affaire.

— C'est inutile, répliqua Lebel; je quitte Arras sous peu de jours; cet homme ne m'importe plus; il appartient désormais aux tribunaux; je le leur abandonne... ainsi qu'à vous, monsieur le commissaire. Il me suffit d'avoir bien mérité de la société!

Sur ses paroles emphatiques, Lebel sortit majestueusement du cabinet du commissaire.

XIII

LE PEIGNEUR DE LAINE

Le bruit de l'arrestation de Damiens ne tarda pas à se répandre à Arras et dans les environs.

A l'hôtel de Crespy la sensation avait été diverse.

— Cela m'afflige, mais cela ne m'étonne pas, avait dit le grand-père.

— C'est singulier ! avait dit la mère, dont nous avons signalé la surdité ; je n'ai jamais entendu ce garçon me répondre un mot de trop.

— Qu'on le pende, ce sera bien fait ! s'était écriée l'impétueuse tante Sidonie.

Seule, Marthe avait murmuré :

— Pauvre Damiens !

Bien que cet homme lui semblât étrange, elle s'était aperçue de la secrète et respectueuse sympathie dont il l'enveloppait. Lui parti, elle se sentit moins protégée.

Mais ce ne fut que l'impression de quelques jours seulement.

Quarante-huit heures après cette arrestation, un homme aux souliers poudreux, aux traits fatigués, portant le costume des habitants de la campagne, frappait à la porte du commissaire M. Hangest, et demandait à lui parler sur-le-champ.

Il s'annonçait comme venant de Saint-Omer.

— Faites entrer, dit le commissaire.

— Bonjour, monsieur Hangest, prononça l'arrivant; est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Il faut donc croire que j'ai bien changé!

— Attendez, dit le commissaire : Joseph Damiens, le peigneur de laine...

— Lui-même. Je vous reconnais bien, moi. Vous avez demeuré deux ans à Saint-Omer, en face de chez nous, à preuve que vous vous arrêtiez toujours à causer avec mes petits enfants et à leur donner des liards... Allez, ils se souviennent bien de M. Hangest, l'aîné surtout, à qui vous trouviez une mine si éveillée.

— C'est vrai... Qu'est-il devenu?

— Eh! cela a déjà neuf ans, et cela travaille à la laine comme moi... La mère garde la maison... vous savez, Marie Pauvret, la bien nommée par parenthèse, la filleule à votre femme de chambre.

— Oui, je me rappelle, dit le commissaire; vous êtes d'honnêtes gens, des cœurs courageux, l'exemple de votre quartier... Pourquoi faut-il qu'il y ait des mauvais sujets dans toutes les familles?

Le peigneur de laine pâlit à ces mots.

— Vous me dites cela pour mon frère François, n'est-ce pas?

— Hélas! fit le commissaire en accompagnant cette exclamation d'un geste de commisération.

— Et vous avez tort! reprit vivement celui qu'on connaît déjà sous le nom de Joseph; vous connaissez mal François, vous avez été égaré sur son compte... je ne sais par qui... mais vous avez été égaré.

— Mon brave Joseph, je comprends le sentiment qui dicte vos paroles; mais les faits sont là, malheureusement.

— Les faits?...

— Avoués par votre frère lui-même.

— Il vous a dit qu'il avait volé? continua Joseph sans trop d'étonnement; il s'est dénoncé? je m'en doutais; mais quelqu'un a dû le pousser à cela.... et je saurai qui... Oh! oui, je saurai qui!

Le commissaire se mordit les lèvres.

— Eh bien! oui, François a volé, reprit le peigneur de laine en s'exaltant; mais c'est une vieille histoire, qui s'est passée à Paris et non à Arras, et qui ne vous regardait pas, et dont vous ne saviez pas le premier mot...

— Joseph!

— Non... et dont vous ne savez pas le dernier mot non plus... car si François vous a avoué son vol, il ne vous a pas appris que la somme volée avait été remboursée.

— Par qui?

— Par moi.

Le commissaire regarda en face ce visage campagnard qui flamboyait d'honnêteté.

— Par vous, Joseph?

— Hélas! monsieur le commissaire, c'était un peu à cause de moi qu'il avait commis ce vol.

— Comment cela?

— J'avais eu l'imprudence de lui écrire pour lui dé-

peindre ma profonde misère, et pour lui demander s'il pouvait nous venir en aide. Les indigents agissent quelquefois étourdiment. Je ne prévoyais pas que je m'adressais à plus malheureux que moi. On s'imagine qu'à Paris tout le monde est riche. Il ne me répondit pas. Seulement, huit jours après, ma femme m'amena un individu dans l'endroit où je travaillais. C'était François. Après m'avoir embrassé, il s'excusa d'avoir gardé le silence, et il me dit d'un air soucieux auquel je me reproche de n'avoir pas pris garde, qu'un de ses amis avait mis une petite somme à sa disposition. Puis il m'offrit trois cents livres. Jugez de ma joie !

— Cela se comprend, fit le commissaire.

— Je courus acheter des laines, et bientôt on fut moins malheureux à la maison. François n'avait pas voulu demeurer chez nous, il était reparti sans me dire où il allait. Sur ces entrefaites, la foudre entra chez moi un matin sous la forme d'une lettre que m'écrivait de Paris mon autre frère Louis. Ah ! monsieur le commissaire ! quel coup terrible pour ma femme et pour moi !

— Je devine...

— Louis m'apprenait que le dernier maître de François avait porté contre lui une plainte au Châtelet. Nous n'en dormîmes pas de plusieurs jours. Un de nos voisins partait pour Paris, le sieur Leys...

— Ferdinand Leys, le jeune bachelier en médecine, je le connais, dit le commissaire.

— Nous le chargeâmes d'aller trouver M. Michel et de lui restituer d'abord trente louis d'or que je fus assez heureux pour me procurer tout de suite... ensuite de lui promettre le reste de la somme pour bientôt.

— C'est bien, Joseph.

— Ah ! monsieur, c'est ce que tout le monde aurait

fait à notre place! Grâce aux prières de Leys, M. Michel se désista de sa plainte.

— Vous dites?... fit le commissaire.

— Je dis qu'il se désista de sa plainte, ainsi qu'il nous en donna bientôt l'assurance par écrit. J'ai toutes les preuves sur moi. Je l'ai remboursé petit à petit, à force de travail, et j'avais tout lieu de croire cette affaire entièrement ignorée, quand on est venu m'apprendre hier que François était en prison. Alors je suis venu bien vite pour vous dire qu'il faut qu'il en sorte, monsieur le commissaire.

— Il en sortira, mon ami, mais...

— Il faut qu'il en sorte tout de suite!

— J'ai malheureusement écrit à Paris pour demander des instructions à son égard, et je dois attendre la réponse.

— Mais puisque personne ne l'accuse... puisque le négociant reconnaît qu'il s'est trompé! s'écria Joseph Damiens.

— N'importe, l'affaire doit suivre son cours, et j'ai besoin de nouveaux ordres.

Le peigneur de laine tomba accablé sur son siége.

— Je suis aussi chagrin que vous, mon cher Joseph; mais espérez.

— Il faut que François ait un ennemi ici... Je le découvrirai! Je découvrirai celui qui nous a déshonorés!

— Ne précipitez rien, vous gâteriez les affaires de votre frère. Espérez, vous dis-je.

Le pauvre homme s'en alla chancelant.

Le surlendemain, ainsi que le commissaire l'avait prévu, l'ordre arriva de Paris de mettre Damiens en liberté.

Le commissaire obéit à cet ordre avec d'autant plus de

plaisir que M. Legentil avait, comme on s'en souvient, renoncé à tous ses droits sur Damiens, et le « lui avait abandonné, » selon son expression.

D'ailleurs M. Hangest n'avait plus revu M. Legentil, et il pouvait le croire parti.

Sur le seuil de la prison, Damiens trouva Joseph, le peigneur de laine, qui se jeta dans ses bras.

XIV

LES PROMENADES

C'était cette heure de l'après-dîner où la belle société d'Arras venait respirer la fraîcheur sur les promenades.

J'aime ces promenades des villes de province, ces masses abondantes de feuillage, qui gardent un grand caractère de solennité et de recueillement. Le terrain n'y est pas ménagé, le gazon y pousse comme il veut. Désertes dans la journée, on peut y venir rêver à l'aise ; — çà et là, sur un banc de pierre, une femme coud, un enfant joue. Le soleil s'en donne à cœur joie au milieu de ce silence.

Arras a de vastes promenades, plantées de superbes tilleuls, et coupées par le Crinchon, la gaie rivière aux teinturiers.

Ces promenades ont simplement pour nom : les Promenades. On voit que les habitants ne se sont pas mis en grands frais d'appellation.

Abandonnées à de rares promeneurs pendant les heures de travail, — à des militaires désœuvrés et à des vieillards frileux, — elles s'animent aux approches du soir. Pour peu que la musique de la garnison s'y fasse entendre, la foule accourt, se presse sous les beaux arbres odorants.

Ce tableau était surtout charmant à l'époque de notre récit; l'attrait du paysage s'augmentait de la variété et de la coquetterie des costumes. La verdure majestueuse s'accommodait de l'éclat papillonant des étoffes.

Or, vers six heures, un particulier, n'ayant pas souci de la foule, traversait rapidement les Promenades.

Il ne regardait personne et proférait quelques paroles à voix haute.

Cet homme suivait l'allée des Soupirs.

Arrivé au bout de cette allée, il se heurta contre un autre homme non moins empressé que lui, non moins agité, et qui venait de la porte des Capucins.

Deux exclamations retentirent en même temps.

— Lebel !

— Briasson !

— Je te cherchais.

— J'allais au devant de toi.

— Si tu savais...

— Si tu pouvais te douter...

— Parlons chacun à notre tour.

— Soit. Commence.

Lebel, posant ses deux mains sur les deux bras de Briasson, lui dit :

— Sais-tu avec qui je viens de me rencontrer nez à nez, il n'y a qu'un instant?

— Non.

— Devine, cherche, suppose. Mais suppose l'inouï, cherche l'invraisemblable, devine l'incompréhensible.

— Je suis un mauvais devin, répondit Briasson.

— Avec Damiens.

— Où cela?

— Dans cette allée.

— C'est impossible.

— Je m'attendais à cette réponse. C'est impossible, en effet, mais cela est vrai.

— Tu railles, Lebel?

— Plût au ciel!

— Damiens est en prison, dit Briasson, et bien en prison; tu l'y as conduit toi-même.

— Il y était, il n'y est plus.

— Inexplicable!

— A qui le dis-tu! murmura Lebel.

— Cependant, ton mandat d'arrêt... reprit Briasson.

— Tu vois le cas qui en a été fait.

— Et ce commissaire?

— Ah! le traître! Il me le paiera!

— Je suis sans inquiétude sous ce rapport, dit Briasson; mais Damiens...

— Eh bien?

— Est-ce qu'il t'a reconnu?

— Parbleu! j'ai même surpris un sourire de triomphe sur ses lèvres.

Les deux hommes avaient marché jusqu'alors avec une rapidité parallèle.

Briasson s'arrêta.

— A présent, dit-il à Lebel, laisse-moi parler; c'est mon tour.

— Tu ne peux rien m'apprendre qui égale ce que je viens de te dire.

— Voilà ce qui te trompe.

— Je n'en crois rien, fit Lebel d'un air insouciant.

— Lis ! dit Briasson en lui tendant un papier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La lettre de faire part du mariage de Mlle de Crespy.

— Ah ! je t'ai défendu de prononcer ce nom-là.

— Lis, te dis-je.

— Non, fit Lebel durement.

— Alors, écoute...

Et sans avoir égard au mécontentement de son acolyte, Briasson entreprit la lecture du document suivant : « Mme de Crespy, veuve d'Armand-Jules de Crespy, écuyer, seigneur de Stenay et de Corbet, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Marie-Marthe de Crespy... »

— Assez ! dit Lebel.

— « ... sa fille, avec M. le... »

— Je n'écoute rien.

— « ... avec M. le chevalier Pierre de Chantemesse... »

— Hein ? dit Lebel dressant l'oreille.

— « ... et vous invite à assister à la messe et à la bénédiction nuptiale qui auront lieu... »

— J'ai mal entendu. Le chevalier ?...

— « ... qui auront lieu le mardi prochain, 24 du mois de juin courant, dans l'église de Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier, leur paroisse. »

— Qu'est-ce que tu dis ? fit Lebel impatienté.

— Je ne dis pas, je lis, répliqua Briasson.

— Alors tu lis de travers.

— Je ne crois pas.

— Tu lis que Mlle de Crespy épouse...

— Le chevalier de Chantemesse.

— Le comte ?

— Non, le chevalier... C'est écrit..., regarde.

Lebel lui arracha, plutôt qu'il ne lui prit, la lettre des mains.

— C'est vrai, dit-il stupéfait.

— Qu'en penses-tu ? lui demanda Briasson.

— Je pense... je pense que c'est une erreur... ce ne peut être qu'une erreur.

— Je le pensais aussi, dit Briasson, et je suis allé aux informations.

— Eh bien?

— Eh bien! rien de plus positif. Il paraît que les deux familles s'étaient entendues pour faire revenir le chevalier de Paris, sans en avoir l'air. On lui avait fait croire au mariage de son frère, tandis qu'en réalité c'était le sien qu'on avait projeté. Le chevalier a donné dans le panneau. Voilà toute l'histoire.

Lebel l'écoutait avidement.

— Ainsi ce n'est pas le comte de Chantemesse qui se marie?

— Encore une fois non.

— Tu en es bien sûr?

— Oh!

— Mais alors, s'écria bruyamment Lebel, du moment que ce n'est pas le comte, je redeviens libre de mes actions... Je ne suis lié qu'avec le comte de Chantemesse, moi... Je ne connais pas le chevalier, ou du moins le chevalier m'est tout à fait indifférent; il ne m'a pas sauvé la vie, je ne lui ai aucune obligation. Briasson!

— Mon cher patron?

— Briasson, mon ami, réjouissons-nous!

— Je ne demande pas mieux.

— Nous ne rentrerons pas à Paris l'œil morne et la tête baissée, comme tu le craignais.

— J'avoue que cette perspective me navrait et m'humiliait, dit Briasson; on a son amour-propre comme un autre.

— Plus qu'un autre, morbleu! Je veux que la marquise de Pompadour me donne sa royale main à baiser! s'écria Lebel.

— Moi, je me contenterai d'une honnête gratification.

— Accordé!

Les deux associés se seraient mis à sauter de joie s'ils n'avaient été entourés de promeneurs.

— Donc, nous rentrons en campagne à partir de demain, reprit Briasson.

— Que dis-tu, à partir de demain? A partir de ce soir, mon cher! Le mariage ne sera-t-il pas célébré mardi prochain?

— Oui.

— Quel jour sommes-nous?

— Jeudi.

— Il n'y a pas une minute à perdre pour l'empêcher, s'écria Lebel.

— L'empêcher? tu en parles bien à ton aise! As-tu un plan? dit Briasson.

— J'en ai plusieurs!

— C'est différent.

— Et d'abord regarde... Vois ces personnes qui passent sous les arbres, dit Lebel.

— Quelles sont-elles?

— Ne reconnais-tu pas Mlle de Crespy avec sa mère?

— Et cette femme qui les accompagne?...

— Ou qui les escorte... une femme de chambre sans doute, dit Lebel.

Il faisait encore assez jour pour qu'on pût distinguer

les promeneurs. Le soleil couchant trouait les fonds d'allées en y mettant sa poudre d'or. Et cette infraction aux habitudes des pâles horizons du Nord faisait s'attarder les Flamands sous les tilleuls. Le soleil est toujours le bienvenu dans tous les pays et chez tous les peuples. Les groupes se renouaient ; on convenait d'un tour ou deux de plus.

— Mme et Mlle de Crespy viennent de la promenade, comme tout le monde, et rentrent probablement à leur hôtel, dit Briasson.

— Probablement... en passant toutefois par l'église, répliqua Lebel rêveur.

— Qui te fait supposer cela ?

— N'entends-tu pas le son des cloches ?

— Je l'entends toute la journée ; c'est une manie dans cette contrée... Pourquoi irait-on à l'église à pareille heure ?

— Briasson, ton éducation religieuse a été fort négligée.

— Je l'avoue, je ne connais rien à toutes ces momeries.

— Ces momeries s'appellent l'Office du soir, l'Angelus, le Salut...

— Tu m'en diras tant !

Les deux drôles s'enfoncèrent à distance sur les traces des trois femmes...

Toute la société d'Arras, avons-nous dit, se trouvait cette après-dîner-là aux Promenades. Il n'y avait rien d'étonnant à cela. Ce qui pourrait paraître plus surprenant, et ce que le hasard se charge de justifier volontiers, c'est que presque tous les principaux personnages de ce livre s'y trouvaient rassemblés à la même heure, comme s'ils s'y fussent donné rendez-vous.

C'était ainsi que, dans une allée moins fréquentée que

les autres, on pouvait remarquer les frères Chantemesse, causant bras dessus bras dessous.

Il n'était plus reconnaissable, le chevalier Pierre de Chantemesse. Le changement physique avait suivi le changement moral. Il était redevenu beau, fier, souriant. Son regard était éclairé, sa parole était prompte.

— Si vous saviez, mon cher Hector, disait-il, comme mon cœur déborde de joie !

— Je le sais et je le vois, répondait le comte.

— Vous ne le savez pas encore assez ! reprenait-il, et dire que c'est à vous que je dois cette transformation !

— Croyez-vous donc, Pierre, que je ne sois pas heureux de votre bonheur ?

— Marthe m'aime, je n'en saurais douter depuis la signature du contrat.

— Vous vous en doutiez bien un peu auparavant, dit le comte.

— Taisez-vous, Hector, ce n'est plus la même chose. Mais voyez donc comme il fait beau autour de nous, et comme tout le monde a l'air heureux !

— C'est que tout le monde se marie peut-être.

— Vous vous moquez de moi, dit le chevalier, et vous faites bien. On ne s'habitue pas du jour au lendemain à tant de félicité ; c'est un pli à prendre. Pour le moment, j'en suis tout étourdi. Dites-moi, mon frère, c'est bien pour mardi, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Mon mariage, parbleu ! Est-ce qu'il y a autre chose au monde que mon mariage !

— C'est bien pour mardi, en effet, dit le comte de Chantemesse.

— Comme c'est long ! s'écria le chevalier. Croiriez-

vous que d'ici là j'ai peur qu'il n'arrive quelque malheur?

— A qui?

— A elle, à moi, à quelqu'un de sa famille ou de la nôtre. Enfin j'ai de noirs pressentiments.

— Quelle idée! dit le comte.

— Je ne vivrai pas d'ici à mardi.

Sur un autre point des Promenades, mais entièrement isolé, loin de la foule et des gens heureux, deux autres frères se faisaient leurs adieux.

Ils étaient humbles de vêtements et d'allures.

— Ainsi tu retournes à Saint-Omer, Joseph?

— Ma femme m'attends; elle doit être doublement inquiète, et pour toi et pour moi.

— Cela m'afflige de te voir partir.

— Pars avec moi, François.

— Non.

— Il y aura un lit pour toi à la maison et une place à la table. Tu seras plus heureux qu'ici. Si tu veux, je t'apprendrai à peigner les laines. Mais non, il te faut autre chose, nous chercherons ensemble.

— Mon bon Joseph!

— J'ai parlé de toi au curé de Sainte-Marguerite, M. Fenès.

— Un janséniste, murmura Damiens.

— Qu'importe! il te veut du bien et saura te placer. Il y a aussi les religieux de la maison du Bon-Fils, à St-Venant, qui pourraient t'employer.

— Merci, Joseph; il faut que je reste encore quelque temps à Arras.

— Pourquoi?

Damiens ne répondit pas.

— Les habitants y sont mauvais pour toi, continua Joseph; tu y as des ennemis.

— Oh ! oui.

— Tu ne trouveras pas facilement à te replacer.

— Je ne me replacerai pas non plus, dit Damiens.

— Alors, qu'est-ce qui peut te retenir ?

— J'ai un devoir à remplir ici.

Le peigneur de laine secoua la tête avec tristesse.

— Tu as un secret, je le vois bien, et tu ne veux pas le partager avec moi. Je comprends cela ; nous n'avons pas les mêmes idées. Tu as beaucoup voyagé. Moi, je ne suis jamais sorti de ma province. Que suis-je auprès de toi ?

— O mon cher Joseph ! s'écria Damiens cédant à son émotion ; tu es celui qui m'aime et qui m'a rendu l'honneur ! Je n'aurai pas assez de toute ma vie pour te bénir et pour prier pour toi !

— Tu pries donc encore ?

— Quelquefois.

— Tant mieux ; je serai moins inquiet sur ton compte... car je ne te le cache pas, je te laisse à regret ici.

— Adieu, Joseph.

— Adieu donc, dit le peigneur de laine en soupirant ; mais avant de te quitter laisse-moi te laisser ce livre en souvenir de moi.

Et il tira de sa poche un bouquin à tranche rouge.

— Qu'est-ce que c'est que cela, dit Damiens.

L'ouvrant, il lut sur la première page : *Prières et Instructions chrétiennes*.

— Il y a des circonstances dans la vie où l'on a besoin de consolations et de conseils, dit Joseph ; promets-moi, dans ces circonstances-là, de lire quelques pages de ce livre.

— Je te le promets, répondit Damiens.

— Adieu, François, et que Dieu te garde comme tu en as besoin !

— Adieu, Joseph, et que Dieu te rende heureux comme tu le mérites !

Les deux frères s'embrassèrent avec effusion.

Puis le peigneur de laine prit la route de Saint-Omer, non sans se retourner plusieurs fois pour dire encore adieu à son frère de l'œil et de la main.

Longtemps, et d'un air pensif, Damiens le regarda s'éloigner.

XV

GUET-APENS

Mme de Crespy et sa fille, accompagnées de leur femme de chambre, étaient arrivées à l'église Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier par une nuit presque complète.

Comme on l'a vu, elles y avaient été suivies par Lebel et Briasson.

Elles prirent leur place accoutumée, non loin de la chaire.

Derrière elles, les deux coquins durent subir l'office.

Lebel, rompu à toutes les hypocrisies, semblait en prendre son parti ; mais Briasson, nature plus triviale, dissimulait mal de fréquents bâillements.

— Tu t'ennuies, lui dit Lebel à demi-voix.

— Hum !

— Va faire causer le sacristain ; il a cessé de sonner ses cloches, il doit avoir soif.

Briasson s'éclipsa.

Seul, Lebel fit sa moisson d'observations.

Il observa que l'office terminé, — vers neuf heures environ, — un certain nombre de fidèles persistaient à s'attarder dans l'église.

Il observa que, malgré cette persistance et comme pour la combattre, le sacristain s'empressait de fermer la grande porte, la porte principale.

Il observa qu'alors il ne restait plus, sur un des côtés de l'église, qu'une seule porte de sortie, petite, basse, et donnant sur une rue étroite, tout à fait propre à servir ses projets à lui, Lebel.

De jolis projets!

Ces observations, et plusieurs autres encore, il les réunit à celles que lui rapporta Briasson.

Il sut par lui que le confesseur de Mlle de Crespy s'appelait l'abbé Morguin.

Il sut que Mlle de Crespy venait régulièrement tous les soirs, depuis quelque temps, à l'église Saint-Nicolas.

Cette recrudescence de dévotion n'avait rien que de fort naturel aux approches de son mariage.

Elle y venait ordinairement avec sa mère et avec sa femme de chambre, — quelquefois avec cette dernière seulement.

Il s'agissait pour Lebel d'empêcher un soir Mme de Crespy d'accompagner sa fille, — puis de faire en sorte que Marthe et la femme de chambre restassent les dernières dans l'église.

Elles seraient alors forcées, — la grande porte étant fermée, — de sortir par la porte de côté et de s'en retourner par la petite rue déserte.

Une fois là, cela allait tout seul.

Lebel ne remit pas plus tard qu'au lendemain l'exécution de ce plan.

Briasson fut chargé de découvrir dans les cabarets et autres mauvais lieux d'Arras trois ou quatre de ces drôles que l'argent trouve prêts à tout.

Une chaise de poste devait stationner dans la partie la plus obscure de la petite rue; on prendrait le soin d'envelopper les roues avec du linge. Les portières auraient des vitres en bois.

Il ne fallait pas que le postillon fût un homme trop scrupuleux; il était nécessaire de s'assurer à l'avance de son impassibilité.

Sur la route, un *ordre du roi* parfaitement en règle fermerait la bouche et les yeux aux indiscrets.

Les deux émissaires de la marquise de Pompadour n'eurent pas trop de vingt-quatre heures pour leurs préparatifs.

Lebel s'était informé du médecin de Mme de Crespy.

Dans l'après-dîner, celle-ci reçut le billet suivant, qu'elle n'avait aucune raison de croire apocryphe :

« Ma chère cliente,

« Ne sortez pas ce soir; il y a de malignes influences dans l'air.

« J'irai vous voir d'aussi bonne heure que cela me sera possible, pour vous entretenir d'un nouveau mode de traitement destiné à rendre toute sa netteté à votre appareil acoustique.

« Je m'estimerais heureux si, par la même occasion, M. de Crespy voulait bien m'attendre en son hôtel. J'aurais également un mot à lui communiquer.

« Daignez, madame et chère cliente, agréer les hommages que dépose à vos pieds le plus dévoué de vos serviteurs.

« Docteur Amable Vasseur. »

De cette façon, les parents se trouvaient consignés chez eux.

Il n'y avait donc pas à craindre d'être dérangé de ce côté-là.

Vers le soir, — toutes leurs mesures prises, — Lebel et Briasson s'acheminèrent vers l'église Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier avec une anxiété qu'ils ne cherchaient pas à se dissimuler l'un à l'autre.

Mlle de Crespy viendrait-elle?

Quelque obstacle imprévu ne surgirait-il pas au dernier moment?

Lebel était vêtu d'une longue lévite noire, boutonnée, qui pouvait jusqu'à un certain point le faire prendre pour un ecclésiastique.

Tous les deux s'installèrent près de la grande porte, afin de mieux voir entrer les fidèles.

Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure.

Les cloches cessèrent de sonner; l'office commença.

Ils désespéraient et regardaient déjà leur entreprise comme ajournée, lorsque Mlle de Crespy arriva.

Elle était avec sa femme de chambre.

Elles allèrent à leur place, regards baissés, livre en main.

Est-il nécessaire de dire que l'office sembla plus que la veille d'une longueur mortelle à Lebel et Briasson? — Ce que c'est que le peu de foi!

Enfin, un *amen* sonore annonça la fin de la cérémonie.

Les prêtres défilèrent un à un devant l'autel, en s'inclinant.

L'abbé Morgnin venait le second.

Alors il y eut dans la nef un moment de calme profond. Personne ne voulait montrer d'empressement à s'en aller; chacun restait à sa place pour une dernière

prière, pour une dernière oraison. Toutes ces têtes silencieuses, prosternées sous l'idée divine, toutes ces mains jointes, tous ces genoux ployés, formaient un tableau vraiment imposant.

Peu à peu, cependant, il se fit un bruit de chaises remuées; ce fut le signal du départ. Des rangées entières s'écoulèrent à pas discrets.

Bientôt il ne resta plus qu'une trentaine de personnes.

Lorsque le vide se fut fait autour de Mlle de Crespy et de sa femme de chambre, Lebel se dirigea vers elles en feignant de venir de la sacristie.

— Mademoiselle, dit-il de cette voix respectueuse et étouffée propre aux gens d'église, l'abbé Morguin vous prie de vouloir bien l'attendre ici un instant.

Un peu étonnée, Mlle de Crespy fit néanmoins avec la tête un signe de consentement.

Il se pouvait, en effet, que son confesseur eût une communication à lui faire.

L'église continua de se vider lentement.

Au lieu d'une trentaine de personnes, il n'y en eut plus que douze environ, disséminées, immobiles.

Le sacristain ferma la grande porte, qui retentit lourdement et longuement sur ses gonds.

Puis il alla vers l'autel et se mit en devoir d'éteindre les cierges.

Cela décida encore quatre ou cinq personnes à partir, — par la petite porte.

Mlle de Crespy attendait toujours.

Vint un moment où il ne resta dans l'église que sept personnes.

Lebel, caché derrière un pilier, jugea qu'il était temps d'agir.

Il fit signe à Briasson, demeuré dans l'ombre, d'avancer vers lui.

— Sommes-nous prêts ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui.

— La voiture ?

— Elle vient d'arriver... elle se tient à vingt pas, dit Briasson.

— Bien. Et tes hommes ?

— Deux sont aux aguets dans la rue ; les deux autres sont ici, prêts à fermer la marche et à protéger notre coup.

— Désigne-les-moi, dit Lebel.

— Là devant toi... et là à ma gauche.

— Mais il y en a un troisième de l'autre côté ; regarde.

— Il n'en est pas, fit Briasson.

— Diable !

— Quelque dévôt acharné.

— On dirait qu'il nous observe, dit Lebel.

— J'aurai l'œil sur lui. Eh bien ! qu'attends-tu ?

— Cet homme m'inquiète...

Cependant, s'apercevant que Mlle de Crespy commençait à donner des signes d'impatience, Lebel cessa d'hésiter.

Il alla vers elle et lui dit, toujours de la même voix onctueuse :

— Mademoiselle, vous plaît-il de me suivre ? Je suis chargé de vous conduire auprès de l'abbé Morguin.

Mlle de Crespy eut un second geste d'étonnement, et se tourna vers sa femme de chambre comme pour la consulter.

Il faut croire que celle-ci n'eut aucune objection à

faire, car les deux femmes se levèrent et se disposèrent à suivre Lebel.

Celui-ci, au lieu de les mener vers la sacristie, les guida vers la petite porte.

— Mais ce n'est pas par là... murmura Marthe irrésolue.

— Venez, venez, prononça Lebel.

Elles essayèrent de se retourner, mais alors elles se virent presque poussées par deux individus de figure rébarbative. L'effroi leur fit faire involontairement un pas en avant.

— Venez donc ! répéta Lebel avec une insistance mêlée d'autorité.

Elles se trouvèrent dans la rue.

Alors là il se passa une scène d'une audacieuse atrocité.

Lebel jeta rapidement sur Mlle de Crespy un voile dont il lui enveloppa la tête, en le serrant à la bouche et au cou ; puis l'enlevant dans ses bras avec une rare habileté, il la transporta à la chaise de poste dont la portière se trouvait ouverte, et où il la déposa en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

La pauvre enfant s'était immédiatement évanouie, sans avoir eu la force de se débattre ni de pousser un cri.

Il n'en avait pas été de même de la femme de chambre, appréhendée également au corps et enveloppée, elle aussi, d'un voile épais par un des deux individus. Soit que celui-ci s'y prît moins habilement que Lebel, soit qu'il rencontrât une vigoureuse résistance, toutefois est-il que la donzelle put jeter deux ou trois exclamations et distribuer quelques énergiques gourmades à son enleveur.

— Au secours ! au meurtre ! au...

— Te tairas-tu, femelle ?

Et une large paume de main s'appliquant sur la partie inférieure de son visage intercepta pour un moment ses vociférations.

En un clin d'œil elle fut à son tour conduite à la voiture et jetée sur les coussins à côté de Mlle de Crespy.

— Mais je ne veux pas de celle-là ! dit vivement Lebel ; je ne veux pas l'emmener !

— Qu'est-ce que vous voulez que nous en fassions, nous autres ? répliquèrent les coupe-jarrets.

Un d'entre eux, plus sagace, lui dit :

— Emmenez-la toujours, vous la laisserez en route si elle vous gêne.

Dès qu'elle se sentit délivrée de la terrible empaumure, la femme de chambre recommença ses cris et ses bonds.

Lebel ne fut occupé pendant quelques secondes qu'à la contenir.

— A l'assassin ! articulait-elle d'une voix qu'on pouvait justement qualifier d'étranglée.

— Coquine !... elle va tout perdre... Aidez-moi au moins à la bâillonner, camarades.

Ce ne fut pas sans difficultés que les camarades procédèrent à cette opération.

Il en résulta une perte de temps précieuse dans les circonstances où l'on se trouvait.

— Et Briasson ? Où est Briasson ? demanda tout à coup Lebel.

— Il doit être resté en arrière.

— Que le diable l'emporte ! Je ne peux pourtant pas l'attendre indéfiniment... et, d'un autre côté, partir seul avec ces deux femmes...

La situation était critique.

Déjà quelques habitants de la rue s'étaient mis aux fenêtres; deux ou trois passants s'étaient arrêtés.

Et Briasson ne venait pas.

Voici ce qui était arrivé à Briasson :

Il était en effet resté dans l'église pour deux motifs :

Le premier, afin de couper la retraite à Mlle de Crespy et à sa femme de chambre, au cas où elles auraient été tentées de retourner sur leurs pas;

Le second, pour surveiller le dernier individu, au sujet duquel il avait fini par partager les inquiétudes de Lebel.

Cet individu s'était levé en même temps que les deux femmes.

En même temps qu'elles, il s'était dirigé vers la petite porte.

Mais quelque diligence qu'il fît, il y arriva lorsqu'elles en avaient dépassé le seuil, suivies des deux hommes farouches qui lui avaient improvisé une escorte.

Il ne trouva plus que Briasson, lui barrant résolument le passage.

— Où allez-vous? dit Briasson.

— Je sors, parbleu!

— On ne sort pas par là.

— Vous venez bien de voir que si.

— Passez par la sacristie, dit Briasson.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi! Vous êtes trop curieux mon maître... Mais tournez-vous donc un peu du côté de la lumière : je vous reconnais.

— Et moi aussi, je vous reconnais.

— Vous êtes le laquais de l'hôtel de Crespy, vous êtes Damiens.

— Et vous, le valet de M. Legentil; vous êtes Briasson.

— Ce Damiens que nous retrouvons sans cesse derrière nous !

— Et que vous espériez bien avoir laissé sur la paille d'une prison.

— Ma foi !...

— Vous voyez qu'on peut s'échapper de vos griffes.

— Ah ça ! quel intérêt avez-vous à nous épier de la sorte ? dit Briasson.

— Et vous, quelle œuvre d'infamie êtes-vous venu accomplir à Arras ?

— Il faut des explications à monsieur Damiens ?

— Eh bien, oui !

— Arrière, fit Briasson, sentant que Lebel l'attendait.

— Je veux passer.

— Non.

— Entendez-vous ces cris?... On appelle... dit Damiens.

C'était la femme de chambre qui se débattait.

— Vous rêvez, dit Briasson. Voyons, restez tranquille, soyez sage, ou sinon...

Les cris redoublèrent.

— Laissez-moi sortir ! s'écria Damiens.

— Ah ! vous êtes gênant !

Tout cela se passait à vingt-cinq pas du sacristain, qui continuait son travail à l'autel.

Briasson comprit qu'il fallait en finir au plus vite.

D'un de ces prompts crocs en jambes dont il possédait le secret et la fréquente pratique, il étendit Damiens sur les dalles.

Damiens, renversé, s'accrocha aux vêtements de son adversaire.

Une lutte sourde s'engagea.

— Lâche-moi ! disait Briasson menaçant.

— Jamais !

Briasson, dégageant une de ses mains, fit luire un couteau aux yeux de Damiens.

— Encore une fois, me lâcheras-tu? murmura-t-il.

— Non!

La lame entama la veste de Damiens.

Celui-ci, qui s'était relevé à moitié, retomba lourdement. Sa tête porta sur la pierre. Il s'évanouit...

Au bruit de la chute, le sacristain arriva.

Mais Briasson avait pu s'enfuir; et, dans sa fuite, il eut le soin de refermer la porte.

Cela fait, il courut à la voiture.

Il était temps! Le peuple commençait déjà à s'attrouper et à s'inquiéter. Cinq minutes plus tard, le coup était manqué.

Le postillon fouetta ses chevaux, et la chaise de poste roula rapidement sur le pavé d'Arras.

XVI

MONOLOGUE DE DAMIENS

Damiens avait repris peu à peu connaissance.

Sa blessure était peu dangereuse, le fer n'ayant attaqué aucune partie essentielle.

Le sacristain lui avait prodigué les premiers secours.

A peine Damiens fut-il revenu à lui qu'il s'écria, autant du moins qu'il pouvait s'écrier :

— Courez... courez vite !

— Où ? demanda le sacristain.

— Dans la rue... Empêchez la voiture de partir.

— Quelle voiture?

— Hâtez-vous...

Le sacristain se précipita au dehors.

Pendant ce temps, Damiens essayait de se relever tout à fait.

En promenant ses regards autour de lui, il aperçut à terre un instrument tranchant, — celui dont s'était servi Briasson.

Il le ramassa et l'examina.

C'était un couteau à ressort, dont le manche était en corne blanche et noire.

Le ressort faisait jaillir deux lames placées aux deux extrémités du manche; l'une large et longue était une vraie lame de couteau; l'autre plus étroite était taillée en forme de canif.

C'était avec cette dernière que Briasson avait frappé Damiens.

Après avoir fait rentrer les deux lames dans le manche, Damiens mit le couteau dans sa poche en disant:

— Il m'appartient à présent !

Revenu vers lui, le sacristain lui dit :

— Je n'ai rien vu... Cependant les gens de la rue m'ont parlé d'une chaise de poste.

— C'est cela... oui....

— Emmenant plusieurs personnes.

— Trop tard ! s'écria Damiens. O mon Dieu ! que faire?

Il eut une inspiration.

— Il n'y a que cela, se dit-il; agissons promptement!

Et s'appuyant au mur, Damiens se prépara à sortir.

— Où allez-vous? lui demanda le sacristain.

— Tout près d'ici.

— Vous êtes trop faible pour marcher seul... je vais vous faire accompagner.

— Non, je n'ai reçu qu'une égratignure.

— Au moins, entrez chez moi pour prendre un cordial, dit le sacristain.

— Merci.

Puisant une énergie momentanée dans la gravité de la situation, Damiens se redressa et marcha d'un pas ferme vers la rue.

— Ah ! si c'est comme cela ! dit le sacristain.

L'inspiration de Damiens était celle-ci : se sentant impuissant à protéger Mlle de Crespy, il allait avertir le comte et le chevalier de Chantemesse, ses défenseurs naturels.

Mais le pauvre homme avait trop présumé de ses forces. Si légère que fût sa blessure, elle était cependant de nature à ralentir sa marche. Une vive cuisson lui mordait le flanc.

Il se traîna plutôt qu'il ne se dirigea vers la rue des Portes-Cochères, où l'on sait qu'était situé l'hôtel de Chantemesse.

Justement les deux frères étaient dans la même chambre.

Ils firent un geste de surprise à la vue de cet homme chancelant, pâle, les traits décomposés.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? lui demandèrent-ils à la fois.

En même temps le chevalier alla à lui pour le soutenir et le faire asseoir.

— Mais vous êtes le valet de chambre de M. de Crespy! s'écria-t-il.

Le comte se leva à son tour.

Tous deux pressentirent un malheur.

— D'où vient ce sang sur votre veste? dit le comte.

— Oh! peu de chose, répondit Damiens avec un sourire crispé ; un coup de canif que j'ai reçu...

— Un coup de canif?

— Nous parlerons de cela plus tard, dit Damiens; c'est un compte à régler. Pour le moment, allons au plus pressé... Monsieur le chevalier, monsieur le comte, on vient d'enlever Mlle de Crespy.

Les deux frères firent entendre une même exclamation.

— Que dites-vous? s'écria le chevalier.

— La vérité.

— Mlle de Crespy enlevée! répéta le comte; par qui?

— Par cet homme que j'appelle Legentil et que vous connaissez sous le nom de Lebel.

— Mais dans quel motif? dit le chevalier.

Damiens hésita à répondre. Son regard rencontra celui du comte. Celui-ci comprit qu'il y avait quelque chose à taire au chevalier.

— Qu'importe le motif! s'écria le comte; racontez-nous l'enlèvement le plus brièvement possible.

Damiens obéit. Il dit ce qu'il savait et ce qu'il avait vu.

— Les brigands! les scélérats! hurlait le chevalier de Chantemesse.

Le comte, plus précis, demandait des renseignements.

— Une chaise de poste... Bien... Quelle route ont-ils prise?

— Ils ne peuvent pas en avoir pris d'autre que la route de Paris.

— La route de Paris. Il suffit.

Les deux frères se regardèrent.

— Eh bien, Pierre?

— Eh bien, Hector?

— A cheval, s'écria le comte.

— A cheval tout de suite! s'écria le chevalier.

— Non, tout à l'heure... Nous avons auparavant un devoir à remplir.

— Lequel?

— Pendant que je vais quérir des chevaux, courez chez M. de Crespy; annoncez-lui avec précaution ce terrible événement; dites-lui que nous nous mettons à la poursuite des misérables, et que nous espérons pouvoir les rattraper.

— Nous en sommes sûrs !

— Hum ! dit le comte ; ils auront deux heures d'avance sur nous.

— N'importe ! s'écria le chevalier.

— Volez donc chez M. de Crespy... et rendez-vous à la poste.

Le chevalier sortit en courant.

Dès qu'il se vit seul avec Damiens, le comte de Chantemesse lui dit :

— Parlez maintenant; quel est le motif de cet enlèvement ? Qui est-ce qui pousse ce Lebel ?

— Lebel est un émissaire de la cour.

— Après ?

— Un des familiers obscurs et dévoués de la marquise de Pompadour.

— Après ?

— L'intendant secret des plaisirs du roi.

— Oh ! je devine ! dit le comte en cachant sa tête dans ses mains ; merci de vous être tu devant mon frère ! Pauvre frère !

— Pauvre mademoiselle Marthe ! ajouta Damiens.

— Le chevalier l'a dit, il faut que nous rejoignions à tout prix cette chaise de poste.

— Oui...

— Dussions-nous crever nos chevaux à chaque relais !

— Prenez des pistolets, dit Damiens ; Lebel et Briasson sont armés jusqu'aux dents.

— Vous avez raison... Et de l'argent aussi ! beaucoup d'argent !

— Que ne puis-je vous accompagner ! murmura Damiens avec un profond accent de regret.

— C'est impossible dans l'état de faiblesse où vous êtes. Restez ; la vieille Catherine vous veillera... Moi, je vais embrasser mon père, et je pars. Adieu !

— Adieu, monsieur le comte.

Damiens essaya de se lever pour le saluer, mais vainement.

Assis, et les yeux sur la lumière d'une lampe, il se laissa aller à ses réflexions. Son sang bouillonnait et, fouetté par les événements de la soirée, montait comme une marée rouge à son cerveau.

Onze heures sonnèrent.

Tout à coup Damiens se leva, droit, ferme, ne sentant plus sa blessure. Cédant à une de ces hallucinations auxquelles il était sujet, il se mit à parler tout haut, selon sa coutume.

Son regard, étrangement fixe, semblait percer les murailles et lire à travers l'espace.

Voici ce qu'il disait dans ce délire :

— Ils partent... ils sont partis !

Je les vois... je les suis... tenez, là...

Deux bons chevaux, vigoureux, les naseaux fumants...

Ils traversent les rues silencieuses, les places vides...

Ils dépassent le faubourg.

Ils ont quitté le pavé.

Les maisons sont plus rares, les murs plus longs.

Bientôt la route apparaît devant eux infinie, nue, grisâtre.

Ils lancent leurs chevaux au galop...

Ils vont comme le vent !

Regardez !

Oh ! ils *les* rattraperont, bien sûr.

Les arbres détalent à leurs côtés comme une armée en déroute.

Hop ! hop ! hop !

Courage ! mes gentilshommes !

Le premier relais est dévoré...

Respirant à peine, sautant à terre, ils interrogent les gens du bureau :

— Avez-vous vu passer une chaise de poste?

— Oui... fermée... plusieurs personnes au dedans... évitant de se montrer.

— Il y a combien de temps?

— Une heure et demie environ.

Ah! ce n'est plus deux heures!

— Vite, d'autres chevaux!

Et la course recommence.

La course éperdue, furieuse, folle!

La course à travers les villages, les hameaux, les bourgs, les bois, les taillis, les forêts, les plaines, les champs, les prés, les tourbières, les landes!

La course qui escalade les collines!

La course qui dégringole les ravins!

La course qui fait jaillir les étincelles des cailloux!

Ils vont, penchés ou plutôt cramponnés au cou de leurs chevaux.

Braves chevaux! on dirait qu'ils ont conscience de la bonne action à laquelle ils courent.

Ils semblent partager le vertige de leurs cavaliers...

Ils rasent le sol... ils fendent l'air...

Mais comme ce deuxième relais paraît éloigné!

On y arrive pourtant...

A bout d'haleine, la figure flagellée, les yeux brouillés.

Là, même question :

— La chaise de poste?

— Elle est passée il y a une heure.

Ah! une heure! rien qu'une heure!

Et les deux frères qui n'ont pas encore échangé une parole échangent furtivement une poignée de main.

Puis ils remontent à cheval.

Ils ont reconquis de nouvelles forces.

Ce n'est plus une chimère qu'ils poursuivent, c'est un but qu'ils entrevoient.

Ils sentent que leurs efforts peuvent aboutir.

Dès lors, peu leur importe la fatigue! peu leur importe le danger!

Ils vont plus vite que jamais...

Hardi! M. le comte!

Courage! M. le chevalier!

O les vaillants cœurs!

Plus vite! encore plus vite!

Mais un obstacle qu'ils n'avaient pas prévu...

La pluie...

Une pluie d'été subite, inutile, absurde, torrentielle...

Oh! cela ne sera rien!

Loin de les décourager, cette pluie semble les exciter au contraire.

Bravo! ils la défient...

Ils pressent leurs chevaux...

C'est un orage, un véritable orage!

On ne voit plus le ciel, on ne voit plus la terre...

On ne voit qu'un rideau de pluie.

O mon Dieu!

Les chevaux refusent d'avancer.

Le vent souffle à leur rencontre avec impétuosité.

Sous leurs pieds, de larges flaques d'eau...

Eh bien, enfoncez l'éperon!

Sans pitié! sans pitié!...

En avant!

Toujours en avant!

Ah!... le troisième relais! Enfin!

Je croyais qu'on n'y arriverait jamais.

Les chevaux s'abattent à la porte de l'écurie. Pauvres bêtes!

Si la chaise de poste s'était arrêtée ici à cause de l'orage?...

Mais non...

On leur répond qu'elle est passée il y a une heure.

Ils n'ont eu aucune avance cette fois, par suite de l'orage.

Mais peut-être la chaise de poste s'est-elle arrêtée plus loin; cette espérance leur reste encore.

Oh! qu'ils ne s'arrêtent pas, eux!

Qu'ils redoublent d'ardeur!

Alerte!

Péronne est dépassée...

Ils galopent sur Roye, la quatrième poste.

Qu'est-ce que j'aperçois, là-bas, sur la ligne de l'horizon?

Quelque chose de bleu et de pâle...

Le jour!

Le petit jour, indécis, piteux, sale, éclairant comme à regret la campagne dévastée par l'orage de la nuit.

Le triste spectacle!

Des arbres renversés, cassés, gisant en travers des chemins...

Des barrières rompues, des chaumes écroulés...

La pluie a cessé cependant, mais le sol détrempé alourdit le galop des chevaux.

A Roye, ils apprennent que la chaise de poste s'est arrêtée...

Quelque chose comme un quart d'heure.

Ils reprennent confiance.

Moi aussi!

Ils enfourchent leurs nouveaux chevaux avec un cri d'émulation.

Et les voilà repartis!

Comme ils vont!

Ce ne sont plus des hommes ni des chevaux, c'est un double ouragan.

Je suis sûr d'eux maintenant!

Ils vont arracher Marthe à ces monstres, cela n'est pas douteux.

Le ciel seconde leurs desseins!

A chaque instant ils s'attendent à apercevoir la chaise de poste...

Ce n'est plus qu'une question de minutes.

Courage!

Ah! la chaise de poste!... la voilà!... c'est elle!

Là bas!

Ils ne la voient pas encore.

Mais je la vois, moi...

Comme elle est légère, et avec quelle furie elle est lancée aussi!

C'est égal, ils la rattraperont, ils vont la rattraper...

C'est inévitable!

Et alors, pas de grâce pour eux!

Non, pas de grâce!

Voici un carrefour, une patte d'oie...

Deux routes se présentent.

Un poteau indicateur se dresse entre elles deux.

Celle de droite est la route de Paris.

C'est bien simple.

Pourquoi est-ce que je tremble cependant?

La chaise de poste roule vers ce carrefour.

Elle va suivre la route de droite, la route de Paris.

Cela va de soi...

Puisque c'est à Paris qu'ils se dirigent!

La voilà devant le poteau.

Elle n'hésite pas, elle prend...

Elle prend la route à gauche!

Qu'est-ce que cela signifie!

Le postillon ne se trompe-t-il pas?

Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

MM. de Chantemesse ne sont pas prévenus de ce changement de route.

Que vont-ils faire? Je crains de le prévoir.

Qui leur enverra une bonne inspiration?

Ils arrivent à franc étrier...

Ils n'hésitent même pas...

Ils continuent à suivre la route de Paris.

Arrêtez! arrêtez!

Non! vous dis-je, non! Pas par là!... à gauche! à gauche!

Entendez-moi!

Les malheureux!... Tout est perdu.

. . . .

Un cri perçant sortit de la poitrine de Damiens.

Epuisé par cet effort de seconde vue, il tomba tout de son long sur le tapis de la chambre.

XVII

FRIVOLITÉ

Dans un coin de la florissante province de l'Ile-de-France s'élève un adorable petit château, loin des chemins fréquentés, environné d'arbres magnifiques.

Bâti par des architectes en manchettes de dentelle, sur quelque ancien plan retrouvé d'un temple de Cythère, ce château avait reçu de ses premiers propriétaires le nom de *Frivolité*.

C'était là que Lebel avait conduit Mlle Marthe de Crespy.

Tout était vrai dans la vision de Damiens.

Cependant plusieurs détails sur la manière dont s'était accompli ce voyage sont indispensables à l'intelligence de ce récit.

Dès que Mlle de Crespy fut revenue de son évanouissement, ce fut pour entrer dans une phase d'épouvante suffisamment justifiée.

Elle se vit dans l'intérieur d'une voiture lancée au

galop, hermétiquement fermée, et éclairée par une lanterne à la lueur vacillante.

A côté d'elle était sa femme de chambre, Justine, bâillonnée et les mains liées.

Devant elle, ce Lebel et ce Briasson.

Pour une jeune fille qui n'était jamais sortie de la maison maternelle, cela n'était pas rassurant, on en conviendra.

Naturellement, sa première parole fut pour demander où on la conduisait.

Lebel répondit sur le ton du plus parfait respect :

— A Versailles, chez Mme la marquise de Pompadour.

Au son de cette voix, et en même temps aux traits de ce visage, Marthe reconnut le procureur auquel sa tante Sidonie l'avait présentée quelques jours auparavant.

— Toujours Mme la marquise de Pompadour! murmura-t-elle.

— Vous n'ignorez pas l'intérêt que vous porte Mme la marquise, continua Lebel; vous ne sauriez lui savoir mauvais gré de vouloir s'occuper de votre sort.

— Mon sort est tout assuré, dit Marthe.

— Elle en juge autrement, et elle veut faire votre bonheur malgré vous.

— Malgré moi! répéta Marthe avec une amère ironie; ainsi, c'est d'après sa volonté que vous avez employé envers moi la ruse et la violence?

— Du moment que votre tante refusait les propositions de madame la marquise, nous avions ordre de passer outre.

— Et vous avez fait votre devoir.

— Que voulez-vous, mademoiselle, répliqua Lebel toujours respectueusement, Mme la marquise de Pompadour veut vous voir à toute force,

— A toute force?

— Je veux dire à tout prix.

— Ce doit être la même chose pour vous en effet, dit Marthe avec mépris.

— Nous n'avions pas à discuter les instructions de Mme la marquise, dit Lebel, nous n'avions qu'à les exécuter.

Après un moment de silence, Marthe reprit :

— Vous avez donc compté que je n'opposerais aucune résistance à cet acte abominable?

— Quelle résistance?

— Je peux appeler, je peux...

— On ne vous entendra pas, on ne vous répondra pas.

— Je peux, lorsque la voiture s'arrêtera, essayer de me précipiter par la portière.

— Mlle de Crespy ne voudrait pas me forcer à user envers elle des mêmes moyens dont nous avons dû user à l'égard de sa femme de chambre.

Marthe frémit, et jeta un coup d'œil sur celle-ci.

Justine se tordait dans ses liens; de grosses larmes roulaient sur ses lèvres rendues muettes par le bâillon.

— C'est vrai, dit Marthe à demi-voix, je suis une fille noble... Accomplissez en paix votre œuvre de scélératesse.

Lebel ne crut pas dépasser ses pouvoirs en prononçant les paroles suivantes, qui décelaient en lui un semblant d'humanité.

— Je vous sais gré de votre résignation, mademoiselle... D'ailleurs, comme vous en jugerez bientôt par vous-même, Mme la marquise de Pompadour est une femme sensible et généreuse. Dès qu'elle vous aura vue et qu'elle vous aura parlé, si elle ne vous persuade pas

sur-le-champ, nul doute qu'elle ne se rende à votre désir en vous faisant ramener dans votre famille.

Candide comme elle l'était, Marthe accueillit cette espérance.

La chaise de poste allait avec une vitesse d'enfer. Lebel, dont on a vu l'intelligence à l'œuvre, n'était pas sans supposer que l'alarme avait dû être donnée par Damiens. Il se sentait poursuivi, serré de près. Aussi semait-il l'or à chaque relais, demandant les chevaux les plus vigoureux, et rétribuant en prince les postillons.

Après Bapaume, Lebel et Briasson avaient tenu conseil à demi-voix au sujet de la femme de chambre de Mlle de Crespy.

Cette femme de chambre était embarrassante; ils n'avaient pas mission de l'emmener à Paris, elle, et ils ne voyaient pas la nécessité de surcharger leur conscience d'un enlèvement inutile.

En conséquence, et puisqu'elle avait tant paru désirer recouvrer sa liberté, ils l'invitèrent à descendre au milieu du chemin.

Au moment de se voir séparée de Justine, l'effroi reprit Mlle de Crespy.

— Quoi! s'écria-t-elle, vous auriez l'indignité d'abandonner cette pauvre fille, la nuit, sur la grande route!

— Nous ne l'abandonnons pas, nous lui rendons la liberté, répondit Lebel; la nuit n'est pas froide, et en marchant tout droit, elle regagnera Bapaume et de là Arras. N'est-ce pas là ce qu'elle souhaite?

La perspective d'un tête-à-tête prolongé avec ces deux hommes parut horrible à Mlle de Crespy, qui jeta un regard suppliant à sa femme de chambre.

Celle-ci, qui ne pouvait parler, se rapprocha vivement de sa maîtresse comme pour protester de son désir de ne la point quitter.

Mais le postillon avait déjà arrêté ses chevaux.

— Allons, mademoiselle! dit Briasson en ouvrant la portière.

Marthe sentit un frisson courir tout son corps.

— Messieurs, au nom du ciel, dit-elle, ne me séparez pas de Justine!

— Impossible! murmura Briasson.

— Je vous en prie, vous, monsieur! dit-elle en s'adressant à Lebel; je serai entièrement soumise, je vous l'assure; mais ne me séparez pas d'elle... Songez donc! est-il convenable, pour moi, pour la protégée de Mme la marquise de Pompadour, qu'une fille de mon rang et de mon nom voyage sans femme de chambre! Oh! vous seriez blâmés par tout le monde!

Briasson tenait toujours la porte ouverte.

— Monsieur! monsieur! s'écria Marthe en continuant de s'adresser à Lebel; écoutez-moi : si peu que je sois ou que je devienne, je me souviendrai toute ma vie de ce service, que je vous demande à mains jointes!

Lebel parut réfléchir.

— Soit, dit-il.

— Oh! merci, monsieur.

— Mais jurez-moi une chose, en revanche.

— Laquelle? dit Marthe.

— C'est que vous ne tenterez rien pour vous évader jusqu'à...

— Parlez.

— Jusqu'à ce que vous vous soyez trouvée en présence de Mme la marquise de Pompadour.

— Je vous le jure, dit-elle.

— Gardez donc avec vous Mlle Justine, dit Lebel.

— Délivrez-la du moins de ces cordes et de ce bâillon.

— Volontiers.

Tel n'était pas là-dessus l'avis de Briasson; mais il avait l'habitude d'obéir.

Il obéit.

S'ils avaient continué de suivre la route de Paris, ils auraient été infailliblement rejoints par MM. de Chantemesse. Mais on a vu qu'ils avaient pris la route de Senlis.

C'était bien sur cet incident qu'avait compté Lebel.

La chaise de poste arriva donc tranquillement à Frivolité, où M[lle] de Crespy fut reçue avec les plus grandes démonstrations de tendresse et de considération par une dame âgée.

On a deviné que Frivolité était une des dépendances du Parc-aux-Cerfs. Ces dépendances, au nombre de trois ou quatre, étaient réparties autour de Paris dans un rayon de quinze lieues. Quelques esprits optimistes ont vainement essayé de ramener à des proportions innocentes cette trop fameuse institution du Parc-aux-Cerfs. Un écrivain qui tenait ses renseignements d'une des pensionnaires mêmes de ce sérail, nous a transmis les détails les plus précis sur l'organisation d'une de ces maisons, — dite des Trois-Moulins, aux portes de Melun. Tout s'y passait comme dans l'Orient, l'Orient du *Sopha*. Il y avait des *bostangis*, des *baltagis*, des *agas*.

Le château de Frivolité avait été organisé sur le modèle des Trois-Moulins. C'était le même service intérieur, un personnel également oriental.

Après avoir reçu M[lle] de Crespy au bas du perron, la dame âgée la conduisit dans la chambre qui lui était destinée.

La première parole de Marthe fut pour demander où était la marquise de Pompadour.

— Mme la marquise est à Versailles, mon enfant.

— Je ne suis donc pas à Versailles, ici? Où suis-je?

— Vous êtes dans une des maisons de plaisance de Mme la marquise... et celle qui vous reçoit est une de ses meilleures amies.

— J'en suis convaincue, madame, dit Marthe, et je vous prie d'excuser mon inquiétude; mais les moyens dont on s'est servi pour me conduire en cet endroit...

— Désormais vous n'avez plus rien de pareil à craindre. Mme la marquise de Pompadour est prévenue de votre arrivée : elle sera ici demain, sans doute.

— Demain seulement! dit Marthe.

— Reposez-vous, mon enfant; le voyage doit vous avoir beaucoup fatiguée; demain il sera temps de causer.

Mlle de Crespy obtint, non sans peine cependant, que Justine coucherait dans un cabinet attenant à sa chambre.

C'était une grave infraction au règlement, qui n'admettait pas que le service fût fait par des personnes étrangères au château.

La dame âgée, que nous appellerons la sultane-mère ou sultane validé, du nom qu'elle se donnait elle-même, — s'en expliqua le soir même avec Lebel sur un ton de fort mauvaise humeur.

C'était dans une salle basse que ce dialogue avait lieu.

— Je partage absolument votre contrariété sur ce point, ma chère sultane, disait Lebel; mais c'est une concession qu'il faut faire. Mlle de Crespy n'est pas une personne comme les autres...

La sultane validé haussa les épaules.

— Non, vous dis-je, continua Lebel, et vous ne tarde-

rez pas à vous en apercevoir; j'ai deviné un caractère très-résolu dans cette jeune tête-là.

— Laissez-moi donc tranquille; j'ai dompté bien d'autres caractères!

— Elle vous donnera plus de mal que vous ne le pensez, attendez-vous-y, dit Lebel.

— Cette petite pecque provinciale!

— Cette petite pecque provinciale est fort bien apparentée et tient à d'honorables familles. Entre nous, je crains que la marquise de Pompadour ne se soit mis une désagréable affaire sur les bras.

— En vérité, Lebel, je ne vous reconnais plus, s'écria la sultane-validé; vous devenez craintif!

— Je deviens soucieux. Ecoutez donc, le métier que nous faisons amasse tant de malédictions sur nos têtes!

La sultane le regarda avec stupeur, et lui dit :

— Il ne faudrait pas aller promener vos scrupules dans les appartements de Versailles; vous ferez sagement, Lebel, de ne pas prendre d'autre confidente que moi.

Il ne répondit pas.

Ses yeux restaient fixés en terre.

— Allons, vous êtes malade, Lebel.

— Je ne dis pas non, si le remords est une maladie.

— Le remords? répéta la sultane : voilà que vous créez des mots à présent!

Et, comme frappée d'une idée subite :

— Vous êtes peut-être amoureux de cette demoiselle?

Lebel hocha la tête.

— L'amonr n'est pas possible pour moi, dit-il.

— Je comprends, vous avez trop vu comment il s'achetait.

— Et comment il se volait, surtout!

— Tenez, Lebel, allez-vous-en; vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire.

— Vous avez peut-être raison; mais c'est une si laide chose que mon assiette ordinaire!

— Adieu, Lebel, adieu.

— Adieu, madame.

Puis, sur le point de sortir :

— A propos, dit-il, je vous laisse Briasson.

— Un méchant cadeau que vous me faites là, murmura la sultane.

— Vous l'emploierez dans le service extérieur.

— Un ivrogne plutôt gênant qu'utile.

— Mais un bon chien de garde. D'ailleurs ce n'est que pour quelques jours.

— Je l'espère bien.

Lebel s'inclina le plus gravement qu'il lui fut possible devant la sultane-validé et sortit.

Sur le seuil, il dit à Briasson :

— Tu restes ici.

— Bon!

— Je t'élève à la dignité de *cadi*.

— Qu'est-ce que cela? demanda Briasson.

— Un magistrat dans les pays chauds.

— Je serai un cadi. Mais qu'est-ce que je vais avoir à faire?

— Tu surveilleras ce qui se passe céans.

— Cela me va, répondit Briasson avec un gros rire.

— Et puis, dit Lebel, si quelque chose d'extraordinaire vient à se produire...

— Je t'en informerai immédiatement...

Lebel s'éloignait; Briasson le retint par le bras.

— Un mot encore, lui dit-il.

— Parle.

— Un cadi n'observe pas le jeûne?

— Je n'en sais rien; mais sache te comporter avec bienséance.

— Comme toujours, dit Briasson.

— Tu me fais frémir! dit Lebel.

Là-dessus, les deux chenapans se séparèrent.

XVIII

DANGER DU GENRE ROCOCO

La nuit se passa pour Mlle de Crespy dans des transes continuelles.

Un souper avait été servi dans sa chambre; elle n'y toucha presque pas.

Justine n'était guère plus confiante qu'elle.

Tout leur était motif à soupçon et à tressaillement.

L'oreille collée aux portes, elles écoutaient arriver jusqu'à elles les sons lointains d'une musique à laquelle se mêlaient de vagues éclats de rire.

— Ah! si tu n'étais pas là, Justine, disait Mlle de Crespy, je mourrais mille fois de frayeur!

Elles avaient inventorié leur chambre avec une curiosité sans égale.

Cette chambre était un prodige d'élégance et de coquetterie, avec quelque chose de plus que nous essayerons d'indiquer en faisant appel à toutes les délicatesses que pourra nous fournir notre langue si riche en sous-entendus.

Tendue du haut en bas de satin à grandes fleurs, ornée de meubles en bois doré, de bergères, d'ottomanes, de brûle-parfums, de jardinières, de guéridons surmontés de vases opulents, — cette chambre était en outre décorée de peintures inestimables. Une suite de panneaux reproduisaient les *Amours des Dieux*, d'Augustin Carrache, en camaïeu. C'était Jupiter abusant de son don de métamorphose pour transformer l'adultère aux yeux de Léda en simple caprice ornithologique. C'était Diane descendant en pâle nuée jusque sur les lèvres d'un berger endormi. C'était Mars et Vénus, traîtreusement emprisonnés dans les filets du stupide oiseleur Vulcain. C'était Hercule enlevant Déjanire sous les regards de Nessus, qui médite déjà l'envoi de sa tunique vengeresse. C'était Hébé, coupe en main, faisant en plein Olympe une chute dont — elle ne devait jamais se relever. Un accent de volupté sans frein présidait à ces débauches mythologiques, d'où les deux prisonnières durent détourner leurs yeux offensés.

Ce parti pris de galanterie à outrance était répété dans tous les détails d'ornementation de la chambre, dans les moulures des portes et des fenêtres, dans les reliefs de la cheminée, dans les bergères et les fauteuils, dans les candélabres et dans les flambeaux, jusque dans les médaillons du tapis. Partout l'amour courbant ses sujets sous ses lois, et ne voulant voir que des heureux dans son empire.

Un seul portrait frappait les yeux dans cette chambre magnifique.

C'était celui d'un homme jeune encore, de belle prestance, majestueux sans paraître s'en douter, le teint clair, le nez noble, l'œil bien assuré, la bouche aimable, la tête bien portée, le cou bien attaché dans sa cravate de dentelle, un ensemble souriant et indifférent.

Les deux femmes examinèrent longtemps ce portrait, comme s'il leur rappelait une figure vue autre part.

Tout à coup, Mlle de Crespy s'écria :

— C'est le roi!

C'était Louis XV, en effet, bien que le peintre eût oublié — à dessein — les insignes de la royauté.

Marthe s'arrêta à contempler ce portrait. Elle se sentait comme protégée par cette image radieuse; car il y a cent ans, un roi passait encore pour être le père de son peuple. C'était, du moins, un trope en usage dans tous les traités de rhétorique.

Elle fut tirée de sa contemplation par une exclamation de Justine, qui venait de découvrir une petite bibliothèque, un bijou de bois découpé — enfermant une centaine de volumes de poche, reliés en maroquin, avec un sinet de soie bleu, rouge ou vert.

— Oh! les jolis livres! s'écria Justine.

— Cela nous aidera à passer quelques heures, dit Marthe, car je ne veux certainement pas m'endormir; et toi, Justine?

— Moi non plus, mademoiselle. Voyons ce petit volume si bien doré.

Mais Justine eut à peine jeté les yeux sur le titre qu'elle rougit.

— Voyons un autre, dit-elle.

Le titre de l'autre l'effarouchant moins, elle l'entr'ouvrit à un endroit où s'étalait une gravure d'Eisen.

— Montre-moi donc... dit Mlle de Crespy.

— Non, répondit vivement Justine en s'empressant de replacer le volume dans la bibliothèque.

Et elle murmura :

— Où sommes-nous?

Mlle de Crespy s'endormit au point du jour, après s'être soigneusement barricadée. Son sommeil fut entre-

coupé de rêves. Elle se revit à Arras dans l'hôtel paternel, heureuse, insouciante. Elle revit le chevalier de Chantemesse, son mari de demain.

Mais, s'il faut tout dire, le roi eut aussi une place dans ses rêves. Ces rois ont tous les priviléges !

Au matin, son étonnement ne fut pas médiocre en apercevant sur la toilette placée au chevet de son lit une feuille de papier qui ne s'y trouvait certainement pas la veille. Sur cette feuille de papier, on avait écrit ces mots : « Vous pouvez demander tout ce que vous voudrez. Vous n'avez qu'à pousser du doigt le ressort qui est au-dessous du grand portrait. »

Comment ce papier avait-il été apporté là ? Cette énigme ajouta son inquiétude à toutes celles qui dévoraient Mlle de Crespy. Elle ignorait que les murailles de Frivolité étaient pleines d'yeux et d'oreilles comme les palais de tragédies, que des corridors secrets pratiqués autour de toutes les chambres permettaient de voir et d'entendre ce qui s'y passait, — tandis que des portes dérobées, des meubles tournants permettaient de s'y introduire.

Elle pressa le ressort indiqué et vit paraître presque aussitôt une façon de duègne, à laquelle elle demanda si la maîtresse du château pouvait lui accorder l'entretien qu'elle lui avait promis la veille.

La sultane-validé s'empressa de se rendre auprès de Marthe, qu'elle trouva debout et sévère.

— Comment avez-vous passé la nuit, ma chère demoiselle ?

— Très-mal, madame ; pouvait-il en être autrement dans l'étrange situation où je me vois ?

— Que dites-vous là ! s'écria la sultane ; votre situation est de celles qu'envieraient toutes les jeunes filles.

— Il faut penser que je ne suis pas pareille à toutes les

jeunes filles, dit Marthe, car tout ce qui m'entoure ici m'étonne et me trouble au plus haut point.

— Je crois vous comprendre : ces tableaux un peu libres vous auront choquée. Que voulez-vous! c'est le goût du jour ; vous finirez par vous y accoutumer... Peut-être aussi avez-vous entendu quelque bruit de musique hier soir ; on dansait au salon... Il faudra que vous soyez de ces petites fêtes.

— En vérité, madame, vous parlez comme si je devais rester ici plusieurs jours! Vous m'avez cependant assuré que je verrais Mme la marquise de Pompadour aujourd'hui même.

— Vous la verrez aussi. Mais combien je suis désolée de la mauvaise nuit que vous avez passée! Vous plaît-il de descendre dans la salle de bain?

— Non, madame.

— Au moins vous m'accorderez la faveur de déjeuner avec moi. Je vous présenterai quelques-unes de mes jeunes amies avec lesquelles vous ferez vite connaissance, je l'espère.

— Dispensez-moi, madame. J'attendrai dans ma chambre l'arrivée de ma protectrice.

— Comme vous voudrez... J'ai fait monter à votre intention une robe de la mode la plus nouvelle et la plus riche. Voyez plutôt!

— Elle est très-belle, en effet.

— Vous serez jolie comme un cœur là-dessous.

— Je ne mettrai pas cette robe, dit Marthe.

— Pourquoi donc cela? Vous ne pouvez paraître aux yeux de la marquise dans l'équipage où vous voilà.

— Ah! vous croyez?... dit Marthe qui lorgnait complaisamment la robe.

— Il y a des lois d'étiquette auxquelles il faut obéir.

— Je ferai donc selon votre volonté, madame.

— A la bonne heure ! s'écria gaiement la sultane-validé ; je veux vous essayer moi-même cette robe.

— Oh ! madame, Justine me suffira.

— Non, non ; laissez-moi faire...

— Je suis honteuse...

— Quel enfantillage !

La sultane-validé avait déjà enlevé d'une main leste le mouchoir qui couvrait le cou de Mlle de Crespy.

— Les divines épaules ! s'écria-t-elle.

— Vous êtes trop indulgente, madame.

— Non, vraiment ; j'ai vu bien des épaules...

— Ah !

— A la cour... mais je n'en connais pas qui puissent lutter de blancheur et d'éclat avec les vôtres.

La première robe ôtée, la sultane s'extasia sur la finesse de la taille.

— Elle est à prendre dans les dix doigts !

— Cessez de vous moquer d'une pauvre fille, disait Marthe décontenancée.

— On n'est pas plus belle... C'est Flore, c'est Iris !

L'admiration de la sultane-validé ne tarissait pas. De la taille elle passait aux bras qu'elle comparait à de la neige et à des lis.

— Vos éloges m'embarrassent, madame, dit Marthe rougissante.

— Ne suis-je pas une femme ?

Et la châtelaine de Frivolité s'empressait autour de sa nouvelle pensionnaire, reculant de quelques pas pour juger de l'effet, se rapprochant, et ne se lassant pas de louer.

Enfin Marthe fut habillée.

— Une reine ! s'écria la sultane en battant des mains.

Justine, entraînée, joignit ses compliments à ceux de la sultane.

Marthe ne put résister au désir de se regarder dans les glaces, et peut-être se trouva-t-elle jolie.

Mais quelques efforts que fit auprès d'elle la sultane-validé, elle ne put la décider à visiter les appartements du château, ni même à se promener dans le parc. Marthe s'obstina à demeurer dans sa chambre.

La journée se passa sans qu'on vît arriver la marquise de Pompadour.

Le soir ramena les mêmes inquiétudes chez Mlle de Crespy et sa femme de chambre. Chez cette dernière, ces inquiétudes s'accrurent de quelques observations qu'elle avait recueillies en allant et venant à travers la maison.

— Mademoiselle, nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps, lui dit-elle à l'oreille.

— Pourquoi me parler bas, Justine? nous sommes seules.

— Ah! vous croyez cela, mademoiselle! Eh bien! vous vous trompez joliment.

— Que veux-tu dire?

— Je dis que j'en ai appris de belles sur l'endroit où nous sommes.

— Tu m'épouvantes, Justine!

— Il y a de quoi.

— Parle donc, dit Mlle de Crespy.

— Sachez que j'ai entrevu des personnes et surpris des propos... Il m'est impossible de m'expliquer davantage.

— Me voilà bien avancée! dit Mlle de Crespy.

— Il faut que nous songions au moyen de sortir d'ici au plus vite, c'est le principal.

— Je ne demande pas mieux, mais comment?

— Laissez-moi faire, dit Justine.

— Cela ne doit pas être facile, murmura Mlle de Crespy.

— Non, sans doute; mais où serait le mérite? Ces femmes ne peuvent être trompées que par d'autres femmes.

— Je ne suis pas comme toi : je n'ai pas perdu toute espérance. Nos amis d'Arras doivent s'agiter en ce moment.

— Oh! je n'en doute pas, dit Justine; MM. de Chantemesse les premiers; ils remuent certainement ciel et terre pour vous délivrer; et ils vous délivreront, j'en suis sûre...

— Ah! tu vois bien!

— Mais quand? Ils n'ont aucun indice. Et puis arriveront-ils à temps, comme les beaux-frères de Barbebleue?

— A temps?... répéta Marthe, rendue rêveuse par ce mot.

— Croyez-moi, ne les attendez pas, reprit Justine; chaque jour, chaque heure vous rapprochent d'un danger dont vous ne soupçonnez pas l'étendue.

— Tu deviens mystérieuse comme la maîtresse de ce château.

— L'abominable créature! s'écria Justine avec un accent de dégoût.

— Tu trouves! dit Marthe; elle me déplaît moins qu'hier; je la crois bonne femme au fond.

— Oh! mademoiselle, défiez-vous-en! défiez-vous-en!... Je vous le répète, ne pensons, ne cherchons qu'à fuir!

— Fuir?... Hélas! ma pauvre Justine, tu ne te rappelles donc plus que je suis liée par un serment?

— Quel serment?

— Afin qu'on ne nous séparât point, j'ai juré que je ne ferais aucune tentative pour m'évader avant d'avoir vu Mme la marquise de Pompadour.

— Vous vous êtes laissé prendre à un piège, dit Justine; heureusement que moi je n'ai rien juré! s'écria-t-elle.

Mlle de Crespy fit un mouvement de terreur.

— Comment! tu me quitterais!

— Pour vous sauver, oui, mademoiselle.

— Tu me laisserais seule ici?

— Une fois dehors, je ferais savoir à votre famille le lieu de votre retraite.

— Que deviendrais-je si tu m'abandonnais? Je ne puis m'habituer à cette idée.

— A quoi vous serais-je utile en restant? reprit Justine.

— Tu peux me défendre, au moins.

La femme de chambre eut un sourire d'incrédulité.

— Encore une fois, dit Mlle de Crespy, il te sera impossible de t'échapper d'ici.

— Oh! du moment que je pars seule, je n'ai pas besoin de m'échapper.

— Explique-toi.

— On m'a accueillie avec assez de mauvaise grâce pour me donner à espérer qu'on me laisserait partir avec empressement.

— Mais crois-tu donc qu'on ne prendra pas pour te faire sortir les mêmes précautions qu'on a prises pour te faire entrer?

— Si, répondit Justine.

— Alors, sur quoi comptes-tu?

— Je compte sur le hasard, sur mon courage, enfin sur le désir que j'ai de vous sauver.

— Brave fille ! dit Mlle de Crespy en lui tendant la main.

— Laissez-moi partir, ma chère maîtresse.

— Tu me désespères !

— Voulez-vous donc passer ici toute votre vie ?

— Attends encore quelques jours.

— Non, dit Justine, il faut prendre une résolution.

— Eh bien, jusqu'à demain seulement !... Si demain, à la même heure, je n'ai pas vu Mme de Pompadour, tu partiras, Justine.

— Ma chère maîtresse, je peux déjà vous faire mes adieux.

XIX

LE CADI

Justine avait dit vrai.

Une seconde journée se passa sans voir arriver la marquise de Pompadour.

— C'est incompréhensible! s'écria la sultane-validé en se présentant chez Mlle de Crespy sur son invitation; j'en suis la première toute bouleversée; il faut des événements bien graves pour avoir retenu la marquise à Versailles.

Et, changeant de ton :

— Afin de vous faire prendre patience, ma belle demoiselle, voici un bracelet et un collier sur lesquels je veux avoir votre avis.

— Oh! les admirables perles! dit Marthe éblouie.

— Je veux voir aussi comment cela vous ira, ma petite reine.

— Non, madame.

— Que vous êtes farouche!

— Eloignez ces bijoux, mon âme est toute à la tristesse.

— Voyez les feux que lancent ces boucles d'oreilles, *continua* la sultane.

— En effet, dit Marthe; je n'en ai jamais vu de plus brillants.

— C'est qu'elles vous vont à ravir; voyez plutôt...

Cependant, le délai demandé par M[lle] de Crespy à Justine était expiré.

La femme de chambre, résolue, guettait la sultane-validé au sortir de l'appartement.

— Madame... lui dit-elle en l'abordant.

— Que voulez-vous, ma mie? fit la sultane avec une aigreur qu'elle ne lui avait jamais dissimulée.

— Madame, je viens vous demander la permission de m'en aller.

— C'est une excellente idée que vous avez là ma chère; entre nous, vous étiez un peu curieuse.

— Dites beaucoup, madame.

— Vous rôdiez toujours dans les escaliers, le matin...

— Le soir aussi.

— Ou le long des murailles du parc, continua la sultane.

— Je n'en disconviens pas, répondit Justine.

— C'est un défaut qui ne saurait être toléré dans notre maison.

— Aussi, madame, désespérant de m'en corriger, je prends le parti de quitter votre maison.

— Et vous faites bien. Il n'aurait cependant tenu qu'à vous d'y rester... dit la sultane en attachant sur elle un regard significatif.

— Je le crois, madame, répliqua Justine d'un air narquois.

— Mais vous avez un caractère qui nuira souvent à votre fortune.

— Je le crains.

La sultane-validé ajouta en raillant :

— Au moins, dans votre court séjour chez nous, avez-vous eu le temps de faire de belles découvertes?

— Des découvertes, oui... Belles, c'est autre chose, dit Justine.

— Et vous comptez sans doute aller en faire part aux amis de Mlle de Crespy?

— Je n'ai aucun projet arrêté, madame.

— Et vous agirez sagement en ne vous arrêtant à aucun, dit la sultane avec un accent sévère; retenez bien ce conseil.

— Oui, madame.

— Toutes nos précautions sont prises contre les indiscrets; mais, dans le cas où vous parviendriez à les déjouer, vous vous exposeriez au ressentiment de personnes puissantes.

— Je vous remercie de m'avertir, dit Justine.

La sultane-validé sonna.

— Qu'on aille me chercher le cadi.

Le cadi parut.

Justine laissa échapper un geste de surprise à sa vue. Elle avait reconnu Briasson.

— C'est vous qui avez amené ici cette demoiselle? dit la sultane.

— En personne, répondit le cadi.

— C'est vous qui allez la remettre dans son chemin.

— Parfaitement.

— Voici la nuit; vous allez partir sur-le-champ.

— Je suis prêt.

— Je vais donner des ordres pour qu'on mette les chevaux à la voiture grillée. Phanor conduira.

— Le muet?

— Oui.

— Usbeck montera derrière la voiture.

— Le sourd?

— Oui.

— Avez-vous des recommandations à me faire? demanda le cadi.

— Approchez.

La sultane-validé lui dit quelques paroles à voix basse.

— Soyez tranquille, répliqua le cadi.

Se retournant vers Justine, la sultane lui adressa ces mots :

— Cet homme vous laissera à moitié chemin de Paris et d'Arras, avec une bourse pour continuer votre route du côté qu'il vous plaira.

— Bien obligée, madame.

— N'essayez pas surtout de savoir d'où vous venez, et gravez bien dans votre mémoire mes instructions de tout à l'heure.

— Je n'y manquerai pas, dit Justine.

— A présent, partez.

— Un mot encore, madame, ou plutôt une prière.

— Dites vite.

— Je voudrais faire mes adieux à ma maîtresse, à Mlle de Crespy.

— C'est inutile, répondit sèchement la sultane-validé.

— Vous êtes cruelle, madame.

— Je le sais. Allez, ma mie.

La femme de chambre avait les larmes aux yeux.

Elle baissa la tête et suivit le cadi.

Un quart d'heure après, Justine voyait ou plutôt entendait se fermer derrière elle les grilles du château.

Justine était une fille assez fraîche, ayant la beauté du diable. Aussi la perspective d'un tête à tête avec elle pendant plusieurs heures n'avait rien d'effrayant pour notre cadi.

Mais le cadi devait se tenir sur ses gardes; on l'avait prévenu de la curiosité de la donzelle.

Il ne fallait pas qu'elle pût retrouver son chemin, si le désir lui e · venait plus tard.

En conséquence ·e cadi avait ordre de la reconduire par des sentiers détournés, — ordre aussi de tenir constamment fermées les vitres de la portière, afin d'éviter que Justine pût se rappeler le contour d'une montagne ou la forme d'une habitation.

Mais la nuit complétement noire rendait cette dernière précaution tout à fait inutile.

C'est pourquoi le cadi ne fit pas trop de difficultés lorsque Justine, se plaignant justement de la chaleur (j'ai dit qu'on était en juin), le pria de laisser pénétrer un peu d'air dans la voiture.

— Volontiers, dit-il, mais à une condition.

— Voyons.

— C'est que si la lune vient à se lever, je referme la vitre immédiatement.

— Espérons que la lune ne nous jouera pas ce mauvais tour, dit Justine.

— Ce serait trop, en effet, de deux astres à la fois.

Le langage du cadi, comme on le voit, ne sortait pas de la couleur orientale.

— Vous êtes plus galant aujourd'hui qu'il y a quatre jours, remarqua Justine.

— C'est qu'il y a quatre jours je n'étais pas seul avec vous comme aujourd'hui. La présence d'un tiers me paralyse.

— S'il ne faisait pas nuit, vous me verriez rire, dit la femme de chambre.

— Si les roues de la voiture ne résonnaient pas tant sur le sable, vous m'entendriez soupirer, dit le cadi.

— Vraiment.

— Voulez-vous mettre la main sur mon cœur?

— Avouez que pour un soupirant votre rôle est furieusement embarrassant, reprit Justine.

— Hélas!

— Et que vous avez tant soit peu l'air d'un... Comment dirai-je?

— Ne dites pas!

— D'un exempt.

— Pourquoi m'accabler? murmura le cadi; je n'ai pas choisi cette situation.

— Mais vous l'avez acceptée, ce qui revient au même.

— N'était-ce pas un moyen de me rapprocher de vous?

— Les geôliers se rapprochent aussi de leurs prisonniers, dit-elle.

— Sort funeste! s'écria-t-il avec l'emphase comique de l'Arlequin de M. de Marivaux.

— Funeste... pour qui?

— Je pourrais avoir un autre air si vous le permettiez.

— Quel drôle de nom que celui du château que nous quittons!

— Vous trouvez? *Frivolité,* cela a bon air cependant.

— Ah! *Frivolité...*

Elle nota le nom dans sa mémoire, car elle ne le connaissait pas.

Le cadi s'aperçut-il qu'il avait donné dans un piége?

cela est probable, car il se recogna brusquement et silencieusement dans sa place.

— Vous ne me dites plus rien, reprit Justine au bout de quelques instants.

— Je ne dois rien dire.

— Vous ne soupirez même plus. Est-ce que vous ne devez plus soupirer.

— A quoi bon?

— Je n'ai pas de réponse à vous faire, dit Justine en minaudant.

— Vous êtes trop dangereuse pour moi, murmura-t-il.

— Comment l'entendez-vous?

— Vous me feriez manquer à tous mes devoirs.

— Vous êtes donc bien attaché à vos devoirs? demanda-t-elle.

Le cadi se rapprocha.

— Ah! s'écria-t-il, c'est une petite femme comme vous qu'il me faudrait.

— Pour voyager?

— Pour me fixer.

— Dans ces environs? dit-elle.

— Ou ailleurs.

— Le pays paraît superbe, n'est-ce pas?

— Je le connais peu, répondit-il.

— Trop plat, peut-être; c'est le défaut de cette Beauce.

— Quelle Beauce? Vous voulez dire...

— Quoi?

— Rien.

— Ce n'est pas la Beauce, pensa la femme de chambre.

— Qu'importe le pays?

— Beaucoup pour moi. Par exemple, je le voudrais à peu de distance de Paris... comme celui-ci.

— Je te vois venir, marmotta le cadi.

— A dix ou douze lieues. Est-ce dix ou douze?

— Qu'importe la distance!

— Ah ça! rien ne vous importe, à vous!

— Oh! que si!

— Et quoi donc?

— Vos bonnes grâces, dit-il en revenant à ses gros soupirs.

— Que faites-vous tant pour les mériter?

— Que voulez-vous que je fasse?

La femme de chambre parut réfléchir.

— Je vous le dirai peut-être tout à l'heure.

— Vous ne serez pas trop exigeante? demanda le cadi.

— Voilà déjà que vous avez peur!

— Ce n'est pas précisément de la peur, reprit-il, c'est de la méfiance.

— Vous êtes poli, s'écria-t-elle en riant.

— Vous êtes rusée, répliqua-t-il gravement.

— Si l'on peut dire!... Tiens! un clocher... Oh! qu'il est haut!... Comment le nomme-t-on?

Cette fois, le cadi ne s'y laissa pas prendre.

— Je vois que la lune va se lever, dit-il en faisant le geste de relever la glace de la portière.

— Pas encore! dit-elle en cherchant à s'y opposer.

Leurs mains se rencontrèrent dans ce mouvement.

La glace resta baissée.

— Hum! j'oublie tout auprès de vous! murmura le cadi.

— Eh bien, et moi, est-ce que je ne m'oublie pas aussi? repartit la femme de chambre.

— Songez donc que j'ai les ordres les plus rigoureux.

— Alors, rigueur pour rigueur!

Elle voulut retirer sa main.

— Non, fit-il tendrement ; non.

— Cadi ! cadi !

— Eh bien ?

— Vous n'avez plus si peur...

Sur ces entrefaites, la voiture vint à traverser un pont.

— Une rivière ! dit Justine.

Et elle se pencha à travers la portière.

— Retirez-vous ! fit le cadi effrayé ; retirez-vous !

— Oh ! laissez-moi respirer la fraîcheur de l'eau... c'est si bon !

— La lune !

— Rien qu'un instant !

— La lune ! la lune ! cria-t-il.

Justine aperçut sur la rive les lumières d'une ville.

— Encore une fois, retirez-vous ! prononça le cadi d'un accent désolé.

— Vous voyez bien qu'il est trop tard à présent !

— Ah ! j'aurais dû vous bander les yeux, comme on me l'avait recommandé !

— Eh bien ! vous auriez été aimable, dit-elle.

— J'ai été trop faible.

— Mais puisqu'on ne distingue rien, dit Justine, cela doit vous rassurer.

Le cadi hocha la tête.

— On prétend que les femmes voient clair dans la nuit.

La ville fut bientôt dépassée ; on se retrouva en rase campagne.

Le cadi était redevenu silencieux et morose.

— Allons, lui dit Justine, ne vous repentez pas d'avoir agi en galant homme.

— Encore, si ma faute trouvait près de vous sa récompense, dit-il en se rapprochant de nouveau.

— Diable ! vous ne faites pas de longs crédits !

— Je suis si pauvre !

— Ecoutez, dit la femme de chambre ; j'ai de mon côté une chose à vous demander.

— Encore ?

— Si vous me rebutez dès le premier mot, je me tais.

— Parlez, dit le cadi.

— Eh bien ? mais je n'ose... Vous aller me refuser.

— Voyons toujours.

— J'ai envie de souper, dit la femme de chambre.

Ce désir flattait trop les propres penchants du cadi pour qu'il s'en étonnât.

Chez Briasson, on s'en souvient, l'amour de la bonne chère était à l'état permanent.

— Comme cela se rencontre ! s'écria-t-il gaiement ; je suis dans la même disposition que vous.

— Ah bah ! dit Justine.

— Mais rassurez-vous : on ne me prend jamais sans verd. J'avais prévu votre envie.

— Comment cela ?

— En faisant placer, au moment de notre départ, des vivres dans la caisse de la voiture.

— Ah ! dit Justine d'un air soucieux.

— Oui ; un pâté, des viandes, quelques fruits... J'ai fait main basse sur l'office.

— Je vois que vous êtes un homme de précaution, mais...

— Mais quoi ?

— Est-ce que nous souperons en voiture ? demanda-t-elle.

— Dame !

La femme de chambre fit la moue.

— Manger avec ce bruit insupportable de roues et de grelots, avec ces cahots, avec toute cette poussière !

— A la guerre comme à la guerre ! En voyage comme en voyage ! s'écria le cadi renaissant à la joie. Nous ferons une table de nos genoux rapprochés.

— Et vous trouvez cela commode?

— Je trouve cela charmant.

— Parlez-moi du souper dans une hôtellerie, autour d'une nappe blanche, entre deux flambeaux ! dit Justine.

— C'est aussi mon sentiment, parbleu ! mais on ne peut pas avoir toutes ses aises.

— Pourquoi pas? Cela ne dépend que de vous, répliqua-t-elle.

— C'est vrai, mais...

— Êtes-vous si pressé de vous débarrasser de ma compagnie? A-t-on fixé un nombre d'heures à votre voyage?

— Pas du tout.

— Eh bien ! alors...

Le cadi se grattait le bout du nez.

— Je sais bien une auberge, dit-il enfin avec hésitation.

— Où? fit vivement la femme de chambre.

— Pas loin d'ici; une auberge excellente, ma foi ! très-bien... Et un vin comme je n'en ai bu que là !

— Eh bien, dit Justine, qu'est-ce qui nous empêche de nous y arrêter !

— Vous le savez, mes ordres.

— Mon cher cadi ! supplia-t-elle.

Le cadi n'avait pas été taillé dans le roc. Le tableau d'un bon souper, dans ces conditions de bien-être, faisait pétiller ses yeux. Il est permis de supposer aussi qu'il

comptait un peu sur l'excitation du repas pour aider à ses desseins amoureux.

Quoi qu'il en soit, le cadi murmura :

— Il y a peut-être un moyen; mais consentirez-vous?

— J'y consens. Ce moyen...

— C'est de vous laisser bander les yeux.

— Voilà le fameux bandeau qui revient! s'écria-t-elle.

— Grâce à cette précaution, je ne verrais aucun inconvénient à vous conduire jusqu'à la chambre du souper.

— Une fois là?

— Oh! une fois là, plus de bandeau... excepté celui de l'Amour!

— Allons, puisqu'il le faut...

Au bout de quelques instants, le cadi faisait arrêter la voiture devant une maison pleine de lumière et de bruit, s'annonçant comme une hôtellerie d'importance.

— Ne regardez pas, et tendez le front! dit le cadi en déployant un mouchoir.

Ils se trouvèrent bientôt dans une chambre qui réalisait tout à fait le programme de Justine : la nappe blanche, les deux flambeaux, les deux chaises.

Le mouchoir tomba.

L'hôtelier étant monté pour prendre leurs ordres, le cadi crut devoir lui adresser l'allocution que voici, en présence de Justine :

— Monsieur l'hôtelier, il importe, au nom des plus graves intérêts, que la personne avec laquelle je vais souper et que vous avez sous les yeux, ignore absolument où elle est, le pays qu'elle traverse, et jusqu'au nom de votre hôtel.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux.

— Je vous serai donc obligé, continua le cadi, et bien que votre galanterie puisse en souffrir, de ne pas répondre aux questions que Madame pourrait vous adresser.

L'hôtelier, ayant ouï, s'inclina; et voici les paroles mémorables qu'il proféra à son tour.

Ces paroles sont dignes de s'ajouter à l'anecdote de la *Pièce sans a*, annoncée par des comédiens ambulants. Le premier d'entre eux qui parut en scène et qui ouvrit la bouche s'écria :

— Ah ! ciel !

Il en fut de même de l'hôtelier qui répondit à la recommandation du cadi :

— Soyez tranquille ; je n'ai pas mon pareil dans tout Varignant pour la discrétion.

Le cadi fit un soubresaut.

La femme de chambre éclata de rire.

L'hôtelier les regarda tous deux avec étonnement; puis, comme s'il appréhendait de ne s'être pas assez fait comprendre, il ajouta :

— Dieu merci ! le maître de l'hôtel du Coq-Hardi est favorablement connu d'ici à Senlis.

Le cadi mit sa tête dans ses mains d'un air désespéré, tandis que Justine continuait ses éclats de rire.

— Soyez donc certain que je saurai garder le silence, dit l'aubergiste en manière de péroraison.

— Oh ! vous pouvez tout dire maintenant ! s'écria le cadi consterné.

— Je n'ai plus rien à apprendre, en effet, dit Justine ; mais lors même que monsieur n'aurait pas parlé, ceci aurait parlé pour lui...

Elle montrait les assiettes de faïence où, au milieu d'enjolivements de couleur, se lisait cette inscription : Hôtel du Coq-Hardi, à Varignant, par Senlis.

Sur les couverts, sur les couteaux, sur les verres, ces

mots étaient répétés : Hôtel du Coq-Hardi, à Varignant, par Senlis.

Et encore sur une pancarte, à côté de la glace : Hôtel du Coq-Hardi, à Varignant, par Senlis.

Le souper se ressentit de cet incident.

Justine savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir. Elle n'avait plus aucun motif pour ménager le cadi.

Lui, de son côté, avait le sentiment de sa force perdue; il avait rempli sa mission aussi maladroitement que possible. Il n'osait plus remettre en avant ses prétentions.

On se parla donc peu, et l'on revint à la voiture moins amis qu'on en était sorti.

Le voyage dura quatre ou cinq heures encore, et ne fut marqué par aucun épisode.

A l'endroit désigné par la sultane-validé, c'est-à-dire à une distance à peu près égale de Paris et d'Arras, le cadi prit congé de la femme de chambre et la déposa sur la lisière d'un petit bois.

— Vous allez marcher tout droit devant vous pendant un quart d'heure, lui dit-il ; là, vous trouverez un village, et dans ce village un relais de poste. Voici une bourse contenant cinquante pistoles. Adieu et bon voyage.

— Adieu, cadi, répliqua Justine ; vous étiez bien plus aimable au départ.

— Je me suis toujours repenti de mon amabilité auprès des femmes ; j'y renonce à partir d'aujourd'hui.

— C'est dommage, murmura-t-elle.

— Quant à vous, la belle railleuse, ne cherchez pas à abuser des renseignements que le hasard vous a fournis. Cela pourrait vous porter malheur. On expédie beaucoup de jolies femmes cette année au Mississipi.

— Sans compter le nombre d'honnêtes gens qu'on envoie tous les jours aux galères, ajouta-t-elle.

— Serviteur ! dit le cadi.

— Sans rancune ! dit Justine.

Telle fut leur séparation.

Et le cadi de grommeler cette phrase en remontant en voiture :

— Voilà un voyage dont je ne me vanterai pas auprès de Lebel !

XX

COMME DANS LES ROMANS D'AVENTURES

Comme dans les romans d'aventures, Justine, seule, toute à ses réflexions, suivait sans se hâter le chemin indiqué par le cadi.

Le ciel était d'un bleu d'Astrée, et les oiseaux formaient de délicieux concerts. Or, comme on était au milieu du jour, elle n'éprouvait aucune alarme à se trouver au milieu de la campagne.

Tout à coup elle aperçut un homme assis au bord d'un ruisseau et semblant rêver profondément. Son cheval était auprès de lui, attaché à un arbre, — comme dans les romans d'aventures.

Cet individu était tellement absorbé qu'il n'entendit point venir Justine, et qu'il ne releva point la tête lorsqu'elle passa auprès de lui.

Ce fut elle qui, l'ayant examiné, s'écria :

— Monsieur Damiens !

Il parut s'éveiller, et, avec les signes de la plus vive surprise :

— Mademoiselle Justine! s'écria-t-il à son tour; est-ce possible?

— Vous le voyez; mais où allez-vous ainsi?

— A Versailles; et vous, mademoiselle?

— Je retourne à Arras.

— Seule? dit Damiens en sentant son cœur se serrer.

— Seule.

— Et... Mlle de Crespy? demanda-t-il.

— C'est vrai, vous aviez de l'affection pour ma jeune maîtresse.

— Mieux que de l'affection : un dévouement sans bornes!

— On vous jugeait mal à l'hôtel, M. Damiens; j'ai été souvent obligée de prendre votre défense.

— Hélas! dit-il, je n'ai pu être utile à Mlle Marthe et à vous autant que je l'aurais désiré... J'étais dans l'église Saint-Nicolas le soir de votre enlèvement; je n'ai pu courir à votre secours... j'ai été frappé...

— Vous, monsieur Damiens!

— Cela n'a rien été... J'ai trouvé les meilleurs soins chez M. de Chantemesse le père. Aujourd'hui je suis complétement rétabli; je peux me mettre à la recherche de Mlle de Crespy, comme MM. de Chantemesse.

— MM. de Chantemesse nous cherchent? Nous ne nous trompions donc pas! s'écria Justine.

— Ils montaient à cheval deux heures après votre départ d'Arras.

— Où sont-ils maintenant?

— Ils n'ont pas encore donné de leurs nouvelles, répondit Damiens; mauvais signe! Je les retrouverai probablement à Versailles ou à Paris. A nous trois, chacun selon nos moyens et en dispersant nos efforts, nous arriverons peut-être au but que nous poursuivons.

— Ah ! M. Damiens ! s'écria la femme de chambre ; c'est le ciel qui m'a envoyée sur votre route !

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas à Versailles que vous devez aller ; ce n'est pas à Paris non plus...

— Achevez !

— Vous devez vous diriger du côté de Senlis, dit Justine.

— De Senlis, répéta Damiens.

— Par Variguant, ajouta-t-elle.

— Bien.

— A deux heures de voiture de Senlis, dans une région que je ne peux malheureusement déterminer, est un château caché par de hautes murailles, et qui se nomme *Frivolité*. Retenez bien ce nom.

— Oh ! ne craignez rien ! s'écria Damiens attentif.

— C'est là qu'est Mlle de Crespy, continua Justine ; c'est là qu'on la tient enfermée.

— Là ! dit Damiens, dont les yeux semblaient percer l'espace.

Elle lui raconta, sans omettre aucun détail, ce qui s'était passé pendant le séjour au château. Les couleurs noires ne manquèrent pas au portrait de la sultane-validé. Sa narration fut plusieurs fois interrompue par les exclamations indignées de Damiens.

— Oh ! je la délivrerai, soyez-en sûre ! s'écria-t-il quand elle eut fini. Courez rassurer M. et Mme de Crespy ; dites-leur qu'avant peu Mlle Marthe leur sera rendue.

— Dieu vous entende ! fit Justine.

— Il m'entendra !

Damiens détacha son cheval de l'arbre auquel il l'avait lié.

— A bientôt, mademoiselle Justine ! lui dit-il.

— Ainsi, c'est à Senlis que vous allez?

— Sans retard, comme vous voyez!

Et s'affermissant en selle, il piqua des deux avec une ardeur confiante.

— Décidément, c'est, dit Justine, un meilleur homme que je ne croyais!

Elle continua sa route vers Arras.

Lui parti, elle partie, le terrain demeura désert, — comme dans les romans d'aventures.

XXI

LE LIEUTENANT DE POLICE

La déception des frères Chantemesse avait été grande. Ayant perdu la trace de Mlle de Crespy, à qui la demander? qu'avaient-ils à faire?

Le chevalier était resté anéanti dans son désespoir.

Plus maître de lui, le comte, dès leur arrivée à Paris, essaya de définir la situation. Pour retrouver Mlle de Crespy, trois moyens se présentèrent à son esprit, — trois moyens de puissance graduée, résumés en trois personnes : s'adresser au lieutenant de police ; s'adresser à la marquise de Pompadour, et enfin s'adresser au roi.

Certes, s'il avait eu le moindre indice, il ne se serait adressé à personne. Deux gentilshommes français réclamant une jeune fille enlevée auraient aisément fait triompher le bon droit à l'aide de leur épée. Mais cet indice leur manquait. Ils n'avaient à leur portée que les trois moyens indiqués plus haut.

De ces moyens, le premier, qui consistait à s'adresser au lieutenant de police, comme au magistrat chargé de

l'ordre dans tout le royaume, celui-là était le plus simple en apparence, celui qui dans toute autre occasion aurait été le plus efficace. Mais, dans les circonstances actuelles, n'était-ce pas le plus dérisoire? Tout ne faisait-il pas supposer que l'audacieux enlèvement de Mlle de Crespy, décidé en haut lieu, avait été accompli avec le consentement de la police?

N'importe! Le comte de Chantemesse crut devoir employer ce premier moyen, si inutile qu'il lui parût, avant de recourir aux deux autres, extrêmes et désespérés.

Connaissant le caractère impétueux de son frère, et en redoutant les conséquences, il résolut d'agir seul.

Il se fit annoncer chez M. Berrier, le lieutenant général de police, qui s'empressa de le recevoir sur son titre, et qui l'écouta avec beaucoup d'attention.

— M. le comte, lui dit ce magistrat, je suis profondément affligé de ce que je viens d'apprendre par votre bouche; je vais mettre sur-le-champ mes plus fins limiers en campagne... Mais, quels que soient leur zèle et leur intelligence, je m'en voudrais de vous laisser trop d'espoir.

— Pourquoi cela? dit le comte de Chantemesse.

— Eh! mon Dieu! par une fatalité inexplicable, il s'est produit plusieurs affaires de ce genre depuis quelque temps... Mes agents sont aux abois.

— Quelque déplorables que puissent être les attentats dont vous parlez, celui-ci les dépasse tous. Songez-y! Une jeune fille noble, arrachée à sa famille, enlevée dans un lieu saint! Il y a de quoi épouvanter tout un pays, irriter toute une population.

— Le crime est grand, en effet, M. le comte, mais les populations ont trop de bon sens, je l'espère, pour rendre l'autorité responsable de ces excès isolés.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le lieutenant de police.

Celui-ci releva la tête.

Le comte de Chantemesse continua :

— Je ne dois pas vous laisser ignorer que le nom d'une auguste personne a été mêlé à ce rapt indigne.

— Quel nom, monsieur? s'écria le magistrat.

Le comte hésita.

— Il faut que vous disiez ce nom, monsieur, il le faut! continua le lieutenant de police.

— Celui de madame la marquise de Pompadour.

— Prenez garde, monsieur! dit le lieutenant de police effrayé.

— De quoi prendrais-je garde?

— Vous risquez gros jeu à vous faire l'écho de ces calomnies.

— Les hommes comme moi ne risquent rien, étant au-dessus de toutes les opinions et de toutes les atteintes.

Ces mots furent prononcés par le comte de Chantemesse avec une dignité qui donna à réfléchir au lieutenant de police.

— Monsieur le comte, reprit celui-ci, l'accusation que vous venez porter jusqu'à moi n'est pas seulement outrageante... elle est folle!

— La justice redouterait-elle donc d'être éclairée?

— La justice ne tient pas compte des insultes qui essaient de monter jusqu'au trône.

— Alors je me retire, dit M. de Chantemesse.

— Non, restez, dit le lieutenant de police; je tiens à savoir jusqu'à quel point on a pu mettre en cause l'éminente personne que vous venez de nommer.

— Rien de plus simple, monsieur. Deux misérables se

sont présentés à l'hôtel de M. de Crespy en y produisant une lettre de madame la marquise.

— Un faux, monsieur !

— Soit, dit le comte, mais un faux dont vous devez rechercher et punir les auteurs.

— Il est fâcheux que vous ne sachiez pas leurs noms.

— Qui vous a dit cela ?

— Je croyais... murmura le lieutenant de police.

— Un des deux s'appelle Lebel.

— Ah ! dit le magistrat en cherchant à lire sur la figure du comte.

— Oui, Lebel, autant qu'il m'en souvienne.

— Et savez-vous quel est ce... Lebel ?

— Non, ni ne me soucie de le savoir. Il s'est trouvé deux fois sur ma route dans les circonstances les plus honteuses pour lui.

— N'auriez-vous pas entendu dire par hasard qu'il occupât un emploi... ou plutôt un poste... dans les appartements particuliers de Versailles ?

Le lieutenant de police semblait attendre avec un intérêt bizarre la réponse du comte.

Celui-ci, assez indifférent, dit :

— Je crois, en effet, qu'il m'a touché quelques mots de cela, mais je ne lui ai accordé ni attention ni foi... Quel emploi pourrait occuper un coquin pareil ?

— Hum ! fit le lieutenant de police. Ainsi voilà tout ce que vous savez de ce... Lebel ?

— Tout, et c'est trop, répondit le comte.

Le magistrat sembla respirer plus à l'aise.

Il se leva majestueusement et prononça les paroles suivantes :

— Monsieur le comte, je vais m'employer de la manière la plus active à rechercher Mlle de Crespy. Il y a

peut-être là-dessous moins à s'épouvanter que vous le dites. Un enlèvement n'est pas un meurtre après tout. Telle pièce qui s'annonce tragiquement a parfois un dénouement heureux, et...

— Pas un mot de plus, monsieur le lieutenant de police, dit sévèrement le comte. Nous autres gentilshommes de province, nous sommes prompts à nous offenser, car nous prenons tout au sérieux, surtout l'honneur. Je ne suis pas venu ici pour être consolé, mais pour être rassuré. Vous m'avez fait pressentir l'inutilité probable de votre intervention; n'ajoutez pas de commentaire à cet aveu. Je pars, la mort dans le cœur, mais décidé à tout tenter pour suppléer à l'impuissance de la police.

— Est-ce une menace? dit le magistrat.

— Un avertissement, tout au plus.

— Monsieur le comte, reprit le lieutenant de police, je veux bien faire la part de votre douleur; je la ressens et je m'y associe plus vivement que vous ne paraissez le supposer, et je vais vous en donner la preuve immédiate... en vous conseillant de ne pas pousser trop loin les tentatives dont vous parlez.

— Je comprends, dit le comte avec un sourire amer; M. le lieutenant de police n'aime pas qu'on fasse sa besogne.

— Peut-être.

— Même lorsqu'il ne la fait pas.

— Monsieur, vous dépassez les bornes!

— Monsieur le lieutenant de police, on fouille nos provinces, on y fait des levées de chair humaine, on y ravit les jeunes filles à main armée, on les jette dans des voitures clôses comme des tombeaux, avec une escorte empruntée à votre maréchaussée, et vous êtes le dernier à le savoir. Laissez faire votre besogne par d'autres! On détruit toute sécurité dans les familles, on souille les

cheveux blancs des pères, on terrifie les mères, et vous avouez que vous n'avez aucun rapport sur ces *affaires-là.* Laissez faire votre besogne par d'autres. Monsieur le lieutenant de police, on déshonore la France, on soupçonne le roi, on calomnie Mme la marquise de Pompadour; encore une fois, laissez faire votre besogne par d'autres.

— Le lieutenant de police pourrait s'irriter de ces paroles, monsieur le comte, et tout autre que vous ne les lui aurait pas fait entendre impunément.

— C'est vrai, vous avez la Bastille, dit M. de Chantemesse avec mépris.

— Je ne l'ai pas nommée.

— Un argument irrésistible! votre grand moyen! Certes, elle est bien grande, la Bastille, et elle peut aisément me contenir, moi; mais ce qu'elle ne saurait contenir, si grande qu'elle soit, c'est toute une ville comme Arras, toute une province comme l'Artois. Ma cause est la cause de cette province et de cette ville; vous pouvez facilement étouffer ma voix si elle vous incommode, mais vous n'étoufferez pas cinquante mille voix qui se lèveraient pour me défendre et vous accuser!

Le lieutenant de police hocha la tête, et répliqua d'un ton plus doux que le comte ne s'y serait attendu :

— Nous n'aurions aucun bénéfice, l'un et l'autre, à prolonger cet entretien. Restons-en donc là si vous m'en croyez. Je ne veux pas vous envoyer à la Bastille. Mais laissez-moi, avant de vous quitter, vous mettre en garde contre vos généreuses illusions. Si légitime que soit l'intérêt que tout cœur honnête doit prendre au malheur qui vous frappe, vous vous exagérez la sensibilité des populations en leur faisant si étroitement partager votre douleur et embrasser votre cause. Les villes ont leur somme d'indifférence comme les individus. Tout

dure en France, excepté l'indignation. Cela dit, monsieur le comte, au revoir. Malgré ce que vos propos ont pu avoir de blessant, je ne retirerai rien de l'estime que vous m'avez inspirée. Remarquez surtout que je ne vous décourage pas... et retenez ceci : si Mlle de Crespy peut vous être rendue par moi, elle vous le sera, monsieur le comte.

A ces paroles, qui rachetaient un peu celles du commencement, le comte de Chantemesse ne trouva rien à répondre que par un profond salut.

Puis il sortit.

Dès qu'il eut franchi l'antichambre, le magistrat ouvrit un meuble à secret, et y prit une de ces *grilles* dont on fait remonter l'invention aux premiers inquisiteurs, lesquels l'ont léguée à la diplomatie, d'où elle est tombée dans la police.

Il appliqua cette grille sur une feuille de papier, et dans les intervalles restés libres il écrivit à la marquise de Pompadour une lettre intime, que celle-ci, pour lire, n'avait qu'à replacer, de son côté, sous une grille semblable.

Voici ce que disait cette lettre :

« Ma chère marquise,

« Vos émissaires vous ont encore compromise. Je ne sais rien de plus maladroit que ces gens-là; je vous l'ai souvent répété. Quand nous serons à dix, j'espère que vous m'accorderez la permission d'en faire pendre quelques-uns.

« On vient à l'instant de me réclamer une petite fille du nom de Mlle de Crespy, que votre Lebel a, paraîtrait-il, fort brutalement enlevée et sequestrée, en s'autorisant d'une lettre de vous. Voilà qui est réellement déplaisant,

d'abord pour vous, belle marquise, ensuite pour moi, qu'on est toujours tenté de croire de connivence avec vos estafiers. Vous savez pourtant que ma police ne contrecarre jamais la vôtre et que je vous laisse agir en toute liberté. Je ne savais pas le premier mot de cette histoire.

« L'homme qui sort d'ici s'appelle le comte de Chantemesse; c'est sans doute le fiancé de la jeune personne. J'ai oublié de m'en informer auprès de lui. Dans tous les cas, je vous le donne comme un échantillon de ces caractères intraitables que la province produit parfois. Sa douleur est d'autant plus dangereuse qu'elle est calme et fière. Il paraît résolu à tout, même au scandale.

« Ma chère marquise, je n'ai aucun avis à vous donner; n'êtes-vous pas la beauté et la sagesse à la fois, Vénus et Minerve en une seule personne? — Est-ce que vous tenez extraordinairement à cette petite fille? Est-elle annoncée là-bas? Il y aurait un beau rôle pour vous à jouer, et à votre place... Je m'arrête; vous n'auriez qu'à me donner sur les doigts, comme cela vous arrive quelquefois.

« Je ne serais pas du tout étonné que le comte de Chantemesse essayât d'arriver jusqu'à vous. Si vous êtes curieuse de faire connaissance avec une de ces natures du Nord, altières et froides, recevez-le; il vous intéressera peut-être.

« Je baise vos pantoufles adorées, et je demeure votre âme damnée jusqu'à mon dernier souffle.

« BERRIER. »

XXII

PROFIL DE MARQUISE

Le lieutenant de police ne s'était pas trompé.

En même temps que sa lettre, la marquise de Pompadour en recevait une autre du comte de Chantemesse, sollicitant la faveur d'une audience.

Il ne perdait pas de temps, comme on voit.

La première idée de la marquise avait été de ne pas lui répondre, non qu'une entrevue fût embarrassante pour elle, — il n'y a pas d'embarras pour les personnes arrivées à la toute-puissance, — mais parce qu'au milieu des agitations de sa vie elle avait un peu négligé cette affaire.

Pourtant, la lettre du lieutenant de police excita sa curiosité. Elle était tellement entourée de flatteurs et d'adulateurs que l'envie lui prit de connaître quelqu'un qui ne leur ressemblât pas.

La marquise de Pompadour fit donc répondre au comte de Chantemesse qu'elle le recevrait à Versailles, où elle occupait, au rez-de-chaussée, les anciens appartements de la Montespan.

Appartements splendides, avec une maison presque aussi nombreuse que la maison du roi : intendants, secrétaires, médecins, femmes de chambre, brodeuses, porte-flambeaux, grands laquais, maitres d'hôtel, sommeliers, coureurs, piqueurs, trente aides d'office, trois cochers, trois postillons, deux nègres.

Encore n'était-ce que la moins importante de ses résidences. La marquise avait des domaines, des châteaux, des hôtels innombrables; Carabas enté sur Pompadour. Elle avait, en outre de son hôtel à Paris, — qu'elle avait acheté huit cent mille livres, — un hôtel à Fontainebleau et un hôtel à Compiègne. Elle avait l'Ermitage, à Versailles même. Elle avait le château de Meudon et le château de Bellevue. Elle avait Montretout, Brimborion, Babiole. Elle avait la terre de la Celle, la terre d'Aulnay, la terre de Crécy, la terre de Saint-Remy. Elle avait Tréon, Mageuville et Oville.

Il faudrait compter par quinze et par vingt les millions jetés par elle dans ces somptueuses demeures, où Beauvais envoyait ses tapisseries les plus radieuses, la Chine ses étoffes les plus rares, la Bohême ses cristaux les plus éblouissants; — où les peintures étaient de Vanloo, d'Oudry, de Boucher, de Vien, de Boulongne; — où les statues étaient de Falconnet et de Pigalle.

Vingt millions pour fonder un genre dans l'art : le genre Pompadour !

C'est une figure qui arrète l'œil dans l'histoire; elle brille, elle reluit. Elle ne séduit qu'à moitié cependant. Elle a régné dix-neuf ans d'un règne coquet et désastreux. Elle a inspiré de jolis meubles et décrété d'atroces mesures; elle a fait battre nos armées à Rosbach et triompher notre porcelaine à Sèvres; elle a appauvri la France et mis le vernis Martin à la mode; elle a laissé pourrir Latude dans les cachots et fait une pension de

quatre mille livres au sieur Lafontaine pour des enjolivements à une berline; elle a placé sa famille en évidence, et caché le roi à ses sujets.

Reste la protection qu'elle a accordée aux artistes et aux écrivains et dont elle a couvert les philosophes. En cela, la fine commère était bien avisée et voyait loin. La musique portée à Jean-Jacques Rousseau, le brevet de gentilhomme expédié à Voltaire, Crébillon encouragé, l'*Encyclopédie* approuvée, autant de recommandations pour la postérité.

Était-elle jolie? La Tour dit oui dans son pastel fameux, qui vaut une page d'histoire; Vanloo dit oui en la peignant en sultane; Boucher dit oui en la peignant en jardinière. C'est moins de la beauté que de la grâce, une expression spirituelle, un charme très-français.

Les poëtes disent oui sur tous les tons de leurs petites lyres; Bernis arrive le premier pour « célébrer tant d'appas » :

> On avait dit que l'enfant de Cythère,
> Près du Lignon, avait perdu le jour;
> Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
> Où va rêver la jeune Pompadour.

Et cette autre pièce d'une mignardise achevée, qui commence ainsi :

> Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
> A deux jolis trous sur la joue,
> Deux trous charmants où le plaisir se joue
> Qui furent faits par la main de l'amour.
> L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
> La vit dormir et la prit pour Psyché...

Voltaire, qui sut être irrévérencieux si à propos, le prend avec un sans-façon voisin de la licence, et ramène

M[lle] Poisson à des proportions plus humaines. Ecoutez sa voix stridente :

Telle plutôt cette heureuse grisette,
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le sérail ou bien pour l'Opéra...
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.

A présent, voulez-vous entendre une autre chanson, mais tout à fait discordante et contre-disant absolument les poëtes et les peintres? Voici ce qu'on fredonne dans les rues, ce qui circule sous le manteau :

Une petite bourgeoise
Elevée à la grivoise,
Mesurant tout à sa toise,
Fait de la cour un taudis.

Le roi, malgré son scrupule,
Pour elle fortement brûle ;
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris ris, ris, ris!

Si, dans les beautés choisies,
Elle était des plus jolies,
On passerait les folies
Quand l'objet est un bijou :

Mais pour cette créature
Et pour si plate figure,
Exciter tant de murmure,
Chacun juge le roi fou, fou, fou, fou!

La contenance éventée,
La peau jaune et maltraitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux froids et le cou long...

Est-ce bien de la même personne qu'il s'agit? On en douterait presque. Et dire que ces couplets venaient frapper la marquise de Pompadour aux débuts de sa faveur, alors qu'elle n'avait guère plus de vingt-cinq ans! Qui faut-il croire? A qui s'en rapporter?

La marquise de Pompadour avait trente-trois ans environ lors des événements que ce récit met en scène. De l'aveu de tous, amis et ennemis, elle était fatiguée, amaigrie, perpétuellement inquiète. Son docteur, Quesnay, lui reprochait l'abus du chocolat à la vanille. Elle n'avait plus que l'éclat que donnent la toilette et le milieu.

Le salon où la marquise s'apprêtait à recevoir le comte de Chantemesse communiquait aux appartements du roi par un escalier qu'elle avait fait pratiquer elle-même, — escalier célèbre, qui inspira ce franc propos à la maréchale de Mirepoix :

— C'est votre escalier que le roi aime, ma chère amie; il est habitué à le monter et à le descendre; mais s'il trouvait une autre femme à qui il pût parler de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal au bout de huit jours.

C'était cette *autre femme* qu'il fallait l'empêcher de trouver, — et même de chercher. Voilà pourquoi la marquise de Pompadour s'était réservé le département de ses rivales, qu'elle choisissait ou faisait choisir en dehors de la cour.

En dehors de la cour, condition absolue!

Quelques minutes avant l'audience, la marquise s'était placée près d'une haute croisée, à une petite table où elle avait l'habitude de s'adonner à la gravure sur cuivre. On sait que, grâce à la brillante éducation que lui avait fait donner son parrain Lenormand de Tournehiem, elle possédait une teinture de presque tous les arts.

A l'heure convenue, Gourbillon, son valet de chambre, introduisait auprès d'elle le comte Hector de Chantemesse. Au bruissement des pas sur le tapis, elle tourna légèrement la tête. Ce premier examen fut favorable à l'arrivant.

— Avancez un siége, dit-elle au valet de chambre.

Le comte resta debout, comprenant que cette politesse était pure affaire de forme.

— Il faut donc des circonstances exceptionnelles pour qu'on vous voie à la cour, monsieur de Chantemesse? lui dit-elle sans interrompre son travail.

Le comte fut surpris de cette aménité.

La marquise continua.

— En vérité, les amis du roi se tiennent trop à l'écart. Votre grand-père, qui fut chef d'escadre sous Louis XIV, comprenait mieux ses devoirs envers son souverain et son pays.

— Quoi! madame, vous daignez vous souvenir...

— Des services rendus? assurément, monsieur; est-ce que cela vous étonne?

— Excusez-moi, madame, dit le comte de plus en plus surpris; je ne m'attendais pas à tant de bienveillance.

— C'est que, sans doute, vous partagez sur moi l'opinion de beaucoup de monde.

— Madame, j'ai l'habitude de n'emprunter mes sentiments à personne.

— Je sais que la province a des préjugés sur moi. On m'y croit dévorée d'ambition, insatiable d'élévation. Voyez pourtant à quoi je m'occupe.

Elle montrait ses outils et sa planche de cuivre.

— Approchez, monsieur de Chantemesse, lui dit-elle par un signe d'une charmante simplicité.

Le comte était venu avec des préventions sans nombre; il les sentait fondre une à une.

Il regardait attentivement cette femme qui, plus qu'aucune autre, avait élevé la séduction à la hauteur d'une science.

S'il ne subissait pas exclusivement son charme, il s'y laissait aller déjà.

— Savez-vous quel est ce sujet? lui demanda-t-elle.

— Une allégorie, je suppose, dit-il en se penchant sur la table.

Comme dans toutes les eaux-fortes de Mme de Pompadour, on retrouvait dans celle-ci une figure nue, un autel et des papillons.

— Allons, dit-elle en souriant de l'air embarrassé du comte, je vois qu'il faut venir à votre aide : c'est *l'Amour sacrifiant à l'Amitié*. Oh ! le dessin n'est pas de moi.

— Alors, il est de M. Boucher, dit le comte ; c'est tout à fait sa manière.

— Vous êtes donc un connaisseur ! s'écria la marquise; j'en suis enchantée.

— Un modeste amateur, rien de plus, répliqua-t-il; la province nous fait tant de loisirs!

— Vos conseils seront une bonne fortune pour moi ; je veux que vous m'en donniez souvent.

— Ne vous raillez pas de moi, madame.

— Et pour commencer, dites-moi sincèrement ce que vous pensez de ces deux bras soutenant un panier de roses. Il y a là un effort qui ne me plaît pas du tout et qui ne me semble pas heureux.

— Madame...

— Répondez donc, monsieur, s'écria-t-elle avec une jolie impatience.

— Puisque vous l'exigez...

Il fut forcé de se pencher davantage vers la marquise.

Dans cette position, il respirait l'odeur de ses cheveux

poudrés, de ses dentelles; il était à deux lignes de son cou éblouissant de blancheur.

Un frisson parcourut tout son corps.

— Eh bien! monsieur de Chantemesse, vous ne répondez pas?

— Je cherche à glisser une critique, et je ne trouve place que pour l'admiration.

— Ce que c'est que l'atmosphère de la cour! dit la marquise; vous voilà déjà courtisan... N'importe, je rectifierai cette attitude... Mais, à propos, — ajouta-t-elle tout à coup en cessant son travail, — il paraît que je vous dois des explications.

Le comte se récria sur le mot.

— Mais si! mais si! reprit-elle; un messager imprudent a dénaturé complétement mes intentions... du moins à ce que m'écrit Berrier.

— Ah! monsieur le lieutenant de police vous a écrit?

— Deux mots seulement. Je ne suis pas encore bien au courant; il m'a raconté cela en gros. Comment un tel malentendu a-t-il pu avoir lieu? J'avais reçu une lettre de ma chère baronne de Labourdois au sujet de sa nièce. Il faut vous dire que j'aime beaucoup la baronne, mais beaucoup; Sidonie est une amie d'autrefois, qui m'a connue toute petite dans mon bon temps. Donnez-moi donc de ses nouvelles.

— Madame de Labourdois est, ainsi que nous tous, plongée dans l'affliction depuis l'enlèvement de sa nièce.

— Sa nièce, Mlle de Crespy, je crois.

— Mlle de Crespy, oui, madame.

Le visage de la marquise était devenu sérieux.

— Si vous saviez, monsieur de Chantemesse, comme je suis mal servie et surtout mal comprise par ceux qui devraient m'être le plus attachés!

— Nous en avons eu une preuve désolante, madame.

— J'avais confié à je ne sais plus qui, à Laugeac, je crois, qui partait pour le Nord, le soin de voir la baronne et de savoir ce qu'elle désirait que je fisse pour sa nièce. Rien de plus simple, n'est-il pas vrai? Au dernier moment, Laugeac a passé la commission à Lebel. Tout l'imbroglio est venu de là. Je n'y suis pour rien, croyez-moi; au fond, je ne peux vouloir que du bien à cette chère petite. Elle est donc bien jolie, mademoiselle de Crespy?

Le comte ne répondit pas.

Mme de Pompadour comprit et se mordit les lèvres.

— Je ne sais où j'ai la tête, vraiment! dit-elle; où en étais-je? Ce Lebel a compris tout de travers; c'est le plus extravagant et le plus corrompu des valets de chambre du roi. Vous ne pouvez savoir tout cela, monsieur de Chantemesse, vous qui vivez si loin de Versailles; vous ne pouvez comprendre ces mœurs.

— Hélas! madame, je commence à m'en faire une idée.

— Figurez-vous que Lebel a la rage de découvrir partout des astres de beauté, des merveilles. Son prédécesseur, Binet, était comme lui; c'est une manie attachée à l'emploi. Ce fut Binet qui, jadis, parla de moi imprudemment à Sa Majesté, et qui lui donna l'envie de me voir. Tout cela est fatal. Croiriez-vous que Mme Lebon m'a prédit, à neuf ans, que je serais reine de France... ou à peu près. J'étais furieuse; quoique petite, je voulais qu'on la chassât. Aujourd'hui, je lui fais une pension de six cents livres.

Le regard du comte, pendant ce flot de paroles, restait fixé sur la marquise.

Etait-elle sincère, ou se jouait-elle de lui?

La fixité de ce regard la troubla peut-être; car, rom-

pant le cours de la conversation, elle lui adressa brusquement cette question :

— Ainsi donc, vous devez épouser Mlle de Crespy?

Une idée incompréhensible, et dont il ne se rendit pas compte lui-même, poussa le comte à répondre :

— Oui, madame.

— Quel âge a-t-elle? demanda la marquise de Pompadour.

— Dix-huit ans.

— Vous avez refusé tout à l'heure de me dire si elle est jolie.

— Il y a trois jours, elle me semblait la plus belle du monde, répondit le comte de Chantemesse.

— Mes poëtes ne m'auraient pas dit mieux. Je devrais vous arrêter sur cette pente, mais je me trouve aujourd'hui en disposition d'indulgence. Et puis, votre ton ne me déplaît pas ; vous avez l'air brave et ouvert, vous regardez les gens bien en face.

— Est-ce un reproche, madame?

— Non, monsieur de Chantemesse ; je suis de votre école : je ne déguise jamais ma pensée. Mais expliquez-moi pourquoi je me sens si à l'aise avec vous ; on dirait que je vous connais depuis longtemps ; je cause avec vous comme avec un ancien ami.

— Madame, vous me rendez confus.

— L'amitié est le rêve que j'ai le plus constamment poursuivi, et que j'ai le plus rarement atteint, continua la marquise ; autour de moi je cherche des mains ouvertes, et je ne vois que des mains tendues. Monsieur de Chantemesse vous devriez venir vous fixer à la cour.

— Moi, madame?

— Sa Majesté vous trouverait un emploi digne de vous, je vous le garantis.

— J'ai peu d'ambition, dit le comte.

— On ne vous en demande pas, dit la marquise; néanmoins vous devez vous ennuyer souvent à Arras. Ici, la vie offre des distractions intelligentes. Aimez-vous la comédie? Nous avons un théâtre des petits appartements, où nous jouons l'opéra, et même des ballets. La semaine dernière, nous avons représenté *Titon et l'Aurore:* je faisais l'Aurore; le vicomte de Rohan jouait le rôle de Titon, et le marquis de la Salle celui du Soleil. Cela été à merveille, je vous assure.

Le comte répondit :

— Au risque de produire sur vous l'effet du paysan du Danube, je vous avoue, madame, que la comédie a peu d'attraits pour moi.

— Je vous y convertirai, s'écria-t-elle; j'y ai bien converti le roi!

A cette parole sans réplique, le comte sourit et s'inclina.

La marquise de Pompadour continua :

— Je vois ce que c'est : vous préférez la chasse. C'est juste, c'est le principal amusement de la province. Eh bien! mais nous avons des chasses magnifiques dans des forêts incomparables; vous les suivrez, monsieur de Chantemesse... Vous ne répondez pas?

— Madame, je cherche une réponse qui soit à la fois d'accord avec votre extrême bienveillance et avec l'extrême tristesse sous l'empire de laquelle je me suis présenté devant vous.

La marquise, dépitée, secoua la tête et dit :

— Où mon esprit va-t-il s'égarer, en effet? J'oublie que vous êtes retenu à Arras par des liens puissants, et que vous aimez Mlle de Crespy... car vous l'aimez?

Même silence de la part du comte.

— Par dessus tout? continua-t-elle.

— Vous me mettez à la torture, madame, lui dit-il;

il y a cruauté à vouloir me faire convenir devant vous de certains sentiments ou à m'obliger à les désavouer.

— Savez-vous que vous feriez un excellent homme d'Etat, monsieur de Chantemesse?

— A votre école que n'apprendrait-on pas?

Mme de Pompadour sembla lutter avec elle-même pendant quelques minutes; puis elle s'écria tout-à-coup avec une certaine vivacité :

— Il est impossible que vous aimiez Mlle de Crespy au point de lui sacrifier un avenir des plus brillants.

Le comte répondit après une courte hésitation :

— Je sacrifierais tout pour rendre Mlle de Crespy à sa famille.

— A sa famille... seulement?

La situation se tendait.

Le comte de Chantemesse ne savait plus en réalité sur quel terrain il marchait. Il avait des éblouissements. La femme qui était devant lui, émue et enlaçante, était-elle bien l'altière Mme de Pompadour?

Il croyait deviner, mais il n'osait.

Cette fois encore, elle prit pitié de son trouble :

— Tenez, monsieur de Chantemesse, vous allez me juger bien étrangement par ce que je m'en vais vous dire.

— Je ne suis pas un juge, madame, loin de là.

— J'obéis à je ne sais quelle force superstitieuse, et je veux travailler à votre bonheur malgré vous.

— Madame...

— Vous voyez bien que la province et Paris ont raison : oui, je suis impérieuse; oui, je suis tyrannique! Partout en toute occasion, ma volonté cherche à s'imposer. Et je vais vous le prouver, monsieur de Chantemesse.

— A moi, madame?

— A vous, lui dit-elle ; écoutez-moi bien.

Il ne respirait plus.

— Mlle de Crespy sera rendue à sa famille.

— Ah !

— Demain... ou après-demain.

— Je savais bien que votre cœur était généreux ! s'écria le comte.

— Attendez, dit la marquise ; il y a une condition.

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance ! répliqua-t-il.

— Une condition singulière, inexplicable, peut-être, et dans laquelle va se révéler mon despotisme tout entier ! Appelez cela caprice, fantaisie, maladie nerveuse, tout ce que vous voudrez enfin. Mlle de Crespy sera rendue à sa famille, à la condition...

— A la condition?

— Que vous renoncerez à sa main.

Peindre la stupeur du comte de Chantemesse à ces paroles, c'est impossible et c'est inutile.

On la comprend, on la voit.

Il s'attendait à bien des choses, excepté à celle-ci.

Que devait-il répondre?

Par une inspiration bizarre, sans se douter où cela pouvait le conduire, il s'était substitué à son frère.

Devait-il avouer sur-le-champ cette supercherie? N'y avait-il pas à craindre le courroux de la marquise?

Mais qu'est-ce qu'il risquait à soutenir ce rôle? Il n'engageait que lui, d'ailleurs.

Avant tout, et à quelque prix que ce fût, ne s'agissait-il pas de sauver Mlle de Crespy? Elle sauvée, il serait toujours temps d'en arriver aux explications.

Telles étaient les pensées qui s'agitaient rapides, en foule, dans la tête du comte Hector de Chantemesse.

Quant à ce qui se passait dans celle de la marquise de

Pompadour, je renonce à le comprendre, — et surtout à essayer de le faire comprendre.

Que chacune de mes lectrices essaye de se rappeler un jour exceptionnel dans sa vie, — un seul ; — voilà l'unique commentaire auquel j'aspire.

— J'attends votre réponse, dit la marquise, rompant le silence la première.

Il avait pris son parti.

— Madame, prononça-t-il d'une voix ferme, le comte de Chantemesse ne sera jamais l'époux de Mlle de Crespy.

Ce fut à grand'peine que Mme de Pompadour contint une exclamation de triomphe.

Son œil retrouva une de ces belles flammes qui illuminent ses meilleurs portraits.

En ce moment on entendit une voix dans l'escalier secret.

— Pompon! disait cette voix.

Le comte de Chantemesse leva la tête, étonné.

— Partez, lui dit la marquise; je vous ferai écrire demain... ou plutôt, non; écrire ne vaut rien... Je vous enverrai un de mes gens, vous n'aurez qu'à le suivre. Nous ne nous verrons pas ici, mais à l'Ermitage.

— Et Mlle de Crespy? demanda-t-il.

— Je vous donnerai demain de ses nouvelles. Partez!

— Adieu, madame, et merci!

Elle lui tendit rapidement sa main à baiser.

Puis elle sonna Gourbillon, pour qu'il reconduisit le comte de Chantemesse.

Dans l'escalier, la même voix appelait toujours :

— Pompon!... Vous ne me répondez pas?

Au même instant, un homme parut sur la dernière marche.

C'était le roi de France.

XXIII

APRÈS MOI, LE DÉLUGE!

— Vous étiez avec quelqu'un, Pompon?

— Oui, sire, avec un gentilhomme de province.

— Un solliciteur encore!

— A peu près.

— Quel ennui ce doit être pour vous de recevoir tous ces gens-là, et combien je vous sais gré, ma chère marquise, de vouloir bien prendre sur vous une partie du lourd fardeau de la royauté!

Le roi se jeta avec effort dans une bergère.

— Vous paraissez fatigué, sire? lui demanda la marquise.

— Qui ne le serait pas au métier que je fais? murmura-t-il.

La marquise sourit imperceptiblement.

— Qui peut donner du souci au roi Bien-aimé? dit-elle; ses ministres, sans doute? son parlement?

— Tout le monde, Pompon, tout le monde.

— Vous m'inquiétez, sire.

Le roi tourna un œil languissant du côté de la marquise de Pompadour.

— Je crois, dit-il, que j'ai la maladie de nos voisins les Anglais.

— Oh! sire, vous ne voudriez pas leur faire ce plaisir. Jamais, au contraire, je ne vous ai vu un teint plus reposé et plus clair. Votre Majesté a sa belle figure de Fontenoy.

— Marquise, nous vous exilerons un jour ou l'autre, pour crime de flatterie...

Louis XV avait des plaisanteries à faire trembler.

Il reprit d'un ton presque sérieux :

— Je parie que vous ne croyez pas à ma maladie, Pompon.

— Pas plus que vos médecins, sire.

Le roi haussa les épaules :

— Mes médecins n'y connaissent rien; ils sont bien heureux que je n'aie pas un autre Molière à ma cour!

— Mais de quoi Votre Majesté souffre-t-elle?

— Hélas! Pompon, j'ai quarante-cinq ans! dit-il d'un air funèbre.

— Qui dit cela? fit vivement la marquise; vos historiographes?

— Oh! non... je l'ai lu, ce matin, dans un almanach.

— Est-ce que par hasard Votre Majesté croit à tout ce qu'on met dans les almanachs? dit-elle.

— Dame! puisque c'est imprimé, Pompon.

— La belle raison!

— Avec mon approbation royale, ajouta-t-il.

— Voilà qui est bien fait! dit Mme de Pompadour en riant pour tout de bon.

— C'est égal, cette découverte a gâté ma journée, poursuivit le roi.

— Votre Majesté veut dire : cette imposture. Elle n'a qu'à se regarder dans ce miroir pour en être convaincue.

— Ah! je suis un roi bien malheureux!

Il se leva péniblement et alla aux fenêtres.

— Il faut vous distraire, sire, dit la marquise en le suivant des yeux.

— C'est à quoi j'ai songé tout à l'heure précisément.

— De votre propre mouvement, sire?

— Un peu du mien et un peu de celui de Lebel.

— Ah! fit la marquise devenant attentive.

— Ce garçon, qui est quelquefois de bon conseil, m'a presque décidé à un petit voyage.

— Un voyage? répéta la marquise d'un air étonné.

— Oui, du côté de Senlis.

— A Frivolité? s'écria-t-elle.

— Tout juste.

— Et pourquoi à Frivolité plutôt qu'ailleurs? demanda-t-elle déjà inquiète.

Le roi, qui avait la malice et l'apathie des félins, se retourna pour rire de l'inquiétude de la marquise.

— Pourquoi, Pompon?

— Oui, sire, pourquoi? Votre Majesté me semble écouter bien complaisamment M. Lebel, le donneur d'avis.

— Là, là, marquise! n'en prenez pas d'ombrage; le pauvre diable n'est occupé que de mes plaisirs, lui.

— Lui! répéta-t-elle avec un soupir où tenait toute sa vie de favorite.

Le roi feignit de n'avoir rien entendu, et continua en ces termes :

— Il paraît qu'il vient d'arriver à Frivolité cette belle demoiselle de province qu'on m'a si fort prônée... vous, toute la première, marquise.

— Moi, sire, je ne m'en souviens pas.

— Lebel prétend qu'elle est encore au-dessus de l'éloge que vous m'en avez fait.

— Toujours Lebel!... Et à quelle époque Votre Majesté se propose-t-elle d'entreprendre ce voyage?

— Mais, à l'époque de demain, répondit Sa Majesté.

Ce plan dérangeait complétement les nouveaux projets de Mme de Pompadour.

— Vous n'y songez pas, sire! s'écria-t-elle; Frivolité est la plus éloignée de vos maisons de plaisance ; ce voyage augmentera votre fatigue.

— Peut-être.

— Attendez au moins quelques jours.

— Pourquoi donc? demanda le roi.

— Demain, vous avez votre conseil, dit la marquise.

— Je le remettrai.

— Après-demain, grande chasse dans la forêt de Sénart.

— Ah! diable, je n'y pensais plus, dit le roi.

— Et une chasse ne se remet pas comme un conseil.

— Non, parbleu! Ce petit voyage me souriait cependant, reprit-il.

— Ce n'est que partie remise.

— Que ferai-je en attendant?

Et ses doigts battaient une marche sur les vitres de la croisée.

— Votre Majesté veut-elle que je lui lise quelques pages du Journal à la main que Berrier m'envoie tous les matins?

— Volontiers, marquise; y a-t-il du galant?

— Nous allons voir, sire.

— J'aime assez connaître les fredaines de mes sujets.

La marquise de Pompadour tira un petit cahier d'un meuble en bois de rose, et commença :

— « Mme de Saint-Julien, femme du receveur général du clergé, conserve toujours pour M. le comte de Maillebois une vive amitié ; mais comme toutes les anciennes liaisons entraînent ordinairement avec elle quelque lassitude... »

— Je ne croyais pas que les agents de Berrier se permissent des réflexions morales, dit le roi.

— Je passe, dit la marquise.

— C'est cela.

— « Hier, M. le duc de la Trémouille a donné à souper dans sa petite maison, rue des Martyrs, près de Montmartre, à MM. de Froulay, d'Etampes, de Vierville et de Valençay, avec les demoiselles Lozange et Martin, Ledoux et Buard, toutes quatres figurantes dans les ballets de l'Opéra... »

— Je ne vois aucun mal à cela, dit le roi.

— Le duc fait beaucoup de dettes, objecta la marquise.

— C'est de son âge. Après?

— « M. le comte de Rochefort continue d'agir magnifiquement avec la demoiselle Dubois ; il lui a fait présent de plusieurs plats d'argent, de nombre de robes très-riches, et il lui fait faire un *héron,* c'est-à-dire une aigrette et un collier de diamants. »

— Oh ! oh ! je ne le savais pas si riche.

— « La demoiselle Marguerite Avrilleux, âgée de seize ans et demi, dont la mère est portière au Riche-Laboureur, rue de Condé, s'est absentée de chez elle depuis huit jours pour se rendre chez M. le comte de Joyeuse, demeurant à la barrière des Carmes, rue de Vaugirard. Comme il craint que sa mère ne la recherche pour la faire enfermer, il l'a mise chez la dame Lefeb-

vre, couturière de l'Opéra-Comique, demeurant rue St-Thomas-du-Louvre. Il lui a donné aussi un maître de danse, lequel, pour la mettre encore plus à l'abri, lui a fait contracter un engagement à l'Opéra-Comique. »

— A la bonne heure, voilà des précautions.

— Oui, cela est décent, ajouta Mme de Pompadour.

— Continuez, chère marquise.

— « Le sieur Lecomte, ci-devant notaire, rue de Seine, après avoir trompé le public par une banqueroute préparée mène aujourd'hui une vie douce et aisée rue Neuve-des-Petits-Champs; il reçoit chez lui nombreuse compagnie, à laquelle il donne à manger très-proprement. Devant et après le repas, on joue le brelan, quelquefois au *quinquenove*... »

— Passons, dit le roi.

— Encore des soupers : « Le duc de Grammont et le marquis de Ximénès avec la petite Dangeville; le chevalier de Coigny et M. Rouillé d'Orfeuil...

— Passons, passons.

— Ah! voici quelque chose qui concerne Votre Majesté.

— J'écoute, dit le roi.

— « Le sieur Vougny, marchand de fourrages et propriétaire de la salle de la comédie à Versailles, a, dimanche dernier, fait essayer à une des dames du Parc-aux-Cerfs, pour qui le roi a des bontés, un habit à la turque, appartenant à la Desglands, actrice de la Comédie-Italienne. On assure que l'intention de cette dame est de surprendre Sa Majesté dans un habillement pareil qu'elle veut se faire faire. J'ignore le nom de cette dame; tout ce que je sais, c'est qu'elle est la plus ancienne, et qu'on l'a vue samedi dans les combles du château. »

La marquise de Pompadour regarda le roi.

Le roi s'écria d'un air contrarié :

— Où votre journal va-t-il chercher de pareilles sornettes? Je ne comprends rien à ce qu'il dit.

— Votre Majesté est-elle bien certaine de n'y pas mettre de la mauvaise volonté?

— Pures inventions! Les inspecteurs de Berrier veulent à tout prix gagner leur argent.

— Faut-il continuer, sire?

— Ce n'en est pas la peine, répondit-il.

— Il y a cependant une bien jolie chanson contre moi.

— Contre vous, marquise?

— Oh! d'un esprit et d'une méchanceté rares, murmura-t-elle en lisant à voix basse.

— Vraiment! Passez-moi donc cela, dit le roi.

La marquise de Pompadour pâlit sous son rouge, et, d'une main qui tremblait, elle lui donna le cahier.

Louis XV le déchira sans y jeter les yeux.

— Oh! sire, vous êtes un vrai roi! s'écria-t-elle avec émotion.

— Quelquefois.

XXIV

A L'ERMITAGE

Le comte de Chantemesse avait laissé ignorer au chevalier son audience à Versailles, comme il lui avait laissé ignorer son entrevue avec le lieutenant de police.

Aux questions réitérées du chevalier, le comte répondait évasivement et laconiquement :

— Espérez !

Ou bien :

— Je suis sur la piste ; laissez-moi faire, et soyez tranquille.

— Comment pourrais-je l'être? s'écriait le chevalier.

— Mes démarches aboutiront certainement.

— Vos démarches... auprès de qui?

— Permettez-moi de garder encore le silence, disait le comte.

Et comme il possédait ses auteurs, il complétait sa pensée par ces vers de *Mithridate :*

. . . . Et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

Cet excès de précautions produisit un résultat opposé à celui que le comte en attendait : il éveilla les inquiétudes du chevalier.

Le chevalier craignit que son frère ne s'exposât dans quelque entreprise trop hasardeuse. S'il y avait un danger, au moins en voulait-il sa part, lui qui était le plus intéressé à la victoire.

Aussi ses interrogations furent-elles plus pressantes au lendemain du voyage de son frère à Versailles.

De son côté, le comte ne s'était jamais tant tenu sur la réserve. Jamais non plus il n'avait montré plus de préoccupation, manifesté plus d'impatience.

Il tressaillait au moindre bruit de pas dans l'escalier ; il ouvrait la fenêtre à chaque instant et se penchait dans la rue.

La présence du chevalier, qui mettait une visible affectation à ne pas le quitter, semblait le gêner beaucoup.

Après le dîner, qu'il avait fait servir dans la chambre, il n'y tint plus et dit tout à coup :

— Pierre, qu'est-ce que vous comptez faire de votre soirée ?

— Et vous, Hector ?

— La mienne est engagée.

— Jusqu'à quelle heure ? demanda le chevalier.

— Je l'ignore, répondit le comte ; ainsi, vous voilà libre.

— Grand merci, mon frère. Au moins, sortons-nous ensemble ?

— Non, je reste.

— Ici ?

— Pour le moment oui, dit le comte; mais je ne vous retiens pas, Pierre.

— C'est-à-dire que vous me mettez à la porte.

— Il y a un peu de cela, répliqua le comte en souriant.

Le chevalier prit son épée et son chapeau; mais il demeura immobile, les yeux attachés sur son frère.

— C'est singulier! murmura-t-il.

— Quoi donc?

— On dirait que nous avons changé de rôles.

Le comte de Chantemesse rougit.

— C'est moi qui m'inquiète et qui crains pour vous à présent, continua le chevalier.

— Quelle folie!

— C'est vous, à votre tour, qui vous engagez dans les aventures. Si bien que me voilà obligé aujourd'hui de vous dire ce que vous m'avez dit autrefois : Frère, prenez garde!

— N'ayez aucune crainte, mon cher Pierre, vous connaissez ma prudence?

— Celle d'autrefois, oui. Et sur ce, adieu, car je ne suis pas familiarisé avec mon nouveau rôle de moraliste.

— Au revoir, Pierre!

Les deux frères échangèrent une poignée de main.

Toutefois une pointe de ressentiment resta dans l'esprit du chevalier.

Comme il descendait l'escalier, il fut heurté par un individu qui s'arrêta et qui, après s'être excusé, lui dit :

— Ne seriez-vous point, par hasard, M. de Chantemesse?

— Oui, répondit le chevalier.

— Alors, vous êtes prêt à me suivre?

Le chevalier toisa son interlocuteur, lequel était de fort convenable apparence, tenant le milieu entre le valet de chambre et l'intendant.

En toute autre circonstance, il aurait exigé des explications; mais sous l'empire de la vive contrariété qu'il éprouvait, il répondit :

— Je suis prêt.

Et il suivit le messager.

Après tout, il ne s'engageait à rien. On ne lui demandait pas s'il était le comte ou le chevalier; on lui demandait s'il était M. de Chantemesse.

Une voiture attendait au coin de la rue.

Le messager invita M. de Chantemesse à y monter.

— Où allons-nous? dit cependant le chevalier.

— A Versailles, vous le savez bien.

— A Versailles, soit! répéta le chevalier en montant; je n'ai pas ma soirée engagée, moi... D'ailleurs il y a longtemps que je n'ai fait quelque folie, et puisque mon frère me lâche la bride sur le cou...

On se souvient qu'au début de cette histoire j'ai présenté le chevalier de Chantemesse comme un franc étourdi; ce qu'il était alors.

Son ancien caractère reprit le dessus. On ne dépouille jamais complétement le vieil homme, — encore moins le jeune homme.

Le messager avait pris place discrètement à côté du cocher, laissant le chevalier seul et tout entier à ses réflexions.

Ces réflexions se succédèrent assez nombreuses et assez variées pendant le trajet.

Le chevalier se doutait bien que c'était à son frère qu'on en voulait, mais il n'était pas fâché de lui faire pièce.

— Cela lui apprendra à se cacher de moi, disait-il.

Il redoutait aussi quelque piége pour le comte, quelque embuscade; et, dans cette expectative, il s'applaudissait d'avoir pris sa place.

La nuit était venue; avec elle, ses idées prirent un tour plus mélancolique.

— Reverrai-je Arras? reverrai-je Mlle de Crespy? se demandait-il. Pauvre fou que j'étais d'avoir cru au bonheur tranquille! Me voilà redevenu le chevalier comme devant; me voilà retombé dans mon passé, dans mes fièvres, dans le bruit...

Supérieurement attelée et vigoureusement conduite, la voiture arriva rapidement à Versailles.

Là, elle longea le parc du côté de l'Orangerie pendant deux cents pas environ.

Une maisonnette se présenta, cachée dans le feuillage et précédée d'une modeste grille. Fenêtres closes; aucune lumière; rien n'annonçait qu'elle fût habitée.

Le messager fit mettre pied à terre au chevalier, après avoir interrogé la route et s'être assuré qu'elle était déserte en ce moment.

Un ressort poussé fit rouler la grille sur ses gonds muets.

Le sable cria sous les pas des deux hommes.

Ils montèrent un perron. Une femme de chambre parut, à laquelle le messager adressa quelques paroles à voix basse.

Celle-ci, précédant à son tour le chevalier, le fit entrer dans un petit salon, en lui disant :

— Madame la marquise va venir.

Et elle le laissa seul.

— La marquise? murmura le chevalier en jetant les yeux autour de lui; est-ce que ce serait par hasard?...

Quoique brave, il sentait son cœur battre à coups précipités.

Il n'aurait pas voulu reculer, mais il regrettait de s'être avancé.

Tout à coup un bruit d'étoffes se fit entendre.

Le danger était proche.

Une riche portière se souleva, livrant passage à Mme de Pompadour, moins parée que la veille, mais plus attrayante, dans un déshabillé qui l'enveloppait comme d'une nuée blanche, sans diamants, — non plus en grande dame, mais en femme, et en femme sûre de sa beauté.

Un cri étouffé sortit de la gorge du chevalier.

Il l'avait reconnue, car depuis six ans qu'il habitait Paris, il avait eu maintes fois l'occasion de l'apercevoir dans les promenades publiques.

Quant à Mme de Pompadour, elle ne savait que penser en se trouvant face à face avec un inconnu.

Remise d'un premier et involontaire sentiment d'effroi, elle alla droit à lui :

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle d'un ton bref.

— Daignez m'excuser, madame... balbutia-t-il.

— Je ne vous demande pas d'excuses, je vous demande qui vous êtes.

— Je suis le chevalier de Chantemesse.

La marquise demeura stupéfaite.

— J'ai mal entendu, dit-elle; répétez donc, monsieur : vous êtes...

— Le chevalier de Chantemesse, madame.

— Allons! s'écria la marquise, je ne connais qu'un M. de Chantemesse, celui que j'ai reçu hier en audience.

— Le comte, mon frère.

— Celui enfin qui doit épouser Mlle de Crespy.

— Celui-là, c'est moi, madame.

— Vous?

La marquise lui saisit le bras, et le regardant en face :

— Il y a un de vous deux qui ment avec une rare impudence ! s'écria-t-elle ; votre frère m'en a dit autant hier.

Le chevalier tressaillit.

— J'ignore dans quelle intention mon frère a parlé ainsi ; la vérité est que c'est moi qui suis fiancé à Mlle de Crespy.

— Alors, on m'a trompée ; alors, on s'est joué de moi.

Il baissa la tête.

— Mais vous, reprit-elle, pourquoi êtes-vous ici? Qu'y venez-vous faire? Que me voulez-vous?

— Cela est facile à expliquer, dit le chevalier.

— Expliquez-vous donc.

— On est venu me chercher à Paris ; on m'a demandé si j'étais M. de Chantemesse, rien de plus ; j'ai répondu affirmativement, et l'on m'a mené ici.

— Oh ! fit la marquise en se laissant tomber sur une ottomane.

Au bout d'un instant, les dents serrées, l'œil fixe, elle dit à demi-voix :

— Votre frère me paiera cher cette indigne supercherie.

— Grâce pour lui ! s'écria le chevalier.

— N'y comptez pas.

— Il n'a pu songer à vous offenser, c'est impossible, madame ! Ce qu'il a fait, je ne le comprends pas, mais il l'a fait sans doute pour moi.

La marquise mordait son mouchoir.

Il continua :

— Je vous supplie pour mon frère, madame. Si vous saviez comme il est bon ! On perd la tête quelquefois ; il

aura cru vous intéresser davantage à Mlle de Crespy en se présentant à vous comme son futur mari. Ce doit être cela.

Mme de Pompadour eut un rire à faire peur.

— M'intéresser à Mlle de Crespy ! dit-elle ; et pourquoi, monsieur, voulez-vous que je m'intéresse à cette demoiselle? J'ai bien autre chose à faire, vraiment !

— Madame !

— Eh oui ! monsieur, bien autre chose. Où en serais-je, ma foi, si j'avais à écouter les réclamations de tous les gentillâtres? Est-ce que je vous connais, moi? Est-ce que je savais avant-hier qu'il y eût des Chantemesse au monde? Cela est insupportable, à la fin. Suis-je donc responsable de toutes les filles enlevées ou séduites? Une Crespy ! le beau malheur !

Elle s'était levée et parcourait la chambre à grands pas.

Le chevalier était resté à sa place, fou de colère.

Il ne retrouva la parole que pour lui cracher cette apostrophe au visage :

— Madame, qui portez tant de noms, Mlle Poisson, Mlle de Tourneheim, Mme d'Etioles, Mme de Pompadour, Mme Louis XV, ne touchez pas à celles qui n'ont qu'un seul nom, le nom de leur père et de leur mère vénérés ! Ne touchez pas à Mlle de Crespy ! Ceci est de l'honneur, et ceci ne vous regarde pas ! Faites votre métier de maîtresse royale, cousez la France à votre jupe, élevez et renversez des ministres, poussez des armées les unes contre les autres, rentez vos frères, opprimez le peuple, achetez des domaines, vendez des places ; mais ne touchez pas à nos vieilles familles, humbles et respectées, objet de notre amour éternel ! Ne touchez pas au cœur de la France ! Cela vous porterait malheur.

La marquise recula.

— Vous allez sortir, monsieur ! dit-elle épouvantée.

— Je ne suis qu'un gentillâtre, en effet, continua-t-il; mais je vous prédis que vous ne laisserez après vous qu'une mémoire exécrée et qu'il n'y aura pas assez de boue pour votre front et pour votre nom !

— Je vous chasse ! cria-t-elle.

Il se mit à rire à son tour.

— Sortez, répéta-t-elle, sortez, monsieur !

— Je ne suis pas de ceux qu'on chasse, madame. Vous avez outragé celle qui doit être ma femme ; il n'y aura jamais dans mon cœur trop de haine et trop de mépris pour vous.

— Oh ! je me vengerai ! gronda-t-elle sourdement.

— De qui ?

— De vous tous.

— Je vous brave comme je vous maudis.

La marquise suffoquait.

Livide, elle articula :

— Savez-vous, monsieur le chevalier de Chantemesse, que je m'en vais vous faire jeter hors d'ici ignominieusement ?

— Je ne crois pas, madame.

— Vous allez voir !

— Je vais voir.

Elle agita une sonnette.

Il tira son épée.

— Devant moi ! s'écria-t-elle.

— Je ne suis pas ici chez Mme la marquise de Pompadour, dit le chevalier ; je suis chez une courtisane que je ne connais pas, qui m'a attiré nuitamment et mystérieusement... Et le premier de ses gens qui fera un pas vers moi, un seul pas, je le tue !

Deux laquais montèrent.

Il y avait un tel flamboiement dans l'œil du chevalier, que la marquise, domptée et tombant sur un fauteuil, ne put que dire à ces hommes :

— Reconduisez monsieur jusqu'à la grille.

XXV

LA BONTEMPS

Dès qu'elle fut revenue d'une violente attaque de nerfs, la marquise de Pompadour écrivit au lieutenant de police.

Elle appela.

— Vite, un homme à cheval! dit-elle, et cette lettre à son adresse, à Paris!

Puis elle jeta un mantelet sur ses épaules, et elle demanda sa chaise.

Dix minutes après, elle rentrait dans ses appartements du château.

Plusieurs de ses amis y étaient réunis en comité intime sous la vice-présidence de Mme du Hausset, sa première femme de chambre.

C'était Duclos, le gai vivant; c'était Crébillon fils, le galant conteur; c'était Marmontel, habile dans l'art d'écouter et de retenir; c'était Laujon, un chansonnier à son aurore; c'était le docteur Quesnay, chef de la secte des économistes.

Les écrivains de cour, proprement dits, étaient alors partagés en deux camps bien distincts.

La reine avait le président Hénaut, Lefranc de Pompignan et Moncrif, son lecteur.

La marquise de Pompadour avait ceux que nous venons de nommer.

Le roi n'avait personne.

Non, personne ! et il en prenait facilement son parti. Les hommes de lettres le gênaient, il était le premier à en convenir.

Pour en revenir au cercle littéraire de la marquise de Pompadour, il était ce soir-là presque au complet.

On causait en l'attendant, et l'on causait d'elle.

Le docteur Quesnay déplorait ses tendances superstitieuses.

— C'est une chose étrange, disait-il, que les meilleurs esprits, que les cerveaux les mieux organisés aient cédé à cette faiblesse de croire que le destin pouvait cacher ses secrets dans une tasse de café ou dans un jeu de cartes !

— Ou dans les entrailles des animaux, ajoutait Marmontel.

— Ou dans le creux d'un chêne, disait Laujon.

— Ou dans les évolutions d'une planète, disait Duclos.

— Cela ne me révolte pas, reprenait Marmontel ; il y a là un effort d'imagination, une propension poétique. Pythagore et Plutarque étaient des âmes superstitieuses.

— Si j'étais certaine de votre discrétion... dit Mme du Hausset.

— Eh bien ? interrogèrent-ils en chœur.

— Je pourrais vous raconter certaine visite que Mme la marquise et moi, nous avons faite l'autre jour à la Bontemps.

— La devineresse à la mode?

— Elle-même.

— Oh! ma chère du Hausset, racontez! dit le fils Crébillon.

— Notre chère du Hausset! répétèrent les autres d'un accent suppliant.

— Me promettez-vous que rien de ceci ne transpirera au dehors?

— Nous le jurons!

— Vous saurez donc que depuis longtemps Mme la marquise était possédée de l'envie de consulter la Bontemps, à propos de laquelle M. de Choiseul lui avait raconté des choses étonnantes.

Quesnay haussa légèrement les épaules.

— Oui, étonnantes! reprit Mme du Hausset; c'est la Bontemps qui a prédit à M. l'abbé de Bernis sa fortune.

— Le premier venu en aurait fait autant, murmura Quesnay.

Mme du Hausset continua :

— Ce désir était combattu chez Mme la marquise par une grande méfiance. Elle ne voulait pas être reconnue de la devineresse, qui lui aurait arrangé un horoscope de fantaisie. J'imaginai d'aller trouver notre chirurgien Rollon, en prétextant une partie arrangée pour le prochain bal de l'Opéra avec une de mes amies. Il s'agissait de nous rendre méconnaissables. « — C'est bien, me dit-il; je vous ferai deux nez de cire. » Quelques jours après, il m'apporta les deux nez, plus une verrue pour madame et une teinture pour les sourcils.

— Cela devait être fort laid, murmura Laujon.

— Mme la marquise en rit beaucoup, mais elle était enchantée. La métamorphose fut complète, sans rien de

trop choquant. M. le duc de Gontaut, que nous avions mis dans la confidence, s'était chargé de faire venir la Bontemps dans un petit appartement que son valet de chambre avait loué tout près d'ici, avenue de Saint-Cloud. Jour fut pris, nous sortîmes le soir par la petite porte, madame, M. le duc de Gontaut, son valet de chambre et moi. Nous étions empaquetées jusqu'aux dents; de vraies chauves-souris. Nous arrivâmes dans deux petites chambres où il y avait du feu. Le café chauffait...

— Le café magique, dit en riant le sceptique docteur.

— Précisément. Au bout de quelques minutes, la Bontemps sonna.

— Ah! voyons le portrait de la sybille, dit Marmontel.

— Une vraie sybille, en effet : des traits bourgeonnés annonçant l'abus des liqueurs, une voix forte, l'air commun. Elle nous salua à peine et commença par faire retirer les deux hommes qui s'en allèrent dans la pièce voisine. Elle jeta ensuite son regard sur Mme la marquise qui était assise dans une chaise longue, et dont une grande coiffe dérobait la moitié de la figure. « — Cette dame-là est donc malade? » me demanda-t-elle. — « Depuis huit jours environ, » lui répondis-je. — « Cela ne sera rien, » dit-elle. Puis, elle donna ses soins au café, qu'elle versa dans deux grandes tasses, après les avoir essuyées scrupuleusement, pour que rien d'impur ne se mêlât à son opération. — « Laissons-les reposer maintenant... Par qui commencerai-je? » dit-elle en nous envisageant toutes les deux. D'un signe, je lui indiquai madame. La Bontemps tira de sa poche un miroir et la fit regarder dedans.

— Jongleries! charlatanisme! grommela Quesnay.

— Tous ces préparatifs, m'intéressent, je l'avoue, dit Duclos.

— Ils m'intéressaient aussi, reprit Mme du Hausset. Le café était à point; la Bontemps se pencha sur une des tasses, et demeura pendant quelque temps en méditation. — « Cela est bien, dit-elle; dans ce coin : du bien-être... ces choses qui semblent monter, ce sont des applaudissements... Voyez-vous ces espèces de petits sacs : c'est de l'argent, beaucoup d'argent... oh! que d'argent... Mais ces lignes qui partent du centre, ce sont des parents, couci, couça... » Elle s'interrompit pour boire deux petits verres de vin de Malaga que j'avais fait placer auprès d'elle, parce qu'on m'avait averti qu'elle s'en aidait dans ses prophéties. Ensuite elle revint au café : — « Beau temps... regardez cette forme de navire... — C'est vrai, » dit Mme la marquise avec étonnement. — « Vous êtes dessus; le vent est favorable, et vous débarquez dans un pays dont vous devenez la reine... Le vaisseau sera quelquefois agité, mais il ne périra pas. »

— L'imposture est visible, dit Quesnay.

— Laissez donc raconter du Hausset! s'écria Duclos.

— Les sourcils de la devineresse se froncèrent tout à coup. — « Un ennemi... deux ennemis... venus de loin... On dirait les deux frères... Les voilà qui se dissipent... Je ne vois plus rien. » La Bontemps se tut, comme accablée de l'effort qu'elle venait de faire. Madame paraissait émue. « — Quand est-ce que je mourrai? demanda-t-elle; et de quelle maladie mourrai-je? — Je ne parle jamais de cela, répondit la Bontemps; le destin ne le veut pas; voyez, il brouille tout... » Et elle montrait de confuses agglomérations de marc. — « Passe pour l'époque, dit Madame en insistant, mais le genre de mort? » La sorcière hésita, puis examina encore le

café. — « Vous aurez le temps de vous reconnaître, » dit-elle. — « C'est tout ce que je demande, » fit madame.

— On ne peut raisonnablement, en effet, demander davantage, observa Duclos ; le temps de se reconnaître, c'est beaucoup.

— C'est trop, objecta le fils Crébillon ; n'est-il pas préférable de mourir subitement, de disparaître, en un mot?

— Le pépin de raisin d'Anacréon, dit Quesnay.

— La tortue d'Eschyle, dit Marmontel.

— Mais votre récit n'est pas fini, ma chère du Hausset, dit Laujon.

— Je passe sur mon horoscope qui fut d'ailleurs sans intérêt ; je priai même la Bontemps de l'abréger, car l'agitation de Madame ne m'échappait pas. La sorcière nous recommanda le secret ; je lui donnai seulement deux louis afin de ne rien faire de remarquable et qui pût nous trahir. Dès qu'elle fut partie : — « Rentrons ! » me dit vivement Mme la marquise. Et pendant le retour au château, elle ne cessait de répéter : — « C'est singulier... c'est extraordinaire ! » Le duc de Gontaut riait beaucoup.

— Comme je comprends cela ! s'écria Quesnay.

— Il disait : « Nuages du ciel ou nuages du café, on y lit tout ce qu'on veut. » Cela n'empêcha pas Mme la marquise d'être frappée pendant plusieurs jours de ces prédictions. Elle en parla à Sa Majesté, qui lui dit, sur le ton de la plaisanterie, qu'il aurait voulu la voir arrêtée par la police.

— Sa Majesté exagérait, comme cela lui arrive souvent, dit Quesnay ; mais il faut plaindre Mme la marquise de sa confiance sans réserve dans une pareille intrigante.

— Non, Quesnay, la Bontemps avait dit vrai ! fit Mme de Pompadour, qui venait de rentrer sans qu'on l'entendît.

Tout le monde se leva respectueusement.

Chacun s'aperçut de la profonde altération de ses traits, mais nul n'osa en faire la remarque à haute voix.

Seul, le docteur Quesnay s'avança vers elle et lui prit la main.

Il secoua la tête.

— Vous êtes en proie à une surexcitation extraordinaire, lui dit-il ; votre peau brûle, votre pouls bat avec une force sans égale... Vous avez besoin d'être seule, madame ; nous nous retirons.

— Adieu, messieurs ; adieu, mes amis, dit la marquise de Pompadour, en les congédiant avec un sourire forcé.

Après leur départ :

— Au nom du ciel, qu'avez-vous, madame ? dit vivement la femme de chambre.

— Ne m'interrogez pas, si vous ne voulez me voir mourir de confusion, comme tout à l'heure j'ai failli mourir de colère !

Elle ajouta à demi-voix :

— Oui, la Bontemps avait lu dans l'avenir... Les ennemis... les deux frères... l'affront... tout s'est réalisé !

— Remettez-vous, madame.

— Oh ! je suis calme à présent... Mais il faut que je voie le roi.

— A cette heure ?

— Sur-le-champ. N'ai-je pas toujours sur moi une clef de l'escalier secret ?

— Au moins permettez que je répare le désordre de votre toilette, dit Mme du Hausset ; votre poudre est tombée, votre rouge ne tient plus...

— C'est possible, mais faites vite !

Un quart d'heure après, Mme de Pompadour était dans la chambre du roi.

Après quelques propos insignifiants, elle lui dit :

— Votre Majesté avait raison avant-hier ; un petit voyage à Frivolité la distraira.

— Quoi ! marquise, vous avez changé d'avis ?

— Vous savez bien, sire, que votre plaisir est ma constante préoccupation.

— Ma foi ! s'écria le roi, je ne pensais plus à ce voyage ; je vous en avais fait le sacrifice.

— Pourquoi donc cela, sire ?

— Eh ! mais... voyez jusqu'où nous poussons la fatuité, nous autres souverains... parce que je croyais, je m'imaginais que vous étiez un peu jalouse.

— Moi, sire !

— Où serait le mal ? répliqua le roi presque offensé.

— Votre Majesté ne m'a pas comprise, dit Mme de Pompadour ; j'ai ma jalousie, en effet, mais d'une espèce particulière et plus haute. Et cette jalousie-là, c'est le cœur du roi qui en fait seul les frais.

— Alors, marquise, vous me conseillez ce voyage à Frivolité ?

— J'ai reçu une lettre de la Dumant, qui ne tarit pas sur la beauté de sa nouvelle pensionnaire.

— Mais ne m'avez-vous pas rappelé vous-même que c'était demain jour de chasse à Sénart ?

— Demain, oui ; mais après-demain Votre Majesté est sans engagement.

— Ou à peu près, car j'ai toujours mon ministre de Paris sur les talons.

— C'est pourquoi des distractions sont indispensables à Votre Majesté, dit-elle.

Le roi regardait depuis quelques instants Mme de Pompadour avec attention.

— Je vous trouve ce soir, marquise, une animation inaccoutumée et tout à fait charmante.

— Votre Majesté excelle dans l'art des compliments.

— Non, d'honneur! vous avez une vivacité, un éclat...

Il la prit par la main et la conduisit à un sopha, en l'obligeant à s'y asseoir à côté de lui.

— Marquise, que diriez-vous si je renonçais pour vous à cette partie, à ce caprice?

Mme de Pompadour ne s'attendait pas à cela.

— Je dirais que Votre Majesté est la personne la plus galante de son royaume, répondit-elle.

— Eh bien! dites-le, marquise; je vous y autorise.

— Quoi! sire...

— Je renonce à aller à Frivolité.

Elle demeura stupéfaite.

— Vous renoncez à Mlle de Crespy? dit-elle.

— Ah! elle s'appelle Mlle de Crespy... J'y renonce! fit-il gaîment.

— Vous n'y pensez pas, sire! s'écria-t-elle avec une agitation singulière.

— Mais si, répondit le roi qui n'avait pas quitté sa main; vous m'avez souvent mal jugé, chère amie, en me croyant incapable d'un sentiment plus ou moins délicat.

— Oh! sire!

— Qu'avez-vous donc? Comme votre main tremble! lui dit-il.

Mme de Pompadour était loin d'être à son aise, en effet.

Cette complication imprévue déconcertait entièrement son plan.

Elle ne savait comment se tirer de ce pas difficile.

— A quoi pensez-vous? lui demanda le roi avec sollicitude, en se trompant sur la nature de son malaise.

— Je pense, sire, qu'il m'est impossible d'accepter votre sacrifice.

— Ah!

— Permettez-moi de lutter de délicatesse avec Votre Majesté.

— Sur un pareil terrain, la lutte est au moins étrange de votre côté, dit le roi.

— En vérité, les choses sont trop avancées. Mlle de Crespy...

— Nous la renverrons à sa famille convenablement dotée, soyez tranquille.

Cela ne faisait pas le compte de la marquise de Pompadour.

Sa vengeance allait lui échapper.

— Je n'ai jamais vu Votre Majesté d'une humeur aussi magnanime, dit-elle en essayant de railler.

— Vous trouvez? Bah! quand l'innocence serait sauve une fois, cela serait d'un bon exemple après tout. Il me plaît de laisser s'envoler une colombe de mes griffes royales.

— Maladresse!

Le roi était devenu soucieux.

Il se leva de dessus le sopha avec une certaine impatience.

— Voilà qui est étrange! murmura-t-il.

— Quoi donc, sire? demanda la marquise.

— J'avais cru vous être agréable en renonçant à cette aventure.

— Vous l'avez été, sire; ce procédé m'est allé jusqu'au fond du cœur, soyez-en convaincu... Mais l'intention me suffit; je vous relève de l'effet.

— Vous tenez donc à ce voyage? dit le roi.

— J'y tiens pour vous, sire, répondit-elle; vous savez que ma vie est une vie d'abnégation et de désintéressement.

— Oui, je sais, répliqua-t-il vaguement.

Puis il soupira.

— Je voulais aussi céder à un bon mouvement, dit-il; écouter une bonne pensée. Une fois n'est pas coutume. Vous n'avez pas voulu, marquise.

— Moi, sire!

— Ah! cela vous arrive quelquefois de vous mettre en travers de mes fantaisies débonnaires! s'écria-t-il.

Mme de Pompadour tenta de protester.

— N'en parlons plus, dit le roi en retombant dans son apathie habituelle.

Et il ajouta :

— J'ordonnerai à Lebel de tout préparer pour mon voyage à Frivolité après-demain.

. . . .

A la même heure, à Paris, se passait la scène désolante que voici :

Poudreux, défait, revenant de Versailles, le chevalier de Chantemesse entrait précipitamment dans la chambre d'hôtel où son frère, rempli d'anxiété, se promenait à grands pas.

Il se jetait dans ses bras en sanglotant.

— Pardonnez-moi, mon frère! s'écriait-il; je vous ai perdu, et je me suis perdu avec vous!

— Que voulez-vous dire, Pierre? quel trouble est le vôtre? d'où venez-vous?

— Ne le devinez-vous pas? Je quitte la marquise de Pompadour.

— Ciel! s'écria le comte.

Et il murmura presque aussitôt avec un accent d'effroi :

— Oh! je comprends tout.

— Mais ce que vous ne savez pas, Hector, continua le chevalier, ce que vous ne pouviez savoir, c'est que je l'ai insultée de la plus sanglante façon.

— Vous, Pierre! Est-ce possible? Un gentilhomme insulter une femme!

— Cette femme insultait Mlle de Crespy.

Le comte de Chantemesse resta silencieux pendant quelques instants.

— Je n'ai pas le droit de vous faire des reproches, dit-il; en me laissant passer pour vous auprès de Mme de Pompadour, j'ai été le premier imprudent. J'aurais dû prévoir ce qui est arrivé. Ah! je suis cruellement puni du seul mensonge qui soit sorti de ma bouche.

Puis, regardant fixement le chevalier :

— Vous l'avez dit : nous sommes perdus!

— Que faire?

— Perdus sans rémission! continua le comte. Abusée par moi, outragée par vous, la marquise n'est pas femme à pardonner.

— Oh! non, murmura le chevalier; mais, encore une fois, quel parti prendre?... car il faut en prendre un... Nous devons tout attendre de sa colère.

— Pour la première fois de ma vie, je me trouve sans force et sans ressources contre le malheur.

— Mon pauvre Hector! dit le chevalier, sentant s'échapper ses larmes.

— Vous êtes plus à plaindre que moi, mon frère, car vous perdez plus que moi, reprit le comte.

— Tâchons de faire un courage à nous deux.

— Soit, dit le comte; voyons, cherchons... Pour le moment, il me semble que ce que nous avons de plus pressé à faire, c'est de quitter cet hôtel où nous ne sommes pas en sûreté.

— Fuir? dit le chevalier.

— Devant un tel danger, oui.

— Où aller? Partout le bras de la marquise saura nous atteindre.

— A quoi bon l'attendre? dit le comte; la liberté est la moitié de l'espérance.

— Partons donc. Voici le point du jour...

Ils firent leurs préparatifs à la hâte.

Ils n'étaient pas au bas de l'escalier que des coups violents ébranlaient la porte de l'hôtel.

Ils se regardèrent, et n'eurent pas le moindre doute sur ce que ce pouvait être.

C'était l'exempt Saint-Marc, avec une escouade d'archers assez nombreuse.

On retrouve un exempt Saint-Marc ou Saint-Mars dans toutes les captures importantes du XVIIIe siècle. Il y a des noms prédestinés.

Saint-Marc venait arrêter aujourd'hui les frères Chantemesse.

Il n'y avait pas eu de temps perdu, comme on le voit.

— Ferons-nous résistance? demanda le chevalier à son frère.

— Cela serait inutile, répondit celui-ci; il ne nous reste que nos existences, sachons les ménager...

La porte, rudement ébranlée une seconde fois, s'ouvrit soudainement.

L'exempt Saint-Marc se trouva en face des deux frères.

— Au nom du roi ! dit-il en étendant sur eux sa baguette.

Tous les deux s'inclinèrent sans proférer un seul mot.

Un fiacre attendait.

Saint-Marc fit signe à MM. de Chantemesse d'y monter.

Puis il y monta à son tour, accompagné d'un de ses acolytes. Excès de précaution ne nuit pas.

La petite troupe se dirigea sur Vincennes.

XXVI

LE COQ-HARDI

A cheval, toujours à cheval, Damiens, guidé par les indications de la femme de chambre Justine, avait fini par rejoindre la voiture de Briasson.

— Où? demandera-t-on.

— A l'auberge du Coq-Hardi, parbleu!

Il n'y aurait pas eu de Coq-Hardi sur la route, que jamais Damiens n'aurait rejoint Briasson. Mais la Providence, qui se plaît à placer un grain de sable — toujours le même! — sous le char des triomphateurs, avait distribué plusieurs hôtelleries sur le passage de Briasson, entre autres celle du Coq-Hardi, où nous l'avons vu stationner en faisant chère lie.

En apercevant un carrosse remisé dans l'écurie, Damiens s'informa naturellement de l'homme auquel il appartenait.

Au portrait qu'on lui en fit, il reconnut tout de suite Briasson.

Briasson soupait, comme toujours.

Damiens ne prit pas par quatre chemins pour arriver jusqu'à lui.

— Menez-moi à sa chambre, dit-il, je suis un de ses meilleurs camarades.

— C'est que ce monsieur, dit en hésitant le marmiton auquel il s'était adressé, a bien recommandé qu'on ne le dérangeât pas.

— Tu crois? répéta Damiens.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! tu ne le croiras plus, dit-il en lui mettant une pièce de monnaie dans la main; conduis-moi auprès de lui.

— Tout de suite! fit le marmiton.

Mais sur le seuil de la chambre, Damiens rencontra l'aubergiste, ce candide aubergiste dont il a été question quelques chapitres plus haut.

— Ce monsieur a défendu sa porte, lui dit l'aubergiste.

— Je le sais, répondit Damiens; ouvrez-moi tout de même.

— Du moment que vous le savez, dit l'aubergiste, la consigne ne doit pas vous regarder, en effet. Cependant laissez-moi lui dire votre nom auparavant.

— C'est trop juste; annoncez M. Lebel.

Il emboîtait le pas de l'aubergiste.

Ce nom eut à peine été jeté par la porte entrebâillée, que Briasson se leva avec empressement, la serviette au cou.

Il recula de trois pas en apercevant Damiens.

Celui-ci était déjà dans la chambre.

— Je suis discret, murmura l'aubergiste du Coq-Hardi en se retirant sur la pointe du pied.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, M. Briasson? dit Damiens.

— Mais... vous n'êtes pas Lebel... balbutia Briasson.

— Dieu m'en préserve! répliqua Damiens; je suis celui qui vous a régalé, à Arras, d'une si bonne volée de coups de bâton.

— Je vous remets à présent, grogna Briasson; vous êtes Damiens, Damiens le laquais, Damiens le voleur...

— Au dire de Briasson l'espion. Trêve de qualités. Çà, j'espère bien qu'à votre tour vous allez me régaler de la moitié de votre repas.

— Je ne crois pas, dit Briasson.

— J'en suis sûr, dit Damiens.

Il commença par s'asseoir à la table.

Une table fort engageante, où un poulet s'encadrait entre deux bouteilles de vin.

— Laquelle des deux débouchons-nous la première? demanda Damiens.

Briasson avait une sonnette à côté de lui. Surpris d'une telle audace, il l'agita fortement.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit Damiens.

— Vous l'entendez, répondit Briasson.

— Si c'est pour avoir un couteau à découper que vous sonnez, cela est inutile... Celui-ci fera votre affaire.

Et Damiens tira de dessous sa veste un couteau à manche de corne blanche et noire.

— Le reconnaissez-vous? demanda-t-il à Briasson.

Briasson devint pâle.

Damiens continua :

— C'est le couteau que vous essayâtes sur moi l'autre soir dans l'église Saint-Nicolas... Il a mal fait son office, comme vous voyez... Je l'ai fait repasser depuis.

Briasson, effrayé, s'était renversé sur sa chaise.

En ce moment, l'aubergiste du Coq-Hardi entra, attiré par la sonnette.

— Ces messieurs demandent quelque chose?

— Un second couvert, dit Damiens.

L'aubergiste sortit.

— Causons à présent, dit Damiens.

— Que me voulez-vous? demanda Briasson.

— Vous vous en doutez bien un peu.

— Parlez comme si je ne m'en doutais pas.

— Je veux que vous rendiez Mlle de Crespy à la liberté.

— Voilà ce que vous voulez, vous? dit ironiquement Briasson.

— Mon Dieu! oui.

— J'en suis fâché; mais la chose n'est pas en mon pouvoir, camarade.

— Vous pouvez y aider, du moins, dit Damiens.

Là-dessus il déplia tranquillement sa serviette.

Briasson le regardait faire, stupéfait et inquiet, sans bouger, lui.

— Vous êtes sans façon, mon cher.

— Je vous ai prévenu que j'avais à causer avec vous, et peut-être assez longtemps... Mais le poulet se refroidit et le vin se réchauffe.

— Au fait, grommela Briasson, je serais bien sot de me priver de souper à cause de vous. Je peux écouter en mangeant.

— C'est comme moi, dit Damiens, je peux manger en parlant.

— Faites donc vite, car j'ai hâte de continuer mon chemin.

— Si ce n'est que cela, nous le continuerons ensemble, dit Damiens.

— Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendriez, ricana Briasson.

— Comme je m'y suis pris pour partager votre souper.

Briasson faillit avaler une aile de travers.

Damiens reprit, du ton le plus calme :

— Rassurez-vous, d'ailleurs; vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir écouté, au contraire. Après la menace, le marché; après le couteau, la bourse. J'ai les mains pleines de propositions sonnantes.

— Vous?.

— Moi. Les deux familles de Crespy et de Chantemesse m'ont donné tout pouvoir pour traiter avec vous... ou avec Lebel.

— Oh! Lebel!

— J'ai pensé à vous le premier.

Briasson s'inclina dérisoirement.

— Voyons, mon cher monsieur Briasson, continua Damiens, jouons cartes sur table.

— Abattez le premier.

— Vous faites un métier que je ne qualifierai pas, d'abord parce que je ne saurais le qualifier, ensuite parce que j'ai résolu d'être poli avec vous.

— Bien bon! dit Briasson.

— Ce métier, vous le faites pour de l'argent sans aucun doute; or, c'est de l'argent que je viens vous offrir.

— Allez toujours, dit Briasson; vous m'intéressez comme un conteur arabe.

— Combien a pu vous rapporter l'enlèvement de Mlle de Crespy? Combien supposez-vous que puisse vous rapporter encore sa captivité? Un millier de pistoles environ... peut-être deux mille.

Briasson mangeait et écoutait; il ne perdait ni une bouchée ni une parole.

Damiens continua :

— Si sa liberté vous rapportait deux fois, trois fois autant?

— Pourquoi pas quatre fois? dit Briasson, moitié goguenard, moitié attentif.

— Mettons quatre fois, répondit Damiens; ce serait un assez joli denier pour une bonne action.

— Je ne travaille pas dans cette partie-là.

— Huit mille livres!

Briasson posa ses deux coudes sur la nappe, et regardant Damiens entre les deux yeux :

— En admettant, dit-il, que je prenne vos paroles au sérieux, qui est-ce qui me donnerait ces dix mille livres?...

— Huit.

— Ces dix mille livres, reprit Briasson, et quand me les donnerait-on?

— Du moment qu'il ne s'agit plus que de la manière de procéder, nous ne sommes pas loin de nous entendre, dit Damiens.

Il tira un portefeuille de sa poche.

— Voici deux bons, reprit-il, parfaitement en règle tous les deux, avec le chiffre en blanc, que nous allons remplir.

— Pourquoi deux? demanda Briasson.

— C'est bien simple : l'un pour vous être remis avant l'affaire, et l'autre après l'affaire.

Briasson ne mangeait plus.

— En d'autres termes, dit Damiens, je vous remettrai les premières quatre mille livres....

— Cinq.

— Au château de Frivolité aussitôt que vous m'y aurez installé.

— Ah! dit Briasson, vous savez que c'est au château de Frivolité...

— Je sais bien d'autres choses encore, dit Damiens.

— Alors vous devez savoir qu'il n'est pas facile d'y entrer?

— Cela n'est pas facile à moi, mais cela est facile à vous.

— J'en conviens, dit Briasson.

— Or, vous m'emmenez dans votre voiture, et j'entre naturellement à Frivolité.

— Mais une fois là?

— Que vous êtes donc novice! s'écria Damiens; tout vous embarrasse.

— Je comprends : sitôt arrivé, je vous cache, dit Briasson.

— Non pas; comment pourrais-je agir étant caché? Vous me faites passer pour un de vos parents. On doit toujours avoir besoin de quelqu'un dans une maison de ce genre. Je serai un gardien de plus dans le harem... sans condition cependant.

Briasson réfléchissait.

— Buvez! lui dit Damiens en attaquant la seconde bouteille.

— Volontiers... Et les autres cinq mille livres?

— Elles seront à vous le lendemain de l'évasion de Mlle de Crespy.

— Evasion douteuse! murmura Briasson.

— Difficile, tout au plus, répliqua Damiens.

— Je ne réponds pas du succès pour ma part.

— On ne vous demande pas l'impossible; ne répondez de rien, soit; mais n'empêchez rien.

— Je fermerai les yeux, dit Briasson; je ne m'engage pas à autre chose.

— Buvez encore! dit Damiens en lui remplissant son verre.

— Je bois, mais j'ai des scrupules, répondit Briasson.

— Noyez-les !

— Ils surnagent... un surtout, le plus gros de tous.

— Lequel ?

— Que dira Lebel ?

Et Briasson arracha un soupir du plus profond de sa poitrine.

— Je trahis mon meilleur ami, ajouta-t-il.

— Qui vous dit que votre meilleur ami ne vous trahirait pas dans une circonstance pareille ? objecta Damiens.

— Personne, en effet, répondit philosophiquement Briasson ; mais c'est égal, c'est bien mal, et j'entends le cri de ma conscience...

— Bouchez-vous les oreilles.

— Lebel qui m'avait élevé à la dignité de cadi !... Sa colère sera terrible et retombera tout entière sur moi.

— Vous n'êtes pas seul responsable vis-à-vis de lui, dit Damiens ; vous mettrez cette évasion sur le compte d'un autre.

— Quel autre ? demanda Briasson.

— Par exemple, vous accuserez la négligence de la sultane.

— Tiens ! vous savez aussi...

— Je sais tout, vous dis-je, répondit Damiens ; allons, vos derniers scrupules sont-ils noyés ?

Briasson se gratta le nez ; c'était son geste favori.

— Hum ! qui me répond de votre bonne foi ? Qui m'assure que vous tiendrez votre promesse ? Qui est-ce qui me dit que vous exécuterez fidèlement et exactement notre traité ?

— Qui ? mon intérêt, parbleu ! répondit Damiens ; ou pour mieux dire, l'intérêt des deux familles que je représente.

Briasson ne paraissait pas entièrement convaincu.

Il regarda quelque temps Damiens d'un air singulier, et reprit ainsi :

— Et vous, qui vous dit que je ne vous livrerai pas? Qui est-ce qui vous garantit ma sincérité?

— Qui? ce canif.

Cette réponse, faite du ton le plus simple du monde, donna froid à Briasson jusque dans la moëlle de ses os.

Il détourna une seconde fois ses regards de l'arme fatale.

Puis enfin, comme pour s'étourdir :

— A votre santé! dit-il brusquement.

Les deux bouteilles étaient vides.

Briasson sonna l'hôtelier.

— Faites atteler mon carrosse, lui dit-il; je pars à l'instant.

— Avec monsieur? demanda l'hôtelier en désignant Damiens.

— Avec monsieur.

— J'ai donc bien fait de lui ouvrir, malgré votre défense, ajouta malignement l'hôtelier; oh! c'est qu'il n'y a qu'une seule auberge pour l'intelligence et la discrétion... C'est le *Coq-Hardi!*

XXVII

LE COMTE DE GONESSE

Depuis le départ de Justine, Mlle de Crespy se refusait plus obstinément que jamais à sortir de sa chambre.

Elle s'y consumait dans un morne désespoir dont rien ne pouvait la distraire, — et dont elle ne voulait pas se distraire.

Elle passait ses journées accoudée à son balcon, d'où elle dominait une partie du parc de Frivolité.

Lorsqu'elle rentrait dans sa chambre, c'était pour rester des heures entières devant le portrait du roi. Ce portrait exerçait sur elle une fascination dont elle ne savait pas se rendre compte. Il l'attirait et la troublait. Vainement essayait-elle d'en détourner les yeux, ils revenaient un instant après se fixer sur la toile aimantée.

La nuit même, Marthe ne pouvait en détacher son imagination : elle voyait toujours briller dans l'ombre le regard royal, qui semblait s'approcher jusqu'au bord de sa couche...

Un matin, la sultane-validé, — qui avait renoncé

apprivoiser cette fière et triste enfant, — entra toute rayonnante dans sa chambre, au moment où elle venait de s'éveiller.

— Ma chère demoiselle, lui dit-elle, réjouissez-vous, je vous apporte une bonne nouvelle.

Marthe eut un sourire où l'incrédulité le disputait à la tristesse.

— Apprêtez-vous à recevoir ce soir une visite importante.

— Mme de Pompadour ! s'écria-t-elle avec un éclair de joie.

— Non, ce n'est pas Mme de Pompadour.

— Qui donc alors ?

— Un de ses amis qu'elle envoie vers vous, le comte de Gonesse.

— Le comte de Gonesse, répéta Marthe sur un ton d'interrogation.

— C'est un seigneur tout-puissant à la cour... aussi puissant que la marquise.

— Mais je ne le connais pas, je ne puis ni ne dois le recevoir.

— Vous devez toujours recevoir un envoyé de Mme de Pompadour.

La sultane ajouta, en mettant toutes sortes de câlineries dans sa voix :

— Faites-vous belle, ma chère enfant, je vous le conseille dans votre intérêt.

— Belle ! dit Marthe en soupirant, je ne tiens pas à être belle.

— Le comte de Gonesse est magnifique et galant ; tâchez de lui plaire, et vous obtiendrez aisément de lui tout ce que vous souhaitez.

— Je ne souhaite qu'une chose : ma liberté.

— Le comte de Gonesse peut vous l'accorder.

— Alors qu'il soit le bienvenu.

— A ce soir, mon enfant, prononça la sultane en se retirant, et faites-vous belle, croyez-moi.

Inutile de dire que Mlle de Crespy pensa toute la journée au comte de Gonesse.

Quel pouvait être ce personnage annoncé avec tant de fracas? De quelle mission était-il chargé par la marquise de Pompadour? Fallait-il espérer? Fallait-il craindre?

Malgré elle, Marthe ne pouvait s'empêcher de redouter un nouveau piége.

Un incident vint tout à coup l'arracher à cette préoccupation.

De son balcon où elle se trouvait alors, elle apercevait depuis quelques instants un jardinier allant çà et là, courbé, soignant des fleurs. Fait bien simple en apparence! Dans toute autre occasion Mlle de Crespy ne l'aurait pas remarqué. Mais il lui sembla que cet homme tournait plus fréquemment que de raison ses regards de son côté. Tout est indice ou signal pour une recluse. Elle observa à son tour cet homme qui, se voyant l'objet de son attention, se rapprocha insensiblement du balcon.

Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques pas, Mlle de Crespy reconnut Damiens.

Rien ne peut se comparer à l'immense sentiment de consolation dont elle se sentit enveloppée. Damiens là, près d'elle, c'était quelque chose de son pays et de sa famille qui lui revenait. Ce n'était peut-être pas encore le salut, mais c'était du moins la protection.

Cette apparition inattendue opéra sur-le-champ une heureuse diversion dans son esprit.

Damiens, cependant, s'était éloigné, sans affectation, comme il s'était approché. Peu à peu il disparut dans les

épais massifs du parc. Marthe comprit que la prudence l'exigeait ainsi.

Tout le jour, néanmoins, elle demeura à son balcon, dans l'espoir de le voir reparaître.

A partir de cet instant, elle envisagea l'avenir avec moins de terreur. Le comte de Gonesse ne lui sembla plus pouvoir être qu'un messager d'espérance.

On avait recommandé à Marthe de se faire belle : elle consulta son miroir et apporta quelques arrangements à sa coiffure. Elle passa même à son cou le collier et attacha à ses poignets les bracelets que la sultane avait fait placer auprès d'elle. Au bout de quelques instants, elle était redevenue la jeune fille d'autrefois ; — d'autrefois, c'est-à-dire d'il y a huit jours.

Ainsi parée, elle attendit.

Sur le soir, un grand mouvement se fit dans le château. Des bruits de cor et de meute qui, pendant toute la journée, n'avaient cessé de retentir au loin, comme dans les contes merveilleux, se rapprochèrent subitement, et se mêlèrent à d'autres bruits de voitures roulant, voix nombreuses et confuses, laquais courant.

Marthe ne respirait plus...

Bientôt des pas résonnèrent dans le corridor; et la sultane empressée parut, tenant un superbe flambeau et précédant un homme de belle taille, en habit de chasse.

— Mon enfant, dit-elle à Marthe, voici M. le comte de Gonesse.

Puis elle sortit sur un signe de celui-ci.

Le comte de Gonesse, demeuré sur le seuil de la chambre, souriait de cet air confiant et affable que donnent le pouvoir et la richesse. Il était réellement beau sous son riche costume de velours et d'or, beau de la beauté historique de sa race.

Il s'avança vers Marthe, qui était restée immobile, elle aussi, l'œil dilaté, le corps tremblant comme la feuille.

Elle avait immédiatement reconnu l'homme au portrait.

— Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle? lui dit-il.

Marthe, par un mouvement involontaire, se précipita à ses genoux, en s'écriant :

— Ah! sire... c'est vous... je suis sauvée!

Il la releva avec cette grâce aisée et lente qu'il imprimait à tous ses mouvements.

— Je ne suis, lui dit-il, et je ne veux être pour vous que le comte de Gonesse, le premier venu de mes sujets... prêt à devenir le vôtre, si vous le voulez bien.

Marthe ne le comprenait pas, elle était incapable de rien comprendre en ce moment. Elle était envahie par cette pensée unique : le roi! Et puis encore : le roi!

Louis XV lui prit doucement la main.

— Cessez de trembler ainsi, ajouta-t-il, ou je maudirai le funeste privilége attaché à mon rang.

Il continua, en la conduisant vers une ottomane.

— Venez vous asseoir là... à côté de moi... venez...

— Sire, je suis indigne d'une telle faveur, balbutia Marthe.

— Loin de vous cette pensée, répliqua-t-il; vous êtes faite au contraire pour aspirer à toutes les faveurs; venez, vous dis-je...

Il l'obligea à s'asseoir auprès de lui.

— On ne m'a pas trompé en me parlant de vous comme d'une beauté accomplie. Vous surpassez tous les éloges.

Marthe était rougissante et palpitante.

Ses sensations étaient de celles qui ne peuvent pas se

décrire. Elle n'osait lever les yeux sur le roi, dans la crainte de rencontrer les siens dont l'éclat étrange l'intimidait. Mais elle l'écoutait parler avec bonheur ; sa voix avait pour elle des douceurs musicales infinies.

Il lui disait :

— Combien je suis heureux d'avoir pu dérober quelques heures à ma cour pour me trouver seul avec vous !

Marthe, s'enhardissant, répondit avec une effusion naïve :

— On ne m'avait pas trompée, moi non plus, sire, en me vantant la bonté de Votre Majesté.

— Laissons-là ma bonté, dit-il, ne parlons que de l'amour que vous m'inspirez.

La jeune fille crut avoir mal entendu.

Louis XV continua, insouciant du trouble qu'il causait :

— Parlons du bonheur que vous pouvez faire descendre dans l'âme d'un pauvre roi accablé de soucis.

C'était sa manie de se lamenter perpétuellement.

— Pourquoi donc reculez-vous ? lui demanda-t-il, en la sentant fondre pour ainsi dire sur l'ottomane.

— Excusez-moi, sire, répondit-elle, j'ai été élevée loin de la cour, au couvent... Ce n'est pas ma faute, si je ne comprends pas le langage de Votre Majesté.

— Vous ne comprenez pas ? repéta-t-il, toujours souriant.

Il fallut, pour qu'elle comprît, que le bras du roi vînt s'enlacer autour de sa taille.

Alors Marthe voulut se lever.

— Restez encore, dit-il en la retenant. Ne sommes-nous donc pas bien comme cela, au sein de cette nature silencieuse ? On jurerait qu'il n'y a que nous deux au

monde. Comme l'air est doux, et qu'il fait bon aimer par un soir semblable !

L'embarras de Marthe était au comble.

Elle parvint à se dégager, et d'une voix que l'émotion altérait :

— Sire, dit-elle, vous ne pouvez être venu ici que dans une pensée noble et généreuse. Il ne saurait en germer d'autres dans la tête d'un roi. Sire, rendez-moi à ma famille !

— Cela serait dommage, en vérité, murmura-t-il.

— Oh ! fit-elle avec épouvante.

— Allez donc dire au pêcheur de rendre à la mer la perle qu'il en a tirée !

— Votre Majesté ne saurait souffrir qu'on me retienne ici contre mon gré.

— Si c'est le seul moyen de vous voir, ma petite sauvage !

— Sire, épargnez-moi de semblables paroles, dit-elle avec une expression à la fois confuse et offensée.

Plus occupé à la regarder qu'à l'écouter, Louis XV laissa échapper cette exclamation :

— Que vous êtes belle, Marthe !

— Vous savez mon nom, sire? dit-elle en faisant un mouvement.

— Le roi sait tout, ma charmante.

— Le roi sait alors que je suis une fille noble.

— Je vous ferai plus noble encore, Marthe, lui dit-il.

— Ah oui, de la noblesse des autres ! répliqua-t-elle dédaigneusement.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle?...

Louis XV avait froncé le sourcil.

M[lle] de Crespy passa vivement la main sur son front et s'empressa d'ajouter :

— Il faut pardonner à ma douleur, sire ; je ne sais ce que je dis, en effet. Je suis folle, tandis que je devrais avoir confiance dans Votre Majesté. J'ai tant pleuré depuis quelques jours ! Mais vous voilà, sire, et je dois me rassurer.

— A la bonne heure !

— Je ne sais d'où me venait mon effroi tout à l'heure? Comment ai-je pu douter un seul instant de votre justice? N'êtes-vous pas le père de tous vos sujets? Aussi, je suis calme à présent, voyez, je souris...

C'était le sourire mouillé du poëte latin.

— Tenez, continua-t-elle en désignant le portrait, voilà l'image que je n'ai cessé de prier pendant ma captivité.

— Laissez-moi vous rendre prière pour prière, Marthe.

— Quelle cruelle ironie, sire ! Est-ce le roi qui s'exprime de la sorte?

— Encore une fois, ne parlons plus du roi ! s'écria-t-il avec une certaine impatience ; je vous l'ai déjà dit, je ne suis et je ne veux être ici que le comte de Gonesse, c'est-à-dire un homme qui vous aime.

— Vous m'aimez?... répéta Marthe, dont le sang afflua au cœur.

— Foi de gentilhomme !

Elle secoua la tête et dit :

— Quel attrait puis-je avoir pour Votre Majesté ? Je ne suis qu'une pauvre fille de province, sans usage et sans esprit, une de ces fleurs de buisson qu'on ne remarque pas. Grâce pour mon obscurité !

— Vous vous ignorez vous-même, Marthe ; vous êtes la plus adorable jeune fille que j'aie vue.

— O mon Dieu !

— Marthe, écoutez-moi! reprit-il, toujours plus tendre.

— Sire, je vous implore! sire, je vous supplie à mains jointes!

— Les rôles sont donc intervertis, ma belle farouche! Il n'y a ici d'autre suppliant que le comte de Gonesse.

— Je ne connais que le roi! s'écria-t-elle.

— Eh bien! le roi vous aime!

— Oh!

— Le roi est prêt à tout sacrifice pour un mot, pour un regard de vous.

— Je suis fiancée, sire.

— Qu'importe?

Il s'était levé; il voulut l'entourer de ses deux bras.

Elle recula frémissante.

Habitué à ne rencontrer aucun obstacle, Louis XV était incapable de faire une différence entre une résistance sérieuse et une résistance simulée. Tout cela était pour lui badinage et leçon apprise. Il ne fit donc que rire du mouvement de Mlle de Crespy.

— Là, ma belle, dit-il, suis-je donc à vos yeux plus effrayant que mon portrait?

— Sur votre portait, vous êtes bon et grand, répondit-elle.

— L'amour vaut mieux que la grandeur.

— Pitié, sire!

— Marthe! vous serez à moi.

— Jamais!

— Que faut-il faire pour vous fléchir?

— Rien.

— Je suis le maître pourtant, s'écria-t-il comme lassé.

— Malheureuse! dit-elle.

En écoutant bien, on aurait entendu trembler tout son corps.

Louis XV s'avançait toujours vers elle, le sourire aux lèvres.

— Sire, dit-elle, ne me forcez pas d'appeler à mon secours.

— Personne ne viendra.

— Peut-être ! fit Marthe.

La fenêtre du balcon était demeurée ouverte à cause de la chaleur de la saison.

Elle y courut.

— Que voulez-vous faire ? dit le roi.

— Damiens ! cria-t-elle à travers la nuit.

— Qu'est-ce que c'est que ce Damiens ? demanda négligemment Louis XV.

— Damiens ! Damiens !

Rien ne répondit à la voix de Mlle de Crespy.

— Vous voyez bien que Damiens n'est pas là, dit le roi en raillant.

— Je suis perdue ! murmura la jeune fille en promenant autour d'elle des regards égarés.

— Vous avez assez fait pour votre défense, ma jolie Lucrèce.

— Lucrèce, répéta-t-elle sourdement... oui, une Lucrèce sans arme !

Puis, comme saisie d'une inspiration :

— Ah ! s'écria-t-elle.

Louis XV n'était plus qu'à deux pas d'elle.

— Il est temps de vous rendre, la belle assiégée, disait-il sans abandonner le ton enjoué.

— N'approchez pas, sire !

Le roi haussa les épaules.

— N'approchez pas, répéta-t-elle, ou Votre Majesté sera la cause d'un malheur.

— Allons donc !

Il fit un pas en avant.

Mlle de Crespy n'hésita pas ; et avant que le roi eût pu prévoir son projet, elle était au balcon.

— Sire, dit-elle, je vous pardonne !

Elle se jeta par dessus la balustrade.

Ce balcon était au deuxième étage.

On n'entendit pas un cri.

Le roi était demeuré immobile et frappé de stupeur.

C'était la première fois que pareille chose lui arrivait dans le cours de sa vie galante.

XXVIII

VINCENNES

Les portes du château de Vincennes s'étaient refermées sur les frères de Chantemesse.

Vincennes était une des principales succursales de la Bastille. Mais l'histoire de Vincennes est plus variée que l'histoire de la Bastille.

Ce fut d'abord un rendez-vous de chasse, ensuite un château, puis une prison. Louis IX y avait rendu la justice sous un chêne; Louis XI fit servir les branches de ce chêne à ses expéditives pendaisons. Le donjon s'était élevé, la chapelle aussi. Vinrent les Médicis qui y amenèrent leur architecture. — Vincennes fut alors un endroit à la mode, relevé par un vaste paysage; les peintures et dessins du temps en donnent une idée très-coquette, toute différente d'aujourd'hui. Henri III s'y rendait en parties de bombances avec ses courtisans-poupées; la belle Gabrielle y faisait ses couches quasi-royales. Mazarin y mourut; Louis XIV essaya d'y revivre.

On vit des fêtes à Vincennes, des réceptions de roi et d'ambassadeurs, — entre autres les fameux ambassadeurs de Siam.

Notez que, pendant ce temps-là, le donjon restait toujours le donjon et avait conservé son appropriation primitive; il portait à son faîte les détenus de médiocre valeur et renfermait dans ses souterrains les criminels importants ou estimés tels.

Louis XV ne crut rien devoir changer à cet état de choses.

Quant à la marquise de Pompadour, après avoir essayé d'installer à Vincennes une manufacture de porcelaines, elle se décida à y installer ses ennemis. Le donjon devait bientôt se trouver trop petit.

On avait fait au comte et au chevalier de Chantemesse la faveur de ne point les séparer. Ce fut une grande consolation dans leur infortune.

Comme tous les prisonniers, après les premiers jours de prostration, ils employèrent leur temps à rédiger mémoires sur mémoires.

Ces mémoires, avant d'être dirigés à leur adresse, étaient remis au gouverneur du château de Vincennes.

Les gouverneurs de prisons ont fréquemment été calomniés. Cela se comprend. Mais s'il y en a eu d'abominables, — et il y en a eu beaucoup! — il s'en est trouvé aussi de relativement humains. Il faut retenir les noms de ceux-ci.

Le gouverneur d'alors — ou plutôt le lieutenant pour le roi, car tel était son véritable titre, — s'appelait M. de Guyonnet.

C'était avant tout un brave homme. Il se contentait d'être geôlier; il ne s'était pas fait tortionnaire, comme tant d'autres. Il regardait ses pensionnaires comme des hommes, ce qui est extraordinaire pour l'époque. Il

écoutait leurs réclamations avec complaisance ; on l'avait surpris à les plaindre et à les consoler.

M. de Guyonnet était même assez ingénieux dans le système de consolation qu'il avait adopté à l'égard de certains d'entre eux.

— Après tout, leur disait-il, je suis aussi prisonnier que vous ; je vis sous le même toit, derrière les mêmes portes. Afin de mieux vous surveiller, je me prive presque absolument du plaisir de sortir. Vous voyez que ma situation ne diffère guère de la vôtre.

Il avait fait donner à MM. de Chantemesse une des chambres les plus habitables du donjon. On y jouissait d'une vue remarquable par son étendue.

Le bon M. de Guyonnet ne cessait de s'extasier sur la beauté de ce panorama.

— Accordez-moi la permission de venir quelquefois respirer le frais chez vous, leur avait-il dit.

Il est vrai d'ajouter qu'il n'avait guère abusé de la permission.

Un mois se passa, au bout duquel MM. de Chantemesse acquirent l'amère conviction que leurs lettres n'étaient pas parvenues à leur destination ou que les réponses avaient été interceptées.

Ils voyaient peu à peu diminuer et même s'éteindre leurs derniers rayons d'espoir, lorsque tout à coup le comte de Chantemesse se ressouvint d'un nom.

Un nom qui s'était représenté plusieurs fois à son esprit et qui n'y était jamais demeuré, un nom qu'il s'était même appliqué à écarter avec mépris.

Le nom de Lebel !

Le comte se rappela que ce nom avait préoccupé le lieutenant de police et s'était retrouvé jusque sur les lèvres de la marquise de Pompadour.

Il surmonta ses répugnances et écrivit à cet homme.

Deux mots secs, d'ailleurs, lui indiquant la prison qu'il occupait et l'invitant à venir lui parler dans un bref délai.

M. de Guyonnet affirma sur l'honneur au comte de Chantemesse que cette lettre serait remise directement à Lebel.

Cependant les jours s'écoulèrent, les semaines succédèrent aux jours.

Le sort réservait-il au comte de Chantemesse cette suprême humiliation d'avoir écrit inutilement à un semblable personnage?...

Enfin, un matin, la porte de sa prison s'ouvrit, et il fut averti que quelqu'un l'attendait chez le gouverneur.

Il descendit.

Un homme, fort décemment vêtu de noir, se leva à son aspect.

C'était Lebel.

— Monsieur le comte, lui dit-il, il ne m'a pas été possible de me rendre plus promptement à votre désir; mon service auprès de Sa Majesté me laisse peu d'instants... Je vous prie d'accepter tous mes regrets.

Le comte de Chantemesse lui dit assez dédaigneusement :

— Vous avez dû vous étonner de recevoir une lettre de moi?

— Pourquoi donc? répliqua Lebel intérieurement froissé; je reçois beaucoup de lettres, et signées des plus grands noms. C'est une des conséquences de ma charge.

— N'importe, dit le comte; j'aurais voulu m'épargner et vous épargner cette démarche. Je ne m'y suis décidé qu'à la dernière extrémité. D'habitude, il me répugne de revenir sur un service rendu, et surtout de paraître en

réclamer le prix ; mais aujourd'hui les circonstances sont impérieuses et justifient tout.

— Parlez, monsieur le comte.

— Vous souvient-il, monsieur Lebel, qu'il y a trois mois environ le hasard me fournit l'occasion de vous tirer d'un danger assez imminent ?

— Oui, monsieur le comte.

— C'était dans je ne sais plus quel bouge du côté de l'Hôtel-de-Ville.

— A l'académie de la rue de la Vieille-Monnaie, dit Lebel.

— C'est cela. On allait vous faire passer un assez mauvais quart d'heure pour des motifs qui ne me regardent pas, lorsque j'entrai et vous pris sous ma protection.

— Je n'ai rien oublié, monsieur le comte.

— Je dois dire pourtant que je n'eus pas grand mérite à cet acte : la vue de mon épée suffit à faire taire les plus bruyants et à faire reculer les plus menaçants.

— Vous étiez seul contre dix ! s'écria Lebel.

— Je ne m'en souviens plus. Je me souviens seulement que vous me manifestâtes votre reconnaissance, quelques minutes après, avec une vivacité et une chaleur que j'eus lieu de croire sincères.

— Cette reconnaissance dure toujours, monsieur le comte.

— Vous me fîtes mille protestations de dévouement, en m'assurant que je vous trouverais toujours prêt le jour où j'aurais besoin de vous.

— Eh bien ! monsieur le comte ? dit Lebel.

— Eh bien ! ce jour, que rien ne faisait prévoir, ce jour est arrivé. Je viens réclamer l'accomplissement de vos promesses.

— Disposez de moi, monsieur le comte ; je vous suis tout acquis, en effet. Déjà même, au reçu de votre lettre,

je me suis occupé de votre élargissement, et d'ici à peu de temps sans doute...

Le comte de Chantemesse l'interrompit sévèrement.

— Il ne s'agit pas de moi, dit-il.

— De votre frère, alors?

— Pas davantage. Soyez persuadé, monsieur Lebel, que mon frère et moi nous ne vous aurions jamais dérangé pour notre propre compte. Il s'agit d'une liberté qui nous est plus précieuse que la nôtre, et c'est celle-là seule que je vous demande.

— La liberté de qui?

— De Mlle de Crespy, répondit le comte.

— De Mlle de...

Lebel s'arrêta pour regarder fixement M. de Chantemesse.

— Ah! c'est vrai, dit-il comme en se parlant à lui-même, vous n'avez pas pu savoir...

— Que voulez-vous dire? demanda le comte avec inquiétude.

— Bien des événements se sont passés depuis votre détention, reprit Lebel.

— Expliquez-vous.

— Mlle de Crespy est libre.

— Il serait possible! s'écria le comte; libre, par vous?

Lebel secoua la tête tristement.

— Ni par moi, ni par d'autre, répondit-il; libre par la mort.

— Mlle de Crespy est morte!

Et le comte de Chantemesse chancela.

Puis, hagard, il murmura en s'adressant à Lebel :

— J'ai mal entendu... Morte, Mlle de Crespy?... Répétez, monsieur, je vous en prie, répétez...

Lebel baissa la tête.

Le comte répétait machinalement :

— Morte !... morte !...

Lorsqu'il eut peu à peu repris ses sens, il s'écria :

— Mais quand? Mais comment? Pourquoi morte? Il y a encore une nouvelle infamie là-dessous...

Et, se dressant devant Lebel :

— Répondez, monsieur, je l'exige, je veux tout savoir.

Lebel se taisait.

— Vous ne répondez pas, sans doute parce que vous été un instrument de sa mort, comme vous avez été un instrument de son enlèvement.

— J'atteste le ciel, monsieur le comte, que je ne suis pour rien dans l'accident qui a terminé les jours de Mlle de Crespy.

— Un accident !

— La noble jeune fille, dans un accès de fièvre chaude, s'est précipitée par une fenêtre. La chute pouvait ne pas être mortelle, mais le délire s'est emparé d'elle, et malgré tous les soins elle a succombé.

— Pauvre Marthe ! murmura le comte.

Il pleura.

Il pleura, comme pleurent les gens de son âge et de son caractère, abondamment, longuement et une fois pour toutes.

Cela fait, il releva brusquement la tête; et, par un de ces mouvements qui peuvent à peine être décrits, il saisit les deux bras de Lebel.

Il faut croire que son regard demandait tout ce que sa bouche n'osait exprimer, car Lebel s'écria avec une égale vivacité d'expression :

— Rassurez-vous, monsieur le comte; Mlle de Crespy est morte dans son linceul de pureté et d'honneur ! Je vous le jure !

— Merci, murmura M. de Chantemesse; je vous crois... j'en crois votre regard, j'en crois votre accent... car autrement...

Quelque chose de sombre emplit ses yeux.

— Où cela s'est-il passé? demanda-t-il après un instant de silence.

— Je ne puis en dire davantage, répondit Lebel.

— Prenez garde, monsieur Lebel! reprit le comte; vous avez été mêlé à ces événements d'une façon qui ne me permet d'avoir pour vous d'autres sentiments que ceux de la haine et du dégoût. Vous ne pouvez racheter une partie de votre rôle qu'en répondant à mes questions.

— Monsieur le comte! essaya de murmurer Lebel.

— Oh! soyez tranquille! ce que vous ne me dites pas, ce que vous ne pouvez me dire, je le devine. Ce que je devine, je ne vous le demande pas. C'est quelque chose de si monstrueux et de si dégradant que ma pensée en recule. Je n'ose envisager l'abîme qui a dû être creusé sous les pas de cette noble enfant. Mon indignation a ses répugnances, ma colère a sa pudeur. Je me salirais en flagellant la boue. Depuis peu de temps j'ai appris à vous connaître, vous et les vôtres. Ne craignez donc pas, M. Lebel, que je vous adresse des questions compromettantes pour ce que vous appelez votre charge. Je ne veux savoir qu'une chose.

— J'attends, dit le valet terrassé.

— Où est la sépulture de Mlle de Crespy?

Lebel hésitait; mais il entrevit dans le regard et dans l'attitude du comte de Chantemesse quelque chose de si terrible, qu'il répondit :

— Le corps de Mlle de Crespy a été ramené à Arras par un serviteur de sa famille.

— Lequel?

— Un sieur Damiens.

— Je sais, dit le comte rassuré.

Il tomba alors dans une rêverie qui aboutit à de nouvelles larmes; et il pleura sur son frère comme il avait pleuré sur Marthe.

— Mon pauvre Pierre! s'écria-t-il, qu'il ignore du moins cette catastrophe!

Ces larmes arrachées coup sur coup à un tel homme remuèrent Lebel, qui jugea opportun de se soustraire à une émotion incompatible avec ses fonctions et avec son tempérament.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire, monsieur le comte? demanda-t-il.

— Non, monsieur, dit M. de Chantemesse.

— Permettez-moi donc de me retirer, dit Lebel en s'inclinant.

— Un mot cependant, dit le comte en étendant le bras vers lui.

Lebel s'arrêta.

— Dites à Mme la marquise de Pompadour qu'elle est vengée, et bien vengée. Une jeune fille morte, deux frères emprisonnés, sans doute « pour être oubliés, » selon la consigne ordinaire; deux familles condamnées à la désolation et à la honte éternelles, voilà peut-être de quoi satisfaire sa rancune. Il est vrai que les jolies femmes sont insatiables. Si ce n'est pas assez, dites-lui que mon frère et moi nous sommes prêts à souffrir encore tout ce qu'elle voudra, à endurer tous les supplices qui passeront par sa tête charmante. Béni soit l'éventail qui nous frappe, qui nous soufflette, qui nous meurtrit! Dites aussi au roi, puisque vous avez le bonheur de l'approcher, que c'est un grand roi, un bon roi, un roi juste et bienfaisant. Ne lui cachez pas ces vérités, je vous prie. Il ignore où nous sommes; sans cela son auguste main

ne manquerait pas de venir briser nos fers. Laissez-le-lui ignorer : il ne faut pas que sa précieuse vie soit empoisonnée par un remords ; il ne faut pas que l'ombre d'un souci descende sur ce front si bien fait pour l'éclat d'une couronne. Assurez-le que tout va pour le mieux dans le royaume que Dieu lui a confié, et qu'il est l'idole de son peuple. Ce sont de ces choses bonnes à dire et consolantes à penser. Le ciel conserve le roi et Mme de Pompadour ! Tous deux vont bien ensemble ; leurs noms, qu'on ne séparera pas, seront révérés de nos petits-enfants. Ils auront fait à eux deux de grandes choses, des choses honnêtes, respectables, immortelles. Nous avons été assez favorisés pour en voir quelques-unes. Cela nous suffit, nous pouvons rentrer dans l'ombre à présent. Gardez-vous donc bien, monsieur Lebel, de faire aucune démarche pour nous ; éloignez de nous vos bienfaits, monsieur Lebel, il y en a tant d'autres qui les sollicitent, comme vous le faisiez si bien entendre tout à l'heure ! Quant à nous, mon frère et moi, nous sommes résignés à notre destin. C'est sagement vu. Nous serions déplacés dans la société telle qu'elle est. Mieux vaut pour nous Vincennes que Versailles. Adieu, monsieur Lebel, et pour toujours.

Ayant dit, le comte de Chantemesse remonta dans sa prison, où il retrouva son frère qui l'attendait.

— Qui est-ce qui vous faisait demander ? interrogea le chevalier.

— Un inspecteur envoyé par le lieutenant général de la police.

— Rien de nouveau dans notre situation ?

— Rien.

Le comte de Chantemesse ajouta avec un sourire :

— Relisons une page de notre Jean-Jacques Rousseau.

XXIX

L'HOMME A LA CULOTTE ROUGE

Le 5 janvier 1757, — c'est-à-dire un peu plus d'une année après les événements qui viennent d'être racontés, — il faisait un froid des plus rigoureux.

C'était un mercredi.

Un quidam, arrivé de la veille à Versailles par la voiture publique, et descendu à l'auberge du sieur Fortier, rue de Satory, fit prier l'aubergiste, vers onze heures du matin, de monter dans sa chambre.

Le sieur Fortier était sorti ; ce fut sa femme qui se rendit au désir du voyageur.

Elle le trouva encore couché.

— Madame, lui dit-il, je vous prie de vouloir bien envoyer chercher un chirurgien.

— Et pourquoi faire? demanda-t-elle.

— J'ai besoin d'être saigné.

— Vous voulez plaisanter, mon cher monsieur.

— Je n'ai pas du tout l'envie de plaisanter, répliqua-t-il.

— Vous faire saigner par le temps qu'il fait ! s'écria l'hôtesse.

— Quel temps fait-il donc ?

— Il gèle à pierre fendre, dit-elle en écartant les rideaux de sa fenêtre ; voyez plutôt !

— Je vous assure pourtant qu'une saignée m'aurait fait beaucoup de bien, reprit le voyageur ; c'est mon remède habituel, et je m'en suis toujours heureusement trouvé.

L'hôtesse haussa les épaules.

— Gardez votre sang et votre chaleur, lui dit-elle ; on n'en a jamais trop.

— Une saignée pratiquée à propos m'a souvent empêché de faire une sottise.

— Vous êtes pâle comme la neige.

— Cela ne prouve rien, dit le voyageur ; faites venir un chirurgien.

— Je ne prendrai pas cela sur moi, reprit l'hôtesse.

— Vous ne voulez pas ?

— Non !

— C'est bien, dit-il en se renfonçant sous ses couvertures ; souvenez-vous de votre refus...

Vers deux heures cet individu se décida à se lever, et il sortit.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, assez grand, paraissant appartenir à la classe du peuple.

Il était vêtu d'un habit de droguet d'Angleterre, couleur d'ardoise ; d'une veste en velours dit de gueux, et d'une culotte de panne rouge.

Cette culotte rouge le signalait surtout aux regards.

Il portait un large chapeau uni.

Cet homme prit le chemin du château ; là il apprit que le roi venait d'y arriver et de monter à l'appartement de

Mesdames, pour s'enquérir de leur santé, qui était assez mauvaise.

Cette nouvelle parut l'intéresser.

Il se promena jusqu'à la nuit dans le parc, qui était fort désert à cause du froid, et où il ne rencontra qu'un petit homme aux vêtements sordides, à l'air empressé, lequel l'accosta sans façon.

— Savez-vous, monsieur, lui demanda ce petit homme, si le roi doit retourner ce soir à Trianon?

— Je n'en sais rien, répondit le particulier à la culotte rouge; mais cela est probable, puisqu'il y réside actuellement.

— Dans ce cas, il ne peut tarder à descendre de chez Mesdames.

— Est-ce que vous l'attendez?

— Hélas! je l'attends tous les jours, dit le petit homme; j'attends aussi M. de Noailles qui m'a promis sa protection... Je suis un inventeur.

Le pauvre diable n'avait pas besoin de le dire; cela se voyait assez à son habit fatigué et à ses rares cheveux ramassés dans une bourse graisseuse.

— Oui, monsieur, reprit-il avec l'agitation commune aux gens qui luttent pour une idée, j'ai inventé une machine... une machine qui doit faire la fortune de tout un pays!

Mais l'homme à la culotte rouge, en tournant sur ses talons, lui donna un avant-goût de l'indifférence publique.

L'inventeur s'éloigna en soupirant.

Tous les deux se croisèrent encore un quart d'heure après sous la voûte de la salle des gardes du corps, au pied de l'escalier qui conduisait chez Mesdames.

— Eh bien? demanda l'homme à la culotte rouge.

— J'attends toujours, répondit l'inventeur qui ne tenait pas en place.

Ces paroles furent entendues et retenues par Bonnemant, garde de la porte du roi, en sentinelle au poste de la voûte qui longe la chapelle.

L'homme à la culotte rouge resta à cet endroit.

Il venait d'y voir arriver un des carrosses royaux. Tout indiquait que le roi allait descendre.

Un des cochers qu'il interrogea le confirma dans cette assurance.

Il était cinq heures trois quarts.

L'homme à la culotte rouge se glissa derrière une des colonnes du vestibule.

Il lui était d'autant plus facile d'y demeurer inaperçu qu'il n'était pas seul. Autour de lui s'opérait ce mouvement qui accompagne toujours les allées et venues des souverains.

Bientôt ce mouvement se détermina. Des laquais parurent avec des flambeaux. Les écuyers des différents corps qui constituaient ce qu'on appelait la « garniture du roi, » — une dénomination qui n'appartient plus aujourd'hui qu'à l'ordre culinaire, — vinrent se ranger autour du carrosse.

Tout en avant, ce furent d'abord les grands et petits valets de pied :

François Badelart, la main sur la poignée de la portière, attendant l'arrivée de Sa Majesté pour lui ouvrir ;

Ses collègues André Fiévé, Philippe Waverelle et Charles Selim, se tenant entre les roues de derrière, prêts à monter derrière le carrosse.

Le comte d'Estourmel, lieutenant des gardes du corps, se plaça près des chevaux.

Une rumeur annonça le roi.

Sa Majesté descendait l'escalier.

Elle était précédée de M. le marquis de Montmirail, capitaine-colonel des cent-suisses, et de M. de Vareille, enseigne des gardes du corps, chargés tous deux, selon le cérémonial, de conduire le roi à sa voiture.

Louis XV s'appuyait de la main droite sur le bras gauche de M. de Béringhen, son premier écuyer, — négligemment, comme il avait l'habitude de faire, mais sans familiarité, car il haïssait la familiarité.

Il avait à ses côtés Monseigneur le Dauphin, accompagné du marquis d'Hendreville, en service auprès de ce dernier.

Derrière Sa Majesté venait le duc d'Ayen, capitaine de la première compagnie des gardes du corps.

Puis encore le comte de Brionne, grand écuyer de France.

Et enfin des passants, des curieux, des provinciaux, la foule..

Derrière tout le monde, un type, — le maréchal de Richelieu, le nez dans un gros manchon, — attendait, sous la voûte, pour ne pas se refroidir, que le roi et M. le Grand fussent montés en carrosse avant d'y monter à son tour, comme son service de premier gentilhomme l'y obligeait.

Le maréchal de Richelieu se trouvait à côté de M. de Néel, gouverneur des pages de la chambre du roi, venu là par hasard.

C'était le cortége ordinaire, intime, celui de tous les jours.

Louis XV avait déjà fait trois pas en avant de la dernière marche de l'escalier; il lui en restait encore *trois* à faire pour arriver à son carrosse, dont Badelart tenait la portière ouverte, — lorsque l'homme à la culotte rouge s'avança sans trop de précipitation, fendit la *garni-*

ture des gardes du corps et des cent-suisses, et s'interposa entre le dauphin et le roi.

Saisissant celui-ci par l'épaule, comme il aurait fait d'un simple mortel, il le frappa dans le côté droit, vers l'omoplate, d'un instrument qu'il tenait à la main.

Cet acte ne fut aperçu de personne; le roi lui-même en eut à peine conscience sur le moment, car il se contenta de dire de son ton tranquille :

— On m'a heurté... on vient de me pousser...

Puis, immédiatement :

— J'ai reçu un coup de poing!...

Et passant la main sous sa veste :

— Est-ce donc une épingle qui m'a piqué?

Il retira sa main moite, avec un peu de sang au bout des doigts...

Alors il se retourna et aperçut deux yeux étincelants fixés sur lui.

— C'est cet homme qui m'a frappé, dit-il en désignant l'homme à la culotte rouge; un ivrogne sans doute.

Cet homme aurait pu fuir pendant les hésitations du roi; il était déjà rentré dans la foule, il avait même eu le temps de fermer son couteau et de le remettre soigneusement dans sa poche.

Son chapeau, qu'il avait gardé sur sa tête, le dénonça.

Le marquis de Hédouville, sans même entendre les paroles du roi, l'avait remarqué, et poussant vers lui, il lui dit :

— Il vous convient bien de paraître devant votre maître le chapeau sur la tête!

— Voilà comme je suis toujours! répondit l'inconnu.

M. de Hédouville lui jeta son chapeau par terre.

Au même instant Louis XV ajouta :

— Arrêtez-le, mais ne le tuez pas... ne lui faites pas de mal.

— Vous êtes blessé, sire! s'écria le duc d'Ayen en soulevant la veste du roi et apercevant sa chemise ensanglantée.

— Oui, je suis blessé, dit Louis XV se troublant.

M. de Vareille accourut; le roi montra sa main en murmurant :

— Ce coup me fait grand mal.

Le marquis de Montmirail, qui marchait toujours en avant, selon ses fonctions, se retourna alors et entendit à son tour le roi qui disait, de plus en plus effrayé :

— Je suis assassiné! oui, assassiné!

Et renonçant à entrer dans le carrosse, Sa Majesté Louis XV remonta l'escalier avec une prestesse dont on ne l'aurait pas cru capable, surtout avec une blessure dans le dos.

Le roi fut suivi de monseigneur le Dauphin, du duc d'Ayen, de M. de Béringhen et de M. de Brionne, tous les quatre se disputant à qui lui offrirait le bras.

Mais il allait plus vite qu'eux.

Il traversa rapidement plusieurs pièces, au grand étonnement des gardes du corps Bonot et de Silhac, tous deux de garniture à la porte du salon royal, auxquels il jeta ces mots :

— On vient de me frapper!

Puis, gagnant son appartement, il alla tomber sur son lit, en répétant encore, la tête perdue :

— Je suis assassiné!

XXX

NE LUI FAITES PAS DE MAL!

Pendant ce temps, on avait environné l'homme à la culotte de panne rouge. Le petit valet de pied Sélim lui avait mis la main au collet, assisté du grand valet de pied Fiévé. M. de Hédouville, qui l'avait déjà apostrophé, revint sur ses pas et le tint en respect contre une colonne; M. de Ludes et M. de Vigny accoururent, celui-ci exempt des cent-suisses, celui-là exempt des gardes du corps.

Il n'y eut pas jusqu'au maréchal de Richelieu qui, s'étant enfin débarrassé de son manchon, vint à lui, — malgré sa vue basse, — et le secoua par son haut-de-chausses.

Le bon maréchal était l'homme du zèle facile.

Ainsi bousculé, houspillé, l'homme à la culotte rouge se trouva assis sur un banc de pierre.

Le flot grossissait autour de lui; c'étaient les gardes du corps Dubois et Michel le Forestier, c'était M. d'Hen-

dreville, c'était M. de Vareille, c'étaient de Silhac et Bonot descendus du salon royal.

Les invectives pleuvaient sur sa tête; des menaces de mort circulaient même parmi les plus indignés.

Il murmurait :

— Vous voyez que je ne fais pas de résistance...

Il fallut que le maréchal de Richelieu s'interposât avec autorité.

— Conduisez-le à la garde, dit-il, et interrogez-le... mais surtout ne le tuez pas !

Et le maréchal courut rejoindre son roi.

Aussitôt l'homme à la culotte rouge fut entraîné plutôt que conduit dans la petite salle des gardes du corps qui était de plain-pied avec le vestibule.

Là, mille questions l'assaillirent à la fois :

— Qui es-tu, misérable?

— D'où sors-tu, parricide?

— De quel parti es-tu l'agent?

Une voix domina toutes les autres :

— Il faut le fouiller !

— Oui, fouillons-le !

On le maintint; on lui lia les mains derrière le dos.

La première chose qu'on trouva sur lui fut une arme à manche de corne noire et blanche, avec deux lames, l'une grande, l'autre petite.

— Est-ce l'arme que tu as employée pour ton crime?

— Oui.

— De quelle lame t'es-tu servi? demanda le comte d'Estourmel.

— De la plus petite, répondit l'assassin.

— Mais ce n'est qu'une lame de canif.

— Oui, un canif. J'aurais pu me servir de la plus grande... celle du couteau... rien ne m'en empêchait... je ne l'ai pas voulu.

— Pourquoi?

— Je voulais seulement donner un avertissement au roi.

— Quel avertissement?

— Je m'expliquerai devant les juges.

Le comte d'Estourmel tournait et retournait l'arme.

— Il n'y a pas de sang, dit-il.

En effet, l'arme était nette.

L'assassin l'avait-il essuyée? Avec quoi l'avait-il essuyée? On ne retrouvait ni mouchoir ni linge d'aucune sorte.

S'il ne l'avait pas essuyée, il fallait croire que le sang n'était pas survenu immédiatement après l'entaille.

Le garde du corps Bonot continua de fouiller l'homme à la culotte rouge. Il attira une méchante bourse de filoselle contenant de l'argent blanc, de la menue monnaie.

Plus une paire de ciseaux, un sac de toile usé, renfermant trente-sept louis d'or.

Une somme!

On les compta et recompta.

— C'est sans doute le prix de votre crime! s'écria Bonot.

— Je n'ai pas à répondre pour le moment.

Pressé par de Silhac, l'autre garde du corps, le meurtrier prononça ces paroles :

— Je m'expliquerai quand il le faudra.

Quelqu'un songea à lui demander son nom.

— François Damiens, répondit-il.

— Quel est votre état?

— Domestique sans emploi.

Et tous de répéter :

— Damiens... François Damiens...

On le fouillait toujours; un livre tomba de sa poche, un livre intitulé : *Prières et Instructions chrétiennes.*

Damiens fit un mouvement pour le ramasser.

— De qui tenez-vous ce livre? lui dit-on.

— C'est mon frère qui me l'a donné, répondit-il avec émotion.

Après l'avoir fouillé, on le déshabilla du haut en bas, entièrement.

Les interrogations se succédaient.

— Qui vous a poussé à cette abominable action?

— Quels sont vos complices?

— Je n'en ai pas, répondit-il.

— C'est impossible! répliqua M. de Vareille.

Jusqu'alors Damiens avait montré assez d'assurance; mais lorsqu'il se vit nu, il se troubla.

Sans doute il craignait d'être déchiré et mis en pièces.

Il imagina de dire :

— Prévenez M. le Dauphin qu'il ne sorte pas... Prenez garde à M. le Dauphin!

M. de Vareille monta immédiatement chez le roi pour y porter connaissance de cet avis.

Au même instant M. de Saint-Julien en descendait, chargé de demander à l'assassin si l'arme dont il s'était servi était empoisonnée.

Cela avait été la première inquiétude de Sa Majesté.

— Non! sur mon âme, répondit Damiens.

Puis il répéta :

— La vie du Dauphin n'est pas en sûreté.

Plus tard, dans le cours du procès, il a dit qu'il n'avait parlé de la sorte que pour ne pas être massacré.

Cependant M. de Vareille étant redescendu, le reprit à partie :

— Il paraît qu'il te reste encore quelques bons senti-

ments puisque tu as donné cet avis... Complète ta déclaration par la liste de tes complices. En les nommant, tu peux espérer ta grâce, continua M. de Vareille.

— Ma grâce! murmura Damiens; je sais bien que le roi ne peut pas me l'accorder.

— Le roi est bon et généreux.

— Il faut que je meure... Je mourrai comme Jésus-Christ dans les douleurs et dans les tourments!

— La doctrine de Jésus-Christ n'enseigne pas le régicide.

— J'en suis fâché, cela est fait, dit brusquement Damiens.

— Tu sembles n'avoir pas conscience de ton forfait? reprit encore M. de Vareille.

— Ah! tout cela ne serait pas arrivé si le roi avait fait punir quatre ou cinq évêques!

— Pourquoi? dit M. de Vareille étonné.

Damiens se tut.

Sur ces entrefaites, le duc d'Ayen entra effaré.

Le roi l'envoyait s'informer pour la seconde fois si le canif était empoisonné.

— Non, non! répéta Damiens.

A son tour, le duc d'Ayen lui demanda pourquoi il avait commis le crime.

— Pour Dieu et pour le peuple, répondit-il.

Nous rapportons scrupuleusement ces réponses sans y rien changer, leur conservant tour à tour leur incohérence ou leur emphase.

Tout à coup un homme se précipita avec fracas dans la salle des gardes du corps.

Son regard, ses mouvements étaient ceux d'un furieux.

C'était le garde des sceaux, c'était M. de Machault.

Il sauta à la gorge de Damiens.

— Tes complices, scélérat ! hurla-t-il ; nomme tes infâmes complices ! quels sont-ils ?

Damiens se débattait sans répondre.

— Ah ! tu ne veux pas les nommer !... Approchez-le du feu !

Il y avait un grand feu dans la cheminée.

Damiens était resté nu.

MM. de Hédouville et Dubois le placèrent sur un banc.

Le garde des sceaux mit des pinces au feu.

— Ah ! nous allons bien te faire parler !

Damiens regardait ces préparatifs avec épouvante.

Lorsque les pinces furent rouges :

— Brûlez-lui le gras des jambes, dit M. de Machault aux deux gardes du corps.

Ces hommes obéirent.

Damiens poussa des cris affreux, entendus du dehors.

— Nomme tes complices !

— Cessez ! cessez ! pitié ! grâce ! disait-il en se tordant.

— Tes complices !

Et s'exaltant dans sa propre atrocité, M. de Machault criait :

— Pincez-lui les chevilles... là... encore... très-bien !

M. de Hédouville, un gentilhomme pourtant, pinçait avec conscience.

— Cela ne brûle pas assez vite ! dit le garde des sceaux hors de lui ; deux fagots ! jetez deux fagots dans le feu !

Ce fonctionnaire avait de l'entrain.

La salle se remplissait à chaque minute de survenants, du chancelier, de M. Rouillé, ministre des affaires étrangères.

Pendant que les pinces rougissaient de nouveau, plusieurs gardes du corps, blâmant secrètement cet acte de barbarie, exhortèrent Damiens à faire des aveux.

Ils ne réussirent à lui arracher que des gémissements.

— Puisqu'il s'obstine à ne pas parler, continuez à lui brûler les jambes ! dit M. de Noailles, duc d'Ayen.

— Oui ! oui ! continuez ! ajouta M. de Machault.

Et l'on continua.

Il était alors six heures et demie.

Près de trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis le coup de canif.

A ce moment, M. Le Clerc du Brillet, lieutenant en la prévôté du roi, qui venait d'être averti, se présenta pour réclamer le patient, comme c'était son droit.

Le crime ayant eu lieu à Versailles, c'était à Versailles que la première procédure devait avoir lieu.

— Monsieur le chancelier, monsieur le garde des sceaux, dit-il, je viens ici remplir mes fonctions, et je vous requiers d'ordonner que le coupable me soit remis à l'instant.

— C'est juste, dit le chancelier ; faites votre devoir, M. le lieutenant.

— Prenez-le ! cria le garde des sceaux, prenez-le ! emmenez-le !

On lâcha Damiens.

Il était temps !

Dans son zèle emporté, le garde des sceaux allait le brûler vif.

Les gardes du corps s'écartèrent pour livrer passage à M. Le Clerc du Brillet.

Celui-ci recula d'horreur devant le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Nu, en présence d'un feu ardent, la face enflammée,

les traits contractés, Damiens avait roulé de son banc par terre...

Ses jambes n'étaient plus que deux plaies.

Une odeur de chair brûlée était répandue dans la salle.

— Sauvez-moi ! s'écria Damiens.

Le lieutenant de la prévôté ne put s'empêcher de se récrier contre la torture extra-judiciaire qu'on lui avait fait subir.

On le rhabilla difficilement.

Il ne pouvait se tenir debout, encore moins marcher.

Il fallut qu'on le transportât, roulé dans un manteau, jusqu'à la geôle, escorté d'une douzaine d'exempts, à la clarté des torches et au bruit croissant des malédictions.

XXXI

LA COMÉDIE ROYALE

Louis XV était étendu sur son lit, à moitié déshabillé. Il poussait des gémissements à fendre l'âme. Vainement le Dauphin cherchait à le rassurer.

— Non! non! disait le roi, je suis frappé à mort, je le sens bien.

Richelieu courait dans les antichambres, criant :

— Un médecin! vite un médecin!

Sur ces entrefaites, Mesdames étaient arrivées, puis la reine.

Mesdames fondirent en pleurs.

La reine, moins théâtrale, et ne voyant là aucun motif sérieux d'alarmes, cherchait à calmer le roi en lui disant :

— Sire, ce n'est rien... sire, remettez-vous...

Mais lui ne voulait rien entendre.

Senac, son premier médecin, et la Martinière, son premier chirurgien, qui, tous les deux, avaient leur loge-

ment au château, entrèrent presque en même temps dans la chambre royale.

Ils furent d'accord pour constater une plaie d'environ quatre travers de doigt et sept à huit lignes de largeur, située à la partie inférieure et postérieure de la poitrine du côté droit, et ayant son entrée entre la quatrième et la cinquième côte.

Rien de grave, rien d'inquiétant.

Néanmoins, ils demandèrent que l'arme leur fût représentée.

Ils l'examinèrent avec attention; nous avons dit qu'elle avait deux lames, une de couteau et l'autre de canif.

Ils s'étonnèrent, eux aussi, que l'assassin n'eût employé que la lame de canif.

Son intention n'avait donc pas été de tuer Louis XV, mais seulement de le blesser.

La Martinière posa un premier appareil sur la blessure et recommanda au monarque le repos, rien que le repos.

Mais l'agitation de Louis XV redoublait d'instants en instants.

Sa piqûre lui arrachait des cris de douleur et des soubresauts.

Vint un moment où il se crut perdu. Il s'attendrit et serra la main de la reine.

Il adressa, pour l'unique fois de sa vie peut-être, un regard bienveillant au Dauphin.

— Vous présiderez demain le conseil des ministres, lui dit-il; je vous nomme lieutenant général du royaume.

Et il ajouta avec un soupir :

— Tâchez de gouverner mieux que moi !

Toutes ces paroles ont été conservées par l'histoire.

— Sire, vous vous affligez outre mesure, dit la dauphine.

— Oh ! c'est bien fini, répliqua-t-il.

Il appela d'Argenson et lui remit la clef de ses papiers secrets à Trianon.

Dans un autre moment, il demanda à connaître le nom de l'homme qui l'avait frappé.

— Damiens, lui répondit-on.

— Damiens ! répéta Louis XV ; il me semble que j'ai déjà entendu prononcer ce nom autre part.

— Cela n'est guère probable, sire ; ce Damiens est un domestique.

— Damiens ! dit encore une fois le roi devenu rêveur ; c'est singulier ! On dirait que ce nom m'arrive comme du fond d'une nuit bien sombre... A-t-il des complices ?

— Il prétend que non.

— Vous vous fatiguez à parler, sire, lui dit la reine ; rappelez-vous que M. de la Martinière vous a recommandé le repos.

— Eh ! madame, il faut bien que je règle avant de mourir les affaires de mon royaume !

Tout le monde était stupéfait de tant de faiblesse.

Mais ce n'était rien, cela.

Après les médecins, le roi voulut les prêtres.

— Il faut que je me confesse ! dit-il.

Son confesseur ordinaire, le père Desmarets, n'était pas au château.

— N'importe ! dit le roi, allez m'en chercher un autre, le premier venu ; je veux un prêtre ! Je sens la vie qui m'échappe...

On trouva un prêtre dans les appartements des domestiques ; on l'amena, effaré, au chevet du roi.

Il y eut un commencement de confession interrompue par l'arrivée du père Desmarets qu'on avait trouvé à Paris.

Le premier soin du père fut de faire retirer tous les assistants.

Lorsqu'il se trouva seul avec Louis XV, celui-ci lui dit :

— Mon père, vous avez devant les yeux un mourant.

Le confesseur ne put s'empêcher de laisser échapper un geste de surprise ; rien chez l'auguste pécheur n'indiquait un état désespéré.

— Rassurez-vous, sire.

— Je ne me fais pas illusion, continua le roi ; il ne me reste que peu d'instants à vivre, et voilà pourquoi j'ai voulu assurer le salut de mon âme.

— Votre Majesté a sagement agi en cela, je suis prêt à l'écouter.

Louis XV parut se recueillir et continua :

— Mon père, quoique toujours animé du plus profond respect pour notre sainte religion et pour notre sainte Eglise, je n'ai peut-être pas toujours vécu d'une manière édifiante.

— Cet aveu est déjà un pas vers le repentir.

— Les affections coupables et terrestres ont pris une large part de ma vie.

— Comme saint Augustin, murmura le père.

— Avant de quitter la terre, dit Louis XV, je voudrais faire ma paix avec le ciel.

— Le ciel n'est jamais fermé, même pour ses enfants les plus égarés, répondit le père Desmarets.

— Croyez-vous que je puisse effacer mes fautes ?

— Votre Majesté peut du moins en racheter quelques-unes.

— Comment cela, mon père !

— Sire, êtes-vous disposé à tous les sacrifices?

— Je suis disposé à tout ce qui pourra faire oublier les mauvais exemples que j'ai pu donner.

Le jésuite reprit en accentuant ses paroles :

— Votre Majesté parlait tout à l'heure des affections coupables qui ont occupé une place dans sa vie.

— Hélas! murmura le roi.

— Au nombre de ces affections, il en est une qui dure encore, qui dure depuis longtemps, et dont le sacrifice serait particulièrement agréable au juge souverain.

— Je crois vous comprendre, mon père; il s'agit de Mme de Pompadour.

— Oui, sire.

— Le monde s'abuse singulièrement sur la nature de mes rapports avec la marquise.

— Le monde ne s'abuse pas sur le scandale que donne la présence continuelle de cette personne au château.

— Cependant sa qualité de dame du palais de la reine...

— Ne trompe personne.

— Vous êtes sévère, mon père... Selon vous, un roi ne saurait avoir une amie.

— Une amie, peut-être; une favorite, non.

— Madame de Pompadour est d'excellent conseil, et sa piété est reconnue, dit Louis XV essayant de résister.

Le père Desmarets sourit.

— Elle s'est confessée au père de Sacy, ajouta le roi.

— Notre compagnie ne refuse à personne ses enseignements et ses exhortations.

Le roi était à bout d'arguments.

— Que voulez-vous que je fasse? demanda-t-il.

— Les convenances réclament l'éloignement de cette personne, répondit le père Desmarets.

— La voix des convenances n'est pas toujours la voix de la justice.

— C'est presque toujours celle de la morale.

— Ce renvoi est-il absolument nécessaire?

— Il est indispensable, sire; le peuple vous le demandera demain, si vous ne le lui accordez pas aujourd'hui.

— Le peuple! le peuple!

— Il est très-irrité contre Mme de Pompadour; il ne manquera pas de voir le doigt de Dieu dans le coup qui vient de vous frapper.

— Est-ce votre opinion, mon père? dit Louis XV effrayé.

— Nous nous inclinons devant les événements sans nous charger de les expliquer, dit le jésuite.

Louis XV devint rêveur.

— Le doigt de Dieu! dit-il. C'est vrai, voilà la deuxième fois qu'il me marque...

C'était la deuxième fois en effet que Louis XV manifestait une telle peur devant la mort..

C'était la deuxième fois aussi qu'un confesseur mettait comme condition au rachat de ses péchés le renvoi d'une maîtresse.

Faites passer la scène à Metz au lieu de la faire passer à Versailles; substituez une fièvre putride au canif de Damiens; mettez Mme de Châteauroux à la place de Mme de Pompadour, èt le père de Pérusseau à la place du père Desmarets, et vous aurez la même comédie royale.

Louis XV devait se plagier à treize ans de distance.

A treize ans de distance il devait, baigné de lar-

mes, éprouver les mêmes terreurs des peines éternelles, accorder les mêmes concessions.

— Qui est-ce qui a pu armer le bras de cet homme? demanda le roi au père Desmarets.

Le confesseur se tut.

Le roi reprit :

— Supposez-vous, mon père, quelque vengeance particulière?

— Non, répondit le confesseur; l'homme est trop bas placé pour cela.

— Un parti alors? dit le roi; le parlement peut-être?

— Le parlement a sa dignité.

— Le clergé ?

— Oh! sire! s'écria le père Desmarets.

— Je veux parler des jansénistes! se hâta d'ajouter le roi.

— Votre Majesté ne peut qu'égarer ses suppositions.

— En vérité, cet homme est un personnage bien étrange; qu'est-ce que vous me conseillez à son égard, mon père?

— Il m'est impossible de répondre aujourd'hui à Votre Majesté; il paraît que cet homme n'a encore été interrogé que très-sommairement.

Après un moment de silence, Louis XV dit :

— Allons, Mme de Pompadour partira.

— Votre Majesté se félicitera d'avoir donné cette satisfaction à ses sujets.

— Lui sera-t-il permis au moins de me faire ses adieux?

— Non, sire, répondit fermement le père Desmarets.

— Alors, quand devra-t-elle partir? dit Louis XV.

— Sur-le-champ.

— Sans m'avoir vu ?

— Sans vous avoir vu, sire.

— A ce prix-là obtiendrai-je l'absolution de mes fautes ?

— Votre Majesté l'obtiendra pleine et entière, répondit le jésuite.

— Et je mourrai reconcilié avec Dieu ?

— Et avec vos sujets, sire.

— Oh ! mes sujets ! dit Louis XV avec une intonation intraduisible.

Il ajouta :

— Je vais faire prévenir M. de Machault pour qu'il ait à signifier à la pauvre marquise son départ... immédiat.

— Immédiat, oui, sire.

— Etes-vous content, mon père ?

— Le ciel se réjouit toujours des actions accomplies en vue de l'expiation.

— Alors que la sainte volonté soit faite ! dit Louis XV.

Il s'agitait sur son lit de douleur, continuant à porter la main sous sa veste à peine teinte de sang.

— Oh ! que je souffre ! disait-il ; que *ce monsieur* m'a fait mal !

— Courage, sire ! répliquait le père Desmarets.

— Serait-ce déjà le châtiment ? murmura le roi.

— Pas encore, sire !

XXXII

ANGOISSES D'UNE FAVORITE.

Dès que la marquise de Pompadour avait appris l'attentat, son premier mouvement avait été de courir chez le roi.

Elle en fut empêchée lorsqu'elle apprit qu'elle y avait été devancée par le Dauphin, par la reine et par Mesdames.

Elle attendit alors qu'un ordre de Louis XV la fît appeler.

Cet ordre ne venait pas, cet ordre ne devait pas venir.

Pâle, plus pâle que de coutume, l'œil aux fenêtres, l'oreille aux portes, attentive au moindre bruit, la marquise de Pompadour, allant et venant dans sa chambre, ne dissimulait pas sa profonde anxiété.

Auprès d'elle étaient accourus ses amis les plus fidèles : son frère, le marquis de Marigny ; l'abbé de Bernis, M. de Soubise, la duchesse de Brancas.

Mais elle les voyait à peine, elle ne leur répondait que vaguement.

Que lui importaient ses amis à cette heure! Elle les eût tous sacrifiés pour un message du roi.

Tout à coup on l'entendit s'écrier :

— Ah! voici Quesnay! Il sort des appartements, il va nous apprendre quelque chose.

Le docteur Quesnay entra.

— Eh bien! dit la marquise en se précipitant au-devant de lui; vous avez vu le roi?

— Oui, et j'ai vu sa blessure aussi... Il n'y a pas lieu à vous inquiéter sérieusement... Ce n'est rien, ou du moins c'est fort peu de chose.

— Merci, docteur.

— Si c'était un autre homme, il pourrait aller au bal ce soir même.

— Merci, merci... Mais, dites-moi, le roi vous a parlé.

— Certainement, la parole est très-bonne chez lui, malgré un peu d'oppression dans les voies respiratoires.

— Vous a-t-il parlé de moi?

— Non.

— Ah! dit la marquise de Pompadour en s'appuyant à un meuble.

— Il ne l'aurait guère pu d'ailleurs, entouré comme il l'était de toute sa famille, ajouta le docteur avec bonhomie.

— C'est juste, M. Quesnay, c'est juste.

En s'entendant donner du monsieur, le médecin leva la tête avec surprise.

Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'air humilié de la marquise et qu'il comprit qu'il venait de commettre une maladresse.

Il balbutia quelques excuses et gagna un groupe voisin.

On avait envoyé le fils de Mme du Hausset rôder dans le château pour en rapporter des nouvelles.

Il revint en annonçant le garde des sceaux Machault.

C'était ce magistrat que nous avons vu dans la salle des gardes, où il avait anticipé sur les fonctions du bourreau en brûlant les jambes de Damiens.

Machault devait son poste à Mme de Pompadour, et il avait passé jusqu'à présent pour une de ses créatures.

Lui aussi descendait de chez le roi, comme Quesnay.

Seulement Quesnay en était descendu avant la confession.

Machault en descendait après la confession.

En voyant le front soucieux et l'abord contraint du garde des sceaux, la marquise eut un pressentiment du coup qui allait l'atteindre.

— Comment se porte Mme de Pompadour? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ma santé qui est en cause aujourd'hui, M. de Machault, répondit-elle.

Le garde des sceaux embrassa d'un regard glacé les personnes réunies dans le salon, et, s'approchant un peu plus de la marquise, il lui dit en baissant la voix, mais de façon cependant à être entendu de tout le monde :

— Madame, pouvez-vous m'accorder un instant d'entretien particulier?

— Volontiers, monsieur, répondit-elle ; passons dans mon cabinet, s'il vous plaît.

Et se retournant :

— Mes amis, attendez-moi, dit-elle.

Une fois seul avec Mme de Pompadour, l'embarras du garde des sceaux s'accentua davantage.

— Madame, dit-il, je suis forcé de remplir auprès de vous une mission des plus pénibles.

— Penible... pour vous ou pour moi?

— Pour tous les deux.

— Parlez, M. de Machault; vous savez que je suis une femme de courage.

— Je viens de la part du roi.

— Je m'en doutais, dit-elle; je m'étonnais même de n'avoir encore reçu aucune communication de Sa Majesté.

— Le trouble où l'a plongé cet abominable attentat...

— Je comprends, interrompit la marquise; j'espère que Sa Majesté aura apprécié le sentiment de discrétion qui m'a empêchée d'aller moi-même prendre des nouvelles de sa précieuse santé.

Le garde des sceaux s'inclina.

Il répondit :

— Sa Majesté apprécie tellement le sentiment dont vous parlez qu'elle vous engage à y persister.

Mme de Pompadour se redressa.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire qu'à son grand, à son très-grand regret, Sa Majesté se voit dans l'obligation d'interrompre ses bonnes relations avec vous, madame.

— Le roi me chasse!

— Oh!... non.

— Il m'exile?

— Pas davantage, répliqua le garde des sceaux; il se sépare de vous... momentanément.

— C'est impossible! s'écria la marquise de Pompadour avec un accent subit de violence.

— Cela pourra, en effet, sembler impossible à beaucoup de gens, dit M. de Machault, mais cela est malheureusement vrai.

— On aura conseillé le roi! continua-t-elle avec la même agitation.

— N'en doutez pas.

— Qui? qui?

— Sa Majesté vient de se confesser à l'instant même.

— Que ne le disiez-vous! s'écria-t-elle. Le nom du confesseur?

— Le père Desmarets.

Mme de Pompadour sourit amèrement.

— Tout s'explique, murmura-t-elle. Mais la marquise de Pompadour ne se laissera pas jouer comme la duchesse de Châteauroux! je veux voir le roi!

— Vous l'essaieriez inutilement, madame, dit le garde des sceaux qui assistait impassible aux actes divers de ce drame uniforme qu'on appelle la chute d'une favorite.

— Allons donc! vous allez bien voir! s'écria-t-elle.

Elle courut à la porte dérobée qui masquait l'escalier communiquant aux appartements de Louis XV.

— Fermée! dit-elle avec stupeur.

— Et demain murée, ajouta le garde des sceaux.

Mme de Pompadour recula de quelques pas en le regardant fixement.

— C'est donc vrai? murmura-t-elle.

— J'avais commencé par vous le dire, madame la marquise.

— Oh! fit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

La rage reprit le dessus sur la confusion.

— N'importe! Il faut que je voie Sa Majesté! Il le faut! Entendez-vous, monsieur le garde des sceaux!

Et se dirigeant vers la porte du cabinet :

— Du Hausset! dit-elle à sa femme de chambre, mon mantelet!

— Cela est inutile, madame la marquise, dit tranquillement le magistrat; on ne vous laissera pas pénétrer dans les appartements.

— Mon titre de dame du palais de la reine m'en donne le droit.

— Il vous est retiré à partir de ce soir.

La marquise chancela.

Puis, comme se cramponnant à un dernier espoir :

— Je ne puis croire, dit-elle, à une consigne si rigoureuse ; les serviteurs du roi me connaissent, ils me doivent presque tous leurs places... Ils me laisseront passer.

— Les instructions de Sa Majesté sont positives, répondit-il.

— Et c'est vous, Machault, qui avez accepté de me les transmettre, vous !

— Je n'ai eu ni à accepter ni à refuser; le roi m'a ordonné..

— Et vous n'avez pas su trouver une parole pour ma défense, rien !

— Le moment aurait été mal choisi, dit-il.

— Tous les mêmes ! s'écria Mme de Pompadour; oh ! les ingrats !

Passant à un autre ordre d'idées :

— Ah ! çà, monsieur le garde des sceaux, vous n'avez donc pas craint ma vengeance?

— Je n'ai eu devant les yeux que la volonté royale et la raison d'Etat.

— La raison d'Etat ! la raison d'Etat ! dit-elle; mais vous savez bien qu'il y a des secrets d'Etat entre le roi et moi ! Le roi n'y pense pas, en vérité. Il ne peut pas renvoyer du jour au lendemain, sous le premier prétexte venu, pour une égratignure, celle qui a partagé avec lui pendant douze ans le gouvernement du pays !

— Le roi est dangereusement blessé, madame, dit le garde des sceaux.

— Quesnay prétend que non.

— Le père Desmarets affirme le contraire.

— Oh! les jésuites! murmura la marquise les yeux étincelants; ils me le paieront cher... et vous aussi, monsieur le garde des sceaux!

Le visage sombre et dur de M. de Machault ne parut pas s'émouvoir de cette menace.

Il fit quelques pas pour se retirer.

— Encore un mot, monsieur, dit-elle; Sa Majesté a-t-elle fixé le lieu de ma résidence?

— Non, madame; elle vous laisse libre d'habiter où bon vous semblera.

— C'est bien, monsieur; je ne vous retiens plus.

Le garde des sceaux salua profondément.

Il retraversa le salon avec le même air calme et hautain.

XXXIII

RÉVOLTE

Pendant l'entretien auquel on vient d'assister, de nouveaux personnages s'étaient succédé dans le salon de la marquise : M. de Saint-Florentin, M. Rouillé, le marquis de Mirabeau, M. de Gontaut, tous ceux qu'alarmait ou qu'intéressait une disgrâce imprévue.

Jamais ce salon n'avait présenté une physionomie aussi troublée ; chacun y entrait sans se faire annoncer et en sortait sans prendre congé. On s'y entretenait à demi-voix, dans chaque coin, près de chaque meuble.

Ces conversations avaient cessé brusquement lorsqu'on avait vu sortir M. de Machault du cabinet de la marquise.

Mme du Hausset s'empressa d'y aller rejoindre sa maîtresse.

Elle la trouva atterrée, suffoquée, prête à s'évanouir.

Ses dents claquaient.

Mme du Hausset lui fit prendre, avec beaucoup de peine, de l'eau de fleur d'oranger dans un gobelet d'argent.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, la marquise de Pompadour dit à sa femme de chambre :

— Préparez tout pour notre départ... faites avancer mes voitures... dites à mes gens de se tenir prêts... Nous retournons à Paris.

— Quand cela, madame ?

— Dans une heure.

— Vous n'y pensez pas, dit Mme du Hausset effarée.

— Obéissez.

— Qu'est-il arrivé, grand Dieu ! s'écria la femme de chambre en allant reporter ces ordres aux amis de la marquise, tous anxieux.

Au bout de quelques instants le salon offrit un aspect incroyable : des coffres y étaient traînés, ouverts, remplis.

Des laquais allaient et venaient au milieu de la consternation générale.

Mme de Pompadour avait sévèrement défendu la porte de son cabinet, où elle s'était réfugiée pour dévorer sa honte.

Une seule personne, une femme il est vrai, osa braver cette consigne.

— Ouvrez, c'est moi.

C'était la voix de la maréchale de Mirepoix.

Une des plus charmantes figures du règne de Louis XV et de la société de Mme de Pompadour ! Toute petite, toute sensée, toute spirituelle ! Une miniature !

Le prince de Ligne, un connaisseur, a tracé d'elle un portrait en quelques mots : « Elle avait cet esprit enchanteur qui fournit de quoi plaire à chacun ; vous auriez juré qu'elle n'avait pensé qu'à vous toute sa vie. »

La maréchale était sincèrement dévouée à la marquise.

— Qu'est-ce donc que toutes ces malles, madame? dit-elle après qu'on lui eut ouvert; on ne saurait mettre ici un pied devant l'autre.

— Excusez-moi, madame la maréchale.

— Vos gens prétendent que vous partez?

— C'est la vérité, répondit Mme de Pompadour.

— Vous vous moquez?

— Hélas! ma chère amie, le maître le veut; il vient de me le faire dire il n'y a qu'un instant.

— Par qui?

— Par M. de Machault.

La petite maréchale eut un mouvement de surprise.

— Je le croyais de vos amis, dit-elle.

— Je le croyais également, répliqua la marquise; il s'est tourné du côté de d'Argenson.

— Et qu'est-ce que M. de Machault vous a conseillé de faire, lui, personnellement?

— De partir sans différer.

— Il vous trahit, dit vivement la maréchale.

— Croyez-vous?

— Cela est clair pour moi; il veut rester le maître de la situation.

— Je le crois aussi; mais que faire? demanda Mme de Pompadour.

— Ne partez pas, c'est bien simple.

— Désobéir aux ordres de Sa Majesté?

— Pas précisément, mais gagner du temps, feindre une indisposition. Quitter la partie en ce moment, ce serait la perdre!

— En effet, dit la marquise de Pompadour, reprenant courage à l'énergie de la petite maréchale de Mirepoix.

— On vous a dit de vous éloigner, on ne vous a pas dit de fuir. Un départ comme le vôtre doit se faire honorablement et non s'improviser. S'il doit avoir lieu, qu'il ait lieu au grand jour et non dans les ténèbres. Vous avez droit aux honneurs de la guerre.

— Vous me rendez la vie, ma chère maréchale ! s'écria Mme de Pompadour en lui pressant la main avec effusion.

— Pendant ce temps-là, le roi, revenu de sa panique, réfléchira, et finalement vous rappellera... avant que vous soyiez partie.

— Le roi ? dit la marquise en soupirant.

On aura remarqué que, dans la grande désolation de Mme de Pompadour, il n'était entré qu'une très-mince préoccupation pour le roi. Elle ne s'était inquiétée que de son sort, à elle.

C'est qu'elle savait au juste ce que pesait l'affection de Louis XV, — et que peut-être, de son côté, Louis XV savait à quoi s'en tenir sur la sollicitude de Mme de Pompadour.

— Hélas ! dit-elle, je n'attends pas grand'chose du roi !

— Laissez donc ! fit la maréchale ; je ne lui donne pas t ois jours pour s'apercevoir qu'il lui manque quelqu'un... que ses ministres ne remplaceront pas auprès de lui.

— Mais si précisément ils allaient imaginer de pourvoir à ce remplacement ?

— Raison de plus pour rester, répondit la maréchale.

— Et Machault ?

— Il aura réfléchi.

— Je ne suis pas convaincue, dit Mme de Pompadour.

— C'est l'histoire éternelle, ma chère; pourquoi ne serait-ce pas l'histoire de demain?

La marquise hésitait encore.

— Résister, cela est grave! murmurait-elle.

— Cela serait grave pour un homme, j'en conviens, dit la maréchale; mais pour une jolie femme...

Ce mot de « jolie femme » décida Mme de Pompadour.

— Je reste! dit-elle.

XXXIV

LA GEÔLE DE VERSAILLES

Deux heures s'étaient à peine écoulées depuis l'attentat.

Damiens avait été amené dans la chambre criminelle de la prévôté de l'hôtel du roi, sous la garde de Fleury, exempt des gardes du corps, escorté, comme on l'a vu, d'un gros d'officiers et de soldats.

Ce cortége assez nombrenx dut s'arrêter devant la porte de la geôle, mais toute la nuit il ne cessa d'y stationner et de s'y accroître, malgré la rigueur du froid.

Versailles ne se coucha pas cette nuit-là; des lumières brillèrent jusqu'au matin aux fenêtres de toutes les maisons; les rues furent parcourues par une foule inquiète, interrogeante, avide de détails, s'exagérant la grandeur et les conséquences de l'événement.

On avait jeté Damiens sur un lit de sangle où il continuait à pousser de sourds gémissements.

Ses souffrances augmentant d'instant en instant, le lieutenant général Leclerc du Brillet, qui avait déjà ma-

nifesté envers lui quelques sentiments d'humanité, jugea indispensable de faire prévenir le chirurgien de Sa Majesté, M. de la Martinière.

En attendant son arrivée, M. du Brillet, assisté d'un greffier provisoire, procéda immédiatement à un premier interrogatoire de Damiens.

Ce premier interrogatoire, qui devait être et qui est resté le plus important, fut un peu conduit sans méthode, pris et repris au hasard. Cela ne pouvait guère être autrement, les questions étant interrompues par des cris de douleur, les réponses étant entrecoupées de soubresauts.

Après lui avoir fait prêter serment de déclarer la vérité, M. du Brillet lui demanda son nom, son âge *et le* lieu de sa naissance.

Damiens obéit sans hésitation; mais il refusa de dire sa profession et il voulut taire sa demeure. On ne sait pas pourquoi.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Versailles? dit M. du Brillet.

— J'y suis arrivé depuis lundi dernier.

— Y êtes-vous venu seul?

— Oui.

— Y connaissez-vous quelqu'un?

— Personne.

— Qu'est-ce que vous êtes venu y faire? continua le lieutenant général.

— Vous le savez bien, murmura Damiens.

— Ainsi vous avouez avoir voulu tuer le roi?

— Tuer est trop fort, répondit-il; si j'avais voulu le tuer, j'en étais le maître.

— Quel motif vous poussait?

— J'ai entendu dire que tout le peuple de Paris périt,

et que le roi n'a voulu écouter aucune des représentations du Parlement.

— Pouviez-vous penser qu'après votre crime le roi serait mieux disposé à entendre les représentations dont vous parlez ?

Damiens se tut.

— Vous venez de parler de religion ; à quelle religion appartenez-vous ?

— A la religion catholique, apostolique et romaine, dit Damiens.

— Y a-t-il longtemps que vous vous êtes approché des sacrements ?

— Il y a sept ou huit mois, je me suis confessé et j'ai reçu l'eucharistie.

— Quel est votre directeur ordinaire ?

— Je n'en ai pas ; je me suis confessé tour à tour à des jésuites dont j'ignorais les noms.

— Quel était le dernier ?

— Un père de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré.

— Avez-vous communiqué à vos divers confesseurs les inquiétudes dont vous êtes animé au sujet de la religion ?

— Non, répondit Damiens.

— Leur avez-vous fait part de votre projet d'assassiner le roi ?

— Jamais.

On lui remit sous les yeux la bourse de filoselle saisie sur lui, ainsi que le sac de toile enfermant des louis et des écus.

— Reconnaissez-vous cet argent pour vous appartenir ? demanda M. du Brillet.

— Je le reconnais, dit-il.

— Sans doute il vous a été donné par quelqu'un pour accomplir votre forfait ?

— Non.

— D'où provient cette somme alors?

— D'un arrangement à la suite d'un procès avec une de mes parentes demeurant à Béthune.

— Qui en témoignera?

— Le sieur Sothier, procureur à Arras; c'est devant lui que cet arrangement a été conclu.

Dans ce premier interrogatoire Damiens retira la plupart des assertions qu'il avait avancées dans la salle des gardes. Il rejeta ses aveux sur les tourments qu'on lui faisait endurer.

Pourtant il convint d'avoir fait prévenir à deux reprises Monseigneur le Dauphin de se tenir sur ses gardes et de ne pas sortir.

— Comment pouviez-vous savoir que Monseigneur le Dauphin courait un danger? lui dit le lieutenant général.

Damiens se tut.

— Quel était ce danger et d'où étiez-vous informé?

Même silence.

— Vous avez donné un précieux avertissement; n'en restez pas là, dites la vérité.

— Je n'ai rien à dire, répliqua Damiens.

Et comme le lieutenant-général insistait :

— Non, reprit Damiens, non, je ne dirai rien... du moins pour le présent.

Puis il se surprit à ajouter cette phrase singulière :

— Si je nommais ceux qui ont pris part à ce complot, tout serait fini!

— Je vois ce que c'est, dit M. du Brillet, vous êtes engagé par serment avec ces personnes.

— Aucun serment ne me lie, répondit Damiens.

— Alors, pourquoi vous taire?

— Ah! pourquoi!

En ce moment, le chirurgien M. de La Martinière entra.

Il quittait Louis XV à qui ses premiers soins revenaient de droit, naturellement. Maintenant, après avoir pansé la victime, il venait panser le meurtrier ; — il pratiquait l'égalité devant la charpie.

M. de La Martinière se révolta comme avait fait M. du Brillet, en voyant les jambes grillées de Damiens.

Il se hâta d'appliquer un premier remède, qui apporta un peu d'apaisement dans l'état du malade. Puis il prescrivit un régime. Damiens le remercia avec ce regard reconnaissant et chargé de larmes de l'animal soulagé.

Cela fait, l'interrogatoire continua, plus que jamais ondoyant, complexe, à bâtons rompus.

— Quelles sont les correspondances que vous avez hors du royaume ?

Fort étonné, Damiens leva un peu la tête pour répondre :

— Je n'ai, hors du royaume, ni correspondances ni relations, dit-il.

L'heure avançait ; il fallait terminer l'interrogatoire par un coup d'éclat.

Le lieutenant-général mit toute son habileté et tout son amour-propre à arracher au coupable quelques paroles de remords.

Damiens, horriblement fatigué, vaincu, dit ce qu'on voulut, convint de l'énormité de son crime, et témoigna de son repentir... mais répéta son mot favori :

— Il n'est plus temps !

On se contenta de cela pour le premier jour.

Tel fut, à peu de chose près, l'interrogatoire du mercredi, lequel, si incomplet qu'il ait été (ou qu'il soit parvenu jusqu'à nous) devait dominer toute l'instruction. Il

donne une idée assez confuse de Damiens, mais il ne parvient pas à étouffer la fermeté de son caractère, — fermeté qui devait passer par bien d'autres épreuves !

Après que lecture lui eut été faite de cette première pièce, on l'obligea à en signer la minute.

Ensuite le serrurier du roi, Antoine Richer, fut mandé.

Il passa autour du corps de Damiens une longue chaîne de fer, ramenée aux deux poignets et rivée par un boulon.

Lui aussi, ce serrurier, dans son indignation, serra cette chaîne outre mesure.

Je compléterai le tableau mouvementé de cette soirée par le récit fort original de l'aventurier fameux Casanova, que le hasard avait amené à Versailles.

« J'arrivai à Paris, dit-il dans ses *Mémoires,* — le mercredi 5 janvier 1757 ; après m'être procuré un appartement, je pris un fiacre et je me rendis à l'hôtel de Bourbon, dans l'intention de me présenter à M. de Bernis. J'arrive, il n'y est pas, il est à Versailles. A Paris plus qu'ailleurs il faut aller vite en besogne, et, comme on dit vulgairement, mais très-bien, il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Impatient de voir l'accueil qu'il me ferait, je vais au Pont-Royal, je prends un cabriolet, et j'arrive à Versailles dans la soirée.

« Mésaventure ! nos équipages s'étaient croisés en route ; et le mien, de fort mince apparence, n'avait point arrêté les regards de Son Excellence. M. de Bernis était retourné à Paris avec l'ambassade de Naples. Je remonte dans ma voiture ; mais, arrivé à la grille, je vois une foule de monde courant sans ordre de tous côtés et avec les signes de la plus grande confusion ; et j'entends crier à droite et à gauche : — Le roi est assassiné ! On vient d'assassiner le roi ! Mon cocher, effrayé, ne pense

qu'à poursuivre son chemin ; mais on arrête la voiture, on me fait descendre, et on me fait entrer dans le corps de garde, où je vois déjà du monde ; et, en moins de trois minutes, nous étions plus de vingt personnes arrêtées, toutes très-étonnées de l'être et toutes aussi coupables que moi. Nous ne fûmes pas longtemps dans cette pénible situation, car, cinq minutes après, un officier entra, et, après nous avoir fait poliment des excuses, il nous dit que nous étions libres.

« — Le roi est blessé, dit-il, et on l'a porté dans son appartement. L'assassin, que personne ne connaît, est arrêté. On cherche partout M. de La Martinière...

« Remonté dans ma voiture, et fort heureux de m'y voir, un jeune homme s'approcha et me pria instamment de lui accorder une place, en payant la moitié. Malgré les lois de la politesse, je refusai ; en tout autre temps je me serais fait un plaisir de lui offrir une place, mais il y a des moments où la prudence ne permet pas d'être poli. Je mis environ trois heures pour faire le trajet, et, dans ce court espace de temps, je fus devancé par au moins deux cents courriers qui allaient ventre à terre. A chaque minute j'en voyais un nouveau, et chaque courrier criait et publiait à l'air la nouvelle qu'il portait. Les premiers dirent ce que je savais ; à la fin, je sus que le roi avait été saigné, que la blessure n'était pas mortelle, et enfin que la blessure était légère. Muni de cette excellente nouvelle, je me rendis chez Silvia (la comédienne), et je trouvai toute la famille à table, car il n'était pas onze heures.

« — J'arrive de Versailles, leur dis-je.

« — Le roi a été assassiné ?

« — Point du tout ; il pourrait aller à Trianon ou à son Parc-aux-Cerfs s'il en avait envie.

« A cette nouvelle, que les domestiques de Silvia s'em-

pressèrent de publier, une foule de voisins vinrent m'entendre ; je fus obligé de répéter dix fois la même chose, et le quartier me dut de passer une nuit tranquille. »

Casanova termine sa narration par cette réflexion en manière de trait :

« Dans ce temps-là les Parisiens s'imaginaient aimer leur roi ; ils en faisaient de bonne foi et par hasard toutes les grimaces. Aujourd'hui plus éclairés, ils n'aimeront que le souverain qui voudra réellement le bonheur de la nation, et qui ne sera que le premier citoyen d'un grand peuple. »

Ajoutons quelques touches locales à la narration de Casanova.

Par le bruit que fit cet événement à Versailles, on peut juger de ce que ce fut à Paris.

Il y eut des rassemblements éplorés, des cloches mises en branle, des cierges à tous les coins de rues et dans les allées des maisons ; il y eut des députations, des neuvaines, des vœux à la Vierge et aux saints.

Rien de plus heureux ne pouvait arriver à Louis XV.

Il ressaisit un peu de cette affection qui, quoi qu'en dise Casanova, s'était bien lasséé depuis quelque temps. Mort, on se fût peut-être moins attendri sur son compte. Blessé, on eut presque pitié de lui. On se ressouvint qu'il avait porté jadis le surnom de *Bien-Aimé*. Cette fois encore, le peuple de Paris ne voulut pas en avoir le démenti, et fit revivre le surnom pour quelques jours.

Peut-être aussi le peuple de Paris s'imaginait-il que Louis XV verrait un avertissement dans ce coup si faiblement porté.

Le peuple de Paris était encore naïf en ces temps-là.

XXXV

LA LORRAINE ET SA FILLE

Une des rues les plus tristes de l'ancien Paris était la rue du Cimetière-Saint-Nicolas-des-Champs.

Une des maisons les plus tristes de la rue du Cimetière-Saint-Nicolas-des-Champs était la maison de Mme Ripandelly.

Mme Ripandelly, que les rapports du temps qualifient de « banquière, » occupait un certain nombre de domestiques.

Parmi ces domestiques, il y avait une humble femme de quarante-huit ans, dont le véritable nom était Mme Damiens, mais qui n'était guère connue que sous le sobriquet de *la Lorraine*.

Le lendemain du 5 janvier, vers midi, une voix traversant l'antichambre de Mme Ripandelly, s'écria :

— Êtes-vous là, la Lorraine?

— Oui; que me voulez-vous?

— C'est votre fille qui vous demande.

— Ma fille? me voilà tout de suite! répondit-elle.

Et interrompant les soins du ménage, la Lorraine se montra dans l'entrebâillement des deux portes.

Elle se trouva en présence d'une jeune fille de dix-huit ans environ, agréable de physionomie, élancée de taille, mais boiteuse.

Après s'être embrassées :

— Qu'est-ce qui t'amène par ici, Marie? demanda la Lorraine.

— J'étais allée acheter, rue Saint-Martin, des couleurs pour mes enluminures; j'ai voulu monter pour te dire bonjour.

— Je te remercie... Mais comme tu es pâle! Serais-tu souffrante?

La jeune fille était livide.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle.

— Tu trembles!

— Le froid...

— Le fait est que depuis longtemps nous n'avons eu un hiver semblable. On dit que la Seine est gelée jusqu'à un pied d'épaisseur... Veux-tu un verre de vin pour te remettre?

— Merci, ne fais pas attention...

Elle regardait sa mère avec une expression étrange.

Tout à coup, comme n'y tenant plus, elle s'écria :

— Maman, est-ce que tu ne sais pas ce qui se passe?

— Comment veux-tu que je sache quelque chose? Je sors si rarement.

— Tu n'es donc pas descendue depuis hier?

— Non, c'est Jeannette qui est allée aux commissions.

— Alors... tu n'as rien entendu crier dans la rue? continua la jeune fille avec un accent d'anxiété.

— Rien, répondit la Lorraine ; qu'est-ce qui se passe donc? Le peuple est mécontent, comme toujours, sans

doute. Ce gros froid ne doit pas l'arranger; tout devient plus cher... Cela finira mal, comme dit ton père.

Marie tressaillit.

Puis, se soutenant à peine, elle prononça avec effort :

— Y a-t-il longtemps que tu l'as vu, mon père?

— Je ne l'ai pas revu, comme toi, depuis lundi, répondit la Lorraine.

— Il est reparti pour son pays?

— Oui.

— Pour Arras... tu en es bien sûre, maman?

— C'est du moins ce qu'il m'a dit; après cela, on ne peut guère se fier à ses paroles. Il change de projets tous les jours.

— Ah!... Ainsi, selon toi, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ne fût pas retourné à Arras?

— Oh! rien du tout.

— Et qu'il fût allé... à Versailles, par exemple?

— A Versailles, ou ailleurs. On ne sait jamais ce que ton père a en tête.

— Il ne se confie donc pas à toi?

— Lui! s'écria la Lorraine.

— Tu es sa femme, cependant, c'est-à-dire sa meilleure amie.

La Lorraine haussa les épaules.

— François ne me regarde pas plus qu'un chien, répondit-elle, et il m'ordonne de me taire quand je m'avise de lui faire quelques observations.

— Est-ce qu'il a des intérêts qui auraient pu l'appeler à Versailles? reprit Marie.

— Je ne crois pas, dit la Lorraine; mais pourquoi me parles-tu de Versailles, et dans quel but m'adresses-tu toutes ces questions? Je ne t'ai jamais vue ainsi.

— Un peu de fatigue, maman.

— Tu travailles trop peut-être.

— Oui, c'est cela...

La pauvre fille, comprimant son cœur avec la main, reprit après quelques minutes :

— Mon père est donc un homme bien singulier?

— Ah! je t'en réponds! s'écria la Lorraine; mais tu le connais aussi bien que moi.

— Je le crois bon, cependant, dit Marie.

— Bon pour les autres, peut-être; bon pour des gens qui lui sont inconnus; bon pour tout le monde en général. Que m'importe? A-t-il jamais été bon pour toi ou pour moi?

Marie murmura :

— Il ne m'a seulement pas apporté d'étrennes en venant nous voir au jour de l'an.

— Des étrennes! il s'occupe bien de cela, ma foi! répliqua la Lorraine.

— Pourtant, lorsque je lui en ai fait des reproches, il s'est mis à pleurer.

— Sur le moment, je ne dis pas, mais ces accès-là ne durent pas chez lui. Le dos tourné, il pense à autre chose... Damiens pense toujours à autre chose.

— Il te donne de l'argent quelquefois, prononça timidement Marie.

— Il me le jette, veux-tu dire!

— Oh! maman, tu es sévère pour mon père.

— Que veux-tu? s'écria la Lorraine; je ne lui dois aucun instant de bonheur. Toujours bourru, jamais un mot d'amitié. Il reste quelquefois cinq ou six mois sans venir me voir. Ce qu'il fait pendant ce temps, je l'ignore; il ne me le dit pas, et j'ai fini par ne plus le lui demander. Dans toutes les places où il s'offre, il se présente comme garçon.

— Il ne se ferait peut-être pas accepter autrement, dit Marie.

— Enfin, vois-tu, ton père n'est pas un homme comme un autre.

— Pourquoi parle-t-il toujours des affaires de l'Etat ?

— C'est une manie qu'il a gagnée chez ces messieurs du Parlement où il a servi.

— Alors, il est pour le Parlement? continua la jeune fille.

— Oh ! absolument.

— Contre les prêtres?...

— Pas contre tous ; contre les évêques seulement, et surtout contre l'archevêque de Paris. C'est à lui qu'il attribue tous les malheurs du royaume.

— Et... le roi? Que dit-il du roi? demanda avidement Marie.

— Je ne sais pas ce qu'il en pense, répondit la Lorraine ; mais lorsqu'on en parle devant lui, il se tait tout à coup et devient sombre.

— Ah ! tu as remarqué cela, maman?

— Bien souvent.

— Et moi aussi, reprit Marie de plus en plus agitée ; depuis un an particulièrement, n'est-ce pas ?

— Oui, depuis un an, en effet, répondit la Lorraine.

— Mon père doit haïr le roi, bien certainement !

— Je le crois presque.

— Mais pourquoi, mon Dieu ! pourquoi? s'écria la jeune fille ; qu'est-ce que le roi peut lui avoir fait?

— A lui rien, mais à quelqu'un de ses maîtres peut être... Et la haine de Damiens est tenace.

— Tu me fais peur, maman !

— Peur? répéta la Lorraine étonnée ; deviens-tu olle ?

— Tu supposes que la haine de mon père ne reculerait devant rien?

— Oh! devant rien, je t'assure.

— Ni devant personne?

— Ni devant personne.

— Quoi! dit Marie, pas même devant...

Elle s'interrompit, pour cacher soudainement sa tête dans ses mains.

— Tu es bien nerveuse aujourd'hui, Marie! dit la Lorraine.

— C'est vrai, reprit la jeune fille en essayant de se remettre; pardonne-moi, maman... C'est que j'ai des pressentiments.

— Quels pressentiments?

— Je crains qu'il ne soit arrivé un malheur à mon père... un grand malheur!

— Qu'est-ce qui peut te donner cette idée?

— N'as-tu pas remarqué qu'il était plus triste que de coutume le jour de son départ? Il nous a dit adieu plusieurs fois, comme s'il ne devait plus nous revoir.

— Sais-tu, Marie, que tu vas finir par me faire partager ton inquiétude?

Marie s'empressa d'ajouter :

— Oh! les pressentiments sont souvent trompeurs... Mais, dis-moi, maman, y a-t-il beaucoup de personnes qui portent ce nom de Damiens?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Réponds, maman.

— Damiens a un grand nombre de parents : des frères, des oncles, des cousins... En quoi cela t'intéresse-t-il?

— Ah! ma mère, tu le sauras peut-être trop tôt! s'écria Marie.

La Lorraine demeura bouche béante.

— Tu m'effraies à mon tour, reprit-elle; Marie, tu sais quelque chose?

— Non, maman! répondit la jeune fille en reculant machinalement comme les enfants qu'on gronde.

— Tu n'es pas venue ici sans motif. Je me rends compte de tout maintenant : ta pâleur, ton agitation, tes questions... Ton père est en danger!

— Je n'ai pas dit cela...

— Marie!

— J'aurai mal entendu...

— Qu'as-tu donc entendu, ma fille? demanda la Lorraine.

— Rien, oh! rien, ma mère!

— Tu mens!

La Lorraine venait de pousser cette exclamation lorsqu'un individu entra.

C'était le garçon d'un café voisin.

Il ne remarqua pas le trouble des deux femmes.

— Bonjour, la Lorraine, dit-il.

— Bonjour M. Charles.

— Je viens chercher le plateau que j'ai laissé hier.

— Je vais vous le donner tout de suite, répondit-elle.

— Oh! je ne suis pas pressé, répliqua le garçon de café.

Et s'asseyant sur une chaise comme quelqu'un qui s'apprête à causer, il dit :

— Eh bien! vous savez sans doute la nouvelle?

— Quelle nouvelle, monsieur Charles? demanda la Lorraine.

— La grande nouvelle, parbleu! il n'y en a qu'une... on ne s'entretient que de cela partout... Le roi a été frappé d'un coup de couteau.

— Est-ce possible? s'écria la Lorraine.

— Oui, sans doute, hier, à Versailles.

Marie se sentait défaillir.

Elle recueillit cependant assez de force pour dire à sa mère :

— Maman, va donc chercher le plateau.

Mais une lueur terrible venait de se faire dans le cerveau de la Lorraine :

— A Versailles! répéta-t-elle; le roi... un coup de couteau...

— Ou de canif, reprit le garçon de café, on ne sait pas au juste.

— Et l'assassin? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Maman, va donc chercher... essaya encore de balbutier la jeune fille.

— Laisse-moi donc, toi! s'écria la Lorraine; je veux savoir... Continuez, M. Charles.

— On ne connaît pas encore tous les détails. C'est le soir, comme il se disposait à monter en voiture, que le roi a été frappé.

— Et l'assassin? répéta la Lorraine.

— Il a été arrêté sur-le-champ.

— Quel est-il?

— Un laquais, à ce qu'il paraît.

La mère et la fille se regardaient dans une douleur infinie.

Haletante, la Lorraine put demander encore :

— Sait-on comment il s'appelle?

— On m'a dit son nom... Damiens, je crois, ou quel-chose d'approchant.

res,. Miséricorde!

t-il garçon de café se leva épouvanté.

— Qu'avez-vous, la Lorraine? vous vous trouv[illegible] cr[illegible]...

Elle s'était évanouie, en effet.

— Je vais chercher du secours, dit-il.

— Non! non! s'écria vivement Marie; n'appelez personne!

— Ah!... dit le garçon surpris; je ne pouvais prévoir que cette nouvelle lui ferait tant d'effet.

— Ma pauvre mère!

La Lorraine revenait à peine à elle; la porte s'ouvrit avec fracas.

C'était la maîtresse de maison, c'était Mme Ripandelly qui, sortie depuis une heure, rentrait tout à coup.

Elle était, elle aussi, dans un état de surexcitation extrême.

A la vue de la Lorraine et de sa fille, Mme Ripandelly s'écria, irritée :

— Malheureuses! Comment! vous êtes encore ici? Vous n'avez pas fui?

La Lorraine semblait changée en statue.

Elle ne voyait rien, elle n'entendait rien.

— Damiens assassin! murmurait-elle.

— Vous avez raison, madame, dit la jeune fille qui revint la première au sentiment de sa situation; il faut fuir!

Et tirant la Lorraine par sa jupe :

— Ma mère... ma mère, sauvons-nous!

— Il est trop tard, dit Mme Ripandelly; je ne peux pas vous laisser partir maintenant; je serais compromise.

— Madame, je vous supplie! dit Marie en larmes.

— C'est impossible... Monsieur Charles, fermez la porte!

Le garçon de café, hébété par ce qui se passait devant lui, obéit.

— Oh! madame! reprit Marie.

— Non, vous dis-je! fit Mme Ripandelly; il n'est plus temps, c'est moi qui irais en prison à votre place.

— En prison!

— On dirait que j'ai laissé échapper la femme et la fille d'un assassin.

— Assassin! répéta la Lorraine comme un lugubre écho.

— D'un régicide, continua Mme Ripandelly.

— Pitié pour ma mère! disait Marie.

A la voix de sa fille, la Lorraine retrouva la raison. Elle s'adressa à son tour à Mme Ripaudelly.

— Madame, lui dit-elle, écoutez-moi : depuis que je suis dans votre maison, je vous ai toujours servie avec fidélité et probité; vous n'avez jamais eu de reproche à me faire.

— Vous êtes une bonne domestique, c'est vrai.

— Eh bien! au nom de tout ce qui vous est sacré, par ce que vous avez de plus cher... laissez ma fille s'échapper.

— Sans toi, ma mère, non! dit Marie.

— Tais-toi, dit la Lorraine.

Et continuant à prier Mme Ripandelly :

— On peut me conduire en prison, moi; je suis vieille, je peux souffrir... Mais elle, elle est trop jeune... Madame, laissez-vous attendrir!... Vous ne répondez pas... Ah! Marie! mon enfant, sauve-toi vite, madame veut bien!

— Non! non! répliqua Mme Ripandelly; j'en suis fâchée, mais je ne peux pas.

Marie n'avait pas bougé, d'ailleurs.

La Lorraine s'obstinait.

— Qui le saura? qui le dira? Ce n'est pas vous, monsieur Charles?... Ah! mon Dieu! et moi qui ne vous ai pas rendu votre plateau!... Tout à l'heure... Je ne sais plus où j'ai la tête... Excusez-moi...

Elle se jeta aux pieds de Mme Ripandelly en s'écriant :

— Laissez partir ma fille !

— Ni l'une ni l'autre, répondit Mme Ripandelly ; qui m'assure que vous n'êtes pas les complices du régicide ?

— Oh ! fit Marie avec indignation.

La Lorraine s'était relevée rapidement sous cette parole.

— Ma fille, restons !

Il aurait été difficile à ces pauvres créatures de faire autrement, car déjà un bruit de pas et de voix, présage alarmant, remplissait l'escalier.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois, donnant passage au commissaire, M. Rochebrune, et à plusieurs exempts de police, assistés d'un sergent des gardes-françaises.

— C'est fini ! murmura Marie avec abattement.

Le sergent désigna du geste la Lorraine au commissaire.

C'était à ce sergent, nommé Denis Bobin, qu'on devait la capture de la femme Damiens.

Le commissaire fit alors son devoir.

— Apprêtez-vous à me suivre, dit-il aux deux femmes qui se serraient l'une contre l'autre.

— O mon Dieu ! fit la Lorraine.

— Du courage, ma mère ! lui dit Marie.

— Que veut-on faire de nous ?

— Vous devez connaître les personnes qui ont inspiré à votre mari son exécrable projet, dit le commissaire.

— Hélas ! monsieur, nous ne connaissons rien !

Le commissaire remua la tête d'un air incrédule.

— Partons ! prononça l'exempt d'Hemery.

— Un fiacre est en bas, dit le commissaire ; dépêchons-nous... et, croyez-moi, pas de larmes, pas de cris !... Si

le peuple savait qui vous êtes, nous ne pourrions vous défendre contre sa fureur : il vous mettrait en morceaux.

— Ma mère, essuie tes yeux ! dit vivement Marie.

— Oh ! c'est un mauvais rêve que je fais ! s'écria la Lorraine.

— Allons ! dit l'exempt d'Hemery s'impatientant.

— Au moins nous ne serons pas séparées, dit Marie.

Avant de quitter la chambre, M. Rochebrune se retourna vers Mme Ripandelly.

— Attendez-vous, madame, à être bientôt citée en justice.

Le garçon de café était plus pâle que son tablier.

Vingt minutes après, la femme et la fille de Damiens étaient écrouées à la Bastille.

XXXVI

LE GATEAU DES ROIS

— Cela ne doit pas nous empêcher de tirer les rois ce soir! dirent quelques gens de lettres et quelques artistes qui sortaient du café Procope.

— Vous avez raison, parbleu! tirons les rois!

— C'est donc aujourd'hui l'Epiphanie? demanda l'un d'eux.

— Certainement. Interrogez plutôt l'abbé; n'est-ce pas, l'abbé?

Celui qu'on appelait l'abbé répondit :

— L'Epiphanie, en effet, mot grec qui signifie l'apparition; on la désigne sous le nom de *jour des Rois*, à cause des trois rois mages. C'est une des petites fêtes de l'Eglise...

— Et une des grandes fêtes du peuple.

— Tirons les rois! dirent-ils en chœur.

— Malgré l'attentat? objecta quelqu'un.

— A cause de l'attentat, justement! s'écria celui qui avait eu l'initiative de cette partie.

— Lorsque Paris s'inquiète et s'afflige?

— Nous le rassurerons par nos éclats de rire et par nos couplets! Nous ramènerons la confiance le verre à la main! Allons au cabaret!

— Mais quel cabaret?

— Le premier venu! Ils sont tous bons!

Le plus jeune de la bande arrêta les autres du geste.

— Prenez garde! Il n'est pas prudent d'aller ce soir au cabaret; la police est sur pied nuit et jour; notre intention, quelque bonne qu'elle soit, pourrait être mal appréciée.

— Où aller alors?

— Si vous le permettez, je vous offrirai l'hospitalité dans mon logement de garçon qui est à trois pas d'ici.

— Accepté, s'écria le chœur.

— Une mansarde ne vous fait pas peur? reprit le jeune homme.

— Elle nous enthousiasme, au contraire!

— La mansarde est l'échelle de la renommée! ajouta un autre.

— Alors, apprêtez-vous à grimper, dit-il en riant.

— Suivons Beaumarchais!

Le jeune homme qui offrait ainsi à ses amis de venir tirer les rois chez lui, c'était Beaumarchais, en effet; — Beaumarchais à vingt-cinq ans, modeste, inconnu, et professeur de guitare de Mesdames, filles du roi.

Et les amis qui acceptaient de monter les cinq étages de Beaumarchais s'appelaient Collé, Favart, Vadé, deux ou trois acteurs et quelques peintres.

L'abbé était l'abbé Prévost.

Pendant qu'on se rendait chez Beaumarchais, gaîment et bruyamment, Collé dit :

— Mon ami l'épicier Gallet demeure dans le quartier : il nous fournira le sucre et la chandelle.

— Quel dommage que Mme Rabavin soit logée si loin! soupira Vadé; j'aurais eu crédit pour une douzaine de brocs. Les rois ont besoin d'être arrosés.

— Vivent les rois!

Le joyeux cortége arriva devant la maison de Beaumarchais.

En route, on avait pris chez un pâtissier le gâteau traditionnel, dans les flancs duquel avait été insérée la fève monarchique.

Longue fut l'ascension, comme l'avait annoncé l'amphitryon; — mais déjà, dans cet escalier, que de rires et de saillies!

Nos poëtes et nos artistes, dans la spirale étroite, se tenaient par l'habit, à la queue-leu-leu.

La table fut vite dressée.

Chacun s'y plaça à sa fantaisie ou à sa sympathie.

Quelques viandes froides firent l'office de prologue.

La conversation roula d'abord fatalement sur le sujet du jour, sur l'attentat de Damiens.

— Qui est-ce qui connaît ce Damiens? demanda-t-on.

— C'est un de mes compatriotes, dit l'abbé Prévost.

— Ah bah! s'écrièrent les convives.

— Oui, reprit l'abbé, les Damiens sont originaires de l'Artois; ils habitent Arras ou les environs; moi, je suis de Hesdin.

— Qui croirait que ces Flamands ont des têtes si exaltées!

— Le roi sera bientôt rétabli.

— Il l'est déjà, prétend-on.

— Eh bien! Vadé, s'écria Favart, voilà pour vous l'occasion de donner un pendant à votre fameuse chanson du retour de Metz.

Vadé secoua la tête.

— Autre temps, autre chanson! dit-il.

— N'est-ce pas à vous que Louis XV doit son surnom de *Bien-Aimé?* demanda Beaumarchais.

— Je crois que oui; il fallait une rime au bout d'un de mes vers, celle-ci se trouva sous ma plume et fit fortune.

— Dites-nous ces vers, Vadé?

— Je les ai oubliés, répondit-il.

On s'adressa alors à Collé, en lui demandant un échantillon d'une de ses parades au gros sel.

Collé, après s'être fait un peu prier pour la forme, débita des fragments de *Caracataqua et Caracataqué*, en empruntant tour à tour la voix languissante de *Zirzabelle* et le fausset aigu de *Liandre*.

Ces douces folies encouragèrent Saurin et Laujon à faire appel à leur mémoire.

Beaumarchais, lui-même, qui s'essayait à la poésie, où il ne devait pas acquérir grand renom, mais il fallait bien qu'il s'essayât à tout, — Beaumarchais fredonna quelques couplets galants.

Vint le moment où l'on se rappela qu'on s'était rassemblé pour tirer les rois.

Le gâteau apparut, salué d'un frémissement respectueux.

Beaumarchais, revendiquant les droits d'un maître de maison, le partagea en tranches égales, réservant, selon l'usage, la part du pauvre, de l'inconnu, de Dieu.

Puis, ainsi découpé, le gâteau des rois fut recouvert d'une serviette, et on lui imprima un mouvement de rotation pour éloigner tout soupçon de fraude.

Dans les familles, c'est une main innocente qui va chercher les parts et qui les distribue.

A défaut de main innocente, on s'adressa à l'abbé Prévost.

Celui-ci se défendit d'un tel choix, mais il fut forcé de se rendre au vœu des convives.

Il étendit donc la main sous la serviette.

— Surtout, l'abbé, ne trichez pas ! ne tâtez pas les morceaux !

— Oh ! messieurs !

— Ecoutez donc, l'abbé, votre ordre vous rend suspect.

— Toujours un peu de mauvais goût, Vadé ! répliqua doucement l'abbé Prévost.

— Je ne travaille que dans ce genre-là, dit Vadé, prenant bien la semonce.

— Pour vous punir, continua l'abbé Prévost, restant le bras étendu, je m'en vais vous dire d'où vient la coutume d'élire un roi de la fève.

— Grâce, l'abbé ! s'écria tout le monde.

— Vous me permettrez pour cela de remonter à la plus haute antiquité. Chez les Grecs, par exemple, les fèves ont toujours été employées à l'élection des magistrats. De là, ce précepte de Pythagore : « Abstiens-toi de fèves, » c'est-à-dire : Abstiens-toi de prendre part aux affaires du gouvernement. Plus tard, cet usage s'appliqua aux festins...

— L'abbé ! l'abbé !

L'abbé Prévost fut clément et ajourna sa dissertation à l'année suivante.

Il distribua les morceaux du gâteau avec cette grâce enjouée qui lui était particulière. Chacun recevait, en outre de son triangle de feuilletage, un mot aimable ou fin. Mais personne n'en reçut la fève.

Le hasard la lui réservait à lui-même, dans la dernière part qu'il adjugea.

— Vive le roi Prévost ! cria-t-on.

Le roi-abbé s'inclina.

Tous les verres se tendirent immédiatement vers lui.

Au moment de porter le sien à ses lèvres, il s'arrêta.

— Le roi souhaite-t-il quelque chose? demanda Beaumarchais.

— Le roi veut parler ! s'écria Collé.

— Parlez, sire !

Après avoir difficilement obtenu un peu de silence, car les têtes commençaient à s'échauffer, le roi de la fève prononça ces paroles :

— Eh quoi ! mes chers sujets, ne vous apercevez-vous pas qu'il me manque quelque chose... ou plutôt quelqu'un?

— Qui est-ce qui vous manque, grand roi?

— Une reine.

— Le roi a raison ! s'écrièrent tous les convives.

— Il faut une reine au roi, en effet, dit Beaumarchais.

— Oui, il lui en faut une... au moins, ajouta Favart.

— Mais où la trouver?

— On demande une reine.

— Laissez-moi faire ! dit Vadé qui prit son épée et son chapeau et se disposa à sortir.

— Où allez-vous? lui demanda-t-on.

— A la recherche d'une reine, répondit-il......

— Le départ de ce maître fou ne doit pas nous empêcher de boire à la santé du roi, dit Beaumarchais.

— Non, sans doute ! s'écrièrent les convives.

— A la santé de l'abbé Prévost !

L'abbé leur fit gaîment raison, et choqua son verre contre les leurs.

— Le roi boit ! cria-t-on.

Prévost leur répondit, avec une pointe... d'émotion :

— Oui, je bois ! Je bois à vous, mes chers amis ! Je bois aux lettres, à la pensée, aux chansons, à l'avenir, à tout ce qui est notre vie de chaque jour et de chaque instant !

— Ingrat, buvez à l'amour ! lui dit Collé.

— J'y ai bu trop souvent, répondit Prévost ; la coupe en est restée frottée d'amertume...

C'était une rareté de voir l'abbé Prévost à Paris. Sa vie s'était presque toujours passée en Hollande et en Angleterre, au milieu des plus orageuses aventures, persécuté, exilé (les fatalistes ont remarqué qu'il s'appelait Prévost d'*Exiles*), calomnié surtout. Depuis quelque temps seulement, il avait obtenu de revenir en France. On le jugeait calmé. Peut-être l'était-il en effet. Sa belle tête commençait à grisonner. De tant d'années errantes, de nuits vagabondes, de travaux forcenés, de tant de chefs-d'œuvre improvisés et de tant de compilations méditées, il était resté sur sa physionomie une empreinte de résignation et de rêverie.

Pauvre abbé Prévost ! ses contemporains sentaient en lui un homme supérieur, mais il n'avait été publiquement affirmé comme tel par aucun d'eux.

On l'étourdissait encore de sa royauté, lorsque Vadé rentra.

Vadé tenait par la main une délicieuse petite personne, d'une quinzaine d'années environ.

Le costume de cette jeune fille était celui des bouquetières et des marchandes des rues. Seulement, au lieu de bouquets, elle portait devant elle une petite boîte ouverte où s'étalaient de menus objets de quincaillerie,

tels que cordons de montres, tabatières, râpes à tabac, étuis de lunettes, bagues communes et breloques à bas prix.

— Messieurs, dit Vadé, permettez-moi de vous présenter Mlle Jeanne, qui a bien voulu accepter d'être la reine de notre festin.

— Reine par la jeunesse et par les beaux yeux, qu'elle soit la bienvenue ! dit Beaumarchais.

Favart murmura à l'oreille de Saurin :

— Il n'y a que ce Vadé pour faire de semblables trouvailles.

— Prenez place au milieu de nous, Mlle Jeanne.

— Merci, messieurs, vous êtes bien bons, répondit-elle tout naturellement, sans effronterie.

Et avec une gentillesse d'enfant :

— Oh ! si vous saviez comme il fait froid dehors !... Je n'ai rien vendu ce soir.

Après avoir déposé sa petite marchandise dans un coin de la chambre, elle s'assit à table, regardant tous les convives et souriant à chacun d'eux avec assurance.

— Donnez un verre à la reine, dit Beaumarchais.

— Autrefois, dit le roi, nous eussions bu dans le même verre.

Les convives étaient restés émerveillés de cette fraîche vision.

— Êtes-vous de Paris, mon enfant? demanda Favart.

— Non, monsieur, je suis née à Vaucouleurs.

— La patrie de Jeanne d'Arc... une garantie de vertu, hasarda Collé à demi-voix.

— Tais-toi ! dit Favart de l'autre bout de la table.

— Qu'est-ce qu'a dit ce monsieur? interrogea la fillette.

— C'est un mauvais plaisant, ne l'écoutez pas.

— Pourquoi donc? Vous avez tous l'air bien obligeants.

— Vos parents existent-ils encore? dit Beaumarchais.

— J'ai ma mère, répondit-elle; mais je n'ai pas connu mon père. Au couvent, on m'appelait Jeanne Vaubernier.

— Ah! vous avez été au couvent, dit l'abbé Prévost qui la regardait avec une inexprimable attention.

— Chez les religieuses de Saint-Aure, rue Neuve-Sainte-Geneviève.

— Et pourquoi n'y êtes-vous pas restée?

— J'en ai été renvoyée, répondit naïvement la jeune fille.

Tout le monde se mit à rire.

Elle continua :

— Oh! l'ennuyeuse maison! On y empêche de parler, de sauter; on y est vêtue d'une robe de serge, et la tête couverte d'un voile noir. Comme je suis contente d'en être sortie!

— Quoi! s'écria Laujon avec étonnement, vous préférez exercer le métier de colporteuse?

— Je le crois bien! Je suis libre au moins; je me promène toute la journée, je me tiens à la grille du jardin des Tuileries, je vois passer les beaux carrosses.

— Pourtant vous devez gagner peu d'argent?

— Excusez-moi, répliqua-t-elle; il y a des jours où l'on m'achète beaucoup... Des messieurs polis comme vous autres... Et puis cela ne sera pas toujours ainsi : ma mère a des protections, il doit lui revenir de l'argent de M. le comte du Barry qui l'a intéressée dans une affaire de vivres.

Les assistants étaient tout entiers à ce babil et à cette mine éveillée.

C'est que Mlle Jeanne Vaubernier était jolie à ravir; elle était mieux que jolie. Elle avait le front beau, l'œil bleu avec des cils noirs; la bouche adorablement petite, et des cheveux blonds d'une finesse extraordinaire, soie et or.

Beaumarchais dit :

— Je m'aperçois que nous oublions de verser à boire à Mlle Jeanne.

Il répara cet oubli, et chacun de pousser la clameur :

— La reine boit!

— Reine! répéta la petite le regard brillant; cela doit être bien amusant d'être une reine pour tout de bon!

— N'en croyez rien, dit Vadé.

— Les reines meurent presque toutes de chagrin, répliqua Favart.

— Après avoir vécu d'ennui, ajouta Collé.

— Demandez plutôt à notre ami Beaumarchais que ses fonctions conduisent souvent au château de Versailles.

— Ah! dit la jeune fille en se tournant avec intérêt du côté de l'amphitryon.

— Oh! comme professeur de musique seulement, fit celui-ci en riant.

Et Beaumarchais reprit :

— Vadé a raison; rien de plus malheureux que les deux reines de France.

— Comment! il y a deux reines? s'écria Mlle Jeanne avec surprise.

— Sans doute, la vraie et la fausse, Mme de Pompadour et Marie Leczinska.

— C'est juste, murmura-t-elle.

— La vraie... c'est-à-dire la marquise de Pompadour... passe tout son temps au conseil des ministres.

Mlle Jeanne fit la moue.

— La fausse, continua Beaumarchais, c'est-à-dire Marie Leczinska, la plus digne des femmes, demeure enfermée chez elle des journées entières en tête-à-tête avec *Mignonne*.

— Mignonne ! répéta Mlle Jeanne ; qu'est-ce que c'est que cette Mignonne ?

— C'est une tête de mort placée dans l'endroit le plus en vue de sa chambre à coucher.

— Fi ! avoir donné un nom si coquet à une aussi vilaine chose ! Ne parlons plus de cela... Vous m'avez fait peur...

La fillette s'était retournée vivement du côté de l'abbé Prévost.

Elle le surprit les yeux attachés sur elle, absorbé dans sa rêverie accoutumée.

— Le roi paraît bien triste, dit-elle.

— Non pas triste, mais pensif, dit Vadé ; c'est son habitude.

— A quoi pense-t-il donc ? demanda Jeanne.

— Ah ! qui sait ? s'écria Vadé.

— Je le sais, moi, dit Collé.

A cette parole, l'abbé Prévost avait relevé la tête.

— Il pense à une de ses héroïnes, que vous lui rappelez... Il pense à sa Manon Lescaut.

L'abbé tressaillit.

— C'est vrai ! dit-il.

— Manon Lescaut a donc existé ? demanda Beaumarchais.

— En doutez-vous ? s'écria l'abbé Prévost.

— Et elle est morte ?

— Manon est immortelle : voyez plutôt !

Il désignait Jeanne Vaubernier.

— Soyez plus heureuse qu'elle, mon enfant, reprit l'abbé Prévost avec un soupir.

— Oh! la destinée de Mlle Jeanne sera brillante, j'en réponds! s'écria Beaumarchais; vous savez que je me pique d'être physionomiste.

Le souper se prolongea pendant une heure.

On but encore à la santé de la reine, qui, tout à coup, jetant les yeux sur la pendule :

— Comme il est tard! s'écria-t-elle. J'ai oublié l'heure au milieu de vous, messieurs... Adieu!

Elle se leva pour aller reprendre sa boîte de quincaillerie.

Ce fut le signal du départ général.

Vadé reconduisit Jeanne Vaubérnier.

On n'a jamais bien su par quel chemin ils avaient pris tous deux.

XXXVII

UNE LETTRE DE DAMIENS

Nous avons laissé Damiens dans la prison de Versailles.

Enchaîné trop étroitement, sa première nuit ne fut qu'une plainte continuelle.

Au matin, on fit revenir le serrurier Richer, qui dériva le bouton joignant les poignets de Damiens.

Pendant l'opération, ce serrurier, plein d'onction, crut devoir tenir à sa victime le discours suivant :

— Misérable ! quel crime as-tu tenté sur le meilleur des rois ? Qui a pu t'induire à une si mauvaise action ? Je connais la bonté du prince : je suis sûr que si tu avouais tes complices avant de subir ton châtiment, cette bonté irait jusqu'à t'accorder ta grâce. Songe que tu t'épargnerais de grands tourments dans cette vie, et que tu sauverais ton âme dans l'autre !

Damiens haussa les épaules.

Le serrurier ajouta encore d'autres choses auxquelles Damiens ne prêta que fort peu d'attention.

Pourtant il murmura, comme en se parlant à lui-même :

— Que de monde dans l'embarras !

Puis, lorsqu'il se sentit desserré, il se retourna du côté de la muraille, et ne dit plus un mot.

Le serrurier s'en alla fort satisfait de lui-même. Et personne ne trouva étrange qu'il eût pris sur lui de promettre sa grâce au meurtrier !

Ce jour-là Damiens ne fut pas interrogé.

Le lieutenant-général, M. Leclerc du Brillet, ne fut occupé qu'à convoquer et à entendre des témoins, une dizaine de personnes, grands et petits valets de pied, écuyers, gardes du corps, l'aubergiste de Versailles et sa femme.

L'interrogatoire de Damiens recommença le 7.

Cette fois il essaya de se renfermer dans un mutisme absolu ; mais il y renonça sur les menaces qui lui furent faites.

Il revint sur le « triste état où le peuple était réduit, » et convint d'avoir eu de fréquentes conversations sur les affaires politiques avec des prêtres qui étaient du parti du Parlement.

— Dites-nous les noms de ces prêtres, fit M. Leclerc du Brillet.

— Quand on me jetterait dans l'enfer ou dans un feu ardent, je ne les dirais point ! s'écria Damiens.

Sommé de s'expliquer sur les dangers que courait le Dauphin, il répondit :

— Je ne parlerai là-dessus que si le roi m'accorde ma grâce.

Ce fut tout ce qu'il y eut de caractéristique dans ce second interrogatoire.

Mais l'idée de grâce était entrée dans la tête de Damiens ; elle s'y fortifia, elle y grandit. Il s'en entretint le soir même avec les exempts commis à sa garde.

L'un d'eux, nommé Belot, à qui il paraissait accorder plus de confiance qu'aux autres, lui dit :

— Que n'écrivez-vous au roi ?

— J'y ai bien pensé, répondit Damiens ; mais comment écrire avec ces fers aux mains !

— J'écrirai pour vous sous votre dictée, reprit l'exempt Belot.

— Qui est-ce qui fera parvenir ma lettre ?

— Je m'en charge.

— Vous ? dit Damiens.

— J'ai les moyens d'approcher directement du roi.

— Eh bien ! écrivez donc.

Et Damiens dicta à l'exempt la lettre suivante, singulier morceau qui devait mettre à la torture l'esprit des commentateurs :

« Sire,

« Je suis bien fâché d'avoir eu le *malheur de vous approcher ;* mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, vous et monsieur le Dauphin, et quelques autres périront. Il est fâcheux qu'un aussi bon prince, par la trop grande bonté qu'il a pour les ecclésiastiques dont il accorde toute la confiance, ne soit pas sûr de sa vie ; et si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de temps, il arrivera de très-grands malheurs, votre royaume n'étant pas en sûreté.

« Par malheur pour vous que vos sujets vous ont donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté d'ordonner pour votre peuple qu'on leur donne les sacrements à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre lit de justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du prêtre qui s'est

sauvé, je vous réitère que votre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très-vrai, que je prends la liberté de vous informer par l'officier porteur de la présente, auquel j'ai mis toute ma confiance.

« L'archevêque de Paris est la cause de tout le trouble par les sacrements qu'il a fait refuser. Après le *crime cruel* que je viens de commettre contre votre personne sacrée, l'aveu sincère que je prends la liberté de vous faire, me fait espérer la clémence des bontés de Votre Majesté. »

Damiens s'arrêta.

— Est-ce tout ? demanda l'exempt.

— Oui.

— Vous allez mettre votre signature au bas.

— Donnez.

Damiens signa péniblement.

L'exempt Belot allait se retirer, porteur de ce papier, lorsque Damiens le rappela.

— Attendez, lui dit-il ; je veux ajouter quelque chose.

— Volontiers.

L'exempt se mit à écrire sous sa dictée :

« J'oublie à avoir l'honneur de représenter à Votre Majesté que, malgré les ordres que vous avez donnés en disant que l'on ne me fasse point de mal... »

Il avait entendu et retenu ces paroles.

« ... Cela n'a pas empêché que monseigneur le garde des sceaux a fait chauffer deux pinces dans la salle des gardes, *me tenant lui-même,* et ordonné à deux gardes de me brûler les jambes, ce qui fut exécuté, en leur promettant récompense, en disant à ces deux gardes d'aller chercher deux fagots et de les mettre dans le feu, afin de m'y faire jeter dedans, et que, sans M. Leclerc qui a em-

pêché leur projet, je n'aurais pas pu avoir l'honneur de vous instruire de ce que dessus. »

Damiens reprit haleine.

— J'ai fini, dit-il.

— Vous allez signer encore, fit l'exempt Belot.

— Soit, répondit Damiens.

L'exempt Belot sortit et alla remettre immédiatement cette lettre à ses supérieurs.

Quelques heures après, il rentra dans la chambre de Damiens.

— Eh bien? dit celui-ci.

— J'ai eu beaucoup de peine à faire votre commission, dit l'exempt, mais enfin j'y suis parvenu.

— Le roi a lu ma lettre?

— Il l'a lue.

— Et qu'est-ce qu'a dit Sa Majesté? demanda Damiens.

— Sa Majesté l'a trouvée trop vague... Elle voudrait quelque chose de plus détaillé, de plus précis.

— Quoi?

— Les noms de vos complices, par exemple, insinua l'exempt.

Damiens eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Je vous ai dit que je n'en avais pas, répondit-il.

— Vous connaissez cependant des membres du Parlement?

— J'en connais beaucoup.

— Nommez-en quelques-uns.

Damiens ne vit pas le piége; il chercha dans sa mémoire, et prononça les noms suivants, que l'exempt Belot inscrivait au fur et à mesure sur une petite feuille de papier :

— MM. Chagrange... Baisse de Lys... de la Guionie... Clément... Lambert...

Il s'arrêta.

— Ensuite? dit l'exempt.

— Le président de Rieux-Bonnainvilliers... le président du Nassy... enfin presque tous.

— Voyons, n'avez-vous plus rien à ajouter? reprit l'exempt.

— Rien, répondit Damiens.

— Votre lettre est trop obscure; expliquez-vous mieux.

Damiens parut réfléchir.

— Ecrivez alors, dit-il.

L'exempt Belot reprit la plume avec empressement.

Damiens dicta :

— « Il faut que le roi remette son parlement, et qu'il le soutienne, avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus et compagnie... »

— ... Et compagnie, répéta l'exempt.

Puis, levant les yeux sur Damiens, il demanda doucereusement :

— Est-ce que ces messieurs ont quelquefois tenu devant vous des propos contre le roi?

— Jamais! s'écria Damiens.

— Indiquez au moins l'endroit où ils se réunissent.

— J'en ai dit assez.

L'exempt lui présenta ce nouveau papier à signer.

Damiens signa indifféremment.

Un seconde fois, le nommé Belot sortit, emportant sa proie.

Il n'est pas à supposer que cette pièce ait été mise sous les yeux de Louis XV.

On employa encore l'exempt Belot pour faire parler Damiens; mais cette fois il s'y prit avec une maladresse insigne.

— Le roi est satisfait de vos éclaircissements, lui dit-il;

je crois que son intention est de vous accorder votre grâce si vous continuez à lui faire des aveux.

— Je n'ai pas d'aveux à faire.

— Mais ces messieurs dont vous m'avez donné la liste...

— Eh bien?

— Ce sont vos complices.

— Je n'ai pas dit cela! s'écria vivement Damiens.

— Cependant ce sont eux qui vous ont fourni l'argent qu'on a trouvé sur vous.

— Vous vous trompez!

— Quand vous l'ont-ils remis? continua l'exempt Belot.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Damiens; j'ai déjà indiqué l'origine de cet argent.

Belot fit l'incrédule.

— Allons, dit-il, soyez franc, vous vous en trouverez bien.

— Ne me parlez plus, répliqua Damiens; j'ai eu tort de placer ma confiance en vous; je vois maintenant votre projet : vous voudriez me faire compromettre des personnes respectables; vous n'y réussirez pas.

— Mais...

— Taisez-vous, tout est inutile.

Le troisième et le quatrième interrogatoire de Damiens roulèrent presque entièrement sur cette lettre au roi.

Le lieutenant-général la lui représenta en lui demandant si elle était bien de lui.

— Elle est de moi effectivement, répondit Damiens.

— Et ce petit billet aussi?

C'était le morceau de papier sur lequel l'exempt Belot avait inscrit les noms des sept membres du parlement.

— Celui-là, je l'ai signé sans le lire, dit Damiens.

— Cela est invraisemblable.

— Le soldat me fatiguait, j'ai fait ce qu'il a voulu.

— Comment connaissez-vous tant de magistrats?

— Parce que j'ai servi chez plusieurs d'entre eux, répondit-il.

— Mais pourquoi avoir désigné ces noms-là plutôt que d'autres?

— Je les ai cités au hasard, sans savoir l'usage que le soldat en ferait.

— En quoi ces personnes-là se rattachent-elles au complot?

A cette insidieuse question, Damiens eut ce cri :

— Oh! que vous êtes subtil!...

Et il ajouta avec emportement :

— Ces personnes-là sont incapables de tremper dans un complot! Elles sont au contraire toutes dévouées au roi et ne travaillent qu'à soutenir le gouvernement. Si Sa Majesté les avait toujours écoutées, il n'y aurait pas un si grand trouble dans Paris ni une aussi grande misère... Les trois quarts du peuple périssent.

C'était son thème favori.

Le lieutenant-général ne se tint pas cependant pour persuadé.

Il revint sur cette liste avec une telle insistance qu'il provoqua une vive irritation chez Damiens.

Cette irritation fut poussée à ce point que, pendant qu'on lui faisait signer la minute de son interrogatoire, apercevant à sa portée la liste en question, il raya de deux traits de plume sa signature.

Grand émoi parmi les assistants.

— Dans quel but cherchez-vous à effacer votre nom? lui demanda M. Leclerc du Brillet.

— On me fait dire là-dedans des choses que je n'ai jamais pensées ! s'écria Damiens en fureur.

— Pourquoi les avez-vous signées ? qui vous y obligeait ?

— L'exempt est un fourbe !

— L'exempt Belot n'a fait que se conformer à vos désirs.

— Du reste, reprit Damiens, à partir d'aujourd'hui vous pouvez mettre dans vos procès-verbaux tout ce qu'il vous plaira, je ne signerai plus rien.

— Vous reviendrez sur cette détermination.

— Je ne veux plus même prêter serment, dit-il.

— On passera outre, répliqua froidement le lieutenant-général.

— Et l'on ne saura rien !

— C'est ce que nous verrons.

A cette sinistre parole, Damiens sentit un frisson précurseur parcourir tous ses membres.

XXXVIII

DEUX ANCIENNES CONNAISSANCES

Depuis la maladie de Louis XV, c'était par tout le château de Versailles, du haut en bas, au dedans comme au dehors, un remue-ménage dont on ne peut donner qu'une idée incomplète, des ordres expédiés de minute en minute, des messages et des messagers arrivant de tous les coins de la France, une trombe incessante de voitures couvrant à la noircir la route de Paris.

Le valet de chambre Lebel était particulièrement sur les dents. Il lui fallait répondre à tout le monde, ne pas quitter d'un instant son auguste maître, défendre ou ouvrir sa porte à propos.

Cependant, entre deux corridors, un domestique trouva le moyen de le happer au passage.

— Monsieur Lebel ?

— Je n'ai pas le temps ! cria le valet de chambre.

— Voici deux jours qu'un homme vient vous demander d'heure en heure ; il assure qu'il a des choses très-

importantes à vous communiquer et qui ne souffrent aucun retard.

— Quel homme est-ce?

— Un homme entre deux âges... le nez très-rouge.

— A-t-il dit son nom?

— Briasson.

— Ah! ah! fit Lebel.

— Il va revenir tout à l'heure, continua le domestique; que faut-il lui répondre?

— Dites-lui de m'attendre chez moi, ce soir, après minuit.

— Après minuit? répéta le domestique étonné.

— S'il s'impatiente, faites-lui servir une collation.

— Il suffit.

A l'heure convenue, c'est-à-dire à minuit et demi environ, Lebel remonta dans l'appartement qu'il occupait au château de Versailles.

Il y trouva Briasson en proie à une énorme agitation, le regard inquiet, la poitrine oppressée par de fréquents soupirs.

Mais Lebel ne s'aperçut de rien sur le moment: il alla tomber plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil.

— Ouf! s'écria-t-il, je suis brisé, moulu... Trois hommes ne résisteraient pas au métier que je fais. Que d'émotions!

— Oh! oui, que d'émotions! répéta Briasson.

— Voilà quatre jours que je n'ai pas fermé l'œil, dit Lebel.

— Ni moi non plus, dit Briasson.

— Aujourd'hui encore, j'ai cru que je ne pourrais pas trouver une minute pour venir respirer ici.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de nouveau aujourd'hui?

— Oui, dit Lebel; les états de Bretagne ont envoyé

une robe de chambre au roi pour témoigner de leur amour et de leur soumission.

— Une robe de chambre ?

— C'est une idée à la bretonne. Le roi en a été touché jusqu'aux larmes. La reine a regretté amèrement de n'avoir pas pensé à une robe de chambre. Quant à Madame, elle s'est écriée plusieurs fois : « Oh ! je voudrais être Bretonne ! » Bref, il n'a été question toute la journée que de la robe de chambre ; on l'a montrée à tout le monde ; puis, on l'a exposée dans les grands appartements. Elle est magnifique d'ailleurs. Quelle robe de chambre !

— Je crois que tu as le courage de plaisanter ! dit Briasson.

Ce fut alors seulement que Lebel remarqua l'agitation de Briasson.

— Oh ! oh ! dit-il, je ne t'avais pas encore regardé : tu as l'air tout bouleversé.

— Il y a de quoi ! répliqua Briasson.

— Au fait, qu'est-ce qui t'amène ? Pourquoi as-tu tant insisté pour me voir ? dit Lebel.

— Tu t'en doutes bien.

— Pas le moins du monde.

— Comment ! s'écria Briasson, lorsque de si graves événements s'agitent autour de nous !

— Tu veux parler de l'attentat ?

— Oui, de l'exécrable attentat commis par... ce Damiens.

— Eh bien ? dit Lebel.

— Eh bien ! mais ce Damiens... c'est le nôtre, dit Briasson en baissant la voix.

— Je le sais bien.

— Le Damiens d'Arras.

— Le même, répliqua Lebel ; j'ai voulu le voir ; je suis

entré dans sa prison sous l'habit d'un exempt. Je l'ai parfaitement reconnu.

— Et tu me dis cela tranquillement? reprit Briasson.

— Pourquoi voudrais-tu que je ne fusse pas tranquille?

— Mais ce Damiens nous connaît beaucoup trop, il nous a vus de près... Si nous allions être mêlés à cette affaire?

— Allons donc!

— Pour ma part, j'ai des craintes, dit Briasson.

— Pour ta part? répéta Lebel étonné; explique-toi.

Briasson promena ses regards dans la chambre avec inquiétude.

— Personne ne peut nous entendre? demanda-t-il.

— Personne.

— Ecoute, Lebel, je vais te confier un secret, et tu verras si mes craintes sont chimériques.

— J'écoute.

— Sais-tu, reprit Briasson, avec quelle arme Damiens a frappé le roi?

— Avec un canif.

— Oui, un canif à deux lames, et à manche de corne blanche et noire.

— Tu l'as donc vu? dit Lebel.

— Mieux que cela, répondit Briasson, ce canif m'appartient.

— Bah! s'écria Lebel.

— C'est moi qui l'ai donné à Damiens.

— Donné?

— Ou planté, comme tu voudras.

— Que me dis-tu là, mon pauvre Briasson! fit le valet de chambre.

— La vérité, hélas!

— Ainsi te voilà, par ce canif, devenu le complice de ce misérable ?

— Ne raille pas, Lebel, cet homme peut te compromettre, toi aussi.

— De quelle manière, s'il te plaît ?

— En ébruitant l'affaire de l'enlèvement de Mlle de Crespy.

— Il n'oserait, dit Lebel.

— Il a osé bien davantage, répartit Briasson.

— C'est justement à cause de cela ; sa vengeance a visé trop haut, elle a passé par-dessus nos têtes.

— Ah ! tu crois, comme moi, à une vengeance ?

— Je ne crois à rien, dit Lebel ; Damiens n'a encore fait aucune révélation relative à ce sujet.

— S'il se décidait à en faire ?

— On étoufferait sa voix vraisemblablement, dit Lebel.

— Mais si d'autres voix se joignaient à la sienne ? répliqua Briasson.

— Lesquelles ? Où sont les témoins qui ont intérêt à divulguer cette aventure ? La famille ? Elle est occupée à ensevelir sa honte. Les deux frères de Chantemesse ? Une lettre de cachet les tient enfermés au Donjon de Vincennes.

— C'est quelque chose, murmura Briasson.

Lebel continua :

— Mlle de Crespy ? elle est morte.

— Morte... morte... marmotta Briasson en se grattant le nez.

— Eh oui ! morte.

— C'est que... je n'en suis pas bien sûr.

Lebel bondit sur le fauteuil où il se reposait.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'écria-t-il.

— Je viens de dire, répondit timidement Briasson, que

je ne suis pas absolument certain... ou du moins autant qu'il faudrait l'être...

— Achève !

— De la mort de Mlle de Crespy.

— Mais, malheureux ! c'est toi-même qui m'a raconté tous les détails de cette mort ! s'écria Lebel.

— Je les tenais de Damiens, dit Briasson.

— De Damiens !

— Oui. Promets-moi d'être calme, et je vais te dire comment les choses se sont passées.

— Je suis calme, dit Lebel serrant les poings.

— Pas assez, objecta Briasson.

— Je suis plus calme ! dit Lebel grinçant des dents.

— Encore un peu plus.

— Je suis tout à fait calme ! dit Lebel en s'élançant à la gorge de Briasson.

— A la bonne heure ! fit celui-ci; je vais parler maintenant.

Et se dégageant de l'étreinte de son ami :

— Jusqu'où faut-il que je remonte dans mon récit ?

— Remonte jusqu'au moment où Mlle de Crespy s'est jetée par-dessus le balcon, dit Lebel.

— Soit. Ce fut alors qu'un grand cri se fit entendre... de Damiens, car pour moi je n'ai rien entendu.

— Tu étais gris, selon ton habitude, dit Lebel.

— Je venais de m'assoupir, continua Briasson, lorsque je me sentis fortement secouer par Damiens; il m'entraîna dans le jardin...

— Damiens... interrompit Lebel; tu ne m'a jamais expliqué bien clairement comment il avait pu réussir à s'introduire à Frivolité.

— Dis que tu ne t'en souviens pas. Damiens s'était aidé des indications qu'il devait à la femme de chambre

de Mlle de Crespy, à Justine... la perfide Justine... qu'on avait eu l'imprudence de renvoyer.

— Il ne fallait pas souffrir qu'il restât, reprit Lebel.

— Tu en parles à ton aise. Et son canif dont il me menaçait toujours !

Briasson se garda bien d'ajouter :

— Et les dix mille livres que j'en avais reçues !

— Ah ! oui, le canif ! dit Lebel. Cœur de lièvre ! Il fallait m'écrire au moins, me prévenir.

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Briasson, tiens-toi pour averti qu'un jour où l'autre je tirerai toute cette affaire au clair, et alors... Pour le moment, continue.

Briasson poursuivit sa narration.

— Damiens m'entraîna donc vers l'endroit où le cri s'était fait entendre. Nous trouvâmes la pauvre demoiselle étendue sur le gazon, pâle, ne donnant plus aucun signe d'existence. En supposant que j'eusse été gris, ce spectacle m'aurait dégrisé complétement. Toute la maison fut vite sur pied : on accourut avec des flambeaux. Damiens et moi, nous transportâmes Mlle de Crespy au rez-de-chaussée, dans l'appartement de la sultane-validé. Presqu'aussitôt le roi envoya demander de ses nouvelles. « Dites à Sa Majesté, répondit Damiens, que Mlle de Crespy n'a plus que quelques instants à vivre ! » Jamais, à présent que je me le rappelle, il n'y eut tant de douleur dans une voix, tant de colère et de rancune dans un regard ! Je sus plus tard que le roi, effaré, avait commandé son carrosse à la hâte pour retourner à Versailles. Et comme la sultane-validé accourait auprès de lui pour prendre ses ordres au sujet de la jeune fille morte ou vivante : « Faites comme vous l'entendrez » ! avait répondu le roi d'un air troublé. Puis il était parti précipitamment.

— Fâcheuse aventure! murmura Lebel. Le roi n'en a pas perdu le souvenir depuis un an, et bien qu'il ne souffre pas qu'on lui en parle, il y revient toujours dans ses entretiens avec moi; les traits de cette jeune fille sont restés gravés dans sa mémoire, au point, dit-il, qu'il la reconnaîtrait entre mille.

— Tiens-tu à savoir le reste? demanda Briasson.

— C'est surtout le reste que je tiens à savoir.

— Le reste, c'est la maladie de Mlle de Crespy. Damiens avait été sincère dans sa funèbre prédiction : il croyait qu'elle n'en réchapperait pas. Pendant huit jours, elle demeura entre la vie et la mort. La fièvre brûlante, le délire, tout cela est vrai; je ne t'ai pas menti là-dessus.

— Là-dessus, répéta Lebel.

Briasson feignit de n'avoir pas entendu.

— Pendant huit jours, reprit-il, la sultane-validé, ou, pour l'appeler par son nom, Mme Dumant la soigna avec une sollicitude surprenante. Elle passa même plusieurs nuits à son chevet. J'en fus extrêmement étonné. Je n'aurais jamais soupçonné qu'il restât un cœur à cette femelle.

— Parce que tu juges tous les autres d'après toi-même, dit Lebel.

— C'est bien possible, dit insouciamment Briasson. Pour en revenir à la Dumant, elle s'attacha peu à peu à Mlle de Crespy; je la surpris maintes fois les yeux fixés sur elle et remplis de larmes.

— Quelle était l'attitude de Damiens pendant cette maladie?

— Toujours sombre, ainsi que nous l'avons connu, mais plus abattu, plus humble. Il avait obtenu de madame Dumant, à force de supplications, la permission d'entrer deux fois par jour dans la chambre, le matin et le

soir, pour savoir des nouvelles de la malade. Une fois là, il se tenait à distance du lit, dans l'ombre, immobile, muet. Pourtant son air farouche s'adoucissait par degrés, à mesure qu'il regardait Mlle de Crespy ou plutôt qu'il la contemplait, car c'était une extase comme en présence de la Vierge. Un jour, elle sembla le reconnaître et elle lui adressa un signe de tête, en essayant de sourire. Damiens tomba à genoux. Le reste du temps, il le passait sur le seuil de la porte ou aux alentours, avec la constance d'un chien de garde.

— Le chien s'est métamorphosé en tigre, dit Lebel.

Briasson compléta la pensée du valet de chambre en ajoutant :

— Et tu attribues, comme moi, cette métamorphose au profond sentiment qu'il éprouvait pour Mlle *de* Crespy.

— Comment ne pas le croire? reprit Lebel ; sa résolution homicide date évidemment de cette nuit fatale. Il aura juré la mort du roi, qu'il regardait comme l'auteur de tous les maux de cette jeune fille. En parlait-il souvent?

— De qui? dit Briasson.

— Du roi.

— Non ; mais lorsqu'il entendait prononcer son nom, je me souviens que ses traits se contractaient et que tout en lui exprimait une fureur concentrée.

— C'est cela, dit Lebel ; ensuite?

— Où en étais-je?

— Que se passa-t-il lorsque Mlle de Crespy fut hors de danger?

— L'embarras de la sultane-validé fut grand, dit Briasson ; ce fut elle qui m'empêcha de t'écrire, comme j'en avais l'intention. Elle n'écrivit pas non plus à Mme la marquise de Pompadour, dans la crainte de voir arriver un

ordre de réclusion perpétuelle pour sa pensionnaire. Mlle de Crespy n'aurait pas été la première qu'on eût enterrée vivante.

Lebel fit claquer ses doigts avec impatience, et dit :

— Je t'ai déjà enjoint de t'abstenir de toute observation. Sois historien, ne sois pas philosophe.

— La Dumant, continua Briasson, se sentait sauvegardée par ces paroles du roi : « Faites comme vous l'entendrez ! » Malgré cela, elle n'osait prendre sur elle de renvoyer Mlle de Crespy dans sa famille. A son grand étonnement, Mlle de Crespy fut la première à manifester sa répugnance à retourner à Arras. « Qu'irais-je y faire? dit-elle tristement ; quel visage irais-je y porter? Quelles explications pourrais-je dignement donner de mon absence? Autour de moi, dans ma ville natale, je ne pourrais éviter les interprétations offensantes et les soupçons outrageants. Mes parents ont reçu un coup terrible dont mon retour ne les guérirait qu'imparfaitement. Non, je ne reviendrai pas à Arras ! »

— Elle avait un fiancé cependant, le chevalier de Chantemesse, dit Lebel.

— Elle ne voulait pas qu'on le lui rappelât ; c'était surtout devant lui qu'elle craignait de reparaître. « J'ai ma fierté, disait-elle, et c'est justement parce que je n'ai pas à rougir que je ne veux pas m'exposer à voir rougir les autres ! »

— A quoi se décida-t-elle?

— Elle montra le désir de se retirer dans une maison religieuse. Un couvent à Arras avait abrité son enfance, un couvent à Paris ne refuserait pas d'abriter sa jeunesse. Elle y apporterait une dot suffisante. Là, elle vivrait cachée aux yeux de tous. Mme Dumant approuva cette détermination ; on ne me demanda pas mon avis. Il fut convenu qu'on répandrait le bruit que Mlle de Crespy

était sortie morte du château de Frivolité; Damiens passerait pour avoir ramené le corps à sa famille. Cela se fit de cette façon, et je laissai faire; quel danger y avait-il à cela? J'ai trempé dans cet innocent complot, ou plutôt j'y ai assisté, supposant que, surchargé d'affaires comme tu l'es, je t'épargnais un embarras. Je suis mal récompensé par tes reproches.

Lebel lui jeta un regard courroucé.

— Si je te croyais capable d'une ironie quelconque, je te ferais sauter par cette fenêtre, s'écria-t-il.

— Tu aurais tort, dit Briasson; je peux te rendre encore quelques services.

— Du même genre, n'est-ce pas?

— De tous les genres.

— Nous verrons bien. En attendant, regarde l'embarras où tu nous plonges! Cette jeune fille peut parler.

— Et il est important qu'elle ne parle pas, dit Briasson; je comprends cela parfaitement.

— Dans quel couvent s'est-elle retirée? demanda Lebel.

— Je ne le sais pas.

— Imbécile!

— On ne pense pas à tout, murmura Briasson confus.

— Heureusement qu'il y a deux personnes qui doivent le savoir : la Dumant et Damiens. Je te laisse libre de t'informer à l'une ou à l'autre.

Briasson recula de terreur.

— Moi! s'écria-t-il; que j'approche ce scélérat! le ciel m'en préserve!

— Tu apprendrais peut-être de lui pourquoi il n'a employé que la plus petite lame de ton canif.

— Tais-toi, oh! tais-toi! fit Briasson pâlissant et suppliant.

— Vois alors la Dumant; dis-lui que votre sort à tous

deux est lié, et si dans quarante-huit heures je ne connais pas la retraite de Mlle de Crespy, je vous envoie ensemble à la Bastille.

— Tu ne feras pas cela, Lebel.

— Regarde-moi bien !

— Diable, fit Briasson ; dans quarante-huit heures tu seras satisfait.

— Je l'espère.

Briasson se gratta le nez, et insidieusement il demanda :

— Et une fois que tu auras cette adresse ?...

— Le reste me regarde et ne regarde que moi, dit Lebel.

— J'ai donc perdu ta confiance ?

— Entièrement.

— O ingratitude humaine !

Lebel s'était levé, et, poussant Briasson vers la porte :

— Va te plaindre dehors, lui dit-il ; moi, je redescends auprès du roi.

— Adieu, Lebel, murmura mélancoliquement Briasson.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Un Caprice de Madame de Pompadour

St-Amand (Cher). — Imp. de Destenay.

LES

FRÈRES CHANTEMESSE

II

UN AMOUR DE LOUIS XV

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD
9, RUE CASSETTE, 9

LES

FRÈRES CHANTEMESSE

PAR

CHARLES MONSELET

II

UN AMOUR DE LOUIS XV

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1873


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

FRÈRES CHANTEMESSE

Deuxième partie

UN AMOUR DE LOUIS XV

I

LES DAMES DE SAINTE-LUCE

Ce récit, — qui est surtout un voyage à travers le dix-huitième siècle, — serait incomplet si nous ne conduisions le lecteur sous les voûtes d'un couvent.

Le couvent a tenu une place considérable et joué un rôle important dans cette époque. Il a été quelque chose comme le Conservatoire de la cour, — le berceau de bien des espérances, le tombeau de bien des déceptions,

le commencement et la fin des âmes altières et songeuses.

Celui où nous allons poser le pied s'appelait le couvent des Dames de Sainte-Luce et était situé rue Saint-Louis au Marais.

Comme architecture, c'était un grand bâtiment fort ordinaire et fort triste, aux fenêtres rares et garnies de barreaux. La porte principale était surmontée d'une croix se détachant sur des nuages de pierre, qui semblaient fixés plutôt que sculptés. Une chapelle, qui existait encore il y a quelques années, y était attenante. D'assez vastes jardins s'étendaient par derrière.

Trois classes de femmes formaient le personnel du couvent de Sainte-Luce : les pensionnaires, les novices et les sœurs proprement dites.

La règle n'en était pas d'une sévérité outrée; on y recevait beaucoup de visites au parloir. Les prédicateurs fameux ne dédaignaient pas d'y venir tonner contre le monde et son excès de corruption. On y faisait même, aux grandes fêtes, un peu de musique, comme à Longchamps.

Parmi les jeunes filles sur lesquelles s'étaient refermées depuis un an environ les portes du couvent de Sainte-Luce, on en remarquait une du nom de sœur Marthe.

Dès son entrée, elle avait rallié toutes les sympathies, non-seulement par sa beauté peu ordinaire, mais encore par sa modestie et sa soumission infinies.

Après quelques mois de pieuses pratiques, sœur Marthe avait demandé à prendre l'habit de novice. La communauté ne laissa pas refroidir ces bonnes dispositions. Ce fut l'abbé Blin, docteur de Sorbonne, qui exhorta la sœur Marthe, et ce fut l'évêque d'Alep qui lui donna le voile.

Pendant les premiers mois de son noviciat, la ferveur le sœur Marthe ne se démentit pas un seul jour. On la itait en exemple à toutes ses compagnes.

Celles-ci se lassèrent à la fin de se l'entendre opposer ontinuellement.

Poussées par le malin esprit qui préside aux dissensions u cloître, elles s'appliquèrent à trouver une tache à ce , un défaut à ce diamant.

Elles espionnèrent sœur Marthe nuit et jour.

Puis, un matin, une dénonciation, — anonyme s'en- d, — fut glissée sous la porte de la supérieure.

Sœur Marthe était accusée d'employer à écrire tout temps qu'elle ne consacrait pas aux offices.

Chose grave! chose inquiétante surtout!

ai dit que la règle du couvent des Dames de Sainte- n'affectait pas de ces rigueurs qui ont justement gné la plupart des écrivains d'alors. Cependant elle échappait pas complétement à l'absurde et au ridi- le.

Les sévérités de la règle étaient réservées pour les lle petits détails de la vie intérieure. Ainsi, une novice pouvait écrire dans sa cellule sans en avoir préalable- nt demandé la permission à la supérieure. Toute lettre ait être soumise à la supérieure avant d'être envoyée on adresse. C'était elle seule qui délivrait le papier et cre, après s'être fait expliquer l'usage qu'on en vou faire.

Sœur Marthe était une de celles qui renouvelaient le s fréquemment les demandes de ce genre, — sous le rétexte d'écrire sa confession.

La supérieure ne se refusait jamais à lui donner autant e feuilles qu'elle voulait.

Elle s'y refusa bien moins encore lorsque la dénonciation lui fut parvenue.

A partir de ce jour-là, elle fit surveiller constamment sœur Marthe. On entra chez elle à chaque instant, sous le moindre prétexte. Des ouvertures furent pratiquées dans la porte de sa cellule. Mais on n'arriva à aucune découverte. On vit la novice tracer, en effet, sa confession, et la porter immédiatement au directeur. Ce fut tout.

Pourtant la dénonciation était précise, et ajoutons qu'elle portait sur des faits réels. Pendant deux semaines, on avait vu, — ce qui s'appelle vu, — sœur Marthe écrire tous les jours régulièrement.

Que pouvait-elle écrire?

Où cachait-elle ce qu'elle écrivait?

Pendant qu'elle assistait aux offices, la supérieure fit fouiller sa cellule, sonder les murailles, soulever les carreaux du parquet, vider le matelas, découdre l'oreiller...

Le tout inutilement!

La supérieure se décida alors à faire venir sœur Marthe devant elle et à l'interroger.

Cette supérieure avait été une fort belle femme, quoiqu'un peu trop sèche et un peu trop brune. A la suite d'un veuvage précoce, un irrésistible besoin de souveraineté l'avait jetée dans la dévotion. Apparentée à des membres influents du clergé et ayant apporté toute sa fortune aux Dames de Sainte-Luce, elle n'avait pas tardé à être mise à la tête de cette congrégation, — où ses instincts de commandement purent se donner libre carrière.

Le ton de la bonne compagnie où elle avait vécu tempérait ce que son abord pouvait avoir de dur.

Elle reçut sœur Marthe avec un sourire étudié.

— Qu'est-ce que j'apprends, ma fille? lui dit-elle; vous avez des secrets? vous vous entourez de mystère?

— Moi! madame!

— Oh! vous voyez que je n'ai pas l'air bien grondeur... Mais je vous en veux de votre manque de confiance envers votre supérieure, envers votre mère. Vous savez cependant toute l'affection que j'ai pour vous.

— Et je vous en suis bien reconnaissante, madame, répliqua sœur Marthe.

— Alors, promettez-moi de me dire toute la vérité.

— A propos de quoi, madame?

— Appelez-moi : ma mère.

— A propos de quoi, ma mère?

La supérieure, sans la quitter du regard, lui dit :

— Qu'avez-vous fait de tout le papier que je vous ai donné depuis quelque temps, sœur Marthe?

— Je vous l'ai dit à mesure que je vous le demandais, ma mère.

— Vous avez prétendu que c'était pour écrire vos examens de conscience.

— Oui, ma mère.

— Ce papier n'a pas servi tout entier à cela, sœur Marthe.

— Pourquoi pas, ma mère?

— Il y en avait beaucoup trop; d'ailleurs il vous arrive rarement de lire votre confession.

— Qui est-ce qui vous l'a dit?

— Il est défendu d'interroger sa supérieure.

— Pardonnez-moi, ma mère, dit sœur Marthe en s'inclinant.

La supérieure continua :

— Qu'est devenu le reste de ce papier?

— Je l'aurai égaré, sans doute, répondit sœur Marthe.

— Jurez-le.

— Qu'est-ce que vous voulez que je jure, ma mère?

— Jurez, par la sainte obéissance que vous devez au Seigneur, que vous n'avez rien écrit en dehors de votre confession.

— Un serment pour une chose aussi légère! murmura sœur Marthe.

— Je l'exige! dit la supérieure dont le ton commençait à perdre de sa douceur.

Sœur Marthe hésita, puis répondit à demi-voix :

— Je ne jurerai point.

— Ah! vous convenez donc que vous êtes coupable? s'écria la supérieure.

— Coupable de quoi?

— Coupable de dissimulation en ayant écrit sur ce papier autre chose que vos examens de conscience.

Sœur Marthe leva ses beaux yeux au ciel, et dit :

— Et quand même j'aurais tracé quelques phrases au hasard, quelques réflexions intimes, quel mal y aurait-il à cela, ma mère?

— Il y a du mal à vous cacher.

— Est-ce se cacher que d'écrire dans sa cellule?

— Cela dépend de ce qu'on y écrit, sœur Marthe.

— Que voulez-vous qu'écrive une fille comme moi! quel intérêt ou quel danger peuvent offrir ses divagations, ses rêveries? Est-il nécessaire que j'avertisse le couvent chaque fois que je mets la main à la plume?

Elle avait essayé de sourire en prononçant ces mots. Mais son sourire alla se briser contre le front rembruni de la supérieure.

— Sœur Marthe, votre faute est plus grande que vous ne vous l'imaginez. Vous avez violé notre sainte règle.

— Ma mère, je me soumets à la pénitence que vous m'imposerez.

— C'est bien, dit la supérieure; mais, pour mesurer la pénitence à la faute, j'ai besoin de voir ces écrits.

— Je vous assure, ma mère, qu'ils ne contiennent rien contre la communauté ni contre personne d'ici.

— Je veux m'en assurer par moi-même, reprit la supérieure; ces papiers, où sont-ils?

— Je ne les ai plus, dit sœur Marthe.

— Vous mentez! s'écria la supérieure.

— Oh! madame! s'écria sœur Marthe, effrayée du geste et de l'accent qui avaient accompagné cette parole.

La supérieure parut faire un effort sur elle-même.

— Voyez, ma fille, reprit-elle, l'état dans lequel me met votre insubordination; vous aurez à en répondre devant Dieu.... Pourtant je veux bien encore faire un dernier appel à vos bons sentiments avant d'employer des mesures rigoureuses contre vous.

— Quelles mesures? demanda sœur Marthe d'un air d'inquiétude.

— Celles que me prescrit mon titre de supérieure du couvent.

— Madame, je ne vous comprends pas.

— Sœur Marthe, réfléchissez-y bien! jusqu'à présent, je me suis montrée pour vous bonne et indulgente; ne me forcez pas à changer de rôle. Je ne sais quelle révolution s'est opérée dans votre tête, je ne sais quelle influence vous avez subie, mais l'esprit d'égarement s'est visiblement emparé de vous. Sœur Marthe, vous êtes engagée dans une mauvaise voie; hâtez-vous d'en sortir. Revenez à vous, sœur Marthe. Votre conduite a été pendant longtemps digne d'éloges; ne compromettez pas

par un instant de résistance plusieurs mois de sagesse exemplaire.

— Mais je ne résiste pas, ma mère! répondit sœur Marthe.

— Que faites-vous donc en refusant de me dire où vous avez caché ces papiers?

— Je ne les ai pas cachés.

— Alors ils sont sur vous? dit la supérieure.

— Non, ma mère.

— Je vais m'en assurer sur-le-champ.

La supérieure sonna.

— Que voulez-vous faire, ma mère? dit sœur Marthe avec effroi.

Au bruit de la sonnette de la supérieure, quatre sœurs entrèrent dans la chambre.

Il était facile de deviner qu'elles s'étaient tenues prêtes dans une pièce à côté.

La supérieure leur adressa la parole en ces termes :

— Sœur Marthe est accusée de recéler sur elle un écrit attentatoire à notre communauté... Vous allez lui ôter ses vêtements pour rechercher cet écrit.

— Je n'ai rien sur moi, mes sœurs, je vous assure! s'écria la novice.

— Elle vous trompe, dit la supérieure; obéissez.

Les quatre religieuses s'approchèrent de sœur Marthe.

— Grâce, ma mère! s'écria la jeune fille.

— Ces papiers?

— Hélas! je vous répète que je ne les ai plus.

— Exécutez mes ordres, dit froidement la supérieure aux religieuses.

Une d'elles enleva le voile de sœur Marthe.

Une autre détacha sa guimpe.

Toute en larmes, sœur Marthe se débattait et suppliait.

— Sœur Eulalie... sœur Ursule... sœur Julie... arrêtez! laissez-moi!... disait-elle; vous ne trouverez rien, c'est inutile...

Et tournant ses regards vers la supérieure qui s'était rassise dans son fauteuil, immobile, le rosaire entre les doigts :

— Ma mère! ma mère! épargnez-moi cet outrage!

— Non; vous avez lassé ma patience.

Le groupe des quatre religieuses s'était resserré autour de sœur Marthe et procédait à son impitoyable besogne.

Sous leurs mains diligentes les cordons cédaient, les vêtements s'abattaient.

Sœur Marthe ressemblait à une fleur qu'on effeuille.

Ainsi qu'elle l'avait dit, on ne trouva rien sur elle.

Grand fut le désappointement de la supérieure, qui s'était promis de lire ces papiers, et qui voyait sa curiosité déjouée.

Son sourcil se fronça, sa colère s'alluma.

Devant elle, comme une statue de la Pudeur offensée, sœur Marthe cachait son visage entre ses mains.

Les religieuses semblaient attendre de nouveaux ordres.

Après quelques secondes d'un silence consacré à une méditation farouche, la supérieure leur dit :

— Mes sœurs, vous allez remplacer par un sac ces habits que la coupable n'est plus digne de porter, puis vous la conduirez immédiatement au cachot.

— Au cachot! moi! s'écria la jeune fille ne pouvant maîtriser sa surprise indignée.

— C'est la punition que notre sainte règle ordonne pour le cas d'indiscipline, reprit la supérieure.

Puis, s'adressant aux quatre religieuses :

— Faites ainsi que je vous ai dit.

Elles n'eurent qu'à ouvrir une armoire voisine pour y trouver un sac de toile grossière, dont elles recouvrirent sœur Marthe pétrifiée.

Celle-ci avait renoncé à se défendre; elle se laissait faire en répétant d'un air égaré :

— Au cachot!..,

— Elle y demeurera jusqu'à ce qu'elle se décide à faire des aveux, dit la supérieure.

Les religieuses entraînèrent sœur Marthe,

II

MANUSCRIT D'UNE NOVICE

Quelques heures auparavant, on aurait saisi sur sœur Marthe l'écrit qu'on désirait tant posséder.

Il était alors, en effet, cousu dans ses vêtements.

Ce qui empêcha cette découverte fut l'avis officieux donné la veille à sœur Marthe par une de ses plus jeunes voisines de stalle, novice comme elle, la sœur Saint-Clément.

La sœur Saint-Clément avait toujours témoigné beaucoup d'amitié à la sœur Marthe:

Vingt-quatre heures avant la scène qui vient d'être racontée, comme elles traversaient toutes deux les corridors qui mènent à la chapelle, sœur Clément avait trouvé le moyen de dire rapidement à sœur Marthe.

— Prenez garde... On vous a vue écrire dans votre cellule... On veut vous dérober votre manuscrit.

Sœur Marthe avait été fort embarrassée.

Elle ne pouvait plus songer désormais à cacher l'objet en question.

Mieux valait l'anéantir.

Mais comment?

Les cellules étaient dépourvues de feu, même dans les plus grands froids, comme celui qui sévissait alors.

Sœur Marthe résolut de le confier à sœur Saint-Clément.

Le soir même, à la prière de neuf heures, pendant que toutes les religieuses sont agenouillées et plongées dans l'ombre, sœur Marthe se tint plus serrée que de coutume contre sœur Saint-Clément.

A un certain moment, elle la tira doucement par la robe...

La supérieure disait à haute voix :

— *Rorate, cœli, desuper; et nubes aluant justum.*

— Les religieuses répétaient la phrase en chœur sur un ton plus bas.

La supérieure reprenait seule :

— *Ne irasceris, Domine, ne ultrà me mineris iniquitatis; ecce civitas Sancti facta est deserta: Sion deserta facta est, Jerusalem desolata est.*

Et les religieuses de redire :

— *Rorate, cœli, desuper; et nubes aluant justum.*

Protégée par ce bruit de voix, sœur Marthe avait pu murmurer à l'oreille de sœur Clément:

— Ma sœur...

— Que me voulez-vous?

— Approchez votre bras du mien, et prenez ce que je vais vous donner.

Sœur Saint-Clément s'était empressée de faire ce que lui demandait sœur Marthe et en avait reçu un paquet de papiers qui disparut sous sa large manche.

Pendant ce temps, la voix grave de la supérieure s'élevait :

— *Peccavimus, et facti sumus tanquam immundus nos;*

et cecidimus, quasi folium, universi, et iniquitates nostræ, quasi ventus abstulerunt nos.

Et les religieuses répétaient :

— *Rorate, cœli, desuper; et nubes aluant justum.*

A son tour, sœur Saint-Clément s'était penchée vers sœur Marthe:

— Ma sœur... avait-elle murmuré.

— Quoi?

— Que faut-il que je fasse de ce dépôt?

Sœur Marthe était restée un instant sans répondre, comme indécise.

— Gardez-le, dit-elle enfin, jusqu'à ce que je puisse vous le redemander.

— Mais si cela m'est impossible? observa sœur Saint-Clément.

— Alors, détruisez-le.

Pour la seconde fois, le dialogue des deux novices se confondit dans la psalmodie générale.

On sait maintenant pourquoi la supérieure du couvent des Dames de Sainte-Luce n'avait rien trouvé dans la cellule ni dans les vêtements de sœur Marthe.

Mais le lecteur partage peut-être la curiosité de cette digne dame; et comme il a tous les priviléges, ce qui est préférable à tous les droits, nous allons entr'ouvrir pour lui les feuillets de ce mystérieux manuscrit.

Ce n'était ni un rapport adressé à l'archevêque ou au grand vicaire, comme la supérieure feignait de le croire, — ni un mémoire destiné à quelque avocat au Parlement.

C'était tout simplement, ainsi que sœur Marthe l'avait déclaré elle-même, une sorte de journal intime où elle avait tracé, tantôt à l'encre, tantôt au crayon, ses pensées, ses souvenirs, ses impressions de jeune fille. N'ayant jamais supposé que ces feuilles pussent tomber

sous des yeux étrangers, sœur Marthe s'y révélait entièrement et naïvement. C'était plus qu'une confession, c'était l'analyse de son âme à diverses époques, analyse d'une nature souvent délicate, souvent hardie.

On comprend ses sentiments de révolte à l'idée de se voir arracher ce confident de sa solitude; on les comprendra d'autant plus que ce journal contenait des noms qui pouvaient compromettre certaines personnes et aider à expliquer certaines circonstances sur lesquelles sœur Marthe ne désirait point appeler la lumière.

Nous n'avons pris à ce manuscrit que ce qui se rattache étroitement à notre récit.

Mardi, à 8 heures.

Que de mois écoulés déjà depuis mon entrée au couvent!

Je suis venue chercher ici le repos et l'oubli.

Les ai-je trouvés?

Hélas!

Mon souvenir se ravive et grandit, au contraire, entre ces murs silencieux.

Et, dans mes nuits sans sommeil, le passé se retrace continuellement avec une effrayante fidélité!

Jeudi.

Ce que je revois surtout et toujours, et sans relâche, c'est cette chambre élégante et parfumée, dans ce château mystérieux, où j'ai passé les jours les plus extraordinaires de ma vie.

Je me reporte dans cette chambre; j'en reconnais tous les meubles, la cheminée de marbre surmontée de la grande glace de Venise, la table où un coffret entr'ouvert laissait briller des colliers et des bijoux, les hauts

rideaux de brocart qui se gonflaient sous la brise arrivant du jardin...

Et entre les deux croisées, dans son cadre penché à demi, le portrait du comte de G... (1)

Oh! ce portrait!

Il m'apparaît toutes les nuits sur la muraille de ma cellule, et, comme autrefois, je me surprends à tendre les mains vers lui et à lui crier : Grâce!

Dimanche.

Je viens de prétexter une indisposition pour rester à écrire dans ma cellule.

C'est aujourd'hui, jour pour jour, l'anniversaire de cette soirée où je me jetai par la fenêtre... Comment ai-je eu un pareil courage? Je n'y pense jamais sans frémir!

Recommencerais-je encore?

Oui, sans doute! L'honneur avant tout et par dessus tout!

Je devrais haïr le comte de G..., et, par un singulier mystère, je n'éprouve aucun ressentiment contre lui.

Peut-être ai-je eu tort de m'alarmer si promptement; peut-être ses paroles n'étaient-elles que badinages.

Les moindres détails de cette soirée sont vivants dans ma mémoire.

Le comte m'avait forcée à m'asseoir à ses côtés sur le sofa. Comme j'étais tremblante! Et lui, avec quelle douceur il me regardait!

Pouvais-je me méfier?

Je sens encore la pression de sa main, toute chargée

(1) Le comte de Gonesse.

de dentelles magnifiques, — de sa belle main qui s'était emparée de la mienne...

J'entends le son de sa voix, qui n'était celui d'aucune voix humaine.

Il avait l'air sincère en me parlant.

Peut-être l'était-il!...

Combien j'ai dû lui paraître sotte et gauche!

Sans date.

Oui, l'honneur avant tout et par dessus tout!

Après la messe.

Ma mère, et vous mon grand'père, que faites-vous en ce moment dans votre vieil hôtel? Vous pleurez sur votre enfant, sans doute.

Et vous, tante S... (1), vous la cause involontaire de tous mes malheurs, combien vous devez accuser vos idées d'ambition! Je vous revois, vous aussi, dans votre grand fauteuil près de la fenêtre, mais triste à présent, morne, accablée par vos remords, n'ayant plus la force ni le désir de vous servir de votre béquille pour gourmander vos domestiques, Justine en tete.

Sans vous, tante S..., sans votre lettre imprudente à la marquise de P... (2), je serais encore au milieu de vous tous, naïve, insouciante, heureuse, mariée...

Mariée?...

Oui, je serais la femme du chevalier de C... (3)

Et pourtant, je vous pardonne, tante S...!

(1) La tante Sidonie.
(2) La marquise de Pompadour.
(3) Le chevalier de Chantemesse.

Par un temps de pluie

Je me reproche de ne pas penser plus souvent au chevalier de C...

Est-ce que je ne l'aimerais pas ?

Le chevalier m'a plu, comme tout jeune homme plait à toute jeune fille qui n'est entourée que de vieux visages. Il est aimable, spirituel; il semble bon. Il avait surtout pour lui le prestige des souvenirs d'enfance. Je crois, en effet, que j'aurais été heureuse avec lui, alors !

Mais depuis... Ah! depuis, que d'événements!

Non, j'ai beau interroger mon cœur, je n'aime plus le chevalier, non.

Est-ce que j'en aimerais un autre?

Même jour

Est-ce que j'aimerais le comte de G...?

Mais le comte de G..., c'est le r... (1)

O mon Dieu! que se passe-t-il dans ma tête?

Sans date.

Homme étrange que ce Damiens!

Inexplicable!

Il a toujours veillé autour de moi avec un zèle, une ardeur extraordinaires. Je devrais lui en savoir gré.

D'où vient pourtant que ce zèle me froisse, que cette ardeur me parait choquante?

Je ne me sens pas veillée, mais surveillée par lui.

Le dévouement a de certaines limites qu'un serviteur ne devrait pas franchir.

(1) Le roi.

Je n'accorde pas à cet homme le droit de chercher à prendre tant de place dans ma vie.

Je n'ai jamais bien regardé ce Damiens. Il ne plaisait pas à mon grand'père ; il déplaisait à ma mère. La tante S... ne pouvait pas le souffrir.

Est-il laid? Je l'ignore; il y a des gens qu'on verrait pendant des années sans pouvoir les connaître.

Damiens est de ceux-là.

Dimanche.

J'ai été injuste hier à propos de Damiens.

Mon caractère s'aigrit dans la solitude.

C'est aux soins de Damiens que je dois d'être encore vivante.

C'est lui qui m'a conduite jusqu'au seuil du couvent des Dames de Sainte-Luce.

J'avais la conscience chargée des lignes mauvaises que j'ai tracées sur lui.

J'ai voulu m'en accuser ce matin.

Damiens, je vous demande pardon.

Fête de Saint-Louis.

Toutes les cloches sonnent.

C'est la fête du roi.

On a renouvelé les fleurs de l'autel.

Sur une de ces fleurs, tout à l'heure j'ai appuyé mes lèvres.

Même jour.

Lui arrive-t-il quelquefois de penser à moi?

Oh! folle que je suis!...

Comment cela lui serait-il possible, au milieu de ses plaisirs!

Lui, si grand, si radieux, si adulé!

Moi, une pauvre fille de province, entrevue pendant une demi-heure à peine...

Et cependant... qui sait?.... Je suis peut-être la seule qui lui ait résisté....

Au moins, j'ai son estime!

Pas de date.

Cette marquise de P..., je la hais sans la connaître!

Quelque chose me dit que c'est son mauvais génie, à lui...

Elle ne doit pas être aussi jolie qu'on la dépeint.

Sœur Claire vient de me prêter une chanson qu'on a composée sur elle.

Je vais m'empresser de la lire en cachette...

Et puis, je la copierai.

Retour de matines

Cette nuit, j'ai fait un rêve.

Un rêve extravagant, cela va sans dire.

J'ai rêvé que le r... me faisait chercher dans tout Paris.

Il parvenait à découvrir ma retraite, et il accourait lui-même pour m'en arracher.

Devant lui, les portes tombaient.

Il m'emmenait à la cour.

Je me suis réveillée en proie à une fièvre brûlante.

Sans date.

Eh bien, oui, je l'aime!

Oh! malheureuse!

J'ai vainement essayé jusqu'à présent de lutter contre cet amour insensé.

Ni la solitude, ni la paix du cloître, ni la prière, ni la pénitence, ni la raison, n'ont pu en contenir l'essor...

Je l'aime! je l'aime!

. . . .

Ici s'arrêtait le manuscrit de la novice.

III

LA CLEF DES CHAMPS

Le cachot où l'on avait enfermé sœur Marthe avait été distrait sur les caves du couvent des Dames de Sainte-Luce, et recevait le jour par un soupirail grillé donnant sur les jardins.

A vrai dire, ce cachot n'offrait rien de particulièrement lugubre. Son ameublement seul rappelait, par sa rigidité, la mise en scène uniforme des rigueurs pénitentiaires. Cet ameublement se composait d'un lit de sangle, d'une chaise de paille et de la cruche d'eau traditionnelle. Au-dessus du lit, un crucifix de bois noir.

Sœur Marthe demeura six jours dans ce réduit. Chaque matin, deux des religieuses qui l'avaient installée venaient lui apporter sa nourriture.

Le deuxième matin, une d'elles lui dit :

— Eh bien, sœur Marthe, êtes-vous revenue à des meilleurs sentiments?

— Mes sentiments sont toujours les mêmes, répondit

sœur Marthe, et n'ont rien de contraire à la morale ni à la religion.

— Persistez-vous toujours à vous taire sur ces papiers?

— Je persiste à déclarer qu'ils ne sont plus en ma possession.

— Craignez d'irriter notre supérieure! dit la religieuse.

— Que notre supérieure craigne elle-même d'irriter Dieu!

— Est-ce votre dernier mot, sœur Marthe?

— Oui, mes sœurs.

Et les sœurs se retirèrent comme elles étaient venues.

Que faire en un cachot, à moins de l'étudier dans toutes ses parties et dans tous ses détails? C'est ce que fit sœur Marthe, indifféremment d'abord, puis avec intérêt, ensuite avec passion. Bientôt elle sut son cachot par cœur.

Le moment n'est pas venu de révéler les découvertes qu'elle y fit.

Contentons-nous de dire qu'au bout de quelques jours de captivité son cachot lui était devenu presque cher.

Ainsi Marthe ne se donnait-elle plus la peine de répondre aux deux religieuses, qui lui réitéraient leurs questions chaque matin. La surprise de ces saintes filles allait croissant; jamais elles n'avaient vu de prisonnière aussi résignée, aussi calme, aussi dédaigneuse. Lorsqu'elles communiquèrent leurs impressions à la supérieure, celle-ci leur répondit :

— C'est l'esprit de philosophie qui lui souffle cette résistance, n'en doutez pas!

Cependant la supérieure ne laissa pas que de partager leur surprise.

Elle comprit qu'elle avait affaire à un caractère élevé, et qu'elle n'obtiendrait jamais rien de sœur Marthe par le despotisme.

Elle résolut de changer de tactique.

Le sixième jour, sœur Marthe fut extraite de son cachot et amenée devant la supérieure.

— J'ai imploré pour vous le Seigneur, lui dit celle-ci, et le Seigneur m'a conseillé d'avoir pitié d'une de ses brebis égarées.

— Le Seigneur est bon, murmura sœur Marthe.

— Et moi je suis indulgente.

— C'est ce que je voulais dire.

— Je consens à oublier ce qui s'est passé, repartit la supérieure, à la condition que vous serez dorénavant plus soumise.

— J'ai toujours été soumise à Dieu, dit sœur Marthe.

— Ce n'est pas assez. Je représente Dieu ici, j'ai sur vous les mêmes droits et le même pouvoir, retenez-le bien.

Sœur Marthe se tut.

La supérieure continua.

— Vous pouvez reprendre vos habits et rentrer dans votre cellule.

— Merci, madame.

L'indocilité de sœur Marthe avait été connue de tout le couvent. Pendant plusieurs jours, ce fut l'objet de bien des entretiens ou plutôt de bien des chuchotteries.

L'attention n'en fut détournée, à quelque temps de là, que par le retentissement de l'attentat du 5 janvier.

Ce retentissement fut immense, comme nous l'avons dit, et pénétra jusque dans les retraites les plus inaccessibles en apparence aux bruits du monde. Des prières avaient été « ordonnées » dans tous les établissements

religieux, — au cas où on ne les eût pas faites spontanément.

Entre tous les couvents, le couvent des Dames de Sainte-Luce, qui tenait pour le roi, fut un de ceux qui s'associèrent le plus vivement à la douleur publique.

Entre toutes les religieuses, la sœur Marthe fut celle qui s'émut le plus profondément à cette nouvelle. On devait s'y attendre.

Le roi avait été frappé!

Le roi avait failli mourir!

Peut-être n'était-il pas tout à fait hors de danger!

Sœur Marthe était bouleversée par cette triple idée.

Ce fut bien pire lorsqu'elle apprit que le coupable s'appelait Damiens, et qu'il lui fut impossible de douter que c'était bien celui qu'elle connaissait. Elle en éprouva un saisissement tel que l'on put craindre pour elle-même à son tour.

Ce qu'elle entrevit tout à coup, ce fut comme une vérité confuse et sinistre. Dès lors, Damiens lui redevint odieux. Marthe devina une haine longtemps couvée, une vengeance méditée patiemment.

A cette révélation vint se joindre une autre pensée, terrible pour elle. Elle se regarda comme la première cause de cet attentat. N'était-ce pas pour elle que Damiens avait aiguisé son arme dans l'ombre? N'était-ce pas son souvenir qui avait poussé le bras de l'assassin! Il était évident aux yeux de Marthe que la haine de Damiens pour Louis XV datait de cette soirée où elle n'avait pas hésité entre son honneur et sa vie. « Attentat pour attentat! » avait-il dû s'écrier plus tard en concevant son projet. Ce n'était pas le souverain que Damiens avait voulu atteindre; c'était l'homme, c'était le subor-

neur ! Et le nom de Marthe avait dû se trouver sur ses lèvres au moment d'accomplir son forfait...

Cette pensée faillit rendre folle la jeune fille.

Pendant tout le temps que le Saint-Sacrement demeura exposé publiquement dans la chapelle pour le rétablissement de la santé royale, sœur Marthe demeura prosternée, priant et pleurant, n'ayant aucun souci de la vie matérielle. Cette exaltation étonna les religieuses, aux yeux desquelles sœur Marthe devenait de plus en plus un être à part, une exceptionnelle créature. Peu s'en fallut qu'on ne la crût possédée. Elle l'était, en effet, la pauvre fille ! Tous les glaives flamboyants de la passion avaient percé ce cœur, jusqu'alors si calme, et si pur.

Qu'auraient-elles dit, les religieuses du couvent des Dames de Sainte-Luce, si elles avaient connu les pensées qui s'agitaient dans la tête éperdue de sœur Marthe ? De quel effroi n'auraient-elles pas été saisies si elles avaient pu deviner l'audacieux dessein qui y germait déjà ! Sœur Marthe, la chaste et pieuse sœur Marthe, n'avait plus qu'une idée depuis le 5 janvier, une idée fixe :

Revoir le roi !

Le revoir à tout prix !

Le revoir... une dernière fois !

Dès que ce projet fut bien arrêté chez elle, sœur Marthe ne s'occupa plus que des moyens de le mettre à exécution. D'abord elle voulut essayer de la voie la plus simple et la plus droite. Elle fit demander un entretien à la supérieure. Celle-ci s'empressa de l'accorder, non sans une certaine sensation de curiosité.

Sœur Marthe fut introduite dans cette même chambre, témoin de sa rébellion.

— Approchez, ma fille, lui dit la supérieure en l'examinant du coin de l'œil.

Il n'y avait aucune timidité dans le maintien de la novice; tout en elle annonçait la résolution.

— Vous avez désiré me parler? dit la supérieure.

— Oui, ma mère.

La supérieure remarqua qu'elle ne disait plus : *madame*.

— Je suis prête à vous entendre, sœur Marthe.

— Vous savez, ma mère, que mon noviciat finit dans huit mois.

— Dans huit mois, oui, ma fille.

— A cette époque-là, je serai libre de quitter le couvent ou d'y faire profession.

— C'est vrai, sœur Marthe.

— Mon intention a toujours été de prendre ce dernier parti et de me lier à Dieu par des liens éternels.

— Je vous en félicite, ma fille, répliqua la supérieure; cette détermination prouve votre sagesse. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que j'ai su apprécier votre zèle religieux... malgré quelques défauts dont le temps vous corrigera.

Et comme sœur Marthe demeurait devant elle :

— Avez-vous autre chose à me dire? fit la supérieure.

— Oui, ma mère.

— Parlez donc, sœur Marthe.

— Avant de prononcer mes vœux, j'aurais une grâce à vous demander.

— Je vous l'accorderai, si cela m'est possible.

Sœur Marthe hésitait.

— Eh bien! ma fille? reprit la supérieure.

— C'est que ce que j'ai à vous demander, ma mère, vous paraîtra peut-être singulier... inusité surtout.

— Dites toujours, sœur Marthe.

— Je voudrais... ou plutôt je désirerais...

— Vous désireriez ?

— Sortir du couvent pendant quelques jours.

Quelque prévenue qu'elle eût été, la supérieure ne put s'empêcher de témoigner une profonde stupéfaction.

— Que dites-vous là, ma fille ! s'écria-t-elle ! J'ai mal entendu, sans doute.

— Non, ma mère.

— Vous voudriez sortir du couvent ? Vous n'y pensez pas !

— Pour trois jours seulement.

La supérieure laissa tomber ses mains le long de son fauteuil.

— Sœur Marthe, dit-elle, sœur Marthe ! Etes-vous bien sûre d'avoir toute votre raison ?

— Je savais bien, dit sœur Marthe, que vous me traiteriez ainsi.

— Et comment voulez-vous que j'accueille une demande de cette nature ? Qu'ai-je besoin de vous rappeler, mon enfant, que la faveur que vous sollicitez est la seule que la règle du couvent me défende absolument d'accorder ?

— Même pour les motifs les plus importants ?

— Même dans les cas de vie ou de mort ! répondit la supérieure.

Sœur Marthe baissa la tête et réfléchit pendant quelques secondes.

Le résultat de cette courte réflexion fut cette parole qu'elle prononça le plus naturellement du monde.

— Il faut cependant que je sorte.

Pour le coup, la supérieure ouvrit étrangement les yeux.

— Il faut... avez-vous dit ?

— Oui, ma mère, prononça sœur Marthe.

— Oh ! je rêve ! Ce n'est pas vous qui parlez ainsi, ce

n'est pas à moi que vous vous adressez! Répondez, sœur Marthe!

— Ma mère, laissez-moi sortir. Qui le saura? J'aurai une cape épaisse. La sœur tourière ne me reconnaîtra pas; elle me prendra pour une visiteuse que vous reconduisez. Laissez-moi sortir, ma mère. Vous êtes toute-puissante, vous me l'avez dit.

— Vous divaguez, ma fille!

— Je reviendrai dans trois jours. Dans trois jours je vous rapporterai une âme définitivement dégagée de toute préoccupation mondaine. J'aurai dépouillé ce qui reste en moi d'humain, j'aurai imposé silence au dernier de mes rêves. Et ma vie s'écoulera tout entière dans cette demeure, sans murmure désormais, sans révolte. Laissez-moi sortir, je vous en conjure.

— Cela est impossible, je vous le répète, dit la supérieure.

— Impossible?

— Oui, sœur Marthe.

— Impossible... comme faveur, comme permission. Mais si je veux cesser mon noviciat! Si je renonce pour toujours à la vie monastique! Si je ne veux plus sortir, mais partir!

— Vous ne le pouvez pas davantage, répondit la supérieure.

— Comment!

— Un noviciat dure deux ans; vous n'avez pas fini le vôtre; vous avez pris le voile il y a seize mois. Dans huit mois seulement vous serez libre.

— Et... jusque-là? interrogea sœur Marthe.

— Jusque-là vous appartenez au couvent, et le couvent vous garde, dit la supérieure.

Sœur Marthe resta muette.

La supérieure l'observait; tout à coup elle se leva de

son siége, ce qui ne lui arrivait que dans les grandes circonstances, elle alla à sœur Marthe, et lui prenant les mains :

— Voyons, mon enfant, lui dit-elle, personne ne nous entend; il n'y a plus ici ni religieuse ni supérieure, il y a une femme, une amie. Vous m'avez toujours inspiré un vif attachement, malgré tout et à travers tout; ma sévérité pour vous ne provient que de votre manque de confiance envers moi. J'aurais voulu vous conseiller, vous consoler; mais vous repoussez tout conseil et toute consolation. Votre douleur s'isole et vous aigrit. Il y a un secret dans votre vie, sœur Marthe.

— C'est vrai, ma mère.

— Pourquoi ne me le confiez-vous pas? dit la supérieure.

— Vous ne comprendriez pas, ma mère.

— Les femmes comprennent tout.

— Ce secret ne m'appartient pas à moi seule, répliqua sœur Marthe.

— Gardez-le donc, orgueilleuse et mauvaise fille! s'écria la supérieure; j'ai fait pour vous ce que je n'avais jamais fait pour personne; je suis allée au-devant de votre affection, et je n'ai trouvé en vous que dissimulation et contrainte. Je vous repousse à la fin, et je vous abandonne à votre sombre destinée.

— Oh! oui, bien sombre! dit sœur Marthe en levant les yeux au ciel.

— Retournez dans votre cellule; je vous ai assez écoutée.

— Encore un mot, ma mère.

— Je ne suis plus votre mère, je suis votre supérieure.

— Encore un mot, madame, dit sœur Marthe.

— Hâtez-vous.

— Puisque vous ne me permettez pas de partir, me permettez-vous de m'évader?

La religieuse manqua de suffoquer à cette étrange question.

— C'est trop d'audace, en vérité! dit-elle.

Sœur Marthe était restée impassible et immobile.

— Vous évader! reprit la supérieure avec un ricanement ironique.

— Ne faut-il pas que je sorte d'une manière ou d'une autre? dit la jeune fille.

— Vous évader!

— J'avoue que ce moyen me répugne, mais vous m'y forcez, madame.

— Et je vous en défie! s'écria la supérieure hors d'elle-même.

Sœur Marthe sourit d'un bizarre sourire.

— Vous m'en défiez? répéta-t-elle lentement.

— Certes! dit la supérieure; et d'abord je vais prendre mes précautions.

— Faites, dit sœur Marthe.

La supérieure courut à sa sonnette et l'agita.

— Mes sœurs, leur dit-elle, voici sœur Marthe qui a promis de s'évader; nous allons voir comment elle s'y prendra. Conduisez-la au cachot!

C'était ce que Marthe voulait.

— Adieu, madame! dit-elle en se retournant vers la supérieure.

Il y avait quelque chose de suprême dans cet adieu prononcé d'une voix grave.

C'était, en effet, un adieu au couvent des Dames de Sainte-Luce.

IV

PENSEZ-Y BIEN

Revenue dans son cachot, sœur Marthe poussa un soupir de contentement.

Elle était en règle avec sa conscience ; il ne lui restait qu'à accomplir le projet qu'elle avait conçu et annoncé : S'évader ! Au premier aspect, cela ne semblait pas facile ; les portes étaient épaisses, les serrures étaient énormes, les verroux étaient monstrueux.

Mais nous avons dit aussi que sœur Marthe avait fait des découvertes dans son cachot.

Dès qu'elle eut entendu s'éloigner les pas des religieuses qui venaient de l'enfermer, elle alla droit au crucifix de bois noir qui surmontait le chevet de son lit. Elle dérangea ce crucifix qui cachait une ouverture qu'aucun œil n'aurait pu distinguer. Cette ouverture fort étroite était bouchée hermétiquement par un petit livre, dont le dos recouvert de plâtre et de poussière se confondait dans le ton général du mur.

Sœur Marthe avait trouvé ce livre lors de sa première

détention, après une exploration minutieuse, c'est-à-dire en promenant et appuyant ses mains sur les moindres parties de son cachot.

C'était un petit livre d'heures fort commun, intitulé : *Pensez-y bien!*

Sœur Marthe en avait un tout semblable dans sa cellule.

Elle allait le rejeter avec désappointement, lorsqu'elle réfléchit qu'un livre aussi inoffensif que celui-là ne pouvait avoir été caché sans motif.

Pensez-y bien!

N'y avait-il pas dans ces trois mots une sorte d'avertissement mystérieux?

Sœur Marthe le reprit donc et se mit à le feuilleter. Elle fit bien, car à un certain endroit elle trouva toute une suite de confidences tracées au crayon, d'une écriture excessivement fine, entre les lignes du livre. Elle les lut et les relut attentivement.

Voici ce document en forme de lettre :

A CELLE QUI ME REMPLACERA

« Qui que tu sois, je te salue et je t'embrasse.

« Je m'appelle sœur Mélanie et je t'apporte la délivrance.

« Tu es sans doute comme moi victime des haines de la supérieure.

« Comme moi, la solitude t'a rendue ingénieuse.

« Tu as cherché, et tu as trouvé.

« Je te lègue mon secret, qui me devient inutile, car dans huit jours j'aurai quitté non-seulement ce cachot, mais encore ce couvent.

« Dans huit jours, mon noviciat sera fini; je serai libre; je partirai fièrement; je rentrerai dans le monde.

« Comprends-tu mon bonheur?

« Et pourtant, au moment d'abandonner mon cachot, je me retournerai vers lui avec attendrissement.

« Je l'aime, mon cachot, je l'ai longtemps aimé!

« Ces paroles sont faites pour te surprendre, je le comprends.

« Elles vont t'être expliquées, ô ma sœur inconnue!

« Apprends donc que mon cachot ne représentait pas pour moi la captivité, mais la liberté...

« J'avais trouvé le moyen d'en sortir chaque nuit et d'y rentrer avant le jour.

« C'est fabuleux, n'est-ce pas?

« Il t'importe peu de connaître les motifs qui me guidaient dans ces expéditions nocturnes. Qu'il te suffise de savoir que, née avec une âme de feu, j'aimais, j'étais aimée. Des parents barbares et cupides ont crut empêcher mon union avec Saint-Alme en m'enfermant. C'est l'histoire de presque toutes les religieuses sans vocation.

« J'ai su tromper les odieux calculs de ma famille.

« Il m'était facile de me faire mettre au cachot, sous le premier prétexte venu, par exemple en manquant ouvertement de respect à la supérieure, habitude à laquelle je m'étais formée sans peine.

« Aux époques convenues, mon amant, — qui sera dans huit jours mon époux, — m'attendait avec une voiture le long des murs du jardin.

« Voici, ma sœur inconnue, les moyens que je t'offre pour fuir, ou pour t'absenter, à ton choix.

« Les quatre derniers barreaux du soupirail, du côté de la porte, ne sont que faiblement scellés. Une fois arrachés, ils te livreront un passage suffisant.

« Tu gagneras alors la petite porte au fond du jardin,

qui n'ést jamais surveillée, car tout le monde ici la croit condamnée depuis longtemps.

« La clef qui ouvre cette porte est cachée dans ce cachot sous une pierre marquée d'un signe rouge, au chevet de ton lit.

« Soulève cette pierre...

« Fouille un peu le sol...

« Tu trouveras, en outre de la clef, les vètements bourgeois dont je me revètais.

« J'y joins une bourse contenant une vingtaine de louis.

« Tu vois que j'ai tout prévu et que j'ai pourvu à tout.

« A présent que Dieu te protége comme il m'a protégée !

« Puisses-tu être heureuse, toi que je ne connaîtrai peut-être jamais.

« Et si tu crois me devoir quelque reconnaissance, pense quelquefois à

« Sœur Mélanie. »

La lecture de cette lettre, écrite dans le style romanesque du temps, était faite pour plonger sœur Marthe dans une longue rêverie.

Sœur Mélanie était assurément un cœur et un esprit des plus exaltés.

Sœur Marthe n'avait plus le droit de s'étonner de l'exaltation des autres.

Lors de cette découverte, elle ne songeait pas encore à quitter le couvent, malgré sa mésintelligence avec la supérieure.

On a vu comment la nouvelle de l'attentat de Damiens avait changé tout à coup ses idées, et comment le désir de revoir le roi était entré dans sa tête.

Sœur Marthe résolut de profiter des instructions de sœur Mélanie.

Elle jugea qu'après son audacieuse déclaration à la supérieure il n'y avait pas un moment à perdre, et elle ne voulut pas remettre son évasion au lendemain.

Elle se prépara donc à quitter le couvent la nuit même.

Avec quelle impatience elle attendit les premières ombres et la dernière visite de ses geôlières!

Ce moment venu et passé, sœur Marthe commença ses opérations. Montée sur une chaise, elle atteignit jusqu'au soupirail, et s'assura que les deux barreaux indiqués pourraient être arrachés après quelques efforts.

Redescendue, elle revint à son lit et chercha à soulever la pierre indiquée. L'entreprise était difficile; elle manquait d'un levier, d'un outil quelconque. Heureusement l'idée lui vint d'employer un des barreaux du soupirail. Il lui fallut ensuite creuser la terre à une certaine profondeur. Tout cela s'exécutait, non dans une obscurité complète, mais à la faible clarté d'un rayon lunaire. Sœur Marthe sentit enfin sous ses doigts le précieux paquet; elle y trouva les trois choses annoncées dans le livre : la clef, la bourse et les vêtements.

Ainsi munie, elle se tint en prière, attendant que minuit eût sonné.

Lorsque les dernières vibrations de la cloche se furent éteintes :

— Allons! dit-elle en se dirigeant vers le soupirail.

Elle se trouva dans le jardin.

Le froid était plus intense que jamais : neige et glace couvraient le gazon.

C'étaient sous chaque pas de sœur Marthe des craquements qui pouvaient la trahir.

Son cœur battait à tout rompre.

Ses tempes se serraient sous l'action du froid et de l'effroi.

Elle n'y voyait plus, et s'appuyait aux arbres en chancelant.

Vint un moment où sœur Marthe ne s'orienta plus du tout dans ce grand jardin.

Qu'allait-elle devenir?

V

PRÊTRE ET BOURGEOIS

Le lendemain matin, de fort bonne heure, deux individus différents d'habit et d'allures sonnaient à la porte du couvent des Dames de Sainte-Luce.

L'un était un ecclésiastibue.

L'autre était ou paraissait être un bourgeois.

Ils étaient venus ensemble.

Ensemble ils demandèrent à parler à la supérieure pour une affaire qui ne souffrait aucun retard.

— Notre mère ne reçoit de visites qu'à partir de onze heures, essaya de répondre la sœur tourière.

— N'importe, reprit l'ecclésiastique ; faites-la avertir, il y a urgence.

— Et nous ne sommes pas des visiteurs ordinaires, murmura le bourgeois.

Au bout de quelques instants, tous les deux étaient conduits au parloir, où la supérieure ne tarda pas à venir les rejoindre.

— Madame, lui dit le bourgeois, vous avez dans votre

maison depuis seize mois Mlle de Crespy parmi vos novices.

— Monsieur, répondit la supérieure, chaque novice en entrant ici laisse son nom à la porte pour en adopter un autre.

— J'ignore, madame, le nom adopté en religion par Mlle de Crespy, et je vous prie de me l'apprendre.

— La règle s'y oppose, monsieur.

— Nous avons de quoi faire fléchir la règle dit le bourgeois d'un ton délibéré.

Et il tira d'une de ses poches un pli cacheté qu'il tendit à la supérieure.

C'était une lettre du lieutenant de police, qui la priait de laisser communiquer le porteur de la présente avec Mlle de Crespy, pour les motifs les plus importants.

Ces mots étaient soulignés.

Malgré cela, la supérieure ne fit qu'y jeter dédaigneusement les yeux, offusquée qu'elle était par l'attitude et l'accent du porteur.

— Cela ne me suffit pas, dit-elle sèchement en lui rendant l'écrit.

— Vous êtes difficile.

— Je n'ai rien à démêler avec M. le lieutenant de police.

— Tel n'est pas son avis, répliqua le bourgeois en ricanant; mais, du reste, votre scrupule avait été prévu... et nous avons autre chose à vous offrir.

Se tournant vers son compagnon, il lui dit :

— A votre tour, monsieur l'abbé.

L'ecclésiastique ainsi interpellé fouilla sous sa soutane, comme le bourgeois avait fouillé sous son habit, et en retira un pli également cacheté.

— De la part de monseigneur l'archevêque, dit-il.

La supérieure s'inclina en reconnaissant les sceaux de l'Eglise.

C'était plus qu'une autorisation, c'était un ordre parfaitement régulier et revêtu de toutes les formalités nécessaires, pour laisser arriver les deux porteurs jusqu'à Mlle de Crespy.

— Cela est mieux, dit la supérieure.

Et, affectant de ne s'adresser qu'à l'ecclésiastique :

— Je vais faire prévenir sœur Marthe de se rendre ici.

— Très-bien, madame, dit le bourgeois.

La supérieure sortit pour aller donner ses ordres.

Elle resta longtemps absente, plus longtemps qu'il n'aurait fallu.

Lorsqu'elle reparut à la grille, ses traits étaient décomposés, sa voix était tremblante.

— Messieurs, dit-elle en s'adressant cette fois à tous les deux, je suis désolée du contre-temps qui arrive.

— Quel contre-temps, madame ?

— Il est impossible que vous voyez sœur Marthe, du moins en ce moment.

— Impossible ! Et pourquoi donc ? demanda le bourgeois.

La supérieure hésita.

— Sœur Marthe est malade et garde le lit, repondit-elle.

— Oh ! oh ! fit le bourgeois, cela est fâcheux, en vérité... Mais cela n'est pas un obstacle insurmontable... Ayez la bonté, madame, de nous conduire à sa cellule.

— A la cellule de sœur Marthe ? dit la supérieur troublée.

— Sans doute.

— Cela ne se peut pas, monsieur !

— La raison, je vous prie? interrogea le bourgeois.

— Mais.... l'humanité.... les convenances...

— En quoi les convenances seront-elles violées? Ne puis-je passer pour un médecin?

— Sœur Marthe n'est en état ni de parler ni de reconnaître quelqu'un, dit la supérieure se sentant pressée.

— Cela m'est indifférent. Je n'ai besoin que de constater son identité, dit le bourgeois. Vous voyez qu'en définitive, madame, cette demande d'entrevue se réduit à bien peu de chose.

— Ne pouvez-vous attendre quelques jours? murmura la supérieure.

— Non, madame. La gravité des circonstances est telle que nous sommes forcés de remplir notre mission aujourd'hui même, à l'instant... N'est-il pas vrai, M. l'abbé?

— Monsieur a raison, dit l'ecclésiastique.

La supérieure demeurait immobile et indécise.

— Et si je refuse de me conformer à vos instructions? dit-elle enfin.

— Je ne vous le conseille pas, madame, répondit le bourgeois.

— Ni moi non plus, ma sœur, ajouta le prêtre.

— Cela pourrait avoir pour vous de funestes effets auprès de M. le lieutenant de police.

— Et auprès de monseigneur l'archevêque.

— Lesquels, s'il vous plaît? demanda la supérieure en levant hardiment les yeux.

— Mais...

— Répondez! dit-elle.

— Votre révocation, par exemple.

— On oserait...

— Ma sœur, vous osez bien résister à monseigneur.

Atterrée, la supérieure promenait alternativement son regard sur ces deux hommes.

Le bourgeois reprit avec une pointe d'impatience :

— Cessez, madame, de vous opposer à une volonté souveraine, croyez-moi. Il s'agit d'intérêts considérables, plus considérables que vous ne l'imaginez... de la sûreté de l'Etat peut-être. Morte ou vivante, il faut que nous voyions sœur Marthe !

La supérieure sembla prendre son parti.

— Vous ne la verrez ni morte ni vivante, dit-elle.

— Parce que ?...

— Parce que sœur Marthe s'est évadée du couvent cette nuit même.

— Subterfuge ! s'écria le bourgeois.

— Vous m'offensez, monsieur ! dit la supérieure.

— Evadée?... la sœur Marthe? repéta-t-il.

— Comment cela s'est-il fait? demanda l'ecclésiastique.

— Elle avait mérité hier soir d'être envoyée au cachot...

— Au cachot, sœur Marthe? interrompit le bourgeois avec étonnement.

— Pour s'être révoltée contre moi, continua la supérieure.

— Sœur Marthe... révoltée? dit le bourgeois de plus en plus surpris.

— Ensuite, madame? dit l'ecclésiastique.

— Tout à l'heure, comme je l'envoyais chercher selon votre désir, on a trouvé son cachot vide.

— C'est fait pour moi ! s'écria le bourgeois avec tous les signes de la désolation. O Lebel ! comment accueilleras-tu cette nouvelle?

Le lecteur a reconnu Briasson.

Briasson dit à la supérieure :

— Mais jusqu'à quel point, madame, pouvons-nous ajouter foi à votre récit?

— Monsieur, dit-elle avec hauteur, voilà la deuxième fois que vous me faites injure.

— Prenez-vous-en à votre premier mensonge, qui nous met en défiance, répliqua-t-il.

— Descendez avec moi dans le cachot de sœur Marthe.

— J'allais vous le proposer, dit Briasson.

— Vous y trouverez des traces de son évasion.

— Et peut-être des indications sur le chemin qu'elle a pris, ajouta l'ecclésiastique.

Les deux hommes suivirent la supérieure.

Arrivés au cachot, ils se virent en face d'un désordre des plus significatifs.

Le lit avait été renversé.

La dalle soulevée n'avait pas été remise à sa place.

Un voile et une robe de religieuse gisaient parmi des monceaux de terre dispersés.

L'abandon de ces vêtements était ce qui confondait le plus l'imagination de la supérieure. Elle se perdait à vouloir deviner comment et où sœur Marthe avait pu s'en procurer d'autres.

Bien d'autres détails lui échappaient également.

Elle les rapprochait tous de cet avertissement que lui avait donné la veille sœur Marthe, et qu'elle avait eu le tort de prendre pour une fanfaronnade : « Puisque vous ne me permettez pas de partir, vous permettrez que je m'évade. »

La supérieure se garda bien de rapporter ces paroles à ses deux visiteurs.

Elle était partagée entre la réserve que lui imposait sa qualité et la fureur d'avoir été jouée par cette petite fille.

Pendant ce temps, les yeux de Briasson s'étaient por-

tés sur le soupirail dont plusieurs barreaux avaient été forcés, comme on le sait.

— C'est par là évidemment qu'elle s'est enfuie, dit-il.

— Il n'y a aucun doute, ajouta l'ecclésiastique.

— Suivons le même chemin, reprit Briasson.

L'ecclésiastique fit la grimace.

— Passez par là, si bon vous semble, dit celui-ci moi, je vais faire le tour par le jardin.

Briasson persista dans son idée; c'était un homme qui agissait consciencieusement. Mais ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à passer par le soupirail.

Il lui fallut l'aide de l'ecclésiastique, qui, du jardin, l'attira à lui par dessous les bras.

Tous deux commencèrent alors leurs perquisitions, accompagnés de la supérieure, non moins anxieuse qu'eux.

La neige avait conservé l'empreinte des pas de la novice.

Penchés sur le sol et cherchant, Briasson et l'ecclésiastique semblaient deux corbeaux d'un fort volume.

Les pas ne révélaient aucune direction; ils allaient, s'arrêtaient, recommençaient, faisaient presque le tour du jardin entier.

On pouvait deviner par là tout ce qu'avait dû souffrir la pauvre jeune fille dans cette nuit.

Nuit terrible dont l'horreur se doublait des funèbres silhouettes des arbres aux rameaux blanchis, des rafales furieuses, des ténèbres opaques.

On pouvait compter ses étapes sur la neige, ses incertitudes, ses angoisses.

Là, elle avait hésité...

Ici, elle était revenue sur ses pas.... une fois.... deux fois....

Détail épouvantable : elle était passée devant la petite porte qu'elle cherchait... sans l'apercevoir !

Plus loin, elle s'était égarée complétement.

A un endroit, l'empreinte était énorme : Marthe avait dû s'affaisser à cette place, tomber inanimée, glacée....

Combien de temps était-elle restée ainsi?

Elle avait rampé sur les genoux, sur les mains, pour se relever...

Elle s'était traînée assez longtemps ; cela se voyait à une certaine étendue de neige balayée. Cela se voyait aussi à des marques de doigts crispés.

Puis, les pas reprenaient dans une direction nouvelle, plus régulière, accusant une décision.

Marthe, en ce moment-là, avait marché rapidement, fiévreusement, droit devant elle.

Elle avait prié sans doute, et la prière lui avait rendu le courage. Dieu était venu à son secours ! Dieu l'avait conduite cette fois jusqu'à la porte devant laquelle elle était passée tout à l'heure.

Elle l'avait ouverte.

Elle l'avait refermée...

A partir de là plus d'indice.

Dans la rue, le sol avait été déjà piétiné par les passants.

Et Briasson, et l'ecclésiastique, et la supérieure se regardèrent tous les trois d'un air consterné.

Pendant ces vaines recherches, le froid avait rougi plus que de coutume le nez de Briasson. Il était écarlate, et cette nuance ajoutait encore à la fureur de son propriétaire.

— Voilà donc, madame, de quelle manière vous gardez vos novices ! dit-il à la supérieure.

— Rien de pareil n'est jamais arrivé dans ce couvent, du moins sous ma direction, répondit la supérieure.

— Et il faut que ce soit justement la sœur que nous cherchons!... s'écria Briasson désespéré.

Il ajouta :

— Ah! Lebel, que diras-tu? Je n'ose y songer, vraiment...

Briasson ne pensait qu'à Lebel en tout ceci.

Il ne voyait que la figure irritée du valet de chambre.

Il se rappelait ses promesses menaçantes.

— Madame, dit-il à la supérieure, je vous rends responsable de tous les malheurs que votre négligence va m'attirer.

— Eh! monsieur, que m'importent vos malheurs! répondit-elle en essayant de reprendre son ton hautain.

— Ne pensez pas, reprit Briasson, que cette évasion sera tranquillement acceptée par M. le lieutenant de police.

— Et par monseigneur l'archevêque, ajouta l'ecclésiastique.

— Comment!... murmura la supérieure inquiète.

— Ni l'un ni l'autre n'admettront que votre vigilance ait pu être mise en défaut d'une telle façon, répliqua Briasson.

— Qu'une novice ait pu desceller les barreaux d'un cachot, ajouta l'ecclésiastique.

— Se procurer des habits, dit Briasson.

— Une clef du jardin, ajouta l'ecclésiastique.

La supérieure ne savait plus où elle en était.

— Quoi! s'écria-t-elle, M. le lieutenant de police pourrait supposer...

— Que vous avez favorisé l'évasion de sœur Marthe, oui, madame, répondit Briasson.

La supérieure se tourna vers l'écclésiastique.

— Quoi ! dit-elle, monseigneur l'archevêque pourrait croire...

— Que vous avez fermé les yeux sur la fuite de cette novice, oui, ma sœur, répondit l'ecclésiastique.

— Dans quel intérêt ? s'écria la supérieure.

— Le sais-je ? dit Briasson. C'est ce qu'on éclaircira bientôt sans doute.

— Mais enfin, s'écria la supérieure aux abois, cette jeune fille est donc une grande coupable ?

— Plus grande que vous ne le croyez, dit Briasson.

— Une criminelle ?

— Précisément.

— Expliquez-vous, grand Dieu ! fit la supérieure effrayée. Sœur Marthe...

— Sœur Marthe est la complice de Damiens ! dit imprudemment Briasson.

VI

LE GRAND SCEAU DE CIRE JAUNE

L'instruction de la Prévôté de Versailles touchait à sa fin.

Damiens avait été interrogé une cinquième fois; interrogatoire très-court et insignifiant.

Au dehors la police agissait activement.

Nous avons vu que la femme et la fille de Damiens avaient été conduites à la Bastille.

On avait également arrêté et emprisonné son plus jeune frère et sa femme, domestiques tous deux à Paris, l'un chez un conseiller au Parlement, l'autre chez un avocat.

On avait arrêté encore et dirigé sur Paris son père, le vieux gardien de la prison d'Arcq; — son frère aîné, l'honnête peigneur de laine de Saint-Omer, que nous connaissons déjà; — sa sœur Catherine, veuve d'un tonnelier, — et quelques autres personnes, la plupart appartenant à la domesticité.

Pendant ce temps-là, tous les témoins avaient été entendus à l'hôtel de la Prévôté.

On était au 16 janvier.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le dernier interrogatoire de Damiens.

On décida qu'il serait interrogé une dernière fois.

Mais, cette fois-là, on avait entre les mains de quoi réduire à néant quelques-unes de ses dénégations.

— Vous nous avez déguisé la vérité sur beaucoup de points, lui dit M. Leclerc du Brillet ; nous vous sommons aujourd'hui de nous répondre avec sincérité.

— Je répondrai, dit Damiens.

On commença par le presser au sujet de sa famille ; on lui demanda le nom de sa femme et l'époque de son mariage.

— Je vous ai dit trente-six fois que je n'ai point été marié ! s'écria-t-il.

Il se renferma dans le même système lorsque M. Leclerc du Brillet lui demanda si son père était encore vivant, ce qu'il faisait et où il demeurait.

Damiens répondit avec son ton d'impatience ordinaire :

— Je n'ai ni père, ni frère, ni sœur, ni femme ! A quoi bon me le faire répéter sans cesse?

En vain M. du Brillet lui démontra l'inutilité de son obstination ; Damiens ne se laissa aller à aucun aveu.

On le mit sur le chapitre de ses mœurs.

Il se vanta, il se calomnia ; il prétendit avoir passé dans des gîtes équivoques les trois jours qui avaient précédé son départ pour Versailles.

On lui prouva qu'il mentait, et qu'il avait passé les trois jours et les trois nuits en question caché dans la chambre de sa femme.

Damiens baissa la tête tristement. Il avait espéré qu'on n'inquiéterait pas les siens. Cela avait été sa principale préoccupation jusqu'alors; elle témoignait en faveur de sa sensibilité.

A partir de cet instant, Damiens ne répondit plus que d'une manière vague et évasive. Il ne parut faire un effort que lorsque M. Leclerc du Brillet revint à la charge (il ne pouvait guère sortir de là) sur les motifs de son attentat et sur ses complices.

Ce que Damiens dit alors fut un résumé de ses précédentes déclarations.

— J'ai été seul, bien seul à commettre le crime... J'ai cru rendre un service à l'Etat... Les plaintes du peuple de Paris et du peuple des provinces m'avaient extrêmement touché... Dans l'Artois, les habitants sont tout à fait misérables, le roi ayant dernièrement tiré d'eux onze cents et tant de mille livres... A Paris, j'ai vu le peuple vendre tout ce qu'il a pour subsister... Le roi doit y prendre garde... De grands malheurs se préparent pour la famille royale, cela n'est pas douteux.

— Où avez-vous entendu parler de ces malheurs?

— Dans les rues et dans les cafés, répondit Damiens.

— Mais par quelles personnes?

— Par tout le monde; il y a plus de huit mois que cela couve.

M. Leclerc du Brillet essaya de le pousser dans cette voie.

Damiens s'en tint à ses paroles prophétiques, dont le tour lui était familier.

L'instruction en demeura là.

On savait depuis plusieurs jours que le procès serait définitivement renvoyé aux membres du Parlement. Eux-mêmes s'étaient empressés de réclamer cette tâche auprès du roi, précisément parce qu'ils étaient en dis-

grâce et parce qu'ils se sentaient compromis par les singulières sympathies de Damiens.

Le roi et le dauphin avaient hésité; ils ne savaient trop quelle tournure prendrait cette affaire, quels mystères se cachaient dessous. là Ils inclinaient pour un ecommission.

Le Parlement l'emporta.

On s'occupa de dresser les lettres patentes pour le renvoi du procès.

En même temps, M. le contrôleur général des finances écrivait à tous les curés de Paris une circulaire ainsi conçue :

Monsieur,

« Le roi vient de m'ordonner de faire remettre dans la semaine prochaine, à MM. les curés de la ville et des faubourgs de Paris, la somme de 300,000 livres pour être distribuée aux pauvres de toutes les paroisses. Sa Majesté ne peut mieux s'assurer du bon emploi de ce secours qu'en s'en rapportant à la répartition que vous en ferez entre vous, proportionnément à l'étendue des paroisses et au nombre des pauvres qu'elles renferment. Je ne perds pas un moment à vous faire part de cette nouvelle preuve de la pitié du roi et de sa tendresse pour ses peuples.

« Je dois vous ajouter que l'intention de Sa Majesté est encore de faire distribuer pendant le carême du riz aux pauvres.

« Je suis, monsieur, votre très-humble et très-affectionné serviteur.

« DE MORAS.

« A Versailles, le 15 janvier 1757. »

Trois cent mille livres! Les maigres ressources du

coffre de l'État ne permettaient pas de faire davantage.

Quant à la promesse du riz, c'était le pendant d'une autre promesse royale : celle de la poule au pot. Le peuple ne s'est pas plus engraissé avec la volaille de Henri IV qu'avec la pâtée de Louis XV. Faut-il attribuer cette velléité charitable au cri de misère tant poussé par Damiens dans sa prison? Oui, sans doute! L'écho de ce cri sera arrivé à travers les murs jusqu'aux oreilles du roi, et le roi l'aura écouté, dans la crainte de rencontrer une seconde fois sur son chemin quelque autre donneur d'avertissements dans le goût de Damiens.

Tout était donc prêt pour le procès.

Le 16, messieurs du Parlement apprirent qu'ils étaient convoqués le lendemain à Paris dans la Grand'Chambre. Ils s'y trouvèrent à onze heures du matin.

Étaient séants, en grand costume :

Le premier président, René-Charles de Maupeou;

Le second président, Matthieu-François Molé;

MM. Potier, Lefèvre, Augustin de Maupeou, Bochard, Le Pelletier, de Lamoignon, d'Aligre.

Tous les noms célèbres de la magistrature française.

Plus vingt-deux conseillers d'honneur, parmi lesquels on avait choisi pour rapporteurs MM. Pasquier et Severt.

Dès que l'on fut en séance, le premier président annonça que les gens du roi demandaient à entrer.

Ils furent à l'instant introduits, selon le cérémonial.

L'un d'eux, M. Omer Joly de Fleury, avocat du roi. s'exprima en ces termes :

— Messieurs, nous apportons à la cour les lettres patentes par lesquelles le roi remet entre vos mains la punition du parricide attenté contre son auguste personne.

Saisi d'effroi à la nouvelle de cet affreux événement, frappé du même coup que la nation entière, l'amour suspendit en nous la voix du devoir ; et, dans ce moment de trouble, oubliant pour ainsi dire qu'il fallait punir le crime, nous courûmes vers le lieu où nous portaient nos alarmes, cherchant en tremblant à savoir par nous-même ce qu'il nous était permis d'espérer...

Exorde dramatique, plein de mouvement!

L'orateur continua :

— L'assurance du salut du prince, *dont les jours sont la félicité des nôtres,* dissipa bientôt nos craintes, et nous rappelant à l'exercice de nos fonctions, elle ne fit qu'accroître en nous l'indignation que mérite un forfait aussi inouï. Persuadé que la connaissance des crimes de lèse majesté au premier chef appartient à la cour, nous avions adressé notre plainte pour répondre à votre impatience et à la nôtre. Le même objet, messieurs, vous occupait au même moment; vous avez cru devoir avant que de nous entendre, supplier le roi de vouloir bien envoyer à son Parlement l'accusé et les procédures commencées contre lui. Il ne fallait pas moins que notre déférence aux vues de sagesse qui vous animent toujours, pour suspendre nos démarches ; celles qu'en cette occasion votre fidélité vous a dictées ont eu tout le succès que vous pouviez désirer... Nous vous laissons donc, messieurs, les lettres patentes avec nos conclusions et la lettre de cachet du roi.

Ayant dit, M. Omer Joly de Fleury se retira.

Ensuite, M. le premier président donna lecture de la pièce suivante, assez importante et assez curieuse pour être transcrite ici presque en entier.

« LOUIS, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux les Gens tenant notre Cour de Parlement, Salut.

« Vous avez été instruits de l'attentat commis sur notre Personne, le mercredi, cinq de ce mois, entre cinq et six heures du soir, et nous avons reçu avec satisfaction les témoignages que vous nous avez donnés dans cette circonstance de votre attachement et de votre amour.

« Les sentiments de Religion dont nous sommes pénétré, et les mouvements de notre cœur nous portaient à la clémence; mais nos Peuples, à qui notre vie n'appartient pas moins qu'à nous-même, réclament la vengeance d'un attentat commis contre des jours que nous ne désirons conserver que pour leur bonheur.

« Guidé par la confiance que nous avons dans le zèle et les lumières des magistrats de la Grand'Chambre de notre Parlement, nous nous sommes déterminé de lui abandonner l'instruction et le jugement d'une affaire si importante. Et, attendu que le Prévôt de notre hôtel, à qui le coupable a été remis au moment où le crime a été consommé, a déjà commencé les procédures, nous avons cru qu'il était nécessaire, pour conserver en leur entier les preuves qu'il a acquises par son instruction, de renvoyer en notre Grand'Chambre lesdites procédures, en les validant par ces Présentes en tant que besoin est ou serait.

« A ces causes, etc., etc., etc.

« Voulons, en conséquence que le prisonnier, actuellement détenu ès-prisons de Versailles, soit transféré sous bonne et sûre garde à la Conciergerie du Palais.

« Autorisons notre dite Grand'Chambre à ordonner pour l'instruction dudit procès, circonstances et dépendances, tel transport qu'elle jugerait nécessaire, même hors de son ressort, lui attribuant à cet effet, dès à présent, toute Cour et Juridiction, et celle interdisant à toutes autres Cours et Juges.

« Si, vous mandons que ces Présentes vous ayez à faire

registrer, et icelles exécuter selon leur forme et teneur; car tel est notre plaisir.

« Donné à Versailles le quinzième jour du mois de janvier, l'an de grâce 1757, et de notre règne le quarante-deuxième.

« *Signé* : LOUIS. »

Et plus bas :

« Par le roi, PHELYPEAUX.

« Et scellées du grand sceau de cire jaune. »

Cette lecture et quelques formalités sans intérêt remplirent la première séance de la Grand'Chambre.

VII

LA TOUR DE MONTGOMMERY

A Versailles on disposait tout pour le voyage de Damiens à Paris. Dispositions exagérées, déploiement de mesures sans motifs!

Les avenues de l'hôtel de la Prévôté étaient gardées à une distance considérable.

Les habitants avaient été consignés chez eux.

Cependant le trajet ne se fit que dans la nuit.

Voici comment :

A onze heures du soir, à la lueur d'un grand nombre de torches, trois carrosses à quatre chevaux partaient de la Prévôté.

Dans l'un d'eux était le parricide, étroitement garrotté, avec un chirurgien et deux exempts.

Les autres carrosses contenaient le marquis de Sourches, M. Leclerc du Brillet et plusieurs personnes de la maison du roi.

Ces carrosses étaient précédés d'un détachement de la maréchaussée portant les armes hautes.

Six sergents, avec des fusils, galopaient à chaque portière.

Soixante grenadiers des gardes françaises, commandés par quatre lieutenants et huit sous-lieutenants, montés sur les chevaux du roi, fermaient la marche.

Un train de prince !

Ce cortége partit comme un ouragan, ébranlant le sol, illuminant et terrifiant tout sur son passage.

De nombreux détachements de la maréchaussée tenaient la route, battant les chemins et empêchant toute circulation.

On arriva à Sèvres.

Là, une autre compagnie de grenadiers remplaça auprès des carrosses les soixante premiers, qui formèrent l'arrière-garde.

On prit par les villages d'Issy et de Vaugirard.

Partout même luxe de précautions.

Partout des gardes françaises et des gardes suisses échelonnés.

C'était un étrange et fantastique spectacle que ces villages sommeillants traversés ventre-à-terre par cette troupe d'hommes, de chevaux et de carrosses; que ces pavés sonnant tout à coup; que ces maisons paraissant et disparaissant sous le reflet rapide des torches semant des étincelles à travers la campagne...

Plus d'un paysan réveillé en sursaut et l'œil collé aux vitres, effaré, a cru voir passer une bande de démons.

A Vaugirard, nouvelle compagnie de grenadiers se joignant à l'escorte.

C'était à se croire en pays de guerre.

Ce tourbillon déboucha dans Paris par la barrière de

Sèvres. Il suivit la Croix-Rouge, la rue du Four, la rue de Bucy, la rue Dauphine et le Pont-Neuf.

Dès le matin, les habitants avaient été avertis de tenir portes et fenêtres closes. L'ordre était donné de tirer sur tout visage aperçu.

Il était deux heures du matin environ lorsque les trois carrosses, longeant le quai des Orfèvres arrivèrent dans la cour du Palais connue sous le nom de cour du Mai.

On descendit le parricide — qui ne pouvait pas encore marcher, par suite de ses brûlures aux jambes — à la porte de la Conciergerie, et on l'enveloppa dans une grosse couverture de laine, afin de prévoir le cas où, par un mouvement imprévu, il aurait essayé de se heurter contre les murs de l'escalier, qui est fort étroit.

Il fut monté ainsi au premier étage de la tour dite de Montgommery, dans une chambre ronde, éclairée par deux meurtrières garnies d'une double grille.

Cette chambre était située au-dessous de celle qu'avait occupée Ravaillac.

On coucha Damiens — si cela peut s'appeler coucher — dans un lit qui est devenu célèbre et qui exige une description minutieuse.

D'abord, ce lit était éloigné de la muraille d'une distance de trois pieds, et placé sur une sorte d'estrade haute de six pouces.

Le dossier s'élevait ou s'abaissait à volonté.

« Sur ce lit, — je laisse parler les pièces du procès, — le criminel était attaché par un assemblage de fortes courroies de cuir de Hongrie, larges de deux pouces et demi, assujétissant les épaules et retenues de chaque côté du lit par des anneaux scellés au plancher. Deux autres courroies formaient un lien à chacun de ses bras et correspondaient entre elles par une autre placée sur l'estomac; elles ne laissaient de liberté à la main que vers la

bouche. Les cuisses et les pieds étaient également contenues par des courroies, rattachées de même au plancher par des anneaux. On avait étendu sous les bras et les mains de l'accusé un large tapis de peau, *pour qu'il ne contractât aucune chaleur inflammatoire, ni écorchure.* »

Une gravure du temps, plusieurs fois reproduite, nous a légué l'attitude de ce malheureux sur ce lit, chef-d'œuvre d'un mécanicien anonyme.

Cela donne l'idée d'un Gulliver cruellement enlacé — dans des liens de cuir et de fer.

Un bouquin de la même époque (1) appelle cela : « les soins que l'on prit de sa personne », et remarque le travail des courroies « mollement piquées. »

Damiens n'avait pas assisté sans stupeur aux opérations compliquées dont il était l'objet.

Ce n'était pas sans pousser des exclamations d'étonnement qu'il s'était vu sangler, cercler, boucler.

Ce travail d'un genre nouveau avait duré beaucoup de temps. On voulait bien faire, on défaisait, on refaisait. Refaire, c'était serrer davantage.

Lorsque tout sembla terminé, Damiens, — à qui il était aussi impossible de bouger que s'il eût été cloué, — exhala un profond soupir.

Mais s'il avait espéré goûter quelques instants de repos, il s'était trompé singulièrement.

Douze sergents, choisis parmi les plus zélés et les plus intelligents du régiment des gardes, avaient été commis à sa surveillance.

(1) *Histoire de Robert François Damiens*, contenant les particularités de son parricide et de son supplice, à Amsterdam, chez Jacques Lacaze.

De ces douze hommes, quatre s'installèrent dans sa chambre, — une chambre qui, en tous sens, ne mesurait que douze pieds.

Ils devaient être relevés de quatre heures en quatre heures par quatre de leurs camarades.

Les huit autres gardes se tenaient dans la chambre au-dessus, — celle de Ravaillac, — prêts à accourir au moindre appel.

Ces douze soldats, gens de confiance, étaient chargés de veiller nuit et jour sur le prisonnier. Ils ne devaient pas être changés pendant tout le temps de sa détention, afin d'éviter les moindres communications avec le dehors.

En outre, quatre soldats remplissaient auprès de lui les fonctions d'infirmiers, l'aidant dans les besoins indispensables et ne le quittant pas non plus d'une minute.

Comment Damiens aurait-il pu dormir dans une chambre aussi encombrée, avec tout ce monde allant, venant et causant autour de lui ?

Ajoutons que des chandelles en grand nombre brûlaient continuellement.

Si l'on sortait de cette chambre, on se heurtait à un appareil non moins imposant.

C'étaient d'abord, dans l'escalier de la tour, des sentinelles presque sur chaque marche.

C'était, au bas de cette tour, un premier corps de garde de douze soldats, servant à fournir ces sentinelles.

C'était, le long de la tour, une palissade construite exprès, au bout de laquelle se trouvait un autre corps de garde, occupé celui-là par cent hommes, que commandaient un lieutenant, un sous-lieutenant et deux enseignes.

Des patrouilles étaient organisées toutes les heures.

Je ne parle pas de la cour du Mai occupée militairement.

On ne laissait plus approcher personne de la Conciergerie; on en avait fait sortir les malfaiteurs qui y étaient enfermés, et on les avait transférés à la Bastille et à Vincennes. Ne fallait-il pas laisser la place libre à Damiens, loger son nombreux personnel de chirurgiens, de mécaniciens et d'officiers de bouche?

La fatigue du voyage de Versailles à Paris avait ravivé les plaies de ses jambes.

Un pansement fut pratiqué par les sieurs Boyer et Foubert, médecins ordinaires du Parlement, qui eurent mission de le visiter trois fois par jour.

Peut-être, après ce pansement, Damiens aurait-il pu s'assoupir; mais le matin était venu, et, à dix heures, quatre nouvelles personnes, quatre nouveaux visages, entrèrent dans sa chambre et vinrent gravement s'asseoir au chevet de son lit.

C'étaient les deux présidents du Parlement, MM. de Maupeou et Molé, assistés de MM. Pasquier et Sévert.

Ils venaient procéder, sans retard, à l'interrogatoire de l'accusé, car ils avaient ordre de mener rapidement cette affaire.

Ce premier interrogatoire dura près de six heures.

Il devait recommencer le lendemain et tous les jours suivants sans interruption.

Bien que tout semblât disposé pour que rien ne pût transpirer de cette instruction, il n'en circula pas moins des récits fort exacts dans le public.

C'est ainsi qu'on trouve dans une correspondance imprimée, — qui, d'ailleurs, fut plus tard condamnée au feu

par la Grand'Chambre, — un portrait de Damiens en une page qui porte tous les caractères de la fidélité.

Voici cette page, fort bien écrite :

« Damiens est toujours le même homme, un être indéfinissable; une tête chaude, pleine de feu et de fumée; un effronté qui tombe dans de perpétuelles contradictions, détruisant le matin ce qu'il a dit la veille; un insolent qui s'énonce assez bien, mais sans aucun respect humain; un scélérat à qui il échappe parfois des regrets, mais jamais des remords; un forcené qui tantôt affecte une dévotion fort approchante du fanatisme, et tantôt fait parade d'une dépravation la plus révoltante; un jaseur énigmatique, qui dans certains moments laisse entrevoir qu'il a des complices, et qui persiste toujours à dire qu'il n'en a point.

« On ne finirait pas si on voulait rendre toutes les inconséquences qu'on aperçoit dans son caractère et son langage. Dans le cas où il se trouve, sa langue peut tout oser; aussi l'exerce-t-il avec la plus maligne indiscrétion, parlant à tort et à travers de ce qu'il a pu voir ou entendre dire, prêtant les propos qu'il lui plaît aux gens qu'il a servis, et inquiétant tous ceux qui ont le malheur d'en être connus, parce qu'il peut les charger et les mander pour le seul plaisir de leur faire de la peine. »

On comprend qu'un pareil coupable ait donné du fil à retordre aux magistrats.

Ils n'en furent pas quittes au bout de deux mois.

Il est vrai de dire qu'au bout de deux mois, ils ne se trouvèrent pas plus avancés que le premier jour.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Laissons ce procès suivre son cours, — quitte à le reprendre bientôt, — pour aller rejoindre à Versailles quelques-uns des autres acteurs de ce livre.

Et si, comme nous le supposons peut-être témerairement, notre jeune héroïne, sœur Marthe ou Mlle de Crespy, la novice évadée du couvent de Sainte-Luce, a su intéresser quelques-unes de nos lectrices, nous pourrons leur donner de ses nouvelles en les ramenant chez Mme du Hausset, l'intelligente et affable femme de chambre de la marquise de Pompadour.

VIII

POUR QUI FUT LA PREMIÈRE SORTIE DU ROI

Le jour où Damiens avait quitté l'hôtel de la Prévôté, Louis XV s'était senti comme soulagé d'un poids énorme.

Ce voisin le gênait.

Il y pensait trop souvent et malgré lui.

Il respira plus à l'aise lorsqu'il eut signé l'ordre de le faire transporter à Paris.

Tant que Louis XV avait été ou s'était cru malade, de vagues idées de clémence avaient traversé son cerveau. Il avait pensé à faire grâce de la vie à Damiens, et à se contenter de l'enfermer dans un hôpital de fous. Une fois guéri, ces idées lui passèrent bien vite. La santé était revenue, — la clémence s'en alla.

Avec la santé, Louis XV reprit peu à peu ses habitudes. Il fit avertir le père Desmarets, son confesseur, de cesser ses visites, dont il n'avait plus besoin pour le moment. Rien n'est déplaisant comme la vue des gens

devant lesquels on s'est montré pusillanime. Ensuite, il revint occuper au conseil des ministres la place qu'il s'était trop hâté de céder au dauphin.

Mais en même temps qu'il reprenait ses habitudes, il reprenait aussi son ennui incurable.

Il sentit bientôt qu'il lui manquait quelque chose.

Alors le roi regretta d'avoir fait signifier si rudement son congé à la marquise de Pompadour. Il en voulut à Machault d'avoir exécuté ses ordres avec tant de promptitude. L'amour-propre et le désir se combattaient dans le cœur du pauvre souverain. Peut-être le moment aurait-il été favorable pour essayer de produire à la cour une nouvelle favorite. M. d'Argenson y avait pensé, et il tenait Mme d'Esparbés toute prête. Mais d'Argenson ne se pressa pas assez. Il se croyait trop maître du terrain et du temps. Son coup d'œil lui fit défaut.

Le roi se lassa.

Un beau jour, — le jour même de la translation de Damiens, — Louis XV s'habilla, manda son carrosse et annonça qu'il voulait faire une promenade.

Après quelques tours, pour la forme, dans les bois de Satory, il se fit conduire chez la marquise de Pompadour.

Celle-ci s'attendait un peu à sa visite.

Elle y avait été préparée par Bernis, qui avait serv dans cette occasion de trait-d'union entre le roi et elle.

— Ah! sire, s'écria-t-elle; quel honneur pour moi... et quel bonheur inespéré!

Et tout à coup, comme si elle se reprochait sa joie :

— Mais n'est-ce pas imprudent à Votre Majesté d'être sortie si tôt... O ciel!

— Rassurez-vous, marquise, répondit-il, nous sommes entièrement rétabli, grâce à Dieu.

— Si vous saviez, sire, ce que j'ai souffert pendant quelques jours!...

— Nous avons su, marquise, toute la part que vous avez prise au danger que j'ai couru, et nous y avons été excessivement sensible. Il n'a pas dépendu de nous, malheureusement, que vous fussiez appelée auprès de notre personne.

Si peu que les rois aient un air d'embarras, Louis XV n'échappa point à cet air-là en prononçant ces dernières paroles.

Il ajouta :

— Vous avez deviné, chère marquise, que j'avais eu la main forcée... et, dans votre rare bon sens, vous avez compris que ce que vous aviez de mieux à faire...

— Etait d'attendre de nouveaux ordres de mon gracieux souverain, s'empressa de répliquer Mme de Pompadour.

— C'est ce que je voulais dire.

Et comme un homme qui savoure une convalescence, le roi promenait ses regards avec une satisfaction secrète sur ce milieu aimé, parfumé, intime, où il se rappelait avoir passé de si tranquilles heures, et où il retrouvait toutes ses aises, toutes ses coudées, tout son franc-parler.

Il reconnaissait les meubles, les angles, il touchait les rideaux.

Son regard, s'arrêtant sur Mme de Pompadour, la trouvait embellie et rajeunie.

Il est vrai de dire que la marquise avait fait appel à toutes les ressources d'une coquetterie dont le suprême mot a été proféré par elle.

— Vous n'avez jamais été plus belle qu'aujourd'hui, lui dit Louis XV extasié.

— C'est qu'il y a treize jours que vous ne m'avez vue, sire, lui répondit-elle.

— Treize! répéta le roi, avec un frisson de superstition.

— Non, non, quatorze! dit Mme de Pompadour.

— Ah! marquise, mon cœur ne vous a jamais quittée!

La marquise secoua la tête, par un mouvement qui mit à découvert un coin luisant d'épaules.

— Le moyen de vous croire? murmura-t-elle.

— Le moyen, dit le roi; et que signifie ma présence ici?

— Le savez-vous vous-même? dit-elle; le souvenir!...

Louis XV, un raffiné de sentiment, répliqua :

— Et quand cela serait?

La marquise, qui avait un plan préparé de longue main, répondit :

— C'est que, quand cela serait, Votre Majesté se heurterait à un obstacle inattendu.

— Un obstacle? dit le roi d'un ton hautain.

— Ah! cela vous surprend, sire!

— Oui, mais sans me troubler.

— Au fait, dit la marquise, j'aurais été au désespoir de quitter Versailles sans avoir pu adresser mes adieux à Votre Majesté.

— Vos adieux?

— Je dois partir, dit-elle en soupirant.

— Ne parlons pas de cela, fit le roi; je me suis débarrassé des conseillers qui s'étaient maladroitement interposés entre ma volonté et vous.

— L'obstacle ne vient pas de vous, sire.

— S'il ne vient pas de moi, de qui peut-il venir?

— De la seule personne que j'aie à redouter, après Votre Majesté... de M. d'Etioles.

— Votre mari? dit Louis XV en avançant la lèvre d'un air de contrariété.

— Oui, sire.

— Qu'est-ce que peut vous vouloir votre mari, madame ?

— Figurez-vous, dit la marquise de Pompadour en étudiant la physionomie du roi, qu'il lui est venu une idée extraordinaire.

— Et quelle idée est-il venu à M. d'Etioles?

— L'idée de me reprendre.

— Allons donc ! s'écria le roi, c'est impossible !

— C'est naturel, au moins, dit la marquise en souriant.

— Excusez-moi, marquise, reprit le roi, je voulais exprimer de la sorte ma surprise.

— Rien que votre surprise?

— Mon mécontentement. Vous me dites des choses de l'autre monde.

— Plût au ciel ! s'écria Mme de Pompadour.

— Il me semblait que depuis longtemps vous n'aviez plus de rapports avec M. d'Etioles ?

— En effet, sire; mais il m'a fait écrire par l'abbé Bayle.

— A quel propos?

— Les événements de ces jours derniers ont réveillé ses scrupules; il me regarde comme la cause des troubles du royaume; il se plaint du scandale permanent dont je suis l'objet à la cour. Bref, il veut m'ensevelir avec lui dans une retraite où j'aurai tout le loisir de pleurer sur mes égarements.

— Cela n'est pas sérieux, marquise, dit Louis XV en sentant s'accroître sa mauvaise humeur.

— Rien de plus sérieux, hélas!

— M. d'Etioles a perdu tous ses droits sur vous.

— Ce n'est pas ce qu'il prétend.

— Vous l'avez comblé de bienfaits.

— J'en conviens, dit la marquise de Pompadour.

— Vous lui avez donné ou fait donner par Bouret un hôtel de trois cent mille livres.

— Oui, sire.

— Qu'est-ce qu'il veut de plus? On lui donnera encore tout ce qu'il demandera.

— Il veut ma considération, répondit la marquise.

Le roi fit en silence plusieurs pas dans la chambre.

Mme de Pompadour le suivit du coin de l'œil.

Il s'arrêta brusquement devant elle.

— Et vous, madame, que pensez-vous de ce caprice? lui dit-il.

— M. d'Etioles est mon mari.

— Votre mari! votre mari! s'écria Louis XV; ce n'est pas une raison.

— Oh! sire!

— Avouez du moins que ce n'en a pas toujours été une.

— J'avoue que le cas est embarrassant, dit la marquise.

— Il n'y a d'embarrassant en tout ceci que M. d'Etioles, et il est facile de s'en débarrasser.

— Je ne veux pas être odieuse, dit Mme de Pompadour.

— Alors, que comptez-vous faire? demanda le roi.

— Obéir.

— Vous consentiriez à vous éloigner de la cour... de nous? Ce sacrifice ne vous coûterait rien?

— Votre Majesté se résignait bien à m'éloigner elle-

même il y a treize jours, répondit lentement la marquise.

Louis XV se mordit les lèvres.

— La situation était toute différente, murmura-t-il.

— Je ne vois pas cela.

— Il y avait des raisons d'Etat...

— Que votre envoyé M. de Machault a su parfaitement me faire comprendre, ajouta Mme de Pompadour.

— Il s'y sera mal pris, dit Louis XV, oubliez cela, marquise.

— Oublier! répéta la marquise de Pompadour; c'est un mot que vous prononcez bien aisément, sire. Je ne sais pas oublier, moi, quand j'ai été frappée au cœur. MM. de Machault et d'Argenson m'ont déclaré une haine à mort. Pourquoi? Je l'ignore. Le premier me doit son élévation; cela le gêne sans doute. Le second a recommencé contre moi la guerre d'outrages de M. de Maurepas. Ma situation entre eux deux est intolérable; il vaut mieux que je parte. Vous ne pouvez vous passer de leurs services, sire; ce sont deux grands politiques. Ils sont indispensables à Votre Majesté.

— Personne ne m'est indispensable, dit le roi.

— Laissez-moi partir; cela fera les affaires de tout le monde. Le bonheur de vous avoir revu après ma disgrâce me suffit. Votre visite d'aujourd'hui rachète pour moi bien des souffrances et bien des humiliations. J'en emporterai le souvenir dans ma retraite; il me fera paraître les heures moins longues et moins tristes.

— Que deviendrai-je, moi? dit Louis XV.

— L'oubli que vous me conseilliez tout à l'heure vous gagnera bien vite, sire, répondit Mme de Pompadour. Votre heureux caractère vous met à l'abri des regrets éternels. Peu à peu mon image s'effacera de votre cœur.

— Le tripot, c'est votre cour.

— Quel style bas! Je ne reconnais pas là d'Argenson.

— Mais si. Quant à la chère comtesse, sa digne associée, c'est celle qu'il a choisie pour me remplacer dans votre cœur, sire. Je n'en fais pas mon compliment à Votre Majesté.

Louis XV tournait et retournait le papier entre ses mains.

— J'hésite à ajouter foi à ce billet, dit-il; rien ne m'en prouve l'authenticité.

— C'est d'Arboulin qui l'a acheté au courrier de confiance de M. d'Argenson.

— Il suffit, dit le roi, d'Argenson sera congédié.

— Exilé, ajouta la marquise.

— Exilé, soit... dans sa terre des Ormes.

— Et Machault? demanda-t-elle.

— Laissez-moi Machault, au moins, dit le roi.

— Lui moins que tout autre! s'écria Mme de Pompadour.

— Vous êtes vraiment implacable, marquise.

— Et vous, sire, vraiment trop indulgent.

— Allons, je vois qu'il faut en passer par où vous voulez... La paix est-elle faite?

— Oui, mais elle n'est pas signée.

— Voici ma signature, dit Louis XV en déposant un baiser sur la main de la marquise de Pompadour.

La pendule sonna assez mal à propos.

— Il est temps que je me retire, dit le roi.

— Déjà?

— C'est ma première sortie, et je ne veux inquiéter personne.

— On ne vous prendrait jamais pour un convalescent, sire.

— Flatteuse !

— Restez quelques minutes encore... J'ai tant de choses à dire à Votre Majesté... A propos, que comptez-vous faire de votre meurtrier ?

— Ah ! ce Damiens ? dit négligemment le roi ; eh bien ! mais il est parti de Versailles.

— Je le sais... ce matin.

— J'aurais voulu qu'on l'épargnât, mais il paraît que cela ne me regarde point. Le Parlement veut faire un exemple nécessaire à l'affermissement de ma dynastie, dit-il. Je n'ai plus à m'occuper de cet homme.

— Mais ses complices ? demanda la marquise de Pompadour.

— On prétend qu'il n'en a pas.

— Oh ! oh ! dit la marquise d'un ton incrédule.

— Non, vraiment, répéta le roi.

— Quoi ! personne derrière lui ? aucun parti ?... aucune société ?

— Aucune société.

— Ce n'est pas l'opinion du public, dit Mme de Pompadour.

— Oh ! vous, marquise, vous voyez partout des robes courtes ! s'écria Louis XV.

— Je ne suis pas seule à les voir, répondit-elle ; Votre Majesté ignore-t-elle que deux cents élèves ont été retirés par leurs familles du collége de Louis-le-Grand, aussitôt qu'on a su que Damiens y était demeuré cinq ou six ans ?

— Qu'est-ce que cela prouve ? dit le roi.

— Cela prouve, répondit la marquise, que les parents s'étonnent et s'alarment de voir les régicides se fournir si souvent de poignards dans les maisons des gens de robe courte.

Cette fois, Louis XV garda le silence.

— A revoir, marquise, dit-il tout à coup.

— Aurais-je eu le malheur de mécontenter Votre Majesté par mes dernières paroles? demanda-t-elle.

— Au contraire, chère marquise, au contraire; vous m'avez fait réfléchir.

— Et les réflexions de Votre Majesté portent toujours de bons fruits, ajouta Mme de Pompadour.

Au moment de gagner la porte, Louis XV se retourna gracieusement vers elle.

— J'espère, marquise, lui dit-il, vous voir dimanche à la messe d'actions de grâce qui sera célébrée à la chapelle de notre château. Toutes les dames du palais y seront.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit-elle en s'inclinant, le cœur gonflé de joie.

— A dimanche, marquise.

— Sire, à dimanche.

La marquise de Pompadour était redevenue la favorite.

IX

UN TÉMOIN INATTENDU

C'était le valet Gourbillon qui avait ouvert au roi. Ce fut encore Gourbillon qui reconduisit Sa Majesté.

Où donc était Mme du Hausset, la femme de chambre?

La marquise s'étonna de son absence; elle avait besoin d'apprendre son triomphe à quelqu'un.

— Du Hausset! du Hausset! cria-t-elle après le départ de Louis XV.

Personne ne répondit.

La marquise alla à une chambre dont il est fréquemment question dans les *Mémoires* de Mme du Hausset : « Il y avait un petit endroit, près de la chambre de Mme la marquise, qui a été depuis changé, où elle savait que je me tenais quand j'étais seule, et d'où l'on entendait ce qui se disait pour peu qu'on élevât la voix. Ces circonstances m'ont mise à portée de savoir beaucoup de

choses, et un grand nombre que la probité ne me permet ni d'écrire ni de raconter. »

— Du Hausset doit être là, dit la marquise de Pompadour.

Elle poussa la porte... et recula aussitôt en poussant une exclamation de surprise.

Elle se trouvait en face d'une personne inconnue, d'une jeune fille.

— Qui êtes-vous? que faites-vous ici? demanda la marquise.

— Excusez-moi, madame, dit la jeune fille.

— Répondez-moi!... répondez vite!

— Mon Dieu, madame, ne me grondez pas, je vous en prie... Il n'y a rien de plus facile à expliquer que ma présence.

— Expliquez-la donc!

— J'étais tout à l'heure avec Mme du Hausset, que j'étais venue voir, et à qui je suis recommandée... Elle a dû sortir, et elle m'a dit de l'attendre dans ce cabinet. C'est bien simple.

— Ah! vous trouvez cela bien simple, vous! répliqua la marquise.

— Oui, madame.

— Savez-vous qui je suis?

— Vous êtes Mme la marquise de Pompadour.

— Et savez-vous aussi qui est la personne qui vient de sortir.

— Madame... dit la jeune fille en hésitant.

— Le savez-vous?

— Je l'ai entendu nommer, sans le vouloir.

— On entend donc de cette chambre?

— Oh! très-peu! s'empressa de répondre la jeune fille.

— Il ne fallait pas y rester, dit Mme de Pompadour, légèrement confuse.

— Je n'ai pas osé sortir.

L'accent d'ingénuité de cette jeune fille désarma la marquise, qui, d'ailleurs, était trop heureuse en ce moment pour se montrer longtemps sévère.

Les regards de Mme de Pompadour s'arrêtèrent avec plus de douceur sur l'inconnue. Elle n'avait remarqué jusqu'à présent que sa jeunesse et son effroi; un examen plus attentif lui fit remarquer sa beauté.

Cette beauté, il est vrai, semblait vouloir se dérober sous des ajustements de la plus grande modestie.

— Je vous ai déjà demandé qui vous êtes, reprit la marquise de Pompadour.

— Une orpheline de province.

— Votre nom?

Après avoir hésité un instant, la jeune fille répondit :

— Marthe.

— Ce n'est qu'un prénom.

— Marthe de Boismare.

— Ah! vous êtes noble, dit la marquise.

Et comme elle vit la jeune fille sourire au lieu de répondre, la marquise ajouta :

— Je m'en étais doutée... D'où est votre famille, mademoiselle?

— D'Arras, madame.

— Arras!

— A ce nom, quelque chose vibra soudainement dans le souvenir de Mme de Pompadour.

— Ah! vous êtes d'Arras? murmura-t-elle en regardant la jeune fille d'un regard fixe et profond; cela est étrange...

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela, madame? répliqua celle-ci.

— Rien, vous avez raison...

Mais la marquise se dit à elle-même :

— Je croyais voir quelqu'un que je n'ai jamais vu.

Elle reprit ses interrogations.

— Connaissez-vous plusieurs personnes à Arras? demanda-t-elle.

— Fort peu, madame, car j'ai été élevée au couvent.

— Parmi celles que vous connaissez, avez-vous entendu parler de Mlle de Crespy.

— Mlle de Crespy? répéta la jeune fille dont les beaux et grands yeux s'attachèrent avec une expression extraordinaire sur la marquise de Pompadour.

— Oui.

— C'était ma meilleure amie, répondit lentement la jeune fille. L'avez-vous connue, madame ?

— Non, balbutia la marquise.

— Tans pis, vous lui auriez fait du bien.

— Vous croyez, mademoiselle?

— Oui, car c'était une âme telle que vous devez les comprendre et les rechercher, affectueuse et simple, souriante à tout le monde, prenant sincèrement sa part de bonheur ou du malheur d'autrui, ne soupçonnant rien des fanges humaines, toujours prête à s'interposer entre Dieu et le coupable, une âme enfin ne demandant qu'à aimer, à secourir, à pardonner.

— Celle qui trace un pareil portrait n'est pas loin du lui ressembler, dit Mme de Pompadour; je regrette plus que jamais de n'avoir point connu Mlle de Crespy.

Elle reprit :

— Mlle de Crespy était-elle aussi belle qu'on me l'a dépeinte?

— J'éprouve quelque embarras à vous répondre là-dessus, dit la jeune fille.

— Pourquoi donc?

— On nous prenait souvent pour les deux sœurs.

— Ah! fit la marquise.

Un silence.

Ce fut la marquise qui le rompit la première.

— Avez-vous connu les détails de la mort de Mlle de Crespy? demanda-t-elle.

— Personne ne les a jamais connus.

— C'est singulier!.... A quoi attribue-t-on cette mort?

— A un meurtre.

— Cela est faux! s'écria la marquise.

— Ou à quelque chose d'analogue... On peut tuer les gens sans y toucher.

— Mlle de Crespy a succombé à un accès de fièvre chaude, dit la marquise.

— Comment le sauriez-vous mieux que moi, madame? répliqua gravement Marthe.

Un peu déconcertée d'abord, la marquise répondit brusquement :

— Parce que je suis Mme de Pompadour, et parce que j'ai ma police.

— C'est juste, dit la jeune fille avec un accent où perçait une pointe d'ironie.

— La province a d'ailleurs l'habitude de dénaturer presque tous les événements. Vos réponses viennent de m'en convaincre.

— Excusez-moi, madame.

— Un mot encore cependant, dit la marquise.

— Je suis à vos ordres.

— Mlle de Crespy, à qui je m'intéressais sans la connaître...

Mouvement de Marthe.

— ... N'était-elle pas sur le point de se marier avec un certain M. de Chantemesse?

— Avec le chevalier de Chantemesse, oui, madame.

— Un brave et beau gentilhomme, n'est-ce pas?

— Beau, je ne sais; brave, je l'affirme.

— Frère d'un autre gentilhomme non moins parfait, ajouta la marquise en raillant.

— Oui, madame, le comte de Chantemesse.

— Eh bien! que dit-on à Arras de la disparition de MM. de Chantemesse?

— MM. de Chantemesse sont disparus! s'écria Marthe.

— Ne le saviez-vous pas?

— Comment aurais-je pu le savoir? se dit la jeune fille à demi-voix.

Et elle ajouta plus haut :

— Il était dans la destinée de Mlle de Crespy de porter malheur à tous ceux qui l'environnaient!

Une larme s'échappa de ses yeux.

— Eux aussi, pauvres frères!... Mais vous savez où ils sont, vous, madame! dit-elle tout à coup à la marquise de Pompadour.

— Moi?

— Et vous les retrouverez, oh! oui, vous les retrouverez!

— Par quel pouvoir voulez-vous...

— Parce que vous êtes Mme de Pompadour, et parce que vous avez votre police! s'écria Marthe avec une énergie incroyable.

La marquise ne songea pas à s'irriter.

Depuis quelques minutes elle était devenue rêveuse.

L'apparition de cette jeune fille d'Arras l'avait ramenée vers une aventure qui était restée pour elle une source de remords.

Mlle de Crespy ! MM. de Chantemesse ! Trois noms liés à une même catastrophe !

Elle se regardait justement comme la cause de la mort de Mlle de Crespy, puisque c'était elle qui l'avait fait enlever par Lebel à sa famille, — et il lui semblait voir partout cette innocente figure.

Quant aux frères Chantemesse, c'était autre chose, la marquise de Pompadour ne se sentait pas atteinte des mêmes remords à leur égard. Le comte s'était joué d'elle, le chevalier l'avait insultée. Elle s'était vengée de tous les deux sur-le-champ, comme on se le rappelle, en les envoyant au donjon de Vincennes.

Cependant son ressentiment ne pouvait être éternel ; et déjà elle avait songé plusieurs fois à tirer les verrous de leur prison, pour apaiser les mânes de la jeune victime.

Mais, femme et outragée, elle ne se pressait pas.

Celle qu'on connaît sous le nom de Marthe de Boismare continuait à rester debout devant la marquise de Pompadour.

— Madame, lui dit-elle, vous ne m'avez pas entendue?

— Si, si, mademoiselle, fit la marquise en sortant de sa rêverie.

— Eh bien ! vous ne me répondez pas?

— C'est que je n'ai pas à vous répondre, en vérité.

— Faites rechercher MM. de Chantemesse.

— Je m'en occuperai, dit la marquise.

— Mais quand?

— Bientôt, je vous le promets... Revenons à vous, mon enfant. Qu'êtes-vous venue faire à Paris?

— J'y suis venue suivre un procès... et comme la famille de Mme du Hausset était autrefois liée avec la

mienne, j'ai cru pouvoir prendre la liberté de me présenter chez Mme du Hausset.

— Vous avez bien fait, dit la marquise; du Hausset est une excellente femme, qui vous a sans doute accueillie affectueusement... Je ferai comme elle.

— Vous, madame?

— Et pourquoi pas?

— Vous!

Dans tout autre moment, la marquise de Pompadour n'aurait pas manqué de remarquer l'accent de répulsion qui accompagna ce cri.

Mais elle était alors trop heureuse pour être bonne observatrice.

— Tenez, dit-elle à Marthe, il faut que ma joie se répande sur quelqu'un... Le hasard vous a rendue témoin d'un des événements les plus importants de ma vie... Soyez ma confidente.

Et s'asseyant, la marquise invita du geste la jeune fille à en faire autant.

— Mettez-vous là, à la place où était tout à l'heure le roi, dit-elle.

Marthe frissonna.

— Je n'ose, murmura-t-elle.

— Quel enfantillage! Eh bien, venez à côté de moi.

— Non! fit vivement la jeune fille.

Elle s'assit à la place du roi.

Toutes ces hésitations furent mises par Mme de Pompadour sur le compte du saisissement, de la timidité.

— Ecoutez-moi, Marthe, reprit la marquise; on vous a dit peut-être que j'étais superstitieuse, et l'on a eu raison de vous le dire. C'est une faiblesse, je le sais, mais les femmes ne vivent que par leurs faiblesses. Or, il y a deux heures, lorsque j'ai vu le roi rentrer dans cette

chambre au moment où allait se jouer une partie décisive pour moi, j'ai prononcé un vœu.

— Un vœu?

— Je me suis promis, en cas de succès, de faire le bonheur de la première personne que je verrais. J'ai réussi au-delà de mes espérances, et me voilà prête à tenir mon serment vis-à-vis de vous.

— Vis-à-vis de moi, madame? dit Marthe avec étonnement?

— Sans doute; n'êtes-vous pas la première personne que j'ai vue si tôt après le départ de Sa Majesté?

— En effet.

— Eh bien!... dit la marquise.

— Et vous voulez faire mon bonheur? dit Marthe.

— Assurément, et j'en serai contente, car vous m'intéressez, je ne sais pourquoi. Votre physionomie m'a prévenue sur-le-champ en votre faveur. Je ne peux pas me rappeler à qui vous ressemblez, mais vous ressemblez à quelqu'un dont je retrouverai le nom tôt ou tard.

— Mon bonheur n'est pas facile à faire, dit Marthe.

— Oh! oh! mademoiselle, répliqua la marquise de Pompadour en souriant, vous êtes donc bien ambitieuse?

— Il est des rêves qui ne peuvent se réaliser, continua Marthe d'un ton mélancolique.

— Qui sait? Confiez-moi vos rèves.

Marthe secoua la tête d'un air de refus.

— Je suis plus puissante que jamais, dit Mme de Pompadour.

— Mon bonheur ne peut pas venir de vous, madame.

— Pourquoi cela? dit la marquise blessée au vif.

Marthe garda le silence.

— Je ne vous comprends guère, mademoiselle; vous semblez prendre à tâche de parler par énigmes, et dans tous les cas vous avez une façon singulière de reconnaître ma sympathie.

— Encore une fois, excusez-moi, madame, dit la jeune fille.

— Ainsi, vous refusez ma protection?

— Je dis que votre protection me serait inutile.

— Comment cela? interrogea la marquise de Pompadour.

— Mon procès est sur le point d'être terminé, et je quitte bientôt Paris.

— Et en le quittant, vous n'avez rien à demander pour vous? Quoi! pas un désir?

— Rien, répondit Marthe.

Marthe hésita et finit par répondre :

— Un désir?... Si, peut-être.

— Ah! je savais bien! s'écria Mme de Pompadour; et ce désir...

— Quoique bien simple, peut-être vous surprendra-t-il.

— Dites.

— Avant de quitter Paris pour toujours, prononça Marthe, je voudrais...

— Vous voudriez?

— Voir le roi.

La marquise eut le mouvement de surprise auquel Marthe s'attendait.

— Vous voudriez voir le roi! répéta-t-elle.

— Oui, madame.

— Pourquoi?

— Pour le voir, tout simplement, dit Marthe.

— Vous avez donc à lui parler?

— Non, madame. Tout à l'heure je l'ai entendu ; à présent, je voudrais le voir ; c'est bien naturel.

— Oui, oui... dit la marquise de Pompadour réfléchissant.

— Je voudrais le voir une seule fois, à la dérobée, ne fût-ce qu'une minute.

— Quelle fantaisie !

— Une fantaisie de provinciale, dit Marthe ; quoi de plus compréhensible !

La marquise réfléchissait toujours.

Une voix lui disait de se méfier, mais elle repoussait cette voix.

Se méfier de qui? de cette enfant?

Quelle folie !

Et, comme si elle sentait le ridicule de son hésitation :

— Soit, dit-elle à Marthe, vous verrez le roi.

— Oh ! merci, madame... Et quand le verrais-je?

— Dimanche, répondit la marquise.

— Dimanche?

— Sa Majesté va entendre la messe à la chapelle du château, les devoirs de ma charge m'obligent à y assister ; vous viendrez avec moi.

— Avec vous? dit Marthe.

— Je vous ferai placer dans la galerie que le roi doit traverser. Est-ce tout ce que vous désirez?

— Tout.

— J'aurais voulu faire davantage pour vous, Mlle de Boismare, dit la marquise.

— Vous faites plus pour moi que vous ne le supposez, madame, répondit Marthe.

A cet instant, les pas de Mme du Hausset se firent entendre.

— Arrivez donc, ma bonne ! s'écria gaîment la mar-

quise de Pompadour, arrivez donc! Vous me laissez depuis une demi-heure avec votre protégée sur les bras!

— Ma protégée? répéta la femme de chambre un peu étonnée.

— Ou plutôt notre protégée, car elle est devenue la mienne, dit la marquise.

— En si peu de temps! ne put s'empêcher de répliquer Mme du Hausset; je vous en fais mon compliment, mademoiselle.

— N'allez-vous pas en être jalouse? dit la marquise en riant; c'est votre faute d'ailleurs; pourquoi vous absentez-vous?

— Madame la marquise me pardonnera lorsqu'elle saura les motifs impérieux...

— Vous êtes toute pardonnée, ma chère. Apprenez qu'il s'est passé de grandes choses pendant votre absence.

— En vérité! s'écria Mme du Hausset; et lesquelles, s'il vous plaît?

— Mademoiselle vous racontera cela quand elle sera seule avec vous... ajouta la marquise.

— Mademoiselle?... fit la femme de chambre en se tournant une seconde fois vers Marthe.

— Eh! oui, Mlle de Boismarel reprit la marquise; allez-vous feindre de ne la point connaître?

— C'est que je l'ai si peu vue... murmura Mme du Hausset.

— Oh! nous avons plus vite fait connaissance nous deux, s'écria la marquise; n'est-ce pas, Marthe?

— Oui, madame, répondit celle-ci.

— C'est toute une histoire, ma bonne du Hausset..... qui se rattache à un vœu que j'avais fait; vous ne comprenez pas, n'est-il pas vrai?

— Pas du tout, madame la marquise, dit la femme de chambre.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez, du moins tout de suite... Pour le moment, occupez-vous de faire préparer une chambre dans mes appartements.

— Pour qui, madame la marquise?

— Pour Mlle Marthe.

L'étonnement de Mme du Hausset était à son comble.

— Quoi! dit-elle, madame la marquise veut...

— Je veux que Mlle de Boismare soit logée auprès de moi, dit la marquise de Pompadour.

— C'est trop de bonté, madame, se hâta de répliquer la jeune fille, et je ne puis accepter...

— Il n'est pas décent qu'une personne de votre âge et de votre condition habite dans un hôtel meublé, dit la marquise.

— J'ai si peu de temps à demeurer à Paris, objecta Marthe.

— Raison de plus, repartit la marquise; ma chère du Hausset, vous ferez ainsi que je l'ai dit.

— Il suffit, madame la marquise, répondit la femme de chambre.

Marthe n'osa refuser plus longtemps.

Pourtant elle se sentait mal à l'aise en présence de cette sollicitude.

Elle aurait donné beaucoup pour s'y dérober.

Mais comment?

Trop de résistance aurait éveillé les soupçons et l'aurait empêchée de voir le roi, —son désir le plus cher!

Son dernier désir!

Marthe accepta donc l'hospitalité de Mme de Pompadour, malgré tout ce qu'il y avait de secrètement étrange à ses yeux dans cette hospitalité.

Elle accepta, tête baissée, se fiant au hasard qui l'avait

conduite jusque-là, et qui peut-être n'était, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, que le messager de la Providence.

Pendant son hésitation de quelques minutes, Mme de Pompadour n'avait cessé de la couver du regard.

Cette persistance gênait singulièrement Marthe.

La marquise s'adressant à la femme de chambre :

— Mme du Hausset? lui dit-elle.

— Madame la marquise?

— Avez-vous bien regardé Mlle Marthe?

— Oui, madame.

— Regardez-la encore. A qui ressemble-t-elle? demanda la marquise.

— Je ne sais, madame, répondit la femme de chambre.

— Attendez! s'écria la marquise subitement éclairée.

Elle courut à son secrétaire et y prit un médaillon.

Puis, comparant la peinture avec les traits de Marthe :

— Oui c'est cela! Voyez plutôt... dit-elle à Mme du Hausset.

— En effet, répondit celle-ci.

— Elle ressemble à ma fille!

— Vous avez une fille, madame? dit Marthe.

— J'en ai eu une, répondit la marquise de Pompadour.

Une larme brilla dans son œil.

Perle rare que cette larme sous ces paupières brûlées d'orgueil et d'ambition!

— Vous êtes son vivant portrait, continua la marquise en prenant les mains de Marthe; je ne me rendais pas compte tout à l'heure de ce qui m'attirait vers vous. C'était cela. Ma fille!...

Elle s'abîma dans ce mot et dans ce souvenir.

— Pauvre Alexandrine! dit-elle en se parlant à elle-même; elle était belle comme le jour; elle grandissait au couvent de l'Assomption, où je la faisais élever avec les plus riches héritières du royaume. Comme je l'aimais et comme j'en étais fière! Les plus nobles alliances lui étaient réservées... N'est-il pas vrai, du Hausset? Elle aurait épousé le fils du duc de Chaulnes, elle aurait été duchesse. Mais tout cela était trop beau, trop certain, trop bien arrangé. Le ciel n'a pas voulu accorder tant de bonheur à deux créatures; la mort a soufflé sur mes projets. Mon Alexandrine m'a été emportée par la petite vérole. Il s'est trouvé des gens pour dire que c'était bien fait, et qui ont voulu voir le doigt de Dieu là-dedans. Ma pauvre fille!

Et reportant les yeux sur Marthe, elle lui dit d'un ton presque suppliant :

— Oh! laissez-moi vous regarder!

Cette fois, Marthe se laissa regarder sans éprouver d'embarras.

La mère lui cachait la rivale maintenant.

— Marthe, dit la marquise, j'ai juré une première fois de faire votre bonheur; je renouvelle ce serment sur le médaillon de ma fille!

X

QUE DIT VOLTAIRE?

Les trois cent mille livres de Louis XV avaient produit un très-bon effet parmi le peuple.

Ce désert s'était accommodé de cette goutte d'eau.

On exalta la générosité du monarque.

Les curés de Paris furent particulièrement flattés d'avoir été choisis par le roi pour la distribution de cet argent. Aussi ne lui épargnèrent-ils pas les éloges dans les sermons qui eurent lieu partout à cette occasion. L'argent appelle l'encens.

Louis XV en eut pour ses cent mille écus.

A l'église de Saint-Pierre-des-Arcis, le curé, dans son exhortation, rendit compte en ces termes des aumônes faites au nom du roi :

« L'humble et timide indigence qui n'ose paraître, aussi bien que la pauvreté qui ne rougit pas d'être con-

nue, ont également été admises à la participation des bienfaits d'un prince si digne d'être aimé... »

A l'église des Capucins de la rue Saint-Honoré, le père Hubert s'écria :

« Louanges éternelles vous soient rendues, Seigneur! Du haut des cieux vous avez envoyé vos anges pour couvrir de vos ailes celui que vous protégez comme votre fils et que nous chérissons comme notre père! »

A l'église de Saint-Séverin, le curé provoque les aveux de Damiens :

« Conjurez Dieu, mes frères, de briser la dureté du cœur du criminel, de lui donner la force de confesser toute l'énormité de son péché. »

Mais le plus bel élan d'éloquence part de l'âme et de la poitrine du père Bernard, le prédicateur de l'église de Saint-Jean-en-Grève :

« Hélas! un prince aimable, à qui Dieu a donné en partage toute la douceur de David, s'est vu sur le point de périr comme le cruel Saül, de la main du perfide Amalécite! Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu! d'avoir émoussé la pointe du glaive parricide! Vous nous aimez encore malgré tous nos crimes, puisque vous avez veillé à la conservation d'une tête si chère; un Titus était-il destiné à éprouver le sort des Nérons?... Allons, mes frères, allons en foule au pied des autels faire une sainte violence au père des miséricordes; conjurons-le de prolonger une vie à laquelle notre bonheur est attaché. Que l'Eternel retranche de nos jours, s'il le faut, pour ajouter à ceux d'un si bon roi! Que Louis règne sur nos têtes; qu'il fasse les délices de la France jusques à l'âge le plus avancé; qu'il n'aille que comblé d'années et de bonnes œuvres prendre possession de cette patrie bien-heureuse où Charlemagne et Saint-Louis l'attendent! »

On croit rêver!

Et cependant on ne rêve pas.

C'est bien de Louis XV qu'il s'agit.

Ce digne successeur de Saint-Louis, ce descendant de Charlemagne, c'est lui.

Gardons notre sérieux.

Ou plutôt, comme contre-poids à cet enthousiasme, consultons le Journal intime de l'avocat Barbier, qui écrivait chaque soir ce qu'il avait vu et entendu pendant la journée.

C'est là seulement, c'est dans les documents particuliers — qui nous sont parvenus plus tard — qu'on peut chercher quelques-unes des variations de l'opinion publique et surprendre l'attitude du peuple.

Quant aux renseignements officiels, ils manquaient absolument. *La Gazette de France* se taisait, *Le Mercure* se taisait; et tous deux avouaient ingénument, à quelques semaines de là, que le silence leur avait été ordonné par la cour.

Le peuple, à qui l'on ne demande jamais son avis sur les affaires de l'Etat, — et qui le donne toujours, — le peuple était tourmenté du besoin de trouver un motif à l'acte de Damiens, un motif et des complices.

Sur le premier moment, il n'avait pas hésité à charger les jésuites, et il s'était porté au collége Louis-le-Grand en manifestant l'intention d'y mettre le feu.

Aux autres maisons de jésuites il s'était contenté d'accrocher des placards.

Les pères n'étaient rien moins que rassurés.

« On a trouvé des affiches à la porte du Luxembourg qui sont si affreuses contre le roi que ceux même qui les ont lues n'ont pas osé les retenir... »

Et l'avocat Barbier, effrayé, craint d'en écrire davantage.

Au milieu de cette oppression et de cette agitation, on se demande ce que dit Voltaire, le grand journaliste de cette époque, l'homme dont les lettres valaient des bulletins.

« Que dit Voltaire? » est le mot qui revient le plus souvent aux lèvres lorsqu'on feuillette l'histoire du 18e siècle.

Voltaire était alors à Mourion, par Pontarlier, dans une retraite assez sauvage, où il passait son temps à jouer le Lusignan de *Zaïre* devant des Suisses ébahis, qui ouvraient des bouches grandes comme le lac de Genève et qui l'applaudissaient avec des bras en bois blanc.

Il ne sut l'attentat de Damiens que huit jours après, c'est-à-dire le 13 janvier. « J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle, écrit-il à Thiriot. Quoi! dans ce siècle! Quoi! dans ce temps éclairé, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! »

Voltaire demanda des renseignements à chacun, à Cideville, à d'Alembert, à Richelieu: « Qu'est-ce que c'est que ce chien enragé d'Arras, ce malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, ce forcené idiot, ce sot monstre, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes? »

Il n'en revient pas, cela le confond. « En France on est fou, dit-il à M. Vernes, et vous voyez qu'il y a des fous furieux. Les jésuites ont à se plaindre que celui-ci ait été sur leur marché. »

Bientôt il arrive à Voltaire, de tous les côtés, plus de « cinquante » relations; il les débrouille, il les compare, il les commente, il en tire ses conclusions.

Il écrit au duc d'Uzès : « Qu'on parcoure l'histoire des

assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon, ni Virgile. »

Mais le mobile du crime échappe à Voltaire, comme il devait échapper à tout le monde.

D'Alembert n'est pas plus avancé que lui. D'Alembert répond à Voltaire : « Le malheureux assassin n'a point parlé ; il persiffle ses juges et ses gardes... Il y a là un mystère d'iniquité effroyable *dont on ne saura jamais les vrais auteurs.* »

Ce mot de d'Alembert résume le sentiment de tous ses contemporains.

Mais il ne saurait satisfaire complétement nos lecteurs.

Aussi les engageons-nous à nous suivre encore pendant quelque temps, s'ils veulent pénétrer une partie de ce mystère.

XI

LA MESSE D'ACTIONS DE GRACES

On était au matin du jour où Louis XV devait entendre la messe d'actions de grâces dans la chapelle de son château. Il avait été décidé que cette cérémonie aurait lieu avec la plus grande pompe. Il s'agissait de frapper à la fois les esprits, les cœurs, les yeux, les oreilles. Toute la famille royale, tous les ministres, toute la cour devaient y paraître.

Il était huit heures lorsque Lebel entra doucement dans la chambre à coucher du roi.

Louis XV, depuis le 5 janvier, avait continué à habiter Versailles.

Sa chambre à coucher était relativement assez simple. Deux toiles radieuses de Van Dyck — son propre portrait et celui du marquis d'Ayton, — en faisaient le principal ornement.

Lebel, suivi des garçons de chambre, alla aux volets et

les ouvrit sans bruit. Il fit remettre du bois dans la cheminée, et se dirigea vers l'alcôve.

— C'est toi, Lebel? murmura le roi.

— Oui, sire.

L'étiquette avait considérablement baissé sous Louis XV.

Ce n'était plus le premier gentilhomme qui ôtait le bonnet de nuit.

Ce n'était plus le grand chambellan qui présentait les mules et la robe de chambre.

Ce n'était plus le grand-maître de la garde-robe qui tirait la camisole de nuit par la manche droite, — et le premier valet de garde-robe par la manche gauche.

Toutes ces fonctions, excepté dans les jours de grand cérémonial, étaient échues au premier valet de chambre et aux valets de quartier.

C'était lui qui apportait sur un plateau de vermeil la serviette mouillée avec laquelle le roi se lavait préalablement le visage en attendant les soins plus compliqués de son barbier.

C'était lui enfin, — et non plus les princes du sang, — qui donnait la chemise.

Attendait-il, comme du temps du grand roi, pour adresser la parole à Sa Majesté, qu'elle eût fait le signe de la croix?

Il est permis d'en douter.

Toutefois il y avait plusieurs minutes que Lebel s'acquittait silencieusement de son emploi, lorsque Louis XV, après de nombreux bâillements, lui demanda d'une voix indifférente :

— Fait-il toujours aussi froid?

— Toujours, sire, répondit Lebel.

— C'est drôle! dit le roi au bout de quelques secondes

de silence; je n'ai aucune idée de ce que c'est que le froid...

— La journée promet néanmoins d'être fort belle, reprit le valet de chambre; le soleil semble vouloir, lui aussi, fêter le rétablissement de Votre Majesté.

— Le soleil est un flatteur, comme les autres, dit le roi en se traînant jusqu'à son fauteuil.

On commença à l'habiller.

Lebel lui offrit à choisir entre plusieurs paires de bas de soie.

Louis XV fut longtemps à se décider.

Pendant qu'on le chaussait, le valet de chambre lui dit :

— Sa Majesté demande-t-elle *la première entrée?*

La première entrée se composait des intimes, des confidents.

— Pas encore, dit le roi.

— Comme il plaira à Votre Majesté.

— Dis-moi, Lebel?

— Sire?

— Crois-tu aux rêves?

— C'est selon, sire, répondit le valet de chambre.

— Selon quoi?

— Selon la nature des rêves?

— Notre chère marquise de Pompadour y croit absolument, reprit le roi; elle prétend qu'elle y lit toutes sortes de présages et d'avertissements.

Lebel qui, dans cet instant, attachait au roi ses jarretières de diamants, releva la tête pour dire :

— Votre Majesté a fait un rêve, je le parierais.

— Tu ne te trompes, pas, Lebel.

— Est-ce que cela ne vous arrive pas fréquemment, sire?

— Ma foi! non; je dors bien ou mal, mais je rêve peu.

— Et Votre Majesté a rêvé cette nuit, par extraordinaire.

— Par extraordinaire, comme tu dis, Lebel... ou plutôt, je n'ai pas rêvé, non, cela est trop fatigant : j'ai vu quelqu'un en rêve.

— Voilà tout, sire?

— Voilà tout.

— Alors, c'est simplement une apparition, dit Lebel.

— Oh! mon Dieu, pas davantage, dit le roi; mais cette apparition est revenue plusieurs fois dans la nuit. Ne trouves-tu pas cela singulier?

— Cela dépend du genre de l'apparition, répliqua Lebel; si Votre Majesté daigne me dire qu'elle est la personne...

— Tu la connais fort bien, parbleu!

— Je la connais?

— Certainement, dit le roi; c'est cette jeune fille de là-bas... du château de Frivolité... tu sais bien...

Lebel, que ce souvenir importunait, fit la sourde oreille.

— Veuillez me tendre l'autre jambe, sire, dit-il.

— Comment la nommes-tu? demanda Louis XV.

— Je ne m'en souviens plus, répondit le valet de chambre; tant de jeunes filles ont eu l'honneur d'être remarquées par Votre Majesté!... A présent, la veste, sire...

Mais Louis XV avait conservé les exigences de l'enfant; il ne lâchait pas facilement une idée qu'il avait adoptée.

— Je veux que tu te souviennes de celle-ci, dit-il à

Lebel avec la froide tranquillité qui lui était particulière et qui donnait le frisson à ses interlocuteurs.

— En vérité, sire...

— Voyons, c'était une jeune fille d'Arras, fort bien née, autant que je me le rappelle, et qui s'appelait... Aide-moi donc... qui s'appelait?...

— Mlle de Crespy, je crois, dit Lebel avec effort.

— Tu crois très-justement, repartit le roi; Mlle de Crespy, c'est cela. Elle avait dix huit ans environ, une beauté resplendissante... et une distinction naturelle, dont je fus immédiatement frappé.

— Ainsi, c'est Mlle de Crespy qui a eu l'honneur d'apparaître cette nuit à Votre Majesté?

— Elle-même.

— Si j'ai bonne mémoire, dit Lebel, Mlle de Crespy n'en est pas à sa première apparition, car vous m'avez déjà entretenu d'elle, sire.

— J'y pense, en effet, quelquefois.

— Souvent même.

— Oui, souvent, Lebel, plus souvent que je ne voudrais. Sais-tu qu'il est vraiment dommage que cette jeune personne ait fini d'une manière si tragique?

Lebel faisait la sourde oreille.

— Je sens que je l'aurais aimée, continua le roi.

— Votre Majesté ferait bien de chasser ce souvenir, dit le valet de chambre.

— Je ne demande pas mieux; mais tu vois, c'est lui qui me poursuit.

— Vous ne pouvez cependant pas, sire, demeurer épris d'un fantôme.

— Un fantôme... c'est cela, dit le roi, je suis poursuivi par un fantôme!...

— Sire, prononça respectueusement le valet de cham-

bre, l'heure avance; Votre Majesté ne sera pas prête pour son grand lever... Votre barbier est à la porte.

— Qu'il entre, dit le roi.

Mais pendant quelque temps encore Louis XV resta pensif et inquiet.

— Pourquoi les rois de France n'ont-ils plus, comme autrefois, des devins et des astrologues attachés à leur personne? dit-il; je saurais peut-être aujourd'hui ce que signifie cette apparition.

Lorsque Louis XV fut rasé, coiffé et poudré, il se leva, et secouant sa tête d'où s'échappa un nuage odorant :

— Laissez entrer! dit-il.

Les huissiers ouvrirent à deux battants, et le flot des courtisans se précipita dans la chambre royale.

. . . .

Une heure après, un éblouissant cortége, comme il en naît sous la pointe exquise de Moreau le jeune, traversait la grande galerie des glaces pour se rendre à la chapelle.

La reine, toujours souffrante et timide, s'était fait excuser. Depuis longtemps elle n'entendait plus la messe que dans son oratoire.

Louis XV venait le premier, glissant plutôt que marchant, selon son habitude, appuyé nonchalamment au bras du dauphin.

Une légère pâleur, à laquelle l'artifice n'était certainement pas étranger, communiquait à ses traits ce qu'on appelle un air intéressant, — l'air d'un roi qui relève d'assassinat.

Quant au dauphin, c'était ce prince insignifiant, sans charme, à la démarche lourde, à l'embonpoint précoce.

La dauphine et Mme Adélaïde venaient après.

Mme Adélaïde! la plus bizarre, la plus impétueuse, la plus altière jeune fille qui ait rempli un palais de ses caprices, de ses fantaisies et de ses colères!

Ensuite, confondus, au hasard, pêle-mêle, ministres, chambellans, pages, gentilshommes de la chambre et gentilshommes ordinaires, grands écuyers et écuyers cavalcadours, maison du roi et maison de mesdames, chevaliers d'honneur et dames d'atours, aumôniers et portemanteaux, grands veneurs, grands louvetiers, grands fauconniers, capitaines des levrettes, etc.

De chaque côté de la galerie, il y avait une double et triple rangée de spectateurs et de spectatrices, — noblesse d'épée et de robe, noblesse de finance aussi. Et celle-là n'était pas au dernier rang.

Au milieu de cette haie, Louis XV allait lentement, distribuant des regards que l'on quêtait, qu'on se disputait.

Lorsqu'il aperçut la marquise de Pompadour parmi le public, auquel elle avait eu le bon goût de se mêler, il eut un sourire.

Mais presque aussitôt il pâlit.

Entre la marquise de Pompadour et Mme du Hausset, il avait vu une jeune fille dont la tête s'avançait en dehors de la haie, et dont les grands yeux dilatés se fixaient sur lui étrangement.

Le roi crut que son rêve se continuait, car dans cette jeune fille il reconnut son apparition de la nuit.

Il imprima une saccade au bras du dauphin comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

En même temps il accéléra sa marche.

La jeune fille continuait à le regarder éperdument; et lui, hagard, terrifié pour la première fois de sa vie, il subissait la fascination de ce regard.

Au moment où il passa devant elle, elle chancela, tendit les bras et s'évanouit...

Louis XV fit un pas vers elle en s'écriant :

— Mlle de Crespy !

— Mlle de Crespy ! répéta immédiatement une voix, celle de la marquise de Pompadour.

On s'empressa autour de la jeune fille.

Mme Adélaïde, dont l'imagination s'exaltait promptement, s'était approchée une des premières.

— Adélaïde, lui dit le roi en cherchant à recouvrer son calme, faites transporter mademoiselle dans vos appartements, je vous prie.

Et Louis XV reprit sa route vers la chapelle.

Le cortége le suivit, fleuve pailleté roulant l'or, le satin et les dentelles, à travers la galerie des glaces...

Cet incident, qui n'avait duré que quelques secondes, n'avait été remarqué que d'un petit groupe.

A peine si l'on s'interrogea à demi-voix.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une jeune fille qui s'est trouvée mal, dit-on.

Seule, la marquise de Pompadour était restée pétrifiée et comme changée en statue.

— Mlle de Crespy ! répéta-t-elle au bout d'un moment.

Cependant la jeune fille ne revenait pas à elle.

— Comme elle est pâle ! dit une des dames qui l'avaient reçue dans ses bras.

— Elle est bien belle ! dit Mme Adélaïde ; ne trouvez-vous pas, madame ? ajouta-t-elle en se tournant vers la marquise de Pompadour.

Celle-ci suffoquait.

— Attendez ! la voici qui fait un mouvement, reprit Mme Adélaïde.

Marthe, en effet, commençait à reprendre ses sens.

Dès qu'elle rouvrit les yeux, ce fut pour murmurer :

— Le roi... où est le roi?

Puis, regardant autour d'elle avec égarement, elle rencontra les yeux de la marquise.

— Oh! fit-elle en couvrant sa figure de ses deux mains.

Ce mouvement n'échappa pas à la clairvoyante Adélaïde.

S'adressant à deux de ses dames d'honneur, Mme de Narbonne et Mme de Castries :

— Veuillez, leur dit-elle, accompagner mademoiselle dans ma chambre à coucher, et ayez les plus grands soins d'elle.

— Pardon, madame... dit la marquise de Pompadour dont la voix tremblait.

— Que me voulez-vous, madame la marquise? dit Adélaïde.

— Mademoiselle... mademoiselle de Crespy habite chez moi.

— Eh bien! elle habitera chez moi à présent.

— Cela ne se peut pas ! s'écria involontairement la marquise.

— Pourquoi donc? dit Mme Adélaïde avec hauteur; telle est la volonté de mon père.

— Mais...

— Quoi encore, madame?

— C'est que vous ne savez pas... c'est que Votre Altesse ignore...

— Je n'ai rien à savoir, je n'ai qu'à me conformer aux ordres du roi, dit Adélaïde.

La marquise était hors d'elle-même.

Marthe plus morte que vive, n'osait regarder.

—Tenez, dit Mme Adélaïde qui l'observait, la pauvre

enfant est sur le point de tomber de nouveau en défaillance... Il faut se hâter... Mesdames, conduisez-la promptement dans ma chambre.

La marquise de Pompadour tenta un dernier effort. Cette fois ce fut sur Marthe elle-même.

— Mademoiselle... mademoiselle de Crespy! dit-elle en accentuant ce nom.

Marthe resta muette.

— Ne voulez-vous pas revenir chez moi? dit la marquise.

— Oh! non! dit Marthe avec effroi.

— Vous voyez bien, dit Mme Adélaïde. Allez, mademoiselle, je vous rejoindrai après la messe.

Marthe s'éloigna.

— Elle est intéressante, dit Mme Adélaïde à la marquise de Pompadour, immobile de rage; c'est votre protégée?

— Oui, ma protégée, répliqua celle-ci.

— Je vous en fais mon compliment, madame.

— Votre Altesse est trop bonne.

— Je veux aussi m'intéresser à elle, reprit Mme Adélaïde, c'est qu'elle est vraiment très-belle... très-belle.

Elle se retourna vers les dames de compagnie qui étaient restées auprès d'elle, et leur dit gracieusement :

— Allons à la chapelle.

C'était, comme nous l'avons dit, une figure extrêmement curieuse et originale que Mme Adélaïde.

Elle avait tout le feu, toute l'âme, toute l'énergie, tout l'esprit qui manquaient à son père et à sa mère. Elle en avait donné et elle en donnait tous les jours maint exemple.

Adélaïde n'avait que onze ans, raconte Richelieu, lors-

que la guerre fut déclarée à l'Angleterre. Elle prit quelques louis et se disposa à sortir du palais.

— Où allez-vous, madame? lui demanda-t-on.

— Je vais me mettre à la tête de l'armée, répondit-elle.

— Pourquoi faire?

— Pour amener l'Anglais aux pieds de papa roi.

— Mais comment?

— Oh! je sais l'histoire de Judith! répondit-elle; j'attirerai les lords à moi et je les tuerai tous l'un après l'autre.

Elle apportait à tout ce qu'elle entreprenait une extraordinaire furie.

Ce fut ainsi qu'elle se mit à apprendre la musique.

C'était trop peu pour elle : Adélaïde voulut jouer de tous les instruments sans distinction. Elle apprit à la fois la harpe, le violon, le clavecin, la flûte, la guimbarde, — et même le cor de chasse.

On a quelque peine à se représenter une princesse du sang donnant du cor à pleins poumons.

Rarement, je le répète, une pareille figure est apparue à la cour de France. Elle avait été jolie, mais sa fraicheur ne dura pas longtemps. Le sang afflua tout à coup à son visage. De rose qu'elle était elle devint rouge. Ses portraits lui donnent une expression farouche, tragique même; — et cependant elle ne fit jamais de mal à personne.

Elle avait voulu loger auprès de son père. Il fallut qu'il y consentît. On lui fit un appartement de trois pièces communiquant avec le cabinet du roi.

Louis XV y venait souvent; elle était sa préférée.

Adélaïde n'aimait pas la marquise de Pompadour; cela se comprend. Enfant gâtée, enfant terrible, elle

avait de ces mots caractéristiques et qui restaient. Elle appelait la reine : « Maman sainte », et Mme de Pompadour : « Maman cateau. »

Du reste, un grand cœur, un sens très-droit à travers ses boutades.

Telle était la singulière et puissante personne avec laquelle la marquise de Pompadour allait se trouver en lutte.

XII

TRENTE ET QUARANTE

Aussitôt après la messe d'actions de grâces, la marquise de Pompadour était rentrée chez elle, suivie de Mme du Hausset.

Elle avait besoin de réfléchir sur l'événement extraordinaire et imprévu qui venait de se passer sous ses yeux.

A peine débarrassée du superflu de sa toilette, elle se jeta dans un fauteuil.

— Eh bien! du Hausset, qu'en dites-vous?

— Madame la marquise me voit stupéfaite, répondit la femme de chambre.

— Cette petite fille était Mlle de Crespy! L'eût-on jamais supposé ?

Puis lançant tout à coup un clair regard sur Mme du Hausset :

— Si vous m'aviez trompée cependant! si vous étiez de complicité avec elle?

— Oh! madame, vous ne le supposez pas! s'écria Mme du Hausset.

— C'était à vous cependant qu'elle était recommandée.

— Madame la marquise fait erreur; cette personne s'est recommandée à moi, ce qui est bien différent, en empruntant le nom respectable des Boismare.

— Tant de fourberie! murmura Mme de Pompadour.

Elle reprit :

— Vous ne l'avez pas suffisamment interrogée; on n'accueille pas de la sorte la première venue; votre imprudence est manifeste.

— Madame la marquise m'accuse injustement, dit la femme de chambre; je n'ai pu causer qu'un quart d'heure avec cette étrangère. A mon retour, je l'ai retrouvée en conversation réglée, presque intime, avec madame la marquise. Pouvais-je croire...

— Et moi, pouvais-je me méfier...

— Ensuite, madame la marquise a paru tellement émue par la ressemblance de cette personne avec...

— Oh! s'écria la marquise.

— C'était avec tant d'enthousiasme que vous parliez d'assurer son sort, qu'il m'eût paru déplacé de faire intervenir mes doutes en ce moment.

— Vos doutes? répéta la marquise, vous en aviez donc?

— Comment n'en aurais-je pas eu? dit Mme du Hausset; tout était bizarre dans l'attitude et dans le langage de Mlle de Boismare... ou plutôt de Mlle de Crespy.

— C'est vrai.

— Sa contrainte devant les témoignages de votre intérêt était visible; elle semblait repousser vos bienfaits

ou ne les accepter que malgré elle et comme pour arriver à son but.

— Son but? répéta sourdement la marquise de Pompadour; ah ! nous le connaissons maintenant ! Avez-vous vu avec quelle sollicitude le roi s'est avancé vers elle au moment de son feint évanouissement?

— Madame la marquise s'exagère un simple mouvement d'intérêt.

— Non... j'ai appris à ne pas m'y tromper, ma chère du Hausset; le roi aime Mlle de Crespy comme Mlle de Crespy aime le roi.

— Dans tous les cas, cela ne saurait être qu'un caprice, dit la femme de chambre à bout de consolations.

— Qui peut déterminer la durée d'un caprice de Louis XV ! soupira Mme de Pompadour.

Elle avait autorité pour parler ainsi.

— Une seule chance me reste, dit la marquise de Pompadour.

— Laquelle ?

— Le roi, ce matin, à son lever, m'a fait avertir par M. de Bernis qu'il viendrait ici, après le grand couvert, faire sa partie, comme autrefois, avec mes hôtes habituels.

— Ah ! madame, tout est sauvé ! s'écria la femme de chambre.

— C'est ce matin que le roi a parlé ainsi.

— Eh bien ?

— D'ici à ce soir il peut changer d'idée, dit la marquise.

— Le roi voudra tenir sa parole.

— L'homme y manquera.

Cette journée parut un siècle à Mme de Pompadour.

Le soir venu, elle fit des efforts prodigieux pour dissimuler son accablement à ses intimes.

Néammoins sa préoccupation perçait par intervalles; sa gaieté avait quelque chose de convulsif. Elle répondait tout de travers aux paroles qu'on lui adressait, ce qui provoquait les éclats de rire de Mme de Mirepoix.

Il vint un moment où sa distraction fut tellement visible que la maréchale finit par lui dire :

— Ah çà ! ma chère amie, qu'est-ce que vous avez donc ce soir?

— Rien, je vous assure.

— Mais si, répliqua Mme de Mirepoix ; vous ne tenez pas en place, vous répondez blanc pour noir; vous avez quelque chose bien certainement.

L'abbé de Bernis intervint avec un air de finesse.

— Je crois, dit-il, savoir ce qui préoccupe Mme la marquise de Pompadour.

— Vous, mon gros abbé?

— Moi, ma petite maréchale.

— Oh! dites-nous cela, monsieur de Bernis ! s'écrièrent les autres femmes.

— Mme la marquise attend une visite, prononça-t-il.

— L'abbé ! je vous défends de parler, dit vivement Mme de Pompadour.

— Une visite qui...

— L'abbé? taisez-vous! continua-t-elle en le menaçant du doigt.

— Une visite dont...

— L'abbé !

— Une visite enfin.

Tout le monde devina et sourit discrètement.

La marquise était au supplice.

Pour détourner la conversation :

— Voyons, M. de Bernis, dit-elle, au lieu de nous débiter des contes, ne préférez-vous pas dire une antienne au tapis vert?

— Avec plaisir, marquise, répondit-il; va pour le roi David... en attendant l'autre.

— Oh! vous êtes insupportable!

Et la marquise se tournant vers la femme de chambre, lui dit :

— Du Hausset, faites donner la table de brelan et deux siéges.

— A quoi jouons-nous? demanda le prince de Soubise.

— Au trente et quarante, comme d'habitude, dit Mme de Pompadour.

— Oui, ajouta la maréchal de Mirepoix; ce jeu n'exige pas grande attention des pontes, et l'on peut causer.

— Prenez place, mesdames, fit la marquise.

— Qui est-ce qui donne? dit l'abbé de Bernis.

On mêlait les cartes.

— Etiez-vous à la messe d'actions de grâces? demanda Mme d'Amblimont à son voisin M. de Chalabre.

— Oui, sans doute, madame.

— Avez-vous remarqué comme Sa Majesté porte magnifiquement sa convalescence? On dirait qu'elle a rajeuni, en vérité.

— Je commencerai si vous voulez, dit l'abbé de Bernis.

— Non, non, l'abbé, vous passez trop, répondit Mme de Mirepoix; vous nous ruineriez tout de suite.

— Moi, dit M. de Gontaut, je n'ai pu assister à cette messe, à mon grand regret. J'étais à Paris, d'où je suis revenu depuis deux heures seulement.

On fit les honneurs de la main à la marquise.

M. de Gontaut continua :

— A propos de cette messe, qu'est-ce que c'est donc qu'un incident dont on m'a parlé tout à l'heure?

— M. de Gontaut, soyez au jeu, dit la marquise.

— J'y suis, madame.

— Je sais ce que vous voulez dire, répliqua M. de Saint-Florentin : une jeune fille qui a été prise de syncope...

— Les maudites cartes ! s'écria la marquise de Pompadour.

— Mais non, dit avec étonnement la maréchale de Mirepoix qui était placée à côté d'elle.

— Cela n'a pas eu de suite ? reprit M. de Gontaut.

— Quoi ? fit M. de Saint-Florentin.

— Cette syncope.

— Oh ! pas du tout !

— Je fais mon paroli, dit la marquise.

— Comme vos mains sont tremblantes, ma chère ! murmura la maréchale.

— Un peu de fièvre...

Sans se douter des tortures dont il était la cause, M. de Gontaut continua avec la même insouciance :

— Dit-on quelle est cette jeune personne ?

— C'est la première fois qu'elle paraît à la cour, répondit M. de Chalabre.

— On ne la connaît pas, ajouta le prince de Soubise. A qui la main ?

— Permettez ! dit le comte de Saint-Florentin, Mme la marquise la connaît, elle.

— Comment cela ? reprit M. de Gontaut.

— Messieurs, messieurs, vous abandonnez le jeu ! s'écria la marquise.

— Paroli ! dit l'abbé de Bernis.

— Toujours la figure ! murmura le prince de Soubise ; la fortune est contre moi.

Il interpella M. de Saint-Florentin :

— Vous dites, comte, que la jeune fille de ce matin...

— Je dis que Mme la marquise peut mieux que personne nous renseigner sur elle...

— Trois louis !

— ... puisqu'elle l'a logée chez elle pendant deux jours.

— Bah ! s'écria-t-on.

— N'est-ce pas la vérité, madame ? dit le comte de Saint-Florentin.

— Moi !... que voulez-vous dire ? balbutia la marquise qui laissa tomber ses cartes.

La maréchale de Mirepoix se pencha vers elle et lui dit à l'oreille :

— Observez-vous, ma chère amie, vous allez vous compromettre.

— Banquo ! fit au même instant l'abbé de Bernis.

— J'étouffe ! murmura la marquise de Pompadour.

— Madame se trouve mal ! s'écria Mme du Hausset en s'élançant.

— Oui... oui... dit la marquise.

Le jeu fut interrompu.

— De l'air ! s'écrièrent les femmes.

On transporta la marquise sur une bergère, où on lui prodigua les sels anglais ainsi que les gouttes d'Hoffmann et de la générale Lamothe.

— C'est le jour aux évanouissements, murmura M. de Saint-Florentin.

— Au nom du ciel, taisez-vous, monsieur le comte ! dit à demi-voix Mme du Hausset en passant à côté de lui.

— Bah ! pensa-t-il, comme frappé d'une révélation.

La marquise, revenue à elle, se sentit incapable de continuer à jouer son rôle.

Elle dut se retirer dans ses appartements, suivie de Mme du Hausset.

Ses amis restèrent encore pendant quelque temps au salon, afin d'avoir de ses dernières nouvelles, et aussi pour s'entretenir de cet incident.

Tous furent d'accord pour attribuer le malaise de la marquise à la conversation entre M. de Gontaut et M. de Saint-Florentin.

Et les commentaires d'aller.

Au moment du départ, la maréchale de Mirepoix s'approcha de M. de Bernis et lui dit :

— Mon cher abbé, pour un homme politique que vous êtes ou que vous deviendrez... vous avez commis ce soir une grosse maladresse.

— En faisant quoi?

— En annonçant trop prématurément la visite du roi.

— Je m'en suis aperçu, madame la maréchale, répondit l'abbé avec un soupir; on fait des écoles à tout âge... Mais qui est-ce qui pouvait prévoir que le roi ne viendrait pas?

— Qui? dit Mme de Mirepoix, moi!

— Vous, madame?

— Certainement.

— Et sur quoi basiez-vous cette prévision? demanda l'abbé.

— Parce que je me trouvais non loin du roi lorsque cette jeune fille, dont parlait tout à l'heure M. de Gontaut, est tombée en syncope.

— Diable!

— L'abbé!... murmura la maréchale en le rappelant à un vocabulaire plus orthodoxe.

— Pardon, le trouble... je voulais dire : ô Dieu!

— A la bonne heure! vous voilà rentré dans votre caractère.

— Quel caractère ? j'en ai deux : celui d'abbé et celui de poète.

— Vous avez dit : O Dieu ! C'est l'abbé qui a parlé.

— Non pas ! c'est le poète, car j'ai voulu dire : O Dieux !

XIII

ENTRE JEUNES FILLES

La maréchale de Mirepoix avait deviné juste, comme elle devinait si souvent.

Louis XV n'était pas revenu chez la marquise de Pompadour parce qu'il avait revu Mlle de Crespy.

Mmes de Narbonne et de Castries avaient conduit la jeune fille dans l'appartement de Mme Adélaïde.

Il s'écoula un temps assez long avant que celle-ci pût venir l'y rejoindre.

Marthe eut tout le loisir de réfléchir sur l'étrangeté de sa situation. Elle avait revu le roi, et elle n'avait pu soutenir sa vue. Néanmoins elle était satisfaite. Elle éprouvait cet âcre bonheur qui accompagne la réalisation des désirs coupables.

Qui sait ? Elle le reverrait peut-être...

Ce fut au milieu de ces réflexions que Mme Adélaïde la trouva.

Marthe se leva respectueusement à son approche.

— Je vois avec plaisir, mademoiselle, que vous êtes tout à fait remise, dit Adélaïde.

— Combien vous êtes bonne, madame !

— Je ne fais qu'obéir aux instructions de mon père... Il paraît s'intéresser beaucoup à vous.

— Madame... murmura Marthe en rougissant.

— Il vous a nommée, continua Adélaïde, sa mémoire est merveilleuse ; il nous en a donné maintes fois des exemples surprenants.

— En vérité...

Les deux jeunes filles se sentaient mutuellement embarrassées.

L'une brûlait d'interroger.

L'autre tremblait d'être interrogée.

— C'est singulier ! reprit Mme Adélaïde cherchant une entrée en matière ; je ne me rappelle pas vous avoir vue à la cour.

— C'est la première fois que j'y viens.

— Ah !

Adélaïde n'osa pas lui demander à brûle-pourpoint où elle avait vu le roi, puisqu'elle n'était jamais venue à Versailles.

Elle prit un détour.

— Vous connaissez beaucoup Mme la marquise de Pompadour ? lui dit-elle.

— Un peu, répondit Marthe.

— Elle vous protége ?

— A ce qu'elle dit.

— L'aimez-vous bien, la marquise ? fit Adélaïde avec un accent légèrement moqueur.

— Si j'aime Mme de Pompadour ? répéta Marthe.

Elle fit rapidement un geste de tête négatif.

— Ah! tant mieux! s'écria Adélaïde; moi, je ne peux pas la souffrir.

— Vous, madame?

— Elle me le rend bien, d'ailleurs... Oh! la vilaine femme! C'est elle qui est la cause de tous nos malheurs!

Alors se posant résolûment devant Marthe :

— Ecoutez, dit Adélaïde : voulez-vous que nous nous liguions toutes deux contre la marquise?

— Oh! murmura Marthe effrayée.

— Le voulez-vous?

Marthe ne répondit pas.

— Ah! oui, je vous comprends, dit Adélaïde d'un ton amer; vous n'avez pas confiance en moi. Je suis une princesse. Personne ne veut être mon amie.

— Madame, vous vous méprenez sur mes sentiments! répliqua vivement Marthe.

— Alors, vous acceptez ma proposition?

— Je ne peux pas être ingrate envers Mme de Pompadour... Elle m'a accueillie, elle m'a offert un asile...

Adélaïde haussa les épaules.

— Si Mme de Pompadour pouvait vous écraser du pied aujourd'hui, elle le ferait sans pitié! dit Adélaïde.

— Le croyez-vous, madame?

— Vous n'avez pas, à l'heure qu'il est, de plus mortelle ennemie que la marquise.

En ce moment, une femme de chambre se montra.

— Qu'y a-t-il? demanda Adélaïde.

— Madame, le roi envoie prendre des nouvelles de Mlle de Crespy.

— Par qui?

— Par le premier valet de chambre.

— Faites entrer, dit Mme Adélaïde.

Lebel parut sur la porte.

A son aspect, Marthe poussa un cri d'horreur.

— Oh! cet homme!... s'écria-t-elle en reculant.

— Vous connaissez M. Lebel? dit Adélaïde surprise.

Ce fut une lueur pour elle.

Lebel demeurait immobile et calme en apparence. Mais à sa pâleur et à la contraction de ses sourcils on devinait les émotions qui l'agitaient.

Il prit la parole :

— Mademoiselle de Crespy veut-elle bien me dire ce que je dois répondre à Sa Majesté?

Marthe était tombée sur une chaise.

De la main elle semblait éloigner ce messager odieux.

Adélaïde les examinait tous les deux.

— Dites à Sa Majesté, répondit Mme Adélaïde, que Mlle de Crespy est encore un peu souffrante.

— Il suffit, madame, dit Lebel.

Cependant il continuait de rester à la même place.

Son attitude offrait un mélange d'humilité et de tristesse.

— Vous avez entendu, monsieur? reprit la fille de Louis XV.

— Oui, madame, dit-il.

— Alors, qu'attendez-vous?

— Madame me permettra-t-elle d'adresser en sa présence une supplique à Mlle de Crespy?

— Faites, monsieur Lebel, si du moins Mlle de Crespy y consent.

Marthe, doublement interpellée, eut un de ces mouvements qui indiquent la résignation plutôt que le consentement.

— Je sais trop, dit Lebel, que j'ai encouru le ressentiment de Mlle de Crespy; mais quelques torts que j'aie eus envers elle, ils sont aujourd'hui cruellement expiés, je vous assure.

— Expliquez-vous, dit Mme Adélaïde.

— Sa Majesté vient de me signifier à l'instant même mon congé.

— A vous, M. Lebel?

— A moi, madame; je m'acquitte en ce moment de ma dernière commission.

Ces paroles furent prononcées d'un air navré.

Elles laissèrent parfaitement indifférente Mme Adélaïde, qui professait, ainsi qu'un grand nombre de gens, un mépris absolu pour le premier valet de chambre de Louis XV.

— Eh bien! monsieur Lebel, dit Mme Adélaïde, que voulez-vous que Mlle de Crespy et moi nous fassions à cela?

Lebel attendit.

— Nous ne pouvons que regretter la décision du roi, reprit Mme Adélaïde.

— Mlle de Crespy peut davantage, dit Lebel en accentuant ses syllabes.

— Moi! s'écria Marthe.

— Oui, mademoiselle.

— Et qu'est-ce que je peux, s'il vous plaît?

— Me faire rentrer en grâce auprès du roi, dit Lebel.

— Une insulte de plus! s'écria Marthe en sentant s'empourprer son visage.

— Loin de moi cette pensée! répliqua le valet de chambre.

— Alors, que voulez-vous dire? demanda Marthe.

— Mademoiselle de Crespy se souvient-elle d'une nuit où, forcé d'obéir à des ordres détestables, je dus la contraindre à quitter Arras en chaise de poste?

— Oh! oui, certes, je m'en souviens, dit Marthe d'une voix frémissante.

— Vous étiez accompagnée de votre femme de chambre.

— Après ?

— Au tiers de la route environ, continua Lebel, mes ordres étant formels, il fut question de vous séparer de cette femme... Vous insistâtes pour la garder auprès de vous.

— C'est vrai, dit Marthe.

— Je me laissai toucher par vos prières, au risque d'en être blâmé et de m'en repentir plus tard... ce qui ne devait pas manquer... Et vous me dites alors ces paroles que j'ai toujours retenues : « Si peu que je sois ou que je devienne, je me souviendrai toute ma vie de ce service. » Mademoiselle de Crespy se souvient-elle encore ?

— Oui, monsieur, répondit Marthe après un moment de silence.

— Alors, mademoiselle de Crespy ne trouve plus aussi étrange que je me sois adressé à elle aujourd'hui dans ma disgrâce ?

— Mais si fait ! dit-elle vivement.

— Vous y mettez de la mauvaise volonté, mademoiselle ?

— Quelle puissance m'attribuez-vous donc ? reprit Marthe.

Lebel sourit de ce sourire des courtisans qui escomptent l'avenir.

Mme Adélaïde avait écouté ce dialogue avec la plus grande attention.

En voyant combien Marthe souffrait, elle jugea à propos d'intervenir.

— Ne vous apercevez-vous pas, monsieur Lebel, que votre insistance est loin de plaire à Mlle de Crespy ? Son état de fatigue, qui est visible, ne lui permet pas de vous

écouter plus longtemps... et moi-même je ne vous retiens pas, à présent que votre commission est remplie.

— Excusez-moi, madame, balbutia le valet de chambre.

Il s'inclina profondément devant la princesse d'abord, devant Mlle de Crespy ensuite.

Puis il sortit.

Lorsque le bruit de ses pas se fut perdu dans le corridor, Mme Adélaïde dit gaiement à Marthe :

— Vous voyez, mademoiselle, on implore déjà votre protection ! Je vous en félicite...

— Oh ! madame, ne m'accablez pas, je vous en conjure !

— Que vous êtes enfant ! reprit Mme Adélaïde.

— Je meurs de honte, dit Marthe.

— Pourquoi cela ?

— Après ce que m'a dit cet homme...

— Lebel est un butor, j'en conviens, fit Mme Adélaïde ; ne retenez de ses sots propos que ce qu'il vous a prédit de votre fortune à la cour.

— Et vous aussi, madame, vous me raillez !

— Je ne raille que mes ennemies, répondit Mme Adélaïde.

— Hélas ! je n'aspire qu'à l'obscurité, dit Marthe.

— L'obscurité n'est faite ni pour votre âge ni pour votre beauté, répondit Adélaïde.

— J'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Je ne sais, murmura Marthe en baissant la tête.

Le front de Mme Adélaïde devint sévère.

Elle n'aimait pas, on le sait, à être contrariée dans ses projets.

— Je crois vous comprendre, mademoiselle, dit-elle : vous aurez entendu parler des périls de la cour, des intrigues qui s'y trament, des embûches qui s'y dressent

C'est cela, n'est-il pas vrai? N'accordez pas une foi entière à ces récits. La cour n'est pas tout à fait la caverne qu'on vous a dépeinte ; il s'y trouve encore, plus qu'on ne le pense, des âmes loyales et des caractères indépendants. On y fait quelquefois honnêtement son chemin. Rassurez-vous donc, mademoiselle, vous ne seriez ni la première ni la seule qui ne devrait son élévation qu'à ses vertus et à son mérite.

— Madame, excusez-moi, dit Marthe.

— J'ai lu dans votre pensée; vos scrupules vous honorent en même temps qu'ils me blessent.

— Oh ! madame !

— Je n'ajouterai qu'un mot, dit Adélaïde : vous n'avez rien à craindre du moment que vous êtes sous ma protection.

Puis, avec un charmant sourire, comme il en naissait sur les lèvres de cette race privilégiée :

— Et maintenant, soyons amies ! dit-elle à Mlle de Crespy.

Marthe se jeta sur la main de Mme Adélaïde et la baisa avec effusion.

Le soir, sans s'être entendues, les filles de Louis XV se trouvèrent réunies chez leur sœur Adélaïde.

Elles avaient voulu voir la nouvelle venue.

Adélaïde la présenta à chacune d'elles.

Marthe les enchanta par son air de distinction et son ton de décence.

Elle assista à la lecture qui fut faite par Mlle Genet.

Cette lecture ne fut interrompue que par la cérémonie dite du *coucher du roi*, cérémonie à laquelle tous les soirs Mesdames étaient tenues d'assister.

En l'absence des princesses, Marthe était demeurée seule dans la chambre de Mme Adélaïde.

Un léger bruit se fit entendre tout à coup derrière elle.

Marthe se retourna et vit Lebel.

L'effroi la reprit.

— Vous encore ! dit-elle.

Lebel grimaça son sourire ordinaire.

— Le compliment est sec, objecta-t-il.

— Eh ! monsieur, répliqua Marthe, comment voulez-vous que j'aie pour vous autre chose que de la répulsion ? Soyez de bonne foi...

— Je croyais tout à l'heure m'être excusé de mes torts, dit Lebel.

— Est-ce moi que vous cherchez ? demanda Marthe.

— Oui, mademoiselle ; je savais le moment où vous seriez seule.

— Ah ! fit-elle inquiète.

— N'ayez aucune crainte ; je n'ai que peu de mots à vous dire.

— Est-ce une grâce nouvelle que vous avez à me demander ?

— Non, mademoiselle, répondit Lebel ; j'y ai renoncé... pour le moment du moins.

— Parlez donc, monsieur, car on va revenir, dit Mlle de Crespy.

Lebel tira sa montre.

— On ne reviendra pas avant dix-sept minutes, dit-il ; les habitudes du château me sont connues... vous comprenez, en ma qualité d'ancien valet de chambre de Sa Majesté. Peut-être même le coucher du roi se prolongera-t-il ce soir un peu plus que de coutume, car il est probable qu'on y parlera de vous.

— Cessez ce jeu qui m'offense, monsieur, et dites vite ce que vous me voulez.

— Je veux détruire la mauvaise impression que vous avez de moi, dit Lebel, et pour cela je viens vous livrer un secret ..

— Un secret?

— Dont vous allez comprendre toute l'importance.

— Voyons, monsieur, voyons, dit Marthe avec impatience.

Lebel baissa la voix.

— Vous ignorez peut-être que l'appartement de Mme Adélaïde communique avec les appartements du roi.

— Je l'ignorais.

— C'est connu cependant de tout le monde.

Il continua :

— Un corridor seulement sépare cette chambre du cabinet de travail de sa Majesté.

— Eh bien? interrogea la jeune fille.

— Ecoutez-moi.

Lebel se dirigea vers un angle du côté de la fenêtre.

— Vous voyez ce tableau du Poussin qui représente une adoration des bergers?

— Oui.

— Juste sous la crèche de l'enfant il y a un ressort... que voici... Un ressort tout semblable est placé de l'autre côté de la muraille. Je connais le château comme si j'en avais été l'architecte.

Mlle de Crespy ne pouvait se défendre d'une certaine curiosité.

Lebel poursuivit :

— Il suffit d'appuyer le doigt sur ce ressort pour démasquer une porte dont l'existence n'est connue que de trois personnes : du roi, de Mme Adélaïde... et de votre serviteur.

— Pourquoi venez-vous me raconter cela, à moi? demanda Marthe.

— Vous ne comprenez pas pourquoi?

— Non.

— Il se peut que vous ayez une faveur à solliciter de Sa Majesté... Ne répondez de rien!... Dans ce cas vous me saurez gré de vous avoir fourni cette indication précieuse.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire, monsieur? prononça Marthe.

— C'est tout, mademoiselle, dit Lebel.

— Tant mieux.

Lebel prêta l'oreille.

— On revient du coucher du roi; je vous quitte. Adieu, mademoiselle.

Au moment de quitter la chambre, il se retourna et dit encore :

— Le tableau des bergers... sous la crèche de l'enfant.

XIV

LA MARQUISE DE POMPADOUR TRAVAILLE AVEC LE LIEUTENANT DE POLICE.

Quatre jours se passèrent.

Au bout de ces quatre jours, Mme de Pompadour n'y int plus. Le roi ne lui avait pas fait parvenir de ses ouvelles, et n'avait pas envoyé demandé des siennes.

Elle comprit qu'il était temps d'agir.

Elle écrivit au lieutenant de police, M. Berrier, un billet ainsi conçu : « Venez sur-le-champ, j'ai besoin de vous. »

Toute affaire cessante, il se rendit auprès de la marquise de Pompadour.

— Merci de votre empressement, lui dit-elle, je n'espérais pas moins de votre amitié.

— Ne vous y trompez pas, madame la marquise, répondit-il en souriant ; c'est de la politique.

— Alors, c'est de la bonne. Je sais que vous êtes sur-

chargé de travail en ce moment, au sujet de l'affaire Damiens.

— Il est vrai, dit le lieutenant de police; tous mes gens sont sur pied et fouillent le royaume. Mais parlons de vous, marquise. Je suis à vos ordres.

Mme de Pompadour l'invita à s'asseoir et lui dit :

— Monsieur le lieutenant de police, nous allons travailler.

— Je m'y attendais, répondit-il; travaillons.

— Il s'agit d'un scandale qui se passe à l'heure qu'il est et qu'il faut réprimer.

— Réprimer n'est pas toujours facile, dit M. Berrier.

— J'arrive au fait, reprit la marquise. Il y a sept ou huit jours environ...

— Il y en a neuf, répondit M. Berrier.

La marquise le regarda d'un air étonné.

— Vous savez donc ce que je vais vous dire? fit-elle.

— Parbleu! autrement je ne serais pas lieutenant de police.

— C'est juste. Il y a donc neuf jours qu'une jeune fille, une novice, s'est échappée d'un couvent de Paris.

— Du couvent des dames de Sainte-Luce, au Marais, ajouta M. Berrier.

— Puisque vous connaissez le nom du couvent, vous connaissez aussi le nom de la transfuge, dit la marquise.

— Je le connais; elle s'appelle sœur Marthe en religion et Mlle de Crespy dans le monde.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait rechercher?

— Je l'ai fait rechercher, dit le lieutenant de police.

— Et vous savez où elle est?

— Je le sais...

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs.

Mme de Pompadour reprit :

— Une novice qui s'évade de son couvent, cela est grave, n'est-ce pas?

— Très-grave.

— En pareil cas, la loi ordonne de sévir, dit-elle.

— Cela dépend, répondit M. Berrier.

— Cela dépend de qui?

— De monseigneur l'archevêque ; c'est lui qui autorise les poursuites.

— Il faut obtenir cette autorisation! s'écria la marquise.

— J'y ai bien pensé, dit le lieutenant de police, mais...

— Mais quoi?

— J'ai jugé que cela était inutile en ce moment.

— Comment cela?

— Madame la marquise le sait aussi bien que moi, dit Berrier.

Mme de Pompadour passa la main sur son front.

— Ainsi, reprit-elle, ce scandale restera impuni?

— Tant que Mlle de Crespy sera sous la protection du roi, oui, madame.

— Il est donc bien avéré que le roi la protége? dit la marquise avec amertume.

— C'est le bruit de la cour.

— Et ce sera bientôt le bruit public.

La marquise eut un long soupir.

Elle rapprocha son fauteuil de celui du magistrat, qui, selon les grâces de son état, demeurait impassible et souriant.

— Berrier? dit-elle.

— Madame la marquise?

— Votre police se glisse partout, à ce qu'on prétend.

— Absolument comme la vôtre, madame la marquise.

— Vous avez des intelligences en tous lieux ?

— En tous lieux.

— Même chez Mme Adélaïde?

— Permettez-moi de me taire, dit Berrier ; notre profession exige la discrétion la plus grande.

La marquise le regarda fixement.

— Berrier, lui dit-elle tout à coup, où en est le roi avec Mlle de Crespy ?

— Madame...

— Je veux le savoir.

— Votre question est délicate, murmura le lieutenant de police.

— Voyons vos renseignements, dit-elle.

— Voyons les vôtres, dit-il.

— Les miens... les miens sont insignifiants... des propos d'antichambre ! dit la marquise.

— Les miens sont peut-être un peu plus précis, dit le lieutenant de police.

— Berrier, mon cher Berrier, ces renseignements ! ces renseignements !

Berrier avait tiré un portefeuille de son habit.

Il y prit plusieurs petits feuillets de papier couverts de pattes de mouches.

— Qu'est-ce que cela, Berrier ? dit la marquise de Pompadour.

— Cela est un rapport.

— Oh ! donnez ! s'écria-t-elle en avançant la main.

— Non pas, dit le lieutenant de police ; vous n'auriez qu'à reconnaître l'écriture.

— Lisez donc alors.

Berrier commença.

— « Mme de Cahuzac a été rencontrée hier dans le jardin avec un page de monseigneur le Dauphin... » Ce n'est pas cela.

— Comment! la sage Mme de Cahuzac? dit la marquise. Vous vous trompez sans doute.

— Je me suis trompé de page, voilà tout, dit le lieutenant de police.

En aucun temps les magistrats n'ont résisté à la tentation d'un bon mot.

— Ah! m'y voilà, reprit-il, après avoir remis de l'ordre dans ses feuillets.

— Enfin!

Berrier lut :

« Lundi — La nouvelle venue est tout à fait charmante. Un grand air d'ingénuité qui commande le respect, avec les manières aisées d'une fille noble. Elle a couché dans une chambre voisine de celle de Mlle Genet, la lectrice. Mais Mme Adélaïde veut l'avoir près d'elle la nuit suivante. Le roi a, de nouveau, envoyé prendre de ses nouvelles. Cette sollicitude fait chuchoter.

« Même jour, quatre heures. — Le roi n'a pas voulu attendre au lendemain : il s'est fait annoncer chez Mme Adélaïde. Il est venu sans grand cordon, mais très-soigné. Après les compliments d'usage, il a demandé à voir Mlle de Crespy. C'était là que je les attendais tous les deux. Il n'y a plus eu de syncope. L'entrevue a été simple et digne. J'ai été frappé du ton plein d'égards et de douceur avec lequel Sa Majesté a parlé à Mlle de Crespy. Il l'a en haute estime assurément. Un quart-d'heure a été employé à débiter des lieux communs ; il est évident que le roi cherchait à prolonger sa visite. Ce que voyant, Mme Adélaïde s'est mise en frais de conversation et d'anecdotes plus bouffonnes les unes que les autres. Vous connaissez sa verve. Le roi applaudissait à toutes ses saillies, sans quitter pourtant des yeux Mlle de Crespy. Sa Majesté ne s'est retirée que vers cinq heures avec un

air de satisfaction qu'on ne lui avait pas vu depuis longtemps. »

— Depuis longtemps! souligna la marquise de Pompadour.

— Voilà pour la première journée, dit le lieutenant de police.

— Voyons la seconde.

Berrier reprit son petit cahier.

« Mardi. — On se perd en conjectures sur la naissance et les antécédents de Mlle de Crespy. Il y a assurément un mystère dans son existence. On parle à voix basse d'un enlèvement... enlèvement maladroit, auquel Lebel aurait eu part; de là sa disgrâce. Quoi qu'il en soit, la nouvelle venue continue à faire la conquête de tout le monde. Mme Adélaïde en raffole. Le roi est revenu à la même heure... »

— Ah! s'écria Mme de Pompadour.

— « Sans se faire annoncer cette fois, et par la porte secrète qui communique avec ses appartements particuliers. On l'attendait presque. »

— Il y a écrit : par la porte secrète? demanda la marquise.

— Oui, madame, répondit le lieutenant de police.

— C'est bien. Continuez.

Berrier continua :

— « Sa Majesté a paru goûter encore plus de plaisir que la veille dans la compagnie de Mlle de Crespy. L'après-midi s'est passée fort gaiement. On a fait du café sous les yeux et d'après les indications du roi, qui est l'inventeur d'une sorte de mélange auquel lui-même a donné le nom de *gloria*.

« Mlle de Crespy conserve beaucoup de modestie dans sa nouvelle fortune. Elle parle peu, mais elle répond avec justesse. C'est une de ces beautés où il y a tous les jours

quelque chose à découvrir. Avec cette attitude, nouvelle pour le roi, elle peut aller loin. On s'accorde généralement déjà à... »

— Je ne sais si je dois tout lire, fit Berrier.

— Oui, oui, répondit la marquise.

— « On s'accorde généralement déjà à lui donner la succession de Mme de Pompadour... »

— Ma succession!

— Je vous avais prévenue, dit Berrier.

— Lisez toujours.

« Cela ne fait de doute pour personne et cela contentera tout le monde. L'affaire semble décidée. »

— Pas encore! dit la marquise entre ses dents.

— J'arrive à la journée de mercredi, reprit le lieutenant de police.

« Mercredi. — Il circule, depuis ce matin, des vers à la louange de Mlle de Crespy; vous voyez que nos poètes n'ont pas perdu de temps. Ils sont, dit-on, d'un jeune secrétaire ordinaire de Mme Adélaïde, le vicomte de la Poujade... »

Berrier s'interrompit.

— Faut-il passer les vers? demanda-t-il.

— Ne passez rien du tout, dit la marquise de Pompadour.

— « Mlle de Crespy y est célébrée sous le nom d'Ismène.

« Amour, commence le tableau :
Qu'il sera beau s'il est fidèle!
Voilà les couleurs, le pinceau;
Dessine, Amour, sois mon Apelle!

« L'ouvrage est digne de ta main,
Il s'agit du portrait d'Ismène.
Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

« Peins sous leur voûte un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être
Qui, tour à tour fier et touchant,
Défend le désir qu'il fait naître.

« Peins sur ces lèvres de corail
Les fleurs nouvellement écloses.
De ses dents, pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi les roses.

« Avec art suspends ses cheveux;
Le désordre leur sied de même :
Laisse-les flotter si tu veux...
Ou tresse-les en diadème.

« Exprime le charme secret
De son doux et tendre sourire;
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire. »

La marquise de Pompadour murmura :

— Cela est assez significatif.

— Qu'est-ce que vous trouvez de significatif là-dedans, marquise? demanda Berrier; ce sont des stances assez joliment tournées, mais qui ne veulent rien dire... comme toutes les stances.

— Vous n'avez donc pas remarqué un vers?

— Lequel?

— Celui-ci : *Ou tresse-les en diadème.*

— Eh bien? fit le lieutenant de police.

— Eh bien! dit la marquise; *en diadème!* Vous ne saisissez pas l'allusion? *En diadème!* On ne saurait être plus clair.

— J'avoue, dit le lieutenant de police, que le diadème m'avait échappé.

— Voyons la suite.

— La suite des vers? ils sont finis. Le rapport continue en vile prose.

— Mais lisez donc! dit Mme de Pompadour.

— « La faveur de Mlle de Crespy grandit d'instant en instant. Croirait-on que cette écervelée de Juliette... »

— Juliette?

— Une troisième femme de chambre.

— Allez.

— « Croirait-on que cette écervelée de Juliette s'est avisée de lui remettre en cachette un placet? Mlle de Crespy ne savait que penser; elle a paru très-froissée. Cela l'a rendue triste pendant deux heures. Le roi a promis de venir après le conseil. »

Berrier s'arrêta.

— Le rapport finit à cet endroit, dit-il.

— En êtes-vous bien sûr? demanda Mme de Pompadour d'un air de doute.

— Tout à fait sûr.

— A cet endroit même?

— Voyez plutôt, il n'y a plus de feuillets, dit le lieutenant de police.

— C'est vrai, dit la marquise.

Elle ajouta :

— Vos renseignements sont exacts, Berrier, très-exacts... Mais les miens vont plus loin.

— Oh! oh!

— Ils vont jusqu'à aujourd'hui.

— Vraiment? fit Berrier d'un ton d'incrédulité.

— Voyez plutôt, dit la marquise de Pompadour en tirant à son tour un papier de son corsage.

— Bah! fit le lieutenant de police intrigué; oh! donnez!

— Non pas; vous n'auriez qu'à reconnaître l'écriture.

— Aurez-vous du moins la complaisance de me le lire, madame la marquise?

— Soit, dit-elle.

Le lieutenant de police s'apprêta à écouter.

— Mon rapport, dit la marquise, commence où le vôtre finit.

— Naturellement.

— « Le roi est venu après le conseil. Par un hasard qui n'en a pas paru un aux yeux de tout le monde, Mme Adélaïde n'était pas encore revenue d'une visite qu'elle était allée rendre à Mme la Dauphine. Le roi a trouvé Mlle de Crespy avec les femmes de chambre et la lectrice. Au bout de quelques instants, celles-ci se sont retirées par discrétion, et Sa Majesté est restée seule avec Mlle de Crespy. »

— Seule? répéta Berrier.

— Il y a *seule*, dit la marquise de Pompadour.

— Ensuite?

— Ensuite quoi?

— Qu'ajoute votre rapport? demanda le lieutenant de police.

— Il n'ajoute rien, dit la marquise avec étonnement.

— Ah!

— Ne venez-vous pas d'entendre que le roi était resté seul avec Mlle de Crespy?

— Oui, dit Berrier.

— Eh bien! comment voulez-vous que mon rapport puisse savoir ce qui s'est passé dans un tête-à-tête? dit Mme de Pompadour.

— Ce n'est pas une raison, murmura le lieutenant de police.

— Vous devenez fou, Berrier, dit-elle.

— Madame la marquise verra demain mon rapport.

— Et vous croyez que j'aurai la patience d'attendre jusqu'à demain! s'écria-t-elle.

— Cependant...

— Demain, ce serait pour moi la défaite! demain ce serait l'humiliation! la ruine sans retour! Non, non, il faut agir sans retard, il faut agir aujourd'hui?

— Que voulez-vous faire? demanda le lieutenant de police.

— Je n'en sais rien encore, répondit la marquise de Pompadour; j'ai compté sur vous pour me conseiller.

— Sur moi?

— Sans doute; est-ce que cela vous étonne? dit la marquise.

— Non, mais cela m'embarrasse.

— Je veux perdre ma rivale, dussé-je tomber avec elle!

— Une rivale? dit Berrier; vous allez bien loin, marquise. Le danger n'est peut-être pas si grand que vous vous le figurez.

— N'importe, je n'attendrai pas qu'il grandisse! s'écria-t-elle.

Berrier répliqua :

— Depuis que j'ai l'honneur d'être lieutenant de police, j'ai déjà vu se former bon nombre d'intrigues pareilles à celle-ci, et tendant toutes, comme celle-ci, à votre renversement. Pourtant vous êtes toujours debout, Dieu merci!

— Grâce à qui? dit vivement Mme de Pompadour; grâce à moi seule, à mon énergie... Osez le nier! Et

pour une fois que les forces me manquent, lorsque je demande votre appui, vous hésitez!

— Je n'hésite pas, madame, répondit Berrier; laissez-moi le temps d'imaginer...

— Le temps! le temps! Eh! si j'avais le temps, je n'aurais pas besoin de vous!

— Je ne peux cependant pas faire arrêter Mlle de Crespy dans les appartements de Mme Adélaïde.

— Ameutez contre elle le dauphin, la reine, les confesseurs, que sais-je?

— Me mettre en guerre ouverte avec le roi?... murmura Berrier.

— Ah! je comprends! dit aigrement la marquise.

Et lui jetant un regard soupçonneux :

— Que ne vous tournez-vous tout de suite vers l'astre levant, vous aussi? s'écria-t-elle.

— Madame la marquise, vous êtes injuste, répondit le lieutenant de police; je vous ai donné maintes fois des preuves de dévouement... j'ajouterai du dévouement le plus aveugle.

— Dans la prospérité, je ne dis pas.

— Oh! madame!

Il s'était levé.

La marquise de Pompadour lui dit ironiquement :

— Nous avons assez travaillé aujourd'hui, n'est-ce pas?

— C'est comme il plaira à madame la marquise, répondit le lieutenant de police; de loin comme de près, je demeure toujours à sa disposition.

— Merci, Berrier.

Le magistrat salua profondément et sortit.

Après son départ, la marquise de Pompadour murmura :

— Allons, si je suis victorieuse une fois de plus, je ne le serai encore que par moi seule!

Pendant quelque temps elle resta plongée dans un abîme de réflexions et de projets.

Tout à coup elle releva la tête.

— Oui, dit-elle, c'est cela... J'ai trouvé!... Il n'y a plus que ce seul moyen.

Elle sonna.

Au valet qui parut elle donna l'ordre de faire atteler immédiatement sa voiture.

Mme du Hausset était entrée au même instant.

— Madame la marquise sort? demanda-t-elle.

— Oui, ma bonne. Donnez-moi mon mantelet fourré. Veillez aussi à ce qu'on mette des peaux dans la voiture.

— Mme la marquise sera obéie, dit la femme de chambre; qui est-ce qui accompagne madame?

— Vous seule, du Hausset.

— Et nous allons?

— Au donjon de Vincennes.

XV

LIBRES

C'est dans ce donjon de Vincennes que nous avons laissé les deux frères, le comte et le chevalier de Chantemesse, enfermés sur l'ordre de la marquise de Pompadour.

Leur crime est connu de ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu suivre les péripéties de cette histoire.

Nous avons dit qu'on avait fait aux frères Chantemesse la faveur de ne pas les séparer.

Ils occupaient la chambre la plus élevée du donjon.

Cette chambre, étroite et nue, avait été occupée successivement par des personnages plus ou moins fameux, qui, presque tous, y avaient laissé des traces de leur séjour par des inscriptions sur la muraille. De ces inscriptions, les unes avaient été écrites au crayon; les autres avaient été gravées avec la pointe d'un clou. Il y en avait de bien anciennes qui commençaient à s'effacer ou

à s'en aller en poussière; il y en avait de toutes récentes qui semblaient flamboyer.

C'étaient pour la plupart des maximes, des réflexions.

Quelquefois aussi, un nom seulement : DIDEROT.

Si pauvres que fussent ces murailles, il n'y avait pas de tapisserie magnifique qui pût les valoir. Elles étaient revêtues de philosophie et resplendissantes de progrès.

Néanmoins la vie de MM. de Chantemesse s'écoulait tristement dans cette cellule.

Vainement tâchaient-ils de se dissimuler mutuellement leur mélancolie; ils n'y réussissaient ni l'un ni l'autre.

Le chevalier surtout, habitué à l'activité, dépérissait à vue d'œil. Il demeurait souvent des jours entiers couché, muet, sombre.

Lorsqu'il sortait de sa torpeur, c'était pour prononcer le nom de Mlle de Crespy.

Le comte de Chantemesse suivait depuis quelque temps avec inquiétude les progrès du mal sur sa physionomie; il se demandait quel était le remède auquel il pourrait avoir recours.

Il n'en trouvait qu'un seul : la liberté.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'une après-midi, le gouverneur de Vincennes, M. de Guyonnet, monta dans la chambre des deux frères. Le brave homme était essoufflé, ce qui s'expliquait par le nombre de marches qu'il avait dû gravir. Mais il rayonnait de joie, ce qui s'expliquait moins.

— Réjouissez-vous! leur dit-il en se laissant tomber sur une chaise.

Le comte lui montra du geste son frère accoudé aux barreaux de la fenêtre, silencieux et pâle, et qui semblait

s'être à peine aperçu de la bruyante entrée du gouverneur.

— Bon! bon! dit M. de Guyonnet, j'ai de quoi le tirer de sa distraction.

— J'en doute, murmura le comte Hector de Chantemesse.

— Vous allez voir... Je ne vous demande que le temps de respirer!

— Pierre! dit le comte en allant à son frère et le touchant à l'épaule.

Le chevalier se retourna.

— Voici, reprit le comte, M. le gouverneur qui vient savoir de vos nouvelles.

— Vous êtes bon, monsieur de Guyonnet, et je vous remercie, dit le chevalier.

Il retomba dans sa rêverie.

— Ce n'est pas tout, Pierre; M. de Guyonnet a quelque chose à nous dire.

— A moi?

— Distinguons! s'écria le gouverneur; je n'ai rien à vous dire, chevalier; je viens seulement vous chercher.

— Me chercher? répéta le chevalier; pour aller où?

— Oh! pas loin d'ici... chez moi, où quelqu'un vous fait demander.

Les deux frères se regardèrent.

— Quelqu'un me fait demander... moi? dit le chevalier.

— Quelqu'un de la cour, oui, venez vite.

— Son nom?

— Je n'ai pas mission de la nommer, dit M. de Guyonnet.

— C'est donc une femme? s'écrièrent les deux frères en même temps.

— Ai-je dit que c'était une femme? Etourdi que je suis! Eh bien, oui, c'est une femme... et une femme qu'il convient de ne pas faire attendre. Venez, chevalier.

Mais, en ce moment, le digne gouverneur jeta les yeux sur son pensionnaire.

— Ah! mon Dieu! je n'avais pas remarqué comme vous êtes accoutré, lui dit-il; quelle barbe inculte! quelle chevelure en désordre! Vous n'étiez pas ainsi lors de votre entrée au donjon... Arrangez au moins votre cravate... Mais non, le temps nous presse; venez comme vous êtes, venez!

Le chevalier ne put s'empêcher de sourire, et après avoir serré la main de son frère, il suivit le gouverneur.

Une femme attendait, en effet, dans la chambre de M. de Guyonnet.

Elle était assise près d'une table, accoudée et loin de la porte.

Au bruit que firent les deux hommes en entrant, elle retourna la tête.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le chevalier de Chantemesse. Elle fut frappée du changement qu'un an de captivité avait opéré dans ses traits.

Lui s'était avancé vers elle.

Mais presque aussitôt il recula en la reconnaissant.

— Mme de Pompadour! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, monsieur, dit-elle.

— Vous ici, madame, vous!

Et il ajouta :

— C'est juste; vous venez jouir de votre vengeance; vous venez savoir comment souffrent vos victimes. Je n'avais pas compris d'abord. La captivité alourdit l'esprit.

— Je n'ai pas l'intention basse que vous me prêtez, monsieur, dit la marquise.

— Qu'êtes-vous donc venue faire alors? reprit-il; dans quel but m'avez-vous dérangé?

— Monsieur le chevalier, vous êtes libre, dit Mme de Pompadour.

— Libre! répéta-t-il avec étonnement; vous avez dit libre.

— Oui, monsieur.

La première pensée du chevalier de Chantemesse fut d'ajouter :

— Et mon frère?

— Libre aussi.

Le chevalier s'inclina respectueusement et dit :

— Je vous remercie, madame, pour lui et pour moi. Vous arrivez à temps, car aussi bien je commençais à ne plus guère tenir à la vie, et la vie, de son côté, m'abandonnait de jour en jour. Libre, je suis libre!

Sa taille s'était déjà redressée; la flamme était déjà revenue dans son regard.

La marquise de Pompadour ne perdait pas un seul de ses mouvements.

— Une question, s'il vous plaît, monsieur le chevalier? lui dit-elle.

— Laquelle, madame?

— Qu'allez-vous faire de votre liberté?

— Ce que j'en faisais auparavant, répondit le chevalier de Chantemesse : me remettre à la recherche de Mlle de Crespy. N'est-ce pas désormais le seul but de mon existence?

— Seriez-vous reconnaissant envers celui... ou envers celle... qui vous apprendrait la retraite de Mlle de Crespy? demanda la marquise.

Le chevalier s'écria :

— A celui-ci ou celle-là, je consacrerais mon dévouement tout entier !

— Consacrez-moi donc dès aujourd'hui tout votre dévouement, dit-elle, car je sais où est Mlle de Crespy.

— Il se pourrait !

— Oui, monsieur.

— Alors, encore une fois merci, madame la marquise ! Achevez votre confidence, Mlle de Crespy...

— Un mot auparavant.

— Dites, madame.

— Quel est votre dessein, lorsque vous aurez appris la retraite de votre fiancée?

— Vous le demandez ! dit le chevalier ; j'irai l'y chercher immédiatement.

— Et si vous rencontrez des obstacles en chemin? continua la marquise de Pompadour.

— Il n'en est pas qui puissent m'arrêter !

— Peut-être, murmura-t-elle.

— Je les surmonterai ou je les briserai ! s'écria-t-il en étendant le bras.

— Et je vous y aiderai de tout mon pouvoir ! ajouta la marquise.

— Au nom du ciel, madame, complétez votre révélation; vous voyez mon impatience.

— Monsieur le chevalier, apprêtez tout votre courage.

— Expliquez-vous, madame.

— Un danger menace Mlle de Crespy, dit la marquise, un grand danger.

— Si grand qu'il soit, je saurai l'y soustraire, dit le chevalier de Chantemesse.

— Dieu vous entende ! répliqua Mme de Pompadour.

— Où est-elle enfin?

— Mlle de Crespy est à Versailles, dit la marquise.

— J'y cours! dit le chevalier.

— Au château.

— Bien. Mais encore?

— Chez le roi.

— Chez le...

La parole expira sur les lèvres du chevalier, qui devint horriblement pâle.

La marquise de Pompadour s'était attendue à cette commotion.

Elle ne fit rien pour en atténuer l'effet.

— Chez le roi! répéta-t-il, sans idée à force d'idées.

Et cherchant à rassembler ses esprits, il balbutia :

— Pourquoi chez le roi?

— Ah! pourquoi?... dit la marquise en l'observant.

— Oui, vous le savez, vous! s'écria le chevalier.

— Je le sais.

— Oh! dites alors!

— Ne vous ai-je pas parlé d'un danger... d'un grand danger... que courait Mlle de Crespy?

— Eh bien?

— Eh bien! dit la marquise en calculant l'effet de ses paroles, ce n'est pas sa vie qui est en danger, c'est son honneur.

— Oh! cria le chevalier de Chantemesse, à demi-fou.

— Comprenez-vous maintenant?

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Quand je vous disais que des obstacles puissants se dressaient contre vous!

— Justice du ciel!

— J'avais raison de vous prévenir... On ne lutte pas contre le roi!

Le chevalier de Chantemesse releva soudainement la tête.

— Qui a dit cela? Je lutterais contre l'enfer et contre Dieu lui-même! J'ai bien lutté contre vous, madame!... Le roi! le roi!... Mais qu'est-ce que pèse le roi auprès de mon amour?

— Quoi! vous oserez?...

— J'oserai tout!

— Ah! vous êtes l'homme qu'il me faut! s'écria la marquise de Pompadour. Partons, je vous seconderai de tout mon pouvoir; je vous fournirai les moyens de pénétrer dans le palais ; je...

A ce moment, le chevalier de Chantemesse attacha un regard scrutateur sur la marquise de Pompadour.

— Ah! dit-il, je comprends maintenant...

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

— Oui... pour avoir oublié votre haine, pour avoir fait taire votre ressentiment, pour m'avoir rendu la liberté, vous devez avoir bien besoin de moi, en effet!

La marquise tressaillit en se sentant devinée.

— Eh bien! oui, s'écria-t-elle; oui, vos intérêts sont liés aux miens! Oui, mes périls sont les vôtres! oui, nos destinées ont à redouter la même catastrophe! Que Mlle de Crespy s'élève, et je tombe!

— Soyez tranquille, madame la marquise, dit le chevalier de Chantemesse; Mlle de Crespy ne s'élèvera jamais... ou plutôt ne s'abaissera jamais jusqu'où vous pensez! Je réponds de son honneur comme du mien. Il y a dans nos provinces une éternelle tradition d'honnêteté à laquelle aucun de nous, homme ni femme, ne saurait mentir!

— C'est bien, monsieur le chevalier, dit la marquise de Pompadour.

Il reprit :

— Ah! elle est chez le roi? Ah! c'est à Louis XV que je vais avoir affaire? Qu'il prenne garde à lui, le voleur de jeunes filles! Qu'il s'apprête à voir se dresser devant sa face auguste et blême ma figure irritée et redoutable! Je ne crains rien, moi, je n'ai rien à craindre. Le respect? Ah bien, oui, le respect! Pasteurs couronnés, plus indignes que leurs troupeaux! Rois ennuyés, rois froidement implacables, rois promus à toutes les malédictions de l'avenir! comme je vous brave et comme je sens en moi de quoi vous faire trembler et rentrer sous terre! Le roi! le roi! C'est un rival que je n'attendais pas, certes. J'irai chez lui, entendez-vous, je pénétrerai jusqu'au fond de ses appartements les plus défendus; et de ces deux mains que vous voyez, madame la marquise, je lui arracherai ma fiancée morte ou vivante!

La marquise de Pompadour s'était levée.

Elle contemplait avec admiration ce jeune homme transfiguré.

Et elle pensait tout bas.

— Il sait aimer, celui-là!

Le chevalier reprit :

— Oui, vous l'avez dit, je suis l'homme qu'il vous faut, et je ne tromperai pas votre attente, soyez-en certaine. Regardez mon front, écoutez battre mon cœur? J'ai l'amour et la haine, ces deux leviers. Rien ne me fera hésiter, rien ne m'arrêtera!

— Rien? répéta Mme de Pompadour.

— Je suis décidé à tout, madame.

— Si pourtant la fatalité s'acharnait après vous, si vos efforts échouaient, si...

— Si?...

— Si vous arriviez trop tard enfin!

Le chevalier eut comme un éblouissement.

— Ah! ce jour-là, s'écria-t-il en serrant les poings, Tarquin pourrait recommander son âme à Dieu, car ce que Damiens a commencé...

— Eh bien?

— Je l'achèverais, moi!

XVI

L'ADORATION DES BERGERS

Nous avons comme un remords d'avoir, dans un de nos précédents chapitres, laissé planer un soupçon sur notre héroïne.

On se souvient de ce rapport qui mentionnait une visite de Louis XV chez Mme Adélaïde, alors que celle-ci était absente.

— « Le roi, — disait ce rapport, — a trouvé Mlle de Crespy avec les femmes de chambre et la lectrice. Au bout de quelques secondes, celles-ci se sont retirées par discrétion, et Sa Majesté est restée seule avec Mlle de Crespy. »

Nous allons compléter ce rapport qui ouvrait à l'imagination de scabreuses perspectives.

Le premier mouvement de Marthe avait été d'imiter les femmes en se retirant.

Louis XV l'avait arrêtée d'un geste.

— Restez, mademoiselle, je vous en prie, lui dit-il.

Et comme Marthe semblait hésiter :

— Oh! n'ayez aucune crainte, continua-t-il; je suis plus ému que vous. Mais je bénis le hasard qui me fait me trouver seul avec vous... pour la seconde fois.

Marthe tressaillit et rougit à ce souvenir.

Le roi reprit :

— Depuis un an, je n'ai pas cessé un seul jour de penser à vous. Jugez si mon amour s'est réveillé en vous voyant!

— Sire...

— Il n'y a rien d'offensant dans cet aveu. Ce que j'éprouve auprès de vous ne ressemble à rien de ce que j'ai éprouvé jusqu'à présent. Vous m'inspirez un respect étrange, et peu s'en faut qu'à votre vue je ne tremble comme un écolier.

— Sire, pourquoi vous railler de moi? dit Marthe avec douceur.

— Je ne raille pas, sur mon honneur! s'écria Louis XV; jamais je ne fus plus sincère qu'en ce moment; et ce que je vous disais autrefois, je viens vous le répéter aujourd'hui.

— Je ne me souviens plus de ce que Votre Majesté me disait autrefois, murmura la jeune fille d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre.

Louis XV se rapprocha d'elle.

— Je vous disais : Marthe, voulez-vous de mon amour? voulez-vous de l'amour du roi?

— Mon devoir m'ordonne de le refuser, répondit-elle.

— Je vous disais : Marthe voulez-vous de la toute-puissance?

— Oh! non, sire!

Le roi se tut, découragé.

Il regarda longuement Mlle de Crespy, comme on regarde quelqu'un dont il faut se séparer.

Puis il dit avec un accent de tristesse qu'on ne lui eût jamais soupçonné :

— Je ne vous en veux pas, mademoiselle de Crespy; je m'incline devant votre orgueil et devant votre vertu. Adélaïde vous avait bien jugée. Hélas! j'avais fait un rêve pourtant! J'avais rêvé que je pouvais être heureux une fois dans ma vie d'un bonheur sans mélange. Je croyais au milieu de ma carrière pouvoir me reposer sur un amour noble et pur. Les rois n'ont pas de ces priviléges, à ce qu'il paraît; c'est bon pour leurs sujets. Je renonce à mon rêve, je retourne à mes réalités. L'avenir, que je voyais éclairé par vos beaux yeux, l'avenir redevient sombre et froid. Qu'adviendra-t-il de moi? Je l'ignore. Je tomberai tête baissée dans le premier piége plus ou moins grossier que me tendront mes courtisans. Peu m'importe, d'ailleurs; je suis las, et je vais vieillir. Ah! mademoiselle de Crespy! mademoiselle de Crespy! vous auriez pu me transformer!

Louis XV baissa la tête.

Mlle de Crespy s'était sentie touchée par ces paroles.

Elle se contint.

— Adieu, mademoiselle de Crespy, adieu, lui dit-il en essayant de sourire.

Il sortit lentement, laissant Marthe profondément émue.

Chacune des phrases du roi s'était gravée dans sa mémoire et devait y laisser une trace éternelle.

Deux jours se passèrent sans qu'elle le revît.

Le troisième jour, comme elle revenait avec Mme Adé-

laïde d'entendre un sermon dans la chapelle du château, une femme de chambre s'approcha d'elle et lui dit tout haut :

— Mademoiselle, un homme est venu vous demander tout à l'heure.

— Moi? dit Marthe, je ne connais personne.

— Il connaît mademoiselle, lui.

— Il se trompe.

— Je ne crois pas, répliqua la femme de chambre; c'est bien Mlle de Crespy qu'il a demandée.

— Quel homme est-ce?

— Un cavalier de belle mine, ma foi! dit la femme de chambre; mais, tenez, on peut l'apercevoir dans le jardin, près du quinconce, à droite; il ne quitte pas des yeux ces fenêtres.

Marthe regarda et poussa un cri étouffé.

Elle venait de reconnaître le chevalier de Chantemesse.

— Qu'avez-vous? lui demanda Mme Adélaïde.

— La surprise... fit Marthe; cet homme m'est connu, en effet.

Et se retournant vers la femme de chambre :

— Qu'est-ce que vous lui avez répondu? interrogea-t-elle.

— J'ai dit que mademoiselle ne rentrerait pas avant une heure; je ne supposais pas que le sermon serait si tôt fini. Il a répondu que c'était bien et qu'il reviendrait dans une heure. Faut-il l'envoyer chercher tout de suite?

— Non! non! s'écria Mlle de Crespy avec une expression indéfinissable.

Mme Adélaïde s'aperçut de son agitation et dit à la femme de chambre :

— Laissez-nous, Juliette.

Lorsqu'elles furent seules, Adélaïde courut vivement à Marthe.

— Ce qui vous arrive n'est pas ordinaire, lui dit-elle; quel est cet homme ?

— C'est l'homme que je dois épouser, madame, c'est le chevalier de Chantemesse.

— Ah !... Et il vient vous chercher sans doute?

— C'est probable.

— Pour vous ramener à Arras, dans votre famille? continua Mme Adélaïde.

— Tout le fait supposer, dit Marthe.

— Que comptez-vous faire?

— Je ne sais.

Mme Adélaïde la regarda avec étonnement.

— Aimez-vous le chevalier? lui demanda-t-elle.

Marthe hésita.

— Répondez, dit Adélaïde.

— J'ai la plus profonde estime pour lui.

— De l'estime, répéta en souriant Mme Adélaïde, c'est bien peu. Si vous ne l'aimez pas, pourquoi le suivre?

— C'est qu'il m'aime, lui.

— Ce n'est pas un motif suffisant pour vous sacrifier. Restez à la cour, ma chère Marthe, à la cour où tout le monde a pour vous les yeux du roi.

— Le roi ! dit Marthe à voix basse.

— Il veut vous faire une situation digne de vous, reprit Mme Adélaïde; d'accord avec moi, il vous offre un emploi de dame d'honneur auprès de ma personne.

— Tant de bonté de votre part... et de celle de Sa Majesté !

— Nous obtiendrons facilement l'agrément de votre famille. Acceptez, Marthe... ou je croirai que vous n'êtes pas mon amie.

— Oh ! madame ! s'écria la jeune fille.

Adélaïde reprit :

— Je vous donne une heure pour vous décider. Pendant ce temps, recevez le chevalier de Chantemesse et annoncez-lui votre détermination. Dans une heure...

— Vous m'abandonnez! s'écria Marthe avec une sorte d'effroi.

— Ma place n'est pas ici, dit Mme Adélaïde.

Demeurée seule, Marthe courut à la fenêtre.

Le chevalier était toujours dans le jardin.

— Il va venir! pensa-t-elle; d'où vient que je suis toute tremblante? Ma conscience est pure cependant et je peux le regarder en face. Mais lui, que pense-t-il? Comment va-t-il m'aborder? Avec quels mots lui expliquer ma présence dans ce palais? Oserai-je lui rapporter un cœur qui ne lui appartient presque plus? Oh! non, non, ce serait déloyal! je ne ferai pas cela.

Elle se rapprocha de la fenêtre.

— Il regarde de ce côté, dit-elle; il a entendu sonner l'horloge du palais, il vient par ici... Oh! mon Dieu! que faire? Il va monter l'escalier... Oh! je ne veux pas le voir, pas encore, du moins! Où me cacher? où fuir? Ah!

Une idée subite.

Elle se rappela...

Elle courut au tableau représentant l'Adoration des Bergers.

Là, elle appuya sur le ressort que lui avait indiqué le valet de chambre Lebel quelques jours auparavant.

Aussitôt la porte secrète qui conduisait aux appartements du roi s'ouvrit.

Mlle de Crespy disparut par cette porte qui se referma d'elle-même.

XVII

PIERRE DE CHANTEMESSE

Cinq minutes après, le chevalier de Chantemesse était introduit dans le salon que Mlle de Crespy venait de quitter.

La femme de chambre Juliette s'étonna de n'y plus voir personne.

— Mlle de Crespy était ici à l'instant, dit-elle; elle sera sans doute entrée chez Madame. Je vais m'en assurer.

Le chevalier attendit seul.

Un air sombre avait succédé à l'emportement de la veille.

Mme de Pompadour lui avait appris bien des choses sur les derniers événements de la cour et sur la faveur dont Mlle de Crespy était l'objet.

Elle ne pouvait s'en tenir qu'aux soupçons, il est vrai; mais elle n'avait pas dérobé ses soupçons au chevalier de Chantemesse.

C'était donc avec de cruelles appréhensions qu'il était venu chez Mme Adélaïde.

Lui aussi se demandait de quelle façon Marthe le recevrait, et si c'était joie ou contrainte qu'elle éprouverait à son aspect.

Pendant ces réflexions, il promenait ses regards autour de lui, subissant le prestige de la grandeur et du luxe, et s'efforçant de comprendre la vie nouvelle de Mlle de Crespy.

Sur ces entrefaites, la femme de chambre revint; l'inquiétude se lisait sur ses traits.

— Monsieur, dit-elle, on ne trouve nulle part Mlle de Crespy.

Le front du chevalier se rembrunit.

— Est-elle prévenue de ma visite? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et cette nouvelle a même paru lui causer une certaine émotion.

— Ah!

— Elle vous a regardé avec beaucoup d'attention par cette fenêtre.

— Elle sera peut-être allée au-devant de moi, dit le chevalier.

— Mlle de Crespy ne sort jamais seule, reprit la femme de chambre. Cela est extraordinaire, en vérité.

— Elle ne saurait s'être éloignée beaucoup, essaya de répliquer le chevalier; je l'attendrai.

La femme de chambre se retira.

Pierre de Chantemesse demeura seul de nouveau.

Il s'assit et attendit.

Mais cette fois immobile, farouche, les yeux fixés au plancher.

Que se passait-il dans son esprit?

Au bout de quelque temps il demanda du papier et de l'encre, et il écrivit à Mlle de Crespy.

Il écrivit d'une main rapide, quoique tremblante.

Celui qui l'eût examiné en ce moment aurait surpris des larmes dans ses yeux...

Quand il eût fini, le chevalier de Chantemesse cacheta sa lettre et la laissa sur la table où il l'avait écrite.

Puis il sortit pâle, silencieux.

On le vit quitter le palais et s'enfoncer dans la ville.

... Qu'était devenue, pendant ce temps-là, Mlle de Crespy ?

Nous allons l'apprendre à nos lecteurs.

Lorsqu'elle eût franchi le seuil de la porte secrète qui conduisait aux appartements du roi, elle pénétra dans un corridor long et obscur.

Marthe n'eut pas la force d'aller plus loin.

Succombant sous la multiplicité et la diversité de ses émotions, elle s'affaissa aussitôt et s'évanouit.

Combien de temps demeura-t-elle ainsi, forme blanche et brisée, elle l'ignore.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne se rendit pas compte tout d'abord du lieu où elle se trouvait.

Elle s'épouvanta de la solitude et des ténèbres qui l'environnaient, elle se crut dans un tombeau.

Puis le souvenir lui revint peu à peu, et avec le souvenir, le sentiment de son action.

Elle frémit en se demandant à quel vertige elle avait cédé.

Le premier mouvement de Marthe fut de rendre grâce à Dieu, dont le bras l'avait jetée à terre alors qu'elle courait à sa perte.

Que serait-il arrivé d'elle si elle eût continué sa course folle, et si elle fût parvenue jusqu'au cabinet de Louis XV?...

Marthe n'osa pas s'arrêter à cette idée.

Il s'agissait maintemant de sortir de ce corridor.

Mais comment ?

Comment retrouver dans cette ombre le ressort correspondant à celui du salon de Mme Adélaïde ?

Il le fallait cependant, car un hasard pouvait amener le roi par ce chemin.

Marthe s'orienta du mieux qu'elle put, et commença sa recherche.

Un moment elle crut qu'il lui faudrait y renoncer.

Elle se voyait condamnée à demeurer enfermée dans ce corridor, ou forcée d'aller heurter à la porte du roi.

Cette alternative lui rendit un nouveau courage.

Elle trouva enfin...

Sa main rencontra le ressort tant désiré, le ressort qui allait lui rouvrir la porte du salon.

Mais au moment de presser ce ressort, Marthe s'arrêta.

S'il y avait du monde dans le salon ?

Si elle allait se trouver tout à coup en présence de plusieurs personnes rassemblées ?

Son apparition par cette issue ne l'accuserait-elle pas hautement ?

Comment expliquerait-elle sa fuite et son retour ?

Elle était déshonorée !

Plus que jamais perplexe, Marthe colla son oreille à la muraille.

Elle fit bien, car elle perçut comme un bourdonnement de voix.

On s'entretenait de son absence sans nulle doute.

Marthe écouta.

Elle écouta longtemps jusqu'à ce qu'aucun son ne se fît plus entendre.

Alors, le cœur battant à rompre sa poitrine, elle se décida à ouvrir doucement la porte qui, d'ailleurs comme

toutes les portes de ce genre, était muette et invisible.

Le ciel protégeait évidemment Marthe, car le salon était désert.

Elle respira.

La première chose qui frappa ses yeux fut la lettre qu'avait déposée sur la table le chevalier de Chantemesse.

Sur l'adresse étaient écrits ces mots : *A mademoiselle de Crespy*.

Marthe l'ouvrit vivement, et voici ce qu'elle lut :

« Marthe, qu'êtes-vous devenue ?

« Est-ce que vous me fuiriez, Marthe ?

« Je ne peux pas le croire.

« Et cependant, si cela était vrai ! Si vous m'aviez chassé de votre cœur !

« Si vous aviez perdu la mémoire des serments échangés autrefois !

« O Marthe ! Marthe ! rappelez-vous ces serments ! rappelez-vous ces projets de bonheur !

« Une ombre funeste a passé sur ces projets ; la fatalité nous a séparés. J'ai bien souffert loin de vous, Marthe, et je souffre bien encore.

« Ne vous aurais-je retrouvée que pour vous perdre encore une fois ?

« Marthe ! où êtes-vous ? Marthe, je vous appelle, et vous ne répondez pas.

« Ah ! s'il me faut renoncer à vous, j'en mourrai, cela est certain ; mais rassurez-vous, aucun reproche ne sortira de ma bouche.

« Je ne veux pas tenir une place malgré vous dans votre vie, Marthe.

« Hélas ! je n'ai pas à vous offrir le luxe auquel vous êtes accoutumée depuis quelque temps.

« Je n'ai que mon amour profond, absolu, infini.

« Au nom de cet amour, écoutez, Marthe, ce qui me reste à vous dire.

« Mon frère et moi, nous vous attendrons toute la soirée, avec une chaise de poste, au coin de l'avenue de Sceaux.

« Si vous venez, c'est que vous voulez encore et que vous pouvez être ma femme.

« Alors nous partons tous les trois pour Arras.

« Si vous ne venez pas, je comprendrai que tout est désormais fini pour moi...

« Je repartirai seul avec mon frère.

« Et nous continuerons à répandre dans Arras le bruit de votre mort, car vous serez bien morte, en effet, pour ceux qui vous auront aimée.

« PIERRE DE CHANTEMESSE. »

Plusieurs fois Marthe avait interrompu cette lecture pour laisser couler ses larmes.

Son parti fut pris sur-le-champ.

L'expression triste et ardente de cet amour avait dessillé ses yeux.

— Oui, murmura-t-elle en se parlant à elle-même ; la paix... le devoir...

La nuit allait venir.

Marthe ne voulut dire adieu à personne, dans la crainte de n'avoir pas la force de partir.

Plus tard elle écrirait à madame Adélaïde...

Elle jeta un mantelet sur ses épaules.

Avant de quitter le salon, elle se retourna encore une fois, les yeux dirigés vers la porte secrète.

— Adieu ! murmura-t-elle.

Puis elle gagna rapidement l'escalier et se dirigea vers l'avenue de Sceaux.

Un carrosse attendait.

Auprès de ce carrosse, deux ombres...

Le chevalier et le comte de Chantemesse.

Ils reçurent dans leurs bras la jeune fille éperdue et transie de froid.

Marthe était sauvée.

XVIII

DEMANDES ET RÉPONSES

Il nous reste à compléter cette aventure par le récit des derniers moments de son plus important et de son plus mystérieux acteur.

Je veux parler de Robert-François Damiens.

A l'heure qu'il était, ce nom était en train de faire le tour du monde entier.

Obscur la veille, Damiens avait conquis, en moins d'une minute, cette réputation horrible qui s'obtient par le sang.

Pourtant, comme criminel, il n'était pas le premier de son nom.

Moréri, dans son Dictionnaire, parle d'un Damiens, hardi chef de bande, qui vivait en 1537.

Ce Damiens-là résolut d'aller tuer Soliman II au milieu de son armée qui campait sur le rivage de la mer Ionienne, proche de la ville de Butronto en Albanie. Il

associa à son projet quelques-unes des peuplades sauvages qui habitent sur le mont de la Chimère, dans la même province. Mais le Damiens de 1537 alla encore moins loin dans l'exécution de son projet que le Damiens de 1757. Un matin qu'il était descendu des montagnes et qu'il s'était aventuré jusqu'aux alentours de la tente de Soliman, il fut aperçu dans un arbre et saisi par des janissaires. A force de tourments, on lui fit avouer sa conspiration et nommer ses principaux complices. Puis, Soliman, sans autre forme de procès, le donna à dévorer à une bête féroce. Ensuite le même Soliman détacha quelques troupes, qui par le fer et la flamme, se chargèrent de rétablir l'ordre parmi les habitants du mont de la Chimère.

Un autre Damiens est encore cité dans les *Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*. Celui-là était un marchand qui avait songé à tuer le cardinal de Noailles en 1715. Lui non plus n'exécuta pas son dessein. On ignore ce qu'il devint, le cardinal ayant jugé à propos d'étouffer l'affaire.

Ces deux Damiens devaient être entièrement éclipsés par le troisième.

Revenons à la cour de Montgommery, où, garrotté de la façon que l'on sait, il répondait aux interrogations des deux présidents du Parlement, MM. de Maupeou et Molé.

Pendant cette seconde instruction, messire Emmanuel de Croy, prince du Saint-Empire, grand-veneur du pays et comte d'Hainault, baron de Condé et autres lieux, maréchal de camp des armées du roi, commandant pour le roi les provinces d'Artois, Picardie, Calésis et Boulonnois, — le prince de Croy recueillait les renseignements les plus minutieux sur l'accusé, sur ses antécédents et sur sa famille.

Dès le 6 janvier au matin, le prince de Croy qui se trouvait alors à Paris, était accouru à Versailles, sur la nouvelle de l'attentat.

Il se présenta chez d'Argenson.

— On débite, lui dit-il, que le criminel est d'Arras.

— En effet, dit le ministre.

— L'Artois relève de mon commandement, comme vous savez, reprit le prince.

— C'est juste; il faut que vous partiez sur-le-champ pour rechercher là-bas tout ce qui est relatif à cet homme.

— J'ai déjà pris mes mesures en conséquence, dit le prince de Croy; mais avant mon départ il est nécessaire que je voie le criminel. J'ai besoin d'avoir ses traits gravés dans ma mémoire; cela peut me servir pour mes renseignements.

— Vous avez raison, dit le ministre; voici une permission pour pénétrer dans la geôle.

Quelques instants après, le prince de Croy était conduit auprès de Damiens par le prévôt de l'hôtel, le marquis de Sourches.

Le prince de Croy a raconté cette visite au tome quatorze de ses Mémoires manuscrits.

Voici comment il s'exprime:

« Je vis le criminel, assez bel homme, les yeux enfoncés, le nez grand et le teint animé par la fièvre, à cause de sa brûlure. Il était enchaîné dans un lit, et se plaignant de M. Machault, qui l'avait inutilement fait brûler.

« — Etes-vous de l'Artois? lui demandai-je.

« Il me répondit :

« — Oui, pour la vie et pour la mort; les Artésiens sont francs, ils n'ont pas peur...

« Il parlait d'un ton doux, au point que j'en fus d'a-

bord la dupe, et que je le crus quelque chose. Mais cela ne dura pas longtemps. En nous voyant sortir, il nous dit qu'il n'avait plus besoin que de Dieu et d'un bon confesseur. Je démêlai bien que ce n'était qu'un fanatique et rien de plus... »

Rien de plus !

Du premier coup d'œil le prince de Croy avait jugé cela.

Le soir même, le prince partait pour son commandement.

Le 9, il commençait ses informations à Arras et à Saint-Omer.

En même temps, par ses ordres, le marquis de Barrail et le chevalier des Harchies étaient chargés, le premier d'explorer Dunkerque et le second Saint-Venant, Ypres et Poperingue, où Damiens avait erré quelques semaines après son vol chez le négociant Michel.

On a vu que messieurs du Parlement n'avaient pas attendu le résultat de cette triple information pour commencer le procès de Damiens.

Les deux premiers interrogatoires qui eurent lieu le 18 et le 25 janvier, n'amenèrent aucune révélation importante.

Damiens répéta tout ce qu'il avait déjà dit dans la geôle de Versailles.

Il cessa de cacher l'existence de sa famille, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'à ce jour, mais il répéta avec insistance qu'elle était complétement étrangère à son crime. Pourtant, il refusa encore de livrer le domicile de sa femme et de sa fille ; il ignorait qu'elles eussent été arrêtées.

Il entra d'assez bonne grâce dans les aventures de sa jeunesse, — aventures qui ont trouvé leur place dans la

première partie de ce livre, au chapitre intitulé : *Histoire d'un homme du peuple au dix-huitième siècle.*

Il fit connaître les nombreux maîtres qu'il avait servis, et compromit l'un d'eux avec un malin plaisir, l'abbé Delaunay, professeur en Sorbonne, chez qui se rassemblaient souvent plusieurs ecclésiastiques.

— J'ai quitté *mon* docteur en Sorbonne, dit Damiens, parce que j'étais ennuyé des mauvais discours que j'y entendais.

Ici je laisse parler le procès-verbal :

« Interpellé de spécifier plus particulièrement la nature des propos qu'il y entendait tenir,

« A dit qu'il leur avait entendu dire que les gens du Parlement étaient les plus grands marauds et les plus grands coquins du monde, et que, s'ils étaient les maîtres, ils tremperaient leurs mains dans le sang du Parlement ; — que ces discours-là se tenaient souvent et particulièrement dans un petit collége qui est dans une rue derrière le chœur Sainte-Geneviève, dans la cour duquel il y a un puits en entrant, à main droite ; — que ceux des docteurs auxquels il a entendu tenir ces propos sont au nombre de deux ; que le plus jeune est médiocrement grand et assez rouge de visage, et qu'il loge en entrant à gauche dans ce collége, et qu'il y a des jalousies à ses fenêtres. »

Un piége assez habilement tendu fut celui-ci :

— Avez-vous jamais entendu dire qu'il y avait des cas où il était permis d'attenter à la vie de son souverain?

Damiens se récria.

— Je ne crois pas que personne ait jamais osé enseigner une pareille doctrine, dit-il.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même, répliqua le président, puisque vous prétendez avoir agi au nom de la religion.

— Et au nom de la misère publique, ajouta Damiens.

— Vous aviez la manie de parler continuellement des affaires du temps ; vous annonciez partout qu'il y aurait une révolte en France. Lors de votre dernier séjour à Arras, vous avez dit qu'il y avait de fréquentes émeutes à Paris.

— Eh bien ?

— Vous savez bien qu'il n'y en a eu qu'une seule... à propos des enfants enlevés.

Le président faisait allusion aux graves événements de 1749 et de 1750, alors qu'on opérait des razzias d'enfants pour le Mississipi. Ceux qu'on n'enlevait pas, on les achetait. Le peuple avait fini par s'irriter et par se soulever. Il avait tué un archer pris en flagrant délit d'enlèvement, et il avait traîné son corps jusque devant l'hôtel du lieutenant de police Berrier. A son tour, Berrier fit tirer sur le peuple ; la cavalerie balaya les rues ; on se battit à la Croix-Rouge, aux Quatre-Nations, à Saint-Roch, rue de Cléry et rue Saint-Antoine.

A ce jeu-là, Louis XV gagna le surnom d'Hérode.

— Est-ce de cette émeute que vous avez voulu parler ?

— De celle-ci comme des autres, répondit-il.

Il se donna libre carrière sur l'archevêque de Paris pour lequel il affichait une haine sincère.

— Vous vous êtes laissé aller à d'horribles déclamations contre monseigneur l'archevêque, lui dit-on.

— Je ne m'en souviens pas, répliqua Damiens ; mais je peux fort bien avoir dit quelque chose de semblable.

— Quels étaient ceux de vos camarades que vous aviez en vue ?

— Aucun particulièrement ; mais j'en aurais trouvé assez... Il ne faut pas deux cents hommes pour cela.

Entre le premier et le second interrogatoire, le prince

de Croy avait envoyé au Parlement les informations recueillies par lui à Arras.

Ces informations furent immédiatement imprimées. Immédiatement aussi, elles furent critiquées dans des pamphlets anonymes et violents.

« On conçoit bien que ce n'est pas un prince qui aura été de porte en porte recueillir des témoignages et qui se sera donné la peine en très-peu de jours de rassembler tant de faits épars. Tant de travail ne peut être la besogne d'un seul homme. Aussi à qui l'a-t-on confié? A des gens du métier, à un officier d'Arras. Ce que l'on présente n'est donc pas ce que M. le prince de Croy a pu découvrir, et nous avons le cœur serré de voir que tout n'a pas été fait pour décéler et dévoiler les complices du criminel (1). »

De retour d'Arras, la première visite de M. de Croy fut pour la marquise de Pompadour.

La seconde fut pour Damiens.

Chez la marquise de Pompadour il trouva le roi, réconcilié, heureux. « Tout était remis à l'ordinaire, dit-il, à l'exception des deux grands ministres renvoyés. »

De Versailles, le prince se rendit au palais de justice.

Les interrogatoires de Damiens n'avaient plus lieu dans sa chambre.

On le transportait chaque fois, avec mille précautions, dans une salle du palais.

Ce fut là que le prince de Croy vit Damiens pour la deuxième fois.

« Etant entré, je vis d'un côté Damiens, et de l'autre, vis-à-vis de lui, le premier président, M. Molé, les quatre conseillers commissaires, rangés autour d'une table au

(1) *Déclaration de guerre contre les fauteurs du parricide sur la personne du roi.* A Londres.

milieu de laquelle était le greffier. Ils me firent placer à côté d'eux, dans un fauteuil, près du feu et de Damiens, que j'eus encore le temps de considérer à mon aise. Il avait sa redingote grise, son grand chapeau uni acheté à Arras; il était assis sur un fauteuil, les pieds sur un tabouret, avec une couverture sur les genoux. Je le reconnus aisément; je le trouvai maigri, abattu, les yeux plus enfoncés qu'il ne m'avait paru d'abord, à cause que ses joues étaient tombées, le regard moins vif et le teint plus pâle, et ne marmottant plus des lèvres; tout cela parce que son sang, qui faisait ordinairement tant de ravage en lui, était alors apaisé par le régime et par la tranquillité forcée. Cependant un mouvement convulsif avait passé aux doigts de la main.

« Je trouvai qu'à la tristesse près il avait une assez belle physionomie, et telle que je l'ai dépeinte dans mes informations. Il n'avait aucune chaîne, mais de bonnes courroies de cuir qui le fixaient au fond de son fauteuil; il n'y avait rien autour de sa tête où il pût se frapper. Son attitude n'avait rien de fatigant, si ce n'est de rester toujours la même. C'était là, avec la tristesse de sa fin prochaine et les brûlures de ses jambes, ce qui le faisait dépérir et ce qui faisait craindre que la mort ne prévînt son supplice. »

L'accusation emprunta au prince de Croy, sinon de nouvelles forces, du moins une multitude de petits faits qui prolongèrent l'instruction.

Damiens en fut tellement fatigué que, le 8 février, lorsqu'il se vit pour la quatrième fois en présence de ses quatre parlementaires, il prit le parti de ne plus répondre du tout.

Il refusa de prêter le serment de dire la vérité.

Aux cinquante-huit questions qui lui furent adressées

et réitérées, de dix heures du matin à midi, il demeura impassible et muet.

— Votre silence n'empêchera pas la justice de découvrir la vérité, dit Maupeou en se décidant à lever le siége.

Puis, selon la coutume, le greffier Le Breton présenta à Damiens le procès-verbal à signer.

Celui-ci s'y refusa nettement.

Les quatre parlementaires échangèrent un regard désappointé.

Leur besogne se simplifiait trop.

Quant à Damiens, il n'eut qu'à s'applaudir de sa détermination.

On le laissa tranquille pendant dix jours.

... Quelques détails sur sa vie en prison.

Il dormait sept ou huit heures, assez paisiblement, dit-on, en dépit des surveillants qu'on lui avait donnés.

Ses repas étaient préparés, d'après les prescriptions de ses médecins, par un officier de la bouche du roi.

Un chirurgien goûtait à chaque mets avant de le lui présenter.

On a évalué que son entretien coûtait plus de six cents livres par jour, tant pour lui que pour ses gardes.

Bien qu'il ne se départît guère de son attitude résignée, on ne laissait pas, au dehors, que de lui attribuer nombre de traits et de paroles.

C'étaient toujours des fragments d'entretien avec les soldats.

— Quel jour du mois sommes-nous? avait-il demandé à l'un.

— Le 26 février.

— Le 26! s'était écrié Damiens.

Et il avait ajouté, comme en se parlant à lui-même :

— On m'a donc manqué de parole!

Une autre fois regardant fixement un des sergents, il l'aurait apostrophé en ces termes :

— Tout misérable que je suis, il ne tiendrait pourtant qu'à moi de faire votre fortune.

— Comment cela?

— Je n'aurais qu'à vous découvrir mon secret.

Chose extraordinaire à ajouter à toutes les choses extraordinaires de ce procès ! Damiens paraissait impatient de subir la torture.

On veut qu'il ait demandé à l'un de ses chirurgiens ordinaires :

— Est-ce que vous me ferez donner la question?

— Non, mais j'y assisterai, aurait répondu l'homme de la science.

— Eh bien, vous verrez que les douleurs ne me feront rien dire.

Tous ces bruits et beaucoup d'autres que je suis forcé d'omettre, faisaient écrire au *Patriote* anonyme dont j'ai déjà cité la brochure : « Je suis confirmé dans la pensée que j'ai conçue depuis longtemps que, dans cette affaire, il se fait deux procédures, l'une publique et pour la montre, qui n'aboutira qu'au supplice de Damiens ; l'autre occulte, qui tend à la découverte de la conjuration et à la punition secrète de quelques-uns des complices. Il est inutile de développer les dangers et les suites de ce système, malheureusement trop assorti au goût de notre gouvernement. J'ajouterai ici que si l'on croit par là leurrer le public et le satisfaire, on est bien dans l'erreur. »

Sans prendre parti, je m'étonne qu'en séance générale et à l'unanimité on ait rejeté la proposition d'entendre les gardes de Damiens.

On fit plus : on repoussa comme inutile la communi-

cation du registre qu'ils tenaient de ses propos quotidiens.

Par suite du même système, on restreignit à quelques-uns l'audition des nombreux maîtres que Damiens avait servis à Paris.

Ces hésitations sont inexplicables, la plupart constituent de véritables irrégularités.

Toutefois, il y eut une centaine de témoins entendus et interrogés à part dans la chambre de la Tournelle.

Beaucoup de ces dépositions sont insignifiantes ; on remplaça la qualité par la quantité. C'est une cohue de petits artisans, de marchands de vin, de garçons de cabaret, de laveuses de vaisselle et de fripiers.

Presque tous déclarent qu'ils n'ont rien à dire et qu'ils ne savent rien.

On entendit un témoin, fort agréable à voir, Mme de Sainte-Rheuse, âgée de vingt-trois ans.

Mme de Sainte-Rheuse était cette dame à la fois badine et superstitieuse qui s'amusait à jeter des bûches dans l'escalier et à les faire ramasser par Damiens.

D. — Dites ce que vous savez sur l'accusé.

R. — J'ai eu à mon service pendant deux mois et demi environ le particulier qui a assassiné le roi. Il s'appelait pour lors Flamand. Je l'ai renvoyé parce qu'il me paraissait fou, et qu'il me servait très-mal. Lorsque je voulais l'envoyer en commission, il s'y refusait sous prétexte de vapeurs dont il était attaqué.

D. — Quel était son genre de folie ?

R. — Il n'avait aucune suite dans ses raisonnements ; il se regardait dans les glaces et parlait tout seul. Ayant eu le choix entre plusieurs chambres qui étaient bien fermées, il avait donné la préférence au grenier de la maison, où était un galetas dans lequel il neigeait et pleuvait.

D. — Etait-il adonné au vin?

R. — Je ne m'en suis pas aperçue.

La femme de chambre Henriette Deuser appuya la déposition de Mme de Sainte-Rheuse.

— Lorsque Flamand voulut entrer dans la maison, dit-elle, je fis tout ce que je pus auprès de ma maîtresse pour l'engager à ne pas le prendre, à cause de sa figure peu revenante et brusque.

D. — Ne lui avez-vous pas fait de sinistres prédictions?

R. — Oui, je lui ai dit qu'il avait l'âme mauvaise, et que cela le conduirait à la potence.

Je laisse de côté le fatras des autres dépositions.

L'attitude de la famille de Damiens fut convenable.

Son père, de qui l'on pouvait craindre quelques récriminations, s'exprima en termes indulgents.

D. — Comment votre fils François s'est-il comporté dans sa jeunesse?

R. — Fort bien.

D. — Ne lui avez-vous pas remarqué quelques défauts?

R. — Non.

D. — Vous le corrigiez cependant quand il était mutin?

R. — Je le corrigeais par les moyens ordinaires, c'est-à-dire je l'ai quelquefois battu.

Sa femme et sa fille furent interrogées plus longuement et plusieurs fois. On voulait à toute force voir en elles, sinon des complices, du moins des confidentes.

Son frère aîné, le peigneur de laine de Saint-Omer, — cette bonne âme, — insista particulièrement sur le repentir que François Damiens avait manifesté de son vol.

— Après être allés ensemble à la messe, dit-il, un di-

manche, nous entrâmes dans un cabaret ; François pleura beaucoup... ainsi que moi.

— Votre frère, dans un moment de désespoir, n'a-t-il pas avalé de l'arsenic?

— Je ne sais pas si c'était de l'arsenic, répondit le peigneur de laine ; c'était une poudre blanche qui l'a fait beaucoup vomir.

D. — Est-ce vous qui avez donné à François Damiens le livre trouvé sur lui au moment de l'attentat et intitulé : *Prières et Instructions chrétiennes?*

R. — Oui, monsieur.

M. de Maupeou fit représenter le livre au peigneur de laine, qui le reconnut.

— Hélas! dit le pauvre homme en laissant couler ses larmes, j'espérais qu'il aurait protégé mon frère.

XIX

LES JOURS GRAS.

Le carnaval ne perd jamais ses droits à Paris.

Les jours gras de 1757 ne furent ni moins animés ni moins brillants que les jours gras des années précédentes. Les rues, les théâtres, les guinguettes regorgèrent de monde.

Le dimanche et le mardi gras, comme d'habitude, la foule se rendit à la porte Saint-Antoine, qui était en ce temps-là le point central des réjouissances publiques. La physionomie de cette promenade était des plus amusantes en son bariolage : Arlequins cabriolants, Cassandres aux chapeaux volumineux et aux larges boutons d'habit; Léandres roses de la joue au talon, Polichinelles aux blanches moustaches et au ventre croassant, Bergères du *Devin du village*, Chinois tout brodés de sonnettes, sorciers à baguettes, etc., etc. Imaginez le carrosse de la comédie italienne renversé sur le pavé.

Parmi le flot qui descendait les nouveaux boulevards, il y avait un homme indifférent en apparence à toute cette joie et à toutes ces clameurs.

Cet homme, que rien ne commandait à l'attention, proprement habillé de noir, suivait le monde, comme on dit.

Pourtant, lorsqu'il approcha de la porte Saint-Antoine il parut s'orienter.

Son regard interrogeait particulièrement les enseignes des cabarets.

Arrivé devant l'un des plus fameux, le *Tambour royal*, il se dit :

— Ce doit être là !

Il entra dans une salle où grouillaient une centaine de personnes, buvant et criant.

L'homme habillé de noir fut salué selon l'usage par une arquebusade de tropes poissards :

— Eh ! bonjour donc, monsieur du Taffetas ! s'écria Nicole du quai Saint-Bernard : tendre oignon de mon âme, mon chou, mon cœur ! Regarde-moi donc ce visage maigre, avec son ton de vinaigre !

— D'où viens-tu, grand orphelin de pavé ? reprit un autre; menton de cire, tête à confire, morceau de gibet !

— Parle donc, monsieur de Beau-sans-fard.

Après avoir essuyé ce feu sans sourciller, le quidam, qui avait promené ses yeux autour de lui, avisa à quelque distance un gros Turc qui lui tournait le dos et qu'il reconnut à son encolure.

Ah ! quel Turc !

Il avait un turban de mousseline surmonté d'un croissant découpé dans du fer blanc, une veste trop courte qui lui étranglait les aisselles et un pantalon trop large dans lequel flottaient ses jambes. La veste était pailletée

avec le soleil de rigueur ; le pantalon était blanc avec la boue de tradition. Une écharpe et des babouches complétaient son costume, héroïquement porté d'ailleurs. En outre, il était visiblement aviné, comme tous les Turcs de carnaval.

L'homme habillé de noir qui venait d'entrer au *Tambour royal* poussa droit à ce Turc et appuya la main sur son épaule en lui disant :

— Briasson ?

Le Turc se retourna, montrant au milieu de son visage quelque chose qui le disputait en couleur au soleil qu'il avait au milieu de son dos.

C'était son nez.

— Lebel ! s'écria le Turc.

— Silence !

— Ah bah ! est-ce que l'on entend, et est-ce que l'on s'entend ici ?

— J'ai à te parler.

— Tu choisis drôlement ton jour et ton endroit, dit Briasson.

— Viens à cette table là-bas.

Briasson suivit Lebel en grommelant.

Dès qu'ils furent assis à l'écart :

— Myrtil ! s'écria Briasson en appelant le garçon du cabaret, une bouteille et deux verres !

— Je ne bois pas, dit Lebel.

— Je boirai pour deux, répliqua Briasson.

— Ecoute moi à présent.

— Au fait, qu'est-ce que tu peux bien me vouloir ?

— J'ai oublié de t'envoyer à la Bastille, dit Lebel.

— Cela t'eût peut-être été difficile, à cause de ta disgrâce, dit effrontément Briasson.

— Ma... disgrâce?

— Eh oui ! ta disgrâce. Est-ce que tu crois que, parce

qu'on ne vit pas continuellement comme toi sous des lambris dorés, on ignore absolument ce qui se passe à la cour?

— Monsieur Briasson, vous ne serez jamais qu'un imbécile.

— A ta santé!

— Si vous connaissiez, comme vous le dites, les mœurs de la cour, vous sauriez qu'on s'y relève aussi promptement qu'on y tombe, et que le disgracié de la veille est souvent le favori du lendemain.

— Quoi! tu es toujours...

— Regarde-moi.

— Je te regarde, dit Briasson.

— Plus en face.

— Eh bien!

— Ai-je l'air d'un homme en disgrâce? dit Lebel.

— Non, par ma foi! s'écria Briasson.

— Est ce que je ne ressemble plus au Lebel d'autrefois?

— Tu ressembles au Lebel de toujours. Excuse-moi, mon vieil ami, mon vieux camarade, mon vieux... Comment puis-je réparer mes torts envers toi?

— D'abord, tu vas me faire le plaisir de laisser cette bouteille tranquille.

— Ne plus boire! s'écria Briasson.

— Modérément. J'ai besoin de toi, dit Lebel.

— Parbleu! ça se voit bien; sans cela tu ne serais pas ici.

— Il faut que tu viennes ce soir.

— Où?

— Au bal de l'Opéra.

— Diable!

— Pourquoi diable? fit Lebel.

Briasson prit une attitude à la fois pleine de réserve et de fatuité.

— J'avais un rendez-vous pour cette nuit, dit-il.

— Avec qui?

— Avec une femme, sans doute.

— Toi? dit Lebel.

— Certainement, moi! répliqua Briasson. Ton exclamation est offensante.

— Ta belle attendra.

— Elle attendra... elle attendra... murmura Briasson; je sais bien que les femmes sont faites pour attendre.

Lebel reprit :

— Tu viendras masqué.

— Mais j'étoufferai!

— Cela m'est égal.

Briasson soupira, et jetant un regard de complaisance sur lui-même :

— J'espère au moins que tu me laisseras garder ce gracieux costume?

— Tu es fou! dit Lebel.

— C'est un habit de cadi... tu sais bien... de cadi... C'est toi qui m'avais élevé à cette dignité au château de Frivolité. Depuis cette époque, j'ai toujours conservé les goûts d'un Ottoman.

— Tu vas quitter ces oripeaux, dit Lebel.

— Oripeaux!

— Crois-tu donc qu'on te laisserait entrer ainsi à l'Opéra?

— Mais si je ne suis plus en cadi, en quoi serai-je? demanda Briasson.

— Tu auras un domino noir, avec des rubans verts.

— Comme Alceste, ajouta Briasson.

— Hein?

— Je dis ; comme Alceste.

— Tu te trouveras à une heure du matin dans le corridor des premières loges.

— Pourquoi faire ? demanda Briasson.

— Pour attendre mes instructions.

— Et toi, comment seras-tu habillé ?

— Comme toi, dit Lebel.

— J'aurais pourtant bien voulu savoir...

— C'est inutile. Contente-toi d'apprendre que j'ai reçu un billet qui m'invite à me rendre ce soir au bal de l'Opéra.

— Un billet anonyme?

— Oui.

— Heureux coquin ! dit Briasson.

— Oh ! ce n'est pas un rendez-vous d'amour... Je n'ai pas conservé comme toi de ces prétentions ridicules. L'écriture de ce billet est d'une main ferme et mâle.

— Tant pis.

— Quoi qu'il en soit, reprit Lebel, comme je me connais un certain nombre d'ennemis, j'ai besoin d'avoir quelqu'un de dévoué en cas de guet-apens.

— Merci de la préférence, répondit Briasson; cela veut dire en bon français que, s'il y a des coups de bâton à recevoir, nous partagerons. Et à combien estimes-tu mon échine?

— Nous compterons après, dit Lebel; en attendant, prends ceci.

Il mit une bourse dans la main de Briasson, et se leva.

— N'oublie pas d'être à une heure à l'endroit convenu.

— Corridor des premières loges.

— Adieu, dit Lebel.

Briasson murmura en le regardant s'éloigner :

— Je n'aurais pas été fâché, cependant, d'aller en Turc au bal de l'Opéra !

XX

A LA FOIRE SAINT-GERMAIN

Lorsqu'il eut à regret déposé les insignes de sa dignité de cadi, Briasson se demanda comment il allait employer son temps jusqu'à une heure du matin.

Les circonstances lui faisant une loi de la sobriété, il ne laissait pas que d'être fortement embarrassé.

Ses pas le portèrent à la foire Saint-Germain, où étaient établis des spectacles de tout genre.

Après avoir hésité, Briasson se décida à entrer à l'Opéra-Comique, qui était fort habilement dirigé par le sieur Jean Monnet, ancien directeur du théâtre de Lyon et créateur d'un théâtre français à Londres; homme d'esprit qui avait pris pour devise : *Mulcet, movet, monet.*

On jouait ce jour-là *l'Impromptu du cœur*, petite pièce composée à propos du rétablissement de la santé de Louis XV.

L'Impromptu du cœur était de Vadé, le principal four-

nisseur des foires Saint-Germain et Saint-Laurent, — de Vadé, avec lequel le lecteur se souvient peut-être d'avoir fait connaissance le jour des Rois.

Il nous a paru curieux de nous rendre compte du degré de l'enthousiasme populaire à cette époque, et de savoir ce qu'un roi comme Louis XV pouvait inspirer à un écrivain comme Vadé.

L'auteur de *la Pipe cassée* était un des poètes officiels de ce temps-là. On ne compte plus ses bouquets au roi, ses couplets sur le mariage du Dauphin, ses chansons sur la prise de Berg-op-Zoom.

Entrons à la suite de Briasson à l'Opéra-Comique, et assistons, en bon Français, à la représentation de *l'Impromptu du cœur*.

Prenons place au parterre debout, tout simplement.

Il y a foule.

Sur la scène, le décor représente une place publique de Paris. Au lever du rideau, deux amants, Léonore et Damon, s'entretiennent de leur flamme et du prochain hymen qui va la couronner. Tant que la maladie du roi a duré, leur oncle, M. Scrupule, a refusé de les unir; mais à présent ils espèrent obtenir son consentement.

M. Scrupule arrive et se voit supplié par les deux jeunes gens. Il veut encore différer; il n'est pas certain du rétablissement complet du souverain; afin de s'en assurer par ses yeux, il part pour Versailles et promet de faire diligence.

On ne saurait voir exposition plus limpide.

Restés seuls, Léonore et Damon échangent quelques légers soupirs :

DAMON.

Quel retard !

LÉONORE.

Je m'en plains moi-même.

Mais en attendant son retour,
Allons avec un soin extrême,
Faire illuminer la cour.

« Avec un soin extrême » est une nuance du plus heureux effet.

Ils sont remplacés par Jérôme et Nicaise, les héros favoris de Vadé. Gens du port tous les deux, Jérôme et Nicaise sont cousins ; l'un est fûté, l'autre ne l'est guère. Ils parlent la langue des *morgué*, des *tatigué*, des *jarni*, des *tretous*.

— Voyons, dit Jérôme, comment que tu t'y prendrais, toi, pour faire un compliment au roi ? Supposons, c'est moi qui suis Sa Majesté.

— Toi ? Oh pardi oui, t'en as encore ben l'air !

— Mais je te dis comme par semblant.

— Eh ben ! reprend Nicaise, je commencerais d'abord par lui ôter mon chapeau.

— Sans doute.

— Et puis je lui dirais : Sire, je viens devant vous.....

— Pardi ! il le verrait ben peut-être, réplique Jérôme.

— Sire, je donnerais ma vie pour conserver la vôtre !

— Tiens, baise-moi ! s'écrie Jérôme transporté, tu as de l'esprit comme tout le royaume !

— Oh ! dame, répond Nicaise avec une sensibilité que rien n'avait fait prévoir, c'est que dans ce cas-là tout le royaume ferait de l'esprit avec de l'amour !

A cette phrase plus digne de Marivaux que de Vadé, Briasson s'empressa de battre des mains, ce qui le fit regarder comme un voisin incommode.

Mais le public fut aussitôt distrait de cette explosion par l'entrée en scène d'une demi-douzaine de jolies filles, Fanchon, Louison, Babet, Nanette, Javotte, l'honneur du

carreau des Halles, une guirlande toute fraîche de perles tombées de la fontaine des Innocents.

Elles entrèrent en chantant, ayant Louison pour chef d'attaque.

Voici quelle était la chanson de Louison :

Par un beau soir m'y promenant,
Jolicœur sous l'bras me tenant,
Un petit muguet s'approche.

ENSEMBLE.

Un petit muguet s'approche.

LOUISON.

Il voulut faire le genti.
Décampez, j'vous en averti!
Il m'dit : Vous riez, mam'selle Louison?
Moi, j'vous lui applique... zon!
Une taloche.

ENSEMBLE.

Une taloche!

Et dans la salle, tous les spectateurs, excités par la franchise des paroles et la belle humeur de l'air, firent chorus avec les acteurs.

A la bonne heure! Vadé était retrouvé!

Louison entonna bravement le deuxième couplet.

Là-d'ssus il m'appelle guenon;
Mon amant à ce beau p'tit nom,
Met sa pipe dans sa poche.

ENSEMBLE.

Met sa pipe dans sa poche.

LOUISON.

J'vas, lui dit-il, vous sabouler.
L'autre, au lieu de s'en aller,
N'l'appelle-t-y pas : Vilain estaf!
En r'mercîment il reçut... paf!
Deux taloches.

ENSEMBLE.

Deux taloches!

Du roi il n'était plus question.

Le public était tout entier aux ébats et aux éclats de rire de ces fillettes, qui s'étaient mises à lutiner le cousin Nicaise.

Et, ma foi, le cousin Nicaise, se dégourdissant peu à peu, répondait aux quolibets par des baisers, et moissonnait des roses à pleine bouche...

Cependant il fallait revenir à l'actualité. Un marchand de chansons va se charger de ce soin. Il tient des cahiers dans la main.

Toutes ces demoiselles l'entourent en sautant d'aise.

— Oh! monsieur Crincrin! s'écrient-elles, chantez-nous quelque chose!

— Dégoisez-nous ça, monsieur Crincrin, vous qui avez le filet si bien détaché!

Le marchand de chansons accorde son violon, et nous avons la cantate suivante :

PREMIER COUPLET.

LOUIS que le ciel a formé
Pour charmer et pour plaire,
Sera plus que jamais aimé;
C'est le cri de la terre.
Chantons! chantons!
Cent fois répétons :
Vive ce tendre père!

TOUS.

Chantons! chantons!
Cent fois répétons :
Vive ce tendre père!

DEUXIÈME COUPLET.

Si de tout son peuple alarmé
La douleur fut sincère,
Le plaisir dont il est charmé
En est le vrai salaire.
Chantons! chantons! etc.

TOUS.

Chantons! chantons!

Je passe les autres couplets.

Ce sont là d'exécrables vers, on doit en convenir.

Louison, Fanchon, Babet, Javotte, qui se connaissent bien mieux en légumes et en poissons qu'en poésies de circonstance, font mine de vouloir acheter les cahiers de M. Crincrin; mais elles n'ont pas un sou vaillant.

L'une offre ses boucles d'oreilles en paiement; l'autre sa croix d'argent; la troisième, sa cornette.

— Prenez! prenez! mesdames, dit M. Crincrin, votre zèle pour notre roi est une pièce de crédit.

— Monsieur, vous êtes ben honnête, répondent-elles avec force révérences.

Nicaise intervient alors, et en reconnaissance des gros baisers qu'il a cueillis, il dit ou plutôt il chante :

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Ah! tout cela sera bientôt payé,
Car au lieu de venir par le coche,
Moi tout douc'ment je suis venu à pied,
J'ai mis la voiture dans ma poche!

Et il étale aux yeux une belle pièce de vingt-quatre

sols, avec laquelle il régale de chansons toutes les jeunes filles.

— Tenez, leur dit-il, ce sont les dragées du cœur, ça.

— Il a raison, ajoute Babet, ce sont les confitures des bons sujets.

De plus en plus Marivaux !

— R'merci, mon fils, dit Fanchon.

— Ben obligé, mon petit cochon de lait, dit Nanette.

— Merci, mon poulet d'ivoire, dit Javotte.

— J'en gardons trois pour moi, s'écrie Nicaise en montrant les livrets de chansons.

— Pourquoi cela, puisque c'est la même chose? dit Jérôme.

— Ça ne fait rien.

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

JÉROME.

Mais c'est trois fois le mêm' tableau.

NICAISE.

Moi, j'aim' ça.

JÉROME, *raillant.*

Faut qu'tu te satisfasses.

NICAISE.

Pardi ! la dame de not'château
Aime à se mirer dans trois glaces !

— Et, ajoute Nicaise, je mirerai trois fois là dedans mon amitié pour le roi.

S'attendait-on à trouver autant de style précieux la foire Saint-Germain ?

A ce moment un bruit de vielle se fait entendre dans la coulisse.

— Jarnicoton ! s'écrie Jérôme, quoi que c'est donc que ça, un renforcement de gaîté ?

Ce sont deux petites Savoyardes, montrant la marmotte en vie.

— Arrivez mes enfants, crie Jérôme.

— Ah ! les jolies petites marmottes ! dit Nicaise ; on m'avait dit que ça dormait dix-huit mois de l'année.

— Non, non, monsieur, répondent en riant les jeunes Savoyardes ; des marmottes comme nous sont bien éveillées, je vous assure.

— Savez-vous quelque chose sur l'air que vous jouiez tout à l'heure ? demande Nanette.

— Oui, madame.

— Ah ! voyons ; écoutons.

PREMIÈRE SAVOYARDE.

De LOUIS la brillante santé
Ramène les Ris, les Jeux et la Gaîté ;
C'est à qui s'y livrera le mieux ;
Le vif enjouement se peint dans tous les yeux.

SECONDE SAVOYARDE.

C'est sans fadeur que notre cœur l'encense,
La vérité seule en fait tous les frais.

PREMIÈRE SAVOYARDE.

Chacun le dit comme chacun le pense,
Le tendre amour est l'encens du Français.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante santé, etc., etc.

A la fin de ce duettino, les deux petites Savoyardes, chantant et s'accompagnant de la vielle, font deux ou trois tours sur elles-mêmes en poussant l'inévitable : *Et sauta Catharina !*

Sur ces entrefaites M. Scrupule revient de Versailles ; il a vu le roi et est complétement rassuré. En conséquence, il permet aux deux amants de se marier. Ce

consentement est le signal d'un nouveau débordement de couplets.

LÉONORE.

En vain Damon, me faisant sa cour,
Dans ses chansons me traçait l'amour;
Mais il en fit une pour LOUIS :
De bon cœur je l'ouïs;
Je lui sus par degré
Gré;
Sur moi ce trait d'esprit
Prit;
Il put de son savoir
Voir
Quel était le pouvoir.

— Eh ben! cousin, dit Jérôme à Nicaise, comment qu'tu trouves ça, toi?

— Moi, j'trouve ça pas mal raisonné, mais c'est pas ben difficile.

— T'en ferais peut-être autant, par hasard?

— Pardine! est-ce que tu m'en défies? demande Nicaise.

— Oui, dit Jérôme.

Nicaise, plein d'assurance, se met à chanter sur le même air que précédemment des vers aussi blancs que des lis :

Moi, je n'ai jamais su ben chanter;
Mais quand il faut montrer qui l'on est,
C'est que je vous tire adroitement
Mon épingle du jeu.
Je ne dis qu'un seul mot
Qui

Prouve que je suis au
Fait :
Nous devons chérir le Roi
Car
Il nous aime tretous!

L'improvisation de Nicaise est saluée par des rires ironiques.

— Pargué! v'là qu'est ben rimé! s'écrie Jérôme.

— Qu'ça rime si ça peut, réplique Nicaise, c'est vrai toujours.

— Tu as raison, mon garçon, dit M. Scrupule.

— Eh ben! mais ces alluminations en magnière d'éclaircissements, quand donc que j'verrons ça?

— Tu n'iras pas loin.

Au même instant, la toile du fond s'enleva, laissant voir un nouveau décor.

D'un côté, un buffet; de l'autre, un orchestre public.

Au fond, une espèce de temple orné de lampions, avec un fronton transparent sur lequel se détachait cette inscription : *Vive le roi!*

Splendeurs naïves du théâtre de la foire Saint-Germain!

Le tout se terminait par des danses « relatives aux différents caractères des personnages. »

L'Impromptu du cœur fut la seule manifestation de ce genre.

Y avait-il une consigne pour les autres théâtres? Cela est probable. On devait craindre de se heurter à l'indifférence du public, et l'on se contenta de cette timide épreuve dans un coin de la foire Saint-Germain. Encore n'eut-on pas lieu de s'en féliciter complétement; les journaux d'alors malmenèrent la pièce de l'Opéra-Comique et la qualifièrent d'inconvenante.

L'Impromptu du cœur devait être le dernier ouvrage de Vadé, qui mourut cinq mois après.

Il n'avait que trente-sept ans.

On ne dit pas si Louis XV eut une parole de regret pour son pauvre poète...

XXI

AU BAL DE L'OPÉRA

L'autorité n'avait pas osé interdire le carnaval à l'Opéra, pas plus qu'elle n'avait osé interdire le carnaval dans la rue.

Aussi, pendant que les gens du peuple allaient à la Porte Saint-Antoine, les gens de cour se rendaient à l'Opéra.

Cela fait comprendre pourquoi les bals masqués furent tellement suivis cette année-là.

Le dernier, celui où nous conduisons le lecteur, réalisa les plus folles espérances. C'était à se croire au beau temps du Régent. Sans s'être donné le mot, tout le monde s'y trouvait.

En ce temps-là, le bal de l'Opéra n'appartenait pas seulement à la danse, il appartenait aussi à la conversation. Des intrigues légères et brillantes s'y nouaient

et s'y dénouaient. Le bal de l'Opéra dont l'histoire est encore à écrire, n'a pas été étranger à notre surnom de « peuple le plus spirituel de la terre. »

Au moment où un gros domino noir à rubans verts gravissait en soufflant l'escalier qui menait aux premières loges, le bal était dans tout son éclat. Des couples glissaient discrètement, laissant après eux le parfum de leurs soyeux déguisements et le murmure de leurs amoureuses paroles. Des groupes animés se formaient contre les colonnes, sous le feu des girandoles, sollicitant le pinceau chatoyant d'un Guardi parisien ; et de ces groupes s'échappaient des saillies à faire retourner et sourire les femmes.

Il allait être une heure du matin.

Une petite loge, qui était restée vide jusqu'alors, s'ouvrit rapidement.

Deux femmes masquées jusqu'aux dents y entrèrent.

— Fermez soigneusement la porte, dit l'une d'elles.

— Oui, madame la marquise.

— Pour Dieu, ma chère, ne m'appelez donc pas madame la marquise.

— Que madame se rassure : il y a tant de marquises ce soir au bal de l'Opéra !

— Vous croyez !

— Je me fais forte de vous en nommer tout à l'heure une dizaine.

— Vous me faites frémir ; on peut donc reconnaître une femme sous le masque ?

— On reconnaît toutes les femmes qui veulent être reconnues.

— Vous êtes sûre que nous n'avons pas été suivies ?

— Par qui aurions-nous pu l'être ? Nous sommes sorties à pied du château, madame la marquise et moi, par la petite porte de service, accompagnées à quinze pas

par M. de Gontaut et par Gourbillon. Nous sommes montées en voiture dans une rue déserte. Nous sommes arrivées à l'Opéra, empaquetées de la tête aux pieds. Enfin, nous voilà toutes deux au fond de cette loge, dont seules nous avons la clé. Vous conviendrez qu'il est impossible de s'entourer de plus de précautions, et je défie l'homme le plus perspicace de pouvoir deviner qui vous êtes.

— Où est Gontaut?

— Dans une loge en face de celle-ci avec Gourbillon, et ne vous perdant pas de vue.

— N'importe, c'est une grave imprudence que je commets.

— Quelle imprudence voyez-vous là, madame? Pour moi, c'est la chose la plus simple du monde. On s'ennuie à mourir à Versailles.

— Oh! c'est vrai!

— Il est tout naturel que vous vous procuriez une innocente récréation.

— Innocente!... Les bals de l'Opéra ont une bien mauvaise réputation.

— Qu'ils ne méritent pas.

— Si, si, dit la marquise en souriant sous son masque.

— Qu'en savez-vous, madame?

— J'y suis venue autrefois.

— Vous, madame!

— Oh! avec... le roi.

Ces mots furent prononcés à voix basse.

— Et même Sa Majesté s'y est fort ennuyée, reprit la marquise; elle a été scandalisée des propos qu'elle y a entendus... Vous comprenez quel serait son mécontentement si elle apprenait que j'y suis retournée.

— Il n'y a rien à craindre; le roi passe son mardi gras en famille.

La marquise reprit:

— Si le roi venait à changer d'idée au dernier moment ?... Il a l'humeur bizarre, surtout depuis le départ de Mlle de Crespy.

— Vous voulez dire la fuite... Ah! madame, quel trait de génie vous avez eu en lançant son fiancé chez Mme Adélaïde !

— N'est-ce pas?

— A votre place, je voudrais indiquer cette situation à quelqu'un de vos faiseurs de comédies.

— Je conviens que, ce jour-là, je fus assez heureusement inspirée.

Et la marquise ajouta du bout des lèvres :

— Il était temps !

— Avez-vous jamais pris cette rivalité au sérieux?

— Très au sérieux, du Hausset... Heureusement que les événements ont tourné au gré de mes désirs... Le chevalier de Chantemesse a pu arracher cette jeune fille au danger. Tout est pour le mieux. Il m'eût répugné à avoir à traiter Mlle de Crespy comme une ennemie véritable.

— Oui, je sais... Vous aviez un fond de sympathie pour elle, à cause de sa ressemblance avec votre fille.

— Ressemblance extraordinaire, en effet, et qui l'aurait toujours protégée contre moi-même! s'écria la marquise.

— Ah ! si vos ennemis pouvaient vous entendre en ce moment! dit Mme du Hausset.

— Ils me refusent un cœur, je ne l'ignore pas... Il est vrai que ce cœur a tant saigné autrefois qu'on peut le croire mort aujourd'hui.

La marquise se tut, pour laisser à son émotion le temps de se dissiper.

Ce fut la femme de chambre qui, la première, reprit la conversation.

— Me permettez-vous de vous adresser une question, madame?

— Autant de questions que vous voudrez, ma bonne.

— Avez-vous eu des nouvelles de Mlle de Crespy depuis son départ?

— Presque tous les jours, par mes émissaires. Elle est rentrée à Arras, au sein de sa famille, et très-prochainement elle épouse le chevalier de Chantemesse.

— C'était écrit, dit Mme du Hausset.

— Et maintenant, cela va être signé, ajouta la marquise. Pauvre petite! son roman est fini!

Ces mots avaient été prononcés avec un accent de moquerie presque insaisissable.

Elle dit encore :

— Qu'elle soit heureuse en province, c'est tout ce que je souhaite!

— Elle le sera, dit Mme du Hausset.

— Cela n'est pas certain.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi!... Parce que ceux qui sortent d'un beau rêve en conservent longtemps au réveil un éblouissement qui se change peu à peu en mélancolie.

La marquise allait devenir songeuse; mais s'interrompant, elle donna gaîment de son éventail sur les doigts de Mme du Hausset.

— En vérité, ma chère amie, lui dit-elle, vous m'entraînez à parler philosophie au bal de l'Opéra... Cela n'a pas le sens commun. Regardons et écoutons, nous sommes ici pour cela.

Elle se pencha au bord de la loge.

D'abord ses yeux errèrent sans but sur le flot changeant des masques.

Puis tout à coup elle tressaillit.

— Qu'avez-vous, madame? demanda la femme de chambre qui s'aperçut de son trouble.

— Voyez-vous, à l'entrée de cette porte... à quelques pas de nous... cet homme debout et démasqué?

— Oui; un fort bel homme vraiment... Il est immobile comme une statue... Je ne le connais pas.

— Oh! je le connais bien, moi! murmura la marquise avec une indéfinissable expression.

— Vous, madame?

— Et cependant je ne l'ai vu qu'une fois.

— Quel est-il? interrogea Mme du Hausset.

— Je ne peux vous le dire... mais il faut que je lui parle.

— Madame la marquise n'y pense pas!

— Pourquoi pas? Ne sommes-nous pas au bal de l'Opera, et qu'y suis-je venue faire, sinon intriguer et être intriguée?

— Mais, madame, cet homme...

— Cet homme est un gentilhomme, et je veux lui parler.

— Examinez...

— Je n'examine rien, répondit la marquise; la fatalité me pousse vers lui.

A ces mots, et sans entendre les doléances de Mme du Hausset, la marquise de Pompadour se précipita hors de la loge.

Avant de dire quel était le personnage qu'elle venait d'apercevoir, il est nécessaire de rétrograder de quelques instants dans notre récit.

XXII

LE SCAPULAIRE

Nous avons dit qu'il allait être une heure du matin.

Le gros homme en domino noir à rubans verts, dont nous avons plus haut signalé l'entrée, se promenait depuis quelques minutes dans le corridor des premières loges.

A son épaisse encolure, à sa démarche commune, nos lecteurs ont déjà soupçonné Briasson, malgré son masque.

Tout à coup il aperçut un autre domino noir à rubans verts, également masqué.

Il se dirigea vers lui avec empressement.

— Tu vois que je suis exact, dit-il.

Le domino le toisa sans lui répondre.

— Eh bien ! ouï, c'est moi, parbleu ! reprit Briasson.

En entendant cette voix rauque, le domino fit avec la tête un signe de dénégation.

— Oh! oh! suis-je donc autant déguisé que cela? Veux-tu voir ma figure?

— Laissez-moi tranquille, dit le domino en regardant d'un autre côté.

Mais Briasson s'était placé devant lui.

— Comment! que je te laisse tranquille? Pourquoi es-tu venu me chercher, alors?

— Cessez de me tutoyer, je ne suis pas l'homme que vous croyez.

— Tu n'es pas... Voyons, voyons; mes idées sont nettes cependant... les rubans verts, le domino noir, pareil au mien... Je n'ai pas la berlue, et tu as beau essayer de changer ta voix...

Le domino l'écarta de la main.

— Tu es bien fier cette nuit, dit Briasson.

— Vous sentez le vin.

— Voilà une calomnie, par exemple! Je n'ai pas bu depuis une heure.

Le domino fit un mouvement d'impatience.

— Vous m'ennuyez, murmura-t-il.

— Ah! je comprends, dit Briasson; tu veux peut-être que je feigne de ne pas te reconnaître? Il fallait donc le dire tout de suite...

Fatigué de se voir barrer le passage par Briasson, le domino abaissa brusquement une main sur ses épaules et lui fit faire volte-face.

Briasson demeura un instant étourdi, et revenu de son étonnement, il se dit à lui-même :

— Je crois, en effet, que je me suis trompé... Ce n'est pas Lebel... Quel poignet!

A peine avait-il formulé cette réflexion, qu'il se trouvait en présence d'un nouveau domino noir à rubans verts.

Celui-ci le prit par l'oreille et le secoua non moins rudement que l'autre.

— Tu ne feras donc jamais que des sottises! lui dit-il en le poussant vers l'escalier ; va m'attendre au foyer et garde-toi bien de parler à personne.

Briasson, abasourdi, n'eut que la force d'obéir en baissant la tête.

Alors le nouveau domino se retourna vers le premier et lui dit :

— C'est vous qui m'avez écrit?

— C'est moi.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Le domino ôta son masque.

Lebel reconnut le comte Hector de Chantemesse.

— Vous, monsieur le comte!

— Moi-même, monsieur Lebel. Voici la seconde fois que je me permets de vous déranger ; je vous remercie, pour la seconde fois aussi, de vous être rendu à mon invitation.

— Rien de plus naturel, monsieur le comte ; vous savez bien que je suis votre obligé de vieille date.

Le comte Hector de Chantemesse avait remis son masque.

— J'ai à vous demander aujourd'hui de m'aider dans l'accomplissement d'une bonne action, dit-il.

— Une bonne action? répéta Lebel.

— Oui; vous allez me répondre que cela n'est guère de votre ressort.

— Pourquoi pas? L'occasion fait les honnêtes gens.

— Je vous apporte l'occasion.

— De quoi s'agit-il?

— D'une commission dont m'a chargé Mlle de Crespy.

— Auprès de moi? dit Lebel de plus en plus étonné.

— Non. Auprès de Damiens.

Lebel eut un sursaut d'effroi.

— Parlez plus bas, monsieur le comte ! s'écria-t-il; parlez plus bas !

— Ah ! c'est juste ; j'ai prononcé le nom d'un coupable.

— Dites d'un assassin.

— Bien maladroit dans tous les cas, répliqua le comte de Chantemesse avec un sourire équivoque.

— Oh ! monsieur ! dit Lebel, je vous en conjure...

— C'est pourtant de ce Damiens qu'il faut que je vous parle.

— Venez du moins à l'écart... Il passe trop de monde par ici.

— Soit, dit le comte.

Lebel le guida vers un couloir plus désert.

— Maintenant, monsieur le comte, je vous écoute, dit-il.

— Vous vous souvenez sans doute que Damiens a servi à Arras chez M. de Crespy ?

— Je m'en souviens.

— Sa conduite fut irréprochable... et son dévouement pour Mlle de Crespy fut extrême.

— Extrême, en effet, murmura Lebel.

Le comte de Chantemesse lui jeta un regard sévère.

— Gardez votre blâme pour le criminel, lui dit-il, mais rendez justice au serviteur. Damiens veilla sur Mlle de Crespy et la protégea noblement contre d'infâmes entreprises. Après son enlèvement, qu'il faillit empêcher, il parvint à découvrir ses traces, et il put encore veiller sur elle dans le repaire où on l'avait conduite.

— Je sais tout cela, dit Lebel.

— Enfin, lorsque Mlle de Crespy attenta à ses jours plutôt que de souffrir une souillure royale, la première personne qu'elle aperçut à son chevet fut Damiens. N'est-ce

pas là du dévouement, monsieur Lebel, et avant l'assassin n'y avait-il pas un homme de cœur?

Lebel garda le silence.

Le comte de Chantemesse continua :

— Mlle de Crespy s'est toujours souvenue de ce fidèle domestique. Rien n'a pu altérer sa reconnaissance pour lui.

— De la reconnaissance pour cet homme?

— Oui, monsieur Lebel.

— Pour l'auteur d'un si grand forfait?

— Pouvait-elle oublier que ce forfait avait peut-être été commis à cause d'elle?

— Oh! silence! silence, monsieur! Si l'on vous entendait!

— Si l'on m'entendait, le procès de Damiens s'éclairerait peut-être d'un jour nouveau; voilà ce que vous voulez dire sans doute, monsieur Lebel?

— Jusqu'à présent, Damiens n'a fait aucune allusion à ces événements; on peut donc croire qu'ils sont étrangers à ce crime.

— Libre à vous d'avoir cette opinion; mais ce n'est ni la mienne, ni celle de Mlle de Crespy. L'idée que ce malheureux va mourir et qu'elle est pour quelque chose dans sa mort, cette idée-là la poursuit et la tourmente sans cesse... car il mourra, n'est-il pas vrai?

— Assurément.

— Le Parlement sera sans pitié?

— Quelle pitié mérite ce scélérat? répliqua Lebel.

— Celle que l'on accorde à tous les fous.

— Damiens n'est pas fou.

— Peut-être le roi lui fera-t-il grâce? dit le comte de Chantemesse.

— Le roi!...

Lebel sourit d'un air étrange.

— Non, dit-il, le roi ne lui fera pas grâce, non.

— Il lui épargnera du moins la question? reprit le comte.

— Cela n'est pas probable.

— Pauvre homme!

— Vous le plaignez?

— Je plains aussi ses bourreaux. Ah! il aura besoin de tout son courage pour résister à la torture.

— Certes! murmura Lebel.

— C'est pour l'aider à supporter ces terribles épreuves que Mlle de Crespy m'envoie vers lui.

Lebel regarda en face le comte de Chantemesse, de l'air de quelqu'un qui a mal entendu.

— Vous venez pour voir Damiens? dit-il vivement. Cela n'est pas possible, vous ne pouvez avoir eu ce projet! D'ailleurs, personne ne peut être introduit auprès de lui; la consigne est des plus inflexible.

— Si je voulais bien cependant? dit lentement le comte de Chantemesse.

— Comment vous y prendriez-vous?

— Oh! mon Dieu, de la façon la plus simple : j'irai me constituer témoin.

Lebel frémit.

— Ah! vous voyez bien, reprit le comte; c'est un moyen.

— Vous ne l'emploierez pas, s'écria Lebel; vous n'irez pas compromettre Mlle de Crespy, sa famille, la vôtre...

— Tant d'autres personnes encore! ajouta le comte de Chantemesse en le regardant à son tour en face.

— Monsieur le comte... balbutia le valet de chambre du roi.

— Rassurez-vous, monsieur Lebel; je ne cherche pas à voir Damiens, je n'ai pas à le voir.

Lebel respira.

— Je veux seulement faire remplir auprès de lui une commission dont Mlle de Crespy m'a chargé.

— Une commission ?

— C'est la bonne action dont je vous parlais tout à l'heure... et pour laquelle j'ai compté sur vous, dit M. de Chantemesse.

— Vous avez compté sur moi... pourquoi faire ?

— Pour faire parvenir à Damiens un dernier et suprême gage de la gratitude éternelle de Mlle de Crespy.

Lebel était demeuré stupéfait.

— Un gage ? répéta-t-il.

— Oh ! peu de chose, dit le comte, qui sortit de dessous son domino quelque chose de petit, de noir et de carré.

— Qu'est-ce que ceci ? demanda Lebel.

— Ceci, monsieur Lebel, c'est tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus touchant au monde... Regardez bien.

— J'ai beau regarder...

— C'est un scapulaire.

— Un scapulaire ?

— Humble ouvrage des mains de Mlle de Crespy, dit le comte ; en province, on s'occupe à ces pieux travaux. Sur l'un des côtés de ce scapulaire, il y a la croix qui attend cet infortuné ; sur l'autre, il y a l'image de son patron saint François.

Lebel, en entendant ses paroles, prononcées gravement, se demandait où il était.

Cette voix presque solennelle à laquelle se mariaient les lointaines harmonies d'un orchestre ; ce scapulaire entre les doigts de ce domino, au bal de l'Opéra, tout cela troublait son esprit, confondait son imagination.

Il essaya de comprendre.

— Ceci, dites-vous, monsieur le comte, a été brodé par Mlle de Crespy?

— Par elle-même.

— Et pour cet assassin?

— Pour cet assassin.

— Excusez-moi, monsieur le comte, ma raison s'égare...

— Je vous excuse, monsieur Lebel, et je ne vous demande que de faire tenir à Damiens ce saint talisman.

— Moi?

— Vous!

— C'est impossible! s'écria le valet de chambre.

— Rien ne vous est impossible, monsieur Lebel, j'en suis convaincu, répliqua tranquillement le comte de Chantemesse.

Et il lui tendait le scapulaire.

— Prenez, lui dit-il.

Lebel hésitait.

— Oh! cela ne vous brûlera pas, ajouta le comte de Chantemesse.

Il y avait une telle autorité dans le geste et dans l'accent du comte de Chantemesse, que Lebel prit le scapulaire qui lui était présenté.

— Vous savez maintenant votre devoir, fit le comte.

— Encore une fois, mon embarras est grand, murmotta Lebel.

M. de Chantemesse fronça le sourcil.

— Ne venez-vous pas de dire que vous étiez mon obligé? demanda le comte.

— Et je le répète, dit Lebel.

— Ne m'avez-vous pas assuré autrefois que je pourrais disposer de vous à toute heure, en toute circonstance?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien! le moment est venu de vous acquitter

envers moi. Lorsque je vous fis venir du donjon de Vincennes pour vous enjoindre de sauver Mlle de Crespy, vous ne me fûtes bon à rien.

— Mal informé moi-même, je croyais à la mort de Mlle de Crespy, dit Lebel.

— Je veux bien ne pas mettre en doute vos paroles. Mais aujourd'hui il s'agit d'une chose toute simple. Exécutez-vous.

Lebel s'inclina.

— Il suffit, monsieur le comte, répondit Lebel; je ne sais comment je m'y prendrai, mais cet objet sera remis à Damiens, je vous le promets.

— Et il saura de quelle part ?

— Il le saura.

— Merci.

— A votre tour, monsieur le comte, promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est de dire à Mlle de Crespy que j'ai rempli sa commission.

— Je le lui dirai.

Les deux hommes se séparèrent.

XXIII

ADIEU, PRUDENCE

Le comte Hector de Chantemesse n'avait plus rien à faire au bal de l'Opéra.

Il y resta cependant, mû par une vague curiosité, et comme quelqu'un qui s'attarde à un spectacle qu'il sait ne pas revoir de longtemps. Ne se croyant connu de personne, il se démasqua et s'appuya contre une colonne.

C'était à ce moment-là qu'il avait été aperçu par la marquise de Pompadour.

La marquise de Pompadour avait toujours sur le cœur le subterfuge que le comte de Chantemesse avait employé vis-à-vis d'elle lors de son unique visite à Versailles.

Pourtant elle se sentait attirée vers lui par un sentiment dont elle ne se rendait pas compte.

Cette nuit-là, soit qu'elle subît l'influence du milieu

où elle se trouvait, soit que ses nerfs fussent surexcités, ce sentiment se réveilla en elle plus fort que jamais.

Etre pour quelque chose dans la vie de cet homme, qui ne voulait être rien dans la sienne, telle semblait être l'ambition de la marquise.

Elle alla se poser à côté du comte de Chantemesse.

Celui-ci finit par s'apercevoir de l'attention avec laquelle elle l'examinait.

Il l'examina à son tour.

Si « empaquetée » qu'elle fût, selon l'expression de Mme du Hausset, elle ne l'était pas assez toutefois pour dissimuler la jolie femme et la femme élégante.

Un air d'approbation courut sur le visage du comte, qui sourit légèrement.

— Veux-tu que je te dise ce que signifie ton sourire ? fit la marquise en adoptant le tutoiement d'ordonnance au bal de l'Opéra.

— Volontiers, joli masque, répondit M. de Chantemesse.

— Tu te dis : Voilà une femme qui se trompe certainement, et qui me prend pour un autre.

— C'est vrai.

— Eh bien ! je ne me trompe pas, et je sais qui tu es.

— Permets-moi d'en douter.

— Tu es un gentilhomme de province, dit la marquise.

— Cela se voit donc ! s'écria le comte sur un ton de plaisanterie ; sais-tu que tu m'affliges réellement ? Eh quoi ! j'ai la mine d'un nouveau débarqué ? je sens le coche à ce point !

— Oui, le coche d'Arras.

Le comte de Chantemesse fit un mouvement de surprise.

— Tu as eu raison de t'annoncer comme une devineresse, dit-il.

— Ce n'est rien, cela, répliqua la marquise; ma science est plus grande que tu ne le supposes, et je pourrais t'étonner bien davantage encore.

— Parle, beau masque, parle, dit le comte de Chantemesse. J'aime ta voix : elle est douce, elle chante, elle caresse. Il me semble que je l'ai déjà entendue.

— Que t'importe ma voix et que te font mes paroles? dit la marquise; tu les auras bien vite oubliées, puisque tu vas repartir.

— Ah! tu sais que je repars?

— Sans doute, reprit-elle; ne faut-il pas que tu sois à Arras pour le mariage de ton frère?

Cette fois M. de Chantemesse se sentit intrigué pour tout de bon.

Ses deux yeux parurent vouloir plonger sous le masque de la marquise.

— Ah! je savais bien que j'aurais raison de ton indifférence.

— C'est étrange! dit le comte devenu rêveur.

— Laisse-moi t'interroger à mon tour, reprit la marquise.

— Interroge.

— Rien ne te retient à Paris?

— Ma foi, non.

— Aucune amitié? aucun amour?

— Aucune... aucun.

— Tu le quittes sans un regret, sans un souvenir?

— Comme tu le dis.

— Cœur sec! s'écria la marquise.

— Non... cœur vierge, dit le comte Hector de Chantemesse.

— Quoi! pas une femme à Paris... ou à Versailles...

ne peut se vanter d'avoir fait battre ce cœur de marbre, d'avoir allumé un éclair de passion dans cet œil orgueilleux ?

— Pas une... Si, pourtant.

— Ah !.

— Une seule.

— Donne-moi ton bras, dit vivement la marquise.

— Avec plaisir, beau masque; mais qu'as-tu donc? on dirait que tu trembles.

— On me suit. Allons plus loin.

— Où tu voudras, dit-il.

La marquise avait aperçu non loin d'elle M. de Gontaut et le valet de chambre Gourbillon, qui ne la quittaient pas des yeux.

Il est des moments où trop de zèle devient indiscret.

Elle gagna un corridor au bras du comte de Chantemesse.

— Remets ton masque, lui dit-elle.

Puis, sans qu'il s'en aperçût, elle lui arracha le nœud de rubans verts qu'il portait à l'épaule.

Dès que tous les deux furent éloignés de la foule :

— Tu disais donc, reprit la marquise, qu'une femme avait su te plaire?

— Oui, répondit le comte.

— Etait-elle belle?

— C'était la beauté même, et je l'aurais adorée, si...

— Achève.

— Si je n'avais eu les plus puissants motifs de la haïr, dit le comte de Chantemesse, dont le sourire s'éteignit.

La marquise garda le silence pendant quelques secondes.

— Ainsi donc, reprit-elle comme en se parlant à elle-même, on peut haïr et aimer à la fois?

— J'en suis un exemple, dit le comte demi-grave.

— Moi aussi, dit à voix basse la marquise.

Et son bras se serra fortement contre celui du comte de Chantemesse.

Il le remarqua et réfléchit.

— As-tu vu souvent cette femme? reprit-elle.

— Une fois, pas davantage.

— Sait-elle l'impression qu'elle a produite sur toi?

— C'est probable, dit le comte; une femme s'aperçoit toujours de ces choses-là, beau masque.

— Si je te demandais son nom?

— Ce serait trop de curiosité.

— Si je le devinais alors?

Et la voix de la marquise avait des inflexions adorables; et son regard lançait de tendres flammes; et tout son être semblait suspendu au bras de M. Chantemesse.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ces deux hommes qui me cherchent...

— Encore? dit le comte.

— Montons un étage, dit la marquise.

— Avec plaisir.

Pendant ce temps-là Gourbillon et M. de Gontaut se désolaient d'avoir perdu sa trace; et Mme du Hausset, demeurée seule dans la loge, était stupéfaite de l'esprit d'aventure qui s'était emparé de sa maîtresse.

A l'étage supérieur où étaient parvenus le comte Hector de Chantemesse et la marquise de Pompadour, l'entretien reprit sur une note galante que cette ascension devait faire prévoir.

Cette fois, ce fut le comte de Chantemesse qui se donna le plaisir d'embarrasser son interlocutrice.

— Où en sommes-nous restés? lui demanda-t-il avec ce machiavélisme de l'homme qui veut faire glisser une femme sur une pente où il se réserve de se retenir.

— Où nous en étions? répéta la marquise.

— Oui.

— Au nom de la femme que tu as été sur le point d'aimer.

— En effet, prononça le comte de Chantemesse.

— Me diras-tu ce nom? demanda-t-elle.

Le comte répondit :

— Quelle opinion aurais-tu de moi si je te le disais?

— J'ai à te proposer un marché, fit la marquise.

— Voyons.

— Je te dirai mon nom en échange du sien.

— Cela est tentant, je l'avoue, dit le comte; mais je n'accepte pas ton marché.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est inutile.

— Je ne comprends pas, dit la marquise.

— Je suis un peu devin, comme tu es devineresse.

— Toi!

— Moi, le gentilhomme de province, l'homme du coche, comme tu m'appelais tout à l'heure; et pour peu que tu y tiennes, je vais te dire qui tu es, de la même façon que tu m'as dit qui je suis.

La marquise se tourna vivement vers lui.

— Je n'en crois rien, s'écria-t-elle.

— Faut-il te convaincre?

La marquise le regarda encore.

Il souriait.

— Non, dit-elle après un instant de silence.

— Tu as raison, reprit le comte; gardons chacun un demi-mystère; que gagnerions-nous à nous reconnaître? Toi, de la réserve; moi, du respect. Nargue du respect au bal de l'Opéra! Restons deux masques l'un pour l'autre, l'un osant tout dire, l'autre s'amusant à tout entendre. Qu'il n'y ait pour nous ni passé ni avenir; soyons

tout à l'heure présents, à l'heure enchantée. Tiens, asseyons-nous sur cette banquette, au fond de ce corridor presque sombre. Laisse ta main dans la mienne. J'étais fou tout à l'heure de vouloir savoir ton nom ! Tu te nommes la beauté, la grâce, l'émotion peut-être... Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ?

La marquise de Pompadour l'écoutait sans lui répondre. Elle se laissait bercer par ces paroles murmurées harmonieusement à son oreille. L'haleine du comte la brûlait, et cependant elle ne se reculait pas.

— Regarde, lui disait-il encore, nous voilà presque seuls au milieu de ce bruit et de cette ivresse. Il semble que le monde entier se fasse complice de mon bonheur...

— Non, nous ne sommes pas seuls ! s'écria la marquise qui venait de voir apparaître au bout du corridor les têtes effarées de Gontaut et de Gourbillon.

Et elle se leva comme si elle s'arrachait à un rêve.

— Eh bien ! montons encore un étage, dit le comte de Chantemesse.

La marquise ne put s'empêcher de sourire.

— Non, dit-elle, l'ombre nous protége... les voilà qui s'éloignent.

— Quels sont ces hommes ?

— Deux amis qui s'acquittent de leur devoir.

— Leur surveillance est intolérable, fit le comte.

— J'en conviens, dit la marquise.

— Il y aurait un moyen bien simple de s'y soustraire.

— Lequel ?

— Ne le soupçonnes-tu pas, beau masque ?

— Dis toujours, fit la marquise.

— Ce serait de leur abandonner la place et de quitter le bal de l'Opéra.

— Le tour serait plaisant en effet, mais... un peu hasardé.

— Le carnaval autorise tout, ajouta le comte.

— Tout? répéta la marquise avec une singulière intonation.

— Eh! certainement! Lélio n'est-il pas dans l'esprit de son rôle en enlevant Isabelle à la barbe de Trivelin et de Mezzetin?

— Et de la duègue, ajouta tout bas la marquise en pensant à Mme du Hausset restée dans la loge.

— Viens!

Quelques minutes après, deux dominos de couleur sombre gagnaient du côté du Palais-Royal une voiture sans armoiries, qui les entraînait rapidement.

. . . .

Le lendemain, de grand matin, ou, pour être plus exact, avant le point du jour, un homme sortait par une petite porte de l'Ermitage, — cette délicieuse habitation où le lecteur est entré une fois avec nous.

C'était le comte Hector de Chantemesse.

Si le chevalier Pierre de Chantemesse avait pu se croire des griefs contre Louis XV, le comte aurait pu lui dire, ce matin-là :

— Frère, tu es vengé!

XXIV

L'ARRÊT

Et Damiens, lui aussi, avait eu ses jours gras !

Il avait obtenu une faveur dans sa prison : celle de se faire raser et friser. Il en était tout joyeux. « Il fit le goguenard, dit la *Gazette d'Amsterdam*, et demanda des choses extraordinaires. »

Puis, on avait interrompu ses interrogatoires, les juges se donnant des vacances d'une semaine, Thémis troquant son bandeau contre un masque, — ce qui ne la changeait guère d'ailleurs.

Le 1er mars commencèrent les confrontations de Damiens avec les témoins.

Il y en eut que Damiens ne reconnut pas ; d'autres qu'il accueillit affectueusement, comme M. de La Martinière, qui lui avait pansé les jambes ; d'autres contre

lesquels il s'emporta, comme l'exempt Belot, qui lui avait fait dicter plusieurs noms de conseillers au Parlement.

— Vous m'avez trompé et vous avez abusé de cette liste, lui dit-il; c'est indigne !

Lorsqu'il fut confronté avec la femme Fortier, aubergiste à Versailles, chez laquelle il avait couché la veille du crime :

— Eh bien ! lui dit Damiens, n'avais-je pas raison de vouloir me faire saigner? Vous avez refusé d'aller me chercher un chirurgien. Tout ce qui est arrivé est arrivé par votre faute.

La pauvre femme éprouva un tel saisissement de ces paroles que, rentrée chez elle, elle prit le lit et qu'on put craindre pendant quelque temps pour sa raison.

Le maréchal de Richelieu fit quelques difficultés pour reconnaître Damiens.

— Je l'ai vu très peu de temps, dit-il; je crois cependant que c'est le même.

Un incident signala la confrontation avec le marquis de Montmirail, capitaine-colonel des Cent-Suisses.

Invité à prêter serment, comme tout le monde, M. de Montmirail répondit :

— Le droit de messieurs les capitaines des Cent-Suisses est de prêter serment l'épée au côté ; mais pour ne point retarder l'expédition d'une affaire qui intéresse également tous les cœurs français et tous les potentats de l'Europe, je veux bien l'ôter sans que cela tire à conséquence.

Ensuite il déclara reconnaître l'accusé pour l'avoir vu au moment de son arrestation.

— Il ressemblait à un homme ivre, furieux.

Interrogé à son tour s'il reconnaissait le marquis de Montmirail, Damiens répondit non.

Le marquis de Montmirail remit son épée au côté.

Après le soldat vint le prêtre; après l'homme qui prête serment l'épée au côté vint l'homme qui promet de dire la vérité en mettant la main *ad pectus;* après le marquis de Montmirail vint le dominicain Duparcq, sous-prieur des Jacobins de Chartres.

Le témoin et l'accusé se reconnurent pour être venus d'Arras dans la même voiture et pour avoir fait ensemble plusieurs parties de piquet.

On confronta encore Damiens avec un fabricant de bas au métier, le sieur Nicolas Playoust, homme naïf, et dont le récit est empreint d'un comique particulier.

« Je demeurais alors à Poperingue, dit-il, dans l'hôtellerie de Pétronille Hameau, lorsqu'un jour celle-ci vint me proposer de laisser coucher un individu dans ma chambre. Je n'y consentis qu'avec peine. Cet individu était Damiens comme je l'ai su plus tard, car alors il cachait son nom. Il m'incommoda beaucoup toute la nuit, parce qu'il ne dormit presque pas et qu'il parla seul pendant tout le temps. Au réveil, cet individu continua de remuer les lèvres; je m'imaginai qu'il faisait ses prières à voix basse; mais son agitation ne cessant pas je lui dis :

« — Ouand on prie Dieu, on doit être tranquille.

« — J'ai beau prier... me répondit-il sans achever sa phrase.

« Il coucha pendant quinze jours environ dans ma chambre, très-oisif et très-singulier. Un matin, il me dit que j'étais un sorcier. Scandalisé de cette apostrophe, je lui demandai qu'est-ce qui pouvait le faire penser ainsi.

« — J'ai trouvé sur votre lit un cierge percé de sept trous, me dit-il.

« — Eh bien ?

« — Cela n'est pas naturel.

« — Vous êtes un sot et un simple, lui répondis-je; venez avec moi, tout vous sera expliqué.

« Nous allâmes ensemble chez le cirier qui lui apprit que c'était lui-même qui avait percé le cierge, et que les trous indiquaient le nombre des quarterons. Il ne semblait pas encore convaincu.

« Une autre fois, un dimanche, Damiens m'engagea à entrer avec lui dans un cabaret où pend pour enseigne une tête d'or. Il voulait me prier de lui écrire une lettre.

« — Vous ne savez donc pas écrire? lui dis-je.

« — Non.

« Je ne sus que plus tard qu'il m'avait menti. Il y avait beaucoup de monde dans le cabaret; nous fûmes obligés de monter dans un grenier. Là, je tirai de ma poche mon écritoire et du papier. Il me dicta des phrases sans suite, celle-ci entre autres : *Mademoiselle Henriette m'a toujours prédit que je n'aurais jamais de bonheur*. Je m'impatientai, et la lettre ne fut pas écrite.

« Quelques jours ensuite, nous convînmes d'aller à la kermesse de Roquebrune; pendant le trajet, nous causâmes de plusieurs choses. Je lui demandai s'il avait des parents dans le pays; il me répondit qu'il n'en avait pas d'autres que *vingt-deux prêtres*, tous ses oncles, frères et cousins germains. Le soir nous trouvâmes difficilement à nous loger; on nous donna une chambre commune. Damiens commença par barricader la porte. Puis nous mangeâmes un morceau et nous nous couchâmes. Il fut cette nuit-là plus agité que de coutume; il se leva à une heure du matin, en chemise, pieds nus, et descendit à la cave. Il fallut employer la force pour le remonter dans sa chambre. Une fois là, il se remit à se promener et à gesticuler. Impatienté de ne pouvoir fermer l'œil, je lui adressai des remontrances qu'il prit fort mal. Il me traita encore de sorcier; cela me fit entrer dans une

grande colère : je saisis un gros bâton et j'en frappai fortement la quenouille du lit. Damiens fut intimidé par ma fermeté ; il se décida à se recoucher, et pendant le reste de la nuit il se tint tranquille. Le lendemain ou le surlendemain, il quitta Poperingue, et je ne le revis plus. »

Ainsi avait déposé le sieur Nicolas Playoust.

Il avait même terminé par cette phrase à effet :

— Quoique je ne sois pas sous la domination du roi de France, je déclare que je lui suis extrêmement attaché et que je serai toujours prêt à exécuter ses ordres.

Damiens écouta en souriant la lecture de cette déposition. Il était aisé de voir qu'il s'était un peu moqué de l'honnête fabricant de bas.

Il le reconnut parfaitement et ne nia aucun des faits racontés par lui.

— Je ne sais comment je me suis trouvé dans cette cave, dit Damiens ; cela est extraordinaire ; il faut croire qu'on m'avait jeté un sort...

Peu s'en fallut que, sur cette parole, Nicolas Playoust ne prît encore la mouche.

Les confrontations de Damiens avec sa famille furent réservées pour la fin. Elles furent des plus touchantes.

Damiens, dont la lassitude avait été visible jusque-là, retrouva des forces à la vue de tous les siens.

Il s'attendrit devant son père, et lorsqu'on lui demanda, selon la forme, s'il n'avait pas de reproches à lui faire :

— Ah! grand Dieu! s'écria-t-il, c'est à lui, au contraire, à m'en adresser; je ne les ai que trop mérités!

Il dit la même chose à sa sœur et à ses frères.

A la femme de son plus jeune frère Louis :

— Vous êtes bien malheureuse d'être entrée dans ma famille !

Son attendrissement redoubla en présence de sa propre femme.

— Hélas ! lui dit-il, ma chère Elisabeth, que je t'ai causé de chagrins ! Je suis un grand misérable de t'avoir maltraitée, et je t'en demande bien pardon.

Ces confrontations durèrent plusieurs jours.

Après qu'elles eurent été épuisées, il semblait qu'il n'y eût plus qu'à prononcer sur le sort de Damiens.

Le 26 mars, à huit heures du matin, les princes du sang et les pairs s'assemblèrent dans la Grand'Chambre pour entendre encore une dernière fois Damiens sur la sellette.

Etaient présens à leur poste et en costume :

Le premier président Maupeou.

Les présidents : Portail, de Lamoignon, Molé, Potier, Le Pelletier, Augustin de Maupeou, Turgot, d'Aligre, Lefèvre, Rocart.

Les princes du sang : M. le duc d'Orléans, premier prince du sang; le prince de Condé, le comte de Clermont, le prince de Conti, le comte de la Marche.

Les ducs et pairs : d'Uzès, de Luynes, de Brissac, de la Force, de Rohan, de Piney-Luxembourg, de Villeroy, de Villars, de Chaulnes, d'Antin, de Fitzjames, d'Aumont, de Noailles, de Saint-Aignan, de Mortemart, de Valentinois, de Biron, de la Vallière, d'Aiguillon, de Fleury, de Gisors, de Duras.

Les conseillers d'honneur : La Michaudière, Le Pelletier, de Fériol, Briçonnet, Moreau, Huguet, Hénault.

Les deux conseillers rapporteurs que nous connaissons : Severt et Pasquier ; et les deux conseillers commissaires : Lamblin et Rolland.

Les maîtres des requêtes : Ponchet, Doublet, Chopin, Fargès.

Les conseillers ordinaires : Langlois, Titon, de Sallabery, Brayer, Le Bas, Renouard, Benoise, de Blair, Barraly, Meynault, Terray, du Trousset, Aubry, Pudert.

Damiens fut apporté dans son fauteuil au milieu de cette assemblée imposante.

Il ne parut pas plus intimidé qu'à l'ordinaire.

Familier jusqu'à l'effronterie, il dit au maréchal de Noailles :

— Vous ne devez pas avoir chaud avec vos bas blancs; vous devriez vous approcher de la cheminée.

Ce dernier et suprême interrogatoire fut sans résultat nouveau.

Damiens était harassé ; il répondait à peine aux questions du premier président.

— Monseigneur, je vous ai dit cela vingt fois, prononça-t-il à un certain moment; ce n'est pas là le fait du procès.

On a vu qu'il aimait à railler ; l'éternelle question des complices ayant été remise sur le tapis par M. Pasquier, Damiens dit à ses voisins :

— Il faut convenir que M. Pasquier parle comme un ange; le roi devrait en faire son chancelier.

Le duc de Biron eut son tour.

— Voyons, quels sont vos complices?

— Peut-être vous! répondit celui-ci.

L'embarras était grand avec un pareil accusé.

On s'y prit avec lui de toutes les façons, on se sentait une grande responsabilité envers le public. Cependant il s'est trouvé beaucoup de gens pour prétendre que bien des faits avaient été volontairement laissés dans l'ombre, que des témoins importants n'avaient pas été assignés.

Au sein de la grand'chambre même, des dissentiments

s'étaient produits. Le prince de Conti se montrait fort mécontent de l'instruction. Il avait vainement demandé la communication du registre des sergents de Damiens. Biron, leur colonel, la lui avait refusée sous divers prétextes.

— Il n'y a là, avait dit Biron, que des blasphèmes, des impiétés, des traits dissolus, dont la lecture serait peu conciliable avec le respect dû à une aussi auguste compagnie que le Parlement.

— Nous sommes faits pour tout entendre, avait répliqué le prince de Conti.

Biron n'en avait pas voulu démordre, et il n'y eut que sept voix pour la lecture du journal. « Cela démontra, dit Richelieu, que le Parlement, intéressé à suivre les vues de la cour, qui exigeait le mystère sur les causes, était résolu à s'en tenir à la preuve du crime exclusivement et à sa punition. »

L'arrêt fut prononcé dans cette même journée du 26 mars, à sept heures du soir.

En voici l'extrait principal :

« La cour, les princes et les pairs y séant, déclare Robert-François Damiens dûment atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine au premier chef, pour le très-méchant, très-abominable et très-détestable parricide commis sur la personne du roi; et pour réparation, condamne ledit Damiens à faire amende honorable devant la principale porte de l'église de Paris, où il sera amené et conduit dans un tombereau, nu, en chemise, tenant une torche de cire ardente du poids de deux livres; et là, à genoux, dire et déclarer que méchamment et proditoirement il a blessé le roi d'un coup de couteau dans le côté droit, dont il se repent et demande pardon à Dieu, au roi et à la justice.

« Ce fait, ledit Damiens sera mené dans ledit tombe-

reau, à la place de Grève, et, sur un échafaud qui y sera dressé, tenaillé aux mamelles, bras, cuisses, et gras de jambes, sa main droite tenant en icelle le couteau dont il a commis ledit parricide, brûlée du feu de soufre, et, sur les endroits où il sera tenaillé, jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine, de la cire et soufre fondus ensemble, et ensuite son corps tiré et démembré à quatre chevaux, et ses membres et corps consumés au feu, réduits en cendre, et ses cendres jetées au vent.

« Ordonne qu'avant ladite exécution, ledit Damiens sera appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices.

« Déclare tous ses biens, meubles et immeubles, en quelques lieux qu'ils soient situés, confisqués au roi.

« Ordonne que la maison où il est né sera démolie, celui à qui elle appartient préalablement indemnisé, sans que sur le fond de ladite maison puisse à l'avenir être fait aucun bâtiment, etc., etc. »

C'était le même supplice que celui de Ravaillac.

Le procureur général du roi n'avait rien trouvé de mieux.

Le supplice de Damiens fut remis au surlendemain.

XXV

ENTRE BOURREAUX

Depuis cinq jours, sur sa demande, Damiens avait eu la permission de voir un confesseur, malgré l'usage qui n'en accordait un qu'après le jugement rendu.

Il avait désiré un prêtre de l'Oratoire ; on ne crut pas devoir le satisfaire sur ce point. On lui envoya M. Gueret, curé de Saint-Paul et docteur de Sorbonne. « Ce curé est de l'ancienne Sorbonne qui a décidé qu'il n'y avait point de salut pour un criminel sans la révélation de ses complices », fit remarquer la *Gazette d'Amsterdam*.

Damiens n'ignorait pas que son jugement avait été prononcé après son interrogatoire sur la sellette. Il ne s'abusait pas sur le sort qui l'attendait. Depuis plus de deux mois et demi il se familiarisait avec l'idée de la mort et avec l'idée de la torture.

Quelles durent être ses réflexions dans les dernières vingt-quatre heures qui le séparaient de ce double supplice !

Mais si terribles qu'elles fussent, elles étaient encore au dessous de celles qui assaillaient un autre homme au même moment.

Oui, il y avait un homme, — cela paraîtra invraisemblable, — qui souffrait plus cruellement que Damiens, et pour les mêmes causes que Damiens.

Cet homme était celui que les assassins appelaient *Charlot*, les magistrats l'exécuteur des hautes-œuvres, et tout le monde le bourreau.

Non pas le bourreau de Paris, mais le bourreau de Versailles, sur le territoire du quelle crime avait été commis, — car les bourreaux comme les rois, ont des territoires.

Le bourreau de Versailles avait pour nom de famille Sanson, — comme tous les bourreaux, — Gabriel Sanson ; il était le frère cadet de Jean-Baptiste Sanson, le bourreau de Paris.

Gabriel Sanson exécrait sa profession.

Il n'avait pas eu fréquemment l'occasion de l'exercer d'ailleurs, les crimes étant rares à Versailles.

Il vivait donc aussi tranquillement que peut le faire un bourreau sans ouvrage, dans une petite maison solitaire et fleurie, occupant ses loisirs à fabriquer des onguents et des pommades pour les bonnes femmes, industrie à laquelle les bourreaux se sont adonnés en tout temps.

Mais du jour où Damiens eut levé son canif sur Louis XV, l'existence de Gabriel Sanson fut complétement empoisonnée. Il ne vécut plus, il ne dormit plus. Il n'eut plus qu'une idée fixe. Il savait que cet homme lui appartenait et qu'il aurait à tuer cet homme.

Dès lors personne plus que Gabriel Sanson ne s'in-

quiéta des faits et gestes de Damiens. Il était constamment à l'affût des moindres renseignements, et ces renseignements le rendaient de jour en jour plus sombre.

Damiens était marié ; il avait une femme, une fille, de nombreux parents, tous honnêtes; son père existait encore. Que de malheureux, lui, bourreau, allait faire d'un seul coup ! que d'innocents il allait déshonorer à jamais !

Et si Damiens avait des complices ! S'il allait les révéler ! Ce n'était plus alors une seule tête que Gabriel Sanson aurait à trancher.

Il fermait les yeux à cette pensée.

Ce n'était pas lui, certes, qui aurait accusé les juges de lenteur; il aurait désiré que ce procès s'éternisât, au contraire.

Chaque coup de marteau qu'on frappait à sa porte lui semblait être asséné sur son cœur. Il s'attendait de minute en minute à recevoir le grand pli cacheté de noir du procureur général.

Il le reçut le 27 mars, à la première heure du matin.

Que devint-il en apprenant qu'il allait avoir à écarteler Damiens !

Ce matin-là, qui était un dimanche, il courut à l'hôtel de la prévôté, et insista pour parler sur-le-champ au prévôt, M. le marquis de Sourches.

Sanson était pâle et défait.

M. le marquis de Sourches se montra désagréablement affecté de cette visite. On n'aime pas généralement à être réveillé par le bourreau.

Il ne permit pas qu'on introduisît celui-ci dans ses appartements; il préféra aller au-devant de lui.

— Cornebleu ! maître Sanson, s'écria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, quelle rage vous possède de venir chez

les gens à pareille heure ? Cela sort de tous les usages. Voilà ma journée gâtée par votre mine patibulaire !

— Monsieur le marquis, dit Sanson, est-ce que vous ne devinez pas ce qui m'amène ?

— Je ne devine jamais en sursaut.

— M. le procureur général du roi m'a écrit pour m'avertir que l'exécution de Damiens aurait lieu demain.

— Ah ! tant mieux ! dit le marquis.

— Il m'envoie en même temps une copie de l'arrêt de la cour.

— Rien de plus régulier.

— Selon cet arrêt, je dois donner au criminel la question ordinaire et extraordinaire, dit Gabriel Sanson.

— C'est trop juste ; il l'a méritée par son silence obstiné, dit le marquis ; et ce sera pour vous une grande gloire, maître Sanson, si, avec tous vos engins, vous parvenez à lui arracher des aveux.

— La question, passe encore... je puis m'en tirer... Mais l'exécution, monsieur le marquis, l'exécution !

— Eh bien ! l'exécution ?

— Savez-vous en quoi elle consiste ?

— Je m'en doute... la peine des parricides, probablement... la barre, la roue, le bûcher...

— Mieux que cela, monsieur le marquis !

— Ah ! ah !

— L'écartèlement !

— Diable ! fit M. de Sourches.

— L'écartèlement à quatre chevaux, reprit Sanson, et avant l'écartèlement le tenaillement.

— Oh ! oh ! le Parlement a fait les choses en conscience, à ce que je vois.

— Comprenez-vous maintenant, monsieur le marquis, pourquoi je suis accouru à l'hôtel de si grand matin ?

— Ma foi ! si c'est pour m'apprendre cette nouvelle,

maître Sanson, j'estime que vous auriez fort bien pu attendre jusqu'à mon déjeuner.

— Ce n'est pas seulement pour cela.

— Parlez alors.

— Monsieur le grand prévôt, je viens vous dire qu'il m'est impossible de me charger de cette exécution.

Le marquis de Sourches le regarda avec étonnement.

Sanson était grave.

— Impossible, répéta le marquis, et pourquoi?

— Parce que l'écartèlement est un supplice oublié, et que je ne sais pas écarteler.

— Ah! vous ne savez pas...

— Non, répondit Sanson.

— Cela est donc bien difficile? dit M. de Sourches avec bonhomie.

— Encore faut-il avoir appris.

— Il me semble que.... vos aides... et quatre chevaux... des chevaux tirant bien...

— Et le tenaillement? reprit Sanson.

— Comment! vous n'avez pas non plus appris à tenailler? s'écria M. de Sourches.

— On ne tenaille pas plus qu'on n'écartèle aujourd'hui.

— Cela est fort embarrassant, dit le marquis; il faut cependant que Damiens soit exécuté selon l'arrêt.

— Il peut l'être par un autre que par moi, répliqua Sanson; par mon frère aîné de Paris, qui est l'exécuteur du Parlement. Ses connaissances sont plus étendues que les miennes; il remplira mieux l'objet de la justice.

— Vous avez raison, dit le marquis de Sourches; je vais en écrire immédiatement au procureur du roi, et vous allez porter la lettre...

La figure de Gabriel Sanson s'était éclaircie.

Il se voyait déjà débarrassé de son odieuse tâche, les

mains nettes de sang, bourreau honoraire comme devant.

Dix minutes après, porteur de la lettre du prévôt, il galopait sur la route de Versailles à Paris.

Mais une déception complète l'attendait chez le procureur général du roi.

Celui-ci lui dit sèchement :

— L'exécution est de votre ressort, il faut que ce soit vous qui la fassiez.

Gabriel Sanson voulut mettre en avant son frère aîné.

— Ignorez-vous donc, répondit le procureur général, que votre frère est atteint d'une paralysie qui le prive de l'exercice de ses membres ?

Sanson fut atterré.

Il essaya de s'accrocher à une autre branche.

— Mais son fils ? murmura-t-il.

— Son fils n'a que dix-sept ans, répondit le procureur général, et ce n'est que par intérim qu'il remplit les fonctions d'exécuteur des hautes-œuvres du Parlement. Une exécution de l'importance de celle-ci ne saurait lui être confiée.

Gabriel Sanson baissa la tête.

Comme chez le prévôt de Versailles, il dit :

— Je ne sais pas écarteler.

Le procureur du roi haussa les épaules.

— Que cela ne vous arrête pas, répondit-il.

— Comment ! fit Sanson stupéfait.

— Nous avons d'excellents ouvrages sur la matière ; je vous mettrai en rapport avec nos chirurgiens du Parlement. On compte sur vous. Je ne vous cacherai même pas que plusieurs exécuteurs de la province doivent venir assister à votre travail. Il s'agit de vous distinguer.

— Me distinguer ! répéta Gabriel Sanson saisi d'horreur.

— Y eût-il jamais plus belle occasion ? dit le procureur général; vous avez à venger votre souverain et le royaume tout entier.

— Vous ne m'avez pas compris, M. le procureur général ; je vous répète que je ne suis pas sûr de moi-même.

— J'ai bien entendu ; mais qu'importe? Au besoin vous agirez d'inspiration.

Le bourreau devint livide à ces paroles prononcées avec le calme le plus complet.

— L'important, continua le procureur général, est que le meurtrier souffre beaucoup. Un peu plus ou un peu moins de maladresse, cela est indifférent.

— Oh ! monsieur ! s'écria Gabriel Sanson en reculant de quelques pas.

— Qu'est-ce à dire? De la sensibilité ! fit le procureur général en fronçant le sourcil. Croyez-vous donc que je n'aie pas moi-même imposé silence à tous mes sentiments d'humanité? Ne sommes-nous pas, nous autres magistrats et juges, bien autrement responsables que vous, instrument muet et sourd ? Après nos débats solennels, que viennent ici faire vos hésitations vulgaires?

Gabriel Sanson baissa la tête.

Il était visible qu'un violent combat se livrait dans son esprit.

— Tenez, monsieur le procureur général, dit-il tout à coup, je préfère me démettre de mon office.

Le procureur général le regarda en silence.

— Vous ne le pouvez pas, lui dit-il froidement.

— Comment !

— Non ; c'est à la magistrature qui vous a nommé qu'appartient le droit de vous déposer.

— Et si je refusais mes services ! dit Gabriel Sanson.

— Vous joueriez là un jeu dangereux, car on ne manquerait pas de dire que vous avez été gagné par les complices de Damiens.

— Moi !

— Et dans ce cas mon devoir serait de vous mettre en état d'arrestation. Croyez-moi, mieux vaut chasser vos scrupules et vous charger de cette besogne qui est destinée à vous faire le plus grand honneur.

Le pauvre exécuteur sentit que la lutte était impossible.

— Je suis aux ordres de la justice, dit-il.

— A la bonne heure ! dit le procureur général. Vous pourrez vous faire assister de votre neveu et de vos aides. Concertez-vous avec eux dès à présent.

— Oui, monsieur.

— Soyez prêt demain au point du jour pour la question.

— Quelle question appliquera-t-on au criminel? demanda Sanson.

— Je ne sais encore, répondit le procureur général, nous n'avons rien décidé. Ce scélérat est un homme d'une grande force et d'un grand courage ; je m'attends à ce qu'il nous donne beaucoup de mal. J'ai là plusieurs mémoires qui me sont arrivés de différents côtés, et que j'examinais quand vous êtes entré. J'ai fait venir aussi d'Avignon une machine parfaite, qui jusqu'à présent a délié la langue de tous ceux sur lesquels on en a fait l'application.

— Je connais cette machine, dit Gabriel Sanson ; elle a été construite sur un ancien modèle conservé dans les prisons papales. Elle est parfaite, en effet ; elle n'a qu'un tort, celui de mettre en danger l'existence du patient.

— Diantre ! ce n'est pas ce que nous voulons ; il faut qu'il reste assez de forces à Damiens pour supporter

l'exécution. Nous nous contenterons alors de la question des brodequins. Qu'en pensez-vous?

Gabriel Sanson s'inclina sans répondre.

Le procureur général continua :

— Quant à l'écartèlement...

Sanson soupira.

— Vous vous procurerez quatre chevaux vigoureux.

— Oui, monsieur.

— Ne lésinez sur aucun article, ni sur la bonne qualité du soufre, du plomb et de la poix. Votre mémoire vous sera payé sur présentation.

— Merci, monsieur.

— Allez, maintenant, car vous avez de quoi employer votre journée, et il n'y a pas un instant à perdre. Adieu, monsieur Sanson.

Et le procureur général ajouta avec un sourire :

— Cela ira tout seul, c'est moi qui vous le dis.

Il était temps que le bourreau de Versailles sortît

Il étouffait.

D'un pas chancelant, il se dirigea vers le quartier de la Nouvelle-France où demeuraient son frère et son neveu, Jean-Baptiste Sanson et Henri Sanson.

Il sonna à la grille d'un fort bel hôtel entre cour et jardin, qui s'élevait sur l'emplacement qui fait aujourd'hui l'angle de la rue Papillon et de la rue Bleue, dans le faubourg Poissonnière. Des charmilles et des bouquets de bois s'étendaient derrière cette habitation et couvraient une étendue de terrain assez considérable.

Qu'on ne s'étonne pas de voir un bourreau si bien logé. Cet hôtel et ce parc n'avaient coûté que six mille livres aux Sanson, — qui le revendirent cent mille, soixante ans plus tard.

Le coup de sonnette de Gabriel n'avait attiré personne.

Il était facile de s'apercevoir qu'on n'était pas habitué aux visites dans ce logis.

Il sonna plus fort.

Un vieux domestique, d'un air le rébarbatif, parut; sans se donner la peine de regarder, il grommela :

— Ce n'est pas ici, vous vous trompez.

— Tu ne me reconnais donc plus, mon vieux Soubise?

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur Gabriel ! s'écria le serviteur.

— Ta vue baisse, mon camarade.

— Ne croyez pas cela, monsieur Gabriel ; Soubise a encore bon pied bon œil ; mais que voulez-vous ? on reçoit si peu de gens ici que lorsqu'on sonne je crois toujours que c'est par erreur.

La grille ouverte, Gabriel gagna un double escalier formant perron.

Conduit par Soubise, il fut introduit dans une chambre à coucher du premier étage.

Il trouva, en effet, Jean-Baptiste Sanson cloué par la paralysie, comme le lui avait annoncé le procureur général.

Auprès de lui se tenait Henri Sanson.

D'un signe, on indiqua un siége au nouveau venu.

Les trois Sanson gardèrent pendant quelque temps un silence morne.

Ce fut Gabriel qui parla le premier.

— Eh bien ! mon frère, dit-il comme avec effort, vous savez ?

— Je sais, répondit simplement Jean-Baptiste.

— O mon Dieu ! s'écria Gabriel en cachant sa tête dans ses mains.

— Du courage, mon frère ! dit le malade.

— Du courage, mon oncle ! dit le jeune homme.

Gabriel donnait un libre cours à ses larmes longtemps contenues.

— Vous pouvez encore pleurer, mon frère, reprit Jean-Baptiste, vous êtes bien heureux. Moi, je ne pleure plus depuis longtemps.

L'homme qui parlait ainsi n'avait pas quarante ans. Mais il avait été nommé maître des hautes-œuvres à sept ans, à la mort de son père. Cela l'avait vite vieilli. Dès l'âge de sept ans, le petit Sanson, dont l'emploi était rempli par deux questionnaires, était obligé d'assister régulièrement à toutes les exécutions, afin de les légaliser par sa présence.

Quelle enfance !

Il allait à la place de Grève, sa mère le tenant par la main, comme on va à la promenade. A l'âge où les autres bambins jouent à la balle, lui, Jean-Baptiste, allait voir jouer à la tête. Pour cerceau, il eût une roue. Le sang fut la première couleur qui frappa ses yeux. Les premiers sons qu'il entendit furent des cris de rage et des hurlements de souffrance.

On comprend qu'à trente-huit ans, Jean-Baptiste fût un vieillard.

De l'oreiller où s'élevait sa tête pâle, amaigrie, usée, il jetait un regard de sympathique tristesse à Gabriel.

— Cessez de vous désespérer, mon frère, lui dit-il; notre profession nous veut tout entiers et sans faiblesse. Sachons porter avec fermeté le poids du funeste héritage de nos pères.

— Hélas ! Jean-Baptiste, vous avez passé bien jeune par de rudes épreuves, je le sais ; mais jamais on ne vous a forcé à l'horrible et semblable chose que je dois faire demain.

— J'en conviens, dit le malade ; je n'ai jamais écartelé ni vu écarteler.

— Alors comment voulez-vous que mon bras ne faillisse pas au dernier moment? comment voulez-vous que mon courage ne m'abandonne pas sur l'échafaud? O malheur sur moi!

— Malheur sur nous! répéta le jeune Henri.

Les trois Sanson se turent encore une fois.

Gabriel avait les yeux attachés au plancher, dans une attitude voisine de l'hébétement. Il méditait plusieurs projets plus insensés les uns que les autres. Il songeait même à fuir...

— Attendez, Gabriel, dit tout à coup Jean-Baptiste Sanson, il me vient une idée. Appelez Soubise.

Le jeune Henri obéit à l'ordre de son père.

Soubise entra.

Le vieux domestique avait un tablier de cuir qui ne le quittait jamais.

— Vous m'avez fait appeler, maître? demanda-t-il.

— Ecoute, fit Jean-Baptiste; tu m'as dit souvent que ton grand-père avait vu le supplice de Ravaillac.

— Comment vu! se récria le domestique; il y a, ma foi, bien aidé de sa propre et vaillante personne.

— Vraiment!

— Mon grand-père, qui habite maintenant le céleste royaume, était alors aide-tortionnaire, et il ne faisait faute de s'en vanter.

— Ainsi, continua Jean-Baptiste Sanson, ton grand-père a vu écarteler Ravaillac?

— Oui, sans doute; écarteler et tenailler.

— Et tenailler?

— Comme je vous vois, répondit le vieux domestique avec un air d'orgueil.

Jean-Baptiste Sanson jeta un regard d'intelligence à Gabriel.

Jean-Baptiste Sanson continua à s'adresser au vieux domestique :

— Et dis-moi, Soubise, ton grand-père t'a-t-il raconté quelquefois les détails du supplice de Ravaillac?

— Ah! le pauvre cher homme! plutôt mille fois qu'une. Il n'avait que deux défauts, le grand-père Soubise : c'était de babiller comme une pie et de boire comme un sonneur de cloches. Comme il parlait quand il avait bu! et comme il buvait quand il avait parlé! Certes, oui, il m'a raconté le supplice de Ravaillac, et toujours avec un enthousiasme nouveau.

Soubise ajouta en poussant un gros soupir :

— Il y a des gens heureux sur la terre! Je ne me suis jamais trouvé à pareille fête, moi.

Gabriel détourna la tête de ce vieillard abject.

Jean-Baptiste interrogeait toujours.

— De sorte que ton grand-père t'a dit comment on écartelait et comment on tenaillait.

— Il me semble l'entendre encore.

— Tu n'as rien oublié de ses leçons?

— Oublier les leçons de mon grand-père! s'écria Soubise; jamais!

— Donc, en pareille occasion, tu ne serais pas manchot? dit Jean-Baptiste Sanson.

— Non, non... Mais, hélas! mon temps est passé; vous-même, maître, vous ne m'employez plus que rarement; vous m'avez relégué à la maison. De questionnaire que j'étais, je suis tombé au rang de portier. Quelle chûte! De mes anciennes et glorieuses fonctions, il ne me reste que mon tablier de cuir.

— Console-toi, mon vieux compagnon, dit le bourreau de Paris; dès demain tu rentreras dans ton emploi.

— Bah!

— Je t'en donne l'assurance.

— Il serait possible! s'écria Soubise frémissant de joie.

— Et puisque tu tiens tant à travailler...

— Eh bien?

— Eh bien! c'est toi qui écartèleras Damiens.

XXVI

LA DERNIÈRE FENÊTRE

Pendant toute la journée du dimanche, une agitation extraordinaire ne cessa de régner dans Paris.

Il n'y avait qu'une conversation, et dans cette conversation il n'y avait qu'un nom revenant toujours.

On ne s'abordait en tous lieux qu'avec ces mots :

— Eh bien ! c'est pour demain.

— Irez-vous ?

— Parbleu !... Et vous ?

— Je n'aurai garde d'y manquer.

Les rues étaient encore plus encombrées que de coutume, et instinctivement on se portait vers la place de Grève.

Inutile de dire que depuis plusieurs jours toutes les fenêtres avaient été louées.

Parmi les curieux de la dernière heure qui s'empressaient pour en obtenir une, on remarquait un particulier de belle taille, richement vêtu, aux traits mobiles, aux gestes multipliés, à la voix haute et empreinte d'un fort accent italien.

C'était ce particulier que nous avons vu à Versailles, le soir de l'attentat, courant après M. de Bernis.

C'était Casanova, ou, comme il s'intitulait lui-même, Casanova de Seingalt.

Après s'être échappé miraculeusement des Plombs de Venise, il était venu à Paris pour y instituer une loterie. Mais la grande et principale affaire de Casanova c'était la galanterie, qu'il avait élevée à la hauteur d'un sacerdoce.

La veille au soir, Casanova avait promis à trois belles dames, — dont une d'elles se donnait pour la nièce du pape, — de les conduire au supplice de Damiens.

Pour un empire il n'aurait pas voulu manquer à son engagement.

Cependant, repoussé de porte en porte, Casanova se voyait dans un furieux embarras, lorsque tout à coup il avisa au milieu d'un groupe un homme qui se démenait en criant :

— La dernière fenêtre ! Qu'est-ce qui veut la dernière fenêtre ?

Casanova courut à cet homme.

Au même instant un autre particulier s'était approché du crieur.

C'était un personnage non moins richement vêtu que Casanova, ayant comme lui l'épée au côté.

Il portait un nom illustre dans les sciences et connu de toute l'Europe.

C'était M. de la Condamine.

— Demandez la dernière fenêtre! Qui est-ce qui veut la dernière fenêtre?

— Moi! s'écria Casanova.

— Moi! s'écria M. de la Condamine.

Les deux concurrents se regardèrent, et, se tenant pour gens de distinction, ils se saluèrent avec courtoisie.

— Où est située cette fenêtre? dit le premier.

— Où, où? fit le second.

— Là, messieurs, leur répondit le braillard en leur désignant une laide maison à côté de la tourelle faisant l'angle de la place.

Casanova fit la grimace.

— C'est un taudis, murmura-t-il.

— Faites excuse, monsieur; la maison est très-bien famée, foi de Briasson! J'y loge depuis dix ans.

— A quel étage cette fenêtre? demanda à son tour M. de la Condamine.

— Au dernier, près du toit, de ce côté-ci.

— La peste! s'écria Casanova.

— Excellente hauteur pour ne rien perdre de tous les détails de l'exécution, ajouta Briasson.

— D'accord, mais cette fenêtre n'est qu'une lucarne.

— Très-élégamment sculptée.

— Le joli endroit pour y mener des dames! grommela le Vénitien.

— L'appartement est fort propre, reprit Briasson; je dirai même qu'il y perce une pointe de coquetterie qui s'explique naturellement, car c'est ma chambre à coucher.

Cette considération ne parut pas toucher Casanova.

Briasson continua :

— D'ailleurs, vous n'avez pas le choix, je vous en avertis, et ma fenêtre est réellement la dernière.

— La dernière des fenêtres ! dit Casonova en riant.

Briasson ne daigna pas relever ce quolibet.

M. de la Condamine qui s'était tu pendant quelques secondes, se hâta de dire :

— Puisque monsieur ne s'accommode pas de cette fenêtre, je la prends, moi.

— Je n'ai pas dit que je ne la prenais pas ! s'écria vivement Casanova.

— Cependant...

— Je l'ai trouvée repoussante, voilà tout.

Briasson lui jeta un regard de travers.

— Mais puisqu'il n'y en a pas d'autre...

Et Casanova mettait déjà la main à sa poche.

— Permettez ! lui dit Briasson qui avait ses impertinences sur le cœur ; permettez ! vous m'avez abordé tous les deux en même temps.

— C'est vrai, appuya M. de la Condamine.

— Je vous avais aperçu le premier, dit Casanova.

— Sur mon âme et conscience, dit Briasson, je ne saurais prononcer entre vous deux, messieurs.

Les deux concurrents se regardèrent une seconde fois, mais avec moins de courtoisie.

— Monsieur, dit Casanova à M. de la Condamine, est-ce que vous tenez à cette fenêtre ?

— Beaucoup, monsieur ; et vous ?

— Infiniment, répondit Casanova.

— J'ai fait trois cents lieues pour assister à cette exécution, reprit M. de la Condamine.

— Et moi, monsieur, je me suis engagé à la faire voir à une femme charmante... à la nièce du pape.

— Depuis plus de trente ans, dit M. de la Condamine, j'ai parcouru le monde entier, et j'ai assisté à tous les supplices chez tous les peuples. J'ai vu le pal chez les Turcs, le knout chez les Russes, la croix chez les Japo-

nais, la pendaison chez les Anglais, la strangulation chez les Italiens, la décollation un peu partout; j'ai vu les auto-da-fé espagnols, je viens voir aujourd'hui l'écartèlement en France.

Casanova salua et dit :

— Depuis plus de trente ans, moi aussi, j'ai parcouru non pas le monde entier, mais presque toutes les parties de l'Europe. J'ai aimé chez tous les peuples; un peu à Constantinople, beaucoup à Rome, passionnément à Naples. Jamais et en aucun pays, je n'ai manqué à ma parole envers une femme. Ce n'est pas aujourd'hui et à Paris que je commencerai.

— Je fais profiter la science de mes observations, reprit M. de la Condamine avec un accent de hauteur.

— J'ai d'autres maîtresses que la science!

— Monsieur, cédez-moi cette fenêtre, je vous prie; les académies de Vienne et de Berlin vous en remercieront.

— Oui, mais que dirait la nièce du pape? répliqua gaiement Casanova.

Briasson jugea à propos d'intervenir.

— Eh bien, messieurs, vous êtes-vous entendus? demanda-t-il.

— Non, dit M. de la Condamine.

— Non, dit Casanova.

— Il y a un moyen bien simple de trancher la difficulté.

— Quel est-il? firent-ils ensemble.

— Tirez au sort, dit Briasson.

— Non, dit le savant, je gagne rarement aux jeux de hasard.

— Non, dit le Vénitien, je perdrais peut-être.

— Alors je mets ma fenêtre aux enchères, dit Briasson intérieurement ravi.

— J'aime mieux cela, dit M. de la Condamine.

— Et moi aussi, dit Casanova.

Tous les deux tirèrent leur bourse et s'arrêtèrent.

— Combien la fenêtre? demanda Casanova à Briasson.

Celui-ci réfléchit, hésita, réfléchit encore. Il se sentait sur la piste d'une bonne affaire.

— Voyons, te dépêcheras-tu, drôle? s'écria Casanova impatient.

Cette nouvelle impertinence décida Briasson, qui dit hardiment :

— Trois cents livres!

Les deux concurrents échangèrent un regard de surprise.

— Vous êtes fou, murmura M. de la Condamine.

— Trois cents livres ce trou!

— Il les vaut aujourd'hui, dit Briasson, et je suis certain de les trouver d'ici à la fin du jour.

— Allons, fit M. de la Condamine, la science exige ce sacrifice; je prends cette fenêtre pour trois cents livres.

— Halte-là! dit vivement Casanova; je mets cinquante livres de plus.

— A trois cent cinquante livres, la fenêtre! cria Briasson.

— Allons, c'est conclu, dit Casanova.

— Attendez! s'écria le savant.

Il dit avec effort :

— Quatre cents livres.

Et mentalement il ajouta :

— Je la tiens!

Mais Casanova ne lâchait pas prise si facilement.

— Cinq cents livres! cria-t-il.

Puis regardant M. de la Condamine d'un air de triomphe :

— Ah ! dit-il.

Briasson, enchanté, fit entendre ces paroles :

— A cinq cents livres le trou ! A cinq cents livres la lucarne ! A cinq cents livres le taudis !

— C'est de la démence, prononça le savant.

— Non, c'est de la galanterie, dit Casanova de Seingalt.

— A cinq cents livres ! cria Briasson.

Il interrogea du regard M. de la Condamine, pour lequel il penchait visiblement.

— Considérez, monsieur, lui dit-il, que c'est la dernière fenêtre.

— Hum !

— Un écartèlement, cela ne se voit pas tous les jours.

— Je le sais bien, parbleu !

— Cela ne se reverra peut-être plus.

— C'est fort possible, dit M. de la Condamine; mais cinq cents livres...

— Bah ! dit Briasson; vous les avez quelquefois dépensées moins utilement.

— Au fait... Eh bien ! cinq cent cinquante livres.

Briasson se tourna vers Casanova.

— Vous avez entendu, monsieur? lui dit-il.

— Oui, *per Bacco !*

— Vous ne voudriez pas vous arrêter en si beau chemin. A cinq cent cinquante livres ma chambre à coucher ! A cinq cent cinquante livres, ma gentille retraite, mon gracieux nid d'amour !

— Si c'était pour moi seulement, je ne t'en jetterais pas un louis, triple juif !

— Vos dames s'y trouveront à ravir, je vous en donne l'assurance, dit Briasson; il y a des chaises.

— J'entends bien, dit Casanova; mais cinq cent cinquante livres...

— Bah ! l'amour a-t-il jamais calculé !

— Au fait... Eh bien ! six cents livres.

— Six cent cinquante ! riposta M. de la Condamine.

— Sept cents !

— Sept cent cinquante !

Il y eut un moment d'arrêt, pendant lequel M. de la Condamine essuya la sueur qui perlait sur son front.

— Vous êtes obstiné, monsieur, lui dit Casanova.

— C'est vrai, répondit ingénuement M. de la Condamine.

— Je croyais qu'il n'y avait que nous autres Italiens capables de semblables folies.

— Que parlez-vous de folies ! Il s'agit d'études importantes sur les pénalités criminelles.

— N'importe, dit Casanova, je veux cette fenêtre.

— Je la veux pareillement.

Briasson cria en se frottant les mains :

— A sept cent cinquante livres, la dernière fenêtre !

— Huit cents ! répliqua Casanova.

M. de la Condamine dit tout bas :

— O mes chères études !

Et tout haut :

— Huit cent cinquante livres !

— A huit cent cinquante livres, la dernière fenêtre ! cria Briasson transporté.

Casanova dit tout bas :

— O délicieuse et incomparable nièce du pape, que vous me coûtez cher !

Et tout haut :

— Neuf cents livres !

— Ouf ! dit M. de la Condamine.

On s'arrêta encore.

L'irritation commençait à les gagner mutuellement.

— Croyez-moi, monsieur, dit Casanova à M. de la Condamine; renoncez à votre enchère.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur?

— Parce que je suis décidé à ne pas vous céder, dit Casanova.

— Et moi de même.

Briasson croyait rêver.

Sa voix tremblait d'émotion en répétant :

— La dernière fenêtre... à neuf cents livres!

M. de la Condamine murmurait à part lui :

— Après tout, le roi Frédéric ou l'impératrice Catherine m'indemniseront peut-être.

De son côté, Casanova se disait mentalement :

— Je me referai après-demain au pharaon ou au biribi.

— Messieurs, messieurs, fit Briasson; neuf cents livres, est-ce bien convenu?

— Oui, dit Casanova.

— Je mets neuf cent cinquante, dit M. de la Condamine.

— Allons, courage, messieurs! s'écria Briasson, les excitant; neuf cent cinquante livres!

Casanova était pourpre de colère.

— A neuf cent cinquante livres la chambre de Briasson!

L'anxiété de la victoire se reflétait sur les traits de M. de la Condamine.

— Une fois... deux fois... c'est bien entendu?

Un silence solennel.

— Je vais adjuger.

— Mille livres! dit Casanova d'une voix tonnante.

Nous renonçons à peindre l'état de M. de la Condamine.

Les yeux lui sortaient de sa tête de savant et de philosophe.

L'apoplexie était à craindre.

Exaspéré, ne connaissant plus rien, il allait surenchérir encore, lorsque Casanova posa la main sur son bras.

— C'est assez, lui dit-il.

— Comment, assez? s'écria M. de la Condamine.

— Oui, comment, assez? répéta Briasson.

— Oseriez-vous m'empêcher de surenchérir?

— Je n'ose rien du tout, répondit Casanova de Seingalt.

— Que voulez-vous dire, alors? demanda M. de la Condamine.

— Je veux dire qu'il est parfaitement inutile de continuer à nous ruiner pour cet Arabe.

Briasson se redressa.

— Et puisque aucun de nous n'entend abandonner ses prétentions à cette fenêtre...

— Non, certes! interrompit le savant.

— Eh bien! adoptons un autre moyen de vider notre différend, dit Casanova.

— Je ne demande pas mieux; mais lequel?

— Nous avons chacun notre épée au côté.

— J'y songeais, dit M. de la Condamine.

— Au lieu d'une saignée à notre bourse, contentons-nous d'une saignée à notre corps.

— C'est parler à merveille.

— Il y a par ici quantité de ruelles désertes où nous ne courons pas le risque d'être dérangés, dit Casanova.

— Allons-y!

Briasson s'inquiéta.

— Messieurs, qu'allez-vous faire? murmura-t-il; vous n'y songez pas sérieusement!

— Tu vas bien voir, répliqua Casanova.

— Vous battre en plein jour!

— Ce n'est pas la première fois que cela me sera arrivé, dit M. de la Condamine; je me souviens qu'en Asie, il y a huit ans environ, après une querelle avec un de mes compagnons de voyage, je...

— Dépêchons-nous ! dit Casanova.

— Vous avez raison, dit M. de la Condamine, remettant son histoire à un autre moment.

— Toi, suis-nous, corsaire ! tu nous serviras de témoin.

— Mais cependant... messieurs, reprit Briasson.

— Allons derrière l'Hôtel-de-Ville, dit Casanova.

Derrière l'Hôtel-de-Ville, en effet, il existait un dédale de petites rues étroites, sombres, sinueuses, la rue de la Levrette, la rue du Pet-au-Diable, la rue du Martroi. Nos trois personnages, après avoir marché pendant cinq minutes, se trouvèrent dans la rue du Tourniquet qui longeait plusieurs maigres jardins, et qui n'avait pas plus de cinq pieds de largeur.

— Je crois que nous serons fort bien en cet endroit, dit Casanova.

— C'est également mon avis, dit M. de la Condamine.

— Tiens-toi aux aguets, dit le premier à Briasson.

Les deux concurrents ôtèrent soigneusement leurs habits et les remirent entre les mains de Briasson.

Puis ils dégaînèrent.

Casanova attaqua avec l'impétuosité qui lui était habituelle.

— Jeu italien, murmura M. de la Condamine, je connais cela.....

Il s'était battu, en effet, sous plusieurs latitudes, et avant d'être un savant il avait été un soldat.

Mais quelque prestesse qu'il déployât dans la parade, il ne put empêcher que l'épée de son adversaire ne l'atteignît au poignet.

— Touché! dit M. de la Condamine; allons, c'est vous qui aurez la fenêtre.

— Croyez à tout mon regret, monsieur, dit Casanova; votre blessure...

— Ce n'est rien; aidez-moi seulement à envelopper ma main de ce mouchoir.

— Volontiers.

Pendant cette opération, M. de la Condamine disait avec un accent résigné :

— Je me mettrai demain parmi la foule... de bonne heure... M. Sanson me connaît, il me fera placer.

On se sépara, après s'être salué de la façon la plus civile.

Casanova dit à Briasson :

— Tiens, voilà tes trois cents livres, forban!

— Mille livres!

— Avant le duel, peut-être...; après le duel, trois cents.

Briasson se récria, et courut après M. de la Condamine, qui s'éloignait.

— Monsieur! Monsieur! lui dit-il.

— Va-t'en à tous les diables! répondit le savant.

XXVII

LA TOUR BONBEC

Le 28 mars, dès six heures du matin, la compagnie entière des exempts de robe courte, ayant à sa tête son lieutenant-criminel M. Gaudot, se rendit à la Conciergerie pour y réclamer le condamné Damiens, qui désormais allait lui appartenir jusqu'à son dernier moment.

Le major des gardes-françaises se conforma à l'usage, et remit le prisonnier au lieutenant de robe courte, après avoir tiré de celui-ci un reçu en bonne forme.

Puis il se retira, lui et ses hommes.

Les nouveaux exempts prirent immédiatement possession de tous les postes.

Damiens avait été transporté de la tour Montgommery dans la tour Bonbec, où était située la salle de la question.

M. Gaudot s'installa auprès de lui avec deux de ses officiers.

J'ai sous les yeux le récit manuscrit et complétement inédit d'un de ces deux fonctionnaires. Sous une forme un peu naïve, il renferme des renseignements précieux, intimes, et que l'on trouverait vainement autre part. Il est intitulé : « Détail de ce qui s'est passé le lundy 28 mars 1757, jour de l'exécution de Robert-François Damiens, fait par le sieur Bouton, exempt de la compagnie de robe courte, qui étoit présent à l'exécution et qui en étoit si prez que son cheval a presque tout mangé la paille qui étoit destinée pour brûler ce malheureux. »

Je ferai de larges emprunts au récit du sieur Bouton.

Vers six heures et demie, le greffier Le Breton entra dans la chambre de la question, suivi de deux huissiers, MM. Garnotel et Peuvret.

Il fit délier Damiens juste assez pour qu'il pût se mettre à genoux, tête nue.

Alors le greffier lui lut son arrêt.

Damiens l'écouta fort attentivement, avec plus de calme qu'on ne s'y était attendu. Il ne s'étonna ni ne s'indigna de l'énumération des supplices qu'il avait à subir. Et pourtant il était impossible que son imagination eût pu aller jusque-là!

Son esprit était-il autre part, ou lui restait-il un espoir quelconque ?

Cette lecture terminée, Damiens se releva et dit avec une étrange expression :

— La journée sera dure !

Elle le fut, en effet, comme on va le voir.

Peu d'instants après arrivèrent M. le premier président Maupeou, M. Molé, M. Pasquier et M. Severt, ac-

compagnés des deux conseillers rapporteurs Lambelin et Roland.

Derrière eux, le bourreau avec ses aides.

« Il y avait aussi, dit le sieur Bouton, une vingtaine d'autres exécuteurs de différents endroits et provinces, *tous caractérisés par leurs figures singulières.* »

Le procureur général avait dit la vérité à Gabriel Sanson en lui annonçant qu'il aurait à travailler devant de nombreux témoins.

On fit asseoir pour la dernière fois Damiens sur la sellette, où il fut garrotté avec ses courroies fixées à des anneaux de fer scellés au plancher.

Pendant cette opération, Damiens dit d'un ton tranquille à M. Gaudot, le lieutenant de robe courte, qui se trouvait près de lui :

— Monsieur, vous avez là une belle tabatière d'or.

Le premier président se retourna vivement.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda-t-il à Damiens.

— Je dis que cet exempt a une belle tabatière d'or.

Le président, qui voyait partout des intelligences, fit sortir à l'instant M. Gaudot et ses officiers. Il ne garda que les personnes absolument indispensables, telles que les chirurgiens.

On présenta l'Evangile ouvert à Damiens, pour que, la main étendue sur le livre saint, il eût à faire le serment de dire la vérité.

Damiens fit tout ce qu'on voulut.

Le président Maupeou renouvela ses instances auprès de lui pour obtenir les noms de ses complices.

La réponse perpétuelle de Damiens fut :

— Je me suis déjà expliqué à ce sujet... je n'ai rien à dire davantage.

Il fallut y renoncer.

— Puisque vous ne voulez rien avouer, lui dit Maupeou, vous allez être soumis à la question.

Certains Mémoires ont affirmé que l'officier de bouche qui servait Damiens lui avait proposé quelques aliments, et que Damiens l'aurait refusé en lui disant de les distribuer aux pauvres.

— Vous allez cependant avoir besoin de toutes vos forces, lui dit-on.

— Ma force est en Dieu ! répondit Damiens.

Il accepta cependant un verre de vin, mais il ne put y tremper que les lèvres. Il s'écria que ce vin était amer.

Frémy, le questionnaire du Parlement, et Henri Sanson, l'exécuteur par intérim, s'emparèrent de lui aussitôt.

Gabriel Sanson n'était là que pour les surveiller et les conseiller.

Damiens les vit s'avancer sans effroi, et se prêta sans résistance à leurs mouvements.

Ils lui mirent aux pieds les brodequins, hideuse chaussure de chêne et de cordes. Mais, dans leur zèle ou dans leur trouble, ils les serrèrent avec une force inaccoutumée.

Damiens fit entendre un rugissement terrible ; sa tête se renversa.

Les chirurgiens accoururent à lui ; ils l'examinèrent et se consultèrent.

— Ce n'est rien, déclara M. Boyer.

— La nouveauté de la sensation, ajouta son collègue.

— Il faut laisser reposer un peu le condamné, avant de placer les coins.

Lorsque Damiens revint à lui, ce fut pour entendre ces paroles du premier président :

— Ce n'est là que le commencement de vos souffrances ;

vous pouvez vous épargner les autres en convenant de vos complices.

— Je suis seul, bien seul, je vous assure.

— Qui vous a suggéré votre crime ?

— Je vous l'ai dit, c'est l'archevêque par toutes ses mauvaises façons, par ses refus de sacrements... Ce coquin d'archevêque !

— On vous a donné de l'argent, on vous a fait des promesses.

— On ne m'a rien donné ni promis.

Le premier président fit un signe au questionnaire.

Celui-ci se rapprocha de Damiens ; il tenait d'une main un marteau, de l'autre deux coins de bois.

Il enfonça les coins de bois entre les ais des brodequins.

Damiens cria, de façon à étouffer le bruit du marteau.

Les coins disparurent, enfoncés.

Le questionnaire ayant interrompu son œuvre, le président reprit la sienne.

Œuvre bien simple, et qui consistait à dire sur tous les tons :

— Révélez !

Damiens cherchait quelque chose à répondre, et il ne trouvait rien.

Pourtant, lorsqu'il vit les deuxièmes coins entre les mains de Frémy, il s'écria :

— Attendez !

On attendit.

Il était aux abois, il s'agissait de faire cesser l'horrible torture, ou du moins de gagner quelque adoucissement.

Il ne voulait pas mentir pourtant, ni inventer. Il avait sa loyauté à lui.

Tout à coup il se souvint d'un sieur Gautier qui avait

dit devant lui autrefois que l'important était de toucher le roi.

— Qu'entendait-il par ces paroles? demanda M. de Maupeou.

— Je ne sais.

— Quel est ce Gautier, et où loge-t-il?

— C'est un homme d'affaires qui habite rue des Maçons, chez M. le marquis de Ferrières.

— A-t-il parlé ainsi en présence de M. de Ferrières?

— Oui.

Le premier président donna aussitôt l'ordre de faire rentrer le lieutenant criminel, et il lui manda d'envoyer chercher sur-le-champ par plusieurs de ses hommes le sieur Gautier et le marquis de Ferrières, demeurant tous les deux rue des Maçons, près de la Sorbonne.

L'huissier Griveau était chargé d'accompagner les exempts.

Damiens avait espéré, par cet aveu, obtenir une trêve. Il n'en fut rien.

Il vit apparaître de nouveau les effroyables coins, et surprit un second signe de tête du président au bourreau.

Le marteau fit encore son office.

Damiens protestait, suppliait.

— Continuez à avouer, répétait M. de Maupeou impassible.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'avoue? J'ai dit tout ce que je savais, tout ce que j'avais entendu.

— D'où connaissiez-vous ce Gautier?

— J'ai demeuré dans la même rue que lui, je le voyais tous les jours; nous avons bu quelquefois ensemble. C'est un gros homme d'environ cinquante ans; il va venir; je soutiendrai devant lui tout ce que j'ai rapporté.

— Lui avez-vous confié que vous vous chargeriez de toucher le roi ?

— Jamais !

— Rappelez-vous bien...

— Jamais, vous dis-je.

— Mettez les troisièmes coins, prononça le président.

Damiens se tordait.

Les juges, déshabitués de ce spectacle depuis assez longtemps, étaient pâles sur leurs siéges.

Deux d'entre eux, pour tromper leur émotion, se levèrent et se promenèrent dans la chambre.

La plume tremblait à la main du greffier Le Breton.

Seul, M. René-Charles de Maupeou parvenait à rester maître de lui-même.

Mais il avait une peine infinie à lancer ses questions à travers les gémissements et les cris du patient. Il était obligé de s'y reprendre souvent, et de répéter cinq ou six fois la même phrase.

Cela était fatiguant pour lui.

Il ne se rebutait pas cependant, et revenait courageusement à la charge.

Aux quatrièmes coins, Damiens s'écria :

— Seigneur !...

— Vous a-t-on fait concevoir des espérances pour l'autre monde ? lui demanda avidement M. de Maupeou.

Damiens n'entendit pas d'abord.

Il était tout à ses douleurs aiguës ; il sentait craquer ses os, il sentait se déchirer le tissu de ses chairs.

— Otez cela ! hurlait-il, ôtez cela !

Le premier président reprit :

— Quelqu'un vous a-t-il...

— Je me sens mourir ! Pitié, messieurs !

— Quelqu'un vous a-t-il fait des promesses pour l'autre monde?

— Je vous assure que je n'entends pas, monsieur le président ; ce n'est pas ma faute.

Lorsqu'il fut parvenu à entendre, Damiens répondit :

— Non, personne... Est-ce qu'on peut faire de ces promesses-là ?

Les quatre coins représentent ce qu'on appelait la question ordinaire.

Avant de passer à la question extraordinaire, les médecins et chirurgiens délibérèrent avec les magistrats. Leur avis commun fut qu'il serait accordé quelques instants de répit au condamné. Il en profita pour demander qu'on fît venir son confesseur. On lui répondit que la loi s'y opposait, et qu'après la torture seulement il pourrait communiquer avec M. le curé de Saint-Paul.

Alors il demanda à boire.

Henri Sanson lui porta à la bouche un gobelet rempli de vin.

Lorsqu'il eut bu, Damiens ferma les yeux et remua les lèvres.

Il priait.

— Continuons, messieurs ! dit M. de Maupeou au bout de quelque temps.

Damiens le regarda d'un air effaré.

— Quoi ! ce n'est donc pas fini ? murmura-t-il.

— Avouez.

Le tortionnaire Frémy posa les cinquièmes coins, premiers de la question extraordinaire.

Les exécuteurs de la province s'avancèrent avec curiosité. C'était une belle leçon qu'ils prenaient là.

Damiens réunit tout son courage pour supporter cette nouvelle série de tourments, et il y réussit en partie. La prière lui avait été efficace.

Monotone et impénétrable, M. de Maupeou recommença à l'interroger.

Ma plume se lasse à tant de cruauté, et je cède la parole au procès-verbal dont la sécheresse est plus éloquente que mon indignation.

« *Aux sixièmes coins, seconds de la question extraordinaire,*

« A lui représenté que ses exclamations ne servent de rien, et qu'il ait à nommer ses complices,

« A dit qu'il n'en a point.

« Interrogé qui sont ceux qui lui avaient promis de l'aider de se sauver et de lui fournir des chevaux à cet effet,

« A dit que personne ne lui avait promis de l'aider, ni de lui fournir des chevaux.

« *Aux septièmes coins, troisièmes de l'extraordinaire*

« Interpellé de déclarer ses complices,

« A dit qu'il n'en a point.

« A lui représenté qu'il n'a pu projeter et exécuter seul son crime,

« A dit que si.

« Interrogé si ce sont des prêtres qui l'ont engagé à commettre son crime,

« A dit que non.

« *Aux huitièmes et derniers coins,*

« S'est écrié : *Pourquoi ai-je eu l'esprit si faible, le roi étant si doux et si bon?*

« Interpellé de déclarer pourquoi, le roi étant si doux et si bon, il a pu se porter à commettre ce crime, et qui l'y a pu engager,

« A dit que c'est la faiblesse de son esprit.

« Interrogé qui a profité de la faiblesse de son esprit et l'a excité à commettre son crime,

« A dit que c'est lui seul.

« A lui représenté que cela ne peut pas être,

« S'est écrié plusieurs fois : *Seigneur, mon Dieu!*

« Et, sur l'avis à nous donné par les médecins et chirurgiens de la cour que le condamné était en danger de la vie, la question ayant duré pendant une heure et demie, il a été détaché et mis sur un matelas. »

Ainsi Damiens avait subi la question extraordinaire dans son entier, — la question à laquelle on résiste rarement... Celle au-delà de laquelle bourreaux et magistrats ne connaissent plus rien... Le maximum!

Damiens gisait, pantelant, à demi-évanoui, mutilé. Son sang coulait par tous les interstices des brodequins.

Les vingt exécuteurs de province étaient émerveillés. Quelle source de récits et de souvenirs ils allaient rapporter chez eux! Aucun incident ne leur avait échappé; ils avaient tout observé, tout noté. Il y avait là de quoi défrayer bien des longues causeries entre quelques-uns d'entre eux, les soirs d'hiver.

Sur leurs « figures singulières » on démêlait un certain sentiment d'admiration pour Damiens, quelque chose de vaguement semblable à du respect.

Le vertige avait gagné cependant Damiens à partir du dernier coin, et l'on ne saurait lui tenir compte de ses paroles alors incohérentes, et de son roi « si doux et si bon. »

Il ne savait plus ce qu'il disait; il ne pensait plus.

On suppose peut-être qu'il éprouva un grand soulagement lorsqu'on lui retira les brodequins. Erreur! A peine s'il s'en aperçut. La douleur avait été trop intense

pour n'être pas durable. Seulement il n'avait plus la force de se plaindre.

Eh bien! le croira-t-on? M. de Maupeou se pencha sur ce matelas et demanda encore plusieurs fois à cette forme inanimée et sanglante :

— Vos complices?

Les autres juges, terrifiés, s'étaient retirés dans un angle de la salle, d'où, muets, ils contemplaient ce spectacle inouï.

Lorsqu'il fut bien prouvé qu'on ne pouvait plus tirer une syllabe de ce corps brisé qui s'appelait Damiens, le greffier Le Breton s'approcha de lui à son tour, et — comble de la dérision! — lui présenta le procès-verbal à signer.

Comme si Damiens pouvait écrire! Comme si Damiens pouvait signer!

Mais tel était l'usage; et plutôt que d'aller contre l'usage, on aurait présenté le procès-verbal à un cadavre.

Dès que Damiens put parler, ce fut pour réclamer encore son confesseur.

— Tout à l'heure, lui répondit M. de Maupeou.

Les exempts de robe courte étaient de retour et venaient d'amener le sieur Gautier et le marquis de Ferrières.

On introduisit le premier dans la chambre de la question et on le mit en face de Damiens.

— Reconnaissez-vous le condamné? lui demanda le président.

— Oui, répondit-il.

— Et vous? demanda le président à Damiens, reconnaissez-vous cet homme?

Damiens fit un signe de tête affirmatif.

Alors on lut au sieur Gautier l'accusation portée contre lui.

Pendant cette lecture, le pauvre diable tremblait de tous ses membres.

Il regardait autour de lui avec effroi.

Cet appareil de torture, ces juges immobiles et au visage décomposé ; sur un lit cette chose humaine et inerte, dont la poitrine soulevée par intervalles révélait seulement l'existence ; cette atmosphère particulière aux œuvres de honte et de sang, tout cela était bien fait, on en conviendra, pour épouvanter un homme arraché soudainement à sa demeure et à la vie paisible.

Pourtant le sentiment de la défense et de la conservation prit peu à peu le dessus chez le sieur Gautier.

Il nia tout.

— Voilà plus de quatre ans, s'écria-t-il, que je n'ai parlé au condamné ; je n'ai jamais bu avec lui ; je ne sais pas ce qu'il veut dire. Je suis le plus fidèle sujet du roi, et j'exposerais mille fois ma vie pour sauver la sienne. Comment aurais-je pu donner de détestables conseils au condamné ? J'invoque le témoignage de M. de Ferrières, chez qui je demeure, et dont je fais les affaires depuis douze ans. Qu'il dise si je suis capable de m'exprimer dans les termes imaginés par ce scélérat !

— Non, vous ne m'avez pas conseillé d'assassiner le roi, murmura Damiens ; je n'ai jamais dit cela...

Il se repentait sans doute d'avoir compromis cet individu.

— Tout est faux dans votre accusation ! reprit Gautier avec véhémence.

Damiens n'était pas en état de répliquer ; il se rétracta en partie, dans l'espoir de le faire relâcher.

Il n'y réussit pas.

Les juges ne se trouvant pas suffisamment convaincus envoyèrent le sieur Gautier en prison...

Plus tard, lorsqu'on lui fit son procès, après la mort

de Damiens, on acquit la certitude que celui-ci ne l'avait pas chargé sans motif. Le sieur Gautier se mêlait, en effet, un peu plus que de raison des affaires publiques ; il avait été mis autrefois à la Bastille pour avoir colporté des nouvelles à la main de l'abbé Prévost, — ce qu'on appelait alors des *gazetins*.

Entraîné hors de la salle de question, malgré ses réclamations, Gautier y fut remplacé par le marquis de Ferrières.

Celui-ci le prit de très-haut avec le condamné.

— Au lieu de calomnier d'honnêtes gens, lui dit-il, vous feriez beaucoup mieux d'employer le peu de temps qui vous reste à implorer la miséricorde divine.

— Vous avez parlé en mal de l'archevêque, dit Damiens.

— Ce n'est pas vrai et je vous défie d'en fournir la preuve, s'écria le marquis de Ferrières.

— Ne vous ai-je pas apporté plusieurs fois des arrêts du Parlement?

— J'en conviens, mais je n'ai jamais eu de conversation avec vous.

Damiens ne répondit pas au marquis de Ferrières.

Celui-ci reprit :

— J'ai trop de respect pour l'Eglise pour parler mal de ses ministres, et surtout d'un de ses chefs aussi important que Mgr l'archevêque de Paris. Quant à Gautier, mon intendant, c'est un homme sage et circonspect, pensant comme il le doit et comme tout bon sujet. Il est incapable d'avoir tenu les propos qu'on lui impute.

Damiens continua à garder le silence.

Que lui importait!

Le marquis de Ferrières s'exaltant :

— Avec le nom que je porte, je n'aurais pas souffert que quelqu'un chez moi dît un mot de trop sur le roi! Il

n'y a que fausseté dans tout ce que le condamné avance.

La fière attitude de M. de Ferrières imposa aux juges. Ils avaient mis l'intendant au cachot, ils mirent le maître en liberté.

Il était alors une heure de l'après-midi.

Les juges se retirèrent.

XXVIII

LA CHAPELLE

On porta Damiens dans la chapelle du Palais.

Là il trouva son confesseur, M. Guéret, qui l'attendait.

Le digne vieillard, craignant que ses forces ne vinssent à le trahir, s'était fait assister de l'abbé de Marcilly, docteur en Sorbonne.

Damiens s'entretint longuement avec eux tour à tour.

Ensuite, des prières furent chantées par un prisonnier.

« Pendant le chant religieux, dit l'exempt Bouton dans son récit manuscrit, j'ai vu Damiens battre la mesure de la main droite. »

Après les prières, la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée par le chapelain en surplis. Cette bénédiction était de fondation pour tous les condamnés à mort.

Il y avait un assez grand nombre de spectateurs dans la chapelle, tous émus du spectacle qu'ils avaient sous les yeux...

Cependant, les instants s'écoulaient; non-seulement les instants, mais les heures. Pourquoi ne procédait-on pas à l'exécution ? Chacun s'étonnait d'un tel retard; on s'entre-regardait, on s'interrogeait à voix basse. Le greffier Le Breton allait et venait avec un air d'anxiété qui n'échappait à personne, et en consultant sa montre.

Que se passait-il donc ?

Voici.

Immédiatement après la question, l'exécuteur Gabriel Sanson s'était rendu à la place de Grève afin de s'assurer que tout était prêt pour le supplice.

Il avait laissé le condamné à la garde de son neveu Henri et de deux aides.

C'étaient eux qui devaient conduire Damiens à l'échafaud.

— Ne partez pas avant que je vous aie fait avertir, leur avait recommandé Gabriel Sanson.

C'était pourquoi ils attendaient.

Mais lorsque les prières furent finies et qu'ils ne virent rien venir, ils commencèrent à s'inquiéter. Henri Sanson, qui avait été témoin des hésitations de son oncle, redoutait secrètement qu'il n'eût été atteint d'une défaillance complète.

Son inquiétude gagna bientôt les magistrats. On dépêcha exprès sur exprès à la place de la Grève. Le premier qui revint rapporta que l'exécuteur demandait un délai d'une demi-heure pour terminer ses préparatifs. Le second raconta que Gabriel Sanson s'arrachait les cheveux au milieu de ses valets, et que le désordre et la confusion régnaient autour de l'échafaud.

La situation était difficile.

Les juges ne savaient quel parti prendre.

Toute décision était grave en pareil cas, et la moindre imprudence pouvait déterminer un mouvement populaire. Paris avait la fièvre ce jour-là.

Il y avait deux heures que Damiens était dans la chapelle.

Lui aussi s'étonnait qu'on ne vînt pas le chercher pour le dernier acte du drame dont il était le héros.

En même temps une idée commençait à germer dans son cerveau.

Idée absurde, folle, et qui prouvait jusqu'à quel point sa tête était dérangée...

Damiens se disait que Louis XV voulait peut-être lui faire grâce.

Il en avait le droit, il en avait le pouvoir. Pourquoi ne se montrerait-il pas clément? La clémence, c'est si beau! Pardonner, comme Dieu! Rouvrir la porte du tombeau, comme Jésus!

Telles étaient les pensées qui se pressaient sous le crâne de Damiens et qui dilataient son regard, et qui ranimaient ses traits, et qui faisaient sa prière plus fervente.

— Oh! oui, c'est cela, se disait-il, j'ai ma grâce, on va me l'envoyer. Tâchons de contenir les battements de mon cœur. J'avais tort de désespérer; il ne faut jamais désespérer. Dieu m'a entendu du fond de mon abîme, et m'a tendu les bras comme au dernier de ses enfants. Et l'on dit quelquefois que la prière est inutile! Vous êtes bon, Seigneur! Au fait, pourquoi m'aurait-on tué puisque je n'ai pas tué? J'ai voulu effrayer, on m'a effrayé aussi. Je ne serai ni écartelé, ni rompu, ni brûlé. Des hommes ne sauraient concevoir de pareilles atrocités. Comment ai-je pu croire à cet arrêt? La question, c'est assez, c'est bien; je l'avais méritée, je l'ai subie.

On me fait grâce du reste. J'ai ma grâce, c'est évident. Pourquoi ces prêtres ne me l'apprennent-ils pas tout de suite? Ah! je comprends. Je dois attendre encore quelques instants. Eh bien! attendons. Je souffre déjà beaucoup moins. J'ai ma grâce. On m'enfermera sans doute, et pour toujours. N'importe, je vivrai, je vivrai pour prier, pour prier sans relâche, et pour vous remercier, ô mon Dieu! Je vivrai. Et l'on saura que je vis; ma femme le saura, mon père aussi. Si enfermé que je sois, peut-être me laissera-t-on apercevoir quelquefois un coin du ciel, par un trou. Cela me suffira, je n'en demande pas davantage. Je pourrai vivre très-vieux. Vivre! Une prison, cela n'est pas aussi affreux qu'on le croit; on s'y accoutume, on finit par l'aimer. Mon geôlier me parlera de temps en temps; je ne serai donc pas entièrement séparé du reste du monde. Et quand même, cela m'est égal. La vie, rien que la vie! La vie et la prière. J'ai ma grâce! Oh! je vous remercie, mon Dieu!

Pauvre fou!

En ce moment, les juges qui étaient aux fenêtres de la Conciergerie, et Henri Sanson qui se tenait sur le seuil de la porte, virent arriver Gabriel Sanson, défait, chancelant, entre deux exempts qui lui frayaient un passage à travers la foule.

— Qu'est-cé qu'il y a donc? s'écria Henri en se précipitant au-devant de lui.

— Il y a que rien n'est prêt et que Soubise est ivre, répondit Gabriel.

— Le misérable!

— Il n'a acheté ni le plomb, ni le soufre, ni la poix.

— Que dites-vous? s'écria Henri.

— Le bois du bûcher est à moitié mouillé.

— Comment faire?

— Cours vite en Grève, dit Gabriel; le procureur gé-

néral vient de m'enjoindre de prendre ta place ici pendant que tu reprendras la mienne là-bas.

— Alors, c'est vous, mon oncle, qui allez m'amener le condamné?

— C'est moi. Hâte-toi. Oh! j'étranglerai ce Soubise!... Ne perds pas une minute... Le peuple s'est aperçu de tout, le peuple s'impatiente.

— A bientôt, mon oncle! dit Henri en courant.

A peine Gabriel Sanson eut-il fait quelques pas dans l'intérieur de la Conciergerie, qu'il fut abordé par le greffier Le Breton.

— Monsieur, lui dit celui-ci, les délais sont expirés; il est temps de partir.

— Je suis aux ordres du Parlement, répondit l'exécuteur.

Tous deux se rendirent à la chapelle.

Le greffier se dirigea vers les deux confesseurs et leur dit à demi-voix :

— L'heure est venue.

Mais si bas qu'il eut parlé, Damiens l'avait entendu.

— Oui, dit-il, il fera bientôt nuit.

— Faites voir votre courage jusqu'à la fin, lui dit le curé de Saint-Paul.

— Ne craignez rien, dit Damiens en souriant.

Lorsque les exempts s'approchèrent de lui pour le soulever, il leur demanda de le tourner une dernière fois vers l'autel.

Là, Damiens envoya un baiser au Saint-Sacrement, un baiser de reconnaissance!

Le malheureux espérait toujours sa grâce.

Trois heures venaient de sonner à la grande horloge du Palais.

On ramena Damiens dans une des salles basses de la Conciergerie, où Gabriel Sanson procéda à sa toilette.

Toilette des plus succintes, s'il fallait s'en tenir à la lettre de l'arrêt : « Il sera mené nu, en chemise, dans un tombereau. »

Malgré cela l'exécuteur Sanson crut devoir lui laisser sa veste et sa culotte, par dessus lesquelles il lui passa une longue chemise.

La confiance de Damiens ne se démentait pas.

Ce fut d'une oreille distraite qu'il entendit le greffier Le Breton lui adresser ces paroles :

— Messieurs les présidents et messieurs les commissaires vont partir pour l'Hôtel-de-Ville ; vous avez encore le temps de faire des déclarations ; ils sont prêts à les recevoir.

— Je n'ai rien de plus à déclarer, dit Damiens.

Alors, le greffier donna l'ordre d'ouvrir les portes de la Conciergerie. A la bouffée d'air qui frappa son visage, Damiens se sentit renaître.

Là, en présence du peuple, et après le cri poussé par l'exécuteur de la haute justice, M. Le Breton lut l'arrêt de la cour.

Ce n'était pas tout à fait le peuple qui encombrait la cour de la Conciergerie ; c'étaient des spectateurs privilégiés, c'était le monde de la justice, des avocats et des parents d'avocats.

Ce n'était pas le peuple, — c'était encore un public.

Le peuple, Damiens allait le voir tout à l'heure !

En attendant, il se sentit saisir de nouveau sous les bras par les exempts de robe courte et porter vers une chose qu'il n'avait pas aperçue d'abord.

Cette chose était le tombereau.

Une véritable charrette, lourde, grossière, traînée par deux chevaux de campagne, rembourrée sur ses deux côtés de paille et de toile.

Damiens y fut monté ou plutôt hissé par les archers,

et attaché — toujours attaché! — par des courroies retenues à des anneaux de fer.

Ce n'était pas dans la crainte insensée qu'il s'évadât; mais on appréhendait un coup de main de ses prétendus complices.

Ainsi assujetti, on lui passa une corde au cou, selon le cérémonial criminel.

Toujours selon le même cérémonial, l'exécuteur se plaça auprès de lui, debout, la main sur son collet.

De l'autre côté s'assit l'un des deux confesseurs, le curé de Saint-Paul.

L'autre confesseur, l'abbé de Marcilly, suivait à pied, par derrière, prêt à remplacer son collègue.

Chargé de la sorte, le tombereau s'ébranla.

— Où allons-nous, mon père? demanda Damiens repris par l'angoisse.

— A Notre-Dame, répondit le curé.

— Ah! oui, l'amende honorable, dit Damiens.

Et il ajouta :

— C'est juste... je dois confesser mon crime publiquement... pour mériter ma grâce.

Le curé de Saint-Paul crut avoir mal entendu.

Le tombereau gagna la petite cour de la place Saint-Michel où se trouvait la porte Sainte-Anne.

Le cortége était constitué de la manière suivante :

En tête, M. Gaudot, à cheval, avec plusieurs lieutenants également à cheval, commandant une double haie de gardes de robe courte à pied.

Deux officiers aux deux côtés du tombereau.

Les chevaux avaient tous leurs crins; celui de M. Gaudot était blanc, la housse et les chaperons de velours bleu brodés en argent, frange d'argent, pistolets garnis de cuivre.

Les chevaux des officiers avaient les housses et les chaperons de drap écarlate, avec un seul large galon d'argent; mêmes pistolets.

Le greffier Le Breton et deux huissiers suivaient le tombereau, tous trois à cheval, en robe et le chapeau rabattu.

Derrière eux, le reste des officiers, des brigadiers et des archers.

XXIX

L'AMENDE HONORABLE

Lorsque le cortége s'engagea dans l'étroite rue Sainte-Anne, il fut salué par une clameur retentissante.

Les portes et les fenètres regorgeaient de monde.

Damiens releva la tète et regarda d'un air curieux.

Le tombereau allait au pas.

On passa devant le logis de Boileau-Despréaux, logis qui existe encore.

On tourna dans la rue Saint-Louis, dont on a abattu tout un côté, celui qui bordait le quai et trempait ses pieds dans la Seine.

On entra au marché Neuf, qui était un des endroits les plus caractéristiques du vieux Paris.

On suivit la rue Neuve.

Enfin on déboucha sur la rue Notre-Dame, où la foule était immense, pleine de houle et de bruit.

Damiens faillit avoir le vertige.

Il y avait un déploiement considérable de force armée sur cette place, — pour les motifs que nous avons dit. A l'angle de chaque rue stationnaient des piquets de gardes-françaises. De nombreuses compagnies du guet circulaient à travers les groupes.

Néanmoins le tombereau fendait avec peine la multitude. Il fallait pour la repousser tous les efforts des archers. Damiens était presque de niveau avec les spectateurs ; il aurait pu en reconnaître quelques-uns. Leur conversation arrivait jusqu'à lui. Il entendait distinctement leurs réflexions sur sa figure et sur son attitude.

— Place ! place ! criait M. Gaudot, le lieutenant-criminel de robe courte.

Le tombereau était arrivé devant l'église de Notre-Dame.

Il s'arrêta.

La sombre cathédrale ressemblait à une géante qui voit s'avancer vers elle une fourmi.

Gabriel Sanson et deux valets aidèrent Damiens à descendre de la charrette.

On voulut le forcer à se mettre à genoux, selon l'usage.

Mais ses jambes broyées par la torture refusèrent de le porter.

Damiens tomba la face sur la pierre en poussant un grand cri, qui domina tous les autres cris de la place.

On s'empressa de le relever et de le soutenir par les épaules.

Puis, l'exécuteur lui mit au poing une torche allumée.

En cet état, le greffier Le Breton lui dicta les termes de son amende honorable.

Damiens les répéta humblement mot à mot,

Après avoir satisfait à ce premier article de son arrêt, il fut replacé dans le tombereau.

— Est-ce fini, mon père? demanda-t-il à M. Guéret.

— Hélas! mon fils, cela commence à peine, vous le savez bien, lui répondit le prêtre.

— Mais... ma grâce?... balbutia Damiens.

— Dieu vous l'accordera peut-être; sa miséricorde est infinie.

— Dieu... seulement?

Le prêtre ne répondit pas.

— Mon père! mon père! est-ce que je n'aurai pas ma grâce?

— Ne songez plus qu'à votre âme, dit le curé de Saint-Paul.

— Oh! s'écria Damiens; j'avais rêvé!

— Vous vous réveillerez dans la vie éternelle.

Le tombereau s'était remis en route.

Sur tout le parcours, des marchands vendaient des portraits de Damiens, images barbares dont la plupart sont parvenues jusqu'à nous.

Dans ces images il est uniformément représenté coiffé de son large tricorne et le couteau levé.

Au bas de l'une d'elles on lit ces vers pompeux :

Arrête, scélérat! arrête, téméraire!
Quel sacrilége affreux ta main va-t-elle faire?
Mais quoi! je ne crains rien de ton fer meurtrier;
Mon cœur ne doit-il pas rester en assurance
Pour un prince qui fait le bonheur de la France,
Et que le Tout-Puissant tient sous son bouclier.

Un autre portrait le montrait paré d'un beau jabot de dentelle, avec cette autre paraphrase de la même idée :

Le voilà ce cruel, ce furieux Damiens!
Il lève son bras détestable
Pour nous priver du roi le plus aimable;
Mais le bras du Seigneur est plus fort que le sien!

Enfin, on vendait aussi des gravures où on le voyait représenté dans la tour de Montgommery, attaché à son lit désormais fameux.

Le poète avait écrit au-dessous, en style moitié sérieux, moitié badin :

Si l'on eût su dès son enfance
Pour toujours le bien garrotter,
Nous n'aurions pas vu dans la France
Le crime aussi loin se porter.

Il n'y a pas à contredire cette vérité.

— Le voilà! le voilà!

Cette exclamation attendait partout Damiens, le suivait partout.

Elle le rendait hagard.

En passant devant l'Hôtel-Dieu, il avait levé les yeux machinalement vers les fenêtres, où des figures de malades apparaissaient collées aux barreaux.

Combien il enviait le sort, si pitoyable qu'il fût, de ces pauvres et pâles gens, en qui il restait au moins une ombre d'existence et un rayon d'espoir!

Oh! vivre comme eux! souffrir comme eux! souffrir toujours! Cela lui paraissait du bonheur.

Le tombereau tourna la rue du marché Palu.

Damiens reconnaissait les quartiers et lisait les enseignes.

— Voici la rue de la Juiverie, par où j'ai passé so-

vent en me rendant au Palais. Je m'arrêtais aux *Trois-Maillets.*

Le confesseur essayait de le ramener à des idées moins terrestres.

Mais en vain, Damiens se cramponnait aux mille petits détails de la vie qui lui échappait.

— Sainte-Croix... dit-il en nommant une église au coin de la rue de la Lanterne.

—Faites une prière, lui dit le prêtre.

— Oui, mon père.

Et après quelques minutes de ferveur sincère, ses distractions le reprenaient.

La plus grande partie du peuple ne manifestait pour lui ni haine ni pitié.

Cela venait de ce que Damiens était resté une énigme pour le peuple, comme pour la cour, comme pour le Parlement, comme pour tout le monde.

On ne prend pas parti pour des énigmes.

Les clameurs de la multitude n'avaient donc d'autre caractère que celui de la curiosité.

Il ne s'y mêlait que de rares invectives dont on ne pouvait rendre responsables que les femmes et les enfants.

— Comme ce chariot marche vite, dit Damiens...

Il avançait à peine.

On entra sur le pont Notre-Dame. Bien en prit à ce pont d'être en pierre et d'être solidement assis sur ses six arches, car il aurait infailliblement croulé sous sa charge énorme de spectateurs.

Les regards de Damiens s'attachèrent sur la pompe, qu'il s'était souvent arrêté à examiner autrefois; et dans ses regards se lisait distinctement cette pensée :

— C'est pour la dernière fois que je vois tout cela...

Alors il se hâtait de tout regarder, de tout saisir, de tout retenir.

— Embrassez le crucifix, mon fils, lui disait M. Guéret.

— Volontiers, mon père.

Arrivé sur le quai Pelletier, la vue de la Seine, l'horizon élargi, captivèrent encore Damiens.

Il oublia la foule pour s'abîmer dans une contemplation pleine de souvenirs et d'attendrissement.

Mais il en fut bientôt tiré par une rumeur qui allait grandissant, pareille à un bruit d'orage, et qui atteignit tout à coup aux explosions du tonnerre.

Le tombereau débouchait sur la place de Grève.

XXX

LA PLACE DE GRÈVE

Une mer humaine...

Si usée qu'elle soit, il n'y a pas d'autre comparaison possible.

Une mer agitée, dont les vagues battaient les maisons, escaladaient les fenêtres, et jetaient leur écume de têtes jusqu'aux toits!

Toits pointus, fenêtres étroites, maisons noircies! vieille place grimaçante, accoutumée aux spectacles les plus différents, à toutes les fêtes et à toutes les atrocités!

De quelque côté que le regard se tournât, il n'apercevait que la foule, et encore la foule.

Foule sous l'arcade Saint-Jean!

Foule aux premières maisons de la rue de la Mortellerie!

Foule dans la rue de la Vannerie!

Foule dans la rue de la Tannerie!

Foule au carrefour de la rue de l'Epine et de la rue du Mouton!

Foule à toutes les issues!

Sur le pavé, foule compacte, composée de toutes sortes d'éléments, mais surtout de l'élément populaire.

Aux fenêtres, foule parée, coquette; seigneurs et grandes dames,— grandes dames principalement, jouant de l'éventail et ayant apprêté leurs flacons de sels en cas de syncope.

Tel était l'aspect de la place de Grève, le 28 mars, dès le matin.

Car on était là dès le matin; on avait déjeuné là, joyeusement, en jetant de temps en temps un regard sur les apprêts du supplice.

Et l'on trouvait que le condamné se faisait bien attendre.

A trois heures on s'inquiétait; on craignait que la partie ne fût remise au lendemain.

Enfin on apprit qu'il était sorti de la Conciergerie.

Ce ne fut qu'un long cri de satisfaction.

Tous les yeux se braquèrent du côté du quai par où Damiens devait arriver.

On a vu quel salut furieux l'accueillit. La place de Grève en fut ébranlée pendant plusieurs minutes.

Dans cette place pleine, il y avait une place vide. C'était l'espace réservé pour l'exécution. Cet espace de cent pieds environ, était entouré d'une palissade, gardé extérieurement par les soldats du guet à pied. Au milieu était l'échafaud, ou plutôt une table, longue de sept pieds, large de quatre, fortement fixée en terre par six gros poteaux de deux pieds et demi de haut. C'était là-dessus que Damiens devait être supplicié.

A quelque distance de l'échafaud était une autre petite table, sur laquelle était posée une poële de fer rem-

plie de soufre en poudre. Çà et là, éparses sur le pavé, des barres, des tenailles, des chaînes, des cordes, parmi lesquelles s'empressait le jeune exécuteur Henri Sanson, donnant des ordres à une dizaine de valets.

Le cortége entra dans cette enceinte, et la compagnie de robe courte se rangea sur-le-champ en dedans de la palissade, que les soldats du guet avaient bien de la peine à protéger contre l'envahissement de la foule.

Là, le greffier Le Breton donna de nouveau lecture au peuple de l'arrêt du Parlement.

Ce greffier Le Breton, depuis le commencement jusqu'à la fin du procès de Damiens, a joué un rôle important et pénible.

On peut s'en rapporter à sa relation minutieuse, mais écrite dans un style désespérant de barbarie.

Voici comment il rend compte de ses dernières instances auprès de Damiens :

« Après lecture dudit arrêt, m'étant approché du condamné, je lui ai dit qu'il était temps de faire voir qu'il avait profité des avis salutaires que les sages pasteur et docteur qui ont eu la charité de l'assister à ses derniers moments lui ont donnés; que lui, condamné, ayant porté ses mains sanguinaires et parricides sur l'oint du Seigneur, les affreux supplices dont il voyait l'appareil suffisaient à peine pour venger la justice humaine; que la justice divine lui en réservait de plus grands et d'éternels s'il persévérait dans son refus obstiné de révéler ses complices ; qu'il en devait faire l'aveu pour l'acquit de sa conscience, et pour rétablir le calme et la tranquillité dans l'Etat... Et je lui ai donné à entendre que MM. les présidents et commissaires s'étaient transportés à l'Hôtel-de-Ville pour recevoir ses déclarations. »

Damiens avait écouté avidement ces paroles du greffier Le Breton.

— Oui, dit-il, je veux les voir, je veux leur parler... Menez-moi vers eux.

Pour la seconde fois, il fut extrait du tombereau.

On le transporta dans une salle de l'Hôtel-de-Ville où il trouva l'éternel quatuor : Maupeou et Molé, Pasquier et Severt.

— Eh bien! êtes-vous dans de meilleures dispositions? demanda M. de Maupeou.

— Hâtez-vous, reprit M. Molé ; car il est quatre heures.

— Vous avez le droit de dicter votre testament, dit M. Pasquier.

— Mon testament? murmura Damiens.

Il ajouta avec un amer sourire :

— Quel testament puis-je faire, hélas!

— Révélez vos complices.

Damiens se tut.

Impatienté, le premier président lui dit :

— L'heure nous presse; il faut vous décider à parler ou à mourir.

— Un instant! dit Damiens.

— Nous vous écoutons, dirent les magistrats.

Le greffier se prépara à écrire.

Damiens se recueillit, et d'une voix grave :

— Je reconnais avoir insulté l'archevêque de Paris, dit-il, et je lui en demande pardon de tout mon cœur.

— Après? fit M. de Maupeou.

— Je déclare que je n'ai été l'instrument d'aucun complot, et que je n'ai aucun complice.

— Aucun?

— Sur le salut de mon âme, répondit Damiens.

— C'est faux!

— Voudrais-je mentir après m'être confessé?

— Vous serez damné! s'écria M. de Maupeou.

— Dieu sera peut-être plus clément que les hommes.

— Est-ce tout ce que vous avez à déclarer?

— Attendez, dit Damiens.

— Faites vite, car la foule vous réclame; entendez ses cris!

La vérité était qu'il se faisait un tel bruit sur la place de Grève que les juges avaient peine à saisir les paroles du condamné.

— Hélas! dit-il, je vois bien qu'il faut que je meure... Croyez, messieurs, que je ne cherche pas à gagner du temps. Je suis résigné. Mais, auparavant, laissez-moi demander une grâce. Laissez-moi vous recommander ma famille, ma pauvre famille! Elle est innocente, je vous le jure. Messieurs du Parlement, je vous implore pour ma femme et ma fille, pour mes deux Elisabeth! Elles ont toujours ignoré mes projets. Faites de moi ce que vous voudrez, mais épargnez-les. Oh! messieurs les juges, vous ne leur ferez pas de mal, n'est-ce pas?

Les juges gardèrent le silence.

— Messieurs, répondez-moi! reprit Damiens: ne me laissez pas mourir en emportant un doute affreux; dites-moi que ma femme ne sera pas poursuivie, afin que je ne sois pas maudit par elle.

— Il y a une demi-heure d'écoulée, c'est assez, dit M. de Maupeou.

Damiens tourna les yeux vers M. Pasquier qui n'avait rien dit.

— O messieurs! ayez pitié des miens! Pitié pour eux, je vous en conjure! Soyez bons, messieurs...

Les juges échangèrent un regard, et M. de Maupeou prononça :

— Ramenez le condamné sur la place.

Damiens poussa un profond soupir et n'ajouta plus un mot.

En le voyant reparaître sous la grande porte, peu s'en fallut que le peuple ne battît des mains.

Damiens fut porté dans l'enceinte réservée.

Alors chacun s'attendit à voir commencer le supplice.

Mais non.

Les préparatifs n'étaient pas encore terminés.

Gabriel Sanson (qui fut puni de plusieurs jours de cachot) interrogea anxieusement son neveu.

— Eh bien? lui dit-il.

— Ah! mon oncle, je ne sais que devenir!

— Comment!

— J'avais envoyé deux de mes valets acheter de la résine et du plomb, mais partout ils ont été signalés aux marchands par la foule qui les précédait ou les suivait, et partout on leur a refusé ce qu'ils demandaient. Les boutiques se fermaient à leur approche.

— Il est encore heureux qu'ils n'aient pas été assommés, murmura le bourreau de Versailles.

— Bref, ils sont revenus les mains vides.

— Alors?

— Alors, le procureur général a dû leur délivrer un ordre au nom du roi et les faire accompagner d'une escorte respectable.

— Il ne peuvent tarder à revenir.

— Je l'espère, dit Henri Sanson; pourvu que le peuple ne s'impatiente pas!

— Il en a pour un quart d'heure au moins à contempler Damiens.

Damiens demeurait comme exposé, en effet.

On l'avait assis contre l'échafaud, la figure tournée vers les maisons faisant face à l'Hôtel-de-Ville.

Il avait perdu de sa fermeté depuis sa dernière entrevue avec ses juges.

Il demanda un verre de vin. Les exécuteurs lui en ap-

portèrent deux, tant ils étaient aises d'avoir un prétexte pour gagner du temps.

— Vous paraissez abattu, mon fils, lui dit le curé de Saint-Paul qui ne l'avait pas quitté.

— Je sens que Dieu m'abandonne, répondit Damiens.

— Priez.

— Je ne peux plus.

Le prêtre regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'était à portée de l'écouter.

— Mon fils, lui dit-il, j'ai peut-être le moyen de vous rendre le courage.

— J'en doute, mon père.

— A ce moment suprême, reprit le curé de Saint-Paul, j'ai promis de remplir une dernière mission auprès de vous.

— Parlez plus haut, mon père, je ne vous entends presque pas, dit Damiens.

— Il ne faut pas que d'autres que vous puissent m'entendre.

Le prêtre s'approcha davantage.

— Vous voyez cette sainte image, dit-il à Damiens en lui montrant un scapulaire.

— Oui, mon père.

— Regardez-la bien.

— Je vous obéis.

— Elle vous est envoyée par quelqu'un que vous connaissez, et dont le souvenir sera peut-être assez puissant pour vous aider à bien mourir.

— Par qui ? fit Damiens étonné.

— Je ne puis vous dire son nom qu'à l'oreille.

— Dites-le donc, mon père.

Le curé de Saint-Paul se pencha tout à fait vers Damiens et lui murmura quelques mots à voix basse.

— Il serait possible! s'écria Damiens dont le visage revêtit tout à coup une expression de joie ineffable.

— Oui, mon fils.

— Elle... Elle se souvient de moi!

— Silence! dit le prêtre; ce que je fais est contraire à mon devoir.

— Oh! ne craignez rien, mon père, vous faites une action méritoire devant Dieu, je vous assure... Montrez-moi ce scapulaire, laissez-moi le toucher...

Le prêtre lui mit le scapulaire entre les mains.

Damiens l'examina silencieusement pendant quelques secondes.

Un ruisseau de larmes coula le long de ses joues.

C'étaient les premières qu'on lui eût vu répandre depuis son arrestation.

— O ma noble et bonne maîtresse! dit-il à demi-voix; elle ne m'a pas oublié; je ne suis pas un monstre à ses yeux comme à tous les yeux. Oh! c'est bien, c'est charitable! Et vous, mon père, je vous remercie pour toute la félicité que vous apportez à ma dernière heure!

Il ne pouvait se lasser de regarder ce scapulaire.

Il demanda timidement :

— Puis-je le porter à mes lèvres?

— Non, mon fils, répondit le curé de Saint-Paul, le crucifix doit seul approcher de votre bouche.

— C'est juste, dit Damiens.

— Mais je puis passer cette sainte image à votre cou, si vous le désirez.

— Oui, c'est cela, dit vivement Damiens, à mon cou...

Et tendant la tête, il la releva radieux et transfiguré.

— Ah! je puis mourir à présent! s'écria-t-il.

XXXI

LE SUPPLICE

Les valets du bourreau étaient revenus.

Leur entrée dans l'enceinte fut l'occasion de quelques désordres parmi les spectateurs les plus voisins de la palissade.

Plusieurs d'entre eux se mêlèrent aux soldats du guet et aux archers de robe courte, malgré les efforts que faisaient ceux-ci pour les repousser.

Au nombre de ces curieux intrépides, un homme en habit brodé gesticulait afin d'attirer l'attention de l'exécuteur.

— Monsieur Sanson! monsieur Sanson! disait-il en agitant son chapeau au-dessus de sa tête.

Henri Sanson s'avança vers cet individu qu'il reconnut aussitôt.

— Monsieur de la Condamine! s'écria-t-il avec respect.

— Moi-même, monsieur Sanson.

— Laissez monsieur s'avancer, dit l'exécuteur aux soldats ; c'est un membre de l'Académie française.

Puis il retourna à sa besogne.

Ses aides s'étaient emparés de Damiens et le déshabillaient, entièrement cette fois.

Ils lui ôtèrent sa veste et sa culotte, ne lui laissant que sa chemise autour des reins.

Damiens avait encore des linges à sa jambe droite, trace des brûlures du garde des sceaux. On les lui arracha.

Un valet allait lui arracher aussi son scapulaire, lorsque le curé de Saint-Paul étendant le bras dit :

— Ne touchez pas à cela, mon ami.

Le valet se tourna vers l'exécuteur comme pour le consulter.

— Laissez-lui son scapulaire, dit Henri Sanson avec indifférence.

Damiens dirigea un regard chargé de reconnaissance vers son confesseur.

Celui-ci avait été rejoint par l'abbé Marcilly.

On étendit Damiens sur la table, — échafaud sans majesté, la tête regardant l'Hôtel-de-Ville.

Dans cette posture il pouvait voir la gigantesque fleur de lis qui surmontait cet édifice et les deux vaisseaux placés au-dessus des deux extrémités de la façade.

Il pouvait voir aussi les commissaires du Parlement installés au balcon.

Damiens fut assujetti à la table-échafaud par deux énormes ceintures de fer s'ouvrant et se resserrant à l'aide de gros écrous. Plusieurs autres fortes pièces de fer contenaient les épaules et les cuisses ; une sorte de fourche entourait le cou, sans empêcher les mouvements de la tête exhaussée sur une botte de paille.

Tout cela était d'un travail très-compliqué ; et à distance on aurait cru voir une immense araignée sur un corps humain.

Le programme du supplice appelait la main brûlée.

En conséquence, la main droite de Damiens fut attachée à une barre perpendiculaire fichée le long de la table. Dans les doigts on fixa avec une chaine le canif dont il s'était servi pour frapper le roi.

Cela fait, Gabriel Sanson posa sous cette main le réchaud de soufre enflammé.

Le feu était médiocre, — au dire de l'exempt Bouton, — mais la douleur fut grande. Elle fit pousser à Damiens un cri qui domina tous les bruits de la place de Grève et qui dut être entendu de fort loin. Damiens se tordit sous ses crampons de fer. « Pendant que sa main brûlait, on vit ses cheveux se dresser sur sa tête comme des crins de cheval. (1) »

Cela commençait bien.

« Un moment après, dit le greffier Le Breton, — car lui aussi était à côté de l'échafaud, — le condamné leva la tête et regarda sa main assez longtemps sans témoigner aucun emportement ni proférer aucune imprécation. »

Pourquoi Damiens s'était-il calmé si subitement ?

Il lui avait suffi d'une parole du curé de Saint-Paul.

L'âcre odeur du soufre prenait à la gorge de tous les asssistants.

C'était, ainsi que nous l'avons dit, Gabriel Sanson qui avait tenu le réchaud sous la main de Damiens.

Il avait failli le laisser choir au cri formidable jeté par celui-ci.

(1) *Histoire de Robert-François Damiens*, etc., chez J. Lacaze, 1757.

tâche. Il arrosait les jambes, les cuisses, les bras, excepté les mamelles. Il ne fallait pas que le cœur risquât d'être atteint; il ne fallait pas que le condamné pût mourir si tôt et d'un coup. De ce corps épouvantablement tatoué s'exhalaient une vapeur et une odeur affreuses. L'air de la place de Grève en était empesté, disent les *Mémoires de Richelieu*.

Et cependant, dans les moments de répit que lui laissait l'homme à la cuiller, Damiens avait l'inconcevable courage de soulever sa tête et d'examiner chacune de ses plaies. On est même allé jusqu'à prétendre que, dans le paroxysme de la souffrance, il semblait défier ses tourmenteurs et que, délirant, il s'écriait :

— Encore! encore!

La foule devait être contente.

On laissa respirer Damiens.

Le greffier Le Breton profita de ce moment pour s'approcher de lui.

— Avez-vous quelque chose à dire? lui demanda-t-il.

— Grâce! pardon! murmura Damiens.

— Il est encore temps.

— Ayez pitié de moi, Seigneur!

— Messieurs les présidents et messieurs les commissaires sont prêts à se transporter auprès de vous.

— J'ai tout dit.

— Songez-y, reprit le greffier; dans un instant vous allez mourir.

— Oh! faites-moi donc mourir bien vite! s'écria Damiens.

— Ce que vous avez souffert n'est rien en comparaison de ce qui vous reste à souffrir encore.

— O mon Dieu!

— Parlez... au nom de votre famille...

— Ma famille ! répéta Damiens avec émotion ; grâce pour elle !

— Révélez vos complices, continua le greffier.

— Qu'on me donne la mort, je vous en prie ! Hâtez-vous !

— C'est votre dernier mot ?

— Seigneur, mon Dieu ! la force ! la force ! exclama Damiens.

Le greffier Le Breton recula de quelques pas, tristement.

Il avait accompli son devoir.

Les exécuteurs, et surtout Gabriel Sanson, suivaient du regard avec anxiété cette dernière tentative. Lorsqu'ils furent convaincus que les efforts du greffier avaient été inutiles, ils se résignèrent à préparer tout ce qu'il fallait pour l'écartèlement. On amena dans l'enceinte quatre chevaux jeunes et vigoureux qui avaient été achetés la veille quatre cent trente-deux livres, et qui avaient été logés rue des Vieilles-Garnisons, derrière l'Hôtel-de-Ville.

Pendant ce temps, on débarrassait Damiens de ses attaches de fer aux cuisses et aux bras.

Son tronc seul demeura étroitement fixé à l'échafaud.

On remplaça le fer par la corde. Damiens fut lié par les quatre membres à des trains qui tenaient aux colliers des quatre chevaux. « Cette préparation, à ce que dit le procès-verbal, fut très-longue et très-douloureuse, les cordes étroitement liées portant sur des plaies récentes ; cela arracha de nouveaux cris au patient, mais ne l'empêcha pas de se considérer avec une curiosité singulière. »

Henri Sanson donna le signal.

Beaucoup de personnes fermèrent les yeux.

— Huc! crièrent les valets qui avaient jusqu'alors maintenu les chevaux par la bride.

On avait laissé du jeu aux cordes, afin que les chevaux pussent s'élancer. Ce fut ce qu'ils firent, — mais ce fut tout. On les vit s'arrêter, se reprendre à tirer, donner une nouvelle secousse, puis s'arrêter de nouveau.

La surprise fut grande.

On s'était attendu dans la foule à un spectacle sans nom, au déchirement presque immédiat d'un homme. L'homme avait résisté. Il avait résisté à ce violent départ, à cette quadruple impulsion. On connaissait la vigueur de Damiens, mais on ne la croyait pas capable de lutter avec celle de quatre chevaux.

Déconcertés un instant, les aides-bourreaux revinrent à la charge. Il y avait un aide à la tête de chaque cheval, le tirant par la bride, tandis qu'un autre donnait du fouet.

Le quadrige s'ébranla une deuxième fois.

Mais encore inutilement.

Damiens opposait une résistance prodigieuse. Il ramenait les chevaux à lui. Criant toujours, il ne s'évanouissait plus. Ce fut le curé de Saint-Paul qui s'évanouit.

Le médecin et le chirurgien échangeaient des regards étonnés.

— Allez donc! disait Henri Sanson à ses aides, en trépignant d'impatience.

Pour la troisième fois, les chevaux reprirent leur élan. Pour la troisième fois, la victoire resta à Damiens. Ses membres s'étaient extraordinairement allongés. On voyait sa poitrine s'élever et s'abaisser comme un soufflet; on entendait le bruit rauque de sa respiration. Ah! la force qu'il avait demandée au ciel, le ciel, par une ironie terrible, la lui envoyait immense, surhumaine!

Il parlait, il pouvait parler.

Il disait :

— Jésus! Marie! pardonnez-moi! Seigneur Dieu! A moi! à moi!

Jusqu'alors chaque cheval avait tiré en droiture, c'est-à-dire dans la direction naturelle de la partie du corps à laquelle il était attaché.

Un des bourreaux eut une idée ingénieuse : ce fut de les faire tirer dans des sens contrariés, à savoir, dit l'exempt Bouton, ceux des jambes en se dirigeant vers les bras, et ceux des bras en se retournant vers les jambes. Cela amena la rupture de quelques os, mais cela n'emporta rien.

L'embarras des exécuteurs était à son comble. Le temps se passait.

— Que faire? dit Henri Sanson à Gabriel.

— Il faut ajouter deux chevaux, répondit celui-ci.

— Où les prendre?

— Ceux du tombereau.

— Vous avez raison, mon oncle.

Et les deux chevaux du tombereau furent ajoutés aux quatre autres. On attacha ceux-ci aux cuisses.

Cela faisait six chevaux pour écarteler Damiens. Cette fois, les bourreaux se crurent certains du succès. Au nouveau signal donné par les Sanson, les six valets tirèrent les chevaux, les six chevaux tirèrent Damiens. Damiens résista. Damiens se raidit et empêcha les six chevaux de faire un pas, les six chevaux! Peut-être étaient-ils effrayés par ses cris; cela est possible, les animaux étant quelquefois plus sensibles que les hommes, et cela justifierait jusqu'à un certain point l'exclamation de Mme Préaudeau, citée par tous les contemporains :

— Ah! les pauvres zevaux! Que ze les plains! Comme ils doivent avoir du mal!

Aux cris du condamné se mêlaient les coups de fouet furieux et les imprécations des valets.

Tapage dont rien ne saurait donner l'idée !

C'était la foule qui, à son tour, était devenue muette. Muette d'horreur ! Elle comprenait qu'elle assistait à une chose qui ne s'était jamais vue et qui ne se reverrait jamais.

Gabriel et Henri étaient consternés.

Quant à leurs aides, c'était de l'effroi qu'ils commençaient à éprouver.

— Cet homme est un sorcier, murmuraient-ils.

Il y eut une trêve.

Gabriel Sanson se dirigea vers le greffier Le Breton, qui se tenait à côté des médecins.

— Vous le voyez, monsieur, tous nos efforts sont impuissants.

— Je le vois et j'en suis atterré comme vous, dit le greffier.

— Cela est extraordinaire ! ajouta M. Boyer, le chirurgien.

— Il faut pourtant que l'arrêt soit exécuté, reprit le greffier Le Breton.

Gabriel réfléchit.

— Il y a bien un moyen, dit-il.

— Lequel ?

— C'est de trancher les jointures au condamné.

Le greffier frissonna.

— Oh ! ce serait atroce ! s'écria-t-il.

— Sans cela, nous n'en finirons jamais, continua l'exécuteur.

Les médecins furent de l'avis du bourreau.

— Ces incisions abrégeront d'ailleurs les souffrances du misérable, dit M. Boyer.

— Il me faut néanmoins l'autorisation de messieurs les commissaires du Parlement, dit Gabriel Sanson.

Le greffier partit pour aller chercher cette autorisation. Il ne l'obtint pas.

Les magistrats reculaient-ils devant l'atrocité ou trouvaient-ils que Damiens n'avait pas souffert assez longtemps?

— Qu'on essaie encore d'en venir à bout par les moyens ordinaires! dit M. de Maupeou.

— Que les exécuteurs ne se rebutent pas! dit M. Molé; il est impossible que six chevaux n'aient pas raison d'un homme déjà torturé, tenaillé et brûlé.

Le greffier Le Breton rapporta cette réponse aux deux exécuteurs, qui se résignèrent à obéir.

Les chevaux s'étaient reposés; on pouvait espérer un coup de collier plus énergique que le précédent. On les avait rapprochés de l'échafaud pour leur ménager un plus grand élan. En effet, sous la clameur des valets et le claquement des fouets, ils partirent d'un vaillant accord. Mais un d'eux s'abattit sur le pavé. Cela entrava l'action des autres, qui, après avoir encore tâché d'avancer, se rebutèrent tout à fait et demeurèrent immobiles.

A ce moment, le récit de l'exempt Bouton atteint aux dernières limites de l'émotion.

« J'ai vu, dit-il, les deux confesseurs revenir vers le condamné et lui parler. Il leur disait (je l'ai entendu) : *Baisez-moi, messieurs!* Le curé de Saint-Paul n'ayant pas osé, le sieur de Marcilly a passé par dessous les traits des chevaux, et l'a été baiser au front... Les exécuteurs juraient entre eux; Damiens leur disait de ne pas jurer et de faire leur métier, qu'il ne leur en voulait pas; et il recommanda au curé de Saint-Paul de prier pour lui lors de sa première messe. »

On croit rêver.

Cet homme à demi-mutilé, effroyablement allongé, rassurant les uns, ordonnant aux autres, ne perdant pas un seul détail de son supplice !

De quels muscles et de quels nerfs cet homme était-il pourvu !

Pour ce qui est de l'épisode du baiser sur le front, je la trouve sublime.

Cependant la situation menaçait de se prolonger indéfiniment.

Le jour tombait.

Il était nécessaire de prendre un parti.

Le greffier Le Breton retourna à l'Hôtel-de-Ville, accompagné cette fois des deux médecins et des deux exécuteurs.

Tous les quatre déclarèrent aux commissaires du Parlement que la section des gros nerfs était indispensable.

— Faites donc, dit M. de Maupeou.

Sur la place de Grève on attendait le retour des bourreaux avec un frémissement indescriptible.

Ils reparurent enfin.

On ne comprit bien ce qui allait se passer que lorsqu'on vit Henri Sanson et André Legris tirer chacun un couteau de leur poche et s'avancer vers la table où gisait Damiens.

Je ne fais pas de l'horreur à plaisir, comme on serait tenté de le croire. Je marche appuyé sur des documents d'une authenticité incontestable. J'ai les procès-verbaux publiés avec l'autorisation du Parlement. J'ai le Journal de l'avocat Barbier ; j'ai les Mémoires de d'Argenson et ceux du prince de Croy ; — j'ai la *Gazette de France ;* — j'ai le *Mercure ;* — j'ai vingt relations publiées par vingt témoins oculaires.

Ces seuls matériaux aidant, j'ai pu reconstruire à cinq

minutes près les épisodes nombreux du supplice de Damiens. Et je ne parle pas dé tous les pamphlets rejetés, exagérant, — cela ne semble pas possible! — les détails de cette exécution.

Je n'amplifie pas, — ce qui serait infâme. J'adoucis, au contraire; j'atténue... pour l'honneur de l'humanité. Je renonce, ainsi qu'on a pu le remarquer, à tous les artifices du style, pour ne laisser se dresser que le fait.

Ainsi, lorsque je dis que les chevaux se sont repris à six fois, c'est que c'est bien six fois, et non cinq, que je suis autorisé à dire.

J'avais besoin de cette déclaration pour continuer.

La parenthèse fermée, je reviens à mes bourreaux.

J'ai dit qu'ils avaient obtenu la permission de dépecer le condamné. Plusieurs écrivains ont parlé de hache. Le fait est faux. Henri Sanson et André Legris n'employèrent que leurs couteaux.

Voici comment ils s'y prirent.

Les chevaux furent encore excités et lancés.

Alors, quand les membres de Damiens furent tendus à point, les deux bourreaux coupèrent les nerfs aux jointures des cuisses. Cela ne se fit pas sans peine. Le sang jaillit en abondance.

— Oh! hurla Damiens; ayez pitié de moi, Seigneur! Jésus, secourez-moi!

Les couteaux fouillaient sa chair, ne s'arrêtant que devant les os (1).

— Voyons, maintenant, dit Henri Sanson.

(1) Une version de la *Gazette d'Amsterdam* : « Ce que l'exécuteur fit si inhumainement, que le Parlement l'a fait mettre en prison et l'a condamné à une amende, en ordonnant que les chevaux, qui devaient être pour lui, soient vendus au profit des pauvres. »

Les chevaux tirèrent.

Cette fois, une cuisse se détacha, la cuisse gauche.

« A quoi le peuple battit des mains, dit le prince de Croy; jusque-là il n'avait été que curieux et indifférent (1). »

Le peuple battit des mains!

Je n'aurais jamais osé l'écrire, parce que je n'aurais jamais osé le penser.

« Damiens regarda encore cette douloureuse séparation, » dit le procès-verbal.

Il n'y avait plus de résistance de sa part.

Après de nouvelles secousses des chevaux, l'autre cuisse partit.

Restaient les bras.

Henri Sanson et Legris recommencèrent le jeu de leurs couteaux à l'endroit des épaules et aux aisselles. On aurait dit deux bouchers travaillant dans la même viande. La cruauté a son ivresse, et ils étaient arrivés à cette ivresse-là. Ils n'épargnaient aucun nerf, aucun tendon.

— Grâce! grâce! criait toujours Damiens.

Le bras droit tomba.

Damiens ne perdit pas encore connaissance.

Ceux qui ont vu cette face, ce morceau de chair convulsive inondée de sang, ceux-là en ont gardé un souvenir éternel.

« Ses cris continuaient, mais avec moins de bruit, dit le prince de Croy, et la tête continuait à aller. »

O cette tête!

Cette volonté!

Si on pouvait admirer!..

(1) Mémoires manuscrits du duc de Croy, tome XIV, extrait par Lémontey

Enfin les chevaux emportèrent le dernier bras.

Il n'y eut plus sur la table basse qu'un tronc qui vivait encore, et dont les cheveux venaient de blanchir tout à coup.

Il vivait !

Les confesseurs se précipitèrent vers lui pendant qu'on ramassait ses quatre membres et qu'on détachait les chevaux.

Mais Henri Sanson les arrêta en leur disant que Damiens venait de rendre le dernier soupir.

« La vérité est — écrit l'exempt Bouton — que je voyais encore l'estomac agité et la mâchoire inférieure aller et venir comme s'il parlait. »

Ce tronc respirait ! Les exécuteurs l'ont constaté en l'enlevant de dessus l'échafaud. Ses yeux se tournèrent encore vers eux.

On ne dit pas si la foule battit des mains une seconde fois.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant une heure et demie que dura ce supplice, personne ne songea à quitter sa place, ni aux fenêtres, ni sur le pavé. A peine si quelques vaporeuses détournèrent la tête pour quelques minutes ; mais leurs yeux étaient vite ramenés sur l'échafaud par les cris du condamné. C'étaient pourtant les mêmes femmes qui s'évanouissaient aux pièces en vers de la Comédie-Française. Ce jour-là elles eurent l'héroïsme de la curiosité. On se serait cru revenu au temps de la Rome fastueuse et impassible, de la Rome des gladiateurs et des vierges, de la Rome des tigres et des Césars.

Qu'on ne me parle plus des grâces et des frivolités du dix-huitième siècle. Ce siècle rose demeure éclaboussé du sang de Damiens !

Un bûcher avait été préparé à quelque distance de

l'échafaud, avec des fagots et de la paille. On y jeta d'abord les quatre membres du supplicié, et ensuite le tronc. Ces débris palpitants furent recouverts d'autres fagots. On mit le feu au tout. La paille était rare (on se souvient que le cheval de l'exempt en avait mangé une partie) ; le bois était humide. Bref, Damiens fut aussi difficile à brûler qu'il avait été difficile à écarteler.

Pas un spectateur, pas une spectatrice n'avait déserté la place de Grève. Tout le monde voulait assister jusqu'au bout à ce drame unique. D'ailleurs, la tranquillité publique ne fut pas troublée un seul instant, contrairement à ce qu'on croyait. La police avait poussé le zèle jusqu'à s'assurer de toutes les clés des maisons de la place de Grève, et surtout des clés des portes de derrière. Ce luxe de précautions fut inutile. Les complices de Damiens ne se manifestèrent pas. Damiens mourut comme Ravaillac, seul et mystérieux.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue. Les jets de flamme se dégageant du bûcher et s'élevant peu à peu donnèrent bientôt une teinte fantastique aux objets et aux êtres environnants.

Damiens brûlait lentement.

« Ces pièces de chair et ce tronc, dit l'exempt Bouton, ont été quatre heures environ à brûler. Le dernier morceau trouvé dans les braises n'a fini d'être consumé qu'à dix heures et demie et plus du soir. Les officiers, au nombre desquels j'étais, ainsi que mon fils, et plusieurs détachements d'archers, sommes demeurés sur la place jusqu'à onze heures. »

Les exécuteurs demeurèrent aussi.

Ils demeurèrent pour attiser le feu.

Leur devoir était de n'abandonner le condamné que lorsqu'il n'en resterait plus rien.

Lorsqu'il n'en resta que des cendres, les deux Sanson ramassèrent ces cendres et les mirent dans un tombereau, pour être « jetées au vent, » selon la formule de l'arrêt...

Damiens n'était plus qu'un nom.

Il y a un post-scriptum au récit de l'exempt; — si naïf qu'il soit, je le cite pour épuiser la matière :

« On a voulu tirer des conséquences de ce qu'un chien s'était couché obstinément sur l'endroit où avait été le bûcher. Chassé à plusieurs reprises il y revenait sans cesse. Il n'est pas difficile de comprendre que cet animal trouvait cette place plus chaude que tout autre. Voilà la conclusion que le public en peut tirer.

« *Signé* : BOUTON. »

XXXII

CE QUE LOUIS XV VIT EN SONGE

J'ai dit que pas un spectateur n'avait quitté la place de Grève immédiatement après la mort de Damiens.

Je me trompe.

Il y en avait un, que des chevaux de poste attendaient non loin de là, et qui, à six heures un quart, se faisait conduire à Versailles.

C'était Lebel.

Il allait rendre compte au roi des derniers moments de son assassin.

Lebel avait assisté, d'une des fenêtres de la place, à tous les épisodes de l'exécution.

Il avait vu le curé de Saint-Paul passer au cou de Damiens le scapulaire de Mlle de Crespy.

Ainsi fut remplie la promesse faite au comte de Chantemesse, la nuit du bal de l'Opéra.

Il ne restait plus à Lebel qu'à remplir son devoir envers le roi.

Celui-ci lui avait enjoint de venir l'informer avant tout le monde, surtout avant les commissaires du Parlement.

Lebel arriva au château de Versailles au milieu de la soirée ; et, sans perdre une minute, il se dirigea vers les appartements de Louis XV.

Entouré d'un petit nombre de courtisans, le roi de France allait et venait, en proie à une agitation peu ordinaire.

Il avait refusé de faire sa partie, ce qui était en lui l'indice d'une forte préoccupation.

— Comme il tarde à revenir ! se disait-il à lui-même ; qui peut le retenir ainsi ? Se serait-il produit quelque obstacle ? Si le peuple...

Il n'osait achever.

Un soupir de satisfaction sortit de sa poitrine lorsqu'il aperçut Lebel.

Il lui fit un signe rapide.

Tous les deux passèrent dans une salle séparée.

— Eh bien ? dit le roi.

— Tout est fini, sire.

— Cela a duré bien longtemps !

— Il y a eu des retards, sire, répondit Lebel.

— Et... Paris ?

— Paris est tranquille.

La figure de Louis XV devint moins sombre.

Il reprit :

— Cet homme a-t-il fait des aveux ?

— Non, sire, répondit Lebel.

— Malgré la question ?

— Malgré la question.

— Il a persisté à affirmer qu'il n'avait pas de complices?

— Jusqu'à la fin, sire, et au milieu des plus grandes souffrances.

— Ah! dit le roi, il a souffert...

— Le martyre.

Louis XV eut un regard sévère, à ce mot involontairement prononcé par Lebel.

Il garda le silence pendant quelque temps.

Puis, se reprenant à marcher :

— Raconte-moi tout, dit-il.

Lebel commença son récit.

Le roi était attentif.

Après la scène des brodequins, il se sentit pâlir et s'assit dans un fauteuil, le coude posé sur une table.

A mesure que Lebel avançait dans sa narration, le roi murmurait :

— C'est affreux!... c'est horrible!

Lorsque Lebel montra les bourreaux tenaillant Damiens et versant du plomb fondu sur ses plaies, Louis XV cacha sa tête dans ses mains.

— Oh! que dira-t-on de moi? s'écria-t-il.

Lebel continuait implacablement.

Le tableau de l'écartèlement et la résistance surnaturelle de Damiens firent sur le roi une impression saisissante.

Il pleura.

« Il pleura comme un enfant », disent les Mémoires.

Mais quand Lebel en fut à ce moment où l'on coupe les nerfs afin d'opérer le démembrement, Louis XV se leva d'un bond.

— Tais-toi! dit-il, ce n'est pas vrai!

— J'ai dit la vérité, sire, répliqua Lebel.

— Cela ne peut pas être.

— J'en demande pardon à Votre Majesté.

— Comment a-t-on souffert cette odieuse chose ?

— La justice voulait être satisfaite ; il fallait que force lui restât.

— Oh ! s'écria le roi en poussant des gémissements.

Lebel s'était interrompu.

— Dois-je m'arrêter, sire ? dit-il au bout de quelques minutes.

— Non ; je veux tout connaître.

Lebel acheva donc.

Il n'épargna au roi aucun détail, si épouvantable qu'il fût. Il étala sous ses yeux les membres mutilés du condamné ; il lui fit voir son tronc respirant encore...

— Assez ! s'écria le roi ; assez ! assez !

Lorsque Louis XV rentra dans ses appartements, tout le monde remarqua l'altération de ses traits.

Les présidents du Parlement venaient d'arriver. Il ne pouvait se dispenser de les recevoir. Mais dès qu'ils voulurent ouvrir la bouche au sujet de la mission qu'ils venaient de remplir, le roi les arrêta par ces mots :

— Votre zèle et votre dévouement me sont connus, messieurs. Je sais tout ce qui vient de se passer. Ne me parlez jamais de cela.

Quelques autres courtisans se succédèrent dans les appartements du roi. Ils apportaient tous des nouvelles « fraîches. » Le roi se refusa à les entendre.

Un d'eux essaya de mettre la conversation sur les dames qui étaient aux fenêtres de la place de Grève.

— Je ne veux pas savoir leurs noms, dit Louis XV.

Ce soir-là il se retira chez lui de bonne heure.

Et comme on s'attendait au cérémonial du petit coucher :

— Laissez-moi seul, s'écria-t-il d'une voix étranglée ; je veux être seul ! seul ! seul !

Il courut jusqu'à sa chambre, comme un fou.

Là, il se jeta devant son lit à genoux et versa un torrent de larmes.

— Oh ! le malheureux ! le malheureux ! répéta-t-il.

Il prit ensuite son livre d'heures et, après s'être signé dévotement, il y chercha l'office des morts.

Il le lut tout entier.

Louis XV priait pour Damiens.

Après avoir ainsi tenté de mettre sa conscience en repos, il voulut se livrer au sommeil. Mais ce fut en vain. Les visions les plus hideuses assiégèrent son cerveau toute la nuit.

Voici une de celles qui l'obsédèrent particulièrement :

Une porte secrète de sa chambre s'était ouverte, et un individu enveloppé d'un large manteau noir était apparu sur le seuil.

Le manteau s'écarta, et le roi reconnut Damiens.

Il voulut appeler au secours, mais un des principaux effets du cauchemar est de paralyser la langue.

— Es-tu prêt ? lui dit Damiens.

Le roi s'agitait sans répondre.

Damiens poursuivit :

— Allons, il faut que tu souffres tout ce que j'ai souffert. A mon tour !

Et Louis XV vit approcher de sa chair de lourdes tenailles.

Et Louis XV sentit les tenailles le happer et le déchiqueter.

Et Louis XV vit couler sur son corps le plomb et la résine enflammés.

Puis tout à coup il se sentit enlevé par les cheveux et transporté sur une place publique.

Des chevaux l'attendaient, hennissant et piaffant.

Le roi fut attaché à ces chevaux.

Le roi fut tiré par ces chevaux.

Le roi sentit ses membres s'allonger, s'allonger démesurément, s'allonger sans cesse.

Et Damiens, armé d'un couteau, ricanant et grinçant des dents, était là, tranchait les articulations, amputait, sciait, abattait.

Toute la nuit, Damiens écartela le roi.

. . . .

Lorsque parut le matin, Lebel, en entrant dans la chambre royale, trouva Louis XV étendu la face contre terre.

XXXIII

LA VILLE D'AMIENS

On croira peut-être que Louis XV, après avoir été si vivement frappé des circonstances de la mort de Damiens, fit au moins grâce à sa famille.

Il n'y songea même pas.

Le lendemain du 28, pas plus tard, le Parlement s'assembla de nouveau dans la grand'chambre, sur les neuf heures du matin, pour entendre la lecture du procès-verbal de l'exécution, rédigé par le greffier Le Breton.

Ensuite, l'arrêt suivant fut rendu :

« La cour, les princes et pairs y séants, pour les cas résultant du procès, ordonne que dans la quinzaine, à son de trompe et cri public en cette ville de Paris, en celle d'Arras et en celle de Saint-Omer, Elisabeth Molerienne, femme dudit Robert-François Damiens, Marie-Elisabeth Damiens, sa fille, et Pierre-Joseph Damiens, son père, seront tenus de vider le royaume, avec dé-

fense à eux d'y jamais revenir, à peine d'être pendus et étranglés sans forme ni figure de procès.

« Fait défense à Louis Damiens, frère dudit Robert-François Damiens, et à Elisabeth Schoirtz, sa femme; à Antoine-Joseph Damiens, et à Marie-Jeanne Pauvret, sa femme; à Catherine Damiens, veuve Collet, sœur dudit Robert-François Damiens, et ensemble aux autres personnes de la famille, si aucuns y a portant ledit nom de Damiens, de porter à l'avenir ledit nom, leur enjoint de le changer en un autre sous les mêmes peines... »

Cet arrêt fut signifié à ces pauvres gens le 5 avril suivant.

Après s'être consultés, ils déclarèrent adopter le nom de Guillemant.

Quant à la mère et à la fille, quant au père, ce vieillard de soixante-douze ans, ils se regardèrent tous les trois d'un air accablé.

On leur ordonnait de quitter le royaume.

On les chassait comme des chiens enragés.

Sans argent, sans ressources, où pouvaient-ils aller?

J'ignore ce qu'ils sont devenus; je n'ai pas retrouvé leurs traces...

Les membres du Parlement se réunirent encore deux ou trois fois pour en finir avec les quelques personnes arrêtées au sujet de Damiens, avec Gautier, avec d'autres encore. Mais l'attention publique n'était plus de ce côté-là. Elle sembla se ranimer lors de la publication des *Pièces et procédures du Procès de Damiens* par l'imprimeur Simon. L'ouvrage s'enleva rapidement. « Plusieurs personnes prévenues ont cependant méprisé de l'acheter, dit Barbier, sous prétexte qu'elles n'y trouveraient rien de bien décidé, et même que ce qui y était n'était pas bien exact, ce qui marque la dangereuse fermentation du public en général. On peut dire aussi que

la plus grande partie de ceux qui ont lu ce procès n'en parlent presque pas. *Le public a peut-être honte d'y trouver sa propre condamnation.* »

Les remords de Louis XV ne furent pas de longue durée. Quatre ou cinq jours s'étaient à peine passés qu'il faisait remercier les deux présidents. Les commissaires furent pensionnés, ainsi que le greffier Le Breton.

Le bourreau, lui, se souvint plus longtemps que le roi. Gabriel Sanson ne pouvait détacher sa pensée du supplice auquel il avait dû prêter les mains. Après de nombreuses instances, il obtint de se démettre de son office d'exécuteur de la prévôté de Versailles en faveur de son neveu Henri, qui joignit dès-lors cette charge à celle d'exécuteur de Paris.

Je ne saurais passer sous silence un dernier épisode qui introduit dans ce drame un élément de gaieté inattendu.

La ville d'Amiens s'éveilla avec une idée triomphante. Depuis quelque temps elle était offusquée, chagrine, désespérée, inconsolable, de s'appeler « la ville d'Amiens. » Comprenez-vous? Des gens ignorants pouvaient écrire : « la ville Damiens. »

Et puis osez donc répondre à ceux qui vous demandent d'où vous êtes :

« Je suis d'Amiens! »

Cette situation était agaçante pour les excellents Picards, qui sollicitèrent du roi la faveur de changer le nom de leur ville. Ce fut, dit-on, leur compatriote Gresset qui leur mit cette idée en tête. Je reconnais bien là l'esprit mystificateur du poète de *Vert-Vert*.

L'intendant Nicolaï avait pris la balle au bond, et s'était chargé de se faire l'organe du conseil municipal auprès du grand conseil. Il semblait ne pas douter que la cour ne vît d'un bon œil cette supplique. Il avait

même déjà proposé au grand conseil le nom de Louisville, en remplacement de celui d'Amiens.

Mais l'intendant Nicolaï rencontra une vive opposition de la part de l'évêque d'Amiens. Selon celui-ci, le nom de sa ville épiscopale était une de ses propriétés ecclésiastiques qu'il devait transmettre à ses successeurs. L'évêque écrivit directement à Louis XV en le suppliant de ne pas consacrer cette belle imagination d'un rimeur narquois exploitée par un intendant flagorneur.

On fit venir l'intendant à Versailles. Il fut mandé devant le grand conseil, où, de prime abord le roi lui lança cette apostrophe :

— On a pendu en Limousin, l'année dernière, un malfaiteur du nom de Bourbon, et l'intendant de Limoges ne s'en est pas plus soucié que moi. Comment voudriez-vous, monsieur, que le prélat de la vieille cathédrale d'Amiens, que le successeur des trois Saint-Firmin, docteur, confesseur et martyr, ne fut plus *episcopus ambianensis ?* Ce serait une flatterie que j'aurais mauvaise grâce à accorder.

M. Nicolaï courba la tête sous la semonce.

— Retournez dans votre intendance, monsieur, reprit le roi; je vous recommande de n'en pas moins rester en bons termes avec monseigneur d'Amiens, dont je ne saurais désapprouver la résistance en cette occasion.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Il était naturel de supposer que l'ombre et le silence s'étaient faits autour de l'affaire Damiens, lorsqu'en 1762, à douze jours d'intervalle, deux individus furent arrêtés et mis à la Bastille.

Le premier était ficeleur de tabac à l'hôtel de Longueville ; il s'appelait Jean Crimet, dit Picard.

« Ce particulier avait tenu les propos les plus imprudents sur l'attentat de Damiens. Il disait qu'il avait

connu Damiens et souvent joué avec lui au jeu de siam; que tout son procès était une fable inventée pour tromper le peuple; que tous les juges et les commissaires avaient fait serment d'en garder le secret, mais que la vérité de cette aventure se dévoilerait sous un autre règne; qu'il se garderait bien de la dire parce qu'on avait coutume de se défaire de toutes les personnes qui apportent des lumières sur ces sortes d'objets.

« Il a ajouté que, lors de l'assassinat de Louis XV, il y avait à Versailles, sur le grand chemin, deux cabriolets destinés à enlever Damiens lorsqu'il aurait fait son coup; que ces deux cabriolets furent vus par plusieurs personnes qui rapportèrent avoir entendu dire après l'attentat : *Le coup est manqué!* et qu'alors les deux cabriolets avaient disparu... (1) »

Le second prisonnier était un prêtre du diocèse de Cambrai, portant le nom de Jacques Ringuet. Il s'était répandu en invectives contre le gouvernement, en présence de sept personnes, dans une maison religieuse de Verberie où il avait reçu l'hospitalité.

Entre autres propos séditieux, l'abbé Ringuet s'était permis d'avancer que le roi, la marquise de Pompadour et le duc de Choiseul avaient causé la ruine de la France. Il prétendait, de plus, que « dans la circonstance de l'action de Damiens, c'était lui et non le père Malagrida, qui était dans la cour du château, avec son cheval à la grille; que de là il monta à cheval pour Saint-Denis, où il prit la poste (2). »

De ces deux prisonniers, le ficeleur de tabac fut élargi

(1) *Journal des Révolutions de l'Europe en 1789 et 1790.* Anecdotes sur les prisonniers de la Bastille; tome dixième, pages 107 et 109.

(2) *Idem.*

au bout d'un mois. On lui recommanda seulement plus de réserve dans ses discours.

Le second, le prêtre, n'eut pas la même chance. Transporté dans les prisons du Grand-Châtelet, il fut jugé comme imposteur, calomniateur et perturbateur du repos public, et, comme tel, condamné à être pendu, par arrêt du Parlement du 29 décembre.

Pendu? Oh! mon Dieu, oui.

Le jugement fut exécuté en place de Grève.

Toutes ces circonstances et d'autres encore firent longtemps de l'affaire de Damiens une sorte d'épouvantail, un problème qui faisait froncer le sourcil et fermer la bouche, une chose dont on s'appliquait à étouffer le souvenir.

Mais voici ce qu'il y eut de plus grave.

On sait que les pièces originales de la procédure de Ravaillac avaient disparu du greffe du vieux Palais, à la suite d'un incendie allumé par des mains intéressées. Les pièces originales de la procédure de Damiens étaient destinées à disparaître aussi, non par le feu, mais plus mystérieusement.

M. Michelet a écrit à ce sujet les lignes suivantes dans son livre sur Louis XV : « J'aurais voulu pouvoir consulter les originaux, bien plus complets sans doute que les nombreux témoignages qu'on n'a pu supprimer et qui se lisent en ce volume du greffier, quoique mutilé. Quand je commençai ces études aux Archives, il y a trente ans, mon collègue, M. Terrace, qui avait en main les registres du Parlement au Palais-de-Justice où ils étaient alors, me mena au coin d'un grenier, me dit : « Voici tout ce qui reste du procès ! » et il souleva une horrible guenille, un lambeau rouge de la chemise de Damiens qu'on avait conservé. Pour les registres, rien. Les feuilles, à cette place, étaient brutalement arrachées. »

ÉPILOGUE

Ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu s'intéresser à quelques-unes des personnes qui figurent dans cette histoire, trouveront ici les renseignements que j'ai pu recueillir sur la plupart d'entre elles.

La première de toutes, Marthe de Crespy, épousa le chevalier Pierre de Chantemesse. Le mariage se fit sans éclat, le soir, dans l'église Saint-Nicolas-sur-les-Fossés-et-du-Vivier, à Arras. Il n'y avait d'autres témoins que les parents.

Marthe fut-elle heureuse?

Pierre fut-il heureux?

C'est le mot qu'on attend, et c'est le mot que je ne saurais dire.

J'incline à croire que leur bonheur ne fut pas exempt d'une certaine mélancolie, et que plusieurs fois le passé vint projeter son ombre entre eux. Ils ne s'étaient pas mariés *à temps*.

Marthe écrivit plusieurs fois à Mme Adélaïde. Elle se souvenait avec reconnaissance de la protection que lui avait accordée la fille de Louis XV. Malheureusement ces lettres ne sont pas tombées entre nos mains.

Le chevalier de Chantemesse alla vivre à la campagne avec sa femme. Il fut initié par son frère aux travaux de l'agriculture, et il devint lui-même un de ces élégants et savants fermiers dont la race s'ést perpétuée jusqu'à nos jours.

Le comte de Chantemesse resta garçon.

Voilà pour nos personnages de la province.

Le sort de nos personnages de Paris est inscrit à chaque ligne dans l'histoire. Il serait superflu de dire ce que devinrent Louis XV et la marquise de Pompadour. Qu'il suffise de mentionner les deux principaux résultats de l'attentat de Damiens : l'exil de l'archevêque de Paris et l'expulsion des jésuites.

Et la France, avec son cortége de courtisans aveuglés, de femmes affolées, de financiers insolents, de juges vendus, de généraux battus, la France continua de marcher cahin-caha vers une révolution patiemment et sûrement préparée par ce petit groupe d'hommes qu'on appelait philosophes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Un Amour de Louis XV

